This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

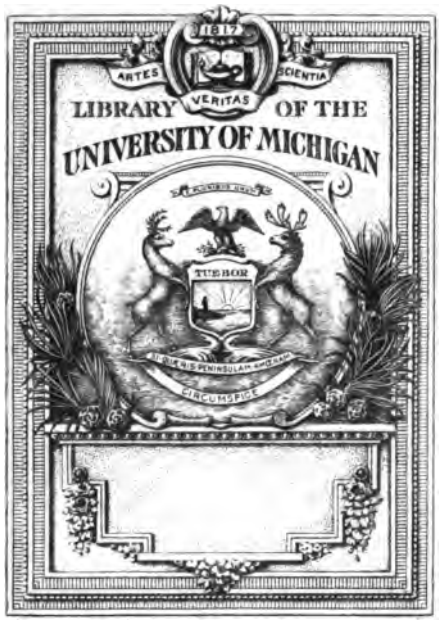
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

20a



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

P
12
.A2
T3
V.17

Année 1808.

Janvier.

Le 4. Mendetrop, Joseph Pain
13. La Marche des Modes, Jouy.

Fevrier.

Le 1er. Raphaël, J. B. Dubois
13. Regnard et Dufresny, Febvé.
23. Baine aux femmes, Boinlay

Mars.

Le 9. Mincetoff Parodie de Menzicoff, Francis Moreau, Delangier &c
21. La Vallée de Barcelonette, Dieulafoy, Gervin

Avril.

Le 30. L'Etourderie, Radet

Mai

Le 14. Le Retour au Comptoir, G. Duval, Du

Juin

Le 18. Poisson chez Colbert, Moreau, Lafon

Juillet

Le 11. Le Voyage à Chambord, Desfontaines, H.
21. Bayard au Pont neuf, Dieulafoi, Gervin

Août.

Le 8. La Chanoinesse Moscovite, J. Pain
8bre 1re rue, s'imprime

Le 10. Le Pauvre Diable, Rougemont et Dx
22. Mercure à Paris, Aude neveu et Decou

9 bre

le 2. La Jeunesse de Favart, Gentil, Favart

9. le Salon Rue du Coq, Rougemont et Dorny

17. les fiancés, Chanlon et Dartois

28. les avant Postes, du Marechal de Saxe

Moreau, Dumolard

X bre

le 13. la Comédie chez l'Epicier, Desaugiers

Gentil

27. au feu ou les femmes Solitaires

Dieulafoi, Gersin

Theatre du vaudeville

RIEN DE TROP,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR M. JOSEPH PAIN.

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 janvier 1808.

Le dieu de Cythère
. . . . . .
Ce n'est qu'un enfant volage
Qui veut, pour aimer l'ouvrage,
Avoir des jours de congé.

Scène dernière.

PRIX 1 fr. 20 c.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1808.

COUPLET D'ANNONCE.

N'oubliez pas, messieurs, que nous sommes dans les premiers jours de l'année.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Aux enfans, lorsque l'an commence,
On donne maint joujou bruyant ;
Le bruit plait toujours à l'enfance,
Le vaudeville est un enfant.
Mais il est par fois difficile,
Et n'aime pas tous les hochets ;
Pour étrennes au Vaudeville
N'apportez donc pas des sifflets.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉON.	M. *Henry.*
ÉVÉLINA, femme de Léon.	Mme *Hervey.*
GUILLERVAL, oncle de Léon.	M. *St.-Legé.*
JUSTIN, valet de Léon.	M. *Laporte.*

Pd. by
Secy. Dram. 7d. Rom. Dept.
12-23-33

RIEN DE TROP.

Le théâtre représente un salon gothique; on voit de chaque côté du théâtre deux guéridons, sur chacun une plume, de l'encre et du papier, etc. Deux paravents sont au fond du théâtre, une cheminée sur le côté.

SCENE PREMIERE.

JUSTIN, *achevant d'arranger.*

Ma foi, ceci n'est pas trop mal pour un salon de compagnie où l'on ne reçoit personne : il est bien un peu gothique; mais que n'embellit pas un bonheur qui commence! et puis nos jeunes mariés sont à la campagne; la campagne.... pays des rêveries, des grandes passions et des romans; c'est là que l'on admire la belle nature... Nous sommes dans le mois de janvier.... je crois avoir tout prévu... Etourdi, et le feu...

Ah!

La bise souffle dans ces lieux,
Et le froid pourrait les surprendre;
De l'amour malgré tous les feux,
Contre un hiver trop rigoureux,
On a grand peine à se défendre;
D'ailleurs nos jeunes amoureux
Doivent le craindre davantage,
Ces pauvres enfans ont contre eux
La saison et le mariage.

Ainsi, double hiver... on se garde bien d'en convenir. Que deviendrait l'héroïsme... On est venu s'enterrer ici loin du tumulte et des distractions

Economisons le plaisir
Afin d'en prolonger l'ivresse.
Le tête-à-tête a des appas,
Mais à la fin il vous assomme ;
Un dieu n'y résisterait pas,
Et mon cher neveu n'est qu'un homme.

JUSTIN.

Nous ne sommes pas davantage.

GUILLERVAL.

Oui : je veux leur donner une leçon qu'ils n'oublieront jamais, dont ils me remercieront, et qui même deviendra un préservatif pour tous les étourdis qui voudraient les imiter.

JUSTIN.

Oui, monsieur, vous ferez le bien de l'humanité.

GUILLERVAL.

Justin, d'après ce que tu m'apprends, je reste dans le château pour l'exécution de certain projet. Il ne faut pas encore qu'ils me voyent. Veux-tu bien me prêter ton appartement ?

JUSTIN.

Faites comme chez-vous.

GUILLERVAL.

C'est là que tu viendras m'avertir de ce qui se passera, et que je te donnerai de nouveaux ordres.

JUSTIN.

Monsieur, j'entends nos jeunes gens ; l'explication est finie,

GUILLERVAL.

Je me sauve. Ta clef ?

JUSTIN.

Fi donc ! porte ouverte à tout le monde ; au fond du corridor, les murs ornés de fresques au

charbon, la dernière mansarde à côté du grenier; vue magnifique.

GUILLERVAL, *s'échappant.*

J'y grimpe.

LÉON, *derrière la coulisse.*

Justin !

JUSTIN, *tirant sa montre.*

Oh ! oh ! l'explication a été longue.

LÉON, *de même.*

Justin !

SCENE III.

LÉON, ÉVÉLINA, JUSTIN.

(Léon a le bras passé autour de la taille d'Évélina. Léon a une redingotte de basin, Évélina un négligé simple.)

LÉON.

N'entends-tu pas que je t'appelle ?

JUSTIN.

Bah !

LÉON.

Quelle heure est-il ?

JUSTIN.

Midi.

ÉVÉLINA.

Déjà !

JUSTIN.

Pardin !

LÉON.

Le sot ! Notre déjeuner.

JUSTIN.

Bon. *(à part en s'en allant.)* Comme ils sont gentils !

ÉVÉLINA.

De la critique des femmes
Ici l'on n'est pas blessé.

LÉON.

Là-bas des plaisirs factices.

ÉVÉLINA.

Et de brillantes erreurs.

LÉON.

Des sermens et des caprices.

ÉVÉLINA.

Des trahisons, des faveurs.

LÉON.

Occupé d'objets futiles,
De nouveautés amoureux,
L'oisif habitant des villes
N'a pas le tems d'être heureux.

ENSEMBLE.

N'a pas le têms d'être heureux.

LÉON.

Voilà Paris !

ÉVÉLINA.

Nous n'y retournerons jamais.

LÉON.

C'est bien dit, jamais.

ÉVÉLINA.

L'amour et la campagne.

ÉVÉLINA.

La campagne et Evélina.

ENSEMBLE.

Air : *Fragment du duo d'Armide.*

Aimons-nous, et loin de la ville,
Condamnons un monde jaloux
A voir chez deux époux
L'amour à domicile.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN, *apportant le déjeuner.*

LÉON.

Ah ! voici notre déjeuner...

ÉVÉLINA.

Du lait ; quelques fruits...

LÉON.

La nourriture de nos aïeux.

ÉVÉLINA.

Les déjeuners de l'âge d'or.

LÉON.

Air : *On se chagrine trop vîte.* (de Florian.)

De ces repas salutaires
Bien peu de soins fait les frais,
Pour la table de nos pères
On ne faisait point d'apprêts.
La nature était leur livre,
Hélas! ils vivaient cent ans,
Sans apprendre l'art de vivre
Dans le Journal des Gourmands.

ÉVÉLINA.

C'est délicieux : Cela vaut bien les dîners du matin.

LÉON.

Tu ne manges pas?

ÉVÉLINA.

Le lait est un peu froid.

LÉON.

Je voudrais bien savoir ce que l'on fait à Paris, précisément à l'heure qu'il est?

ÉVÉLINA.

A Paris? on se lève, on médite sa toilette, on soigne son négligé.

LÉON.

Pauvres gens! *(Il rejette un fruit.)*

ÉVÉLINA.

Qu'as-tu donc?

LÉON.

Ces fruits sont détestables.

JUSTIN.

Ah ! ah !

LÉON, *après avoir regardé Justin.*

Eh bien, on soigne son négligé?

ÉVÉLINA.

Viennent ensuite les projets pour la journée.

LÉON.

Que ferons-nous aujourd'hui ?

ÉVÉLINA.

Nous verrons ; on fait ses visites du matin.

LÉON.

Oui, l'on craint de s'ennuyer seul, et l'on v s'ennuyer en compagnie.

ÉVÉLINA.

On veut amener à bien l'intrigue ébauchée l veille.

LÉON.

On prépare celle du lendemain.

ÉVÉLINA, *avec intention.*

Les jeunes gens vont papillonner auprès d quelque beauté bien à la mode.

LÉON, *piqué.*

Les femmes reçoivent des billets doux de quel que merveilleux.

ÉVÉLINA, *de même.*

D'une tendre Émilie, par exemple.

LÉON, *de même.*

D'un conquérant Valmont.

ÉVÉLINA, *de même.*

Les jeunes gens sont si étourdis!

LÉON, *de même.*

Les femmes sont si légères!

ÉVÉLINA, *avec vivacité.*

Monsieur a peut-être à se plaindre d'elles ?

LÉON.

Madame a peut-être appris à se méfier d'eux ?

(ils se lèvent de table.)

ÉVÉLINA.

Qu'osez-vous dire !

Air : *Vaud. de Folie et Raison.*

De moi, dans l'espérance
D'être aimé tôt ou tard,
On briguait en silence
Le bonheur d'un regard.

LÉON.

Par fois j'eus des succès semblables,
Et je pourrais, sans vanité,
Dire que des femmes aimables
Ont eu pour moi de la bonté.

ÉVÉLINA.

Quant à moi je regrette
D'avoir fait ces aveux.

LÉON, *à part.*

Oh ! comme elle est coquette !

ÉVÉLINA, *à part.*

Qu'il est avantageux !

ENSEMBLE.

ÉVÉLINA. Qu'il est avantageux ! LÉON. Oh ! les charmans aveux !

LÉON.

A notre hymen on vit, je gage,
Mille amans se désespérer.

ÉVÉLINA.

Le jour de notre mariage
Que de beaux yeux j'ai fait pleurer !

LÉON.

Plus d'œillade discrette.

ÉVÉLINA.

Plus de succès fameux.

LÉON, *à part.*

Oh ! comme elle est coquette !

ÉVÉLINA, *à part.*

Qu'il est avantageux !

ENSEMBLE.

ÉVÉLINA. Qu'il est avantageux ! LÉON. Oh ! les charmans aveux !

LÉON.

Ah ! ah ! ah ! je crois que nous nous moquons l'un de l'autre.

JUSTIN, *à part en s'en allant avec les débris du déjeuner.*

Ce n'est rien, c'est pour passer le tems.

SCENE VI.

LÉON, ÉVÉLINA.

LÉON.

Évélina....

ÉVÉLINA.

Léon...

LÉON.

Tu me boudes?

ÉVÉLINA.

Non, monsieur.

LÉON.

Quel ton solennel!

ÉVÉLINA.

C'est celui qui me convient. Apprenez, monsieur...

LÉON.

Défais-toi bien vîte de cet accent majestueux.

Air : *Quand vous jugez que je ne suis pas belle.*

La gravité qu'ici je blâme,
Chez toi me semble un contresens,
Le rire embellit une femme
Et rend ses traits plus agaçans.
Ne t'avise pas, si jolie,
De changer, avant la saison,
Les fossettes de la folie,
Pour les rides de la raison.

ÉVÉLINA, *souriant*

Je vous pardonne.

LÉON.

Quelle générosité ! Maintenant que nous ne nous disputons plus, à quoi destinons-nous notre journée ?

ÉVÉLINA.

Il faut se promener.

LÉON.

Excellente idée. — Aussi bien, je ne connais pas beaucoup les propriétés de mon oncle. *(il va à la fenêtre.)* O ciel !

ÉVÉLINA.

Qu'est-ce donc ?

LÉON, *revenant.*

Deux pieds de neige dans le parc.

ÉVÉLINA.

C'est abominable.

LÉON.

Allons, nous voilà décidément en prison.

ÉVÉLINA.

Et quelle prison ! point de livres, des appartemens d'une tristesse, des meubles d'un gothique.. On dirait que votre oncle le fait exprès.

LÉON.

La neige n'est pourtant pas de lui.

ÉVÉLINA.

D'ailleurs, l'air de ce pays n'est pas bon; j'ai déjà eu deux migraines.

LÉON.

On voudrait nous forcer de retourner à Paris.

ÉVÉLINA.

Est-ce que tu en aurais envie ?

LÉON.

Je n'ai pas dit un mot de cela; mais toi, quel est ton avis ?...

ÉVÉLINA.

Mon avis ?

Air : *Que d'établissemens nouveaux.*

Comme sur deux pauvres époux
On verrait fondre la critique !
Comme ils épuiseraient sur nous
Les traits de leur humeur caustique !
Non, ménageons ces beaux esprits;
Dussions-nous ici nous déplaire,
Sachons prouver à tout Paris
Que nous avons du caractère.

LÉON.

Restons, et puis le printems reviendra peut-être.

ÉVÉLINA.

A la campagne, nous serons les premiers à qui il rendra visite.

LÉON.

Si en attendant, nous faisions venir de Paris mille choses qui nous manquent ?

ÉVÉLINA.

Oui; les plus nécessaires; ma toilette, mes bijoux; je n'ai apporté qu'une robe.

LÉON.

Et moi, mon équipage de chasse... Ah ! bah ! ils diraient encore que nous cherchons des distractions.

ÉVÉLINA.

Ces gens-là n'ont jamais aimé.

LÉON.

Jamais comme nous.

ÉVÉLINA.

Cher Léon !

LÉON.

Ma tendre Évélina ! nous devons nous suffire à nous-mêmes.

ÉVÉLINA.

Sans doute : rien n'est plus aisé.

LÉON.

Comme dit ce couplet d'amateur...

(*fredonnant les premières mesures de l'air* « il faut des époux assortis. »)

L'amour suffit, dans la nature,
Il renferme tout ce qui plaît.

ÉVÉLINA.

Ce n'est pas là l'air.

LÉON.

Ah ! mon dieu si !

ÉVÉLINA.

Je parie que non.

LÉON.

Que tu es entêtée !

ÉVÉLINA.

Que vous êtes ridicule !

LÉON.

L'air du Prisonnier.

ÉVÉLINA.

Vous n'avez pas le sens commun.

LÉON.

Il faut des époux assortis.

ÉVÉLINA.

Il en faut des raisonnables... Ah ! si j'avais mon piano...

LÉON.

Si j'avais apporté mon violon...

ÉVÉLINA.

Ecoutez bien :

Air nouveau.

L'amour suffit dans la nature,
Il renferme tout ce qui plaît;
Voilà votre air et la mesure,
Vous n'entendez rien, je vous jure,
A chanter un pareil couplet.
Mais on est esprit fort,
L'amour-propre vous guide;
On prononce, on décide,
On ne peut avoir tort.
Comme ils sont fiers ces hommes,
Dans leurs vains jugemens!
Auprès d'eux nous ne sommes
Jamais que des enfans.
Ah! qu'ils y viennent!
Ces enfans obstinés
Souvent vous mènent
Par le nez
Leurs aînés;
Messieurs les amans, les époux,
Avec nous
Filez doux;
En adresse,
En tendresse,
Les femmes ont sans cesse
Raison contre vous.

LÉON.

Justin! Justin! Justin!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN.

JUSTIN.

Quoi!

LÉON.

Y a-t-il des voisins aux environs de ce château?

JUSTIN.

Un.

LÉON.

Trouverait-on chez lui quelque instrument?

JUSTIN.

Instrument?

ÉVÉLINA.

Oui, instrument de musique ; violon, harpe, piano?

JUSTIN.

Oui dà.

LÉON.

Et lequel? allons parle aujourd'hui comme tu voudras.

JUSTIN.

Oh ! dame, je ne sais pas comment ils appellent ça ; c'est un gros violon qu'il tient entre ses jambes, et puis il joue en bas.

LÉON.

Un violoncelle.

JUSTIN.

C'est peut-être ça.: C'est l'ancien maître d'école d'ici ; il déchiffrait à livre ouvert, il y a trente ans : mais on dit qu'il ne le peut plus depuis qu'il est devenu aveugle.

ÉVÉLINA.

Je le crois.

LÉON.

Belle ressource !

JUSTIN, *à part.*

Amusons-nous. *(haut,)* Mais si j'osais offrir mes services à monsieur et à madame.

ÉVÉLINA.

Toi, Justin ! bon dieu ! serais-tu musicien ?

JUSTIN, *après un gros soupir.*

La musique m'a fait assez de chagrin ! Oh ! c'est une aventure.

LÉON.

Une aventure ! conte-nous donc cela.

ÉVÉLINA, *approchant un siège et s'asseyant.*

Oui, oui ; cela doit-être plaisant... Tiens, assieds toi...

JUSTIN.

Oh que non; ce serait vous manquer de respect.

LÉON, *en prenant un pour lui.*

Mets-toi là... je suis curieux de savoir ton aventure.

JUSTIN.

Bah ! un domestique !

ÉVÉLINA.

Nous sommes à la campagne.

JUSTIN.

Oh ! je sais bien qu'à la ville vous ne causeriez pas comme ça avec moi... vous auriez bien autre chose pour vous amuser.

LÉON.

Point de cérémonie... d'ailleurs je te l'ordonne.

JUSTIN.

Pour vous obéir.

ÉVÉLINA.

Je t'écoute :

JUSTIN, *assis au milieu d'eux.*

Je vous disais donc que la musique..... Je ne suis pas de Paris, moi.

LÉON.

Je m'en suis douté. Et quel est ton pays ?

JUSTIN.

Meulan, oui, monsieur.

LÉON, ÉVÉLINA.

Ah ! ah ! ah ! Meulan !

JUSTIN.

C'est-à-dire des environs; dans le départe-

ment de Seine et Oise, d'où ce que votre oncle m'a placé chez vous.

ÉVÉLINA.

Justin conte comme un ange !...

JUSTIN.

Oui, madame; je vous dirai que j'ai été amoureux d'une jeune personne.

LÉON.

Ah ! bon.

JUSTIN.

Robinette Desvallées, une coquette qui aimait le grand monde, et moi pas du tout.

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

Le tête-à-tête est ma folie,
Des goûts on ne dispute pas,
Être seul avec son amie,
Eut pour moi toujours des appas.
Parlant du beau tems, de la pluie,
On se regarde entre les yeux,
Et si quelquefois on s'ennuie,
On a le plaisir d'être deux.

ÉVÉLINA.

C'est charmant.

LÉON.

Et tu ennuyais ta maîtresse ?

JUSTIN.

J'en avais l'idée, monsieur; il me vint en tête d'avoir un talent pour l'amuser. J'avais un de mes amis, musicien d'un régiment, qui était en garnison dans notre endroit, et je me mis dans ses mains, je solfiais déjà fort joliment.

Air : *Font leur cinquième édition.*

Ut ré mi fa sol la si ut,
J'aurais eu du talent peut-être,
Mais ma maîtresse un jour voulut
Prendre des leçons de mon maître.

JUSTIN.

Dame ! quand monsieur et madame s'ennuieront...

LÉON.

Viens toujours.

JUSTIN.

Oui, monsieur. *(à part.)* Allons vîte chercher l'oncle. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

LÉON, ÉVÉLINA.

ÉVÉLINA.

Ce Justin m'a vraiment amusé. *(à part.)* Essayons de le faire sortir.

LÉON.

Oui, cette Robinette est assez drôle. (*à part.*) Tâchons de rester seul.

ÉVÉLINA, *s'appuyant sur l'épaule de Léon.*

Sais-tu bien que ce violoncelle, dont nous a parlé Justin, pourrait encore nous être utile?

LÉON.

Quelle idée !

ÉVÉLINA, *de même.*

Oui, cela donne le ton ; et puis je connais ta facilité ; je suis sûre que tu t'apprendrais à en jouer.

LÉON.

Tu crois ?

ÉVÉLINA, *de même.*

Je le parierais. Tu reviendrais à Paris... si nous y revenons, avec un talent de plus.

LÉON.

Tu m'enthousiasmes... Ah ! les arts...

ÉVÉLINA, *de même.*

Il n'y a que cela, mon ami... Alors il ne serait pas convenable d'envoyer chercher cet instrument par un domestique; je te conseille d'aller faire une visite au propriétaire.

LÉON.

Une visite! comme nous ne devons pas en recevoir, il serait ridicule d'en faire.

ÉVÉLINA, *à part.*

Il reste.

LÉON.

Et ta vieille femme de chambre? tu devais l'aller voir.

ÉVÉLINA.

Elle va beaucoup mieux.

LÉON.

J'en suis enchanté. *(à part.)* Comment faire!

ÉVÉLINA.

Mais, toi, n'avais-tu pas envie d'aller à la chasse ce matin?

LÉON.

Et les deux pieds de neige!

ÉVÉLINA.

Bah! un homme!

LÉON.

Tu voudrais bien me faire chasser...

ÉVÉLINA.

Moi? je gage que tu ne me rapportes pas une perdrix.

LÉON.

C'est pour cela que je n'y veux pas aller.

ÉVÉLINA, *à part.*

Et mon oncle qui va venir.

LÉON.

A propos... quels sont les livres que tu as trouvés dans la bibliothèque ?

ÉVÉLINA.

Des livres latins, je crois.

LÉON.

Tu n'a donc pas vu la tablette du côté de la fenêtre...

ÉVÉLINA, *négligemment.*

C'est possible.

LÉON.

Des livres charmans, des livres de femme ; je gagerais que celui qui a vendu à mon oncle ce château était un ami de la beauté.

Air nouveau de Doche.

J'ai vu le *Parnasse des Dames*,
Avec *Dumoutier*, *Colardeau* ;
J'ai vu le *Mérite des Femmes*
Loin de *Juvénal*, de *Boileau*,
L'*Art d'Aimer* que, d'après Ovide,
Bernard a mis en jolis vers,
Et tout près du *Temple de Gnide*
Quelques manuscrits de Boufflers.

ÉVÉLINA.

Ah ! tu as vu tout cela... Eh ! bien, va me chercher un de ces livres-là.

LÉON.

Je choisirais mal ; d'ailleurs je voudrais voir si tu les trouverais.

ÉVÉLINA, *à part.*

C'est un parti pris... au moins il sortira avec moi. *(haut.)* Allons y ensemble.

LÉON.

Ensemble. *(à part.)* Je tâcherai de m'échapper. *(haut.)* Volontiers, ma chère Evélina. *(à part.)* J'enrage.

EVELINA.

Même air.

Cherchons *le Parnasse des Dames.*

LEON.

N'y fais que passer en courant.

EVELINA.

Voyons *le Mérite des Femmes.*

LEON.

C'est un hommage qu'on te rend.

EVELINA.

Ton *Art d'aimer*, d'après Ovide.

LEON.

Tu n'en as pas besoin pour moi.

EVELINA.

Allons voir *le Temple de Gnide* ;

LEON.

N'est-ce pas te mener chez toi ?

(A la reprise des deux derniers vers, ils se donnent le bras et s'éloignent en finissant l'air et regardant avec inquiétude du côté par où Guillerval doit venir.)

SCENE IX.

JUSTIN, GUILLERVAL.

JUSTIN, *après avoir regardé.*

Personne. Vous pouvez entrer.

GUILLERVAL.

Comment donc, mais j'ai l'air d'aller en bonne fortune.

JUSTIN.

Elle arriverait vingt ans trop tard.

GUILLERVAL.

Monsieur Justin !... tu as dépêché mon postillon ?

JUSTIN.

Il y a long-tems qu'il est parti.

GUILLERVAL.

Et tu dis que Léon et sa femme vont venir l'un après l'autre ?

JUSTIN.

Oui, monsieur.

GUILLERVAL.

J'ai peine à le croire.

Air : *Vaudeville de monsieur Guillaume.*

Pendant trois mois il fut dit, ce me semble,
Qu'aucun de nous ne se visiterait.
N'osant pas me parler ensemble,
Chacun veut me voir en secret.
Par cette ruse ils feront le contraire
D'un article bien arrêté.

JUSTIN.

Depuis long-tems c'est assez la manière
D'observer un traité.

GUILLERVAL.

Devines-tu qui nous verrons le premier ?

JUSTIN.

L'être le plus curieux n'étant point l'homme...

GUILLERVAL.

Évélina viendra d'abord ?

JUSTIN.

Je parierais ma part de l'autre monde.

GUILLERVAL.

Quelle pénétration ! et s'ils allaient se rencontrer ici ?

JUSTIN.

Oh ! la bonne scène !

GUILLERVAL.

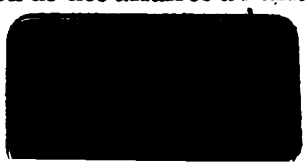
Non : cela contrarierait mon plan, et je compte surton adresse pour les en empêcher.

JUSTIN.

Disposez de moi. Que ne ferais-je pas pour retourner à Paris !

GUILLERVAL.

Ah ! tu as des affaires à Paris ?



JUSTIN.

Oui, monsieur, des comptes à régler avec certaine personne qui, chaque jour, s'aperçoit de mon absence.

GUILLERVAL.

Et qui soupire après le tête-à-tête... J'entends quelqu'un.

JUSTIN, *regardant.*

Qui descend l'escalier quatre à quatre... c'est votre neveu.

GUILLERVAL.

Eh bien, ton pari ?

JUSTIN.

Ah ! monsieur, comment calculer avec les femmes !

GUILLERVAL.

Songe à retenir Évélina.

JUSTIN.

Mon maître ensuite... soyez tranquille. (*il sort.*)

SCENE X.

LÉON *habillé*, GUILLERVAL.

LÉON.

Ah ! vous voilà, mon oncle !

Air : *Quoi ! ma voisine, es-tu fâchée?*

Combien j'avais d'impatience
De me revoir auprès de vous !

GUILLERVAL.

Comment à moi mon neveu pense
Au milieu de soins aussi doux !

LÉON.

Quoique à l'amour je m'abandonne,
Amitié m'inspire à son tour ;
Ainsi, mon oncle, je vous donne
Les intervalles de l'amour.

GUILLERVAL.

Je suis très-sensible à tes intervalles... je vois que tu penses souvent à moi... Eh bien, comment te trouves-tu de la campagne ?

LÉON.

A merveille... excepté tous les agrémens de la vie qui nous manquent, nous sommes ici le mieux du monde.

GUILLERVAL.

Ce n'est pas l'hôtel que vous avez quitté.

LÉON.

Oh ! mon dieu, nous ne sommes privés absolument que des objets qui se trouvent partout... mais quand mon oncle se sera mis dans ses meubles...

GUILLERVAL.

Comment, comment, tu fais attention à ces misères-là !

Air : *Une fille est un oiseau.*

Le désert le plus affreux,
La cabane la plus mince,
Mieux que le palais d'un prince,
Plaisent aux amans heureux.
Le luxe et son opulence,
Les arts et leur élégance,
De la seule indifférence
Doivent charmer les instans.
Lorsque l'amour est extrême,
Il se nourrit de lui-même,
(à mi-voix.) Pour ne pas vivre long-tems.

LÉON.

Eh bien, voilà ce qui vous trompe ; malgré votre admirable sentence et les ruses dont vous vous servez pour nous faire renoncer à notre projet, je vous préviens que nous partirions encore dans ce moment pour un autre château, fût-il plus gothique et plus sauvage que le vôtre.

GUILLERVAL.

J'en étais sûr ; voilà de la fermeté, vraiment je suis étonné que tu ne visites pas avec ton *Atala* les forêts de l'Amérique septentrionale.

LÉON.

Grâce, grâce, mon oncle. Donnez moi plutôt des nouvelles de ceux que j'ai laissés à Paris, de Saint-Clair d'abord ?

GUILLERVAL.

Favori d'un prince et jouissant de l'état le plus brillant.

LÉON.

J'en suis ravi... ce bon Saint-Clair !

GUILLERVAL.

De Préval vient d'être nommé à une ambassade.

LÉON.

Quoi ! cet homme médiocre ?...

GUILLERVAL.

Dis plutôt modeste ; le gouvernement l'a deviné.

LÉON.

Soit.

GUILLERVAL.

L'académie vient de donner à Florville le fauteuil.

LÉON.

Il est si fatigué d'avoir couru de porte en porte !

GUILLERVAL.

Enfin Dercour vient d'obtenir le poste honorable auquel j'avais songé pour toi.

LÉON.

Dercour ! allons tout le monde a de l'ambition ; tout le monde s'est donné le mot, pour parvenir en mon absence.

GUILLERVAL.

Il est vrai que tous ces gens là ne se sont point soustraits aux devoirs si gênans de la société, et n'ont pas eu la sagesse de sacrifier leur rang et leurs espérances au plaisir de vivre face à face avec un objet adoré.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

A Dieu ne plaise que je blâme
Les instans qu'on donne aux amours ;
Mais doit-on aux pieds d'une femme
Consumer d'inutiles jours !
Veux-tu, sans éclat, sans génie,
Te borner au rôle d'amant ?
L'amour seul occupe ta vie,
Il n'en doit être qu'un moment.

LÉON.

Ainsi, mon oncle, vous me conseilleriez...

GUILLERVAL.

Le ministre s'intéresse beaucoup à ma famille. Il m'a parlé de toi...

LÉON.

Le ministre vous a parlé...

GUILLERVAL.

Il se présente même une occasion avantageuse de consacrer tes talens à la patrie, et je ne doute pas qu'avec du zèle et de l'application, tu ne parviennes bientôt aux honneurs qui en sont la récompense.

LÉON.

Ah ! mon oncle, quelle perspective vous offrez à mes regards !... quelle glorieuse carrière !...mais Évélina ?

GUILLERVAL.

Air : *Si Dorilas.*

Quand la société t'appelle,
Suspends une amoureuse ardeur ;

Est-on infidèle à sa belle,
Pour être fidèle à l'honneur!
Prends un noble essor, ose croire
Qu'il t'est réservé des succès;
L'amour qui n'exclud pas la gloire
Est le seul amour d'un français.

LÉON.

Eh bien, je m'abandonne à vos conseils.

GUILLERVAL, *à part.*

Je le tiens. (*haut.*) Quel triomphe pour moi! Ainsi Ulysse autrefois sut enlever Achille aux attraits de la fille de Lycomède.

LÉON.

Eh bien, partons-nous?

GUILLERVAL, *à part.*

Diable! pas encore. (*haut.*) Volontiers, mais je crois qu'il serait bon de prévenir Évélina.

LÉON.

Elle n'y consentira pas. Elle déteste Paris. D'ailleurs elle va croire que je ne l'aime plus.

GUILLERVAL.

Cela se pourrait, et puis il faut t'attendre là-bas à quelques épigrammes, à quelques plaisanteries plus ou moins ingénieuses.

LÉON.

Vous croyez?

GUILLERVAL.

On fera même des couplets.

LÉON.

Ah! mon dieu! des couplets!

GUILLERVAL.

Cela ne m'étonnerait pas; mais tu as assez de philosophie pour braver ces petits inconvéniens.

LÉON.

Non, mon oncle, non : je ne m'en sens pas le courage... je verrai... je réfléchirai... et je vais rejoindre ma femme.

GUILLERVAL.

C'est très-prudent.

LÉON, *s'éloignant.*

Adieu, mon oncle.

GUILLERVAL.

Adieu, Léon.

LÉON, *revenant.*

Sollicitez toujours le ministre pour moi.

GUILLERVAL.

Oui, mon ami.

LÉON.

Vous m'écrirez ?

GUILLERVAL.

Oui, mon ami.

LÉON.

Et vous nous enverrez... non : n'envoyez rien... Adieu, mon oncle. *(il sort)*

SCENE XI.

GUILLERVAL.

Le pauvre garçon ! il y reviendra ; la leçon est bonne, et je suis sûr de le rendre à la raison... oui : je le pousserai dans le monde. Je veux qu'il parvienne aux premiers emplois... Il avait du talent avant d'être amoureux ; mais ce diable d'amour... Chut... je voudrais bien n'être pas plus sage que mon neveu... J'aperçois le joli motif de sa folie.

SCENE XII.

GUILLERVAL, ÉVÉLINA.

ÉVÉLINA, *entrant avec précaution.*

Bonjour mon cher petit oncle. Comment va votre santé ?

Air : *Un mariage bourgeois.* (d'Amour et Mystère.)

Ça, que dit-on ? que fait-on ?
Comment se mettent les femmes?
Aime-t-on les mélodrames ?
Qui donne aujourd'hui le ton ?
Parlez moi des comédies,
Du salon, des tragédies.
A-t-on fait des parodies ?
Aux bouffons va-t-on toujours ?
Pourrais-je m'y reconnaître ?
A coup sûr Paris doit être
Bien changé depuis huit jours.

GUILLERVAL.

Avant de répondre à tant de questions, dis-moi, es-tu bien dans ma maison de plaisance ?

ÉVÉLINA.

Fort bien, je vous assure... et les bals ? Retourne-t-on à Frascati ?

GUILLERVAL.

Je te trouve un air de gaîté, de vivacité qui m'enchante.

ÉVÉLINA.

Vous êtes bien bon... Et les concerts ? est-il arrivé quelque virtuose d'Italie ?

GUILLERVAL.

Ma chère amie, Paris est un séjour enchanté, jamais, je crois, on ne s'y est tant amusé.

ÉVÉLINA.

En vérité !

GUILLERVAL.

Des étrangers aimables, jeunes, galans, à qui nos belles font les honneurs de la capitale.

ÉVÉLINA, *à part.*

Comme elle sont coquettes !

GUILLERVAL.

On donne des thés délicieux; il y a chaque soir des réunions aimables où les femmes se disputent le prix des grâces et de la beauté, et ne se montrent qu'entourés d'un peuple d'adorateurs.

ÉVÉLINA.

Tout le monde n'est sans doute pas encore revenu de la campagne ; d'ailleurs je connais ces assemblées-là, des jeunes femmes qui se critiquent, des vieilles qui les jalousent, des conversations sans idées, des prétentions sans motifs, et des fats d'une stupidité... tout cela est fort ennuyeux.

GUILLERVAL.

Je pense bien comme toi. Les bals de l'Opéra sont très-suivis cette année.

ÉVÉLINA.

Ah ! parlez moi des bals de l'Opéra.

GUILLERVAL.

Ils sont charmans, le dernier surtout...

ÉVÉLINA.

Comment ? est-ce qu'il n'y en aura plus ?

GUILLERVAL.

Si fait, si fait... attends donc... quel jour y ai-je été ?

ÉVÉLINA.

Vous, mon oncle ?

GUILLERVAL.

Oui, mon enfant... tu ne sais donc pas ?

Air : *Pour vous faire entrer en ménage.*

Une rare métamorphose
S'est faite depuis quelque tems,
Je veux tout voir couleur de rose,
Et je crois n'avoir que vingt ans.
Chez moi l'illusion réveille
Le charme de maint souvenir;
Le monde, hélas! vous a faitfuir;
Moi, maintenant, je veux y revenir.
Quand la jeunesse se fait vieille,
La vieillesse doit rajeunir.

ÉVÉLINA.

Continuez donc, mon oncle, j'aime les bals de l'Opéra à la folie.

GUILLERVAL.

J'y ai été tourmenté, agacé par vingt dominos; tu connais la langue du pays, ces déclarations sincères, ces méchancetés gracieuses, ces questions si poliment impertinentes...

ÉVÉLINA.

Sous le masque on a tant d'esprit... ah! que n'étais-je là?

GUILLERVAL.

On m'a beaucoup parlé de Léon et de toi.

ÉVÉLINA.

Ah! mon petit oncle, contez moi donc ça.

GUILLERVAL.

Air : *Hermite, bon hermite.*

L'un vous nommait fantasques,
L'autre amans fortunés,
Plusieurs, parmi les masques,
Vous avaient soupçonnés,
Si bien que dans la foule,
Voyant deux capuchons,
Autour d'eux on se coule:
» C'est vous que nous cherchons;
» Hermites, bons hermites,
» On vous revoit déjà!
» De vos noces subites;

[redacted]

GUILLERVAL.

Ils n'ont jamais été plus brillans. Les femmes y étalent un luxe de parure... madame de Verneuil surtout, elle a des diamans....

ÉVÉLINA.

J'espère qu'elle n'ose pas les comparer à ceux de mon collier et de mes boncles d'oreilles.

GUILLERVAL.

Elle n'aurait pas cette témérité. Tu as les plus beaux diamans de Paris... mais tu n'y es pas.

ÉVÉLINA.

Cette madame de Verneuil...

GUILLERVAL.

Et la sortie des Français, lorsque Talma joue! des voitures... des attelages... madame de Saint-Far, ton amie, a le carosse le plus élégant...

ÉVÉLINA.

Est-ce qu'on a oublié mes chevaux arabes et ma berline anglaise?...

GUILLERVAL.

Ma foi cela se pourrait... tu as sans contredit les plus beaux chevaux de Paris... mais tu n'y es pas.

ÉVÉLINA.

Adieu, mon oncle.

GUILLERVAL.

Non, c'est moi qui pars, je suis pressé, je dois aller ce soir à la pièce nouvelle; tu ne veux pas que je t'emmène? j'ai ma loge.

ÉVÉLINA.

Moi!

GUILLERVAL.

Une loge grillée... personne ne te verra...

ÉVÉLINA.

Comment, on ne me verra pas...une loge grillée! au contraire, je veux...Mais, non : je déteste Paris, ceux qui l'habitent...

GUILLERVAL.

Ah !

ÉVÉLINA.

Excepté vous, mon oncle... je suis heureuse, très-heureuse ici, et je ne veux en sortir de ma vie.

GUILLERVAL.

Adieu, ma chère amie. (*à part en sortant.*) Le moment de la crise approche... ne nous éloignons pas.

SCENE XIII.

ÉVÉLIVA.

Eh bien ! le voilà parti ! je ne le rappellerai pas... hermites...: une loge grillée ! certainement je déteste Paris où l'on ne sait pas aimer, et je jure bien que jamais...Non, je ne jure pas ; mais c'est égal, j'ai bien pris mon parti, et je reste ici.

SCENE XIV.

ÉVÉLINA, LÉON, JUSTIN.

LÉON, *chassant Justin devant lui.*

Que vient donc me conter cet imbécille !

JUSTIN.

Dame, monsieur... (*à part.*) Bon ! il n'y a plus de danger.

LÉON.

Allons ; sors.

JUSTIN.

Monsieur n'a plus besoin de compagnie ?

LÉON.

Sors, te dis-je. (*Justin sort.*)

SCENE XV.

LÉON, ÉVÉLINA.

LÉON.

Il y a une heure qu'il me fatigue de son bavardage. Mon oncle est parti, sans doute ?

ÉVÉLINA.

Je le crois.

LÉON.

Il aura peut-être été fâché de ne pas te voir.

EVELINA.

Il sera piqué de ne t'avoir point parlé.

LÉON.

Ce sont nos conventions.

ÉVÉLINA.

Il faut tenir sa parole.

LÉON, *à part.*

Si elle savait que je l'ai vu !

ÉVÉLINA, *à part.*

S'il savait que je l'ai fait venir ici!

LÉON.

D'ailleurs il nous aurait probablement proposé de retourner à Paris.

ÉVÉLINA.

A Paris !... Dieu m'en préserve !

LÉON.

Moi, de même ; nous sommes si bien ici... Il fait un froid dans ces grands appartemens. *(il va auprès du feu.)*

ÉVÉLINA, *allant s'asseoir du côté opposé.*

Monsieur de Guillerval peut bien se vanter d'avoir le plus joli petit vilain château...

LÉON.

Tu ne viens pas auprès de moi?

ÉVÉLINA.

Non.

LÉON.

Le coin du feu, comme Philémon et Baucis.

ÉVÉLINA, *dédaigneusement.*

La jolie comparaison!

LÉON, *à part, le coude appuyé sur la cheminée.*

Dercour nommé à la place que je voulais avoir!

ÉVÉLINA, *à part.*

Ah! madame de Verneuil étale ses beaux diamans.

LÉON, *à part, avec un mouvement brusque.*

Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

ÉVÉLINA, *languissamment.*

Eh bien, qu'avez-vous donc?

LÉON.

Moi, je pensais, je rêvais... au plaisir de te voir à chaque instant.

ÉVÉLINA, *de même.*

Ah! ah!

LÉON.

Car enfin, si j'avais une place brillante qui m'appellât... je ne sais où...

ÉVÉLINA, *de même.*

C'est bien loin.

LÉON.

Si je ne pouvais pas t'emmener... séparés l'un de l'autre, que ferions nous?

ÉVÉLINA, *de même.*

Nous nous écririons.

LÉON, *vivement.*

Eh! parbleu! écrivons-nous.

ÉVÉLINA, *se levant.*

Quelle folie :

LÉON.

Air : *Vaud. de Catinat.*

La correspondance entre nous
Est chose neuve et singulière.

EVELINA.

Qu'il est beau de voir, entre époux,
Naître une intrigue épistolaire!

LEON.

L'amour saura bien m'inspirer
Ce que pour toi je vais écrire.

EVELINA.

Après l'hymen il faut montrer
Qu'on a quelque chose à se dire.

ENSEMBLE.

Après l'hymen, etc.

LÉON, *s'éloignant.*

Je vais t'envoyer une lettre.

EVÉLINA.

Mais, peut-être, sans quitter cet apparte ment

LEON.

Tu as raison... excellente idée! Justin!

EVELINA.

Que vas-tu faire ?

LEON.

Au moins ces meubles gothiques nous serviront à quelque chose. Justin!

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN.

LEON.

Justin, aide-moi à placer ce vieux paravent entre nous, là... non, je serais toujours tenté de regarder par-dessus pour voir Evélina...Précisément il y en a deux, un de chaque côté, Justin au milieu, ce sera notre messager fidèle. (*ils disposent les paravents.*)

LEON.

Mais désormais plus de distance,
Je serai bientôt de retour.

EVELINA.

Reviens vers moi : souvent l'absence
A coûté bien cher à l'amour.

JUSTIN.

Pour mieux payer votre constance,
Vous me reverrez un beau jour.

EVELINA.

Mon tendre époux,

JUSTIN.

Petit cœur,

LEON.

Chère femme,

ENSEMBLE.

Tu règnes toujours sur mon ame.

LEON.

Justin !

JUSTIN, *se levant et accourant.*

Monsieur !

EVELINA.

Justin !

JUSTIN, *de même.*

Madame !

LEON.

Est-tu prêt?

JUSTIN.

Oui, monsieur.

EVELINA.

Es-tu prêt?

JUSTIN.

Oui, madame.

ENSEMBLE.

LEON. Je serai
EVELINA. Tu seras
JUSTIN. Nous serons
} bientôt de retour.

Plus de distance,
Souvent l'absence
A coûté bien cher à l'amour.

Ils continuent d'écrire avec rapidité.

JUSTIN, *à part.*

Le courrier va mettre à la voile.

LEON, *finissant sa lettre.*

Constance éternelle.

ÉVÉLINA, *de même.*

Amour et fidélité.

LÉON.

Justin!

ÉVÉLINA.

Justin!

JUSTIN, *ramassant chaque lettre et les jetant par-dessus les paravents, à leur adresse respective.)*

Je pars, et j'arrive. (*à part.*) Ouf! j'ai fait assez de chemin.

SCENE XVII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, GUILLERVAL.

JUSTIN, *bas à Guillerval qui entre.*

Eh! monsieur, venez donc.

GUILLERVAL.

Que veut dire ceci?

JUSTIN, *à voix basse, il parle bas à Guillerval en lui faisant signe de se taire.*

Chut!

LÉON, *après avoir lu.*

La jolie lettre! charmant style épistolaire!

(*Guillerval va écouter auprès de Léon.*)

Air: *Vaud. des Vélocifères.*

Femmes, dans ce genre, on voudrait
Vainement marcher sur vos traces.
Que de finesse à chaque trait!
Que de sentiment et de grâces!
On dirait, lorsque tour à tour
On lit vos lettres familières,
Que la tendre amitié, l'amour,
Vous ont prises pour secrétaires.

GUILLERVAL, *allant du côté d'Evélina.*

Pas mal, mon neveu, pas mal.

ÉVÉLINA, *après avoir lu.*

Comme on est galant à trois mille lieues de Paris !

Air : *Tout le long de la rivière.*

L'amour de l'absence a besoin.
Comme l'on nous aime de loin !
La distance accroît la tendresse ;
L'épouse redevient maîtresse.
Belles, employez ce secret.
Plus d'un mari, qu'on nommerait,
Pourrait,
Malgré son humeur vagabonde,
Revenir amant,
S'il faisait seulement
Un petit voyage autour du monde.

(Elle écrit.)

GUILLERVAL, *à voix basse à Justin.*

Charmant ! délicieux !

ÉVÉLINA, *élevant la voix.*

Eh bien ; tu n'écris plus ?

LÉON, *élevant la voix.*

Tout à l'heure.

GUILLERVAL, *bas à Justin.*

La correspondance languit.

ÉVÉLINA, *élevant la voix.*

Il paraît que la poste ne part pas tous les jours des Grandes Indes.

JUSTIN, *élevant la voix.*

Notre maître, voilà le facteur.

LÉON, *de même.*

Je suis à toi. (*Il écrit.*)

GUILLERVAL, *à part.*

Ma foi, ce serait un excellent tour à leur jouer. (*bas à Justin.*) Justin, as-tu les lettres de tantôt?

JUSTIN, *bas.*

Quelles lettres, monsieur?

GUILLERVAL, *de même.*

Celles du colonel Valmont et d'Emilie.

JUSTIN, *de même.*

Comment ?

GUILLERVAL, *de même.*

Que tu as trouvées dans un carton et dans un vieil habit.

JUSTIN, *de même.*

Ah !

GUILLERVAL, *de même.*

Tu es imbécille !

JUSTIN, *les cherchant dans sa poche.*

Ma foi, je crains d'en prendre l'habitude.

GUILLERVAL, *de même et les jetant.*

Celle de Valmont à mon neveu, à Évélina celle d'Émilie.

JUSTIN.

Fort bien imaginé.

GUILLERVAL.

Écoutons :

LÉON.

Ah ! voici une lettre !

EVELINA.

Il écrit enfin.

LÉON.

Que vois-je !

ÉVÉLINA.

Une lettre d'Émile !

LÉON.

Elle se sera trompée de billet.

ÉVÉLINA.

Il aura cru m'envoyer sa lettre.

LÉON.

Allons, allons ; il faut confondre la perfide.

ÉVÉLINA.

Accablons le de reproches.

ENSEMBLE.

Point de ménagement.

(*Ils ouvrent précipitament, le billet à la main, chacun une feuille de leur paravent, et se trouvent nez à nez avec Guillerval.*

ENSEMBLE.

Mon oncle !

Air : *De Mozart.*

EVELINA, LEON. GUILLERVAL, JUSTIN.

O ciel'! que lui dire, Que vont-ils { me / lui } dire,
Dans un pareil cas ! Dans un pareil cas !
Sans doute il va rire Je crois { qu'on peut / qu'il va } rire
De notre embarras. De leur embarras.

GUILLERVAL.

Près de toi, près d'elle,
Je viens en ces lieux
Chercher le modèle
Des amans heureux.

Ensemble.

EVELINA, LEON. GUILLERVAL, JUSTIN.

O ciel ! que lui dire ! etc. Que vont-ils { me / lui. } dire. etc.

(Justin replie et range les paravents.)

GUILLERVAL.

Le joli tête-à-tête !

LÉON

Mon oncle, je vous croyais parti.

GUILLERVAL.

Je revenais donner quelque ordres à Justin. A merveille, mes amis; je suis enchanté de la bonne intelligence qui règne entre vous.

ÉVÉLINA.

Mais je vous atteste....

GUILLERVAL.

J'étais bien sûr que vous vous amuseriez dans mon château ; jamais dans la capitale vous n'auriez eu l'ingénieuse idée de cette correspondance amoureuse.

LÉON, *présentant le billet à Guillerval d'un ton solennel.*

Lisez, mon oncle.

ÉVÉLINA, *de même.*

Lisez, mon oncle.

GUILLERVAL.

Ah ! ah ! ah ! quoi ! c'est Emilie et Valmont !.. Je sais ce que c'est.

LÉON.

Comment ?

ÉVÉLINA.

Que voulez-vous dire ?

GUILLERVAL.

Chut ! Quand vous avez fait le serment de rompre tout commerce avec les vivans, j'ai été chargé de garder toutes les lettres qui viendraient à votre hôtel : je vous en apporte deux ; la première est un billet de part de mariage du colonel Valmont ; il épouse Emilie ; l'autre contient ta nomination à la place que je sollicitais pour toi.

LÉON.

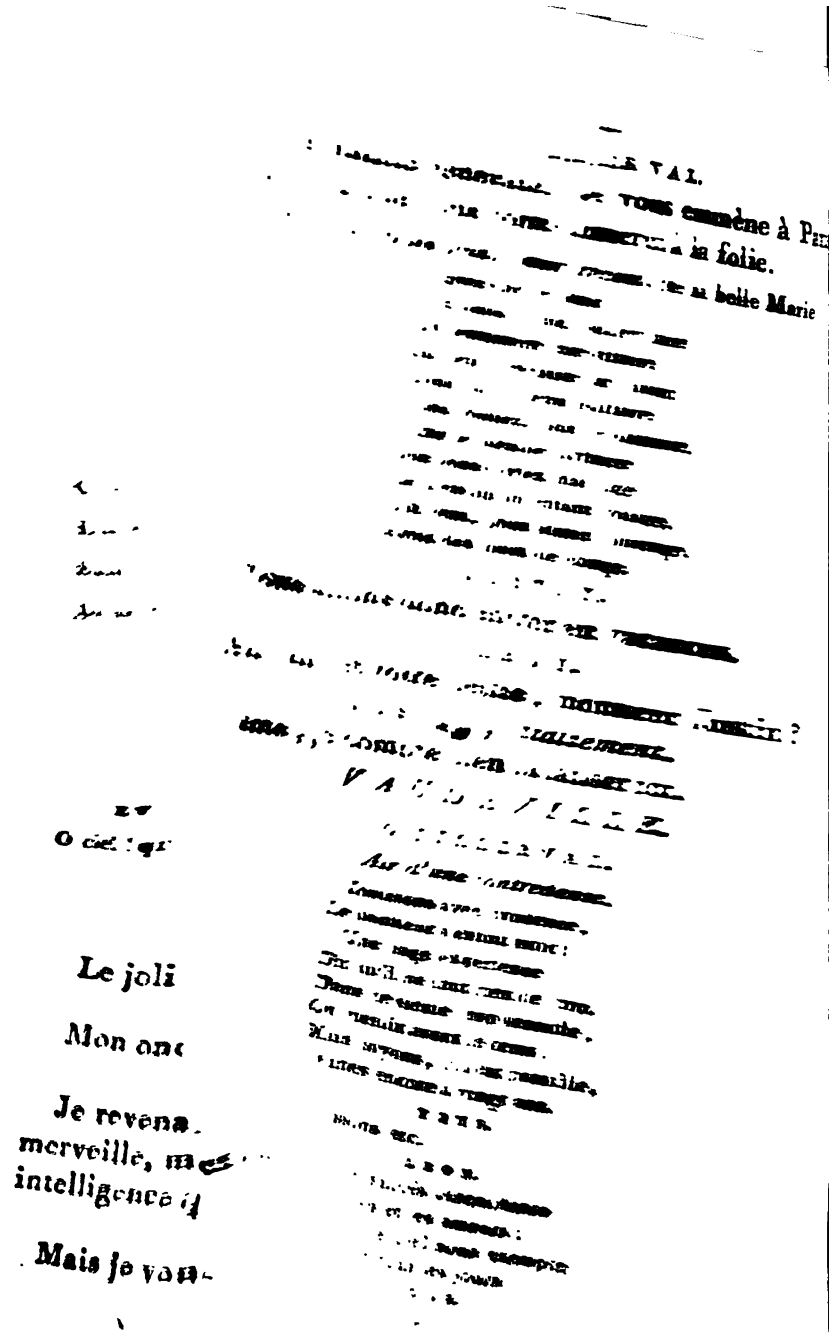
Qu'entends-je ! Ah ! mon oncle !

ÉVÉLINA.

Je respire.

LÉON.

Chère Evélina, me pardonneras-tu mes soupçons ?



Le joli

Mon ane

Je revena
merveille, m
intelligence

Mais je vou

JUSTIN.

Trop de plaisir importune,
Trop de grandeur étourdit ;
N'ayons point trop de fortune
Ne faisons pas trop d'esprit.

TOUS.

Jouissons, etc.

EVELINA, *au public.*

Rien de trop est notre adage ;
Mais, par le choix des moyens,
Notre auteur, dans cet ouvrage,
Craint d'avoir mis trop de riens.
Rassurez sa conscience
Par un petit bruit soudain ;
Surtout en fait d'indulgence,
Oubliez notre refrain.

TOUS.

Rassurez sa conscience, etc.

FIN.

LA

MARCHANDE DE MODES,

PARODIE

DE LA VESTALE,

PAR M. E. Etienne de JOUY;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 13 JANVIER 1808.

PRIX : 1 fr. 20 c.

DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, n° 10, au coin de celle Saint-Honoré.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme L'ÉTOFFÉ, Mde de modes;	Mlle Bodin.
M. DE CRÉPANVILLE;	M. Hippolyte.
JULIE, ouvrière en robes;	Mlle Desmares.
LAURE, }	Mlle Minette.
JENNY, }	Mlle Betzy.
Cadet LICENTIUS, hussard;	M. Auguste.
FANFARE, frère de Licentius;	M. St. Léger.
Ouvrières.	
Un Caporal;	M. Carle.
Gardes, etc.	

La scène est à Paris, dans un Magasin de Modes.

COUPLET D'ANNONCE.

Air.

Vous avez soutenu l'honneur
D'une vestale infortunée;
Ah! protégez, dans son malheur,
La cadette ainsi que l'aînée.
Si vous ordonniez son trépas,
On diroit (voyez quel scandale):
Au Vaudeville on ne veut pas
Garder une Vestale.

LA
MARCHANDE DE MODES,
PARODIE DE LA VESTALE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, OUVRIÈRES.

CHŒUR. *Air de la Caravane.*

ACHEVONS notre ouvrage
Qu'attendent les plaisirs;
De la beauté volage
Contentons les desirs.

JULIE, *à part, travaillant à une robe blanche.*

Hélas, ce triste ouvrage
M'annonce un doux lien;
C'est pour un mariage,
Et ce n'est pas le mien.

CHŒUR.

Achevons notre ouvrage, etc.

(*En riant.*)

Ah, ah, ah, ah, ah!

JULIE.

S'il vous étoit possible, mesdemoiselles, d'être un peu moins gaies.

TOUTES, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah!

JULIE.

Vous savez que je ne suis pas ici pour rire.

[illegible]

[illegible]

JULIE, *soupirant.*

Hélas!

JENNY.

Tu aimes en attendant un petit brigadier de hussards, dont la caserne est ici près.

JULIE.

Hélas!

LAURE.

Quand tu ne peux le voir, tu entends du moins la trompette de son frère Fanfare; il en donne si joliment, et si souvent!

JULIE.

Hélas!

JENNY.

Eh, ma chère, assez d'hélas!

JULIE, *se levant.*

Eh bien, mes amies, apprenez tout.

TOUTES, *se levant et entourant Julie.*

Comment, de nouveau?

JULIE.

Certainement; cet amant adoré, ce cher Licentius!

TOUTES.

Eh bien!

JULIE.

Il n'étoit que brigadier, on le fait aujourd'hui maréchal des logis.

LAURE.

C'est là ce qui t'afflige?

JULIE.

C'est là ce qui m'épouvante : il voudra me voir dans sa nouvelle dignité ; et mon cœur... O mes amies, vous ne savez pas ce que c'est qu'un galon de plus sur la manche d'un amant !

JULIE.

Air.

A l'amant obscur, un cœur tendre
Peut échapper par maint détour ;
Mais le moyen de se défendre
Contre l'amour-propre et l'amour ?
Hélas ! une double victoire
Presque toujours suit le vainqueur ;
Et plus mon amant a de gloire,
Plus je tremble pour mon honneur.

CHŒUR.

Eh ! mais oui da
On dit que ça finit souvent par là.

SCENE II.

LES MÊMES, Madame L'ÉTOFFÉ.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Eh bien, qu'est-ce ?

LES OUVRIÈRES, *poussant un cri de surprise, et retournant à leurs places.*

Ah !

Madame L'ÉTOFFÉ.

C'est fort bien, mesdemoiselles, on s'amuse à causer au lieu de travailler, et l'on donne ainsi l'exemple de la dissipation à ma filleule, qui..... Mais je la crois encore vertueuse.

LAURE.

Vous vous trompez, Madame, nous étions...

LA Mde DE MODES,

Madame L'ÉTOFFÉ.

Qu'on se taise, et à l'ouvrage.

TOUTES.

Air : *Ah ! voilà la vie.*

Pour une vétille,
Mon Dieu, quel fracas !

LAURE.

On perd son aiguille,

JULIE.

Ou son fil.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Hélas !

De fil en aiguille,
Ma fille, ma fille,
De fil en aiguille,
Que ne perdrez-vous pas!

JENNY.

Nous devons en croire Madame; elle en sait plus que nous.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Sans doute, et voilà pourquoi je suis si sévère.

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Ici, de la sagesse antique
Le dépôt est encore entier,
Et chacun sait que ma boutique
Est en honneur dans le quartier.
Chez moi, dussé-je être incommode,
Je veux des mœurs et des vertus.

LAURE.

Quoi, Madame ne veut donc plus
Tenir des articles de mode ?

Madame L'ÉTOFFÉ.

Point de réplique : vous, Julie, arrangez ce plumet et cette cocarde qu'un jeune maréchal-des-logis vient d'envoyer commander.

JULIE, *troublée, à part.*

Ciel, si c'étoit pour lui !

Madame L'ÉTOFFÉ.

Qu'avez-vous donc ?

JULIE.

Rien, ma marraine ; c'est que je travaille à cette robe de noce que vous m'avez dit si pressée.

Madame L'ÉTOFFÉ.

C'est l'affaire d'un moment. (*Aux autres.*) La corbeille est-elle avancée ?

LAURE.

Nous ne savons comment la garnir.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Il faut donc vous répéter cent fois la même chose.

Air *de la Croisée.*

D'hymen la corbeille, toujours
Des mêmes objets est remplie :
Simple habit pour les premiers jours,
Pour les autres luxe et folie ;
Par-dessus on place à propos,
Le lis et la rose vermeille,
Et puis les soucis, les pavots,
Au fond de la corbeille.

Passez dans l'atelier des fleurs : comme il s'agit d'un vieux financier, vous pourrez ajouter quelques jonquilles à l'assortiment ; point de pensées.

Vous, Julie, demeurez : j'ai deux mots à vous dire.

SCENE III.

JULIE, Madame L'ÉTOFFÉ.

JULIE, *à part.*

Encor quelque sermon?

Madame L'ÉTOFFÉ.

Pour la dernière fois,
Je viens de vos dangers vous présenter l'image.

Air *de la Bonaparte.*

Vous vous perdez,
Vos sens sont obsédés
Par un certain
Lutin,
Qui d'un trait clandestin,
Perce un cœur enfantin,
Change notre destin,
Et du soir au matin,
Ternit le plus beau teint;
De vieux romans remplie,
Votre tête affoiblie,
A tous momens troublée.

Et chez moi tout va mal;
A la vieille Angélique,
Qui de fraîcheur se pique,
Vous donnez l'huile antique
Pour du lait virginal.
La prude Saint-Fal,
Au lieu du schall
Qu'elle commande,
Reçoit un corset,
Par derrière, échancré, Dieu sait:
Riche du matin,
D'un air hautain,
Marton demande
Trois plumes au front:
Vous lui rendez son bonnet rond.
Vous vous perdez, etc.

JULIE.

Eh bien, ma marraine, renvoyez-moi : vous le voyez bien, je n'ai pas la moindre vocation pour votre état.

Victime infortunée,
Par la force enchaînée,

J'obéis à mon sort, mais c'est en enrageant.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Eh! quel plus bel état voulez-vous avoir?

Air : *Femme voulez-vous éprouver.*

La laide vous doit la beauté,
La vieille vous doit sa jeunesse;
La prude, son air de bonté;
La sotte, son air de finesse.
Est-il un empire plus doux,
Un pouvoir plus grand que le vôtre?
Le beau sexe est à vos genoux.

JULIE.

J'aimerois bien mieux y voir l'autre.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Ah! je vois où vous voulez en venir.

JULIE.

Mais je ne m'en cache pas trop.

Sans un petit brin d'amour,
Je m'ennuierois même à la cour.
Je veux sentir à mon tour,
Le petit brin d'amour.

Madame L'ÉTOFFÉ.

L'amour! Voilà donc le grand mot lâché. Savez-vous ce que c'est que l'amour?

JULIE.

Pas précisément.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Eh bien! moi qui le sais, je vais vous le dire en style d'opéra.

Air : *Je suis bien loin de vous combattre.*

L'amour est un monstre bizarre :
De figure, il change souvent ;
Mais jamais il n'est plus barbare
Que sous la forme d'un enfant :
Au genre humain il fait la guerre ;
Les regrets marchent sur ses pas ;
Il brûle, il ravage la terre,

JULIE.

Mais il ne la dépeuple pas.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Je vois que vous en avez une idée assez juste.

JULIE.

« Au nom de tous les Dieux qu'à tous momens j'implore. »

Madame l'Etoffé, faites-moi un plaisir.

Madame L'ÉTOFFÉ.

De quoi s'agit-il ?

JULIE.

Permettez-moi de ne pas paroître au magasin le reste de la journée.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Pourquoi cela ? Mais non, ne me le dites pas ; cela seroit trop raisonnable. Vous êtes la plus jeune apprentie : non-seulement vous resterez au magasin, mais vous y passerez la nuit pour achever cette robe de noces, qu'il faut livrer demain de très-bonne heure.

JULIE.

C'est votre dernier mot. S'il arrive malheur, souvenez-vous que vous l'aurez voulu.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Taisez-vous donc, petite sotte : j'entends M. de Cré-

panville, le chef de cet établissement; vous savez avec quelle rigueur il punit les paresseuses ; à l'ouvrage.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. CREPANVILLE.

CREPANVILLE, *à la Cantonade.*

QUE mon cabriolet m'attende au Vaudeville, ma dormeuse à l'Opéra, la demi-fortune à Louvois. Ah mon Dieu, quelle oisiveté dans ce magasin!

Madame L'ÉTOFFÉ.

Ah, Monsieur, ce n'est que depuis un moment! Mesdemoiselles, Mesdemoiselles...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. *Les ouvrières qui rentrent.*
LES OUVRIÈRES *se rengeant autour de M. de Crépanville.*

CREPANVILLE.

NOUS voici.

CHŒUR.

Air : *Te bien aimer.*

Dieu des chiffons, digne soutien des belles,
De la toilette auguste ordonnateur,
Répands ici tes clartés immortelles,
Et remplis-nous de ton goût créateur.

CREPANVILLE.

C'est bien, c'est bien, mes petites; vos litanies sont gentilles, mais un peu longuettes : d'ailleurs, Mesdames....

Air *de Calpigi.*

Je ne suis ni Dieu, ni pontife;
Mais c'est par moi que l'on s'initie
Dans Paris, un peu proprement.
Traitez-moi donc sans compliment;
L'éloge est mon antipathie.
Il suffit à ma modestie,
Qu'en tous lieux on dise de moi,
De la mode, voilà le roi.

Mais il ne s'agit pas de cela. Où en sommes-nous de cette parure de deuil pour madame de Saint-Clair?

Madame L'ÉTOFFÉ.

Elle est contre-mandée jusqu'après le bal des ambassadeurs.

CREPANVILLE.

Ah! c'est juste. Et la noce de notre financière?

Madame L'ÉTOFFÉ.

Tout est prêt; Mademoiselle achevera la robe cette nuit.

CREPANVILLE.

A merveille, j'ai donné ma parole pour sept heures du matin. Je reviendrai après l'opéra, voir si l'on travaille.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Vous allez donc revoir la pièce nouvelle. Ah, Monsieur, que vous êtes heureux d'avoir du temps de reste!

CREPANVILLE.

Comment diable, Madame l'Etoffé, du trait?

Madame L'ÉTOFFÉ.

Ce que j'en dis, n'est pas contre l'ouvrage; je desire beaucoup qu'il réussisse.

CREPANVILLE.

Eh! pourquoi faire?

Madame L'ÉTOFFÉ, *en confidence.*

Je médite une parure à la vestale.

CREPANVILLE.

J'y avois pensé, mais ça ne prendra pas.

Air *du Vaudeville de M. Guillaume.*

Pour rajeunir une parure antique,
Il faut les mœurs du temps qui l'enfanta;
Mais où trouver le modèle pudique
Des chastes filles de Vesta?
Grace aux Romains, grace à leurs lois brutales,
Ces trésors pour nous sont perdus:
Ils ont si bien enterré les Vestales,
Qu'on n'en déterre plus.

JULIE.

On dit cependant qu'il y a de l'intérêt dans cette pièce.

CREPANVILLE.

Oui, et pas le sens commun.

Air *de l'Enfantine.*

Froid sujet, sans art, sans grace;
Froide amour et froide audace;
Enfin, un monceau de glace
Bâti sur un peu de feu.
Une soi-disant Vestale,
Soupirant en a-mi-la,
En pleine forme nous étale
Ses ardeurs, et cétéra.
Puis, vient un fils de Bellone:
La pouponne le couronne;
Puis, un ami le sermonne,
Et ne fait rien que cela.
Un caveau,
Du pain et de l'eau,
Éclairs et brouillards,
Quatre ou cinq pétards:
Un chiffon brûlant,
Un peuple hurlant;
Et puis, tout en haut,
Vesta montrant son réchaud.

Froid sujet, sans art, sans grace;
Froide amour et froide audace;

Enfin, un monceau de glace
Bâti sur un peu de feu.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Plaisanterie à part, je vous demande grace pour les auteurs.

CREPANVILLE.

Ils vous doivent donc de l'argent?

Madame L'ÉTOFFÉ.

Pas du tout; mais j'aime la musique.

Air.

Je veux d'une ligue secrète,
Venger le chantre harmonieux
Dont Paris admire et répète
Les accords purs, délicieux.

CREPANVILLE.

Oh bien, je le recommanderai à mon journal; et quant au poète,

En sa faveur, de la critique,
Pour adoucir les traits amers,
Je ferai comme la musique;
J'aurai soin d'étouffer ses vers.

(*On entend une marche lointaine.*)

TOUTES LES DEMOISELLES.

Ah, qu'est-ce que c'est que ça?

JULIE, *à part.*

Je m'en doute.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FANFARE. *Il se présente à la porte; et après avoir donné un coup de trompette, il dit:*

Au nom du 3e de hussards, je viens, Madame, vous prier de nous permettre de faire ici une petite scène de triomphe.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Qu'est-ce à dire, triompher dans ma boutique?

FANFARE.

Partout, Madame.

Air.

Les triomphes sont à la mode;
Et, grace à nos héros français,
Le temps, le lieu, tout est commode
Pour vaincre et chanter nos succès.
Nous avons appris sur leurs traces,
Non loin des bords de la Newa,
Qu'on triomphe au milieu des glaces,
Bien mieux encor qu'à l'Opéra.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Tout cela est bel et bon, Monsieur; mais apprenez que mon magasin n'est pas un Forum, et je ne permets rien.

FANFARE, *allant vers la porte, et donnant un coup de trompette.*

C'est entendu, messieurs; madame l'Etoffé ne permet rien : donnez-vous la peine d'entrer.

CREPANVILLE et Madame L'ÉTOFFÉ.

Quelle insolence!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LICENTIUS. *Troupe de hussards formant une marche.*

CHŒUR.

Air : *R'lan-tan-plan, tire-lire.*

Confidens d'un pauvre amant,
En plein, plan, ran-tan-plan,
Tire-lire, tan-plan,

Nous venons pompeusement
Jouer un pauvre rôle;

Jouer un pauvre rôle,
En servant l'ardeur folle
D'un amoureux de couvent,
En plein, plan, r'lan.....
Pour qui nous mettons au vent,
Bannière et banderole,
Bannière et banderole,

Et nos casques de tôle,
Et nos sabres de fer-blanc,
En plein, plan, r'lan, etc.
Braillant comme gens allant

Souper au Capitole.

CRÉPANVILLE.

Eh, Messieurs, encore une fois, entre-t-on chez une veuve comme dans une place d'armes?

FANFARE.

Je ne dis pas cela, Monsieur.

LICENTIUS, *à madame l'Etoffé.*

Pardon, Madame; mes amis, mes camarades, ont voulu me faire hommage d'un plumet qui vous a été commandé, et nous venons le chercher.

JULIE, *à ses compagnes, criant très-fort.*

C'est lui, c'est lui; ne me trahissez pas!

JENNY, *sur le même ton.*

On n'entend rien, sois tranquille.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Eh, Monsieur, fait-on tant de bruit pour un plumet?

LICENTIUS.

Air: *Dans ce salon.*

Mon Dieu, ne vous effrayez pas
Des guerriers qui sont à ma suite:
De leur amour pour le fracas,
A bon marché vous êtes quitte.

Accueillez

Accueillez, nous vous en prions,
Notre innocente infanterie;
Car une autre fois nous pourrions
Vous mener la cavalerie.

CRÉPANVILLE.

La cavalerie, des bêtes chez nous!

FANFARE.

Pour faire nombre seulement.

(*A part à Licentius.*)

Cadet, fais ton affaire: tu as le verbe un peu haut; mais ne te gêne pas, je les empêcherai de t'entendre.

LICENTIUS, *allant vers Julie.*

C'est bon, chère Julie...

JULIE.

Prenez-garde, on nous observe.

LICENTIUS.

Qu'importe? Fanfare veille sur nous; il est prudent, discret: c'est la trompette du régiment.

JULIE.

Eh bien! mon ami, j'ai rêvé cette nuit que je vous verrois ce matin.

LICENTIUS.

J'ai fait mieux, j'ai rêvé ce matin que je vous verrois ce soir.

(*Fanfare donne un coup de trompette.*)

CRÉPANVILLE, *se bouche les oreilles.*

Aie, aie, aie!

Madame L'ÉTOFFÉ.

A qui donc en avez-vous, Monsieur?

FANFARE.

Ne faites pas attention: c'est une trompette que je viens d'acheter; je l'essaie.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *hors Licentius.*

CRÉPANVILLE.

Dieu merci, les voilà partis ; je cours bien vîte de m côté me dédommager de tout ce bruit à l'Opéra.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Vous ne pouviez mieux rencontrer.

SCÈNE IX.

Madame L'ÉTOFFÉ, JULIE, OUVRIÈRE

Demi-nuit.

Madame L'ETOFFÉ.

Allons, Mesdemoiselles, il est tard, fermez le gasin ; et que tout le monde se retire, excepté Ju

(*Elles ferment les vol*

Songez que vous n'avez pas de temps à perd n'allez pas vous endormir au moins. Voici la pinc flacon d'huile : vous aurez soin d'en mettre de en temps dans le quinquet, avec toutes les préc qu'exige l'étoffe délicate sur laquelle vous travail

JENNY, *à part à Julie.*

Tu n'as pas peur des revenans ?

JULIE, *avec humeur.*

J'ai peur des bavardes.

LES OUVRIÈRES.

Chœur de Camille.

Bonne nuit. Adieu. Bonne nuit, etc.

tons, et
nptoir.

i peur.

cher Licen-

pâlit !

JULIE.

Tiens, c'est vrai. Maintenant, mon cher Licentius, la prudence exige que nous nous séparions.

LICENTIUS.

Elle exigeoit que je ne vinsse pas; mais à présent

Air : *Il est trop tard.*

Il est trop tard;
La craintive prudence
Dicte des lois que dément ton regard :
Quand l'amour vient suivi de l'espérance,
Fillette en vain ordonne son départ.
Il est trop tard,
Il est trop tard.

Air : *Quand de grand matin.*

Par un seul baiser,
Daignez apaiser
Cette ardeur qui me tourmente,

JULIE.

Non, par un baiser,
Je crains d'attiser
Cette ardeur qui m'épouvante :
Je ne veux pas.

LICENTIUS.

Fille en ce cas refuse,
L'adroit amant
Le lui surprend
Par ruse.

(*Il l'embrasse.*) (*Nuit entière.*)

ENSEMBLE.

L'amour seul a tort;
Il est le plus fort :
Voilà chacun notre excuse.

(*Licentius, dans ses transports, renverse le quinquet.*)

JULIE.

Qu'avez-vous fait? La lumière est éteinte : ô terreur, ô disgrace!

LICENTIUS.

Air : *Au clair de la lune.*

Au clair de la lune
On ne peut travailler.

JULIE.

De mon infortune
Peut-on se railler ?
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu ;
Passez-moi la porte,
Pour l'amour de Dieu.

LICENTIUS.

Laissez donc.

Air : *Jardinier ne vois-tu pas.*

A quoi sert un vain caquet,
Quand le péril approche ?
Pour rallumer le quinquet,
N'ai-je donc pas mon briquet
En poche, en poche ?
En poche.

LICENTIUS, *se fouillant.*

Juste ciel !

JULIE.

Qu'as-tu donc ?

LICENTIUS.

J'ai oublié l'amadou.

JULIE.

Ah, l'habile homme !

SCENE XIII.

LES MÊMES, FANFARE.

Air.

ALERTE, alerte, alerte !
La mèche, amis, est découverte.

LICENTIUS.

Eh, dis plutôt qu'elle est à bas !
Ne vois-tu pas qu'on n'y voit pas ?

FANFARE.

Quelqu'un qui nous a vu entrer, est allé chercher la garde.

JULIE.

Oh ! ciel, la garde, la lumière éteinte, la robe tachée, que faire ?

FANFARE.

Il y auroit un parti tout simple : vous l'aimez, il vous aime ; il est homme à vous épouser, suivez-nous.

JULIE.

Moi !

Air : *du pas redoublé.*

Moi, suivre un hussard si matin !
Que dira ma marraine ?

FANFARE.

Elle dira, plaise au destin
Qu'autant il m'en advienne.

JULIE.

Si je n'écoute que mon cœur.....

FANFARE.

On dira c'est l'usage.

JULIE.

Si je pars, que dira l'honneur ?

FANFARE.

Il dira bon voyage.

LICENTIUS.

A quoi vous décidez-vous ?

JULIE.

Je ne me décide jamais.

LICENTIUS.

Eh bien, bonsoir !

JULIE.

Comment, bonsoir ! Il est gentil, celui-là !

Air *des bourgeois de Chartres.*

J'admire la noblesse
D'un Français, d'un soldat
Qui laisse sa maîtresse
Dans un pareil état.

LICENTIUS.

Je ne prétends pas faire ici des épigrammes;
Mais tout Paris vous apprendra
Que cette année, à l'Opéra,
On traite ainsi les femmes.

FANFARE, *le serrant fortement.*

Tu vois, mon ami, comme je te sers!

LICENTIUS.

Oui, tu me serres trop.

FANFARE, *à Julie.*

D'ailleurs, soyez tranquille; nous arriverons tout juste à temps pour vous tirer d'affaire : au pis aller, nous avons la ressource des miracles.

SCENE XIV.

JULIE, *seule.*

Un miracle est la parole d'un amant. Quelle heureuse espérance! J'entends du bruit : on entre... Je me trouve mal.

SCENE XV.

JULIE, SOLDATS DU GUET.

Air : *Chansonniers mes confrères.*

LE CAPORAL, *à sa troupe.*

Allez, qu'on les amène.

(*Sortant.*)

Courons.

LE CAPORAL, *aux autres.*

Entrons,
Pour faire une scène;
Crions à perdre haleine,
Au voleur, au voleur,
Au voleur, au voleur!

SCENE XVI.

Madame L'ETOFFÉ, OUVRIÈRES *en déshabillé de nuit, une chandelle à la main;* CREPANVILLE.

LES OUVRIÈRES.

J'ACCOURS, pleine d'effroi!

Madame L'ÉTOFFÉ.

Dieux! qu'est-ce que je voi?
Julie
Evanouie,
Soldats,
Fracas
A perdre l'ouie,
Aventure inouie;
J'en mourrai de frayeur!

TOUS.

Au voleur, au voleur!

CRÉPANVILLE, *qui entre criant comme les autres.*

Au voleur, au voleur!

Heim! qui, quoi, qu'est-ce que fait là mademoiselle?

LAURE, *soulevant Julie.*

Elle reprend ses sens!

JULIE.

Je le crois bien: à moins d'être morte depuis quinze jours, le moyen de ne pas entendre le vacarme que vous faites?

CRÉPANVILLE, *aux soldats.*

Mais enfin, Messieurs, de quoi s'agit-il?

LE CAPORAL.

Nous avons vu deux voleurs sortir de cette maison.

JULIE.

Ce ne sont pas des voleurs. Soldats du guet à pied, je confesse que j'aime.

Madame L'ÉTOFFÉ, OUVRIÈRES.

Elle aime !

Chœur des Rigueurs du Cloître.

Ah ! quel scandale abominable,
Quel déshonneur pour la maison, etc.

CREPANVILLE.

Mes petits cœurs, assez de chœurs comme çà.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Nommez le mortel téméraire qui osa forcer la porte.

JULIE.

Il n'a rien forcé, ma marraine, je l'ai ouverte.

CREPANVILLE.

Air *de Raoul Barbe-Bleue.*

Perfide, tu l'as ouverte !
Tu jeûneras.
Je dois un grand exemple, et je vais le donner.
(*A Julie.*)

Rendez-vous sur-le-champ dans le petit grenier où l'on blanchit la gaze : vous y resterez au pain et à l'eau pendant un mois.

JULIE.

Au pain et à l'eau, dans l'état où je suis ! (*A Laure.*) Mets-en pour deux.

CREPANVILLE.

En attendant, que tous mes dons lui soient retirés.

Air : *Rendez-moi mon écuelle.*

Otez-lui sa douillette
A l'instant,
Otez-lui sa douillette ;
Au lieu de ce bonnet élégant,
Mettez-lui, mettez-lui
La cornette.

CHŒURS.

Otons-lui sa douillette
A l'instant.

CREPANVILLE, *lui jetant sa cornette.*

Tiens, voilà ta cornette.

(*On entend un coup de tamtam.*)

Madame L'ETOFFÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CREPANVILLE.

Ne faites pas attention : c'est le chaudronnier du coin. Les provisions sont-elles prêtes ?

LAURE et JENNY, *déposant à ses pieds une petite corbeille.*

Voici les provisions.

CREPANVILLE.

Faites-lui vos adieux, Mesdemoiselles ; et que ceci vous serve d'exemple.

(*Madame l'Etoffé prend sur le comptoir une poupée qu'elle tient dans ses bras, et se met ainsi à la tête des Ouvrières, qui font une procession autour de la corbeille.*)

LAURE, *lui présentant tristement un verre d'eau et une mouillette.*

Air *de la sauteuse.*

Trempe ton pain, Julie, trempe ton pain,
Julie, trempe ton pain dans l'eau claire ;
Trempe ton pain, Julie, trempe ton pain
Dans l'eau claire à défaut de vin.

JENNY.

Si l'on met à l'eau fraîche
Toute fille qui pèche,
L'eau claire à la fin
Sera plus chère que le vin.

(*Chœurs et processions. Trempe ton pain.*)

CREPANVILLE.

Air *de la vigne à Claudine.*

Allez, et que l'on cache
Au fond de sa prison,
Celle de qui la tache
A souillé ma maison.

Vous verrez si l'on brave
Les gens de mon métier ;
Prenez ce rat-de-cave,
Et montez au grenier.

JULIE, *prenant le rat-de-cave.*

Mon dieu, que de simagrées !... J'y vais.

(*Elle monte trois marches.*)

SCENE XVII.

LES MÊMES, LICENTIUS, FANFARE.

LICENTIUS.

Non, elle n'ira pas !

CREPANVILLE.

Elle ira.

FANFARE.

Elle n'ira pas.

CREPANVILLE, MADAME L'ÉTOFFÉ.

Elle ira.

FANFARE.

Qu'appelez-vous, elle ira! Et Cadet et moi, nous comptez-vous pour rien!

Air : *O ma tendre musette!*

Craignez tous les désastres
Prêts à fondre sur vous;
Les miracles, les astres
Vont combattre pour nous.
Pour braver l'infortune,
Dans un danger pareil,
Si d'autres ont la lune,
Nous avons le soleil.

(*Il allume un petit soleil, qu'il fait tourner dans un petit bâton.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Cantique de St. Antoine.*

Ciel! l'univers est prêt à se dissoudre;
Les élémens vont-ils se désunir?
Dans les cieux j'entends la foudre
En longs éclats retentir.
Le monde en poudre
Va-t-il finir?
Ah, quel événement!
Quoi, tout s'embrase,
Linons et gaze;
Affreux moment,
Et triste dénouement.

(*Pendant ce chœur, Fanfare sonne de la trompette.*)

LICENTIUS.

LICENTIUS.

Eh bien ! Consentez-vous ?

FANFARE.

Gare l'incendie.

CREPANVILLE.

C'est un trait de lumière. Arrêtez.

Madame L'ÉTOFFÉ, *à Licentius.*

Qui êtes-vous ?

LICENTIUS.

Licentius, maréchal des logis. J'aime votre filleule, j'en suis aimé, je la demande, vous me l'accordez ; et tout est dit.

Madame L'ÉTOFFÉ.

Puisque vous le dites, il faut bien que cela soit.

CREPANVILLE.

Mais, Monsieur, cette robe de noce qui me reste sur les bras.

LICENTIUS.

Je la passe dans ceux de Mademoiselle, et je vous la paie. Qu'avez vous à dire ?

CREPANVILLE.

Rien, sinon que vous brusquez un peu les affaires. M. Licentius, je me crois encore à l'Opéra.

LICENTIUS.

Plus d'épigrammes, je vous prie. Je veux mener après demain, ma future et toutes ces demoiselles voir la Vestale.

Traiter Julie en Vestale
De l'Opéra.

DERNIER COUPLET POUR ANNONCER L'AUTEUR.

De cette bagatelle,
Que vous daignez accueillir
L'auteur, que l'on appelle,
N'a pas droit de s'applaudir :
Vous voulez qu'on le signale ;
Dans ce cas on vous dira,
C'est l'auteur de la Vestale
De l'Opéra.

FIN.

RAPHAEL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

PAR J.ean B.aptiste DUBOIS.

REPRÉSENTÉE sur le Théâtre du Vaudeville, le 1er Février 1808.

PRIX : 24 sous.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10.

1808.

PERSONNAGES.

Le Prince AUGUSTIN CHIGI,	*M. Verpré.*
RAPHAEL,	*M. Auguste.*
CÉCILIA,	*Mad. Hervey.*

La Scène se passe dans le palais appelé le petit Farnèse.

Le Théâtre représente l'atelier d'un Peintre.

Nota. Le costume de Cécilia en Ste.-Cecile, se compose d'une tunique couleur d'or, sur une jupe blanche, brodée par le bas, coëffure lisse, des nattes mélées d'or.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

RAPHAEL,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAPHAEL, *seul. Il peint un portrait de femme.*

Est-ce bien là son portrait? ne me suis-je pas trompé?... Il y a si long-tems que je ne l'ai vue! Chère Cécilia! Combien loin de toi je chéris et mon art et le souvenir! L'un me sert à retracer ce que l'autre me rappelle... Ah! la mémoire est pour moi d'un grand prix dans ce moment.

Air *d'amour et mystère: je ne suis plus de ces vainqueurs.*

Tous les plaisirs, songes légers,
Vont fuyant avec notre vie,
Et tous leurs attraits mensongers
Échappent même à notre envie.
Comment pourrions-nous ressaisir
Ces fils d'un bonheur illusoire
Si, quand nous perdons le plaisir,
Nous perdions aussi la mémoire?

Par elle, même en nos vieux ans,
Nous revoyons notre maîtresse,
Nous parcourons ces lieux charmans
Premiers témoins de sa tendresse.
Nous nous rappelons nos désirs,
Notre défaite et notre gloire;
Nous retrouvons tous nos plaisirs
Dans les charmes de la mémoire.

Comme ce regard est tendre!... Comme cette bouche est fraîche!... C'est... Oui, c'est Cécilia... Mon amie!... Et moi aussi, je me laisse abuser par les illusions d'un art divin... mais trompeur... Ah! je fais souvent de plus grandes erreurs.

Air: *Vaudeville de l'un pour l'autre.*

Mon esprit, et même mes yeux,
De mon art trompent la puissance,
Sur ma toile, jeunes ou vieux
Ont tous la même ressemblance.

De mon amie on voit les traits
Dans chaque image de nos belles,
Qu'importe ce qu'on dit après,
Je jouis dans tous ces portraits.
De voir mes pinceaux (*bis*) si fidèles.

Qu'entends-je? Une voiture entre dans la cour de ce palais... Enfin c'est le prince qui revient de son voyage... Cachons, cachons vîte ce portrait.. Je craindrais que la copie seule ne me donnât des rivaux. (*Il cache le portrait de Cécilia.*)

SCENE II.

Le PRINCE, RAPHAEL.

LE PRINCE.

Où est-il, mon Raphael, mon enfant, que je le presse dans mes bras ?

RAPHAEL.

Prince... Mon cher bienfaiteur!

LE PRINCE.

Toujours le même, me saluer après un voyage d'un an par un nom qui me déplaît... Bienfaiteur tant que tu voudras... J'aime toujours à mériter ce titre et jamais à l'entendre.

RAPHAEL.

Est-il une demeure plus agréable que celle de ce palais et je l'oublierais?

LE PRINCE

Oui, parce qu'il faut oublier le plaisir qu'on fait aux autres.

RAPHAEL.

Je vous dois ma fortune.

LE PRINCE.

Eh bien! tant mieux pour moi. Je ne ressemble pas à ces princes qui font mille pauvres et pas un riche.

RAPHAEL.

Je vous dois la protection de la cour de Rome.

LE PRINCE.

C'est vrai. Je t'ai donné une protection que d'autres t'auraient vendue. Le beau mérite!

RAPHAEL.

Enfin, mon ami, je vous dois tout.

LE PRINCE.

Tout?... A qui dois-tu ton talent? Ton sublime talent? A toi seul, et voilà ta première richesse... Ton véritable bienfaiteur, c'est le destin qui t'a marqué pour être un peintre immortel... Mais laissons cela... Pendant mon voyage as-tu fait quelques tableaux?

RAPHAEL.

J'ai achevé l'école d'Athènes.

LE PRINCE.

Air : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Que j'aime ce brillant tableau
De la belle école d'Athènes!
On distingue, sous ton pinceau,
Toutes les sciences humaines.
Ce chef-d'œuvre, dans tous les tems,
Prouvera ton talent suprême;
Car, en montrant tous les savans,
Tu t'es montré savant toi-même.

RAPHAEL.

Michel-Ange, mes ennemis eux-mêmes en ont paru contens.

LE PRINCE.

Qu'as-tu fait encore?

RAPHAEL.

J'ai achevé beaucoup d'autres tableaux : ma Galathée. la Cène.... la bataille de Constantin.... la Transfiguration.... J'ai fait un tableau du Mont Parnasse.

LE PRINCE.

Le Mont Parnasse!

Air : *Ah oui! l'homme le plus parfait.*

Ah! sans doute ce Mont fameux
A gravir semble difficile:
De tous côtés, des rocs affreux
D'Apollon ferment-ils l'asyle!

RAPHAEL.

Ainsi je dus le présenter.

LE PRINCE.

Alors, mon cher, tu dois m'entendre:
Peu de gens doivent y monter;
Mais beaucoup doivent en descendre.

RAPHAEL.

Je vous reconnais là, monseigneur....

LE PRINCE.

Eh! dis-moi; qu'as-tu fait pour le Pontife?

RAPHAEL.

D'abord son portrait.... et quelques tableaux de la Vierge.

LE PRINCE.

Toujours la vierge !... vous ne faites que des vierges...

RAPHAEL.

Monseigneur, c'est que c'est rare.

LE PRINCE.

Ou des Dieux....

RAPHAEL.

C'est pour qu'on y croye.

LE PRINCE.

Et ta Sainte-Cécile que Jules II desirait?

RAPHAEL.

Je n'ai point de modèle.

LE PRINCE.

En vérité? Je t'en trouverai un. — Ah! çà, tu as sans doute fait quelque chose pour orner ma galerie?

RAPHAEL.

J'ai fait le banquet des Dieux pour les noces de Psyché, et leur assemblée pour la déifier.

LE PRINCE.

Voyons donc?

RAPHAEL.

Air : *Vaudeville d'Acibiade.*

Ce n'est encore qu'ébauché....

LE PRINCE.

Ah! ce tableau charme ma vue!
Comme elle est belle, ta Psyché!
Mais, mon cher, elle est un peu nue.

RAPHAEL, *souriant.*

Je voilerai tous ses appas,
On ne verra que sa figure....

LE PRINCE.

Non, Raphael, il ne faut pas
Que l'art nous cache la nature.

RAPHAEL.

Je vous comprends, aimable épicurien, ou plutôt je vous avais deviné.

LE PRINCE.

Je le soupçonne. Mais, tiens... ta Psyché m'enchante, elle a quelques traits de ressemblance avec une jeune beauté....

RAPHAEL.

Une jeune beauté?

LE PRINCE.

Qui est mon épouse.

RAPHAEL.

Vous êtes marié...

LE PRINCE.

Est-ce que je ne te l'ai pas encore dit?... J'ai épousé à Florence.

RAPHAEL.

A Florence !

LE PRINCE.

Une jeune parente, bien malheureuse, que son père en mourant avait laissée dans la plus affreuse détresse... J'ai eu bien des plaisirs dans cette ville.

RAPHAEL, *à part.*

Et moi aussi. (*haut.*) Ce mariage a été bientôt terminé.

LE PRINCE.

Le mariage, quand on a en vue une femme charmante, est une chose qu'on ne fait jamais assez vite.... Eh bien ! tu es rêveur, serais-tu fâché que je fusse marié ?

RAPHAEL.

Non, mon ami : mais, à Florence, lorsque, sous le faux nom d'Alberti, j'allai prendre en secret des leçons de Michel-Ange, je vis aussi une jeune beauté que rien ne peut éloigner de ma pensée, et que j'aurais volontiers épousé....

LE PRINCE.

Aussi promptement que moi, n'est-ce pas ?

RAPHAEL.

Oui, monseigneur; mais j'ignore ce qu'elle est devenue !

LE PRINCE.

Comment ! te voilà amoureux, toi, Raphael, qui, par ta folie, ton inconstance, as tant désolé ces pauvres Italiennes, te voilà fixé ?

RAPHAEL.

Pour la vie !... Tenez, monseigneur, je l'aime tant, cette jeune beauté, que j'ai fait son portrait de mémoire.

LE PRINCE.

De mémoire !.. tu es pris, car tu n'en avais jamais pour les femmes. Voyons donc ce portrait ?

RAPHAEL.

Il n'est pas fini.

LE PRINCE.

C'est égal, une ébauche de Raphael, c'est presqu'un tableau parfait.

RAPHAEL.

Ne l'exigez pas, monseigneur.

LE PRINCE.

Eh bien? Raphael, je serai plus aimable que vous; allez voir un tableau que j'ai rapporté, dont je vous fais présent, et que l'on place à l'instant même dans votre appartement.... c'est un vol fait à Michel-Ange.

RAPHAEL.

A Michel-Ange?

LE PRINCE.

A ton ennemi. Va, va.... écoute donc, mon épouse, qui est de Florence, pourrait peut-être te donner des nouvelles.... à ton retour, je te la présenterai, et nous en causerons.

RAPHAEL.

Volontiers! j'éprouverai un double plaisir: mais le plus grand sera de voir la compagne d'un ami tel que vous.

LE PRINCE.

Tu te trompes, ou tu me trompes. Ton premier plaisir sera de t'informer de ta maîtresse. Pauvre garçon! on est moins galant pour les autres, quand on est amoureux.

SCENE III.

LE PRINCE, *seul.*

Raphael amoureux! lui le plus infidèle de nos jeunes Romains; lui qui, de peur d'être enchaîné, a refusé la main de la nièce d'un cardinal. Ah! vraiment, j'en douterais, si son air mélancolique.... Je suis enchanté qu'il aime.... L'amour est une passion nécessaire aux artistes; elle les émeut, elle élève, elle aggrandit leur ame, elle leur donne une sensibilité profonde sans laquelle ils n'atteignent jamais à la perfection.

Air: *La cinquième édition.*

Michel-Ange n'aima jamais,
Sa touche est par fois trop sévère:
Il peint hardiment, à grands traits;
Mais ce n'est pas assez pour plaire.
Pour Raphael, vif, étourdi,
Le suffrage est plus agréable,
Les hommes le trouvent hardi,
Les femmes le trouvent aimable.

Ah! voici ma jolie parente.

SCENE IV.

LE PRINCE, CÉCILIA.

CÉCILIA.

Monseigneur, j'ai veillé à ce que tous les objets précieux que vous avez rapportés, fussent soigneusement renfermés.

LE PRINCE.

Je vous remercie, Cécilia.

CÉCILIA.

Ah! mon dieu! que de tableaux! est-ce qu'il y a un peintre dans ce palais, monseigneur?

LE PRINCE.

Oui, ma chère amie, et un célèbre.

CÉCILIA.

Un célèbre?... ah! tant pis!

LE PRINCE.

Un grand maître.

CÉCILIA, *à part.*

Celui que j'aime n'est qu'un élève!...

LE PRINCE.

Air: *Comme prisonnier de guerre.*

C'est un peintre qui, jeune encore,
Surprend déjà le monde entier:
Et qui, dans un art qu'il adore,
Fit de son maître un écolier.

CÉCILIA.

C'est Michel-Ange, je parie.

LE PRINCE.

Avec autant de naturel,
Du nôtre la touche est jolie.

CÉCILIA.

Vous avez nommé Raphael.

LE PRINCE.

Le connaissez-vous?

CÉCILIA.

Je ne l'ai jamais vu.

LE PRINCE.

J'en suis charmé pour vous.

CÉCILIA.

Comment?

LE PRINCE.

Raphael est jeune, aimable et galant....

CÉCILIA, *à part.*

Pas autant qu'Alberti.

LE PRINCE.

Il a vu peu de femmes, sans leur avoir fait tourner la tête, et je craindrais....

CÉCILIA.

Ne craignez rien.

LE PRINCE.

Oh ! les femmes disent toutes de même avant l'entrevue, et après....

CÉCILIA.

Raphael n'aura jamais aucun pouvoir sur moi.

LE PRINCE.

Méfiez-vous de votre courage.

CÉCILIA.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Je puis estimer son talent,
Dans cet art brillant qu'il professe ;
Mais à ce suffrage innocent
Se borne toute mon ivresse.
Un grand maître, dont les pinceaux
Ne lancent que des traits de flamme,
Met tant d'amour dans ses tableaux
Qu'on n'en trouve plus dans son ame.

LE PRINCE.

Cela est possible ; mais....

CÉCILIA.

Air précédent.

Ne craignez rien en ce moment,
Quoiqu'au mérite d'un grand maître
Raphael joigne un ton galant,
Je puis, sans danger, le connaître.
Oui, je préfère, sans détour,
L'élève qu'un desir enflamme ;
Dans ses tableaux, s'il peint l'amour,
Il prend le modèle en son ame.

LE PRINCE.

Ainsi vous aimez mieux les élèves que les maîtres ?

CÉCILIA.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Je le crois : en général ils sont plus jeunes.... mais, c'est égal, comme j'ai des femmes une certaine expérience.... je vous engage, mon enfant, à continuer la petite fable que, par décence, nous avons débitée jusqu'ici.

CÉCILIA.

Volontiers !

Le PRINCE.

Vous passez pour mon épouse.

CÉCILIA.

Oui, monseigneur.

Le PRINCE.

Ne trahissez pas un mystère qui n'en est un qu'à mon regret.

CÉCILIA.

Quoi, monseigneur ?

Le PRINCE.

Écoutez, Cécilia, je vais vous parler sans détour. Votre père en mourant me proposa votre main.

CÉCILIA, *à part.*

Qu'entends-je ?

Le PRINCE.

Je ne l'acceptai qu'à une condition.

CÉCILIA.

Laquelle, monseigneur?

Le PRINCE.

C'est que je serais l'objet de votre choix.

CÉCILIA.

Monseigneur, ma reconnaissance....

Le PRINCE.

Jamais ce mot, il sent le devoir.

CÉCILIA.

Vos bontés pour ma famille, qui, sans vous, allait succomber...

Le PRINCE.

Cécilia, en m'épousant, ce ne sont ni mes bontés, ni votre famille qu'il faut voir, c'est moi.

CÉCILIA.

Eh bien, monseigneur...

Le PRINCE.

Je ne suis plus jeune, je n'ai peut-être plus cette amabilité.

Air : *Vaudeville de Pellegrin.*

Il faut bien réfléchir avant
De conclure ce mariage :
Plus tard, quel serait mon tourment !
Je vous verrais dans l'esclavage.

CÉCILIA.

Croyez, monseigneur...

LE PRINCE.

Non, mais regardez-moi bien.

De mes ans j'ai perdu la fleur.

CÉCILIA.

Pour la bonté l'on vous renomme,
La bonté rajeunit le cœur.

LE PRINCE.

Elle ne rajeunit pas l'homme.

Eh bien! Cécilia.

CÉCILIA.

Je dois confirmer le choix de mon père.

LE PRINCE.

Vous êtes trop aimable! mais je vous laisse le tems d'y penser... Tenez, parlons d'autres choses... J'ai une grace à vous demander.

CÉCILIA.

Une grace...

LE PRINCE.

Jules II tourmente Raphael pour lui faire une Sainte-Cécile, Raphael n'a pu trouver encore un modèle qui lui plût.

CÉCILIA.

Vous voulez, monseigneur...

LE PRINCE.

Air : *Une femme dans un tableau.*

Mon Raphael veut de beaux yeux,
Figure vive et regard tendre;
Vous avez ces dons précieux,
Vous ne pouvez vous en défendre.
Oh! comme vous l'enflammerez
Par tous ces attraits qui m'attirent!

CÉCILIA.

Vous croyez?

LE PRINCE.

Si je le crois!

Quand de tels yeux sont inspirés
Moi, je réponds bien qu'ils inspirent.

Ne me refusez pas.

CÉCILIA.

Cette grâce ne peut que flatter mon amour-propre..., et vous craignez un refus.... Vous dites si bien connaître les femmes?

LE PRINCE.

C'est qu'en vous la modestie s'unit à la grâce. Vous

veulez donc bien y consentir ?... Je sais que Raphael a placé dans cette galerie tous les habits convenables à son modèle ; veuillez y entrer. Je l'entends.... Vite, mon enfant, retirez-vous.... Je vous avertirai quand il faudra paraître. N'oubliez pas que je suis ou serai votre époux ?

CÉCILIA.

Je n'oublierai ni l'un ni l'autre. (*Elle sort.*)

SCÉNE V.

LE PRINCE, RAPHAEL.

RAPHAEL.

Est-on plus étourdi que cet Arioste ?

LE PRINCE.

Ah ! parler ainsi de son ami !

RAPHAEL.

Oui, je l'aime ; mais ce n'est pas quand il m'écrit des choses aussi ridicules. Comme il est à Florence, je l'avais chargé d'aller à la découverte pour mes tendres intérêts ; voilà ce qu'il me répond, en m'envoyant son poëme de Roland.

Air : *Vaudeville de Florian.*

J'ai cherché, pour remplir tes vœux,
Cette belle qui t'intéresse ;
Je fus long-tems très malheureux,
Tout résistait à mon adresse.
Enfin cet objet séduisant,
Qui par mille feux te consume,
Je l'ai trouvé dans mon Roland,
Il est dans le second volume.

LE PRINCE.

Ah ! ah ! celle-là, on ne pourra pas te l'enlever.

RAPHAEL.

Monseigneur, je ne puis pas rire !.. je suis au désespoir.

LE PRINCE.

Tu ne me parles pas de mon tableau ?

RAPHAEL.

Médiocre.

LE PRINCE.

Comment médiocre ! Michel-Ange en faisait le plus grand cas.

RAPHAEL.

Michel-Ange ! en êtes-vous bien certain ?

LE PRINCE.

Il en a refusé des sommes.... il a fallu le lui dérober... mais je me propose bien de le lui payer ce qu'il m'en demandera.

RAPHAEL.

Mon ennemi m'a donc une fois rendu justice !

LE PRINCE.

Comment?

RAPHAEL.

Ce tableau est de moi.

LE PRINCE.

De toi?

RAPHAEL.

Air : *des compagnons du voyage.*

Lorsque, sous un nom inconnu,
J'allai pour visiter Florence,
Incertain de mon existence,
Je risquai cet enfant perdu.
Je n'obtins pas un seul suffrage,
Et même d'un air méprisant
Michel-Ange vit mon ouvrage....

LE PRINCE.

Eh bien ! pour punir cet outrage,
S il n'a pas payé ton enfant,
Il paiera les frais du voyage.

RAPHAEL.

L'estime qu'il lui accorde est ma plus belle récompense.

LE PRINCE.

Allons, te voilà content, travaille....

RAPHAEL.

Je ne sais quel tableau commencer.

LE PRINCE.

Ta Sainte-Cécile !

RAPHAEL.

Et un modèle ?

LE PRINCE.

Mon épouse t'en servira.

RAPHAEL.

Votre épouse !... Je veux bien croire qu'elle ait des graces, des attraits, une charmante figure... Mais a-t-elle ce regard divin, cet air céleste... (*à part.*) qu'avait Cécilia ?

LE PRINCE.

Elle a tout ce que peut désirer l'homme le plus difficile.

RAPHAEL.

Vous devez le savoir... Mais prenez que le sujet est religieux.

Air : *Vaudeville des Velocifere.*

Il faut joindre à beaucoup d'appas
Un air pieux qui nous inspire.

LE PRINCE.

Eh! quelle femme ne sait pas
Se donner l'air qu'on lui désire?
Mon cher, par ton art créateur,
Ces vierges que tu nous rappelles,
Nous inspirent de la ferveur
Bien moins pour Dieu que pour les belles.

RAPHAEL.

Il faut embellir la vertu même.

LE PRINCE.

Oh! mon dieu! oui, il est si difficile de la faire aimer!... Décidément, tu acceptes mon modèle!... Va, tu en seras content... Ecoute-donc, sais-tu bien qu'on ne trouve pas tous les jours des maris dont les femmes soient des modèles?

RAPHAEL.

Monseigneur, votre complaisance...

LE PRINCE.

Seulement, je te prierai d'une chose... C'est lorsque tu l'auras vue, de n'en pas devenir amoureux.

RAPHAEL.

Y pensez-vous?... La femme de mon ami!

LE PRINCE.

C'est pour cela; tu pourrais, comme on le voit partout, devenir l'ami de la femme.

RAPHAEL.

Moi, amant malheureux!

LE PRINCE.

C'est encore pour cela. Un amant malheureux a besoin de consolations, et les femmes consolent si bien! tu le sais?

RAPHAEL.

Je vous ai déjà dit que j'étais revenu de mes erreurs.

LE PRINCE.

Jusqu'à nouvel ordre?

RAPHAEL.

Comptez sur ma sagesse.

LE PRINCE.

Tu m'étonneras, mais tu me feras plaisir. Je tiens beaucoup à cette aimable femme.

RAPHAEL.

Vous avez raison. Soyez bon mari.

DUO *d'amour et mystère.*

Par ma raison je vous étonne.

LE PRINCE.

Oui, je ne te reconnais plus.

RAPHAEL.

A présent plus que moi personne
Ne parle amour, honneur, vertus.

LE PRINCE.

Ces mots font toute ta sagesse?

RAPHAEL.

Non, je moralise sans cesse.

LE PRINCE.

Ah! bientôt une autre beauté
Mettra ta raison de coté.

RAPHAEL.

Monseigneur, je ne puis le croire.

LE PRINCE.

Oui, bientôt une autre beauté
Mettra ta raison de coté.

RAPHAEL.

Ma constance fera ma gloire;
Je veux être bon époux;
A la chaine la plus belle,
Par des soins constans et doux,
Je me montrerai fidèle.

LE PRINCE.

Bon époux?

RAPHAEL.

Et très-fidèle.

LE PRINCE.

Sois plus sincère entre nous.

RAPHAEL.

Par des soins constans et doux,
Je me montrerai fidèle.

LE PRINCE.

Ciel! prodige inouï!

RAPHAEL.

Malgré ce badinage,
Vous verrez, mon ami,
Raphael en ménage.

LE PRINCE.

Oh! la belle conversion!

RAPHAEL.

Riez de la conversion.

LE PRINCE.
Dis-moi donc, étourdi, volage?
RAPHAEL.
Ah! ne m'appellez plus volage.
LE PRINCE.
N'as-tu pas perdu la raison,
En voulant te donner pour sage?
ENSEMBLE.
N'as-tu / Je n'ai pas perdu la raison,
En voulant te / me donner pour sage.

LE PRINCE.
La princesse doit être prête. Je vais me placer au fond de cette pièce pour juger de ta surprise et ne pas te gêner... La voici.

SCENE VI.

Les Mêmes, CÉCILIA, *en tunique d'or.*

LE PRINCE.
Entrez, ma chère épouse.
RAPHAEL, *à part.*
Monseigneur abuse de ma complaisance.
LE PRINCE.
Mon cher Raphael, je vous présente la princesse...
RAPHAEL, *sans la regarder.*
Madame, c'est avec plaisir....
CÉCILIA.
Quelle voix!
RAPHAEL.
Que vois-je? Cécilia!
LE PRINCE.
Bien! ce modèle l'enchante!.. Moins de timidité, madame, daignez jetter un regard sur Raphael.
CÉCILIA.
Raphael... (*à part.*) c'est Alberti!
LE PRINCE, *allant à Cécilia.*
Eh! que vous est-il arrivé, ma chère amie?
CÉCILIA.
Rien.... ce peintre m'a lancé un regard si terrible....
LE PRINCE.
C'est l'émotion.... la surprise.... Eh bien! comment trouves-tu ma femme?

LE PRINCE.

C'est cela.... il avait pris ce nom pour voyager *incognitò*. Entre nous, croyez-vous qu'elle l'aime toujours?

CÉCILIA.

Beaucoup.

LE PRINCE.

L'absence n'a pas changé ses sentimens?

CÉCILIA.

Au contraire.

LE PRINCE.

Est-elle riche?

CÉCILIA.

Oui, par les bienfaits d'un parent généreux.

LE PRINCE.

Le rendrait-elle heureux?

CÉCILIA.

Oui, si le bonheur naît du plus tendre amour.

LE PRINCE.

Enfin, vous croyez que ce serait une union bien assortie.

CÉCILIA.

J'en suis sûre. (*à part.*) Il ne me comprend pas.

LE PRINCE.

Vous en êtes sûre!... Ah! quelle heureuse nouvelle à lui donner. Mais pourquoi ne revient-il pas?.. je vais vous l'amener... A propos, cette jeune femme est-elle jolie?

CÉCILIA.

Mais...

LE PRINCE.

La vérité....

CÉCILIA.

On dit qu'elle me ressemble.

LE PRINCE.

Elle est charmante.

Air: *le briquet.*

D'un ami dans la souffrance
Je puis finir le chagrin;
Il faut que j'aille soudain
Ranimer son espérance.
Ah! permettez qu'à l'instant
Je console un pauvre amant,
Dont tout accroit le tourment.
Si la belle vous ressemble,
Je conçois bien son ardeur,
Encore plus sa douleur.

CÉCILIA.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Raphael ne fut jamais plus beau que dans ce moment.... c'est que votre vue l'a singulièrement frappé.

CÉCILIA.

Vous croyez ?

LE PRINCE.

J'aurais même la pensée que vous avez fait sur lui une forte impression, s'il n'était pas amoureux.

CÉCILIA.

Il est amoureux ?

LE PRINCE.

A en perdre la tête, d'une jeune personne de Florence.

CÉCILIA.

De Florence !... Je la connais peut-être.... elle se nomme....

LE PRINCE.

Je l'ignore.... mais cette passion le rend malheureux.

CÉCILIA, *à part.*

Pauvre Raphael !

LE PRINCE.

Air : *On culbute par compugnie.*

Raphael était autrefois
L'aimable enfant de la Folie,
Il désolait, par ses exploits,
Plus d'une femme très-jolie;
Mais, à-présent, triste à son tour....

CÉCILIA.

C'est une justice assez grande,
S'il a fait tant souffrir l'amour,
Il faut que l'amour le lui rende.

LE PRINCE.

Fort bien ! Mais s'il aime une de ces beautés coquettes, légères, capricieuses....

CÉCILIA.

Non, monseigneur.

LE PRINCE.

La connaîtriez-vous cette jeune beauté ? Ah ! vous lui rendriez la vie à ce pauvre Raphael.

CÉCILIA.

Je connais à Florence une jeune personne qui aime un peintre, nommé Alberti.

RAPHAEL.

Air : *Ange des nuits.* (De Délia et Verdican.)

Il faut bannir un souvenir si tendre.

CÉCILIA.

Et du bonheur perdre jusqu'à l'espoir.

RAPHAEL.

Ah! vainement mon cœur veut s'en défendre.

CÉCILIA.

Il faut remplir ce pénible devoir.

TOUS DEUX.

On dira : dès leur jeunesse,
Tous deux ont sacrifié
Le bonheur à la sagesse
Et l'amour à l'amitié.

(*On appelle Raphael.*)

RAPHAEL.

Ah! voici le Prince! Feignons un calme que nos cœurs n'auront jamais : pour qu'il ne s'étonne pas de nous trouver ensemble, veuillez vous placer là, devenez mon modèle pour ma Ste-Cécile: prenez cette lyre, paraissez inspirée par le ciel, levez vers lui les yeux.... Bien.... Bien! qu'elle est touchante.

SCÈNE X.

Les mêmes, le PRINCE.

LE PRINCE.

Depuis une heure je te cherche. Ah! à la bonne heure! Mon ami, on ne peut être mieux : allons, courage.

Air: *Voulez-vous éprouver.*

Ne perds pas un seul de ses traits.
De sa taille suis bien la trace.
Saisis bien ses moindres attraits,
Crains surtout de perdre une grace.
Regarde-la donc plus souvent,
Bien! fixe tes regards sur elle,
Pour que son portrait soit charmant;
Fais que son portrait soit fidele.

RAPHAEL, *à part.*

Cécilia!

CÉCILIA, *à part.*

Je n'existe plus.

LE PRINCE.

Mais ne faut-il pas que Ste.-Cecile ait l'air ravie du concert céleste qu'elle entend?

RAPH. AEL.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Eh bien! Madame se trompe : vous regardez le ciel avec douleur ; c'est avec joie, avec ravissement qu'il faut lever les yeux. N'est-ce pas comme cela?

RAPHAEL.

Oui, oui, Prince.

LE PRINCE.

Un peu de complaisance. Bien! comme cela.

LE PRINCE, *à part.*

(J'ai eu là une idée charmante qui doit lui faire plaisir.) Cela avance-t-il?

RAPHAEL.

Oui, mon ami.

TRIO.

Air : *Cœurs sensibles.*

ENSEMBLE.

RAPHAEL, CÉCILIA.

Cette scène, dans mon ame,
Jette le trouble et l'effroi ;
Ce regard divin m'enflâme.
Ce tendre regard
Et me glace malgré moi.
Du secret si l'on me blâme,
Qu'on juge au moins cet effort
Cent fois pire que la mort.

LE PRINCE.

Ce modèle, dans son âme,
Jette un trouble que je vois;
Ce regard divin l'enflâme,
Il se contraint devant moi :
Mais offrir ainsi sa femme,
D'après un si vif transport,
Je pourrais bien avoir tort.

LE PRINCE.

Que vois-je! la lyre tombe de vos mains?

RAPHAEL.

Monseigneur, c'est pour plus de vérité : j'en avais prié madame; c'est un effet du charme de l'harmonie céleste.

LE PRINCE.

Si c'est un effet du charme... à la bonne heure.

RAPHAEL.

Madame, la première séance est finie, je vous remercie beaucoup.

LE PRINCE.

Voyons donc... C'est très-bien.

CÉCILIA.

Si Raphael n'a plus besoin de moi.

RAPHAEL.

J'abuserais de votre complaisance.

CÉCILIA.

Je me sens fatiguée, souffrez que je me retire.

LE PRINCE.

Encore quelques minutes... il faut bien le rendre un peu plus heureux qu'il ne l'est, ce pauvre Raphael, et cela dépend de vous.

CÉCILIA.

De moi, monseigneur!... je ne le crois pas.

LE PRINCE.

Daignez lui répéter tout ce que vous savez de celle qu'il adore; assurez-le bien qu'elle l'aime toujours; qu'elle lui est fidelle, et qu'elle ne peut être heureuse sans lui.

CÉCILIA.

Quoi! vous voulez....

LE PRINCE.

Je vous en supplie.

RAPHAEL.

Monseigneur, j'en ai eu des nouvelles certaines, et je suis tellement assuré de sa tendresse que je dois partir, dès demain, pour Florence.

LE PRINCE.

Pour Florence!

CÉCILIA.

Mais elle n'y est plus.

LE PRINCE.

Elle n'y est plus?

RAPHAEL.

Qu'importe.

Air: *Tous lui promettaient un appui.*

C'est à Florence que je vis
La beauté qui règne en mon ame:
Je reverrai ces lieux remplis
Et de mes vœux, et de ma flamme.
D'un ministre de l'Éternel,
Là j'aurai la foi qui console.
Je vais croire, en voyant l'autel,
Que j'y retrouve mon idole.

LE PRINCE.

Ah! oui, beau plaisir. Cécilia, consolez-le, je vous prie.

CÉCILIA.

Raphael, je vous réponds de son cœur.

RAPHAEL.

Je suis décidé à partir.

LE PRINCE.

Soit, puisqu'il y va de ton bonheur; mais tu nous feras au moins le plaisir de nous montrer, avant ton départ, le portrait de ta belle.

CÉCILIA.

Quel espoir?

RAPHAEL.

Je ne le puis, monseigneur.

LE PRINCE.

Madame te dira s'il ressemble à l'original.

CÉCILIA.

En effet.

RAPHAEL.

Monseigneur, cela m'est impossible.

LE PRINCE.

Allons, je respecte ton secret. (*à part, à Cécilia.*) Feignons de sortir.

CÉCILIA.

Oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Nous te laissons.

Air: *Vaudeville d'Alcibiade.*

Pourquoi ne pas rester ici!
Nous te consolerions ensemble:
A Florence, il n'est pas d'ami,
Cher Raphael, qui me ressemble.
Un séjour qui fut enchanteur
N'offre qu'une pénible trace;
C'est peu, quand on perd le bonheur,
De n'en retrouver que la place.

Tu ne partiras pas sans nous faire tes adieux?

RAPHAEL.

Non, mon ami.

LE PRINCE.

Nous t'attendrons. (*à part, à Cécilia.*) Ne le perdons pas de vue.

SCENE XI.

RAPHAEL, *seul.*

Le Prince et Cécilia restent à l'écart pendant cette scène.

Non, mon ami, non, vous ne le verrez jamais? Pourquoi détruire votre bonheur?.... Par prudence, même, ôtons-le vîte de ces lieux. Oui, (*il le prend.*) voilà ma seule consolation.

Air : *J'ai toujours à ma Sophie.* (de Sophie ou la Malad.)

Portrait charmant de mon amie,
Toi seul me restes à présent!
Des tourmens secrets de ma vie,
Toi seul seras le confident.
Dans ce tableau, brillant de grâces,
Amis, qui saurez mes douleurs,
Du talent cherchez moins les traces
Que celles faites par mes pleurs.

SCENE XII.

RAPHAEL, LE PRINCE, CÉCILIA.

TRIO.

Air *nouveau du Doche.*

LE PRINCE.

Ah! je le tiens. Que vois-je!

CÉCILIA.

Mon portrait!

LE PRINCE.

Oui, c'est bien votre portrait.

ENSEMBLE.

CÉCILIA.

De mémoire il fit mon portrait.

LE PRINCE.

Oui, oui, c'est bien votre portrait.

RAPHAEL.

Je suis trahi par ce portrait.

LE PRINCE.

Raphael qui, dès son enfance,
Chaque jour reçut un bienfait,
Quoi! Raphael me trompait!

CÉCILIA, RAPHAEL.

Non, monseigneur.

LE PRINCE *à part.*

C'est là ma récompense.

RAPHAEL.

Je fuyais avec mon secret.

CÉCILIA.

Il fuyait avec son secret.

LE PRINCE, *à part.*

Deviez-vous m'en faire un secret.

CÉCILIA, RAPHAEL.

Par un aveu trop indiscret
Nous troublions votre existence.
Nous prîmes pour conseil, en gardant le silence,
L'amitié, la reconnaissance.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Par un aveu trop indiscret
Ils tourmentaient mon existence;
Ils prirent pour conseil, en gardant le silence,
L'amitié, la reconnaissance.

CÉCILIA, RAPHAEL.

Par un aveu trop indiscret
Nous troublions votre existence;
Nous primes pour conseil, en gardant le silence,
L'amitié, la reconnaissance.

LE PRINCE.

Raphael, j'achète ce portrait.

RAPHAEL.

Non, monseigneur.

LE PRINCE.

C'est celui de mon épouse.

RAPHAEL.

Elle ne l'est pas, monseigneur.

LE PRINCE.

Quoi!

CÉCILIA.

Je le lui ai dit, monseigneur.

LE PRINCE.

J'achète ce portrait.

RAPHAEL.

Pour un trésor, vous ne l'auriez pas.

LE PRINCE.

Pour un trésor!... je l'aurai, car en voilà le prix. (*Il les unit.*)

RAPHAEL.

C'est le seul digne de lui.

LE PRINCE.

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Votre mystère est, mes enfans,
La preuve du plus grand courage ;
Il faut bien que de vos tourmens
Mon amitié vous dédommage.
Je gagne en ce jour doublement
A la perte que je vais faire.
Mes amis, le rôle d'amant
Ne vaut pas celui d'un bon père.

CÉCILIA, RAPHAEL.

Notre bienfaiteur !

LE PRINCE.

Mon ami, je ne t'offrirai plus de modèle.

CÉCILIA.

Raphael, je crois qu'à présent il n'y aurait plus de danger.

RAPHAEL.

Non, Cécilia. Je sens, monseigneur, que vous devez regretter une épouse....

LE PRINCE.

Je gagne deux amis, et ils sont si rares aujourd'hui que cela dédommage de tout, quand on en trouve de véritables.

RAPHAEL.

Monseigneur, voilà un sujet de tableau.

VAUDEVILLE.

Air : *Gaiment je m'accommode de tout.* (du Bouffe.)

RAPHAEL.

Amant qui voit en face
L'hymen,
Belle offrant avec grâce
Sa main,
Prince donnant en père
l'anneau,
Cela, je crois, peut faire
Tableau.

LE PRINCE.

Frappé des traits perfides
Du Tems,
Si l'on n'a plus, pour guides,
D'enfans,
Qu'un ami soit un frère
Nouveau,
En famille on peut faire
Tableau.

CÉCILIA, *au public.*

Que les femmes défendent
L'acteur,
Que les hommes demandent
L'auteur,
Que l'on crie au Parterre
Bravo,
Pour nous cela peut faire
Tableau.

FIN.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.° 32, cour Lanoi et passage de l'Etoile.

REGNARD ET DUFRESNY

A GRILLON,

OU

LA SATIRE CONTRE LES MARIS;

Comédie en un Acte et en prose, mêlée de Vaudevilles.

PAR M. FEBVÉ.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 13 Février 1808.

PRIX : 1 franc 20 centimes.

A PARIS,

SE TROUVE CHEZ { P. MONGIE l'aîné, libraire, Cour des Fontaines, n° 1, au coin de la rue du Lycée, près le Palais du Tribunat. / MARTINET, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, nos 13 et 15.

DE L'IMPRIMERIE DE LA Ve JEUNEHOMME, rue Sorbonne, n° 4.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Regnard.	MM. Vertpré.
Dufresny, sous le nom de Charles.	Henri.
Citerne, Jardinier de Regnard.	Hypolite.
Recto, Magister de Grillon.	Fichet.
un Huissier.	Édouard.
Isabelle, fille de Citerne.	Mlle Mirette.
un Page du Duc d'Orléans, Régent.	Mlle Augusta.
Plusieurs hommes qui accompagnent le Page.	

La scène se passe à Grillon, près Dourdan.

COUPLET D'ANNONCE,

CHANTÉ PAR ARLEQUIN (M. Laporte).

Air : *Vaudeville d'Arlequin Musard.*

La scène est la mer orageuse,
Notre auteur en voit les dangers;
Pour devenir plus courageuse,
Sa muse a pris deux passagers.
Regnard, Dufresny savaient faire
De tels voyages sans pâlir;
Mais notre barque est si légère
Que nous craignons jusqu'au zéphir.

REGNARD ET DUFRESNY

A GRILLON,

OU

LA SATIRE CONTRE LES MARIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente, à droite du spectateur, sur le devant, la maison du jardinier; auprès, un banc de gazon; plus loin, du même côté, la grille et une entrée du parc de Regnard. A gauche sur le devant, un berceau; plus loin, du même côté, la chaumière où loge Dufresny. Le fond représente un paysage. Au lever de la toile, Dufresny, assis sur un banc de gazon, près du berceau, est occupé à dessiner.*)

DUFRESNY *seul.*

Tout le monde dort dans le château de Regnard; le jardinier lui-même; et sa jolie fille Isabelle n'est pas encore éveillée! Le soleil s'élève, les ombres vont bientôt changer de place. Si elle tarde..... Eh bien! la leçon se passera comme à l'ordinaire : moins à augmenter son talent pour le dessin, qu'à diminuer sa crainte de l'amour. Le séjour qu'elle a fait à Paris,

l'éducation qu'elle y a reçue, cette douce naïveté qu'elle y a conservée, tout cela m'enchante. Mais, depuis le retour de Regnard, j'ai cru remarquer plus de retenue. Est-ce que?..... Il serait singulier que Regnard et Dufresny fussent rivaux. Pauvre Dufresny! eh! que pourras-tu offrir à celle que tu aimes? Ce qui reste à un auteur ruiné : ma plume et mon cœur.

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

Combien ma vie était charmante
Entre Thalie et mes amis,
Lorsque la Fortune brillante
Habitait mes riches lambris!
Bien loin, sur ses rapides ailes,
Ces faux amis sont entraînés;

Mais ici, dans ma chaumière, Thalie ne m'abandonnera jamais :

Souvent c'est aux moins fortunés
Que les muses sont plus fidelles.

Entouré d'hommes aimables qui m'aidaient à dissiper les bienfaits de Louis XIV, je rêvais le bonheur..... D'impitoyables créanciers me réveillent. Je m'adresse encore au roi. Fâché de mes dépenses, il renonce à m'enrichir; piqué de ses refus, je renonce à payer mes créanciers. Qui diable devinera que Charles, habitant à Grillon une petite chaumière, amoureux de la fille du jardinier de Regnard, est l'ancien auteur du Mercure Galant, et contrôleur des jardins du roi? En vain, depuis que la France a perdu Louis XIV, j'ai présenté de nouveaux placets au Régent. Le dernier cependant était assez original

pour..... (*il se lève*). Allons! allons! j'abandonne un monde où l'on ne peut plus faire de dettes..... sans les payer.

Air : *Contredanse de la Maréchale.*

Mon cœur
Enfin s'éclaire,
Et près de ma chaumière
Trouve l'ombre légère
Qu'on appelle bonheur.

A Paris la richesse,
Les festins et les jeux,
Une belle maîtresse,
Me rendaient-ils heureux?
Mon cœur, etc.

J'ai de la tendre Hortense,
Et de l'ami Mondor,
Depensé la constance
En dépensant mon or.
Mon cœur, etc.

SCÈNE II.

DUFRESNY, ISABELLE.

DUFRESNY (*à part*).

C'est Isabelle. J'ai préparé..... (*Il indique son dessin*).

ISABELLE (*avec empressement*).

Monsieur Charles!

DUFRESNY.

Mademoiselle!

ISABELLE.

Vous n'avez jamais vu M. Regnard?

DUFRESNY.

Jamais.

ISABELLE.

Eh bien! il veut vous voir, lui.

DUFRESNY (*inquiet*).

Et pourquoi?

ISABELLE.

Parce qu'il vous connaît.

DUFRESNY (*plus inquiet*).

Il me connaît!

ISABELLE.

Arrivé au château depuis quelques jours, il n'avait pas encore entendu parler des chansons agréables, des dessins gracieux de M. Charles. Aussitôt qu'il a été reposé de ses longues fatigues (car on est bien fatigué après avoir fait le tour du monde), je me suis empressé de lui montrer quelques-uns de mes dessins: il s'intéresse tant à moi! Ce sont mes premiers essais; il les a trouvés charmans.

DUFRESNY.

On ne peut mieux juger..... mais que me veut-il?

ISABELLE.

La régularité de son jardin lui déplaît; et d'après l'éloge que j'ai fait de vous..... de votre talent, il vous a choisi pour lui dessiner un nouveau jardin bien irrégulier.

DUFRESNY.

Ce ne sera pas mon coup d'essai (*à part*). Il est loin de se douter à qui il s'adresse.

ISABELLE (*regardant le dessin de Dufresny*).

O le joli paysage! Voici la grille du château, notre petite maison. Quelle est cette jeune personne?... et ce jeune homme qui lui parle avec tant de feu?

DUFRESNY.

Il lui parle pour la première fois de son amour.

ISABELLE.

Il n'a cependant pas l'air d'un trompeur. Mais..... (*elle regarde alternativement le dessin et Dufresny*) c'est...

DUFRESNY.

C'est moi.

ISABELLE (*un peu piquée*).

Vous! Les traits de la jeune personne ne sont pas encore dessinés. Elle est sans doute jolie? Elle a des grâces.

DUFRESNY (*vivement*).

Des grâces? Et vous ne vous êtes pas reconnue?

ISABELLE.

Vous qui ne vouliez être que mon ami!

DUFRESNY.

Air : *La pitié n'est pas de l'amour.*

Aussitôt que ma main vous touche
Je sens tout mon corps tressaillir ;
Les sourires de votre bouche,
Ma bouche voudrait les cueillir.
Mon amitié devient extrême ;

Elle augmente de jour en jour,
Et près de vous, l'amitié même,
L'amitié ressemble à l'amour.

Même air.

Chaque nuit, lorsque je sommeille,
De vous mes rêves parlent tous ;
Si quelque songe me réveille
Et m'agite ; c'est encor vous.
Près de vous, loin de vous, mon ame
Jouit et souffre tour à tour....
Ah ! cette amitié qui m'enflamme,
Cette amitié c'est de l'amour.

ISABELLE.

Vous feriez des sermens, que je ne puis plus y croire.

Air : *Rondeau de Maison à vendre.*

Vous juriez, vous juriez d'être un ami fidèle,
Et déjà l'amitié pour vous n'a plus d'appas ;
Et je crois que l'amour, bien plus volage qu'elle,
Près de lui, plus long-temps ne vous fixerait pas.
Serait-ce par adresse ?
L'auriez vous oublié ?
Dieux ! avec quelle tendresse
Vous me vantiez l'amitié !
Vous me peigniez si bien ses charmes !
Puisqu'il cause des larmes
Fuyons l'amour :
Pour nous surprendre il connaît plus d'un tour.
Vous juriez, vous juriez, etc.

DUFRESNY.

Quoi? craindriez-vous de me donner votre cœur en m'accordant votre main ?

ISABELLE (*émue*).

Ma main ! Je sais trop combien le mariage est à craindre pour nous.

DUFRESNY.

A votre âge ? quelles raisons ?

ISABELLE (*lui donnant un papier*).

Vous allez les connaître.

DUFRESNY.

Une satire contre les maris ! (*il lit.*)

» Non, chère Eudoxe, non, je ne puis plus me taire ;
» Je veux te détourner d'un hymen téméraire.... »

Ces vers sont de Regnard ?

ISABELLE.

De lui.

DUFRESNY.

Et vous prenez pour règle de conduite ?.....

ISABELLE.

Ses sages conseils.

DUFRESNY.

Une satire ?

ISABELLE.

Dictée par la sagesse.

DUFRESNY.

Par un moment d'humeur.

ISABELLE.

Oh ! non. Il y a déjà long-temps que je lui ai entendu dire : ce n'est plus que chez nos bons ancêtres qu'on peut trouver des exemples de constance dans les maris. Aujourd'hui la constance n'est plus de mode pour eux.

DUFRESNY.

Nous n'irons jamais à Paris, et, dans ce village, la mode.....

ISABELLE.

Est aussi puissante qu'ailleurs. M. Regnard m'a bien expliqué son empire en France.

Air : Sautez par la croisée.

La mode est reine en ce pays,
Son sceptre est un hochet fragile;
Pour capitale elle a Paris,
Et voyage de ville en ville.
Le ridicule qui la suit
Fait obéir les plus rebelles.

DUFRESNY.

Oui, mais l'amour qui la conduit
La soumet aux plus belles.

ISABELLE.

Ce n'est pas là ce qu'il m'a dit.

DUFRESNY.

Eh bien ! je veux le voir, lui parler, lui prouver.... (*Ici on entend un prélude de guitare*).

ISABELLE.

C'est M. Recto.

DUFRESNY.

Mon propriétaire ?

ISABELLE.

Votre rival, qui vient écorcher mes oreilles pour attendrir mon cœur.

DUFRESNY.

Un magister qui veut faire le Lindor !

ISABELLE.

Je m'enfuis. (*Elle se cache sous le berceau.*)

DUFRESNY.

Je vais bien vîte vous débarrasser de lui. (*A part.*) Où diable l'Amour va-t-il se nicher ! Mais ne le brusquons pas : je suis son débiteur.

SCÈNE III.

ISABELLE, *cachée sous le berceau.* DUFRESNY. RECTO, *avec une guitare.*

RECTO, *sans voir Dufresny, chante en s'accompagnant.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Phylis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

DUFRESNY (*à part*).

Ma chanson !

RECTO.

Le lendemain... (*Apercevant Dufresny*) : Ah ! vous voilà, vous ?

DUFRESNY.

Toujours galant, monsieur Recto ! toujours léger !

RECTO.

Non. Je me fixe. (*Il conduit Dufresny, avec mystère, près du berceau.*) Vous connaissez la petite Isabelle ? Elle va devenir ma femme.

DUFRESNY (*s'oubliant*).

Votre femme ?

RECTO.

Oui, ma femme : elle est la fille d'un simple jardinier, mais elle a été élevée à Paris chez une grande dame de la connaissance de M. Regnard. Elle en a bien rapporté quelques-uns de ces airs qui ne lui conviennent pas ; mais quand elle sera ma femme, je lui dirai : Madame, je prétends que.....

DUFRESNY.

Auriez-vous le consentement ?.....

RECTO.

Du père, qui sait m'apprécier.

ISABELLE (*à part*).

On dirait qu'il se fait un plaisir malin de le retenir ici.

RECTO.

Elle craint les maris comme le feu ; mais, entre nous, c'est M. Regnard qui lui a inspiré cette crainte.

ISABELLE (*à part*).

Ecoutons.

RECTO.

A son retour d'Alger, où il fut long-temps prisonnier, il ramena à Paris une jeune provençale,

veuve, dont il était éperdument amoureux. Il allait l'épouser.....

ISABELLE (*à part*).

L'épouser !

RECTO.

Quand tout-à-coup, après avoir été mort dix-huit mois, le mari ressuscite.

DUFRESNY.

Eh bien ?

RECTO.

Comment ? vous ne voyez pas d'ici sa fureur contre les maris ? Un mari qui ressuscite ! et aussi mal à propos !

DUFRESNY.

Monsieur Recto, vous venez de me rendre un grand service.

RECTO.

Oh ! ses voyages sont très-intéressans. Mais, puisque je vous ai rendu un grand service, vous allez m'en rendre un petit. On ne peut obtenir la main d'Isabelle qu'avec le consentement de M. Regnard, qui est son parrain : on ne peut obtenir son consentement qu'après avoir plu à Isabelle.....

DUFRESNY.

Enfin ! enfin !

RECTO.

Vous faites si joliment les couplets, que.....

DUFRESNY.

Que vous me priez d'en faire.... qui soient de vous ?

RECTO.

Pourriez-vous me refuser ?

DUFRESNY.

Quelle ruse !

RECTO.

Vous pouvez bien avoir un peu de complaisance pour un propriétaire qui attend depuis six mois.

ISABELLE (*à part*).

Pauvre Charles !

DUFRESNY.

Il est déjà tard. Je ne vois qu'un seul moyen.

RECTO.

Et lequel ?

DUFRESNY.

Placez-vous sous la fenêtre d'Isabelle. Caché sous ce berceau, qui m'inspirera les expressions les plus tendres, je chanterai : vous m'accompagnerez.

ISABELLE (*à part*).

Que veut-il faire ?

RECTO.

Mais.....

DUFRESNY.

Je chanterai de manière..... Isabelle n'aura aucun doute.

RECTO.

La même chose se pratiquait sur les théâtres de Rome. Oui : grossissez un peu votre voix; et si vous avez été quelquefois amoureux, supposez que vous êtes près de votre belle.

DUFRESNY *va sous le berceau. Il veut se jeter aux pieds d'Isabelle, qui s'y oppose.*

Je veux me mettre à ses pieds : elle s'y oppose.

RECTO, *qui s'est placé sous la fenêtre d'Isabelle.*

C'est cela. (*A part*) : il n'est pas sot du tout.

ISABELLE (*bas à Dufresny*).

Que signifie cette plaisanterie ?

(*Recto accompagne Dufresny de sa guitare, en faisant les gestes d'un homme qui chante.*)

DUFRESNY.

Air : *Romance de la Forteresse du Danube.*

Trop aimable Isabelle,
Quand mon cœur amoureux,
Chaque jour vous révèle
Son martyre et ses feux,
Ah ! quel obstacle encore,
De mon bonheur jaloux,
Ne veut pas que l'aurore
Me voye à vos genoux ?
(*fort du côté de Recto*). M'entendez-vous ?
(*bas à Isabelle*). M'entendez-vous ?

RECTO (*s'approchant du berceau*).

Bien ! courage ! (*Dufresny lui fait signe de continuer.*)

DUFRESNY.

Même air.

Ma constance, j'espère,
Pourra vous désarmer ;
On doit finir par plaire
Quand on sait bien aimer.
Le nom d'amant m'enchante,
Mais j'en veux un plus doux :
O vous ! fille charmante,
Nommez-moi votre époux.

(*fort du côté de Recto*). M'entendez-vous ?
(*bas à Isabelle*). M'entendez-vous ?

RECTO (*à part*).

Bien ! très-bien !
(*Haut, en chantant*) : M'entendez-vous ? (*bis.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES. CITERNE *qui se met à la fenêtre.*

CITERNE.

Ah ! ah ! c'est vous, monsieu l'magister ? Comment ! mais c'est charmant. Comme vot' voix s'radoucit quand vous chantez !

RECTO.

Est-ce que votre fille n'est pas là ?

CITERNE.

Elle sort drès l'matin.

RECTO.

Quel contre-temps !

CITERNE.

Elle ne peut pas êt' ben loin d'ici. P'-t'êt' qu'elle vous a entendu. Et pis vous r'commencerez.

RECTO (*à part*).

Je recommencerai ! c'est bien facile à dire.

CITERNE.

J'vas finir d'arroser mon parterre. J'suis à vous tout à l'heure. (*Il rentre.*)

SCÈNE V.

DUFRESNY ET ISABELLE *sous le berceau.* RECTO.

ISABELLE (*bas à Dufresny*).

Chut !

DUFRESNY (*de même*).

Le voici.

RECTO (*approchant du berceau, à Dufresny qui en sort*).

C'était bien la peine.....

DUFRESNY.

Pas un seul mot d'espérance !

RECTO.

Elle est si matinale ! (*Isabelle, qui s'est glissée derrière le berceau, va rentrer chez elle ; un léger bruit la fait apercevoir de Recto.*) Ah ! mademoiselle, vous arrivez trop tard.

ISABELLE.

Non, monsieur. J'étais près de vous : j'ai tout entendu.

RECTO (*bas à Dufresny*).

Pourvu qu'elle ne se soit pas aperçu.... (*Haut*) Et vous n'êtes pas touchée, mademoiselle?.....

ISABELLE (*regardant Dufresny*).

Si je pouvais croire à la sincérité.....

RECTO.

Oh! je pense tout ce que je vous ai chanté.

DUFRESNY (*à part*).

Rentrons. Les ridicules d'un pareil rival parleront plus en ma faveur que moi-même. (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE VI.

ISABELLE. RECTO.

ISABELLE.

M. Charles nous quitte.

RECTO.

Je lui sais gré de sa discrétion, et l'assurance de mon amour.....

ISABELLE.

Est fort inutile.

RECTO.

Moi qui vous ai appris à lire!

ISABELLE.

Si vous m'aviez appris l'art de se défaire des importuns, vous seriez déjà bien loin.

RECTO.

Quelle ingratitude! Mais votre père n'a pas été comme vous insensible à mes soupirs : j'ai son aveu. Je languis depuis trop long-temps ; il faut vous expliquer cathégoriquement.

Air : *Guillot, Guillot, que ce mot m'intéresse!*

MADEMOISELLE, or, de deux choses l'une :
Ou vous m'aimez, ou vous ne m'aimez pas.
Si vous m'aimez, je fais votre fortune,
Et le bonheur vous attend dans mes bras,
Et le bonheur....

ISABELLE (*l'interrompant*).

Je vous avoue que ce bonheur-là m'épouvante.

RECTO.

Feu votre mère vous souhaitait un mari honnête, bon, sensible ; je suis tout cela, mademoiselle, et je ne vois pas en moi ce qui peut.....

ISABELLE.

Je me souviens encore des conseils qu'elle me donnait.

Air : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

MON enfant, me disait ma mère,
Tous les hommes sont des trompeurs,
Ils nous ont déclaré la guerre,
Et c'est pour attaquer nos cœurs :
Le moins rusé sait nous paraître
Brûlé des feux d'un tendre amant ;
S'il faut qu'enfin il soit un traître,
Que le traître au moins soit charmant.

CITERNE.

Oui ; et M. Charles.

RECTO.

M. Charles ?

CITERNE.

Ma fille dit qu'il est plein d'mérite. Y fait des chansons charm.....

RECTO.

Détestables, monsieur Citerne, détestables ! (*A part*) Des leçons de dessin ! un éloge ! un coup-d'œil que je n'avais pas remarqué ce matin..... (*Haut*) Cet homme m'est suspect.

CITERNE.

Pourquoi donc ?

RECTO.

Il me doit six mois de loyer.

CITERNE.

Mais.....

RECTO.

On ne sait d'où il vient, qui il est.

CITERNE.

Mais, monsieur Recto.....

RECTO.

Croyez-en ma perspicacité.

Air : *Vaudeville de M. Guillaume.*

Avant trente ans, j'appris la rhétorique
Et l'orthographe avec un grand succès.
Je connais à fond la logique :
Pourrais-je me tromper jamais ?
Qu'il dessine, ou bien qu'il rimaille,
En est-il moins mon débiteur ?
Enfin, l'auteur qui n'a ni sou ni maille
Doit être un pauvre auteur.

CITERNE.

Tranquillisez-vous. Y vous paiera. C'est lui qu' monsieur Regnard a choisi pour dessiner les nouveaux jardins du château.

RECTO *à part.*

Je sais un moyen sûr de m'en débarrasser dans une heure. (*Haut*) Il y a long-temps que ma noce serait faite sans la fureur de M. Regnard pour les voyages.

CITERNE.

Il a vu du pays, celui-là.

RECTO.

Bel avantage pour un auteur !

Air : *Vaudeville du Jaloux malade.*

En lui je blame la manie
D'ainsi parcourir l'univers,
Lorsqu'il devrait passer sa vie
A nous fabriquer de beaux vers.

CITERNE.

Partout on ne parle à la ronde
Que d'sa gaîté, que d'son savoir,
Et s'il a voulu voir le monde,
Tout l'monde à son tour veut le voir.

(*Regardant à travers la grille du parc*) : T'nez, le v'la qui vient de c'côté.

RECTO.

S'il pouvait augmenter la dot qu'il a promise..... (*Haut*) Je vais le prier de faire lui-même à Isabelle une petite remontrance.

CITERNE.

C'n'est pas l'moment. Il a l'air..... Non; c'n'est pas une comédie qu'y fait. Y paraît n'êt' pas d'bonne humeur.

RECTO.

Il se parle à lui-même.

CITERNE.

Retirons-nous d'abord. Y n'aime pas qu'on l'dérange : y vient s'promener dans la campagne : c'est pour y êt' seul. (*Ils se retirent dans le fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES. REGNARD *qui se croit seul.*

REGNARD.

Une satire contre les femmes! J'ai parcouru le monde, et j'ai vu le monde à leurs pieds. Boileau! tu n'as jamais aimé : ton esprit a égaré ta plume. Mais l'on s'étonnerait davantage qu'en France, les femmes n'eussent pas trouvé un défenseur.

Air : *Prenez d'abord l'air bien méchant.*

Malgré ton fiel, malgré tes cris,
Sans les blesser le trait expire ;
Je vais renvoyer aux maris
Les traits sanglans de ta satire.
Je défends le sexe outragé.....
Mais a-t-il besoin de mes armes ?
En paraissant il est vengé,
Et sa vengeance est dans ses charmes.

CITERNE *à Recto.*

Voyez-vous comme y gesticule ?

RECTO *à Citerne.*

Attendons, pour l'aborder, qu'il soit un peu plus calme.

REGNARD. (*Il s'assied sur le banc de gazon placé près de la maison du jardinier.*)

Mon intention n'est pas de détourner du mariage ceux qui y sont portés par une inclination naturelle ; et cependant, avant d'être imprimée, ma satire contre les maris a déjà fait un prosélyte. Cette aimable enfant, Isabelle, me parlait avec tant de vivacité de son maître de dessin, de M. Charles ! Et depuis qu'elle a lu mes vers..... Elle a voulu les relire encore, sans doute pour se fortifier dans sa résolution. Mais je veux connaître celui qu'elle s'efforce de ne pas aimer, et s'il peut faire son bonheur..... Oui.... (*Recto s'était approché pour parler à Regnard ; celui-ci se lève, et Recto se retire à pas de loup*), je veux fixer à Grillon l'intéressante Isabelle. Elle n'a pas souri à la lecture de ma satire. Si c'eût été une comédie..... Je veux prendre l'habitude de lui lire mes ouvrages. Est-il un meilleur moyen d'approcher de Molière ? J'espère avant peu lui lire mes Ménechmes : j'en suis déjà à mon troisième acte. (*Il jette de temps en temps les yeux sur un manuscrit qu'il a tiré de sa poche.*) Le chevalier, profitant de sa ressemblance avec son frère, trompe Démophon, qui

[illegible] présenter à sa fille Isabelle, [illegible], et lui présente son amant.

CITERNE à Recto.

[illegible] Ils s'approchent un peu.

REGNARD.

« Isabelle, approchez. — Que voulez-vous, mon père? »

CITERNE à Recto.

Il vous dit d'approcher.

RECTO s'approchant davantage.

Monsieur, vous désirez?.....

REGNARD (se croyant seul).

« Vous dire quatre mots, et vous parler d'affaires. »

RECTO.

Isabelle....

REGNARD (de même).

Isabelle ne se doute pas combien elle aime celui que son père lui présente.

RECTO, bas à Citerne.

C'est ce que je lui disais.

REGNARD (de même).

Il la prévient en sa faveur.

« Un homme de province, assez bien fait pourtant,

(Recto s'incline.)

« Doit, pour vous épouser, arriver à l'instant. »

Isabelle s'écrie :

« Qu'entends-je? »

Mr. Regnard n'voulait pus entend' parler d'maris.
Dépêchons-nous pour n'pas oublier c'qu'y nous a dit.
(*Il rentre.*)

SCÈNE XI.

L'HUISSIER *seul. Il frappe.*

On ne répond pas.

Air : *Du pas redoublé.*

Aux débiteurs, le plus souvent,
Quand nous rendons visite,
C'est nous qui marchons en avant,
Eux qui prennent la fuite. (*Il frappe à coups redoublés.*)

SCÈNE XII.

L'HUISSIER. DUFRESNY.

DUFRESNY *ouvrant tout-à-coup.*

Quel vacarme ! Qui êtes-vous ?

L'HUISSIER.

L'huissier qui vient pour recevoir.....

DUFRESNY.

Vous pourriez bien sur votre dos
Emporter la recette.

L'HUISSIER.

Monsieur, je ne dis que deux mots,
Et je bats en retraite.

DUFRESNY, *à part avec inquiétude.*

Serait-ce un créancier de Paris? (*Haut*) Qui vous envoie?

L'HUISSIER.

Votre propriétaire. Mais il ne faut pas m'en vouloir si je vous ai effrayé : je fais mon métier.

Air : *De la petite poste de Paris.*

Monsieur, je vien
Pour votre bien
Vous supplier
De me payer
Vingt-cinq écus
Qui lui sont dus;
Si n'aimez mieux
Quitter les lieux
En nous laissant
Uniquement
Du logement
L'ameublement.

DUFRESNY. (*à part*).

Eh! mais, Recto aurait-il découvert?..... (*Haut*) Ecrivez ma réponse.

L'HISSIER.

Me voilà prêt. Si ce sont des propositions raisonnables.....

DUFRESNY.

Ecrivez! écrivez! (*Il dicte, et l'huissier écrit*).

Air : *Une fille est un oiseau.*

Ne voulant jamais quitter
Cette modeste chaumière,

Envers mon propriétaire
Ma muse veut m'acquitter;
Mais sa bourse, fort légère
De tout autre numéraire,
De la fortune contraire,
Essuyant tous les revers,
Ne peut offrir autre chose
Que des vers ou de la prose.....
De la prose ou bien des vers.

L'HUISSIER *répète en écrivant.*

Ne peut offrir autre chose
Que des vers ou de la prose,
De la prose ou bien des vers.

Je sais ce que vous voulez dire : cette monnaie-là, monsieur.....

DUFRESNY.

A cours par-tout.

L'HUISSIER.

Oui, mais ce soir vous pourriez bien aller battre monnaie à la belle étoile.

DUFRESNY.

C'est ce que nous verrons.

L'HUISSIER *en le menaçant.*

Oui, oui, c'est ce que vous verrez.

SCÈNE XIII.

DUFRESNY *seul.*

J'AI tremblé qu'on n'eût découvert ma retraite. Voilà mon esprit plus tranquille. Mon cœur ne l'est

pas autant. Ce diable de magister, dont je suis l débiteur et le rival, veut me faire déloger, et pou cause. Le père d'Isabelle l'aime, l'accueille, le pro tège ; Isabelle..... on lui fait craindre de se livrer à l'amour qu'elle inspire. Mais je vaincrai ces obstacles: il y va de mon bonheur.

Air : *Je ne suis plus de ces vainqueurs.*

Mon cœur ignorait de l'amour
La voluptueuse puissance ;
J'avais erré, jusqu'à ce jour,
Sur les ailes de l'Inconstance ;
Mais bientôt las de voltiger,
Dans un bosquet, de rose en rose,
Enfin le papillon léger
Sur la plus belle se repose.

SCÈNE XIV.

DUFRESNY. REGNARD *dans le fond.*

DUFRESNY.

Par quelle fatalité, la première fois que je songe sérieusement au mariage, par quelle fatalité, Regnard fait-il une satire, et une satire contre les maris ?

REGNARD *qui a entendu, à part.*

Quel est cet homme ? Comment sait-il ?... à moins qu'Isabelle.....

DUFRESNY.

Je voudrais voir Regnard ; je lui dirais....

REGNARD.

Que me dirait-il ?

DUFRESNY.

Il ne me connaît pas.

REGNARD *paraissant.*

Mais il sera charmé de vous connaître.

DUFRESNY *étonné.*

Monsieur.....

REGNARD.

Je puis, à l'instant même, vous présenter à lui.

DUFRESNY.

Mais, monsieur.....

REGNARD.

Je suis son ami intime : nous sommes inséparables.

DUFRESNY.

Eh bien ! monsieur, si j'étais, comme vous, son ami, je lui dirais qu'une certaine satire.....

REGNARD.

Contre les maris ?

DUFRESNY.

Il aurait dû se dispenser de la faire.

REGNARD.

Pour en juger, la connaissez-vous ?

DUFRESNY.

Oh ! je l'ai lue.

REGNARD *à part.*

Allons ! la voilà publiée sans que je m'en sois douté.

DUFRESNY.

Je dirais à Regnard que cet ouvrage est dangereux.

REGNARD.

Je ne pourrai jamais le contrarier là-dessus : j'en pense moi-même beaucoup de bien.

DUFRESNY.

Et moi, beaucoup de mal.

REGNARD.

Qu'y trouvez-vous donc à blâmer ?

DUFRESNY.

Tout.

REGNARD.

C'est beaucoup dire.

DUFRESNY.

Boileau a reproché à toutes les femmes les défauts de quelques-unes.....

REGNARD.

Eh bien ?

DUFRESNY.

Regnard s'est rendu coupable de la même injustice envers les maris.

REGNARD.

Vous défendez les maris....

DUFRESNY.

Comme un homme qui veut faire, par son mariage, la critique de cette maudite satire : amour, estime,

voilà ce que m'inspirent l'innocence et la beauté de celle que j'aime ; et sans cesse je veux dire à ceux qui éprouveront deux sentimens si doux :

Air : *Vaudeville de l'avare à son ami.*

Pour vous les nœuds du mariage,
Que des foux jugent de travers,
Ne seront point un esclavage ;
L'esclave bénit-il ses fers ?
Tendres amans, amis sincères,
Vous avez tout pour être heureux ;
Quand l'estime allume ses feux,
D'hymen les chaînes sont légères.

REGNARD.

Cependant, Regnard assuré que dans tous ses voyages, il n'a pas trouvé un mari qui ne pût figurer dans sa satire.

DUFRESNY.

Monsieur ! la chose impossible à trouver, c'est une satire sans fiel.

REGNARD.

L'expérience parlera plus haut que vous.

Même air.

Esclave à l'amour asservie,
Sans prévoir des soupirs amers,
Une femme veut pour la vie
En souriant forger ses fers.
Heureuse quand l'avis du sage
L'empêche de donner sa main !
Ravir une femme à l'hymen,
C'est l'arracher à l'esclavage.

SCÈNE XV.

LES MÊMES. ISABELLE.

ISABELLE *accourant.*

Ah ! monsieur Regnard !

DUFRESNY *à part.*

Regnard !

REGNARD.

Qu'avez-vous donc, ma belle enfant ?

ISABELLE.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Mon père veut me marier !

REGNARD.

Vous marier ? cela m'étonne.

ISABELLE.

Et moi, je viens pour vous prier,
Vous conjurer, vous supplier
D'éloigner l'époux qu'il me donne ;
Il dit que c'est pour son bonheur.

REGNARD.

Son bonheur dépendra du vôtre.

ISABELLE.

Celui-là n'aura pas mon cœur ;
Et je crois (*bis*) que j'en aime un autre.

DUFRESNY *à part.*

Heureux Dufresny !

REGNARD *à part.*

Quelle naïveté ! (*haut*) Avec qui veut-il donc vous marier ?

ISABELLE.

Avec le magister.

REGNARD.

Quelle folie !

ISABELLE.

Il assure que c'est vous qui le lui avez conseillé.

REGNARD.

Moi ! J'en suis incapable. Demandez plutôt à monsieur.

ISABELLE.

A monsieur Charles ?

REGNARD.

Ah ! c'est le maître de dessin ? Il paraît que son esprit a fait oublier ma satire.

DUFRESNY.

Mon cœur seul l'a combattue.

Air : *Vaudeville de la belle Marie.*

REGNARD.

Mon avis était sage,
Mais l'amour moins prudent
Parle, et son doux langage
Paraît plus éloquent.

ISABELLE.

Je croyais qu'Isabelle
Pourrait braver sa voix.

DUFRESNY.

Il vous rend moins cruelle,
Suivez enfin ses lois.

REGNARD.

Craignez de faire un choix.

REGNARD ET ISABELLE.

Ensemble { Mon / Votre avis était sage, etc.

DUFRESNY.

Ecoutez l'avis sage
De l'amour plus prudent;
Il parle, et son langage
Est toujours éloquent.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES. CITERNE.

ISABELLE *courant au-devant de son père.*

Mon père ! monsieur Regnard ne veut plus entendre parler du magister.

CITERNE.

Comment ! Est-y ben vrai ? Et ma parole que j'lui ai donnée!

REGNARD *montrant Dufresny.*

Monsieur lui devrait être préféré pour son âge, son esprit : mais le mariage est une chose si importante, qu'il faut y réfléchir.

DUFRESNY.

Que peut-il me manquer ? Je suis aimé.

REGNARD.

Oui ; mais.....

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Nous craignons un avare
Veillant son coffre fort,
Un prodigue bizarre
Semant partout son or.

DUFRESNY.

Craindre que je dépense,
Que j'épargne mon bien !
C'est avoir tort, je pense.
Je ne possède rien.

Même air.

REGNARD.

Nous craignons la rudesse,
Les transports d'un jaloux.

DUFRESNY.

La naïve sagesse
Calmerait son courroux.

REGNARD.

Fille prudente tremble
De serrer ce lien.

ISABELLE.

Cependant il me semble
Que je ne crains plus rien.

REGNARD *à Isabelle.*

Vous voulez donc risquer une folie ?

DUFRESNY.

La sagesse emprunte souvent ses traits ; qui le sait mieux que vous ? Dans vos charmantes comédies

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES. UN PAGE *suivi de plusieurs hommes qui restent dans le fond.*

LE PAGE.

On m'a assuré que je trouverais ici M. Dufresny.

DUFRESNY.

C'est moi.

LE PAGE.

Monseigneur le duc d'Orléans m'a chargé de vous faire chercher partout, et de vous remettre..... (*Il lui remet un paquet cacheté.*)

REGNARD, ISABELLE ET CITERNE.

Le duc d'Orléans!

DUFRESNY *à Regnard, après avoir lu.*

C'est mon dernier placet qu'il me renvoie. Voyez ce qu'il m'accorde. (*Il lui donne le placet.*)

REGNARD *lit au bas.*

« Néant! » Quelle réponse! (*prenant la main de Dufresny.*) Mon amitié que je vous offre tâchera de vous faire oublier la dureté de ce refus. La fortune vous est infidelle: permettez-moi de réparer ses torts. Isabelle, joignez-vous à moi.

DUFRESNY.

Mais, monsieur....

REGNARD.

Ne vous opposez pas au mouvement de nos cœurs.

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Fixez ici votre séjour,
Nous y verrons souvent Thalie.
L'amitié, la gloire et l'amour,
Voilà le bonheur de la vie.

Je me charge des huissiers.

DUFRESNY.

L'amitié, l'amour, les huissiers,
Ont contre moi des armes prêtes ;
Je paye enfin mes créanciers,
Et mon cœur va payer ses dettes.

Mais vous n'avez pas lu mon placet.

REGNARD *lit.*

« Pour votre gloire, monseigneur, il faut laisser » Dufresny, dans son extrême pauvreté, afin qu'il » reste au moins un seul homme qui fasse souvenir » que tout le royaume était aussi pauvre que Dufresny, » avant que vous n'y eussiez mis la main.... Néant ! »

DUFRESNY.

Lisez aussi ce qu'a écrit le régent lui-même.

HAINE AUX FEMMES,

COMEDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR J. N. BOUILLY, membre de la Société Philotechnique, et de celle des Enfans d'Apollon;

Représentée à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 23 février 1808.

« O! Femmes, dès qu'on vous aima,
» On s'en souvient toute la vie. »

Scène VI de la pièce.

PRIX, 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, au Palais du Tribunat, Galerie derrière le Théâtre-Français, N.° 51.

1808.

A LE GOUVE.

C'est à ton Poëme charmant,
Qui peint si bien le *mérite des Femmes*,
Que je dois mon succès.... Oser feindre un moment
De fuir et de haïr les Dames !
Un tel projet est imprudent ;
Mais de tes vers la force et l'élégance
M'ont du Public obtenu l'indulgence :
Tant il est vrai que le talent
Porte partout son heureuse influence.
Tu me connais, je ne suis pas flatteur,
Et ne sais point orner le langage du cœur.
Si je t'offre cette bluette,
Si j'ose te la dédier,
Je ne fais que payer ma dette.
L'amitié, sans être indiscrète,
Peut attacher à ton laurier
Un simple brin de violette.

BOUILLY.

PERSONNAGES.

SAINT-ERNEST, colonel de cavalerie.	M. HENRY.
LA BARONNE DE RONSBERCK, jeune veuve Allemande.	M.me HERVEY.
MARCEL, jardinier.	M. HYPPOLITE.

La Scène se passe près de Paris, dans la vallée de Montmorency.

Nota. Les Airs et la Partition se trouvent au Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.

HAINE AUX FEMMES.

(*Le théâtre représente l'intérieur d'un jardin riche et très-orné. Sur le côté, à la gauche du spectateur, est l'entrée d'un pavillon. Auprès, et sur le devant du théâtre, un banc de gazon au pied d'une statue représentant l'Amour, tenant d'une main des fleurs, et de l'autre des soucis et des épines. Sur le piédestal, on lit cette inscription*: « D'une main il caresse, et de l'autre il déchire. *Sur l'autre côté du théâtre, vis-à-vis le pavillon, est un bosquet à l'entrée duquel on voit un groupe en marbre, représentant* Samson *endormi sur les genoux de Dalila, qui lui coupe les cheveux. Au bas, on lit cette autre inscription*: « Confiance trahie par l'Amour. » *Çà et là, plusieurs caisses d'arbustes, pots de fleurs, deux grands arrosoirs, un rateau. Le fond du théâtre est fermé par un mur couvert de treillages, au milieu duquel est une petite porte verte, donnant sur la campagne. Au-dessus de ce mur, on aperçoit une partie d'un château et de ses jardins.*)

SCENE PREMIERE.

MARCEL seul.

(*Au lever de la toile, il arrose du côté du groupe de* Dalila. *Il est en petit gillet sans manches. On voit, au pied du groupe, sa veste et son chapeau.*)

OUF !... c'est fini.... I' n' me reste plus qu'ces fleurs à arroser (*Il désigne les caisses à la droite du spectateur.*) Mais v'là l' soleil levé tout-à-fait, et madame la baronne de Ronsberg n'arrive pas.... (*Imitant une voix*

LA BARONNE.

La voilà donc cette retraite inaccessible où s'enterre vivant un jeune colonel.... (*avec âme*) qui paraît aimable, et dont l'unique occupation est de maudire les femmes et de bouder l'amour.... En effet, tout offre ici l'emblême du ressentiment le plus profond.... (*Lisant l'inscription au bas de la statue de l'Amour.*) *D'UNE MAIN IL CARRESSE, ET DE L'AUTRE IL DÉCHIRE.*

MARCEL.

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

C'est près de c' beau poupon qu' mon maître,
Contre vous tout' s' met en fureur:
Aussi voit-on que l' petit traître,
Cache l'épine sous la fleur.

LA BARONNE.

De cette épine menaçante,
Sans peine on peut se garantir;
Il ne s'agit que de choisir
Parmi les fleurs qu'Amour présente.

(*Désignant le groupe auprès du bosquet.*) Ici, Dalila coupe les cheveux de Samson, endormi sur ses genoux.... (*Lisant l'inscription.*) *CONFIANCE TRAHIE PAR L'AMOUR.*

MARCEL gaiement.

AIR : *Mon père était pot.*

C'te femm'-là n'eut pas si grand tort
D'venger une telle injure :
Qui près d' sa maîtresse s'endort
Risque d' changer d' coiffure.
Je n' m'étonne plus
D' voir tous ces Titus
A la mode fidelles :
C'est qu'on les aura
Punis comme ça
D' dormir aux g'noux d' leux belles.

LA BARONNE.

Il paraît que ton maître n'a vouln laisser échapper aucun fait, aucune anecdote....

MARCEL.

Bon, vous ne voyez rien : il en a rempli les jardins, la galerie, et jusqu'à son appartement.... Mais laissons là sa folie, et r' venons au motif qui vous amène. Vous m'avez promis d' l'or pour vous faire entrer dans c't' hermitage. (*La baronne lui offre une bourse, il la refuse.*) C' n'est pas là c' qui m'a séduit. Veuf, sans enfans, et avec un maître comme M. de Saint-Ernest, j' n'avons besoin de rien. Mais, morgué ! vous avez un' façon de d'mander les choses.... une figure si peu faite aux r'fus.... Et puis, c'te vénération qu'on vous porte dans toute la vallée.... tant y a que je m' suis laissé corrompre.... (*Sourire de la baronne.*) Oui, Madame, corrompre ; car enfin, j' trahis mon maître en vous introduisant ici : mais si, comme je l' soupçonne, vous n'avez que de bonnes intentions, je n' m'en r'pentirai pas.

LA BARONNE.

Tu vas tout savoir, et jugeras ensuite si j'ai des droits à ton zèle, et surtout à ta discrétion.... Elevée en France, jusqu'au moment où je fus unie à un prince Allemand, j'habitais la ville de Mulhdorf qui, dans les dernières guerres, encourut, par une résistance opiniâtre, les malheurs d'un siége. Veuve depuis un an à cette époque, je fus, ainsi que toute ma famille, exposée à la juste vengeance de l'ennemi. Déjà notre hôtel était investi de toutes parts, et nous allions être victimes de la fureur du soldat, quand tout-à-coup....

mais vous n'en seriez pas moins c' que vous êtes.... ; et faire paraître une femme devant M. de Saint-Ernest....

LA BARONNE.

Il faut le forcer d'y consentir.

MARCEL.

Par quel moyen ?

LA BARONNE cherchant dans ta tête.

Ne pourrais-tu pas me présenter.... comme une orpheline.... ta nièce.... ta filleule, qui n'a que toi pour appui ?

MARCEL.

Justement j'ai perdu l' mois dernier, en Normandie, un' sœur que je r'grett'rai long-temps.

LA BARONNE.

Saint-Ernest t'aime, il a de toi un besoin indispensable; il faut le menacer de le quitter, s'il ne te permet pas d'avoir cette orpheline auprès de toi.

MARCEL.

C'est fort ben ; mais s'il allait m' prendre au mot ?

LA BARONNE.

Je t'offre la place de concierge de mon château, et le double de tes gages.

MARCEL.

Je vous ai déjà dit que l'intérêt ne faisait rien sur moi.

LA BARONNE avec élan.

Eh ! bien, que le bonheur de ton maître te guide seul dans cette circonstance ! (*D'un ton très-marqué.*) J'ai des amis puissans.... je ne puis m'expliquer davantage.... une fortune considérable qui rétablira la sienne. Je rends à la société un homme aimable, à l'Etat un officier distingué; j'acquitte la dette de mon cœur, je venge mon sexe d'une haine générale, dont

toute femme d'honneur doit être blessée; et je t'assure, à toi, unique dépositaire de tous mes secrets (*lui serrant les mains.*) mon amitié pour la vie, et l'honorable emploi de répandre un jour dans cette vallée tout le bien que je me propose d'y faire.

MARCEL ému.

C'est fini, j'suis rendu.... Qui diable vous résisterait ?.... Oh ! si vous faites c't'effet-là sus mon maître, j' vous l' garantis guéri avant qui' soit peu d'tems.

DUO de Doche.

LA BARONNE.

Du secret et de la prudence !
Je veux, avant la fin du jour,
Venger mon sexe, et que l'amour
Acquitte la reconnaissance.

MARCEL.

Comptez, comptez sur ma prudence!
Que par vous mon maître en ce jour,
Renaisse au bonheur, à l'amour,
J'n'veux qu'ça pour ma récompense.

MARCEL.

Cony'nons d' nos faits.... Vous vous nom'rez...

LA BARONNE.

Perette.

MARCEL.

Perette ! Bon, c'est entendu.

LA BARONNE.

A ton tour, comment nommais-tu
Cette sœur que ton cœur regrette ?

MARCEL.

Ell' s'ap'lait Marguerite Alain,
Morte auprès d' Caen, après un long veuvage.

LA BARONNE.

Il ne m'en faut pas davantage.

(*Prenant le ton et l'allure d'une villageoise gauche et niaise. et ôtant son chapeau*)

Vot' servante est Perette Alain,
Qui tout' fin' seule d' compagnie,
Pour voir son oncle et son parrain,
(*Elle presse Marcel dans ses bras.*)
Vient du fin fond d' la Normandie.

MARCEL riant aux éclats et se retenant de l'embrasser.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Mon maître à coup sûr s'y prendra.

LA BARONNE continuant.

J' somme' un p' tit brin gauche et sauvage.
Je n' savons pas grand chose, hélas!
Mon parain, qu' ça n' vous chagrin' pas,
Du monde j' f'rai l'apprentissage;
Et pour ça j' voulons voir Paris,
On m'a dit que dans c' beau pays
Fillette en peu d' tems prend d' l'usage.

MARCEL riant.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Oui, c'est bien ça:
Mon maître à coup sûr s'y prendra.

LA BARONNE.

Pour ta filleule il te prendra,
Oui, mon projet réussira.

ENSEMBLE.

LA BARONNE.	MARCEL.
Du secret et de la prudence!	Comptez, comptez sur ma prudence!
Je veux, avant la fin du jour,	Que par vous mon maître en ce jour,
Venger mon sexe, et que l'amour	Renaisse au bonheur, à l'amour,
Acquitte la reconnaissance.	J'n'veux qu'ça pour ma récompense.

MARCEL riant toujours.

Mais comment s'fait-i' qu' vous puissiez ainsi prendre le ton et les manières....

LA BARONNE.

Ne t'ai-je pas dit que je fus élevée en France, précisément dans une terre aux environs de Paris.... Mais l'heure s'avance; le colonel pourrait nous surprendre: je rentre dans mon parc, dont la grille est en face de cette porte. Si ton maître consent à recevoir Perette, tu viendras m'en instruire, et je reparaîtrai sous des habits que j'ai fait préparer d'avance.... (*S'éloignant.*) Souviens-toi bien que je suis orpheline, ta filleule, que je n'ai que toi pour soutien; que de toi seul dépend le bonheur de ma vie.

MARCEL la conduisant vers la petite porte verte.

Sois tranquille, ma p'tite Perette.... Excusez, au moins : c'est qu' vous avez un babil, un naturel.... Comptez sur moi, madame la baronne, et soyez prête à vous montrer au premier signal.

(*Il ferme la porte sur elle.*)

SCENE III.

MARCEL seul.

C'est un' digne femme : j'en étais sûr.... El' joue son rôle à ravir ; c'est au point qu' lorsqu'elle m'a pressé dans ses bras, en s' disant ma filleule, j'ai pensé vous lui appliquer un gros baiser d' parrain.... C'est qu'elle a des yeux.... un minois.... qui, si l'on n' se r'tenait, foi d'homme, feraient oublier les distances....

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Entre un' baronne, un jardinier,
Sons doute est grand' la différence ;
Et jamais i' n' faut oublier
C' qu'on doit aux grands de déférence ;
Mais j'avons un cœur tout comme eux :
Pour moi qui n' fais pas l' bon apôtre,
Je n' vois plus d' distance entre ceux
Qui s' pressions dans les bras l'un d' l'autre,

C'est pourquoi j' veux prévenir c'te baronne, ma jolie filleule, de n' pas m' presser comme ça si fort.... Vrai, ça vous fait un ravage.... Mais j' crois qu' j'entends M. de Saint-Ernest.... Oui, c'est lui-même. Il descend aujourd'hui ben plus matin qu'à l'ordinaire. Songeons à seconder la baronne : en la servant je sers mon maître. Allons, Marcel, un air sombre et rêveur : appuie-toi tristement sur ton rateau (*Il prend un rateau.*) et pour la première fois d' ta vie, pousse queuqu' soupirs, et fais semblant d'avoir du chagrin. (*Il reste*

sur le devant de la scène, immobile, et appuyé sur le rateau.)

SCENE IV.

MARCEL, SAINT-ERNEST. (*Il sort du pavillon en redingotte blanche, pantalon d'uniforme, bottines de maroquin, la tête nue, un livre à la main. Il doit être être à-peu-près du même format que celui qu'avait la baronne.*)

SAINT-ERNEST entre sur la ritournelle de l'air suivant.
Fragment de l'air d'Anacréon : *Si des tristes cyprès.*

O ! douce paix des champs,
Aspect de la nature,
Vous portez dans mes sens
L'ivresse la plus pure.
O ! douce paix de la nature ! (*bis*)

Que le calme de cette solitude et cet air embaumé que partout on respire, sont préférables au tumulte de Paris, à tous les prestiges de l'art, à l'ennui de l'étiquette et des cercles !

MARCEL à part.

Nous n'avons pas toujours dit de même.

SAINT-ERNEST s'avançant peu-à-peu.

Ici, du moins, on est à l'abri de l'envie, des manœuvres de l'intrigue, et surtout de la perfidie des femmes.

MARCEL, toujours à part, et immobile sur son rateau.

Toujours ces pauvres femmes !.... Il est ben tems de l' guérir.

SAINT-ERNEST s'avançant toujours.

Ah ! ah ! c'est toi, Marcel ?

MARCEL de même.

V'là l' moment d' la crise. (*Il affecte de pousser un gros soupir.*)

MARCEL se parlant à lui-même.

Me séparer d'un si bon maître.... Jamais, non, morgué ! jamais j' n'aurai la force d' quitter monsieur Saint-Ernest.

SAINT-ERNEST vivement.

Me quitter, dis-tu ?

MARCEL se découvrant.

Pardon, mon colonel; je ne vous savais pas si près de moi.

SAINT-ERNEST.

Est-ce que tu serais mécontent de ton sort, dégoûté de ton service?

MARCEL.

Oh ! ben l' contraire.

SAINT-ERNEST.

Tes gages ne sont-ils pas suffisans ?

MARCEL.

Deux fois plus qu' je n' mérite.

SAINT-ERNEST.

Je ne crois pas t'avoir adressé jamais le moindre reproche, t'avoir fait même la plus simple remontrance.

MARCEL.

O ! mon Dieu ! que j' taille, que j'arrache ou que j' plante, que j' culbute vos jardins, vous êtes toujours content. Vous m' laissez passer le dimanche au cabaret; et quand, le lendemain, i' m' reste encore un p'tit nuage.... (*il prend l'allure d'un homme ivre.*) vous faites semblant d' n'y rien voir; souvent même j'vous ai vu rire des lazzis que j' lâche à tort et à travers : c'est qu' j'ai l'vin gai, moi, très-gai.... (*Changeant de ton.*) Mais tout ça n'y fait rien.... il faut nous

colonel ne s'apercevrait tant seulement pas d' queu sexe ça peut être.... (*Saint-Ernest laisse échapper un sourire.*) I' m'était ben v'nu dans l'idée d' la faire habiller en garçon ; mais c'eût été vous tromper ; et puis c'te p'tite vous a là dessus des idées d' village, ça n'eût jamais voulu s' déguiser.... Ça vous est d'une retenue !....

SAINT-ERNEST.

Et quel âge a cette nièce ?

MARCEL cherchant.

Mais dix-neuf ans, à-peu-près.

SAINT-ERNEST.

Est-elle jolie ?

MARCEL embarrassé.

C'est un p'tit minois chiffonné dont on n' sait qu' dire.... quoiqu' ça, les yeux assez malins.... Mais ça vous est d'une naïveté ! ça vous fait des questions !.... J' gageons qu' mon colonel lui-même n' pourrait s'empêcher d'en rire.

SAINT-ERNEST.

Et tu la crois simple ? innocente ?

MARCEL,

Oh ! pour c' qu'est d' ça !.... (*Avec intention.*) Mais en r'vanche, c'est honnête et discrète.... ça s'entend au jardinage et ça travaille en linge.... dame faut voir !.... Vrai, el' nous s'rait ici d'une grande utilité ; et si mon colonel voulait m'accorder....

SAINT-ERNEST négligemment, et lisant de nouveau le livre qu'il tient à la main.

Eh ! bien.... fais ce que tu voudras.

MARCEL à part.

Enfin, il y consent ! Ça n'a, morgué ! pas été sans

peine.... Mais d' peur qu'i' n' s' dédise, allons vîte chercher la baronne. J' suis curieux d' voir c' que tout ça va d'venir.

(*Il prend sa veste et son chapeau, et sort par la petite porte verte, qu'il ferme sur lui.*)

SCENE V.

SAINT-ERNEST seul, toujours sur le banc.

Son attachement pour cette orpheline est si naturel !.... Ses services, et surtout sa franche gaîté, me l'ont rendu si nécessaire !.... (*Il se lève.*) Après tout, laisser pénétrer ici une jeune villageoise simple et timide, ce n'est point m'écarter du plan que j'ai formé, et auquel je tiens plus que jamais.... Eh ! comment ne fuirais-je pas ce sexe redoutable, qui trouve toute sa force dans sa faiblesse même, et qui sait à son gré diriger nos destinées !

AIR : *Femme sensible.*

Sexe enchanteur, dont le tendre délire,
Sut m'énivrer, m'enchaîner sous ta loi,
[*avec force.*] Oui, je te hais !.... j'abjure ton empire....
[*avec ame.*] Mais qui saura t'aimer si bien que moi ?

Quoi ! je me vois privé de l'honneur de commander mon régiment !.... je suis trahi, calomnié.... et c'est une femme !.... et c'est de la main de celle que j'ai tant aimée !.... Je lui sacrifiai tout : parens, amis, fortune ! Pour elle j'aurais donné ma vie !.... Mais effaçons de mon cœur le nom de la perfide, et jusqu'au souvenir d'un sexe dont je puis, dans cette solitude, défier l'adresse et déjouer les complots.

ENSEMBLE.

SAINT-ERNEST à part.	MARCEL entre eux deux.	LA BARONNE à part.
Comme à travers sa gaucherie,	Mon colonel, acceptez-la :	Quel trouble j'éprouve déjà !
Sa voix sans peine arrive là !	Avec le tems ça s' formera...	Ah ! que mon ame est attendrie !
O ! femmes dès qu'on vous aima,	[*Bas à la Baronne.*]	
On s'en souvient toute la vie.	Bon ! bon ! courage ! C'est bien ça.	

LA BARONNE.

D' mon parrain ne m' séparez pas ;
J' n'avons pus qu' lui d' soutien sus terre :
Et comm' disait feu ma bon' mère,
Pauvre orpheline est sujette aux faux pas.

MARCEL.

Oui, j' prétendons te t'ni' lieu d' père..

SAINT-ERNEST.

Mais à quoi l'employer, et que sait-elle faire ?

LA BARONNE avec volubilité.

J' savons coudre et filer,
Tenir propre un ménage,
Fair' crêmer le laitage,
Ech'niller le feuillage ;
A ratisser, bêcher, sarcler,
J' gageons qu'aucun n' peut m'égaler.

MARCEL à Saint-Ernest d'un ton marqué.

Vrai, ça vaut mieux qu' ça n' sait paraître.

SAINT-ERNEST riant.

Elle est d'une ingénuité....

LA BARONNE plus lentement et avec âme.

Oui, maugré mon peu d'habil'té,
P'têt' ben qu'un jour.... j' f'rons dire à not' bon maître :
» Perette m'a servi.... mieux que j' n'avais compté.

ENSEMBLE.

MARCEL vivement.	LA BARONNE à part.	SAINT-ERNEST à part.
Mon colonel, acceptez-la....	Quel trouble j'éprouve déjà !	Comme à travers sa gaucherie,
Avec l' tems ça s' formera	Ah ! que mon ame est attendrie !	Sa voix sans peine arrive là !
[*Bas à la Baronne.*]		O ! femmes, dès qu'on vous aima,
Bon ! bon courage ! c'est bien ça.		On s'en souvient toute la vie.

SAINT-ERNEST.

Puisqu'elle est orpheline, ta nièce, ta filleule.... (*hésitant encore.*) il faut bien consentir à ce qu'elle reste auprès de toi.... mais c'est à condition qu'on l'ignorera dans toute la vallée, et que vous n'en parlerez à personne.

MARCEL.

Non, mon colonel.

SAINT-ERNEST sévèrement.

J'exige en outre que cette jeune fille évite ma présence.... (*s'adoucissant.*) autant qu'il lui sera possible, et surtout que jamais elle ne m'adresse un seul mot. (*A part.*) Le son de sa voix a je ne sais quel charme! (*Il retourne à pas lents vers le banc, ouvre son livre et lit.*)

LA BARONNE.

Comment, pas un seul mot !.... (*A part.*) Ce n'est pas là mon projet.

MARCEL ricanant.

Ça t' s'ra difficile, n'est-ce pas, Perette !

LA BARONNE.

Jamais je n' pourrons m' faire à ça.

MARCEL.

Bah !.... Y a tant d' choses dans la vie à quoi faut

s'accoutumer. (*Désignant Saint-Ernest qui s'assied sur le banc, toujours lisant.*) Le v'là dans sa lecture, ne l'interrompons pas.... (*Haut.*) Allons, faut s' rendre utile, ma p'tite, et pour commencer, tu vas m'aider à arroser ces fleurs; al' en ont grand besoin. (*Bas.*) Ça n' sera-t'i' pas trop fort pour vous?

LA BARONNE bas.

Non, je ne saurais trop me voiler à ses yeux.

MARCEL haut, et prenant un arrosoir de chaque main.

Tu viendras au devant de moi prendre ces arrosoirs. (*Bas en sortant.*) J' n'y mettrai qu'un peu d'eau pour ne pas fatiguer vos jolis bras.... (*Il sort derrière les bosquets emportant les deux arrosoirs, et reparaît un instant après.*)

LA BARONNE examinant Saint-Ernest qui lit avec avidité, sans faire attention à ce qui se passe autour de lui.

Cette lecture paraît l'occuper beaucoup.

SAINT-ERNEST.

Quelle force! quelle vérité! Oh! Boileau, que tu connaissais bien les femmes!....

LA BARONNE à part,

Ah! c'est Boileau!.... Je ne suis plus surprise....

SAINT-ERNEST.

Comme il peint tour-à-tour la jalouse et l'avare, la pédante, la joueuse, et surtout la coquette perfide!

LA BARONNE avec dépit.

L'aimable réunion!

SAINT-ERNEST.

AIR : *D'un Magistrat irréprochable.*

Non, rien n'échappe à sa férule:
Tous les portraits sont ressemblans;
Il corrige le ridicule,
Au vice il fait grincer les dents.

Le Dieu du Goût, pour le conduire,
Au temple d'immortalité,
Mit sous les cordes de sa lyre
Le miroir de la Vérité.

LA BARONNE, toujours à part.

Tâchons de le distraire. (*Elle chante négligemment en arrosant autour de Saint-Ernest.*)

CHANSONNETTE.

Premier couplet.

L'Amour est un dieu volage,
Il nous trompe en badinant,
Il pince en nous carressant :
Pour guérir de c' mal cuisant,
N' faut qu' patience et courage :
D'abandonner c' bel enfant,
Ben fou qui fait le serment....
Haïr est une folie,
Aimer voilà le vrai bien.
Non, non, jamais dans la vie,
Il ne faut jurer de rien.

SAINT-ERNEST à part.

L'à-propos est plaisant.

LA BARONNE.

Second couplet.

Quand Dieu, pour peupler la terre,
L'homme et la femme créa,
Pour s'aimer il les forma ;
Et depuis ce moment-là,
L'un à l'autre est nécessaire.
Sans nous, messieurs, qu' feriez-vous ?
Sans vous aussi qu' ferions-nous ?...
Haïr est une folie ;
Aimer voilà le vrai bien :
Non, non, jamais dans la vie,
Il ne faut jurer de rien.

SAINT-ERNEST, toujours à part.

Ces chansons de village sont quelquefois d'une vérité.... (*Il se remet à lire. Marcel rentre aussitôt.*)

MARCEL bas à la baronne, à qui il remet un arrosoir.

Eh ben! est-ce qu'il est toujours sus son livre?

LA BARONNE.

C'est un ouvrage contre les femmes.

MARCEL.

Oh! ben, dans c' cas-là, i' n' boug'ra pas qu'i' n' l'ait avalé tout entier.

LA BARONNE.

Laisse-nous seuls quelques instans.

MARCEL.

Si vous voulez l' guérir, faut qu' la dose soit forte, j' vous en avertis. (*Il sort du côté des bosquets, emportant l'arrosoir qu'a vidé la baronne.*)

SCENE VII.

LA BARONNE, SAINT-ERNEST.

SAINT-ERNEST.

(*La baronne s'approche peu-à-peu, et prête une oreille attentive à ce qu'il dit.*)

Et j'entendrai dire encore que la femme ne fut créée que pour notre bonheur!.... Non, la coquetterie est son instinct : plaire, asservir et tromper, voilà son unique but, voilà sa plus douce jouissance. (*Il tire des tablettes de son sein, en prend le crayon, et écrit sur le piédestal qui se trouve à sa portée.*) Chaque fois que je viendrai sur ce banc, je veux relire ce distique tracé de ma main, et que me dicta le ressentiment le plus profond.

LA BARONNE toujours avec dépit.

Encore un trait lancé contre nous....

SAINT-ERNEST. Il se lève après avoir fixé un instant encore le piédestal, laissant le livre sur le banc. La Baronne s'éloigne aussitôt, et arrose çà et là.

Cependant, quand je réfléchis sur mon sort, quand je songe à l'avenir que je me prépare.... Ah! si, loin de chercher des conquêtes parmi les beautés célèbres dont je fus ébloui, j'eusse offert mon hommage à l'une de ces femmes modestes qui préfèrent le bonheur à l'éclat; qui, sans être absolument belles, portent sur des traits aimables l'empreinte du sentiment et de la franchise : car, malgré mes justes préventions contre elles, je ne puis me dissimuler qu'il en est.... quelques-unes de ce genre.

LA BARONNE à part.

Oui, j'en connais.

SAINT-ERNEST.

Bien peu, à la vérité.

LA BARONNE de même.

Ce n'est pas toujours notre faute.

SAINT-ERNEST avec une chaleur graduée.

Oh! de quels hommages, de combien d'amour j'eusse entouré celle qui m'eût aimé pour moi-même!...

LA BARONNE à part.

Il ne fut qu'égaré : son cœur n'est point corrompu.

SAINT-ERNEST.

Ce qui double encore mon dépit et ma rage, c'est que sous les dehors de l'inconstance et de l'étourderie, je portais un cœur véritablement sensible; c'est qu'à travers cette haine que j'exhale avec force, j'éprouve là... un vide... une souffrance!...

LA BARONNE à part.

Il faut absolument entamer la conversation.

SAINT-ERNEST avec force, et désignant la statue de l'Amour.

Mais je saurai tout braver.... Non, non, dieu charmant et cruel, je ne serai plus séduit par ces fleurs que tu nous offres avec tant de grâces....

LA BARONNE haut, et passant niaisement entre Saint-Ernest et la statue de l'Amour.

Mon bon monsieur, pourriez-vous m' dire quoiqu' c'est que c' beau p'tit garçon que v'là?

SAINT-ERNEST à part, et souriant malgré lui.

AIR.

Plaisante question !...
Le petit garçon que voilà,
Est d'une trompeuse apparence :
C'est un Dieu de qui la puissance
Sur toi-même s'exercera,
Te charmera,
T'enchaînera,
Te trompera,
Te trahira,
S'envolera....
Et pour augmenter ta souffrance,
Cet enfant perfide en rira.

LA BARONNE.

Même air.

J' d'vinons à ce portrait-là,
Qu' c'est c' Dieu qu'on nous peint au village
Comme un p'tit traître, un p'tit volage;
Vraiment, c'est à qui m'effraira,
Me répét'ra
Que c't' enfant-là
M'enjolera,
M' désolera,
M'ensorcel'ra....
Mais pour fair' tant d' mal, tant d' ravage,
Faudrait qui fût plus fort que ça.

SAINT-ERNEST à part.

Sa naïveté m'amuse.... (*haut.*) On voit bien, jeune fille, que tu n'as jamais aimé.

LA BARONNE très-vivement.

Jamais aimé !.... (*se remettant.*) Allez, allez ; j'avons passé par là comme tant d'autres.

SAINT-ERNEST.

Quoi ! vraiment ?

LA BARONNE.

Pardine ! à quoi bon vous cacher c' qu'est à la connaissance d' tout l' pays ? C' n'est qu' trop vrai qu' j'ons raffollé d'un jeune militaire.... Dam' ! c'était ben naturel : i' m'a sauvé la vie.

SAINT-ERNEST.

Comment cela ?

LA BARONNE.

Dans c' terrible incendie qui consuma l'hiver dernier un' partie d' not' village, mon père, embarrassé sous des ruines, appelait à son s'cours.,.. moi d' m'élancer à travers des flammes : c'est si fort c' cri d'un père.... V'là qu' tout à coup je m' trouve moi-même engloutie, et c'était fait d' la pauvre Perette, quand un jeune militaire, qui r'joignait l'armée, s' fait jour au milieu des décombres, et parvient à m'en arracher.... J' voulûmes le r'tenir queuqu' temps cheux nous : ah ! ben oui ; ces militaires, ça n' connaît qu' leux d'voir ; il se r'met en route aussitôt.... et je n' l'ai pas r'vu de d'puis.

SAINT-ERNEST.

Mais il paraît qu'il a laissé dans ton cœur un souvenir....

LA BARONNE le fixant.

AIR

J' vous dis qu'il est là d'vant mes yeux,
J' croyons l'entendre et ça m' tourmente...
(*Le détaillant.*)
Un jeun' brun.... l' coup d'œil doucereux....
D'une taille pas trop effrayante.

SAINT-ERNEST.

Sans doute pour lui ton amour
Egale ta reconnaissance?

LA BARONNE avec la plus vive expression.

J' l'aim'rai... jusqu'à mon dernier jour.

SAINT-ERNEST à part, avec dépit.

Où va se nicher la constance?

LA BARONNE.

J' crois ben qu' m'ayant sauvée pêle-mêle avec tant d'autres, i' n' m'aura pas distinguée.... (*soupirant.*) J' gagerions même qu'i' n' me r'connaîtrait plus.... Mais quoiqu' je n' sachions ni son nom, ni d' queu pays, ni d' queu régiment i' peut être.... j' nous sommes ben promis d' n'en épouser jamais d'autre.

SAINT-ERNEST à part et souriant.

Elle m'intéresse tout-à-fait. (*haut.*) Ne jamais oublier ton libérateur, rien de mieux, sans doute; mais jurer de n'appartenir qu'à lui lorsque tu n'as pas le moindre indice.... Te rappellerais-tu bien quel était son uniforme?

LA BARONNE.

Il avait un habit vert.... doublé de jaune.... un bonnet d'or reluisant.

SAINT-ERNEST souriant.

Tu veux dire un casque?.... Il est dans les Dragons. (*A part.*) C'est justement l'arme dans laquelle je sers.... Parbleu! je veux prendre des infor-

mations, et si je pouvais découvrir le brave qui sauva cette petite..... Elle aime de si bonne foi!.... (*haut.*) Mais j'oublie à t'entendre l'heure que j'ai coutume de donner à la lecture.

LA BARONNE à part.

Ah! je commence à vous faire oublier l'heure! (*Elle se remet à arroser autour du banc de verdure.*)

SAINT-ERNEST à part, avec plus d'intérêt encore.

Que cette grâce naturelle et cette aimable naïveté ont à mes yeux plus de charmes que toutes les minauderies de nos belles du jour!

LA BARONNE à part.

Comme il me regarde!

SAINT-ERNEST de même.

Cette figure a je ne sais quoi.... (*haut, et s'avançant vers la baronne.*) Pérette espère-t-elle s'accoutumer ici?

LA BARONNE.

Ma fine! pourvu que j' soyons utile à mon oncle Marcel, et qu' je n' déplaisions pas à not' bon maître...

SAINT-ERNEST vivement.

Me déplaire!... (*se remettant.*) Tout me fait espérer que je serai content de ton service. (*avec une gravité forcée.*) Je te recommande surtout d'arroser exactement ces plantes étrangères.... sans pourtant te fatiguer, entends-tu bien?.... Cet arrosoir est trop fort pour toi; il faut que Marcel t'en procure un plus léger: tu lui en donneras l'ordre de ma part.... (*avec un intérêt gradué.*) J'entends que rien ne te manque ici; que tu ne fasses qu'un travail relatif à tes forces.... et si tu trouves dans Marcel un second père.... sois sûre, me chère petite.... (*à part, et s'arrêtant tout-à-coup.*)

Mais où vais-je donc?... Il existe entre ce maudit sexe et nous... O femmes! femmes!... Allons, rentrons. (*Il rentre dans le pavillon, en fixant la baronne à plusieurs reprises.*)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE seule.

Comme à travers sa brusquerie la bonté de son cœur perçait par mille traits aimables!.... Mais achevons mon ouvrage; et d'abord voyons quelle est cette inscription.... (*elle lit.*)

« Oui, femmes, je vous hais....
» Et vous fuis toutes.... pour jamais. »

Pour jamais!... c'est un peu long.... J'espère, moi, vous prouver que c'est impossible; et pour y parvenir.... (*Elle va pour effacer l'inscription avec son tablier.*) Non, non: il vaut mieux tracer au-dessous quelques mots.... (*Elle écrit, répétant:*) Saint-Ernest doit éprouver un étonnement, une curiosité.... Mais, que vois-je? il a oublié les Œuvres de Boileau, son livre tant chéri!... (*Elle le prend et l'ouvre avec négligence.*)

AIR.

Honneur à qui veut épurer,
Les mœurs qu'avec force il sait peindre!
Mais on ne fait que l'admirer;
On n'aime pas qui se fait craindre....
(*Après avoir lu un instant.*)
Que d'aigreur et que d'âpreté,
Contre nous montre ce grand maître!
Pour moi je crois, en vérité,
Qu'il nous jugea sans nous connaître.

Mais il me vient une idée.... mettons à la place de ces Satires le joli poëme du *Mérite des Femmes*, que je relisais en attendant Marcel. (*Elle le tire de son*

sein.) Il vous prouvera, monsieur le colonel, que si le premier satirique d'un siècle illustre prit plaisir à nous déchirer, nous avons trouvé dans celui-ci un ami véritable, un vengeur éloquent. (*avec un malin sourire.*) Et pourtant ce poëme charmant ne parle que de nos vertus, ne nous peint.... que de profil... La reliure, le format sont à-peu-près semblables : Saint-Ernest doit s'y méprendre....

SCENE IX.

LA BARONNE, MARCEL.

MARCEL arrivant et portant un arrosoir plein d'eau.

Eh ben, Pérette, où en sommes-nous?... (*plus bas.*) Vous v'la seule, madame la baronne?

LA BARONNE.

Ton maître est rentré dans son appartement moins pour se livrer à la lecture, ainsi qu'il le prétend, que pour se soustraire au touchant intérêt que déjà lui inspire la pauvre orpheline.

MARCEL.

Diable! vous allez vîte en besogne... J'l'ai toujours dit, l' cœur est excellent. Vrai, i' s'rait dommage d' laisser une bonne plante comme celle-là dessécher dans sa fleur.

LA BARONNE.

Quelle joie! quel triomphe pour moi! si je parvenais.... L'entreprise est hardie. Il faut maintenant attaquer vivement Saint-Ernest : j'ai tout préparé. N'oublie pas, la première fois qu'il nous abordera, d'affecter d'être en colère contre moi.

MARCEL.

Je n' pourrons jamais.

LA BARONNE.

De m'appeler une maladroite, une imbécille.

MARCEL.

Ça n'est pas croyable, ça.

Enfin menace-moi de me chasser d'ici, de me renvoyer en Normandie.

MARCEL.

Mais je n' pouvons comprendre.

LA BARONNE.

C'est afin d'éloigner ton maître du moindre soupçon.....

SCENE X.

LES MEMES, SAINT-ERNEST en uniforme. Il vient prendre le livre qu'il avait laissé sur le banc.

LA BARONNE.

Le voici : songe à bien jouer ton rôle.

MARCEL cherchant un motif de colère.

C'est inconcevable.... c'est inimaginable.

LA BARONNE feignant de pleurer, et portant les mains à ses yeux.

Je n' croyais pas, mon parrain.... (*bas à Marcel.*) Gronde-moi donc plus fort.

MARCEL de même, mais hésitant encore.

Jamais on n'a vu....

LA BARONNE bas à Marcel.

Mais va donc.

MARCEL.

Une petite sotte.... une entêtée.... une maladroite... Non, c'est que j' suis d'une colère !...

SAINT-ERNEST les abordant.

AIR : *Troveriez-vous un parlement.*

Qui donc peut te fâcher ainsi ?

MARCEL.

Voyez un peu, l'impertinente !....

(*A la Baronne.*)

Allons, retire-toi d'ici....
D' vant moi jamais n' te présente....
J' n' sais qui m' retient qu' d'un soufflet....

SAINT-ERNEST avec intérêt et le retenant.

Mais pour t'emporter de la sorte,
Qu'a-t-elle fait ?

MARCEL d'un ton véhément,

Ce qu'elle a fait ?...,
(*A part et riant malgré lui.*)
Si j' l' sais que l' diable m'emporte.

LA BARONNE, toujours feignant de pleurer.

J'allons vous expliquer la chose....

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Pour être utile à mon parrain,
Allons, m' suis-je dit, soyons alerte !
J' ratissais, j'arrosais l'jardin;
Mais n' v'là-t-il pas qu' j'entends soudain
Frapper à c'te p'tite porte verte....
Vit' j'allons tirer les verroux,
N' m' doutant pas qu' c'est une attrape....
Dam' ! c'est qu' les filles de chez nous
N' font jamais (*Bis.*) attendre quand on frappe.

SAINT-ERNEST.

Eh ! qui frappait ainsi ?

LA BARONNE.

C'était une jeune dame de qui l'habillement était blanc comme la neige.

SAINT-ERNEST sévèrement.

Comment une femme !....

MARCEL.

J'étais ben sûr qu' mon maître s' fâcherait tout comme moi....

LA BARONNE.

« Petite, » m'a-t-elle dit ben poliment, » remets au » plus vîte c'te lettre au colonel Saint-Ernest.... » J'avons pris la lettre; et la v'là. (*Elle la tire de son sein et la remet à Saint-Ernest, qui la décachette avec avidité.*) Dame! mon parrain, vous n' m'aviez pas dit de n' laisser entrer ici personne.

MARCEL feignant de s'adoucir.

C'est vrai, je n' te l'avais pas dit..... mais une autre fois....

SAINT-ERNEST lit.

« Monsieur le colonel,

» Une dame allemande qui fut sauvée par vous au » siége de Mulhdorf, espère que vous ne lui refuserez » pas le plaisir de voir et de remercier son généreux » libérateur.... »

Quelle peut être cette femme-là?

MARCEL.

Vous verrez qu' c'est encore queuqu' aventurière... Ah! si j' m'étais trouvé là!....

LA BARONNE.

Puis, en r'luquant c't Amour, v'là qu' tout à coup al' part d'un éclat d' rire.... tout comme ça.

SAINT-ERNEST.

Comment, cet Amour l'a fait rire?

MARCEL gaîment.

Ah! l'Amour l'a fait rire!

LA BARONNE niaisement.

Oui, parrain : l'Amour l'a fait rire..... Puis en lisant ce que tantôt not' bon maître s'amusait à

griffonner là ..... (*elle désigne le piédestal.*) v'là qu' tout à coup sa figure change, et qu'al' se met à soupirer.... tout comme ça....

SAINT-ERNEST vivement.

Je suis vengé! elle aura pu lire : (*s'approchant du piédestal et désignant l'inscription.*)

« Oui femmes, je vous hais....
« Et vous fuis toutes.... pour jamais....

Mais que vois-je écrit au-dessous ?

(*Il lit.*)

« Il en est encore une digne de toi. »

MARCEL.

Ah! ben, oui.

SAINT-ERNEST les yeux attachés sur l'inscription, et laissant échapper un soupir.

Encore une digne de moi!...

MARCEL reprenant son ton colère.

El' aura choisi l' moment où Pérette était seule..... La belle est adroite, faut en convenir.

SAINT-ERNEST à part.

Jamais on ne piqua à ce point ma curiosité.

N'oublie pas, m'a-t-elle dit, de r'mettre cette lettre à ton maître, et tu m'en rapporteras la réponse à ce château que tu vois là vis-à-vis....

SAINT-ERNEST.

Quoi! ce serait la baronne de Ronsberck?

MARCEL.

Cette jeune allemande dont on dit tant de bien dans toute la vallée ?

SAINT-ERNEST à part.

Et qui sans doute piquée d'avoir au bout de son parc un officier français qui a dédaigné de lui faire sa cour, voudrait intriguer l'obstiné solitaire, et l'arracher de sa retraite.

LA BARONNE.

« Sois exacte, diligente, a t-elle ajouté en sortant, » et je te promets que tu s'ras récompensée d'tes pei- » nes.... (*à Saint-Ernest.*) Quoi qu' j'irons lui dire, mon colonel?

SAINT-ERNEST après avoir réfléchi un instant.

Que j'ai juré aux femmes une haine éternelle.... et que je ne puis la recevoir.

LA BARONNE troublée.

C' n'est pas là le moyen de m' faire obtenir la récompense....

MARCEL avec embarras.

C'te petite n' pourra jamais faire une pareille commission.

SAINT-ERNEST.

Aussi j'entends que tu l'accompagnes..... Surtout souviens-toi bien de t'adresser directement à madame de Ronsberck, et de lui répéter mot à mot ce que je viens de dire.

MARCEL répétant et feignant d'adresser la parole à quelqu'un.

Madame la baronne.... (*la fixant.*) mon maître a juré aux femmes une haine éternelle : (*souriant.*) i' n' peut pas vous r'cevoir. (*la baronne rit sous cape.*)

SAINT-ERNEST.

C'est cela même.

MARCEL riant malgré lui.

Al' ne pourra jamais croire ça, j' vous en avertis.

SAINT-ERNEST.

Point d'observations : tu sais que je ne les aime pas.

MARCEL.

Allons, viens Pérette... viens... aussi ben, je n' s'erai pas fâché d' saluer c'te madame de Ronsberck; c'est une digne femme.... quoiqu'on puisse dire : ça vous fait du bien, sans tant seul'ment qu'on s'en doute.

LA BARONNE à part et fixant Saint-Ernest.

Je saurai bien te forcer à tomber à mes pieds.

(*Ils sortent par la petite porte, qu'ils referment sur eux.*)

SCENE XI.

SAINT-ERNEST seul.

C'est une folle qui, j'en suis sûr, aura gagé de me ramener sur la scène du monde, pour s'amuser à mes dépens.... Non, non, jamais les femmes ne reprendront sur moi leur empire; et pour me fortifier dans cette résolution, je veux relire tous les jours ces satires où Boileau les a peintes avec autant de force que de vérité..... (*Il ouvre le livre à l'endroit marqué par la baronne.*) J'aime surtout ce passage.... (*Il lit avec avidité les vers suivans.*)

« Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
« Sont les fleurs, ornement du désert de la vie.... »

(*Il s'arrête stupéfait.*)

Pourtant c'est bien Boileau que j'avais laissé sur ce banc.... (*Il regarde au titre du livre.*) Que vois-je ? le *Mérite des Femmes !*.... Allons, c'est encore une attaque de la baronne : elle aura substitué ce livre au

mien.... (*riant.*) Il faut l'avouer, le tour est aimable... Comment donc ? de la grâce (*désignant le piédestal de l'Amour*), de l'esprit et de l'adresse ? je suis assiégé dans toutes les règles : tenons-nous bien.... (*regardant le livre avec dédain.*) Ce livre doit être la lecture chérie de toutes les belles.... (*Il l'ouvre machinalement, et lit froidement d'abord ; puis, avec une expression graduée.*)

» Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
« Sont les fleurs, ornement du désert de la vie.

Charmante idée ! (*Il continue.*)

« Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir,
« Sache les respecter autant que les chérir ;
« Et si la voix du sang n'est pas une chimère,
» Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère ! »

(*Avec émotion.*)

Ce dernier vers est d'une expression !...

AIR : *Au sein d'une fleur tour à tour.* (Des deux Pères.)

Du courage et de la vertu,
Fidelle et touchante peinture,
Où l'on voit le vice abattu,
Céder au cri de la nature !
Oh ! de ce poëme enchanteur,
Que la lecture est salutaire !
On chérit encor mieux sa sœur,
On respecte encor plus sa mère.

Mais sauvons-nous de ce piége séducteur ; je sens que ce livre m'entraînerait malgré moi.... Bien, madame de Ronsberck ! très-bien ! Vous ne pouviez me combattre avec de plus fortes armes ; (*Il serre le livre dans sa poche.*) mais quelque séduisante que vous puissiez être, vous ne parviendrez jamais à me donner des fers.

SCENE XII et dernière.

SAINT-ERNEST, LA BARONNE, MARCEL.

SAINT-ERNEST.

Vous voilà déjà de retour?

MARCEL.

J'avons trouvé la baronne à l'entrée d' son parc.

LA BARONNE.

Elle est là....

SAINT-ERNEST.

Comment: elle est là!

LA BARONNE.

Dans le pavillon, tout en face.

SAINT-ERNEST à Marcel.

Tu as bien fermé la porte?

MARCEL souriant.

Oh! soyez tranquille.

SAINT-ERNEST.

Cette baronne est si alerte!... Eh bien, qu'a-t-elle dit? Vous lui avez reporté bien fidèlement!...

MARCEL.

La pauvre chère dame!... al' était bien loin de s'attendre à un pareil refus.

LA BARONNE avec une émotion graduée.

« Vot' maître n'a donc jamais senti c' que c'est qu' » la reconnaissance? » nous a-t-elle dit.

SAINT-ERNEST souriant.

Elle voudrait me piquer.

MARCEL brusquement.

» Refuser d' voir ceux à qui l'on a sauvé la vie!....

déterminerait sans doute à répondre au vif empressement qu'elle daigne mettre à me voir.... Mais que penser d'une femme qui, malgré moi, pénètre dans cette solitude? Comment, d'après la manière dont elle a abusé tantôt..... (*appuyant.*) de l'ignorance..... de la simplicité de Pérette.... comment ne pas voir que la reconnaissance n'est ici que le prétexte de l'intrigue et de la coquetterie? (*Mouvement terrible de la baronne.*) (*à part.*) C'est elle-même.

MARCEL.

N' dites pas d'vant moi du mal de c'te femme-là, j' vous en prie.

SAINT-ERNEST.

Mais toi-même.... fidèle Marcel, il paraît qu'il n'est pas impossible de te tromper, de te corrompre?

MARCEL troublé.

Moi, mon colonel?.... (*à part.*) O mon dieu! est-ce qu'i' s' dout'rait déjà?

SAINT-ERNEST à part.

Comme ils m'ont joué!.... Prenons un peu ma revanche. (*haut, et avec un sourire ironique.*) Cette madame de Ronsberck.... (*Il la fixe.*) pour qui tu montres tant de respect.... de devouement et de zèle....

MARCEL intrigué.

Eh ben, mon colonel?

SAINT-ERNEST.

N'est autre, j'en suis sûr.... qu'une de ces prudes adroites qui, sous les dehors de la bienfaisance.... (*à part.*) Ce serait dommage pourtant, car elle est bien aimable.

MARCEL.

D'puis deux ans qu'elle habite la vallée d' Mont-

morency, on n'a jamais entendu sur son compte....

SAINT-ERNEST plus ironiquement encore.

Bon! tout Paris a retenti..... de sa dernière aventure.

LA BARONNE vivement.

Comment, une aventure?

MARCEL examinant la Baronne.

Si c'était vrai, pourtant?

SAINT-ERNEST de même et la fixant.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Loin du monde et de la cour,
Cette austère et noble dame,
Voulut préserver son ame,
Des atteintes de l'amour :
Sous la bure déguisée,
Humble, et paupière baissée,
A la jeunesse insensée,
Voulant donner des leçons,
Un matin vint en cachette,
S'enfermer dans la retraite....
D'un colonel de Dragons. (*Bis.*)

LA BARONNE bas à Marcel.

Je suis reconnue.

MARCEL riant à part.

Il m'avait fait une peur!

LA BARONNE avec l'accent à-la-fois villageois et naturel.

Chez un colonel de Dragons!... pour une jeune veuve, c'est un peu hardi : ça c'est sûr.... mais p't êt' ben qu' c'était le seul moyen d' pénétrer jusqu'à c' colonel, d'éprouver son cœur, d' s'assurer s'il avait renoncé ben sincèrement (*appuyant.*) à ces prudes adroites, à ces coquettes intrigantes, qu'il méprise aujourd'hui, mais qu'il préfera si long-temps à ces femmes franches.

et sensibles qui eussent mis toutes leurs intrigues à le fixer, toute leur coquetterie à l'aimer pour lui-même.

SAINT-ERNEST avec surprise et émotion.

Que voulez-vous dire?

MARCEL à part et se frottant les mains.

Jarni! qu' c'est ben riposté!

LA BARONNE.

Et puis, qu' sait-on? c'te baronne de Ronsberck s'était p't-êt' mis en tête d'offrir à ce colonel.... sa fortune et sa main....

SAINT-ERNEST.

Qu'entends-je?

LA BARONNE vivement et avec ame.

Faut croire qu'el' n'avait trouvé que ce moyen-là pour s'acquitter envers lui.

SAINT-ERNEST.

Quoi! malgré ma disgrace, lorsque je suis trahi, calomnié!....

MARCEL à qui la Baronne a fait un signe.

Oh! la baronne a songé à tout ça.... Pour une coquette, al' a du bon... T'nez, lisez putôt c't écrit qu'al' m'a chargé d'vous r'mettre. (*Il lui remet un paquet cacheté.*)

SAINT-ERNEST examinant l'adresse.

C'est du ministre de la guerre! (*Il décachette et lit avec avidité.*)

« Monsieur le colonel,

» Je m'empresse de vous annoncer que Sa Majesté » vous rend votre régiment... » Serait-il vrai?... » Je » me félicite avec vous que cette justice soit rendue à » vos talens et à vos services; mais je ne puis vous

» taire que c'est aux sollicitations et au crédit de ma-
» dame la baronne de Ronsberck que vous devez cet
» heureux événement. »

(*à la baronne.*)

Quoi! c'est par vous que je retrouve et l'honneur et la vie! non, jamais la bonté du cœur ne fut embellie de tant d'esprit et de grâce.... Et j'ai pu vous confondre!... Mais je fus si cruellement trompé!

LA BARONNE.

Vous convenez donc que s'il est des femmes dangereuses, et perfides?...

SAINT-ERNEST se jetant à ses genoux.

Il en est qui sont la gloire, l'ornement de leur sexe, et aux pieds desquelles on est forcé d'abjurer ses erreurs.

LA BARONNE le relevant.

Enfin, ma dette est payée, et mon sexe est vengé.

SAINT-ERNEST.

Oh! quelle aimable leçon! et que cette solitude m'est devenue chère!... Nous y viendrons souvent orner de fleurs cette statue..... (*Il désigne celle de l'Amour.*) lire ensemble sur ce banc le joli poëme du *Mérite des Femmes*....

AIR : *Bouton de Rose.*

De cet Ouvrage,
La grace orne le sentiment :
C'est votre âme, c'est votre image,
On trouve en vous le supplément
De cet Ouvrage.

(*Il baise les mains de la baronne, et s'adresse ensuite à Marcel, affectant une grande sévérité*) Pour toi, qui t'es fait un jeu de me trahir et d'abuser aussi long-temps de ma crédulité.. .. (*changeant de ton et lui serrant la main.*) je double tes gages, et je te fais pour la vie....

LA BARONNE.

Concierge de mon château..... ce sont nos conditions.

MARCEL.

J'avais ben raison d' dire qu' ma p'tite Pérette d'viendrait mon bâton d' vieillesse.

VAUDEVILLE.

AIR:

LA BARONNE à Saint-Ernest.

(*Avec âme.*) Oui, nous reviendrons en ces lieux....
(*Avec finesse.*) Surtout si vous daignez vous-même,
Effacer cet affreux blasphême
Contre le plus puissant des Dieux....

(*Elle désigne ce que Saint-Ernest a tracé au bas de la statue de l'Amour : il va l'effacer aussitôt avec son mouchoir ; Marcel achève avec son chapeau d'en ôter jusqu'à la trace.*)

Vous pouvez, dans votre délire,
Nous haïr ; mais songez-y bien,
A nos genoux vous viendrez dire,
Que l'on ne doit jurer de rien.

SAINT-ERNEST.

Comment refuser d'obéir,
A qui nous sauve et nous éclaire ?
Que je rougis de ma chimère !
Le plus grand mal c'est de haïr....

On peut braver d'une coquette,
L'esprit, le séduisant maintien;
Mais un seul regard de Pérette
Dit qu'il ne faut jurer de rien.

MARCEL.

Lorsque le plus heureux destin
Me gratifia du veuvage,
Je fis l' serment, en homme sage,
D' fuir l'amour... à l'aide du vin...
Mais quand la grosse Mathurine
Me dit : « Voisin, ça va-t-'i bien?—
Qu' j' l'i réponds : « Très-bien voisine....
J' sens qu'on ne doit jurer de rien.

LA BARONNE au public.

Croyant qu'on voulait outrager,
Par le titre de cet Ouvrage,
Un sexe à qui tout rend hommage,
Pérette a voulu le venger.
Imprudente.... un peu téméraire....
Elle a cru trouver le moyen
De vous amuser, de vous plaire....
Mais il ne faut jurer de rien.

FIN.

De l'Imprimerie d'A. EGRON, rue des Noyers, N.° 49.

On trouve chez le même Libraire une Collection de pièces de Théâtre, depuis l'origine de la comédie en France, jusqu'en 1803 *inclus. Cette Collection, qui est composée de onze mille pièces, est une des plus belles qui existent.*

OEuvres de Pigault, 44 vol. in-12. 84 fr

Amour et Scrupule, 4 vol. in-12. 8 fr.

Histoire de Napoléon I.er, Empereur des Français, depuis sa naissance jusqu'à la paix de Tilsitt, 5 vol. in-12, ornés des Portraits de Leurs Majestés impériales et royales. 15 fr.

La Femme à Projets, ou l'abus de l'esprit et des talens; par Dorvigny, 4 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Nouveau Savant de Société, divisé en deux parties, la première contenant tous les jeux de société, la seconde un recueil de cent dix tours; par M. de Cœur-Joly, 2 gros vol. in-12, ornés de 13 figures. 6 fr.

Le Secrétaire de la Cour, ou Modèles de Placets, Pétitions et Lettres adressés à l'Empereur, à l'Impératrice, aux membres de la famille Impériale, aux grands dignitaires, aux ministres, au grand-juge, aux maréchaux d'empire, aux sénateurs, etc., etc. Précédé d'une notice sur l'étiquette, et suivis de modèles de lettres sur divers sujets. 1 vol. in-12. 2 fr.

Lina, ou le Mystère, opéra en 3 actes, par M. ***, musique de M. Dalayrac. 1 fr. 50 c.

Volage (le), ou le Mariage difficile, comédie en 3 actes et en prose de M. Chaignez. 1 fr. 50 c.

Une Journée chez Bancelin, vaudv. en un acte de Moreau et Francis, 1 fr. 20 c.

Rien de trop, ou les deux Paravents, vaudv. en un acte, de J. Pain, 1 fr. 20 c.

La Tête du Diable, mélodrame-féerie-comique en 3 actes, de Ribié et Martainville. 1 fr. 20 c.

Les Amours d'Antoine et de Cléopatre, ballet historique en 3 actes, paroles de M. Aumer, musique de M. Kreutzer. 1 fr.

Monsieur Quinquina, vaudeville en un acte. 1 fr.

Monsieur Têtu ou la Crânomanie, comédie en un acte. 1 fr. 20 c.

Menzikoff et Fœdor, ou le Fou de Bérézof, opéra en 3 actes. 1 f. 20 c.

Allarde, Marie François Denis Théresa Leroi, = baron d'

MINCÉTOFF,

PARODIE DE MENZIKOFF,

PAR MM. FRANCIS, MOREAU, et DÉSAUGIERS.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 9 mars 1808.

PRIX 1 fr. 20 c.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1808.

Mad. MINCÉTOFF.

Comme un aveugle, mon enfant.

MARION.

Ça ne passe donc pas ?

Mad. MINCÉTOFF.

Non ; mais ça gagne. Ah ! mon dieu ! qu'il fait froid ! fais donc du feu, ma fille.

MARION.

Hélas ! il n'y a pas de cheminées.

Mad. MINCÉTOFF.

En ce cas, ferme les portes.

MARION.

Il n'y en a pas.

Mad. MINCÉTOFF.

Les fenêtres.

MARION.

Il n'y en a pas davantage.

Mad. MINCÉTOFF.

Joli appartement !

MARION.

Air : *Du vaud. de Frosine.*

Sans portes, fenêtres ni feu,
Qui ne tremblerait à ta place,
Vraiment on doit s'étonner peu
Si nous sommes tous à la glace.
Nous aurions beau nous surcharger
De fourrures de toute espèce,
Elles ne pourraient corriger
La froideur de la pièce.

Mad. MINCÉTOFF.

C'est pourtant à ton père que nous devons tout cela. A peine sorti du four pour entrer dans le palais du roi de Cocagne, Mincétoff oublie que c'est à ses pâtés qu'il devait son titre de premier ministre ; il abuse de la faiblesse de son prince.

MARION.

Ce prince était d'une si bonnne pâte !..

Mad. MINCÉTOFF.

Jaloux de sa faveur, le premier usage que ton père en a fait

a été d'exiler du royaume tous les pâtissiers, dont les talens lui portaient ombrage.

MARION.

Que de victimes !

Mad. MINCÉTOFF.

Sans te compter, ma fille; car s'il m'avait cru, au lieu d'être fiancée au fils du roi de Cocagne, tu serais à présent la femme de Saint-Jean Bouche-d'Or.

MARION.

Ah ! maman, ne parlons pas de ça.

Mad. MINCÉTOFF.

Parlons d'autre chose. Sais-tu dans quel lieux nous sommes exilés ?

MARION.

Je n'en sais rien, maman; mais, pendant toute la route, que ne le demandais-tu ?

Mad. MENCÉTOFF.

J'ai oublié de m'en informer : c'est une petite distraction bien pardonnable à mon âge; mais enfin où en sommes uons?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, MINCÉTOFF.

MINCÉTOFF.

Air : *Des Trembleurs.*

Tu veux savoir où nous sommes.

Mad. MINCÉTOFF.

Je veux savoir où nous sommes.

MINCÉTOFF.

Tu veux savoir où nous sommes.

MARION.

Oui, mon père, où sommes nous ?

MINCÉTOFF.

Tu veux savoir où nous sommes.

Mad. MINCÉTOFF.

Je veux savoir où nous sommes.

MINCÉTOFF.

Eh bien ! ma femme, nous sommes
Dans un vrai pays de loups.
Vois la peau qui me couvre.

Mad. MINCÉTOFF.

C'est celle d'un ours.

MINCÉTOFF.

Que je viens de tuer dans ce désert.

MARION.

Un désert !

MINCÉTOFF.

Entouré de précipices. Malheureux Mincétoff ! voilà donc le sort réservé au favori du roi de Cocagne.

Mad. MINCÉTOFF.

Ainsi, il ne nous reste de notre grandeur passée...

MINCÉTOFF.

Rien.

MARION, Mad. MINCÉTOFF.

Rien !

MENCÉTOFF.

Ce n'est pas tout. Tu ne sais pas ce qui nous menace dans ce pays, si nous nous découvrons.

Mad. MINCÉTOFF.

Un rhume, peut-être ?

MINCÉTOFF.

La mort.

Air : *Du Petit Matelot.*

Tu sais que dans le ministère,
C'est un pâté qui me lança :
Mais je craignais plus d'un confrère,
Et l'exil m'en débarrassa.
Si je n'avais pas su défendre
Mon front de gloire environné,
Une tourte eût pu me reprendre
Ce qu'un pâté m'avait donné.

Mad. MINCÉTOFF.

Je sais cela... Eh bien ?

MINCÉTOFF.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

C'est dans ces lieux, dans ce désert sauvage,
Que chacun d'eux par moi fut relégué,
Ils me tueront ! ô désespoir ! ô rage !
Vous conviendrez que cela n'est pas gai.
De plus en plus notre affaire se gâte.
Pouvoirs, grandeurs, qu'êtes-vous devenus ?
Tel le matin à la main à la pâte,
Pour qui le soir le four ne chauffe plus.

Mad. MINCÉTOFF.

Cher époux !

MARION.

Mon père !

MINCÉTOFF.

Ecoute, ma fille, je dois te prévenir encore d'une petite chose. Parmi les exilés que renferme ce désert, je ne te dissimulerai pas que tu pourrais bien rencontrer St.-Jean Bouche d'Or.

MARION.

Mon St.-Jean Bouche d'Or... O ! mon père ! vous croyez qu'il serait ici.

MINCÉTOFF.

Il y a de bonnes raisons pour que je le croye ; c'est moi qui l'y ai envoyé.

MARION.

O ciel !

MINCÉTOFF.

C'est assez vous dire, mademoiselle, que nous ne sommes pas cousins

MARION.

Il n'a pourtant pas de fiel.

MINCÉTOFF.

Il en est pétri... ainsi, mademoiselle, n'allez pas faire quelques sottises, car je ne veux pas qu'il vous reconnaisse.

MARION.

Mais comment l'en empêcher ?

MINCÉTOFF.

Rien de plus simple.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Contre lui sois toujours en garde :
S'il paraît, passe ton chemin :
Baisse les yeux, s'il te regarde :
Et rougis, s'il te prend la main.
S'il t'interroge, sois discrette :
S'il veut te suivre, fuis ses pas.
Enfin, sois timide et muette,
Il ne te reconnaîtra pas.

MARION.

Je tâcherai de vous obéir, mon père : mais qu'il m'en coûtera !

Mad. MINCÉTOFF.

Ah ! je reconnais mon sang.

MINCÉTOFF.

Il t'en coûtera, ma fille : ton cœur ne sent-il donc plus rien de la fierté des Mincétoff ?

MARION.

J'obéirai.

Air : *A la papa.*

Pour adoucir tes regrets,
Voyons un peu, que ferai-je ?
Ah ! je vais ici tout près
Te cueillir quelques bouquets.

MINCÉTOFF.

Ils seront frais.

Mad. MINCÉTOFF.

Tu perdras
Tes pas.
Des bouquets sous la neige !

MARION.

Ce miracle-là,
Exprès s'opérera
Pour mon papa. (*bis.*)

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

MINCÉTOFF, Mad. MINCÉTOFF.

Mad. MINCÉTOFF.

Eh bien, mon ami, toutes les dignités du monde que l'on paye si cher, valent-elles le bonheur d'être père ? ce bonheur là, du moins, ne t'a rien coûté.

MINCÉTOFF.

Ah ! c'est la seule idée qui me console. Mais, à propos, comment vont tes yeux ?

Mad. MINCÉTOFF.

Comme tu vois.

MINCÉTOFF.

Il faut cependant faire quelque chose.

Mad. MINCÉTOFF.

Air : *Cacher la femme sous des roses.*

Par une recette assez bonne,
Mon mal d'abord fut adouci ;
Mais, hélas ! l'espoir m'abandonne
Et l'horizon s'est obscurci.
En vain je regarde à la ronde ;
Mes plus beau jours sont disparus.
Je vois encore un peu de monde ;
Mais bientôt je n'en verrai plus.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JEAN, ÉGARD.

JEAN.

Air : *Premier chœur des Savoyards.*

A nos chagrins, à nos vertus,
Le destin s'intéresse.
Quel plaisir, quelle ivresse !
Voici des malheureux de plus.
Vous n'avez rien sans doute ?

MINCÉTOFF.

Pas deux sous.

JEAN.

Vous serez bien chez nous.

MINCÉTOFF.

Mon épouse n'y voit goutte.

JEAN.

Tant mieux :
A quoi servent les yeux ?

MINCÉTOFF.

Et je suis, pour une vétille,
Mis au rang des sots et des fous.

JEAN.

Cher compagnon, consolez vous :
Nous ne ferons qu'une famille.
A nos chagrins, etc.

Mad. MINCÉTOFF.

Nous sommes bien sensibles...

JEAN.

De la joie, de la folie surtout.

MINCÉTOFF.

Cela vous est facile à dire.

Air : *Chantons la capucine.*

Ah ! si je ne retrouve
Cet objet adoré,
Du chagrin que j'éprouve
Je sens que je mourrai.
(*en dansant.*)
Et ! gai, gai, la rira dondaine,
Et ! gai, gai, la rira dondé.

(*Egard lui fait un geste.*)

Tu as raison. Ah ! pardon... mes pieds... ma tête... je ne sais ce que je fais. (*à Egard.*) Mais toi, qui n'es là que pour ça, cours chercher le docteur, et les provisions, et ne bavarde pas en route. (*Egard sort..*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté EGARD.

MINCÉTOFF.

Air : *Sans trop être indiscret.*

Sans trop être exigeant,
Ne pourrait-on, brave homme,
Savoir comment on vous nomme ?

JEAN.

L'ami Saint-Jean.

MINCÉTOFF et Mad. MINCÉTOFF.

Saint-Jean.

JEAN.

Mais, plus communément encore, le fou de l'endroit. Ils m'appellent ainsi, parce que j'ai la manie de faire du bien, comme je fais des vers, sans rime ni raison.

MINCÉTOFF.

Et quel est votre dessein ?

JEAN.

De faire oublier par mes bienfaits aux exilés, la rigueur de la saison, en dépit des Mincétoff. Vous êtes sans doute une de ses victimes. Vous serez des nôtres.

Air : *De la Cinquième édition.*

Chez nous chacun se tend la main :
Toujours bonne humeur, bonne mine.
Quand l'un dîne avec le voisin,
L'autre soupe chez la voisine.

En un mot, pour m'expliquer mieux,
Apprenez que l'île où nous sommes
Renferme cent cents malheureux,
Qui sont les plus heureux des hommes.

Mad. MINCÉTOFF.

Et quels sont vos amusemens ?

JEAN.

Ils sont aussi simples que nous. En deux mots les voici.

Air : *d'une Walse.*

Tous les soirs au clair de la lune,
Nos amans en bonne fortune,
Vont chacun avec leur chacune,
S'égayer
Sous un maronnier.
Là, c'est un groupe de filles
Qui jouant aux quilles,
Avec de bons drilles,
En renversent neuf ;
Plus loin la poucette :
Ici la climusette :
Là le pied de bœuf.
Ici la mère Nicole,
Joue à pigeon vole,
Tandis qu'on cajeole
Sa Babet : et là,
Le papa déploie,
Au noble jeu d'oïe
Tout l'esprit qu'il a.

Air : *De la chasse du jeune Henry.*

Mais tout à coup
La chasse au loup,
S'annonce par des cris d'ivresse :
On vise, on tire avec adresse ;
Et l'écho répète le coup,
Quand revient le chasseur,
Chacun du doigt montre la bête ;
Et, pour comble d'honneur,
Nous couronnons son front vainqueur,
Tremblant encor de son péril,
La larme à l'œil chacun le fête :
A l'Opéra-Comique est-il
Rien de plus gai que notre exil ?

Air : *Du roudeau du Chapitre Second.*

Mais le jour va poindre ;
On court se rejoindre

Sur de long bassins,
Le chef de la troupe
S'élance du groupe,
Sur ses deux patins.
Il est sur la glace,
Il passe, il repasse;
Voyez sa vigueur,
L'œil qui suit sa trace,
Le perd dans l'espace,
Ah! quel patineur!

Air : *De la jigue Anglaise.*

Zeste, on déjeune :
Et de sa main,
Fillette, aimable et jeune,
Pour nous remettre tous en train,
Nous verse un grand verre de vin
Plein.
Chacun médit,
Contredit,
Applaudit,
Chante et rit,
Sans esprit,
Mais qu'importe?
Le repas fait,
Le vin fait
Son effet :
Sans objet,
Sans sujet,
On s'emporte :
Enfin après
Quelques couplets,
Chantés vaille que vaille,
On baille;
Et ronflant sans effort,
Chacun, satisfait de son sort,
Dort.
Voilà (*bis*) tous nos amusemens.

MINCÉTOFF.

Vos amusemens sont de vrais plaisirs.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MARION.

MARION.

Maman! maman!.... Ciel! que vois-je!

JEAN.

C'est elle !

MARION, *à part.*

C'est lui.

JEAN, *tombant à genoux.*

Marion !

MINCÉTOFF, *tirant la robe de sa fille.*

Ma fille !

MARION.

Monsieur !

Mad. MINCETOFF.

Mon enfant !

JEAN.

Marion ! Marion !

Air : *Quand on ne dort*, etc.

Oui, c'est bien elle, la voilà,
Celle dont à certaine fête,
Un seul coup d'œil m'ensorcela,
Pour qui Mincétoff m'exila,
Et pour qui j'ai perdu la tête.
Voilà ce regard enchanteur,
Où, pour mieux enchaîner le nôtre,
Règnent la vertu, la candeur.

MARION.

Ah ! monsieur (*bis.*) me prend pour une autre.

JEAN.

Pour une autre !

Air : *Quoi ! ma voisine.*

Et quoi ! cette aimable personne !

MARION.

Ce n'est pas moi.

JEAN.

Si belle, si sage, si bonne.

MARION.

Ca n'est pas moi.

JEAN.

Qui parle et chante comme un ange.

MARION.

Ce n'est pas moi.

JEAN.

Et dont jamais le cœur ne change.

MARION.

Ce n'est pas moi.

JEAN.

Quoi! trois ans ont suffi pour m'effacer de votre souvenir. Le tems a pu changer mes traits, mon teint; mais mon cœur... mon cœur.. Ah ! Marion ! Marion ! je ne m'attendais pas que Saint-Jean Bouche d'Or...

MARION.

Saint-Jean Bouche d'Or ! ce nom...

MINCÉTOFF, *à part.*

Ma victime !

Mad. MINCÉTOFF, *à part.*

O ciel !

MINCÉTOFF, *à part.*

Je m'en avais douté !

JEAN.

Si vous ne me reconnaissez pas, refuserez vous de reconnaître ceci.

Air : *Formez*, etc.

Regardez cette jarretière,

MARION, *à part.*

O ciel ! de mon père
Je crains le courroux.

MINCÉTOFF.

Sa jarretière,
Que dites-vous ?

JEAN.

Oui, ce ruban sur ses genoux
Formait (*bis.*) les nœuds les plus doux.

MINCÉTOFF.

Monsieur ne sait ce qu'il dit, ma fille ; mais son erreur ne peut que t'honorer.

JEAN.

Ah ! je devine.

MINCÉTOFF.

Air : *O ciel ! est-il possible.* (de Félix.)

O ciel !

JEAN.

Voilà ton père !
La chose est claire,
Sa barbe l'a trahi :
C'est Mincétoff, c'est lui.

MINCÉTOFF.

Moi je vous dis que non,
Ce n'est pas là mon nom.

JEAN.

Voilà son redoutable accent,
Son œil hagard et menaçant.

MINCÉTOFF, *à part.*

O ciel ! que faut-il faire
Pour m'en défaire ?

JEAN.

Si tu vendis cher tes pâtés,
Tu payeras cher tes cruautés ;
Dans cette île on n'est pas ingrat :
Avec nous à bon chat bon rat.

Mad. MINCÉTOFF, *à Mincétoff.*

Un général plein de valeur,
Doit-il ainsi trembler de peur?

JEAN.

Au festin du roi de Cocagne,
Plus qu'aujourd'hui je vous vis triomphant.

MINCÉTOFF.

Mon cher, vous battez la campagne.
Je m'y trouvais comme écuyer tranchant.

JEAN.

C'est différent. (4 fois.)

Mad. MINCETOFF, MARION.

Ah ! comme il ment. (4 fois.)

SCENE VIII.

MINCETOFF, Mad. MINCETOFF, MARION.

MINCÉTOFF.

La pauvre enfant !

Mad. MINCETOFF.

Nous la tuerons.

(Elle sort avec Marion.)

SCENE IX.

MINCETOFF, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Air : *du Vaud. d'Arlequin Afficheur.*

Salut à mes nouveaux amis,
Que le plaisir les accompagne,
Je représente en ce pays
Mon maître le roi de Cocagne ;
Ce roi, fameux par ses hauts faits,
Dans cette paisible retraite,
Exile les mauvais sujets,
Et je suis à leur tête.

MINCÉTOFF.

Je vous en fais mon compliment.

LE GOUVERNEUR.

Je ne sais pas trop pourquoi je viens vous voir, car je n'ai rien de bien intéresant à vous dire ; mais, parlez, que puis-je faire pour votre service.

MINCÉTOFF.

Beaucoup de choses. D'abord, me rendre mon portemanteau.

LE GOUVERNEUR.

J'aurais voulu vous l'apporter moi-même : mais un ordre de Mincetoff, qui n'a point été revoqué, me lie les mains.

MINCÉTOFF.

Ne pourriez vous du moins faire réparer cette maison où le vent pénètre de toutes parts ?

LE GOUVERNEUR.

Ah ! par exemple, ceci ne me regarde pas : parlez à l'ami Jean.

MINCÉTOFF.

Ne pourrions nous avoir des meubles moins grossiers ?

LE GOUVERNEUR.

Comment ? cette négligence est impardonnable ; et je suis étonné.... Parlez à l'ami Jean.

MINCÉTOFF.

Quant aux vêtemens, vous voyez qu'ils en demandent d'autres.

LE GOUVERNEUR.

Oh ! ceci est une autre paire de manches, et cela regarde entièrement l'ami Jean.

MINCÉTOFF.

L'ami Jean ! l'ami Jean !

LE GOUVERNEUR.

C'est mon bras droit.

MINCÉTOFF.

Vous n'êtes donc gouverneur...

LE GOUVERNEUR.

Qu'*adhonores*. Autrefois ma place me permettait de me livrer à mon goût pour la bienfaisance ; mais on m'a tellement rogné les ongles, que maintenant c'est lui qui fait ici la pluie et le beau tems.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Ce fou, dont on suit les pas,
Fait tourner toutes les têtes ;

I n'est pas de bonnes fêtes
Quand l'ami Jean n'en est pas.
Pour jouir de sa présence,
Toujours nouvelle affluence :
A son heureuse éloquence,
Le cœur d'avance est ouvert ;
Nous charmer est son étude,
Et Jean n'a pas l'habitude
De prêcher dans le désert.

(*On entend une musique lugubre* : Dies iræ, dies illa, *etc.*)

MINCÉTOFF.

D'où partent ces chants d'allégresse ?

LE GOUVERNEUR.

C'est une fête en l'honneur du médecin de cette île.

MINCÉTOFF.

Un médecin!

LE GOUVERNEUR.

Vous paraissez effrayé.

MINCÉTOFF.

Quel est son nom ?

LE GOUVERNEUR.

Bistouri.

MINCÉTOFF, *à part.*

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Bistouri ! grands dieux ! je devine :
C'est mon plus cruel ennemi.

LE GOUVERNEUR.

C'est un frater de bonne mine :
Et qui deviendra votre ami :
Du rasoir et de la lancette,
Il connaît l'usage opposé,
Et chaque malade qu'il traite
A l'agrément d'être rasé.

Il ne tardera sûrement pas à venir.

MINCÉTOFF, *à part.*

O ciel !

LE GOUVERNEUR.

Mais, j'oublie que j'ai depuis huit jours dans ma poche un paquet qui renferme le rappel d'un exilé ; et comme on ne peut pas trop se presser d'annoncer une bonne nouvelle, je m'en vais dîner, ensuite je verrai à m'occuper de ça. Sans adieu. Si vous avez besoin de quelque chose, souve-

nez-vous que je suis le Gouverneur, et que je me fais un vrai plaisir de tendre les bras aux malheureux. (*il sort.*)

MINCÉTOFF.

O ! Mincétoff ! où est-tu venu te fourrer.

SCENE X.

MINCÉTOFF, Mad. MINCÉTOFF.

Mad. MINCÉTOFF.

Es-tu là, mon ami ?

MINCÉTOFF.

Me voici. Eh bien ! notre pauvre Marion.

Mad. MINCÉTOFF.

Ah ! mon ami ! Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BISTOURI.

BISTOURI, *fredonnant.*

Que j'aime à voir un corbillard !
Ce début vous étonne ;
Mais il faut partir tôt ou tard,
La faculté l'ordonne.

N°. 120, madame Oursino ; je crois que je ne me trompe pas.

Mad. MINCÉTOFF.

C'est moi. A qui ai-je l'honneur de parler?

BISTOURI.

Air : *Je suis Madelon Friquet.*

Je suis le docteur du lieu,
Et de tous les maux je me moque,
Je suis le docteur du lieu ;
Et pour moi la mort n'est qu'un jeu.
De notre doyen,
Gallien,
J'ai le savoir non équivoque ;
Et je suis l'égal
De Gall.
Je suis le docteur, etc.

Ayant appris qu'il y avait ici une cocote à guérir, et une barbe à faire, je viens vous offrir mes soins.

Mad. MINCÉTOFF.

Je les accepte avec reconnaissance.

BISTOURI.

Permettez...

MINCÉTOFF.

Air : *Père capucin.*

Ah ! cher médecin, guérissez ma femme :
Ne négligez rien,
Guérissez la bien.
Ouvrez lui les yeux promptement :
Vous nous les fermez si souvent !
Ah ! cher médecin, etc.

BISTOURI.

Oui : ne craignez rien : j'entreprends madame.
Oh ! ne craignez rien,
Elle y verra bien.

Madame, je sais ce qu'il vous faut,.. et d'ici à deux ou trois jours... A nous deux, monsieur... (*il tire un rasoir.*)

MINCÉTOFF, *à part.*

Me la laisserai-je faire?... J'en ai bon besoin.

BISTOURI.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.... Que vois-je ? c'est lui... En arrière, monstre, tu es Mincétoff, je suis Bistouri, nous ne pouvons pas nous voir de si près.

MINCÉTOFF.

Vous, Bistouri ?

BISTOURI.

Lui-même... je suis son intéressante victime.

MINCÉTOFF.

Bistouri ! Nous n'avons rien à nous reprocher.

Air : *Du vaud. de M. Guillaume.*

Tous les sujets qu'au temps de ma puissance
J'expatriai dans ce triste séjour,
Conservent au moins l'espérance
D'être rappelés quelque jour ;
Mais envers eux ma cruauté qu'on fronde,
A la vôtre cède le pas :
Vous les exilés dans un monde
Dont on ne revient pas.

Sur sept cents proscrits que renfermait ce pays, combien en reste-t-il ?

BISTOURI.

Trente-sept.

MISCÉTOFF.

Disons tous deux notre mea culpa, c'est le cas, ou jamais, d'oublier le passé, de pardonner....

BISTOURI.

Un médecin ne pardonne jamais.

MISCÉTOFF.

Si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour ma femme.

Air : *Il pleut bergère.*

Regarde sa souffrance ;
Un peu d'humanité :
Respecte l'innocence,
Respecte la beauté ;
Que te faut-il encore !
De mes maux vois l'excès.
A genoux je t'implore.

BISTOURI.

C'est comme si tu chantais.

Mad. MISCÉTOFF.

M. Bistouri, de grace...

MISCÉTOFF.

Cruel !

BISTOURI.

Tu es mon persécuteur : ergo, je suis ta victime ; haine et vengeance voilà mon refrain.

MISCÉTOFF.

Vengeance, tu la veux : eh bien !

(*Il lui donne son petit poignard.*)

Air : *L'amour ainsi qu'la nature*

Viens donc m'arracher la vie.

BISTOURI.

L'insensé, dans sa fureur
Me prend pour un assassin.

MISCÉTOFF.

Non, mais pour un médecin :
Vous devez me rendre
Plutôt le fer que vous tient.

BISTOURI.

Un médecin, quand il tue,
Ne commet pas un assassinat.

Je t'abandonne au ressentiment de tous les enfers qui sont instruits de ton arrivée, et qui ne te promettent pas pour moi. Voilà toute ma vengeance. (*Il sort.*)

SCENE XII.

MINCÉTOFF, Mad. MINCÉTOFF.

MINCÉTOFF.

Qui ne me promettent pas poire molle ! tu l'as entendu. Ah ! madame Mincétoff, qu'as-tu fait au ciel pour être la femme d'un garnement comme moi ? Ecoute : veux-tu que que je te donne un bon conseil ? nous courrons le plus grand danger, nous n'avons peut-être pas une heure à vivre : va te coucher.

Mad. MINCÉTOFF.

A jeun ?

MINCÉTOFF.

Il le faut bien.

Mad. MINCÉTOFF.

Allons ; une invocation au sommeil.

MINCETOFF.

Appelle ta fille : elle fera sa partie, cela la distraira.

Mad. MINCÉTOFF.

Marion !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MARION.

MARION.

Ma mère....

Mad. MINCÉTOFF.

A genoux, mademoiselle.

TOUS.

Air : *Du sommeil d'Atis.*

Sommeil, rends le repos à notre ame chagrine :
Par nos maux, par nos pleurs, ah ! laisse toi toucher.
Allons nous coucher.

MINCÉTOFF.

Allons nous cacher.
L'une à faim ; l'autre à soif ; mais, ma foi, qui dort dîne.

MARION.

J'ai bien soif ; j'ai bien faim : mais, hélas ! qui dort dine.

SCENE XIV.

MINCÉTOFF, *en se promenant à grand pas.*

Ça va mal : ça va mal. Si je reste plus long-tems, je suis

... sans doute souffrière. Allons : Mincétoff,

... rage qui t'oeuvre.
... mon courage.
... plus sage
... ...
... ...
... ...

JEAN.

Qui me rendra ses traits, sa grace.

DEUX VIEILLES.

Ce sera moi, (*bis.*)

JEAN.

Dansez de votre côté : je pleurerai du mien ; cela fera tableau.

TOUS.

Allons danser sous, etc.

EGARD.

Je gage que c'est encore cette Marion qui te tourmente. Eh ! morbleu, prends ton parti.

Air : *Lonlanla*, etc.

C'est ainsi que va le monde ;
Et du Japon à Paris,
On voit la brune et la blonde
Tromper amans et maris.
Mon cher, consulte les hommes,
Ils te répondront par tout,
Vous deviendrez ce que nous sommes,
Il faut s'accoutumer à tout.

CHOEUR.

Vous deviendrez, etc.

Lorsque l'Opéra-Comique
Pleure en longs habits de deuil,
C'est en vain que la critique
Lui fait un mauvais accueil ;
Demain encor sur la scène,
Il blessera le bon goût.
Duni, Favart, Grétri, Sédaine,
Il faut s'accoutumer à tout.

CHOEUR.

Duni, Favart, Grétri, etc.

Aujourd'hui la vie est chère,
A bon droit chacun se plaint,
Les bons mots, la bonne chère,
Tout s'épuise, tout s'éteint.
Eau sans vin, travail sans lucre,
Vers sans grace, auteur sans goût,
Couplets sans sel, café sans sucre,
Il faut s'accoutumer à tout.

CHOEUR.

Couplets sans sel, etc.

SCENE XVIII.

BISTOURI, JEAN, *les exilés, armés en désordre.*
(*Mincétoff est soutenu par trois hommes.*)

BISTOURI.

Eh bien ! est-il blessé, estropié, mort ?

JEAN.

Rien de tout cela.

Air : *Du pas redoublé.*

Chacun de nous tout essoufflé,
Accourait au vacarme,
La peau dont il est affublé
Avait causé l'allarme ;
Se croyant suivi dans le bois,
Par des bêtes sans nombre,
Le pauvre garçon aux abois,
Fuyait devant son ombre.

BISTOURI.

Quoi ! ni plaies ni bosses ?

MINCÉTOFF.

Grace au courage de mes généreux défenseurs.

JEAN.

Voilà comme nous sommes.

Air : *Au clair de la lune.*

Chez nous haine et guerre
A tous les méchans :
Amitié sincère
Aux honnêtes gens.
Ici l'homme intègre
Trouve des vengeurs.

LE DOCTEUR.

Sentez ce vinaigre
Des quatre voleurs.

MINCÉTOFF, *au Docteur.*

Quoi ! vous ? grand merci... je n'en ai que faire... le péril quelque grand qu'il fut ne m'a pas effrayé.

BISTOURI.

Vous êtes pourtant bien pâle.

MINCÉTOFF.

Toujours comme ça dans le danger.

ÉGARD.

C'est lui... c'est Pantalon de Mincétoff.

TOUS.

Lui, Pantalon !

ÉGARD.

Oui, je le reconnais.

Air : *Changez-moi cette tête.*

Tâtez moi cette bosse :
Voilà le signe atroce
De son ame féroce,
Et de ses
Forfaits.
Ici la jalousie,
Ici la perfidie,
Ici la tyrannie,
Ici le courroux,
Par ici la démence,
Ici l'impertinence,
Là la protubérence
De tous les époux.

TOUS.

Oui, voilà bien la bosse :
Voilà le signe atroce
De son ame féroce,
Et de ses
Forfaits.

CHŒURS.

Air : *De la contredanse des petits pâtés.*

Chers artistes en feuilletés,
Nous a-t-il assez mal traités,
Qu'il soit pour tant d'iniquités
Haché comme chair à pâtés.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, Mad. MINCETOFF, MARION.

MARION.

Mon père !

Mad. MINCÉTOFF.

Mon époux !

MINCÉTOFF.

Laissez donc.

Air : *Vaud. des Chasseurs et la laitière.*

Barbares, n'allez pas d'avance
Vous réjouir de mon trépas.
Le premier qui sur moi s'élance,
Sentira le poids de mon bras ;
Ne croyez pas qu'en ma colère
On ait bon marché de mes jours,
Et ne vendez la peau de l'ours
Qu'après l'avoir couché par terre.

TOUS LES EXILÉS.

Pas de pitié.

JEAN.

Pour aller jusqu'au cœur, que voulez percer ;
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

(*Jean se plaçant devant Mincétoff et montrant Bistouri.*)

Oserez-vous frapper celui que vos nommez votre père.

(*Bistouri se plaçant derrière Jean et le montrant.*)

Celui que vous nommez votre bienfaiteur.

SCENE XX

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR.

(*On entend un roulement de tambour.*)

LE GOUVERNEUR.

Messieurs, j'accours vous apprendre que Mincétoff est parmi nous. Songez qu'il est entre mes mains, et qu'aucun autre que moi n'a le droit d'y toucher.

TOUS.

On ne vous l'enlévera pas.

(*Un second roulement.*)

BISTOURI.

Quel est ce bruit ?

LE GOUVERNEUR.

C'est le rappel.... d'un exilé. Lisez-nous cela St-Jean Bouche d'Or.

JEAN, *lisant.*

« Du palais du roi de Cocagne.

(*Tout le monde se découvre.*)

» Nous Boniface Mangetout, par la grace de Comus, roi » de Cocagne et d'Avalons, nommons, par ces présentes, » notre cousin St.-Jean Bouche d'Or, gouverneur de notre

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

(Il sort.)

MENGTEUF.

Bien me baiser!... le mot l'emporte. Eh bien! soyez mes enfans, (*Jean saute au col de Mindoff.*)

LE GOUVERNEUR.

Mes bras m'en tombent!... Il faut convenir que tout ceci m'a donné bien du mal, et après tant de fatigue, vous ne trouverez [illegible] j'aille me reposer.

JEAN.

Monsieur le Gouverneur, je vous baise bien les mains.

(*Le Gouverneur sort et le tambour roule.*)

VAUDEVILLE.

JEAN.

Air : *Vaud. des Pierrots.*

Il est deux Jean dans cette ville,
Différens d'humeur et de goût.
L'un partout exhale sa bile,
L'autre au contraire rit de tout.
Quand l'un jeûne dans sa demeure,
L'autre dans son coin s'arrondit:
Le carême est pour Jean qui pleure,
Le carnaval pour Jean qui rit.

EGARD.

Jean venant d'épouser Hortence,
S'écriait: mon bonheur est sûr.
C'est la vertu, c'est l'innocence;
Et le jour qui brille est moins pur;
Mais de l'espoir dont il se l'eurre,
Un fruit précoce le guérit:
Et six mois après Jean, qui pleure,
Succède, hélas! à Jean qui rit.

Mad. MINCETOFF.

Vainement contre l'ophtalmie,
J'entends murmurer en tous lieux.
Ah! cette cocotte ennemie
Fera pleurer tous les beaux yeux.

(*à Bistouri.*)

Pour vous quelle aubaine meilleure!
C'est un mal qui vous enrichit.
Quand le malade est Jean qui pleure,
Le médecin est Jean qui rit.

BISTOURI.

Auprès d'un vieux millionnaire,
Qui va dicter son testament,
Le Jean qui rit est en arrière;
Le Jean qui pleure est en avant.
Jusqu'à ce que le vieillard meure,
Il reste au chevet de son lit.
Est-il mort? adieu Jean qui pleure,
On ne voit plus que Jean qui rit.

MINCÉTOUT.

De l'acteur que je parodie,
Puisse-je imiter tous les traits :
Dans le drame et la comédie,
Il obtient un double succès ;
Sans effort, il change à toute heure
D'humeur, de langage et d'habit :
Et pour nous charmer, Jean qui pleure,
Devient tout-à-coup Jean qui rit.

MARION.

Sur sa docte et brillante lyre,
Que tout Paris court applaudir,
Champein exprime et nous inspire
Ou la douleur ou le plaisir.
Par son talent, que rien n'effleure,
Le spectateur toujours séduit,
A Menzicoff est Jean qui pleure,
Au Mélomane est Jean qui rit.

JEAN.

Il est plus d'une tragédie,
Dont le succès fut général,
Et dont chez nous la parodie,
A réussi tant bien que mal ;
Daignez accorder plus d'une heure
A cette débauche d'esprit :
Nous allons être Jean qui pleure,
Si vous n'êtes pas Jean qui rit.

FIN.

Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel

LA VALLÉE DE BARCELONETTE,

OU

LE RENDEZ-VOUS DE DEUX ERMITES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. DIEULAFOY ET GERSIN;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 21 *Mars* 1808.

PRIX : 1 franc 25 c.

A PARIS,

Chez FAGES, LIBRAIRE DU THÉATRE DU VAUDEVILLE, et au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE CATINAT, sous le nom de père Ambroise.	M. VERTPRÉ.
M. LE DUC DE SAVOIE, sous le nom de père Hyacinthe.	M. ARMAND.
LE BARON DE SPRING, commandant allemand.	M. FICHET.
SIMON. } vieux savoyards.	M. HIPPOLYTE.
MATHURINE. } vieux savoyards.	Mad. DUCHAUME.
GEORGETTE, fille de Mathurin.	Mlle. DESMARES.
CHARLES, fils de Simon.	Mad. HERVEY.
PIERRE.	Mlle. MINETTE.
JOSEPH.	Mlle. BETZI.
Autres Savoyards et Savoyardes:	
NICOLAS, paysan.	M. CARLE.
Soldats allemands et français.	

La Scène se passe en Savoie, à une demi-lieue de Barcelonette.

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

LA
VALLÉE DE BARCELONETTE,
OU
LE RENDEZ-VOUS DE DEUX ERMITES.

Le Théâtre représente une campagne au bas d'une montagne coupée par deux chemins opposés: D'un côté est un bâtiment ruiné, ayant l'air de faire partie d'un vieux donjon. Une cheminée est sur le toît de ce bâtiment. De l'autre côté est la maison rustique de Simon. Un tronc d'arbre se trouve en avant, près du mur du donjon.

SCENE PREMIERE.

MATHURINE, SIMON, GEORGETTE, NICOLAS, PAYSANS et PAYSANNES.

(*Au lever de la toile les paysans sont occupés à placer des bancs et des tables sous un feuillage près de la maison de Simon, et les paysannes travaillent à différens ouvrages.*)

SIMON.

Air : *Une petite fillette.*

Préparons, sous st'a coudrette,
Grands papas et grands mamans,
Lou vin et la chansonnette,
Pour festa nos chers enfans ;
Cœur gai,
Morgué,
Bon pain,
Bon vin ;
Enfin,
Pour eux qu'ici tout s'apprête :
Avec st'a cher' marmaille là,

Bientôt not' bonheur renaîtra ;
Il reviendra,
Et descendra
La montagna
Du haut en bas.

CHŒUR.

La montagna
Du haut en bas.

MATHURINE, *s'approchant de la table.*

En attendant je me mets ici.

SIMON.

Un moment, mère Mathurine, un moment.

MATHURINE.

Pourquoi donc ? Ne suis-je pas la mère de l'accordée ?

GEORGETTE.

C'est vrai, ma mère, vous êtes ma mère; mais il faut une place pour Charles.

NICOLAS.

Pour le vin d'abord, et les parens après.

SIMON, *roulant un petit tonneau de vin qu'il met sur la table.*

Eh bien ! place pour l'aîné de la famille.

Méme air.

V'là l'parent de tout le monde,
Des grands comme des petits :
C'est de sta joyeuse bonde,
Que sortent tous les amis ;
A toi,
A moi,
Buvons,
Chantons,
Rions,
Aimons,
Trinquons à la ronde.
Amis, c'est aussi st'ami là
Qui fait qu'souvent par ci, par là,
Je descendons plus vit' qu'au pas,

La montagna
Du haut en bas.

CHOEUR.

La montagna
Du haut en bas.

SIMON.

Allons, les petits drôles arriveront quand ils voudront; v'là le couvert mis.

GEORGETTE.

Dites donc, M. Simon, êtes-vous bien sûr que votre fils Charles arrivera aujourd'hui?

SIMON.

Ah! pauvre Georgette, tu fais bien là une question d'amoureuse. Est-ce qu'il neige encore dans la vallée?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Est-ce qu'on ramone encore les cheminées à Paris?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Est-ce que ce n'est pas aujourd'hui le jour de la Saint-Jean?

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, M. Simon.

SIMON.

Est-ce que nos enfans, de père en fils, ont jamais manqué d'arriver ce jour là?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Eh bien! tais-toi donc, et va te requinquer; ils seront bientôt ici.

MATHURINE.

Ces pauvres enfans ne trouveront pas st'année le pays bien riche. Les guerres, les siéges, les Impériaux, les Français, la cavalerie, le canon, tout çà ne fait pas pousser la récolte.

SIMON.

Hé ben ! çà ne durera peut-être pas toujours ; et puis, sarpégué, il y a une richesse que le Savoyard ne perd jamais.

GEORGETTE.

C'est vrai çà.

Air *du Vaudeville de Fanchon.*

J'n'avons pas l'opulence,
J'n'avons pas l'élégance
Qu'on admire autre part ;
Mais j'avons la simplesse,
L'honneur, les mœurs, le cœur sans fard ;
Et voilà la richesse
Du pauvre savoyard. } *bis en choeur.*

MATHURINE.

L'hiver, courant la ville,
Le savoyard utile,
Sert le tiers et le quart ;
Dans Paris la molesse,
Fait lever le riche si tard !
Et voilà la richesse
Du pauvre savoyard. } *bis en choeur.*

SIMON.

Quand l'été peu prospère,
Des doux fruits de la terre
Nous a ravi not' part,
Des fruits de son adresse,
L'enfant enrichit le vieillard ;
Et voilà la richesse
Du pauvre savoyard. } *bis en choeur.*

Eh ! jarnonbille, v'là le soleil qu'est levé, et j'oublions ce pauvre ermite que j'avons trouvé hier égaré dans la vallée.

GEORGETTE.

Tiens, c'est vrai ; il avait tant prié qu'on le réveillit de bonne heure.

SIMON.

Bah ! bah ! une heure de sommeil de plus n'a jamais fait peur à un moine.

GEORGETTE.

Il n'aura peut-être pas été trop bien dans ce vieux donjon où vous l'avez placé.

SIMON.

Ah! dame! quand on ne peut pas mieux faire, et puis, c'est lui qui l'a demandé. J'allons le réveiller, et vous autres...

Air : *Gai, gai, mon officier.*

Courez la haut, mes bons amis,
Guettez dans la bruyère;
Que tout' les cloches du pays
Nous annoncent nos fils.

GEORGETTE.

Mieux qu'vot' meilleure cloche,
Mon cœur, père Simon,
Va battre, à leur approche,
Le premier carillon.

TOUS.

Courons la haut, etc.

SIMON, *les arrêtant.*

Attendez donc le signal de reconnaissance.

Drès qu't'entendra, gros Pierre,
Nos coqs chanter aux champs,
Et puis nos ânes braire,
Ce seront nos enfans.

TOUS, *en s'en allant par la montagne.*

Courons la haut, etc.

SCENE II.

SIMON, M. DE CATINAT.

SIMON, *frappant à la porte du donjon.*

Ohé! ohé! père Ambroise?

Air : *Ermite, bon Ermite.*

M'entendez-vous, Ermite,
C'est votre serviteur.

CATINAT, *en dedans.*

On reconnaît bien vîte
La voix d'un bienfaiteur.

SIMON.

Peut-être, bon Ermite,
Vous avez mal dormi?

CATINAT.

On dort si bien au gîte,
Offert par un ami.

SIMON.

Ermite, bon Ermite,
Ouvrez il en est temps.

CATINAT.

Est-ce l'heure prescrite?

SIMON.

Oui, sortez, sortez vite,
Les moutons sont aux champs.

CATINAT.

(*Il sort du donjon, vêtu en Ermite.*)

Que le ciel vous bénisse, M. Simon, vous m'avez rendu un service dont je desire bien pouvoir m'acquitter.

SIMON.

Allons donc, ne parlons pas de ça; mais par quel diable de hasard vous étiez-vous ainsi perdu auprès de notre hameau, et qu'aviez-vous à dire à cette mare d'où j'ai failli vous repêcher?

CATINAT.

Oh! il serait trop long de vous raconter...

SIMON.

Ecoutez donc, ce que je vous demande là, ce n'est pas que je sois curieux au moins.

CATINAT.

Vous m'avez bien prouvé hier que vous ne l'étiez pas.

SIMON.

C'était mon devoir.

Air : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Sans guide, errant dans nos plaines,
Vous n'saviez que devenir.
Devais-je en questions vaines
Perdre le temps d'vous servir ?
L'homme que le sort afflige,
N'a besoin que de bienfaits ;
Souffre-t-il, moi je l'oblige,
Et je l'interroge après...

D'où venez-vous ? où allez-vous ?

CATINAT.

Je compte, comme je vous l'ai dit, passer la matinée dans ce hameau. J'y ai donné rendez-vous à un ermite de mon observance, pour conférer avec lui sur quelques points religieux.

SIMON.

En ce cas vous pourrez être de la noce que j'allons faire aujourd'hui, et boire un coup avec nous ?

CATINAT.

Volontiers. Pensez-vous que nous serons tranquilles dans ce bâtiment où vous m'avez logé ?

SIMON.

Vous y serez comme des princes. C'est un vieux donjon abandonné, dont on se sert quelquefois en manière de corps-de-garde ; mais çà n'arrive que dans les grands dangers.

CATINAT.

A propos de corps-de-garde, savez-vous si l'on en trouve beaucoup sur la route de Turin ici ?

SIMON.

Oh ! çà, vantez-vous en. Depuis que ce diable de prince Eugène a découvert que M. de Catinat, le général français qui assiége Pigneroles, avait le projet de détacher notre duc du parti des Allemands, et de le rapatrier avec la France, il ne nous les refusa pas les corps-de-garde.

CATINAT.

Ah ! ah !

SIMON.

Vous ne savez donc rien, vous autres ! Mais çà ne m'étonne pas ; ces nouvelles là n'emplissent pas votre

besace. — Il y a déjà eu, aux environs de Turin, deux entrevues de manquées entre M. de Catinat et le duc de Savoie; et c'est bien dommage.

CATINAT.

Pourquoi donc?

SIMON.

Tatigué! pourquoi donc? Parce que ste paix là aurait ramené un peu d'herbe dans nos champs, et de bonheur dans nos familles. Quand deux grands se donnent la main les petits se la baillent itou, et va qui danse.

CATINAT.

Eh bien, M. Simon, j'ai bien peur que vous ne dansiez pas de sitôt.

SIMON.

Et qu'est-ce qui nous en empêchera?

CATINAT.

Le chef de l'armée Impériale y voit de loin. Ce n'est pas un homme ordinaire.

SIMON.

Prou...

CATINAT.

Mon ami.

Air *du Vaudeville des Amans sans amour.*

Connaissez mieux le grand Eugène,
Habile aux conseils, au combat,
Il est son meilleur capitaine,
Il est son plus vaillant soldat.
Modeste au sein de la victoire,
Quels grands noms seraient plus chéris!
S'il eût su joindre à tant de gloire,
L'honneur de servir son pays!

SIMON.

Tout ça est bel et bon; mais M. de Catinat...

CATINAT.

Oh! M. de Catinat...

SIMON.

Non! il est manchot peut-être? lui qui a plus d'esprit à lui tout seul que nous n'en aurons jamais à nous deux.

CATINAT.

C'est possible; mais à vous entendre on dirait que vous le connaissez.

SIMON.

Moi? pas plus que vous! de figure s'entend; mais pour le cœur, j'ons là de ses nouvelles.

CATINAT.

Comment donc?

SIMON, *lui montrant une petite bourse.*

Savez-vous ce qu'il y a là dedans?

CATINAT.

Non.

SIMON.

Eh bien, moi je le sais; il y a là dedans M. de Catinat. Connaissez-vous sta monnoie? ce sont quatre beaux louis que ce brave homme il a baillés, il y a près de six ans, à un petit savoyard qui était bien malade; regardez les bien, je ne vous donnerais pas ça pour tout le revenu de votre couvent.

CATINAT.

Et vous auriez raison; mais dans quelle circonstance lui a-t-il donné?...

SIMON.

Eh! tatigué un soir d'hiver, dans Paris, à la porte de son hôtel. Je vais vous conter çà.

Air : *Fanchon va par la ville.*

Sans pain, et d'mandant grace,
Le pauvre enfant transi,
Se mourrait sur la glace
Et sa marmotte aussi.
Monseigneur vient, soudain s'approche
Du pauvre petit;
Il lui baillit st'argent en poche,
Et l'enfant lui dit:
Que dans le ciel un sort prospère
Nous fasse à l'envi,
Tous retrouver, vous, moi, mon père
Et la marmotte en vi.

CATINAT.

M. de Catinat n'a fait là que ce que j'aurais fait à sa place : mais aujourd'hui il n'en est pas moins votre ennemi.

SIMON.

Taisez-vous donc, les braves gens comme lui, ne sont les ennemis de personne. Il tue le monde, c'est vrai; mais après, quelles politesses il fait à ceux qui restent ! N'est-ce pas lui qui nous a sauvés dix fois dans ces vallées de la fureur du soldat, du pillage et de l'incendie? Après sa victoire de la Marsaille, n'est-ce pas lui qui as réparé, à ses frais, tous les dommages que le combat avait causé ? Eh jarnigoi! que l'on m'en baille des ennemis comme çà, et vous verrez si je ne les recevrai pas mieux que ce grand baron allemand qui commande ici le fort de Barcelonette; il se dit notre ami, et il ne fait que nous gruger, ni plus ni moins que trente collecteurs à la fois.

Air : *Tenez moi, je suis un bon homme.*

Sous prétexte de me défendre,
Mon ami ne me laisse rien :
Mon ennemi vient me surprendre;
Il m'attaque et me rend mon bien,
Moi, qui n'ai pas d'autre ressource,
Je lui prends la main et lui dis :

(Il prend la main de M. de Catinat, et la secoue fortement,)

L'ennemi qui me rend ma bourse,
Est le meilleur de mes amis.

(On entend dans le lointain un carillon de village.)

Chut ! N'entendez-vous pas ce que c'est que ça?

CATINAT.

Non.

SIMON.

Ce sont nos galoupias. On voit bien que vous n'êtes qu'un révérend père.

CATINAT.

En ce cas je vous laisse à vos occupations. (*Bas.*) Tout ce bruit cessera peut-être bientôt...(*Haut.*) Si quelqu'un me demande.

SIMON.

Oui, oui, je vous avertirons quand il faudra boire.

(*Catinat entre dans le donjon.*)

SCENE III.

SIMON, GEORGETTE, MATHURINE, PAYSANS, NICOLAS.

GEORGETTE, *accourant.*

Les voici, les voici : c'est moi qui les ai vus la première.

MATHURINE, *accourant.*

Non, c'est moi.

GEORGETTE.

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

(*Le carillon continue.*)

SIMON.

Eh ! morgué, silence ! laissez-moi donc écouter cette musique !

GEORGETTE.

Air : *Du carillon.*

Aux rigodons,
Qu'ils dansaient dans la poussière.

MATHURINE.

A leurs chansons.

GEORGETTE, MATHURINE.

Moi, j'ai dit v'là nos garçons.

NICOLAS.

Mais dès qu'j'ons r'çu
Un' grand' taloch' par derrière ;
J'ons dit : c'est vu ;
V'là Charles qu'est revenu.

TOUS.

Doux Carillon !
Heureux jour ! moment prospère !
Doux carillon !
Voici l'bonheur du vallon.

SCENE IV.

LES MÊMES, CHARLES, SAVOYARDS et SAVOYARDES *portant triangles, tambourins, marmottes, lanternes magiques, etc.*

CHŒUR, *sur le haut de la montagne.*

Air : *Gai Coco, de M. Ducrai.*

Je revenons de France,
Oh ! quelle jouissance !
Après si longue absence
De revoir le hameau !
Le cœur tout à la danse,
Je revenons de France
Avec notre innocence,
Ce qu'est bien plus nouveau.
Ici plus de souffrance,
Je rapportons de France
La gaité, l'abondance, (*bis.*)
Gai, coco,
Voilà la récompense
Des peines du marmot, (*bis.*)
Ho, ho, ho.

(*Tous les petits savoyards et savoyardes, en dansant à leur manière, s'avancent sur le devant de la scène, et se jettent dans les bras de leurs parens.*)

SIMON, *embrassant son fils,*

Mon pauvre Charles.

CHARLES.

Mon père ! ma chère Georgette !

LES PÈRES ET MÈRES.

(*Embrassant ses enfans.*)

Nos chers enfans.

CHARLES.

Allons, camarades, le bissac à terre et au devoir.

(*Tous les petits savoyards mettent à terre leur bissac, et en tirent des fichus, des petites bourses, des colliers, etc. qu'ils donnent à leur mère pendant le couplet.*)

Air : *Escouta d'Jeanette.*

Tiens, voici mon père,
Voici les profits
De ton fils;
Ils t'plairont j'espère;
Ils son bien acquis.

LES ENFANS, *à leur mère.*

Voici les miens,
Ils sont les tiens,
Ma bonne mère.

CHARLES.

Nos biens, nos cœurs, prenez les tous,
Ils sont à vous.

LES ENFANS.

Famille chérie,
Si nous vivons tous,
C'est pour vous:
Est-il dans la vie
Des plaisirs plus doux!

LES PARENS.

Famille chérie,
Si l'on vit chez nous,
C'est par vous,
Est-il dans la vie
Des plaisirs plus doux ?

LES ENFANS.

Vivent les parens.

LES PARENS.

Vivent les enfans.

TOUS.

Des bonnes gens.

CHARLES.

Allons, mes amis, quand la nature a payé sa dette, c'est à l'amour à payer les siennes.

GEORGETTE.

Moi, je suis toute prête.

CHARLES,

Air *du Vaudeville des Innocens.*

Quand on a revu ses parens,
Quand la nature est satisfaite,
L'amour à son tour dans les champs
Attend les amis les amans.

CHOEUR.

Quand on a revu, etc.

JOSEPH.

De ce pays,
Quand je partis,
Je baillis mon cœur à Nicette:
Puis un' fauvette par dessus,
Pour qu'all' m'aimit de plus en plus
All' me promit des feux constans.,
Tant qu'all' garderait ma fauvette,
J'ons bien quelques petits tourmens,
J'n'ons vu que fauvettes aux champs.

CHARLES.

Bah! bah! qu'est-ce que cela prouve?

CHOEUR.

Quand on a revu ses parens.
Quand, etc.

PIERRE.

Quand je partis,
Moi je plantis
Un beau rosier pour ma Suzette,
All' me promit qu'all' m'attendrait,
Tant que mon rosier fleurirait.
J'allons voir l'effet d'ses sermens;

Mais j'ons un peu l'âme inquiète ;
Il a fait ben chaud ce printemps,
J'n'ons plus vu de fleurs dans les champs.

CHARLES.

Encore un imbécille !

CHOEUR.

Quand on a revu ses parens,
Quand la nature est satisfaite,
L'amour à son tour dans les champs,
Attend les amis, les amans.

(*Ils veulent tous s'en aller.*)

SIMON, *les arrêtant.*

Un moment, mes amis, un moment, il faut commencer par boire, c'est le principe de toutes les bonnes actions. A table. (*Il va vers le donjon.*) Allons, père Ambroise, tout est prêt.

CHARLES, *à Simon.*

Quel est ce père Ambroise ?

SIMON.

C'est un ermite que j'avons hébergé cette nuit. — Oh ! un brave homme.

CENE V.

LES MÊMES, CATINAT en ermite sort du donjon.

SIMON, *à Catinat.*

Vous allez vous mettre à table à côté de mon fils Charles.

(*M. de Catinat, Simon, Mathurine, Georgette et Charles vont se placer autour de la table. Les autres savoyards s'asseyent par terre, et se groupent sur le devant de la scène. Nicolas leur verse à boire.*)

CATINAT, *s'asseyant.*

Je ne demande pas mieux.

GEORGETTE.

Ni moi non plus.

CHARLES.

Ni moi. — (*En s'asseyant il regarde M. de Catinat.*) Ciel !

GEORGETTE.

Qu'est-ce que tu as donc ?

CHARLES, *se remettant de son trouble.*

Oh ! rien du tout... (*A part.*) Oh ! mon dieu !

CATINAT.

A la santé des enfans vertueux qui soulagent leurs pères.

SIMON.

C'est çà, à leur santé. Qu'ils vivent cent ans, deux cents ans, trente cents ans.

TOUS.

A leur santé. (*Ils boivent.*)

GEORGETTE, *à Charles.*

Mais qu'est-ce que tu as donc ? Tu ne bois pas à cette santé là, toi ?

CHARLES, *regardant toujours l'ermite.*

Mais si je bois. (*A part.*) C'est bien singulier.

MATHURINE.

Eh bien, mon petit Charles, toi qui as de l'esprit, dis nous donc queuque chose de gai, queuques gentillesses.

GEORGETTE.

Oh ! bien oui des gentillesses ! Il ne m'en dit pas seulement à moi, qui en attends depuis si long-temps ; il est d'un triste...

CHARLES, *affectant la gaîté.*

Mais non, mademoiselle, je ne suis pas triste... je suis gai, très-gai même... Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Des nouvelles de Paris ? eh bien il n'a pas changé de place.

SIMON.

Oh ! çà c'est clair. Il n'y a que les hommes qui en changent, n'est-ce pas, mon fils ?

CHARLES.

Et lestement encore.

Air : *De Marianne.*

Le plus fier coup de destinée,
Que j'ayons jamais vu là bas,
C'est quand pour une cheminée,
Je fus app'lé chez l'gros Lucas.
Comment va ça?
Couci, couça,
Me répond-il; mais j'ons queuque chose en tête:
Dépêche-toi,
Pendant c'temps, moi,
J'vas à la bourse, essayer je ne sais quoi.
Aussitôt dit, j'monte et j'vergette
La ch'minée au pauvre Lucas;
Et quand je me retrouve en bas,
Sa fortune était faite.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

(On entend un bruit de tambour.)

CATINAT, *se levant précipitament.*

Pourquoi ce bruit?

CHARLES, *l'observant.*

Il n'y a pas de doute. — Debout, camarades!

(Ils se lèvent tous.)

SIMON, *allant vers la montagne.*

Ah! jarnonbille, je parie que c'est ce grand baron de Spring.

CATINAT.

Le commandant de Barcelonette?

SIMON.

Le commandant de l'enfer. Il vient, comme à son ordinaire, faire ici quelques levées.

CATINAT.

Vous croyez?

SIMON.

Oh! vous l'allez voir. Un vieux pillard allemand, qui ne connaît que son prince Eugène, et ce qu'il y a à prendre dans un pays.

(A l'arrivée du baron, les petits savoyards se retirent au fond du théâtre.)

SCENE VI.

LES MÊMES, LE BARON DE SPRING, SOLDATS.

LE BARON *arrivant par un des côtés de la montagne.*

Alte. — Au nom de son altesse la prince Eugène, vous Krif, Kraf et Schlof, emparez vous de ce donjon, et de tout ce que vous pourrez y trouver.

KRIF.

Ya, ya, commandant. (*Il entre dans le donjon, avec deux camarades.*)

CATINAT, *à part.*

Quel contretemps!

LE BARON, *aux autres soldats.*

Vous autres, vous allez me suivre sur la hauteur voisine. (*Il s'avance.*) Quant à vous, braves gens, je suis charmé de vous trouver rassemblés, pour vous faire part des ordres que je viens de recevoir de son altesse la prince Eugène. Il a appris que M. de Catinat n'a pas abandoné le projet de se réunir avec le duc de Savoie, et il pense qu'il est possible qu'ils se donnent un rendez-vous dans ces montagnes. En conséquence, comme je n'ai l'honneur de connaître ni l'un ni l'autre, je vous ordonne de surveiller avec soin tous les voyageurs, et d'arrêter tous les individus qui paraîtront suspects. (*Appercevant M. de Catinat.*) Quel est cet Ermite?

CHARLES, *prend une bouteille et un verre sur la table.*

Allons, père Ambroise, encore un coup. — Il y a loin d'ici à votre ermitage.

CATINAT, *étonné, regarde Charles.*

C'est vrai.

CHARLES.

Mais, pour dieu, faites donc raccommoder le petit sentier qui conduit à votre demeure. Il y a vraiment de quoi rebuter toutes les bonnes âmes de la vallée qui vous portent des provisions.

CATINAT, *de même.*

J'y songerai.

SIMON, *à Charles.*

Tu le connais donc ?

CHARLES, *bas à Simon.*

Par cœur. — Taisez-vous.

LE BARON.

Je vous demande ce que c'est que cet ermite ?

CHARLES.

Eh pardine ! le père Ambroise, qui ne le connaît pas ? Un brave homme qui n'a pas plus de méchanceté que vous n'en voyez. C'est lui qui console les affligés, qui mange les œufs de nos poules, qui nous donne la pluie, la grêle quand nous en avons besoin : qui conseille aux femmes d'aimer leur mari, et qui ne leur prend rien pour çà dà ! C'est lui, enfin, qui recommande à Dieu tous les Savoyards, et au diable tout ceux qui nous font de la peine.

LE BARON.

Tertef ! la prince Eugène ; il ne croira jamais qu'un ermite ait tant de pouvoir là haut.

CHARLES.

Bah ! c'est son fort.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Jugez mieux le révèrend père,
Et surtout ses pieux travaux :
Contre lui le diable a beau faire,
Il lui fait bien tourner le dos.
Malgré ses ruses et ses trames,
Il est homme, en un seul instant,
A vous envoyer dix mille âmes
En paradis tambour battant.

LE BARON.

C'est bon. — Mais pourquoi ne répond-il pas lui-même ?

CATINAT.

Monseigneur, ce n'est pas toujours en parlant que l'on montre le plus d'esprit.

LE BARON.

C'est bien, — Je me tais. — Songez vous autres que si

vous parvenez à prendre M. de Catiuat, ce sera la plus belle action que j'aurai faite de ma vie, et cela me poussera diablement fort auprès de la prince Eugène.

CHARLES.

Bah ! Est-ce que le malheur d'autrui peut faire du bien à quelqu'un ?

LE BARON.

Toujours, toujours. Vous venez de France, et vous ne savez pas cela, petit drôle ?

CATINAT.

Oui, mes amis, M. le commandant a raison.

Air : *De la ronde.*

Dans Paris, dans Londre, à Rome,
Tout suit le même courant :
La chûte d'un habile homme
Élève maint ignorant.
Le bucheron dans nos plaines
Produit les mêmes dégats,
Les arbustes sont des chênes,
Quand les chênes sont à bas.

LE BARON.

C'est juste. — Ainsi vous répondez tous de cet ermite ?

CHARLES.

Oui, tous, tous ; n'est-ce pas, mes amis ?

TOUS.

Oui, tous, tous.

LE BARON, *à ses soldats.*

Garde à vous ! En avant, marche !

(*Il s'en va par la montagne. Les Savoyards se rangent d'un côté pour le voir partir.*)

SCENE VII.

THOMAS, CHARLES, GEORGETTE, SAVOYARDS, CATINAT.

CHARLES, *à part.*

Oh ! il faut savoir ce que c'est que çà ! — (*Haut.*) A mon tour le commandement : Arme au-bras, camarades.

(*Tous les enfans prennent leur triangle, leur vielle, leur marmotte. etc. et se mettent en ligne.*

TOUS.

Les voici.

CHARLES.

Eh bien, chacun chez soi. — A tantôt notre joyeuse entrée dans Barcelonette ; je vous ferai avertir par un air de vielle, quand il faudra partir.

MATHURINE, *à Charles.*

C'est cela. En attendant tu vas me suivre chez le notaire.

GEORGETTE.

Non, ma mère ; en attendant, il faut qu'il me dise tout ce qu'il a à me dire.

CHARLES.

Oui, oui, Georgette, je te le garde.

CHARLES.

Air :

Que la chansonnette
A tous les échos,
Des côteaux,
Annonce et répette
Voici les marmots.

Aux lieux d'notre enfance,
Rentrons en cadence,
Toujours va qui danse,
Et vivent les cocos.

Ah ! ah ! ah ! (*Ils sortent en dansant, et répettent en chœur.*)

Que la chansonnette,
A tous les échos, etc.

SCENE VIII.

SIMON, M. DE CATINAT, CHA GEORGETTE.

SIMON.

Eh bien! père Ambroise, qu'avez-vous d avez l'air tout triste au milieu de nostre fête.

CATINAT.

Oh non; mais je vous avoue que dans ce mo un peu distrait, l'absence de cet Ermite qu ici, commence à m'inquietter.

CHARLES, *à part.*

Un autre Ermite?

GEORGETTE, *avec curiosit*

Hein?

CHARLES, *bas.*

Tais-toi donc.

CATINAT.

S'il s'était égaré, je perdrais, peut-être l'occasion de lui parler.

CHARLES.

Eh! morgué, parlez donc, mon père jambes; il connaît tous les sentiers de ces d'un tour de main, il vous amenera votre vrai, mon père, avec toutes les précautions. Ecoutez bien çà. (*Haut.*) Je veux dire avec que l'on doit à son habit.

SIMON.

Oh! sois tranquille, je ne suis pas plus manquer, que je ne manquerais une bouteil dans notre cellier. Viens avec moi, ma fill

GEORGETTE, *à Charl*

Eh bien, vous restez là, monsieur?

CHARLES.

Mais laisse-moi donc, j'ai affaire.

GEORGETTE.

Affaire sans moi! est-ce que çà se peut? Oh! mon dieu! mon dieu, comme ils sont ces amans quand ils reviennent de Paris. (*A Catinat.*) Tenez, monsieur, je vous en fais juge.

Air *du Vaudeville de la Jolie Blanchisseuse.*

C'est pour vous qu'il me délaisse;
Mais j'vous crois honnête et bon,
Quelque motif qui le presse
Eclairez donc sa raison.
Pour un garçon qu'a l'cœur tendre,
Qui veut être mon époux,
D'grace faites lui comprendre
Que je vaux bien mieux que vous.

CATINAT, *en riant.*

Oui, oui.

GEORGETTE, *à Charles.*

Je te revaudrai çà, va.

(*Elle sort en ayant l'air de menacer Charles.*)

SCENE IX.

CHARLES, M. DE CATINAT.

CATINAT, *prenant Charles par le bras.*

Etrange enfant; qui es-tu donc?

CHARLES, *d'un air gai.*

Tiens, est-ce que vous ne l'avez pas vu?

Air : *Colpigi.*

S'suis fils de Simon d'honnête homme,
Il n'a rien, moi je suis tout comme,
Il fût longtemps, trotant, frotant,
Par respect moi j'en fais autant.
Quatre cents ans de ramonage,
Nous ont illustrés d'âge en âge,
Et malgré ces titres d'honneur,
J'n'en suis pas moins vot' serviteur. (*bis.*)

CATINAT.

Tu habites cette vallée ?

CHARLES.

Quinze jours par an, pour vous servir.

CATINAT.

Tu as donc déjà commencé tes voyages ?

CHARLES.

Dam, quand st'argent ne vient pas, il faut bien l'aller chercher.

CATINAT.

Et tu as été à Paris ?

CHARLES.

J'ons fait mieux que çà, j'en suis revenu.

CATINAT, *avec étonnement.*

Ah !... Tu as un empressement à obliger qui m'étonne.

CHARLES.

Et pourquoi donc ? En fait d'çà, vaut mieux aller vîte que pas du tout.

CATINAT.

Mais, ne m'ayant jamais vu...

CHARLES.

Qu'est-ce que cela fait ?

CATINAT.

Pas même à cet ermitage dont tu parlais tout à l'heure ?

CHARLES.

Oh ! celui-là, ou un autre, qu'importe ?

CATINAT.

C'est que tu mets dans tes manières, dans tes soins, un zèle...

CHARLES.

Oh ! moi, je n'y mets rien du tout. J'allons à la bonne franquette. (*A part.*) Si je n'avais pas peur de lui faire de la peine...

CATINAT, *avec amitié.*

Eh bien, sois franc, mon ami.

CHARLES, *ému, à part.*

Son ami! Oh! mon dieu! mon dieu! je n'y tiendrai pas.

CATINAT.

Pourquoi avais-tu l'air de craindre les questions que ce commandant m'adressait?

CHARLES.

Oh dame... il y a tant de moines qui ne connaissent que leurs patenotres et qui ne savent pas répondre aux gens de guerre, v'là tout.

CATINAT.

Air *du Vaudeville de Figaro.*

Il est certain que la guerre,
Trouble un ministre de paix:
Mais pourquoi charger ton père
D'aller se mettre aux aguets?

CHARLES.

N'est-ce donc pas pour bien faire
Qu'ici vous êtes venu?

CATINAT, *à part.*

Ciel! serais-je reconnu?

CHARLES, *se jettant à ses pieds.*

Oui, monseigneur.

Mon cœur vous a reconnu.

CATINAT.

Que dis-tu?

CHARLES.

M. de Catinat, voyez à vos pieds le pauvre enfant qui vous doit la vie.

CATINAT, *voyant revenir le baron de Spring.*

Malheureux! tu me trahis.

CHARLES, *se levant précipitamment.*

Pas si bête, monseigneur.

(*Il se met à danser autour de lui.*)

Air: *Diga d'Jeanette.*

Diga d'Jeanette,
Veux-tu me servir
Larirette?
Diga d'Jeanette
C'est tout mon plaisir.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE BARON DE SPRING.

LE BARON, *à part en entrant.*

Il n'est pas seul!

CHARLES, *de même.*

C'qu'il faudra faire,
Vous me l'direz bien
Larirette,
Et moi j'espère,
Que j'n'en perdrai rien.

LE BARON, *avec humeur.*

Que fais-tu là, toi?

CHARLES.

Pardine, vous le voyez, je fais mon métier; je divertis le révérend père.

LE BARON.

Éloigne toi.

CHARLES.

Laissez donc, il m'a trop bien payé, il faut qu'il ait le reste de ma chanson.

Même air.

Mais pauv' Jeanette,
A c'que chacun dit
Larirette,
T'es bien jeunette,
T'as bien peu d'esprit.
J'sarvons tout d'même,
Si j'n'as peu d'esprit
Larirette,
Pour ceux qu'on aime,
C'est l'cœur qui suffit.

LE BARON.

Tertelf! Ne t'ai-je pas dit de t'en aller?

CHARLES.

Eh! ne vous fâchez pas, si le révérend père est content.

CATINAT, *prenant la main de Charles.*

Oui, mon ami, très-content.

CHARLES, *lui baisant la main avec respect.*

Eh bien ! je m'en vas.

LE BARON.

Oui, va-t-en.

GEORGETTE *arrivant, et ayant l'air de chercher Charles.*

C'est bien fait, monseigneur. (*Elle lui fait une révérence.*) (*A Charles.*) Ah ! tu viendras, peut-être ?

(*Elle le prend par le bras, et sort avec lui.*)

SCENE XI.

LE BARON DE SPRING, M. DE CATINAT.

LE BARON.

Je suis revenu sur mes pas pour avoir une petite explication avec vous.

CATINAT.

Avec moi ? (*Regardant de côté et d'autre.*) Oh ! si le duc de Savoie allait venir en ce moment.

LE BARON.

Tout à l'heure, quand vous me parliez, je me suis aperçu qu'il y avait sous cet habit...

CATINAT, *vivement.*

Quoi donc?

LE BARON.

Plus d'esprit qu'il n'en faut pour un moine, et çà me convient.

CATINAT, *avec impatience.*

A la bonne heure. En quoi puis-je vous être utile? Hâtez-vous.

LE BARON.

A faire ma fortune et la vôtre.

CATINAT.

Oh ! la mienne n'est pas aisée à faire.

LE BARON.

Pourquoi donc ?

CATINAT.

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

C'est un tort de mon caractère,
Qui cherche les dangers partout.
La fortune ne peut me plaire,
Que quand je l'ai poussée à bout.
Je ne le dirais à personne ;
Mais vous entraînez les cœurs francs,
En général ce qu'on me donne,
Me plait moins que ce que je prends.

LE BARON, *à part.*

Diable ! c'est un coquin, je ne risque rien d'en faire mon ami (*Haut.*) Justement ce que j'ai à vous demander n'est pas sans difficultés.

CATINAT.

Eh bien, voyons.

LE BARON.

Plus bas, donc. Malgré les avis du prince Eugène, je n'espère pas rencontrer ici, M. de Catinat. Il n'est pas assez simple pour s'engager dans nos montagnes, ou si il y vient, il n'y viendra pas seul.

CATINAT.

Je suis de votre avis.

LE BARON.

Air : *Du lendemain.*

On connaît sa prudence,
Et son esprit avisé.
C'est de toute la France
Le guerrier le plus rusé ;
On me vante pour ma tête,
Mais soyez sûr, mon ami,
Que je ne suis qu'une bête,
Auprès de lui.

CATINAT.

Puisque vous le dites, je le crois. Alors qu'y a-t-il à faire ?

LE BARON.

Parlez donc plus bas. Sous votre habit on peut tout observer, tout apprendre, et en vous introduisant dans le camp de M. de Catinat, en gagnant sa confiance, il vous serait aisé de m'instruire de tous ses projets.

CATINAT.

(*à part.*) Le pauvre homme ! (*Haut.*) Vous ne pouviez mieux vous adresser.

LE BARON.

En vérité ?

CATINAT.

Il n'y a pas plus de vingt-quatre heures que j'ai eu de ses nouvelles.

LE BARON.

Eh bien ?

CATINAT.

Il médite en ce moment, contre vous, la plus terrible entreprise.

LE BARON.

Contre moi ? Il me craint donc ?

CATINAT.

Pas du tout ; mais il se propose d'attaquer votre fort par le revers du col de Fenestrelle.

LE BARON.

Là ! je l'ai écrit encore hier au prince Eugène, que je ne serais jamais pris que par le col. Mais comment savez-vous ?

CATINAT.

Par quelqu'un qui ne m'a jamais trompé. Un Ermite de mes amis, que j'attends ici pour conférer avec lui sur le salut des âmes qui nous sont confiées.

LE BARON.

Et c'est lui qui vous a dit...

CATINAT.

Que M. de Catinat voulait vous renvoyer à Vienne, et délivrer cette vallée de vos exactions.

LE BARON.

Eh dieu ! je le trouve plaisant, M. de Catinat. Est-ce

qu'il ne veut pas que je vive ? Et le droit de la guerre, donc ?

CATINAT.

Ah ! doucement.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Ce n'est pas sur le brigandage
Que la guerre a fondé ses droits.
La grandeur d'âme, le courage,
Voilà la source des exploits.
Le désespoir et la misère,
Sont un outrage à la valeur :
La première loi de la guerre,
C'est de la faire avec honneur.

(*Le baron fait un signe d'étonnement.*)

C'est ce que dit M. de Catinat.

LE BARON.

Bah ! bah ! Il est français lui, çà ne me regarde pas. Je cours bien vite profiter de vos bons avis... Mais qu'est-ce ?

SCENE XII,

LES MÊMES, SIMON, LE DUC DE SAVOIE, *en Ermite.*

SIMON, *arrivant par la montagne.*

Le voici, le voici, père Ambroise. Quand je vous disais que je ne le manquerais pas.

CATINAT, *à part.*

Ciel ! le duc de Savoie... (*Haut.*) Ah ! père Hiacinthe, soyez le bien venu. (*Au baron.*) C'est l'Ermite dont je vous parlais.

LE DUC, *s'inclinant.*

Que la paix soit avec nous.

CATINAT.

C'est mon désir le plus sincère.

LE DUC.

C'est mon vœu le plus ardent. (*A part.*) Quel est cet officier ?

CATINAT.

(*A part.*) C'est un sot. (*Haut.*) Je me flatte que

vous serez content des propositions que j'ai à vous faire pour le bien de l'ordre (*au duc, à part*) de la part du roi, mon maître.

LE DUC.

Je me flatte que vous serez satisfait de ma résignation.

CATINAT.

Air : *Dans ce sallon, ou du Poussin.*

Vous reconnaîtrez les bontés
Du tout puissant qui vous appelle;
Il veut vous voir à ses côtés.

LE BARON.

Diantre, la place est assez belle.

LE DUC.

Les pêcheurs à ma loi soumis,
Vont s'amander sous sa puissance;
Ils rendront tout ce qu'ils ont pris.

LE BARON.

Un moment?

Je ne suis pas de l'observance.

Mais c'est égal, bonnes gens : occupez-vous du salut des autres, je vais songer au mien. (*On entend un bruit de trompette.*) Quel est ce nouveau bruit?

SCENE XIII.

LES MÊMES, CHARLES, UN ENVOYÉ.

CHARLES, *accourant.*

Des dépêches pour M. le commandant. (*Apperçevant le duc, à part.*) Ah! il est arrivé. (*Haut.*) On demande M. le commandant.

LE BARON.

Eh! bien qu'on se présente.

UN SOLDAT, *tenant un paquet cacheté.*

C'est de la part du Prince Eugène.

TOUS, *à part.*

Ciel!

LE BARON.

Donnez... (*Il lit bas.*)

CATINAT et LE DUC, *à part.*

Air : *De Madelinette.*

De cette dépêche imprévue,
Grand dieu, quels seront les effets !
Si nous manquons cette entrevue,
Il n'est plus d'espoir pour la paix.

SIMON, *à Charles, en regardant le baron.*

Tiens, on dirait qu'il les soupçonne.

CHARLES.

Eh ! non, non, vous vous méprenez.

SIMON, *de même.*

Je vois qu'il pâlit et s'étonne.

CHARLES.

Les sots toujours sont étonnés.

CATINAT et LE DUC, *à part.*

De cette dépêche imprévue,
Grand dieu, etc.

ENSEMBLE.

CHARLES, *à part.*

De cette dépêche imprévue.
Quels que soient ici les effets,
Ils obtiendront leur entrevue,
Dussai-je me perdre à jamais.

SIMON, *à part.*

De cette dépêche imprévue.
Ils paraissent peu satisfaits,
Et sur leur sort j'ai l'âme émue,
Comme si pour moi je craignais.

LE BARON, *après avoir lu, a la cantonnade.*

Hola! Krif, Krof, Schlof, grenadiers du poste, serrez les rangs, barrez tous les chemins. Vous, messieurs les bonnes gens, écoutez ce qu'on m'écrit.

« Baron de Spring, j'ajoute à l'avis que je vous ai donné » ce matin, touchant M. de Catinat, qu'il est positive- » ment sorti de son camp il y a vingt-quatre heures, qu'il » s'est dirigé vers votre vallée, et qu'il est déguisé en Er- » mite. Si notre bonne fortune le fait tomber entre nos » mains, qu'il me soit sur-le-champ envoyé au quartier » Impérial. *Signé*, le Prince EUGÈNE. »

CATINAT et LE DUC, *a part.*

Tout est découvert.

LE BARON.

Je ne sais, Messieurs, lequel de vous a l'honneur d'être M. de Catinat; et, dans le doute où je suis, je crois de mon impartialité de vous arrêter tous deux l'un et l'autre.

LE DUC, *à Catinat.*

Vous êtes plus exposé que moi, ne me démentez pas. (*Haut.*) Il n'y a plus de doute, M. le commandant; et puisque vous êtes si bien averti, les déguisemens sont inutiles. Vous voyez en moi M. de Catinat. (*Il passe entre Catinat et le baron.*)

LE BARON.

Je vous remercie, Monsieur. Krif? la clef du donjon.

CATINAT, *bas au duc.*

Mais, prince, je ne souffrirai pas.

LE DUC, *bas.*

Paix.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Quelque soit ici le danger,
Auquel un tel aveu m'expose,
Je ne crains point de m'engager,
Quand de l'honneur je sers la cause.

(*A Catinat.*)

Je dois espérer mon pardon,
Du favori de la victoire,
On peut bien lui ravir son nom,
On ne peut lui ravir sa gloire.

LE BARON, *après avoir ouvert le donjon.*

Si ce n'est pas abuser de la complaisance de Monsieur le Maréchal, il aura la bonté d'entrer dans ce donjon, jusqu'à ce que j'aie disposé une escorte digne de l'accompagner. (*A Catinat.*) Et vous, Monsieur le donneur d'avis, vous allez me suivre, à l'instant même, au fort de Barcelonette.

CATINAT, *à part.*

Ciel! plus d'entrevue.

CHARLES, *à Catinat.*

Laissez donc.

LE BARON, *avec humeur.*

Et là, je vous apprendrai comment je traite les gens qui se moquent de moi.

CHARLES.

Eh bien, c'est malin ce que vous allez faire là.

LE BARON.

Comment? comment ? et de quoi vous mêlez-vous?

CHARLES, *se mettant entre le baron et Catinat.*

Pardine, je me mêle de vos intérêts et des nôtres: ne voyez-vous pas que ces deux hommes sont venus ici pour le même objet; et vous les séparez! Deux méchans qui ont voulu nous donner la paix! qui vous répond que ce ne sont pas deux Catinats.

LE BARON.

Oh! par exemple! deux Catinats!

CHARLES.

Pourquoi, non?

LE BARON.

Air : *Du petit matelot.*

Vous vous raillez de moi, je pense
Est-il deux Césars sous les cieux?
Est-il deux Catinats en France?

SIMON.

Non, vraiment on n'en voit pas deux.

LE BARON.

Et s'il faut que je vous confonde,
Est-il pour le bonheur commun,
Deux barons de Spring dans le monde?

CHARLES.

Non vraiment, c'est bien assez d'un.

Mais c'est égal; ils doivent être aussi dangereux l'un que l'autre.

Air : *En guerre ces aventures.* (Des Pages.)

Puisque l'un s'est fait connaître,
Pour monsieur de Catinat,
A coup sûr, l'autre doit être
Queuq' coupabl' du même état,
Queuq' enragé qu'on renomme,
D'nos droits queuq' maudit apui,
Enfin queuq' chien de grand homme,
Qui ne vaut pas moins que lui.

Et je vous camperais bien vîte tout çà en prison. (*Bas à Catinat.*) Çà vous convient-il?

CATINAT, *à Charles.*

Oui. (*à part.*) Qu'avons-nous à craindre, si nous pouvons signer notre traité?

CHARLES, *au baron.*

Oui, morbleu! en prison tous les deux.

LE BARON.

Mais... mais...

CHARLES, *montrant M. de Catinat.*

L'envoyer à Barcelonette! si l'on prend votre fort, c'est autant de perdu pour vous, et en l'envoyant de suite au prince Eugène, au lieu d'une capture, il vous en paierait deux.

LE BARON, *à part.*

Diable! il a raison l'enfant! (*Haut.*) Taisez-vous, petit drôle, je sais mieux mon devoir que vous, peut-être..... Oui, en prison, messieurs, en prison.

(*Il fait entrer Catinat et le duc.*)

CATINAT, *bas a Charles en passant près de lui.*

Bien, mon enfant, tâche de parvenir jusqu'à nous, j'ai besoin de toi pour prévenir nos troupes qui nous ont suivis.

CHARLES, *bas.*

C'est dit, monseigneur. (*Le baron ferme la porte du donjon.*) Ferme, ferme la cage, ça n'empêchera pas les oiseaux de chanter.

SCENE XIV.

SIMON, CHARLES, LE BARON, SOLDATS, GEORGETTE, MATHURINE.

LE BARON, *en fermant la porte.*

Ah! M. de Catinat, vous vouliez communiquer avec le duc de Savoie. Heureusement que je suis venu à temps pour vous en empêcher. Et puis vous aviez le projet de me faire voyager!... Mes amis, n'êtes-vous pas d'avis que M. le Maréchal ira plus loin que moi?

CHARLES.

Ya, ya, commandant.

LE BARON.

Soyez tranquilles, je ne vous quitterai pas de sitôt. J'aime votre pays, extraordinairement beaucoup.

MATHURINE.

Vous êtes bien bon, monseigneur.

LE BARON.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Les habitans y sont timides,
Je les mène comme je veux;
Je n'ai pas des gouts très-avides;
Mais je prends tout ce que je peux.
Je trouve en ces lieux des hommages,
Un air toujours pur, dieu merci,
Et puis d'excellens paturages,
Où puis-je mieux vivre qu'ici?

Il place trois sentinelles devant la porte du donjon.

Sentinelles! faites bien votre devoir jusqu'à mon retour.

LES SENTINELLES.

Ya, commandant, ya.

(*Le baron s'en va avec les autres soldats.*)

SCENE XV.

CHARLES, SIMON, GEORGETTE, MATHURINE, SENTINELLES.

CHARLES, *à part.*

Maudites sentinelles! Comment parvenir jusqu'à eux... (*Regardant le donjon.*) Mais ce mur... cette cheminée... c'est mon métier.

SIMON.

A présent j'espère que tu vas m'expliquer..!

CHARLES.

Eh! mon père, il ne s'agit pas d'expliquer, il faut agir.

GEORGETTE.

A présent, monsieur, j'espère que vous allez me parler de votre amour...

CHARLES.

Oui... oui, Georgette... il faut escalader le mur.

GEORGETTE.

Hein?

MATHURINE, *à Charles.*

Il est temps, je crois, d'aller chez ce notaire qui nous attend depuis deux heures?

CHARLES.

Oui, oui, ma mère... dussai-je m'y rompre le col.

MATHURINE.

Comment? comment? chez le notaire...

CHARLES.

Mais allez-y vous-même; vous savez bien que je m'en rapporte à vous. Vous, mon père, allez chercher votre muzette.

GEORGETTE, *à Charles.*

Mais méchant que vous êtes...

CHARLES, *l'embrassant*

Tiens, tiens Georgette, je t'aime, je t'adore, je ne suis bien qu'avec toi... mais va-t-en.

GEORGETTE.

Où donc?

CHARLES.

Sur la montagne; et d'un tour de vielle appelle tous nos amis. (*Georgette entre chez elle, en ressort un instant après, et va se placer sur le haut de la montagne.*)

SCENE XVI.

CHARLES, LES SENTINELLES.

CHARLES.

Eh bien, camarades, il fait beau, n'est-ce pas?

KRIF.

On nous a défendu de répondre.

CHARLES.

Et de chanter?

KRIF.

Tout de même.

CHARLES.

Et de boire?

SCHLOF.

C'est différent.

CHARLES.

Eh bien, buvez.

LES SOLDATS.

Volontiers.

GEORGETTE *sur la montagne, jouant un air de vielle.*

LES SOLDATS.

Mais, qu'est-ce que c'est que cette jolie musique?

CHARLES.

Ce sont mes petits camarades qui viennent me prendre pour faire notre entrée à Barcelonette.

GEORGETTE, *sur la montagne.*

Air: *C'est madame la baronne.*

Gais enfans de la montagne,
Escouta votre compagne,
Venez tous d'ici, de là.
Là, là, là,
La chemina du haut en bas.

CHOEUR *dans la coulisse.*

Là, là, là,
La chemina du haut en bas.

SCENE XVII.

LES MÊMES, SAVOYARDS et SAVOYARDES.

PIERRE.

Il paraît sur le haut de la montagne avec une partie de ses camarades: Les autres arrivent d'un autre côté.

Même air.

Les enfans de la montagne,
Quand faut servir leur compagne,
Sont toujours tous prêts à ça,
La, la, la,
La chemina du haut en bas.

CHOEUR, *en avançant sur le devant.*

La, la, la,
La chemina du haut en bas.

LES SOLDATS.

La jolie petite troupe.

CHARLES, *à tous ses amis, en passant devant eux, et à demi-voix.*

Mes amis, il faut distraire et occuper ces soldats.

TOUS.

Nous v'là.

PIERRE, *imitant le cri des Savoyards.*

La lanterne magique, la pièce curieuse.

JOSEPH, *de même.*

Qui veut voir la marmotte en vie ?

GEORGETTE, *aux soldats.*

Messieurs, voulez-vous entendre la chanson de la petite Javotte, avec la danse savoyarde ?

CHARLES.

Oui, oui, la chanson à ces Messieurs. On ne leur défend pas de prendre du plaisir pour rien, n'est-ce pas ?

LES SOLDATS.

Ya, ya, jamais.

CHARLES.

Allons, mon père, placez-vous là, et accompagnez nous de votre musette.

SIMON.

Je ne demande pas mieux. -- Allons, mes enfans.

(*Il monte sur un petit tertre placé au pied d'un arbre qui s'élève contre le mur du donjon.*)

GEORGETTE *sur le devant de la scène, en s'accompagnant de sa vielle.*

Air : *De M. Ducrai.*

A Paris s'en allait Javotte,
Cherchant l'amant qu'alle a perdu.
All' n'emportait que sa marmotte,
Et son amour et sa vertu ;
Pour entreprendre un tel voyage,
Avec rien qu'çà,
Il faut dèjà
Bien du courage.

SIMON, *avec le chœur.*

Bien du courage.

CHARLES, *sur le haut de l'arbre.*

J'ai du courage.

(*Pour atteindre le mur, il met le pied sur l'épaule de Simon, qui cesse de jouer de la musette.*)

LES SOLDATS.

Et la musique donc ?

SIMON, *reprenant sa musette.*

Me v'là, me v'là.

(*Charles se cache dans l'arbre : Ritournelle pendant laquelle les petits savoyards dansent à la manière du pays. Les sentinelles placées devant la porte du donjon, s'avancent peu à peu.*)

GEORGETTE.

Même air.

Au pied d'un' tour v'là que Javotte,
Entend ces plaintes par hasard :
Vous, qui portez une marmotte,
Ayez pitié du savoyard :
C'était l'objet de sa tendresse,
C'est son accent,
Et vite all' sent
Qu'il faut d'l'adresse.

SIMON, *avec le chœur.*

Oui de l'adresse.

CHARLES, *montant sur le toit.*

J'ai de l'adresse.

(*Arrivé au haut de la cheminée du donjon, il s'y glisse en répétant le refrain. Ritournelle comme au premier couplet.*)

GEORGETTE.

Même air.

All' réveille sa bête, Javotte,
All' chante, all' font tout' deux leurs tours;
On n'est pas chich' d'une marmotte,
Quand il s'agit de ses amours.
Le geolier vient ; all' recommence,
Bien poliment.
C'était l'moment
De la prudence.

SIMON, *avec le chœur.*

Oui, d'la prudence.

CHARLES.

J'ai de la prudence.

(*Il paraît au haut de la cheminée, tenant deux écharpes, qu'il montre à son père. Ritournelle. Les soldats appuyés sur leur fusil, semblent écouter avec attention.*)

GEORGETTE.

Même air.

L'amant voit le jeu de Javotte,
Il en profite, et dans le temps
Que l'geolier joue à la marmotte,
L'savoyard fuit et gagne aux champs.
C'qu'i prouv' qu'on n'doit jamais en France,
Grand ou petit,
Perdre l'esprit,
Ni l'espèrance.

CHOEUR.

Ni l'espérance.

(*A la fin de ce couplet, Charles se trouve avec son père sur le milieu de la montagne; il lui remet une écharpe et tous deux prets à partir l'un d'un côté et l'autre de l'autre, s'embrassent et répettent* :)

Ni l'espérance.

(*Ils s'éloignent. Ritournelle.*)

JOSEPH.

Air : *Buvons à momus.* (du Panorama.)

Allons, gai coco, la grand' bourrée,
Unissons-nous tous,
Faisons les foux.

(*Il prend les Savoyards par la main, et les fait danser en rond autour des soldats.*)

CHOEUR, *en dansant.*

Allons, mes amis, la grand' bourrée,
Messieurs les soldats, imitez-nous.

JOSEPH.

Pour bien finir une soirée,
Et bien saisir
Le plaisir;
Il faut s'unir.

CHOEUR, *en dansant.*

Pour bien finir, etc.

TOUS.

Youp, youp.

KRIF. (*Il met son fusil contre le mur.*)

Je cède à la gaîté qui m'emporte,
Adieu le donjon
Et la prison.

LE BARON, *à un soldat qui l'a suivi.*

M. le colonel vous êtes sûr de votre escorte ; vous avez bien entendu mes ordres, je vais vous livrer les deux prisonniers. (*Il ouvre la prison. A l'instant on entend un bruit continuel de coups de canon. La montagne se garnit de soldats, et sur le milieu on voit deux drapeaux se réunir. Les Savoyards frappent leurs triangles.*

TOUS.

Vive France ! vive Savoie !

SCENE XIX.

LES MÊMES, CHARLES, SIMON, GEORGETTE, MATHURINE et SAVOYARDS.

LE BARON.

Qu'entends-je ? -- D'où viennent ces soldats ?

CHARLES.

Ma foi, Monsieur le commandant, c'est mon père et moi qui avons été les chercher.

SIMON.

Et j'sommes bien fâchés si je vous avons fait attendre.

LE BARON.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

CHARLES.

T'nez voilà vos deux Ermites qui vont vous l'expliquer.

SCENE XX et dernière.

LES MÊMES, CATINAT, LE DUC DE SAVOIE.

(*Ils sortent du donjon, revêtus de leur costume ordinaire, et se donnant la main.*)

LE BARON, *étonné.*

Ah ! est-il possible...

CATINAT.

Oui, Monsieur le baron, vous pouvez mander à Monsieur le prince Eugène, que le duc de Savoie et Catinat viennent, par un traité solennel, de réunir deux peuples qui n'auraient jamais dû être divisés.

TOUS.

Vive France ! vive Savoie !

LE BARON.

C'est bien honorable pour moi. -- Mais son altesse le prince Eugène, il sera bien étonné...

LE DUC.

Point de réflexions, Monsieur le commandant.

Air : *Voilà bien le mot ordinaire.* (des Pages.)

Le noeud qui m'attache à la France,
De mon peuple assure l'honneur;
Je recouvre enfin la puissance
De veiller seul à son bonheur.
D'un héros la vertu guerrière,
A su le protéger long-temps;
Mais pour rendre heureux des enfans,
Un tuteur ne vaut pas un père.

TOUS.

Vive Monseigneur !

CATINAT, *à Charles, avec amitié.*

Charles, tu nous as bien servis.

CHARLES.

Ma foi, Monseigneur, un savoyard n'est bon qu'à çà.

CATINAT.

Il te faut une récompense,

CHARLES.

Ah ! pour çà...

CATINAT.

Air : *De bien égayer la journée.*

Non, non je sais ce que je doi
A ton dévouement mémorable,
Je veux le raconter au roi,
Et j'espère obtenir pour toi,
Bientôt une place honorable.

CHARLES.

En fait de place, monseigneur,
Mon ambition est bornée,
Que le roi m'accorde l'honneur
De m'placer, de m'placer dans sa cheminée.

Et vous pouvez lui dire que je le sarvirons de main de maître, et que je n'irons pas pour lui que d'un côté.

CATINAT.

Fort bien ; mais en attendant épouse ta Georgette, et je me charge du contrat.

LE DUC.

Et moi du bonheur de toute la famille.

GEORGETTE.

Ah ! mon die les bonnes idées. Vous êtes
les premiers q' parlé de la journée.

LE DUC.

Mais il importe de prévenir de jaloux ressentimens. Adieu, Monsieur le Maréchal, j'ai plus gagné aujourd'hui que si je vous avais vaincu.

CATINAT.

Vous avez raison, prince, un traité de paix vaut mieux que la plus belle victoire.

(Ils montent tous deux vers leurs troupes. Parvenus au milieu de la montagne, ils s'embrassent au roulement général des tambours, et se séparent. Les troupes les suivent.

VAUDEVILLE.

Air : *De Wicht.*

CHARLES.

Gai, coco, qu'un joyeux refrain
Se mêle à la gaîté publique,
Prenons triangle, tambourin
Et lanterne magique,
Sous d'autres lois, d'autr' étendarts,
Voir notre pauv' Savoie heureuse,
C'est enfin pour les savoyards,
La pièce curieuse.

SIMON.

Comme un autre dans mon printems,
Courant de pratique en pratique,
J'montrais aux belles de mon tems,
La lanterne magique.
Aujourd'hui, ce n'est plus cela,
Je bois; et quand l'année heureuse
A rempli mon tonneau, voila
Ma pièce curieuse.

MATHURINE.

La vie est dit-on un roman,
Où tout est faux et chimérique;
Où tout pass' vite, c'est vraiment
La lanterne magique.
Mais quand la toile va s' baisser,
Il n'est docteur, ni connaisseuse
Qui n'voulut voir recommencer
La pièce curieuse.

PIERRE.

Belles, au printems de vos jours,
A vous flatter chacun s'applique,
Tout dans la saison des amours
Est lanterne magique;
Mais n'y jouez pas trop souvent,
La pratique en est dangereuse,
Moins on la montre, et plus on rend
La pièce curieuse.

JOSEPH.

Lison s'figurait a quinze ans,
L'himen comme un spectacle unique,
All' l'attendait comm' les enfans,
La lanterne magique.
Alle épousit le vieux Lucas;
Mais Lison confuse et honteuse,
Vit bientôt que ce n'était pas
La pièce curieuse.

LE BARON.

Quand Diogène rencontra,
Un sage héros dans l'Attique,
Sans doute, il portait ce jour là,
La lanterne magique.
Si Diogène revenait,
Dans la France victorieuse,
Sans lanterne il retrouverait,
La pièce curieuse.

NICOLAS.

J'avions un procès à Paris,
Pour gagner l'chef de la pratique,
J'eus beau le régaler gratis,
D'la lanterne magique.
Un' pièce manquait à c'procès là,
Ma femme s'fit solliciteuse,
Et soudain le juge trouva,
La pièce curieuse.

GEORGETTE.

Quand un ouvrier sans pareil,
Bâtit s't'univers magnifique,
Au monde il baillit le soleil,
Pour lanterne magique.
Puis de l'homme droit planté là,
Pour réveiller l'âm' paresseuse,
Il fit la femme et lui dit : v'la
Ta pièce curieuse.

CHARLES, *au Public.*

A retracer des noms fameux
Quand le vaudeville s'applique,
Il ne peut qu'offrir à vos yeux,
La lanterne magique.
Vous seuls, pouvez par des bravos,
Par une indulgence flatteuse,
Faire de ses petits tableaux,
La pièce curieuse.

FIN.

L'ÉTOURDERIE,

OU

COMMENT SORTIRA-T-IL DE LA?

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. RADET,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 30 *avril* 1808.

PRIX : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire DU THÉATRE DU VAUDEVILLE, et au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

TOM.

A six lieues de Paris, grace à mes recherches, et je dis que ce n'est pas sans peine.

LINVAL.

Je vais la voir!

TOM.

C'est-à-dire l'entendre, et encore, reconnaîtrez-vous sa voix à travers le caquetage de ces demoiselles?

LINVAL.

Si je la reconnaîtrai!

Air : *Du partage de la richesse.*

Ma chère Hortense! ah! qu'elle vienne,
Et dans l'ivresse de mes sens,
Parmi ses compagnes, sans peine
Je distinguerai ses accens,
Ou plutôt j'n'entendrai qu'elle.
Oui dans un délire enchanteur,
La voix d'une amante fidelle
Est la seule qui parle au cœur.

TOM.

C'est charmant: mais je vous l'ai déjà dit; il eût été plus sage de l'oublier.

LINVAL.

L'oublier! On voit bien que tu ne connais pas Hortense.

TOM.

Non, monsieur!... mais si vous voulez... (*Voyant Linval occupé d'ecouter du côté du mur.*) Oh! il n'y a personne encore, il est trop matin, vous avez bien le temps de me conter l'histoire de votre amour.

LINVAL.

Ecoute: Avant la première campagne, j'eus occasion de voir Hortense chez son père, négociant, avec qui j'avais quelques comptes à régler: elle avait à peine quinze ans, mais une figure, un esprit, un cœur...

TOM.

Tout ce qu'il faut pour tourner la tête d'un jeune officier.

LINVAL.

J'en devins éperdument amoureux; je ne lui déplus

pas, et je la demandai en mariage à son père qui me refusa, parce que, sa fille et moi, nous étions trop jeunes; mais comme il ne m'ôta pas tout espoir, je partis pour l'armée, en jurant à mon Hortense une fidélité éternelle.

TOM.

Vous voilà séparés; mais la correspondance s'etablit...

LINVAL.

Et ne dure pas long-temps. Bientôt toutes mes lettres demeurent sans réponse. Cependant le père fait de mauvaises affaires; son commerce va mal, et il est au moment de manquer lorsqu'il trouve un monsieur Griffard, vieux procureur, qui s'offre de lui prêter, sans intérêt, une somme de cinquante mille francs qui peut le sauver, à condition que s'il n'a pas remboursée ladite somme, dans deux ans, il donnera sa fille en mariage audit procureur.

TOM.

Comment donner de l'argent pour épouser une fille qui n'a rien! un procureur! quelle déraison!

LINVAL.

L'amour dans une vieille tête peut-il faire autre chose que de déraisonner?

TOM.

Et le père consent à ce bel arrangement?

LINVAL.

Dans l'espoir de rétablir sa fortune et de retirer sa promesse: mais il meurt quelques mois après; sans s'être acquitté, et ses affaires étant encore en mauvais état, les huissiers et le procureur font si bien que la succession s'en va en frais, et que Griffard demeure créancier d'une somme de 50,000 livres.

TOM.

Hypothéquée sur une fille de dix-sept ans.

LINVAL.

Dont il est de plus le tuteur.

TOM.

J'entends, et comme il craint le retour d'un officier hardi et entreprenant, il met secrettement la fille en pension, loin de Paris, pour y rester jusqu'à l'expiration des deux années, au bout desquelles, faute de remboursement, mademoiselle Hortense doit devenir madame Griffard.

LINVAL.

Jamais.

TOM.

Avez vous les cinquante mille francs qui peuvent la dégager ?

LINVAL.

Non pas encore ; mais...

TOM.

Les deux années vont expirer, sans doute ?

LINVAL.

Dans huit jours.

TOM.

D'ailleurs, quand le terme serait plus long, votre fortune est si modique...

LINVAL.

A présent ; mais j'ai des espérances : Deux oncles très-riches dont je suis seul héritier...

TOM.

Eh ! Monsieur, ils sont avares, ils se portent bien, c'est comme si l'on n'avait rien que des oncles comme çà.

LINVAL.

Mais ils sont vieux.

TOM.

Mais ils ne meurent pas.

LINVAL, *écoutant vers le jardin.*

Personne ne vient encore.

TOM.

Air : *Tout sera bientôt débité.*

Oncles qui vivez si long-temps,
Quand sur votre héritage on compte,
A vos neveux, en bons parens,
Accordez au moins un à-compte.
Votre or qui nous est dévolu,
Sans usage, un coffre l'enfère :
Si nous avions ce superflu
Nous aurions notre nécessaire. } *bis.*

LINVAL.

Au reste, sans attendre leur succession, je compte beaucoup sur l'ancien ami de feu mon père, le capitaine Ranval, ce riche marin de Bordeaux...

TOM.

Qui ne vous a jamais vu.

LINVAL.

N'importe, je lui ai écrit de manière...

TOM.

Et depuis quinze jours il ne vous a pas répondu...

LINVAL.

Ah ! je suis bien sûr qu'il me répondra Tu as bien dit chez moi, à Paris, que s'il m'arrivait une lettre de Bordeaux...

TOM.

Le portier nous l'apportera, à notre auberge, dans ce village ; mais je vous conseille de renoncer à cette ressource, ainsi qu'à votre amour. Laissez mademoiselle Hortense épouser son procureur.

LINVAL.

Il ne l'épousera pas.

TOM.

Non !

LINVAL.

Je le tuerai plutôt.

TOM.

Eh monsieur, on ne tue pas un procureur.

LINVAL, *regardant au jardin.*

On vient.

TOM, *regardant de l'autre côté.*

Oui, monsieur. Voici le petit déjeûné que j'ai commandé. (*Il prend un panier de provision qu'apporte un garçon d'auberge.*) C'est bon.

LE GARÇON.

Vous n'avez pas besoin d'autre chose ?

TOM.

Non, songe à notre dîné.

LINVAL, *rappelant le garçon.*

Mon ami, s'il nous vient un commissionnaire de Paris, ne manquez pas de l'envoyer ici.

LE GARÇON.

Oui, monsieur. (*Il s'en va.*)

TOM, *qui est entré dans la maison, apporte une table sur laquelle il sert ce qu'il tire du panier.*

TOM.

C'est un déjeûner bien modeste. A la campagne il faut si peu...

Air: *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Par un temps frais, un soleil pur,
Un doux zéphir, un ciel d'azur,
Dans un riant boccage,
On a toujours bon appétit,
Et la moindre chose suffit,
Le matin sous l'ombrage,
Du pain, quelques fruits, un chapon,
Avec un pâté de jambon...
Voilà, sans façon,
Quand le vin est bon,
Le déjeûner d'un sage.

Monsieur, vous êtes servi.

LINVAL, *sans écouter.*

Ah! pour le coup j'entends...

TOM.

Ce sont, je crois, ces demoiselles.

SCENE II.

LINVAL, TOM, d'un côté, et de l'autre, Mad. SAINT-CLAIR, Mlle. PRUDENT, HORTENSE, et jeunes Pensionnaires.

CHOEUR DE JEUNES FILLES, *tandis que madame de Saint-Clair entre dans le pavillon.*

Air : *Heureux qui dans la vie.*

La gaîté nous rassemble;
Profitons des instans;
Rions, chantons ensemble,
Jouissons du beau temps. (3 *fois.*)

HORTENSE.

Age fortuné de l'enfance,
Que ta durée a de douceurs !
Au sein d'une heureuse innocence,
Tout est plaisir, tout est bonheur. (*bis.*)

LES JEUNES FILLES.

La gaîté nous rassemble, etc.

MLLE. PRUDENT.

La gaîté vous rassemble,
Profitez des instans,
Riez, chantez ensemble,
Jouissez du beau temps. (3 *fois.*)

Ensemble.

MAD. SAINT-CLAIR, *sortant du pavillon avec un livre qu'elle donne à Hortense.*

Tenez, ma bonne amie, voilà le livre que je vous ai promis.

HORTENSE.

Je vous remercie, Madame.

MAD. SAINT-CLAIR.

Fables de Lafontaine, mon auteur favori.

MLLE. PRUDENT.

C'est celui de bien d'autres.

TOM, *bas à Linval.*

La maîtresse est là.

LINVAL.

Oui, vraiment.

MLLE. PRUDENT.

Air : *femmes voulez-vous éprouver.*

Comme en amusant il instruit,
Ce bon, ce simple Lafontaine !
On le lit toujours avec fruit,
Dans le plaisir ou dans la peine ;
Ses fables, qu'on donne aux enfans,
Font encor le charme des sages.
La morale de tous les temps,
Est le livre de tous les âges.

HORTENSE.

Plus on le lit, plus on veut le relire.

MLLE. PRUDENT.

Oh ! çà, mesdemoiselles, comme c'est aujourd'hui dimanche, nous aurons sûrement des personnes de Paris.

MAD. SAINT-CLAIR.

Oui, mademoiselle Prudent.

TOM, *bas à Linval.*

Mademoiselle Prudent, c'est la surveillante.

MAD. SAINT-CLAIR.

On m'annonce la visite d'un étranger fort riche, qui veut avoir des renseignemens sur notre pensionnat.

MLLE. PRUDENT.

Je me flatte qu'il sera content de la tenue de cette maison.

MAD. SAINT-CLAIR.

J'espère au moins qu'il rendra justice à mes soins et à mon zèle.

MLLE. PRUDENT.

Ce Monsieur a sûrement quelque jeune personne à placer ; il est tout simple qu'on lui ait indiqué la pension de madame Saint-Clair. Mesdemoiselles, vous serez présentées à cet étranger, tâchez d'obtenir ses suffrages.

HORTENSE.

Nous ferons ensorte, mes compagnes et moi, de lui paraître dignes de notre bonne et chère institutrice.

LINVAL.

C'est la voix d'Hortense.

TOM.

Jolie voix.

MAD. SAINT-CLAIR, *aux petites pensionnaires.*

Air : *avec vous sous le même toit.*

Répondez toujours sagement,
Si sa bonté vous interroge ;
Baissez les yeux modestement
S'il vous accorde quelqu'éloge.
La modestie a tant d'attraits,
Dans le maintien, dans le langage !
Mes enfans, n'oubliez jamais
Ni votre sexe ni votre âge.

TOM, *bas à Linval.*

Entendez vous la morale ?

MAD. SAINT-CLAIR, *à Hortense.*

Quant à vous, ma bonne amie, je n'ai rien à vous recommander.

(Ici les pensionnaires, Hortense exceptée, se mettant à jouer à différens jeux.)

HORTESE, *à mad. Saint-Clair.*

Air *nouveau.*

Ces principes que chacun aime,
Que vous savez si bien dicter,
Quand vous les pratiquez vous même,
Comment ne pas en profiter !
Tout en vous nous plaît, tout respire
La paix, la bonté, la douceur,
Sans peine on enseigne, on inspire
Les vertus qu'on a dans le cœur.

TOM, *montrant à Linval le déjeûner.*

Monsieur...

MLLE. PRUDENT.

Quelle est aimable cette petite Hortense ! eh bien, voilà comme sont toutes nos pensionnaires. Aussi, quand elles entrent dans le monde, pas une dont on ne nous fasse compliment ; pas une qui ne sache tout ce qu'il faut savoir pour être à la fois bonne fille, bonne mère, bonne épouse et femme agréable dans la société.

MAD. SAINT-CLAIR.

A la vérité, elles ne savent pas le grec.

MLLE. PRUDENT.

Elles ne dansent pas si bien qu'on danse à l'opéra.

MAD. SAINT-CLAIR.

Elles ne chantent pas comme des virtuoses.

MLLE. PRUDENT.

Air *du Vaudeville des petits Savoyards.*

Sur mesdames telles et telles,
Ne cherchant point à l'emporter,
Pour les voir walser et sauter
On ne fait pas foule autour d'elles.
Mais combien de ces vains éclats,
Un plaisir pur les dédommage !
Si dans le monde on ne les cite pas,
On les chérit dans leur ménage.

MAD. SAINT-CLAIR, LES PENSIONNAIRES.
MLLE. PRUDENT.

CHOEUR *du commencement de la scène.*

La gaîté vous rassemble,
Profitez des instans,
Riez, chantez ensemble,
Jouissez du beau temps.

La gaîté nous rassemble,
Profitons des instans,
Rions, chantons ensemble,
Jouissons du beau temps.

(*Madame Saint-Clair et mademoiselle Prudent sortent, sans refermer le pavillon. Hortense s'assied sur un banc de gazon et lit dans le livre que madame Saint-Clair lui a donné. Les autres pensionnaires se rassemblent sur le devant de la scène.*

SCENE III.

LINVAL, TOM *dans la petite cour*, HORTENSE, *les pensionnaires dans le jardin.*

LINVAL.

Je crois que la maîtresse et la surveillante sont parties.

TOM.

Monsieur, le déjeûner...

LINVAL.

Mange, et laisse-moi tranquille.

TOM, *se mettant à table.*

Oui, monsieur.

AUGUSTA.

Nous voilà seules. A quel jeu jouerons-nous?

VIRGINIE.

Bah! bah! ne jouons plus. Appelons la mère Manon et demandons lui la chanson qu'elle nous a promise.

TOUTES.

Oui, oui.

TOM, *bas à Linval.*

Je vous ai dit que la vieille leur chante des chansons qui ont été nouvelles autrefois.

LINVAL.

Eh bien, je chanterai comme la vieille. (*Il tousse en contrefaisant la vieille.*) Heim, heim.

VIRGINIE.

Je crois que je l'entends.

AUGUSTA, *élevant la voix.*

Etes-vous là, mère Manon?

LINVAL, *contrefaisant toujours la vieille*

Oui, mes enfans, et je me souviens bien de ma promesse.

TOM.

Bravo, monsieur. Il me semble que j'entends ma grand'mère.

LINVAL.

Je vais vous chanter la romance des *Amans réunis*,

TOM.

Couplets de circonstance.

ROSALIE.

Oh non. Vous nous avez promis *le Château merveilleux*.

TOUTES.

C'est vrai. *Le Château merveilleux.*

LINVAL, *à part.*

Ah! diable. (*Haut.*) Ce sera pour une autre fois, je ne me rappelle pas bien cette chanson là. Ecoutez celle-ci.

AUGUSTA.

Vous nous direz l'autre demain.

LINVAL.

Oui, oui. Ecoutez. C'est une histoire arrivée il y a plus de deux mille ans.

ROSALIE.

Deux mille ans!

AUGUSTA.

Viens donc, Hortense.

HORTENSE, *lisant toujours.*

J'entendrai bien d'ici.

VIRGINIE.

Elle fait la raisonnable avec sa lecture.

TOM, *lui versant à boire.*

Monsieur, un verre de vin pour vous donner de la voix.

LINVAL.

Te tairas-tu?

TOM.

Je me coupe la parole. (*Il boit le vin qu'il avait versé à Linval.*)

AUGUSTA, *élevant la voix.*

Eh bien, la mère?

LINVAL.

J'y suis. Vous ferez *chorus.*

Air *nouveau de M. Doche.*

Deux jeunes gens, d'amour égal,
S'aimaient jadis avec constance:
La belle se nommait Hortense.

ROSALIE, *à Hortense.*

Hortense! c'est comme toi.

(*Hortense commence à écouter.*)

LINVAL.

Le jeune homme avait nom Linval.

HORTENSE, *à part.*

Linval!

LINVAL.

Mais hélas! l'intérêt s'oppose
A l'hymen que l'amour propose.
Séparés pour un peu d'argent!
C'était déjà comme à présent.

HORTENSE, *et les autres pensionnaires.*

Séparés pour, etc.

TOM, *buvant.*

C'est abominable.

LINVAL.

Tout-à-coup, en lointain pays,
Linval est conduit par la gloire;
Puis enfin, après la victoire,
Il revient encor plus épris.

HORTENSE, *à part.*

Qu'entends-je! (*Elle quitte son livre, se lève et s'approche du côté de Linval.*)

TOM.

Je bois à son retour.

LINVAL,

Mais quelle est sa douleur extrême !
On a promis celle qu'il aime.
A l'amour préférer l'argent !
C'était déjà comme à présent.

HORTENSE, *à part.*

Hélas !

LES PENSIONNAIRES.

C'était déjà, etc.

VIRGINIE.

J'espère qu'elle résistera.

LINVAL.

Peur que Linval, à la maison,
Un jour ne cherche à voir sa belle,
On la sequestre, on la recèle
Dans une secrette prison.

TOM, *mangeant toujours.*

Ce n'est pas une prison, monsieur. Un pensionnat...

LINVAL.

L'amant s'agite, s'inquiette,
Et découvre enfin sa retraite.

HORTENSE, *à part.*

Quelle surprise !

LINVAL.

Bien amoureux, pas trop prudent,
C'était déjà comme à présent.

LES PENSIONNAIRES.

C'était déjà, etc.

VIRGINIE.

Je gage qu'il va l'enlever.

AUGUSTA.

Comme dans le roman d'. . . .

HORTENSE.

Taisez-vous donc, babillardes.

LINVAL.

Il arrive au pied de la tour.

TOM.

J'en suis bien aise. (*Il tombe la tête sur la table et s'endort tout-à-fait.*)

LINVAL, *appelant.*

Hortense!

HORTENSE, *idem.*

Linval!

LINVAL.

O ma tendre amie!

HORTENSE.

C'est vous! par quelle aventure . . .

LINVAL.

Vous le saurez : mais de grace, dites-moi bien vite si je puis toujours compter sur votre cœur.

HORTENSE.

Quoi, Linval, vous n'avez pas oublié la malheureuse Hortense!

LINVAL.

Vous doutiez de ma foi!

HORTENSE.

Vous m'aimez encore!

LINVAL.

Jamais je n'éprouvai de sentiment plus tendre, plus vrai. . . .

HORTENSE.

Ah! Linval, si vous saviez que depuis votre absence...

LINVAL.

Je sais tout : on vous a soustrait toutes mes lettres; mais je suis instruit du sort qu'on vous prépare, et j'espère vous sauver d'un engagement cruel et ridicule.

HORTENSE.

Eh comment!

LINVAL.

Par tous les moyens, puisque vous ne m'avez pas oublié.

HORTENSE.

Duo des Amans valets.

Quoi Linval est près d'Hortense!

LINVAL.

Ramené par la constance.

HORTENSE.

Ramené par la constance.

LINVAL.

Par l'amour et l'espérance.

HORTENSE.

Que ce retour enchanteur
A de douceur.

LINVAL.

Que cette voix pour mon cœur
A de douceur.

HORTENSE.

Ah, Linval, devais-je m'attendre
A vous retrouver dans ces lieux?

LINVAL.

Mais je ne puis que vous entendre;
Un mur vous cache à mes yeux.

HORTENSE.

Un mur vous cache à mes yeux.

LINVAL, *à part.*

Sur cet arbre je pourrais mieux,
Je pourrais mieux l'entendre

HORTENSE, *tandis que Linval monte sur l'arbre.*

Bien plus encor qu'un mur épais
La fortune injuste et barbare,
Tous les deux, hélas, nous sépare;
Il faut me fuir, et pour jamais
Le destin loin de vous m'entraîne;
Mon devoir vous donne un rival,
Laissez-moi le poids de ma chaîne,
Oubliez-moi, mon cher Linval. (*bis.*)

LINVAL, *sur le mur.*

Ah! je te voi.

HORTENSE, *l'apperçevant.*

Je meurs d'effroi.

LINVAL, *se baissant et s'appuyant d'une branche.*

Attends, attends, aidé de cette branche,
Je pourrai te donner la main,
En t'élevant lorsque moi je me penche.

HORTENSE, *s'élevant en lui tendant la main.*

Je le voudrais ; mais c'est en vain.
LINVAL, *repenchant.* } *bis.*
Tâche de me donner la main.

(*Il s'assied sur le mur et parvient à prendre la main d'Hortense.*)

Ensemble.

O moment plein de charmes !
Je t'entends, je te voi ;
Oublions nos alarmes,
Me voilà près de toi ;
O moment plein de charmes !
Je t'entends, je te voi. (3 *fois.*)

(*A la fin du morceau, Linval fait un effort pour baiser la main d'Hortense, la branche sur laquelle il s'appuyait se casse et il tombe dans le jardin.*)

HORTENSE, *effrayée s'écriant.*

Ah !

TOM, *s'éveillant en sursaut.*

Qu'est-ce que c'est ?

LINVAL, *se relevant.*

Rassurez-vous.

HORTENSE.

N'êtes-vous pas blessé ?

LINVAL.

Non, non.

HORTENSE, *dans le plus grand trouble.*

Ah ! mon dieu, quel événement !

LINVAL.

Ne craignez rien.

MLLE. PRUDENT, *en dehors, appelant.*

Mademoiselle Hortense.

HORTENSE.

On m'appelle.

LINVAL.

Ne répondez pas.

HORTENSE.

Impossible, on va venir.

MLLE. PRUDENT, *idem.*

Mademoiselle Hortense.

HORTENSE.

Adieu, tâchez de vous échapper.

LINVAL.

Par où?

HORTENSE.

Je n'en sais rien, mais ne vous montrez pas.

(*Elle s'en va.*)

LINVAL.

Vous me laissez.

SCÈNE V.

TOM, LINVAL, *séparés par le mur.*

TOM, *cherchant par-tout Linval.*

Je ne le vois plus.

LINVAL, *appelant.*

Tom.

TOM.

Monsieur... où êtes-vous donc?

LINVAL.

Ici, dans le jardin, j'étais monté sur cet arbre, et une branche trop faible, sur laquelle je m'appuyais. . . .

TOM.

Et comment allez-vous revenir?

LINVAL.

Je n'en sais rien.

TOM.

Un jeune homme dans une pension de demoiselles, et un officier de dragons encore!

LINVAL.

Quel embarras!

TOM.

Grimpez le long du mur.

LINVAL.

Impossible. Il n'y a point de treillage.

TOM.

Essayez.

LINVAL, *essayant.*

Impossible, te dis-je.... que faire? par où m'en aller?

TOM.

C'est difficile.

LINVAL.

D'un moment à l'autre, on peut venir.

TOM.

Certainement.

LINVAL.

Si j'avais une réponse favorable du capitaine Franval, je pourrais braver l'événement.

TOM.

Attendez, monsieur.. Il me vient une idée qui vous sauvera.

LINVAL.

Comment.

TOM, *entrant dans la maison.*

J'ai vu là-dedans .. Oui, c'est bien cela... Je vais vous jetter des habits de la mère Manon, vous vous habillerez en vieille femme, et à la faveur de ce déguisement, vous pourrez vous échapper.

LINVAL.

Il a parbleu raison. Dépêche toi.

TOM, *sortant de la maison avec un paquet.*

Tenez, Monsieur. (*Il jette le paquet par-dessus le mur.*) Le costume est complet.

LINVAL, *recevant le paquet.*

Bon. Voici justement un pavillon qui me servira de cabinet de toilette. (*Il entre dans le pavillon. Les rideaux de la fenêtre le cachent au public.*

TOM.

Pour cette fois il faudra vous passer de valet-de-chambre, mais hâtez-vous, de peur qu'on ne vous surprenne avant votre déguisement.

LINVAL, *dans le pavillon.*

Bientôt le jeune Linval sera la vielle mère Manon.

TOM.

Air *de Calpigi.*

Ainsi vêtu, sans nulle crainte,
Vous sortirez de cette enceinte;
Personne ne vous troublera,
Personne ne vous parlera. (*bis.*)
Une vieille baissant la tête,
S'en va partout, sans qu'on l'arrête;
On n'a rien à lui demander,
On passe sans la regarder. (*bis.*)

Eh bien, monsieur?

LINVAL.

Celle s'avance.

TOM.

Je suis curieux de le voir dans cette aimable parure. Eh parbleu! au moyen de cet arbre... Certainement.

(*Il grimpe à l'arbre.*)

Air : *Du haut en bas.*

Du haut en bas,
Dans son humeur fougueuse et franche,
Du haut en bas,
Monsieur me traite en certain cas;
Je pourrai prendre ma revanche,
En le traitant, sur cette branche
Du haut en bas.

Vous n'êtes pas encore prêt?

LINVAL.

Je n'ai plus que la coiffe à mettre.

TOM.

Quelle lenteur! quelle nonchalence! Je me serais habillé quatre fois. Ah, ces maîtres... quand les valets leur manquent...

LINVAL, *sortant du pavillon en vieille femme.*

Tiens, comment me trouves-tu?

TOM.

Bien, Monsieur. Une vraie fée Urgèle. A présent, renvoyez moi vos habits.

(*On appelle dans la coulisse :*)

Etienne...

LINVAL.

Paix. On vient. *(Il rentre dans le pavillon.)*

SCENE VI.

LES MÊMES, MLLE. PRUDENT.

MLLE. PRUDENT, *appelant.*

Etienne... Demandez-moi où peut-être ce jardinier ; on ne le trouve nulle part. (*Elle appelle.*) Etienne... Point d'Etienne ; il est sorti apparemment... Retournons à nos élèves. (*Elle apperçoit la clef à la porte du pavillon.*) Tenez, Madame, qui n'a pas fermé son pavillon... si c'était moi. (*Elle s'approche et ferme la porte.*)

TOM, *sur l'arbre, bas.*

Eh bien, qu'est-ce qu'elle fait donc ?

MLLE. PRUDENT.

Portons la clef à Madame.

TOM.

Elle a, ma foi, fermé la porte.

LINVAL, *secouant la porte.*

Oui, en vérité. . . .

Air *du Vaudeville de l'Avare.*

La clef n'est plus à la serrure !
Voilà bien un autre souci :
Dans cette étrange conjoncture,
Comment sortirai-je d'ici ? (*bis.*)

TOM.

Ne craignant plus qu'on les assiége,
Dans leur enclos, sans coup férir,
Les poulettes peuvent courir ;
Le renard est pris dans le piège. (*bis.*)

LINVAL.

Quel nouveau contre-temps !

TOM.

Sortez par la fenêtre.

LINVAL, *tirant les rideaux.*

Les barreaux m'en empêchent. Le diable s'en mêle, je crois.

TOM, *voyant de loin Hortense.*

Ne vous impatientez pas, Monsieur, voici quelqu'un qui vient vous tenir compagnie.

SCENE VII.

LINVAL *dans le pavillon*, TOM, *sur l'arbre*, HORTENSE, *dans le jardin.*

HORTENSE.

Aura-t-il pu s'échapper ?

TOM.

C'est mademoiselle Hortense.

HORTENSE, *appercevant Tom.*

O ciel. . . . (*Elle fait un pas pour s'en aller.*)

TOM.

Ne craignez rien, mademoiselle. Je suis le valet de M. Linval qui vous attend avec impatience.

LINVAL.

Hortense...

HORTENSE.

Où êtes-vous donc ?

LINVAL.

Ici.

TOM.

En prison, mademoiselle.

HORTENSE.

En prison !

TOM.

Je lui avais jeté des habits pour se déguiser en femme afin de pouvoir s'échapper sans esclandre. . . .

LINVAL.

Et tandis que je m'habillais dans ce pavillon, on en a fermé la porte sans voir que j'y étais.

HORTENSE, *se tenant loin de Linval.*

A quoi m'exposez-vous ?

LINVAL.

Air *du Vaudeville de M. Guillaume.*

Je le sens bien, j'ai fait une imprudence;
Mais quoiqu'il puisse en arriver,
Hortense ici de ma présence
Vous n'avez rien à redouter. (*bis.*)
Ah! mon respect égal ma tendresse.

TOM.

Un officier, jeune et français!
On peut toujours compter sur sa sagesse,
Quand il est aux arrêts. (*bis.*)

(*A part, descendant de l'arbre.*)

Moi, je vais rôder autour de la maison, tâcher de rencontrer le jardinier ou quelque domestique... peut-être qu'en jasant ensemble... (*Il sort.*)

HORTENSE.

On voudra savoir comment vous êtes entré dans ce pavillon.

LINVAL.

Rien de plus simple.

(*Les petites pensionnaires arrivent et voyant Hortense qui parle à quelqu'un, elles s'arrêtent.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, *les pensionnaires.*

AUGUSTA, *bas aux autres pensionnaires.*

Avec qui cause-t-elle donc?

(*Elles avancent tout doucement pour écouter.*)

LINVAL, *à Hortense, contrefaisant la vieille.*

Voyez cette figure, écoutez cette voix cassée. Je suis la mère Manon, qui demeure ici à côté; j'étais là par hasard, cherchant à voir mes petites voisines, qui ne connaissent par encore ma figure, je suis entrée dans ce pavillon pour me reposer, je m'y suis endormie, et en me réveillant, la porte était fermée.

VIRGINIE, *paraissant.*

Ah! oui dà.

HORTESE, *surprise et effrayée.*

Ciel!

AUGUSTA.

La mère Manon prisonnière chez nous!

LINVAL, *bas à Hortense.*

N'ayez pas peur. (*Haut.*) Ah! mon dieu oui, mes enfans, je suis prisonnière; mais ce n'est pas ma faute, comme vous venez d'entendre.

ROSALIE.

Ah! vous vous endormez.

AUGUSTA.

Et vous vous réveillez en cage! Ah! bien, bien, vous allez finir la chanson.

LINVAL.

A présent?

VIRGINIE.

Oui, voyons ce que deviendront les amans réunis.

LINVAL.

Oh! ce n'est pas là le moment.

ROSALIE, *à Hortense.*

N'est-ce pas qu'il faut qu'elle chante?

HORTENSE.

Tu vois bien qu'elle n'en a pas envie.

LINVAL.

Oh! mon dieu, non, du tout. J'aimerais bien mieux être hors d'ici.

AUGUSTA.

Le jardinier a une clef de ce pavillon, mais il est sorti; quand il rentrera, nous lui parlerons : en attendant, achevez nous la chanson des amans réunis.

TOUTES.

Oui, oui, la chanson.

AUGUSTA, ROSALIE, VIRGINIE.

Air : *monsieur Beaussac, c'est bien méchant.*

Finissez donc votre chanson;
Votre chanson, mère Manon.

LINVAL.

Une chanson, non, non, non, non;
Je ne chante pas en prison.

HORTENSE.

Elle a raison, mère Manon,
On ne chante pas en prison.

LES PENSIONNAIRES.

Chantez-nous donc votre chanson,
Votre chanson, mère Manon.

HORTENSE.

Prenez pitié de sa détresse.

LINVAL.

Délivrez-moi, mes beaux enfans.

AUGUSTA.

Elle a, vraiment, une belle vieillesse.

VIRGINIE.

Et même, encor certain air de jeunesse.

ROSALIE.

Toutes ses dents!

AUGUSTA.

Et presque pas de cheveux blancs!

LINVAL.

J'ai bien pourtant mes soixante ans.

TOUTES.

Soixante ans!

LINVAL.

Soixante ans.

AUGUSTA, *et d'autres pensionnaires.*

Avec l'air jeune que voilà,
On ne croirait jamais cela.

VIRGINIE, ROSALIE, *et d'autres aussi.*

Quoi? soixante ans et ces yeux là,
On ne croira jamais cela.

LINVAL, HORTENSE, *à part.*

Dans l'embarras où nous voilà,
Comment sortirons-nous de là?

AUGUSTA, *voyant M. Griffard, au fond du théâtre.*

Paix, voici quelqu'un.

HORTENSE, *bas à Linval.*

C'est mon tuteur.

LINVAL.

Monsieur Griffard !

HORTENSE, *bas.*

Il arrivait lorsque je suis venue ici.

AUGUSTA, *bas à Linval.*

Nous vous laissons.

VIRGINIE, *idem.*

Prenez patience, la mère.

(*Les pensionnaires s'en vont, Hortense veut les suivre; mais monsieur Griffard la retient.*)

SCÈNE IX.

LINVAL, HORTENSE, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Arrêtez, belle Hortense.

HORTENSE, *voulant continuer son chemin.*

Monsieur. . . .

M. GRIFFARD.

Vous avez disparu à mon arrivée, et vous voulez encore me fuir.

HORTENSE.

Je dois suivre mes compagnes.

M. GRIFFARD.

Un moment.

HORTENSE.

Mais madame Saint-Clair. . . .

M. GRIFFARD.

Madame Saint-Clair est occupée à recevoir un étranger qu'elle attendait; et elle trouve très-bon que vous soyez avec moi.

LINVAL, *à part.*

Allons, il faudra que je sois le confident.

(*Pendant cette scène, Hortense est placée entre monsieur Griffard et Linval, et sans cesse occupée d'empêcher que le prisonnier ne soit vu du tuteur. Linval ferme la fenêtre et entr'ouvre le rideau quand il a quelque chose à dire.*)

M. GRIFFARD.

Songez que dans huit jours vous devez être ma femme: ma défunte m'a laissé sans héritiers, et il est temps qu'un nouvel hyménée répare ce déficit dans ma postérité. Il y a urgence.

LINVAL, *à part.*

J'enrage de n'oser parler.

HORTENSE, *bas à Linval.*

Contraignez-vous.

M. GRIFFARD.

Air : *mon père était pot.*

Depuis qu'avec vous j'ai dessein
De rentrer en ménage,
Je sens bouillonner dans mon sein
Tous les feux du bel âge,
Et j'espère bien,
Par ce doux lien,
Me rajeunir encore,
Ainsi que *Titon*
Rajeunit, dit-on,
Dans les bras de l'*Aurore*.

LINVAL, *à part.*

Monsieur Griffard a lu sa fable.

M. GRIFFARD.

Et comme, grace au ciel, le jeune Linval ne songe plus à vous. . . .

HORTENSE, *souriant.*

Vous le croyez ?

M. GRIFFARD.

Parbleu !

LINVAL, *à part.*

Le fourbe.

M. GRIFFARD.

Cela est visible. Depuis la mort de votre père, avez-vous entendu parler de ce jeune homme ? Vous a-t-il écrit une seule fois ?

LINVAL.

Non pas une fois, mais plus de dix.

HORTENSE.

C'est-à-dire que je n'ai pas reçu de lettres.

M. GRIFFARD, *à part.*

Je le crois, j'y avais mis bon ordre. (*Haut.*) Et d'ailleurs. . . .

Air : *Trouverez-vous un parlement*

A-t-il fait un pas pour vous voir
Depuis son retour de l'armée ?

HORTENSE.

Comment aurait-il pu savoir
En quel lieu je suis renfermée ?

M. GRIFFARD.

Un amant devine tout ; mais,
Mon enfant, vous pouvez m'en croire ;
On sait que les guerriers français
Ne sont fidèles qu'à la gloire.

LINVAL, *bas à Hortense*

Fidèle à l'amour, pour la vie.

HORTENSE.

Air : *beau Troubadour aimait,*

Oui ; Linval à jamais
Doit oublier Hortense ;
Mais en vain je voudrais
Croire à son inconstance.
Une secrette voix
Me dit qu'il m'aime encore,
Et je l'entends, je crois,
Me jurer qu'il m'adore.

LINVAL, *bas à Hortense.*

Il jure qu'il t'adore.

HORTENSE.

Ensemble.
Une secrette voix, etc.

LINVAL, *bas.*

Oui, son cœur et sa voix,
Disent : je t'aime encore
Et constant dans son choix,
Il jure qu'il t'adore.

M. GRIFFARD.

Illusion romanesque que la raison et le devoir doivent détruire.

SCENE X.

Les Mêmes MLLE. PRUDENT, LE CAPITAINE FRANVAL.

MLLE. PRUDENT, *conduisant le Capitaine.*

Monsieur, voilà mademoiselle Hortense et monsieur Griffard.

LE CAPITAINE.

Fort bien.

M. GRIFFARD.

Ah ! c'est l'étranger qui vient d'arriver.

LINVAL, *à part.*

Allons, ils viendront tous ici...

LE CAPITAINE.

Je suis fort aise de vous rencontrer l'un et l'autre.

M. GRIFFARD.

Moi, Monsieur ?

HORTENSE, *à part.*

Que peut-il me vouloir ?

LE CAPITAINE.

Est-il vrai, monsieur Griffard, que vous épousez Mademoiselle dans huit jours ?

GRIFFARD.

Oui, Monsieur. (*A part.*) Que lui importe!

LINVAL, *à part.*

Que veut dire ceci ?

LE CAPITAINE.

Et vous, charmante Hortense, consentez-vous à ce mariage ?

MLLE. PRUDENT, *à part.*

Oh ! oh !

HORTENSE, *embarrassée.*

Monsieur...

LE CAPITAINE.

Je sais que votre père, en mourant, vous l'a fait promettre; mais le cœur est-il d'accord avec le devoir ?

LINVAL, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

M. GRIFFARD.

Monsieur, voilà une question...

LE CAPITAINE.

Très-importante à faire avant la noce.

M. GRIFFARD.

Mais vous me permettrez de vous dire...

LE CAPITAINE, *brusquement.*

Ce n'est pas vous que j'interroge, c'est Mademoiselle.

M. GRIFFARD.

Celui là est fort.

LE CAPITAINE.

Paix.

LINVAL, *à part.*

Quel diable d'homme !

LE CAPITAINE, *à Hortense.*

Air : Haïss' les femmes qui voudra.

Aimez-vous monsieur que voilà ?
Dites, répondez, belle Hortense ;
Comment ? pas un mot à cela ?
Vous baissez les yeux en silence. (*bis.*)

M. GRIFFARD.

Elle a raison.

LE CAPITAINE.

Être modeste, c'est fort bien ;
Mais il faut être franche.
Allons, parlez, ne craignez rien,
Que votre âme s'épanche. (*bis.*)

M. GRIFFARD.

Une jeune personne ne répond pas à de semblables demandes.

LE CAPITAINE.

Quand on hésite en pareil cas,
Dans ses regards on laisse lire ;
Mais la bouche se tait, les yeux ne parlent pas ;
C'est que le cœur n'a rien à dire. (*bis.*)

HORTENSE, *à part.*

Je tremble.

LE CAPITAINE.

Rassurez vous, ma bonne amie, monsieur Griffard ne sera pas votre mari.

M. GRIFFARD.

Ah! nous verrons.

HORTENSE, *au capitaine.*

Mais encore une fois, Monsieur...

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille.

MLLE. PRUDENT, *à part.*

C'est singulier.

LE CAPITAINE, *à Hortense.*

Air : *Parodié du Poète supposé.*

Par plus d'une raison, j'espère
Qu'un autre hymen doit vous flatter,
A mes intentions, ma chère,
Vous ne pourrez pas résister.

LINVAL, *à part.*

Oh! je vais perdre patience.

HORTENSE, *bas à Linval.*

Modérez ce transport, hélas!
Comptez toujours sur votre Hortense;
Mais ne la compromettez pas.

Ensemble.

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais quoique l'on veuille tenter,
Quelque projet qu'on puisse faire,
Je saurai bien y résister (*bis.*)

LINVAL, *à part.*

O ciel! j'étouffe de colère,
Et je ne saurais éclatter,
Mais une fois libre, j'espère,
Mon rival ne peut m'éviter.

M. GRIFFARD, *à part.*

Je pourrais me mettre en colère;
Mais à quoi sert de s'emporter.
Cet homme est fou, la chose est claire,
On saura bien lui résister.

LE CAPITAINE, *a Hortense.*

Par plus d'une raison, j'espère
Qu'un autre hymen doit vous flatter.
A mes intentions, ma chère,
Vous ne pourrez pas résister.

MLLE. PRUDENT, *a part.*

Cet homme est riche et fait pour plaire,
Hortense devrait l'écouter.
Oui, c'est son bonheur qu'il veut faire,
Elle a tort de lui résister.

GRIFFARD, *au Capitaine.*

Parbleu! monsieur, je vous admire.

LE CAPITAINE, *a Hortense.*

Laissons dire ce procureur.

M. GRIFFARD.

Assurément vous voulez rire.

HORTENSE, *au capitaine.*

De grace écoutez-moi, monsieur.

LE CAPITAINE.

Ici, je ne puis vous entendre,
Près de madame rendons nous;
C'est là que vous pourrez apprendre
Ce qu'aujourd'hui j'attends de vous.

M. GRIFFARD.

A la bonne heure.

Ensemble.

LE CAPITAINE, *a Hortense.*
Par plus d'une raison, j'espère, etc.

HORTENSE, *a part.*
Je n'entends rien à ce mystère, etc.

LINVAL, *a part.*
O ciel! j'étouffe de colère, etc.

M. GRIFFARD, *a part.*
Je pourrais me mettre en colère, etc.

MLLE. PRUDENT, *a part.*
Cet homme est riche et fait pour plaire, etc.

(Le capitaine emmène Hortense, Griffard les suit; mademoiselle Prudent reste pensive.)

SCENE XI.

MLLE. PRUDENT, LINVAL, *ensuite* TOM, *dans la cour.*

LINVAL.

Ils s'en vont et je reste enfermé...

MLLE. PRUDENT, *sortant de sa rêverie.*

Heim ! *(Elle écoute.)*

TOM, *rentrant dans la petite cour.*

Je n'ai rencontré ni jardinier, ni domestique... sans doute mon maître est toujours en cage... voyons.
(Il monte sur l'arbre.)

MLLE. PRUDENT.

J'entends parler.

LINVAL.

Si je m'en croyais, je briserais cette porte.

MLLE. PRUDENT.

C'est dans ce pavillon. *(Elle s'approche de la fenêtre.)*

LINVAL, *appelant.*

Tom, es-tu là ?

TOM *sur l'arbre, et voyant mademoiselle Prudent.*

Oh ! l'étourdi.

MLLE. PRUDENT, *appercevant Linval.*

Une femme !... que faites-vous là ?

TOM.

Le voilà pris.

LINVAL.

Madame...

MLLE. PRUDENT.

Comment y êtes-vous entré ?

LINVAL.

C'est que...

MLLE. PRUDENT.

En forçant la serrure ?

LINVAL.

Oh ! mon dieu non, Madame Je suis la voisine d'ici à côté, j'ai trouvé la porte ouverte, et...

MLLE. PRUDENT.

A qui avez-vous parlé ?

LINVAL.

A personne.

MLLE. PRUDENT.

A personne !

Air : *du Port Mahon.*

Eh doit-on, sans rien dire,
Dans les maisons, ainsi s'introduire ?
Quel sujet vous attire ?
Parlez.

LINVAL.

Point de courroux,
Calmez-vous.

MLLE. PRUDENT.

Que cherchez-vous ici ?

LINVAL.

Ne criez pas ainsi.

TOM, *sur l'arbre.*

Faites qu'elle s'en aille.

MLLE. PRUDENT.

O ciel ! un homme est sur la muraille
Ah ! maudite canaille ?
Hélas ! je meurs de peur,
Au voleur !

(*Elle s'enfuit, en criant :*)

Au voleur.

LINVAL.

Mais écoutez donc, ma bonne dame.

TOM.

Ma chère dame... Elle ne m'entend pas... Au voleur, au voleur... voilà un bel esclandre dans la maison. Eh bien, Monsieur, comment allez-vous sortir de là ?

LINVAL.

Ma foi, je n'en sais rien : mais j'en sortirai, et c'est quelque chose. Il y a trop long-temps que je suis au supplice. (*Il disparaît et ferme la fenêtre du pavillon.*)

TOM, *regardant au fond du jardin.*

Tout le monde est en allarme, là bas... on va venir de ce côté. Cherchez, Monsieur, inventez ; quant à moi, je me sauve. (*Il descend et s'enfuit.*)

SCENE XII.

LINVAL, *dans le pavillon*, Mlle. PRUDENT, LE CAPITAINE, M. GRIFFARD, *dans le jardin.*

LE CAPITAINE, *au fond du théâtre.*

Oh parbleu ! nous allons les voir, ces voleurs.

MLLE. PRUDENT.

La maison en est pleine; par là, par ici, dans ce pavillon... voici la clef... non, ce n'est pas elle, je vais vous la chercher. (*En s'en allant.*) Ah! mon dieu, mon dieu...

LE CAPITAINE.

Mes gens les poursuivent en dehors, nous allons visiter le jardin, et morbleu...

M. GRIFFARD.

Mais s'ils sont en grand nombre.

LE CAPITAINE.

Allons, Monsieur.

Air : *Je suis Lindor.*

Il faut ici montrer du caractère,
Mettons à part nos petits intérêts,
Les braves gens doivent signer la paix
Quand les coquins leur déclarent la guerre.

MLLE. PRUDENT, *revenant avec la clef qu'elle donne au capitaine.*

Tenez, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Visitons d'abord ce pavillon.

M. GRIFFARD, *tremblant.*

Mais, monsieur, nous sommes sans armes.

MLLE. PRUDENT, *tandis que le Capitaine ouvre le pavillon.*

Et, monsieur, c'est une vieille qui est là.

M. GRIFFARD, *allant fièrement au pavillon.*

Une vieille femme! oh, parbleu! nous allons voir.

LE CAPITAINE, *ouvrant le pavillon, et voyan sortir Linval qui a repris ses habits*

MORCEAU DE MUSIQUE.

Que vois-je?

MLLE. PRUDENT.

O ciel!

M. GRIFFARD, *reculant.*

Un militaire!

TOUS.

Un militaire!

LINVAL.

Oui, messieurs, je suis militaire.

MLLE. PRUDENT.

Juste ciel, quel évènement!

LE CAPITAINE.

Ceci, vraiment,

Change l'affa-

(*A mademoiselle Prudent.*)

Il ne s'agit plus de voleur,
Ainsi calmez votre frayeur.

M. GRIFFARD, *à mademoiselle Prudent.*

Vous parliez d'une vieille femme ?

MLLE. PRUDENT.

Mais je l'ai vue, oui, sur mon âme...

(*Elle entre dans le pavillon.*)

LE CAPITAINE, *à Linval.*

Ainsi caché secrettement.

LINVAL.

Je dois l'avouer franchement,
Le seul désir de voir celle que j'aime,
A son insçu m'a conduit en ces lieux.

LE CAPITAINE.

A son insçu, quelle imprudence extrême
Dans les projets d'un jeune audacieux !

LINVAL.

Monsieur...

LE CAPITAINE et M. GRIFFARD.

Quelle imprudence extrême !

MLLE. PRUDENT, *sortant du pavillon, et montrant les habits de femme.*

La vieille femme, la voici.

LE CAPITAINE.

Se déguiser ainsi.

M. GRIFFARD.

Que veut dire ceci ?

LINVAL, *au Capitaine.*

Et de quel droit, en cette circonstance,
Prétendez-vous me faire la leçon ?

LE CAPITAINE.

Du droit de l'âge et de l'expérience
Qui m'autorise à vous parler raison.

LINVAL, *au Capitaine.*

Ici, je garde le silence,
Mais nous pourrons nous voir, je pense,
Ailleurs que dans cette maison.

LE CAPITAINE.

Jeune homme, un peu moins d'arrogance,
Ou, croyez-moi, changez de ton.

Ensemble
Monsieur, nous nous verrons, je pense,
Ailleurs que dans cette maison.

M. GRIFFARD et MLLE. PRUDENT.

Voyez un peu quelle arrogance,
Et de quel ton il lui répond.

LE CAPITAINE, *à Linval.*

Jeune homme, un peu moins d'arrogance,
Et, croyez moi, changez de ton.

SCENE XIII.

LES MÊMES, TOM, *conduit par des domestiques.*

UN DOMESTIQUE.

Allons, allons, marchez.

TOM.

Mais encore une fois, vous vous trompez.

LE DOMESTIQUE.

Nous avons arrêté cet homme qui s'enfuyait.

MLLE. PRUDENT.

C'est lui qui était sur le mur.

TOM.

J'en conviens, mais je ne suis pas un voleur, et voilà monsieur Linval, mon maître. . . .

LE CAPITAINE, et M. GRIFFARD.

Linval !

TOM.

Qui répondra de moi.

LE CAPITAINE.

Vous êtes Linval ?

LINVAL.

Dont ici, tout-à-l'heure, vous parliez si lestement.

M. GRIFFARD.

Quelle rencontre !

LE CAPITAINE

Parbleu ! si vous nous avez entendu. . . .

LINVAL.

Oui, monsieur, et certes. . . .

SCÈNE XIV, *et dernière.*

LES MÊMES, MAD. SAINT-CLAIR, HORTENSE.

LE CAPITAINE, *voyant venir Mad. Saint-Clair.*

vez, madame, arrivez. *(Montrant Linval.)* Voilà
ourdi; c'est lui qui était. . . .

MAD. SAINT-CLAIR.

Je le sais, monsieur; Hortense m'a tout appris. Ah! eune homme, quelle étourderie?

MLLE. PRUDENT.

Compromettre notre maison!

LINVAL.

Je conviens de mes torts, et quoique je ne me trouve ici qu'involontairement, et malgré moi, je n'en suis pas moins coupable.

LE CAPITAINE.

Certainement, et. . . .

LINVAL, *montrant le Capitaine.*

Mais monsieur me doit une explication. . . .

LE CAPITAINE.

Très-facile.

LINVAL.

Sortons.

LE CAPITAINE.

Un cartel! voilà bien les jeunes gens.

LINVAL.

Trève de remontrances.

LE CAPITAINE.

Doucement, doucement.

LINVAL.

Finissons.

LE CAPITAINE.

En vérité, ta colère m'amuse.

LINVAL.

Morbleu!

LE CAPITAINE.

Mais elle ne m'épouvante pas; je n'ai qu'à dire un mot et tu vas m'embrasser.

LINVAL.

Moi!

LE CAPITAINE.

Et peut-être me demander pardon.

LINVAL.

Ah! c'en est trop. . . .

LE CAPITAINE.

Connais-tu cette lettre?

LINVAL.

Ecrite au capitaine Franval?

LE CAPITAINE.

Qui t'apporte la réponse.

LINVAL.

Est-il possible!... Ah! monsieur, que je suis confus.

LE CAPITAINE, *lui tendant les bras.*

Eh! venez donc.

M. GRIFFARD.

Ils s'embrassent!

LE CAPITAINE.

Je te sais bon gré d'avoir compté sur l'ancien ami de ton père; il m'a rendu autrefois plus d'un service, et je suis trop heureux de m'en acquitter avec son fils.

LINVAL.

Quoi! vraiment. . . .

LE CAPITAINE.

Avant de répondre à ta demande, j'ai voulu connaître Mademoiselle, prendre des renseignemens qui tous ont été en sa faveur. Ainsi, mes enfans, je lève aujourd'hui l'obstacle qui s'oppose à votre union, et demain, je vous marie.

M. GRIFFARD.

Plaît-il, monsieur?

LINVAL.

Ah! mon ami. . . .

HORTENSE.

Ah! Monsieur. . . .

M. GRIFFARD.

Ah! çà mais. . . .

TOM.

N'interrompez donc pas.

M. GRIFFARD.

Monsieur le capitaine, vous arrangez cela comme vous voulez; mais (*Montrant un papier.*) voici un engagement. . . .

LE CAPITAINE, *tirant son portefeuille.*

Je le connais, mais voici en bonne lettres-de-change les cinquante mille francs qui doivent le rendre nul.

M. GRIFFARD.

C'était bon du vivant du père, mais aujourd'hui. . . .

LINVAL.

Eh bien, aujourd'hui. . . .

LE CAPITAINE, *à M. Griffard.*

Air *du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Monsieur, vous êtes procureur,
Et veuf, au moins sexagénaire;
Tout doucement et sans humeur,
Suivez un conseil salutaire.

Au lieu d'oser risquer l'assaut,
Qu'un nouvel hymen vous apprête
Mon cher, c'est de l'argent qu'il faut
Placer sur votre tête.

TOM.

Cela vaut mieux qu'autre chose.

LE CAPITAINE, *lui présentant les lettres-de-change.*

Allons, maître Griffard.

M. GRIFFARD, *réfléchissant.*

Air *du Ballet des Pierrots.*

Hortense est jeune, elle est charmante,
Elle a mille et mille agrémens;
La somme que l'on me présente
Est de cinquante mille francs.
L'amour vers la femme me porte;
La raison veut l'argent comptant;
De peur que l'amour ne l'emporte,
Emportons bien vite l'argent.

(*Il prend les effets et s'en va.*)

TOM.

Bon voyage au procureur.

LE CAPITAINE, *à Hortense.*

Ma chère amie, vous voilà libre.

HORTENSE.

Grace à votre générosité.

LE CAPITAINE.

Mes enfans, je suis garçon et sans parens, vous serez ma famille; je veux finir mes jours avec vous.

LINVAL.

Et comment reconnaître. . . .

HORTENSE.

Comment nous acquitter?

LE CAPITAINE.

En me rendant heureux par l'aspect de votre bonheur.

MAD. SAINT-CLAIR.

Ma chère Hortense, combien je vous félicite! . . .

LINVAL, *à Mad. Saint-Clair.*

Me pardonnerez-vous mon étourderie?

MAD. SAINT-CLAIR.

Que ne pardonne-t-on pas à l'amour!

VAUDEVILLE.

Air *nouveau.*

LE CAPITAINE.

Partout en mainte occasion,
L'*Etourderie* est une excuse,
Et c'est avec réflexion
Que d'*Etourderie* on s'accuse.
Paul doit et ne s'acquitte pas,
A l'*Etourderie* il s'écrie,
La prude Eglé fait un faux pas,
C'est une *Etourderie.*

LINVAL.

En songeant à l'évènement
Qui décide mon mariage,
Je l'avoûrai sincèrement,
Je suis bien plus heureux que sage.
Mais je promets en ce beau jour
A l'épouse la plus chérie,
Fidélité, constant amour,
Et plus d'*Etourderie.*

MLLE. PRUDENT.

De Roc, intendant très-actif,
Toujours bien en règle est le compte,
Tout est exact et positif,
Et jamais il ne se mécompte.
Mais dans ses calculs absolus
Par fois sa mémoire varie;
Il met quelques zéros de plus,
C'est une *Etourderie.*

TOM.

D'Orphise, l'époux adoré,
Sans elle, part pour la campagne;
En s'éloignant il est navré
De la douleur de sa compagne;
A souper la belle consent
D'admettre l'ami qui s'en prie;
Il reste en place de l'absent,
C'est une *Etourderie.*

HORTENSE, *au Public.*

Toujours animés en ces lieux
Du désir ardent de vous plaire,
Nous avons fait de notre mieux
Pour obtenir un doux salaire.
Si notre espoir fut une erreur,
Pardonnez-là, je vous en prie,
N'allez pas vous mettre en fureur
Pour une *Etourderie.*

LE RETOUR AU COMPTOIR,

OU

L'ÉDUCATION DÉPLACÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE;

PAR MM. GEORGES DUVAL, JULES ****.

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le samedi 14 mai 1808.*

PRIX 24 SOUS.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

1808.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. SIMON, marchand de nouveautés.	M. Lenoble.
M.me SIMON, sa femme.	M.me Duchaume.
CORINE, leur fille aînée.	M.me Desmares.
TOINETTE, leur fille cadette.	M.lle Minette.
St. FIRMIN, commis de banquier.	M. Armand.
DUVERNOIS, fabricant, de province.	M. Edouard.
St. GILLES, petit-maître.	M. Auguste.
M.me DORLIS, petite-maîtresse.	M.lle Betzi.
PIROUETTE, maître de danse.	M. Seveste.
ROULADE, maître de chant.	M. Guénée.
SILHOUETTE, maître de dessin.	M. Fontenai.

La scène est à Paris, dans le magasin de M. Simon, rue de Richelieu.

Couplet d'annonce, chanté à la suite d'*Arlequin Afficheur.*

Arlequin, *au public.*

Messieurs, nous allons avoir l'honneur de vous donner *le Retour au comptoir*, ou *l'Education déplacée*. C'est une demoiselle que nous allons vous montrer; une jeune personne qui sait beaucoup de choses.

Air: *du Ballet des Pierrots.*

A tous les arts elle s'applique,
Danse et dessin lui plaisent fort;
Mais les instrumens de musique
Ne sont pas tous de son ressort.
Jamais, des sifflets, dans sa classe,
Elle n'entendit l'aigre son;
Ah! ne lui donnez pas, de grâce,
Ce soir, la première leçon.

LE RETOUR
AU COMPTOIR,
OU
L'ÉDUCATION DÉPLACÉE.

SCENE PREMIERE.

M. SIMON, *feuilletant son livre de comptes*; MAD. SIMON.

SIMON.

Du 20 septembre, acheté trois cachemires, à 50 louis, 150 louis. Combien nous en reste-t-il?....

MAD. SIMON.

Un.....

SIMON.

Nous en avons donc vendu deux?

MAD. SIMON.

Non; j'en prends un pour ma fille, et un pour moi. C'est de rigueur pour l'hiver.

SIMON.

Soit.... mais cela n'en produit pas moins un déficit de 2400 liv. dans ma caisse.

MAD. SIMON.

Je vous conseille de vous fâcher.

SIMON.

Je ne dis pas que je me fâche; mais je vous ferai observer, puisque l'occasion s'en présente, que vous m'avez fait quitter le quartier d'Enfer, où je

vivais fort tranquille, pour venir habiter la rue de Richelieu, où la cherté du loyer me ruine.

MAD. SIMON.

Dépense de première nécessité.

SIMON.

Vous m'avez fait vendre tout notre mobilier, pour faire les fonds de notre entreprise.

MAD. SIMON.

Opération indispensable. N'allez-vous pas regreter votre mobilier? il était du tems du roi Dagobert.

AIR : *du vaudeville d'Alcibiade.*

Dans le commerce de mercier,
Du sort éprouvant les caprices,
Nous avons changé de quartier
Pour augmenter nos bénéfices;
Et, pour être partout cités,
Nous présentons, à nos pratiques,
Un magasin de nouveautés,
Tirées de nos meubles antiques.

SIMON.

Il ne m'en est resté que votre portrait et le mien, madame Simon; mais de vingt mille francs, que cette vente m'a rapporté, vous m'avez fait employer 12,800 liv. pour le décor de notre magasin.

MAD. SIMON.

Cela vous a procuré l'avantage, M. Simon, d'être compris dans la collection de l'extérieur des plus belles boutiques de Paris, n.° 31, et de figurer rue du Coq, chez Martinet.

SIMON.

Je figure rue du Coq, à la bonne heure, mais....

MAD. SIMON.

Ne voyez-vous pas la vogue que cela nous procurè?

SIMON.

Je le sais.

AIR : *des Dettes.*

Nous avons bien assez vendu ;
Mais par malheur tout nous est dû,
C'est ce qui me désole. *bis.*

MAD. SIMON.

Chez nous, en donnant à crédit,
Nous sommes sûrs d'un grand débit,
C'est ce qui me console. *bis.*

SIMON.

Vous n'êtes pas difficile en consolations, madame Simon.... ; et ces 2000 livres que nous venons de payer pour une année de l'éducation de notre fille Louison ?

MAD. SIMON.

Corine, donc, M. Simon. C'était encore là une dépense de première nécessité. Fallait-il qu'elle fut élevée comme notre seconde fille Toinette, qui ne sait que lire, écrire, coudre et calculer ?

SIMON.

Je ne dis pas....

MAD. SIMON.

Si vous connaissiez les talens de toute espèce que votre fille possède à présent !

SIMON.

Je conviens que les talens....

MAD. SIMON.

AIR : *Il faut que l'on file, file, file.*

Vous n'êtes pas, je le pense,
De ces frondeurs étourdis,
Qui, du chant et de la danse
Se déclarant ennemis,
Disent qu'il est inutile
D'avoir talent et maintien,
De briller dans l'entretien,
Pourvu que l'on couse et file,
File,
Que l'on couse, et file bien.

SIMON.

Non, sans doute, madame Simon, je ne suis pas

de ces frondeurs dont vous parlez, et je ne trouve point à redire qu'un homme riche donne à sa demoiselle une éducation analogue à sa fortune. Mais tout est relatif, madame Simon, tout est relatif; et la fille d'un marchand de nouveautés ne doit pas être élevée comme celle d'un ambassadeur.

Air : *De la 5.e édition.*

« *Qui trop embrasse mal étreint*,
» Dit un vieux proverbe fort sage;
» A sa place, heureux qui se tient,
» Sans craindre qu'on l'en déménage!
» En sortir, je le soutiendrai,
» C'est quitter l'arbre pour l'écorce.

et puis d'ailleurs, madame Simon....

» Qui n'y reste pas, de bon gré,
» Bien souvent, y rentre par force.

MAD. SIMON.

C'est ce qu'il faudra voir.

SIMON.

Mais, enfin, quelle est votre espérance dans tout ceci, madame Simon?

MAD. SIMON.

Comment, quelle est mon espérance? Ne voyez-vous pas que les talens de Corine ne peuvent manquer d'attirer une foule de prétendans à sa main?... Sans parler des autres, M. St. Firmin, ce jeune commis de banquier....

SIMON.

Et la parole que j'ai engagée à M. Duvernois?...

MAD. SIMON.

Ce petit fabricant de Château-Chinon, qui nous fournissait autrefois en merceries?

SIMON.

C'est un homme fort à son aise, et auquel il n'y a rien à reprocher, si ce n'est que nous lui devons deux mille écus....

MAD. SIMON.

Et vous croyez que je consentirai ?....

SIMON.

Il le faudra bien, madame; toutes vos dépenses superflues, de première nécessité, ont dérangé mes affaires; notre commerce ne va point, ou va mal.... nous ne gagnons rien à la loterie; et, si je ne reçois pas les paiemens que l'on doit me faire aujourd'hui, demain je serai obligé de fermer boutique: voilà pourtant, madame Simon, où vous m'aurez réduit par vos dépenses folles.

MAD. SIMON.

AIR : *Je brûle de voir ce château.*

Quand je sais me priver de tout,
Ce reproche m'offense.

SIMON.

Vous me poussez enfin à bout,
Par votre extravagance.

MAD. SIMON.

Vous êtes avare à l'excès.

SIMON.

Vous prodiguez l'or sans regrets.

ENSEMBLE.

Mais il faut changer désormais;
Il faut changer, ou je vous jure,
Je ne garde plus de mesure.

SCENE II.

M. et MAD. SIMON, ST. FIRMIN.

MAD. SIMON.

Hé! c'est M. St. Firmin!

ST. FIRMIN.

AIR : *De la walse.*

En ces lieux, où règnent sans cesse,
Le bon ton et la politesse,

De son allégresse,
L'amitié s'empresse
De vous offrir le tribut.
Votre fille fait votre gloire;
Plus d'une victoire,
Digne de mémoire,
Marqua son début;
Hier, son mérite,
Que partout on cite,
Atteignit le but.
A Cythère, ainsi qu'au Parnasse,
Elle aura la première place;
En savoir, en grâce,
Oui, Corine efface
Tout ce qui jamais parut.

SIMON.

Je ne dis pas....

MAD. SIMON.

C'est ce matin, monsieur, qu'elle quitte sa pension.

ST. FIRMIN.

Il est tems en effet de la produire dans le monde, et je la présenterai moi-même dans les plus brillantes réunions; avec sa mère, s'entend.... les mœurs avant tout.

MAD. SIMON.

Ah! M. St. Firmin!

ST. FIRMIN.

Oui, madame, je veux que, sous trois mois, tout Paris ne soit occupé que de madame et mademoiselle Simon.

SIMON.

Je ne dis pas que cela ne soit très-flatteur; mais j'ai toujours entendu assurer que tant de célébrité n'était pas le lot d'une jeune personne bien élevée.

ST. FIRMIN.

AIR: *Avec vous sous le même toit.*

Sur ce point là, sans contredit,
Votre erreur me paraît étrange;

A quoi bon les talens, l'esprit,
S'ils n'attirent pas la louange?
Malgré les pères, les maris,
La célébrité sied aux belles;
Et voilà pourquoi, dans Paris,
Tant de femmes font parler d'elles.

MAD. SIMON.

Oui, monsieur, je vous en prie, faites parler de ma fille.

ST. FIRMIN.

Soyez tranquille, madame, on en parlera.

MAD. SIMON.

AIR : *d'Azémia.*

Ah! que je sens d'impatience
De la revoir
Dans ce comptoir!
Pour y jouir de sa présence,
Chez nous, les chalands vont pleuvoir.
On aime sa tournure,
On vante sa figure;
A son esprit
On applaudit.....
Aux uns, elle parle musique,
Aux autres d'un ballet nouveau,
Ou bien d'un tableau,
Ou bien d'un rondeau,
Raisonne sur tout, } *bis.*
Toujours avec goût, }
Parlant,
Chantant,
Dansant,

(*Dialogue.*) Chacun sera émerveillé; on viendra en foule se fournir à notre magasin, pour admirer de plus près ce prodige, et tout le monde, en sortant, dira de Corine....

Unique, (*bis.*)
Vraiment
C'est étonnant. (*ter.*)

Je cours promptement la chercher.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

SIMON, St. FIRMIN.

St. Firmin, *à part.*

Tâchons de gagner l'esprit du père.

Simon, *à part.*

Essayons de le disposer.

St. Firmin.

(*Haut.*) Savez-vous, monsieur, que vous êtes bien heureux d'avoir une fille comme la vôtre ?

Simon.

Il est certain, monsieur, qu'elle doit me faire honneur, car elle me coûte cher.

St. Firmin.

Comment ?....

Simon.

Pour son éducation. Heureusement elle a beaucoup profité, à ce que dit madame Simon.

St. Firmin.

Madame Simon dit vrai ; aussi demandait-on de tous côtés hier, à la distribution des prix : quelle est cette jeune personne qui se présente avec tant de grâce, et qui répond si bien sur tout ? — C'est mademoiselle Corine Simon, la fille du propriétaire de ce beau magasin de nouveautés de la rue de Richelieu.

Simon.

Comment donc, on me citait ?

St. Firmin.

Oui, monsieur, on vous citait.

Simon.

Ah ! mon dieu !...

St. Firmin.

Qu'il sera heureux celui que vous daignerez choisir pour gendre !

SIMON.

Mais, je fais une réflexion.... Vous, M. St. Firmin, vous allez vous établir ?

ST. FIRMIN.

Incessamment....

SIMON.

Et vous avez déjà pensé, sans doute, qu'une femme à la tête de votre maison ?...

ST. FIRMIN.

Ah ! monsieur, il en est une !...

SIMON.

Eh bien !....

ST. FIRMIN.

AIR : *d'Ambroise.*

Corine est vraiment un prodige.

SIMON.

Son éducation l'exige.

ST. FIRMIN.

En elle, mille dons heureux
Touchent le cœur, charment les yeux.

SIMON.

Vraiment, on ne peut trouver mieux.

ST. FIRMIN.

Heureux, qui, préféré par elle,
Pourra, sous les lois de l'hymen,
Lui jurer ardeur éternelle !

SIMON, *à part.*

Oh ! je le tien !

ST. FIRMIN, *à part.*

Oh ! je le tien !

ENSEMBLE.

A mes vœux son cœur est fidèle ;
Oh ! je le tien, oui, je le tien !

ST. FIRMIN, (*après le duo.*)

Ainsi, M. Simon....

(*On entend chanter dans la coulisse.*)

SIMON.

Hé ! mais, je crois reconnaître la voix de Duvernois.....

ST. FIRMIN.

Duvernois ? qu'est-ce que c'est que çà ?

SCENE IV.

SIMON, ST. FIRMIN, DUVERNOIS.

SIMON.

Comment, vous à Paris, mon ami ?

DUVERNOIS.

Oui, mon cher Simon, et ce n'a pas été sans peine que je suis parvenu à vous trouver. J'arrive rue d'Enfer, on me dit que vous avez déménagé ; on m'indique votre nouvelle demeure.

AIR : *Mes chers amis.*

Après avoir traversé tout Paris,
Fatigué d'un si long voyage,
Au beau milieu du tumulte et des cris,
Chez vous, j'arrive tout en nage ;
Mais, au bruit sans égal,
Au tapage infernal,
Qu'à votre porte on entend à toute heure,
Je crois que vous avez, mon cher,
Dans un second quartier d'enfer,
Encor fixé votre demeure.

SIMON.

Je ne dis pas....

ST. FIRMIN, *bas à Simon.*

Quel est donc cet homme ?

SIMON.

Vous saurez cela.

DUVERNOIS.

Si j'en juge par ce changement de quartier, vos affaires ont prospéré ; j'en suis charmé, d'abord pour vous, ensuite pour moi, puis enfin pour mon mariage.

ST. FIRMIN.

Qu'est-ce à dire, son mariage?.... ce serait là un rival?....

SIMON.

Comment, vous songez encore?....

DUVERNOIS.

A tout, mon cher. Voyant que depuis six mois je n'entendais plus parler de vous, ni du petit compte que nous avons à régler ensemble, voilà, me suis-je dit, Simon qui se lance; il oublie la dette et le créancier, son ancien fournisseur de merceries, et son gendre futur; il faut que j'aille le faire souvenir de tout cela : je m'embarque sur un train de bois, et me voici.

ST. FIRMIN, *à Simon.*

Quoi, monsieur, vous auriez promis à cet homme?....

SIMON.

Rien du tout, monsieur, rien du tout. (*à Duvernois*). Mon ami, je ne dis pas que je n'aye beaucoup de plaisir à vous revoir, mais....

DUVERNOIS.

Quoi, mais?....

SIMON.

Tout est bien changé ici, mon ami.

DUVERNOIS.

Tant pis; pour moi, je suis toujours resté Christophe Duvernois, honnête homme, et bon vivant.

AIR : *Des bonnes gens.*

Je n'ai point pour système
De changer quand je suis bien;
Rester toujours de même,
D'être heureux c'est le moyen.
Je veux garder, de mes pères,
Et les mœurs et les penchans;
Pour moi, les bonnes manières
Sont celles des bonnes gens.

TOINETTE, *à part.*

Il a l'air bien honnête ce monsieur là (*Haut.*)
Oh! monsieur, vous n'y songez pas....

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Mille talens sont, de ma sœur,
L'heureux et brillant apanage;
Pour moi, je trouve le bonheur
A me livrer, avec ardeur,
Aux humbles travaux du ménage;
Mon père veut, avec raison,
Qu'aujourd'hui, par mon ministère,
Tout se fasse dans la maison;
Mais c'est tout (*bis*) ce que je sais faire.

DUVERNOIS.

Mais, mademoiselle, c'est bien assez comme çà....

SIMON.

Quest-ce que j'entends ?....

TOINETTE.

C'est Corine que ramène maman.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MAD. SIMON, CORINE, SILHOUETTE, PIROUETTE, ROULADE, PLUSIEURS PORTE-FAIX.

AIR : *Ah! quel scandale abominable.*

CORINE, *en entrant*, (*aux porte-faix qui sont au fond du théâtre*).

Ouvrez la porte à deux battans,
Pour faire entrer mes instrumens.

MAD. SIMON, ET LES TROIS MAÎTRES.

Ouvrez la porte à deux battans,
Pour faire entrer ses instrumens.

LES PORTE-FAIX.

Ouvrons la porte, etc.

CORINE.

Là mon piano.

MAD. SIMON, LES MAÎTRES.

Les imprudens!

CORINE.

Ma harpe ici.

MAD.

MAD. SIMON, LES TROIS MAÎTRES.

Les indolens !

CORINE, ST. FIRMIN, MAD. SIMON, LES TROIS MAÎTRES.

Ah ! mon dieu, que vous êtes lents !
Les sottes gens ! les négligens !
Ils vont briser { mes / ses } instrumens.

LES PORTE-FAIX.

Peut-on ainsi presser les gens!
Donnez le tems.... donnez le tems.
Oh ! que vous êtes exigeans !

SIMON, *à Duvernois* (*sur le devant de la scène.*)

N'est-il pas vrai qu'elle est fort embellie ?

DUVERNOIS.

Mais, plus que douce, elle paraît jolie.

MAD. SIMON, ET CORINE, *à part.*

C'est Duvernois !
Que cherche ici ce villageois ?

CORINE, *aux porte-faix.*

Mes crayons ?

UN PORTE-FAIX.

Les voilà.

CORINE.

Mes cartons ?

LES PORTE-FAIX.

Ils sont là.

CORINE, (*reprise du motif.*)

Ils ont brisé mes crayons blancs,
Et mis en pièce mes romans !

ST. FIRMIN, SIMON, LES TROIS MAÎTRES.

Les mal adroits ! les négligens !
Les indolens ! les sottes gens !

LES PORTE-FAIX.

Peut-on ainsi traiter les gens !
Ah ! que vous êtes exigeans !

M. SIMON, *allant présenter Duvernois.*

Madame Simon, voici....

PIROUETTE.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Pour vous, le second prix de danse,
Ne fut
Qu'un bien faible tribut.

ROULADE.

Le troisième prix de romance,
Au lieu du premier, vous échut.

SILHOUETTE.

Par une injuste préférence,
Dont je rougis, en conscience,
Du dessin, à mon grand dépit,
Vous n'obtintes que l'accessit.

ENSEMBLE.

Mais, nous le jurons tous les trois,
Vous auriez eu, par notre choix,
Tous les premiers prix à la fois.

(L'orchestre joue : *Va-t-en voir s'ils viennent Jean.*)

SIMON, *voulant encore présenter Duvernois.*

Permettez, madame Simon.

MAD. SIMON, *aux trois maîtres.*

Ainsi donc, messieurs, vous dites que ma fille...

PIROUETTE.

Ah! madame, elle danse comme Terpsichore!

ROULADE.

Elle chante comme Euterpe!

SILHOUETTE.

Elle dessine comme Rosalba!.... et je n'en veux pour preuve que la pièce qu'elle a mise au concours.

SIMON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SILHOUETTE.

Un dessin d'après Raphaël.

SIMON.

Et pourquoi ne dessine-t-elle pas d'après nature?

CORINE.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Au sein de la divinité,
Chaque jour puisant son modèle,

De la véritable beauté,
Ce grand homme est peintre fidèle;
Son pinceau, toujours naturel,
Sait animer chaque figure;
Dessiner d'après Raphaël,
C'est dessiner d'après nature.

PIROUETTE, *à Roulade.*

A nous à nous faire valoir· (*à Corine.*) Si mademoiselle voulait répéter ici cette walse mêlée de chant, qu'elle a exécutée hier dans mon ballet?...

ST. FIRMIN.

Allons, mademoiselle, rendez-vous à nos vœux.

CORINE.

Mais je ne sais si je suis en voix aujourd'hui, et puis....

ROULADE ET PIROUETTE.

Je vous réponds de vous.

CORINE.

Allons donc.

AIR : *Du médecin turc.*

C'est par la danse et la musique
Que l'on arrive au vrai bonheur.
Ta la la la (*elle danse*).
Leur charme puissant et magique
Enchante les sens, et captive le cœur. *bis.*
Ta la la la, etc.

M. ET MAD. SIMON, ST. FIRMIN, ET LES TROIS MAÎTRES.

ENSEMBLE.

Oh! c'est charmant!
Comme elle chante élégamment!
Comme elle danse savamment!

DUVERNOIS, *à part.*

Oui, c'est charmant!
Mais, dans la danse, dans le chant,
Elle a, pour moi, trop de talent.

CORINE.

D'Euterpe la lyre sonore
Vous appelle, jeux et plaisirs.
Sur les traces de Terpsichore,
Venez, volez, légers zéphyrs. *bis.*
Ta, la, la, la, etc. (*elle danse.*)

M. et Mad. Simon, etc.

Oh! c'est charmant!
Comme elle chante élégamment!
Comme elle danse savamment!

Duvernois.

Oui, c'est charmant, etc.

Corine, *après avoir chanté.*

Ah! je n'en puis plus.... Toinette, mon schall....

St. Firmin.

Divin! ravissant! délicieux!

Roulade.

Comme son chant est ponctué!

Pirouette.

Comme sa danse est phrasée!

Silhouette.

Comme ses pas sont dessinés!

Simon *à Duvernois.*

Allons, mon ami, faites donc aussi votre compliment.

Duvernois.

Ma foi, je ne sais que dire à tout ça, moi.

Simon.

Ni moi non plus, mais dites toujours....

Duvernois *à Corine.*

Air : *Du droit du Seigneur.*

Après une longue absence,
Qui me causa trop d'ennuis,
Guidé par l'impatience,
Je reviens en ce pays.
Je vous retrouve plus charmante;....
Pour vous ma flamme s'en augmente:
Ah! daignez, par un mot flatteur....

Corine, *d'un ton sec.*

Monsieur, je suis votre servante.

Duvernois, *en se retirant.*

Je suis bien votre serviteur.

(*A part.*) Voilà un futur joliment reçu!

SIMON, *aux trois maîtres.*

Messieurs, je vous remercie des bons soins que vous avez donnés à ma fille ; si vous voulez repasser tantôt, et me rapporter vos cachets, je vous compterai votre argent.

LES TROIS MAÎTRES.

AIR : *du vaudeville de Gilles en deuil.*

De chant, de danse, de peinture,
Chacun des trois maîtres présent,
Tantôt sans faute, je vous jure,
Reviendra chercher son argent.

ST. FIRMIN.

Comme il est naturel, je pense,
Qu'un moment on vous laisse en paix,
Profitant de la circonstance,
A la bourse, moi, je m'en vais.

(*Il sort.*)

LES TROIS MAÎTRES.

De chant, de danse, etc.

DUVERNOIS.

Moi-même je pourrais déplaire,
Si je ne partais pas aussi :
Je vais donc finir quelqu'affaire,
Et je reviens dîner ici.

(*Il sort.*)

SIMON, *aux trois maîtres qui sont restés.*

Ainsi, messieurs, voilà qui est dit.

ROULADE.

Nous nous en souvenons.

Reprise de l'air.

De chant, de danse, de peinture,
Chacun des trois maîtres présent,
Tantôt sans faute, je vous jure,
Reviendra chercher son argent.

(*Ils sortent.*)

MAD. SIMON.

Un homme fait pour apprécier tout ce qu'elle vaut..... M. St. Firmin.

SIMON.

M. St. Firmin.... à la bonne heure!

CORINE.

En effet, mon père, notre esprit, nos goûts, tout nous rapproche; nous sommes faits l'un pour l'autre.

SIMON.

Je ne dis pas.... au surplus, voilà Toinette qui revient au comptoir. Nous t'y laissons avec elle, afin qu'elle te mette au courant actuel de la maison.

CORINE.

Au comptoir ?.... vous n'y pensez pas : quelle figure voulez-vous que j'y fasse ?

SIMON.

La figure que tu voudras : en attendant, je sors, pour tâcher de faire quelques recouvremens, dont j'ai le plus pressant besoin. Et vous, madame Simon, faites en autant de votre côté.... Au revoir, mes enfans.

SCENE VIII.

CORINE et TOINETTE.

TOINETTE.

Eh bien ! Corine, pourquoi ne viens-tu pas reprendre ta place auprès de moi ?

CORINE.

AIR du médecin turc : *les plaisirs volaient sur mes traces.*

Les tems sont bien changés, Toinette ;
Ce qui, pour moi, dans la maison,
Autrefois était une dette,
N'est aujourd'hui plus de saison ;

Mon éducation, ma chère,
Ici me donne certains droits;
Je ne suis plus faite pour faire
Ce que je faisais autrefois.

TOINETTE.

C'est donc à dire que moi seule ?...

CORINE.

Oh ! toi, c'est bien différent!...

TOINETTE.

Il est vrai, mais cependant....

AIR : *Lise épouse l' beau Germanos.*

Le dessin et la musique,
La danse et la rhétorique,
Pour les gens riches, ma sœur,
Ces talens sont de rigueur;
Mais notre état subalterne
Dispense de savoir çà.

CORINE.

L'éducation moderne
N' connait pas ces distanc' là.

TOINETTE.

Même air :

Mais, soit dit sans te déplaire,
Jusqu'ici j'ai cru, ma chère,
Qu'il n'en faut pas tant savoir,
Pour s'asseoir dans un comptoir.
Le bon sens qui me gouverne,
Vois-tu, m'a seul appris çà.

CORINE.

L'éducation moderne
N'apprend pas ces choses là.

TOINETTE.

Je m'aperçois même qu'elle les fait oublier.

CORINE.

Comme je commence déjà à m'ennuyer ici ! que vais-je faire ?... dessiner.... mettons cette tête au trait. (*Elle dispose tout pour dessiner.*)

TOINETTE.

Sais-tu que nos bonnes amies vont avoir bien du plaisir à te revoir ?

CORINE.

Nos bonnes amies ! de qui veux-tu parler ?

TOINETTE.

Mais de Rose, Justine, Suzette, Sophie....

CORINE.

Des filles d'artisans ! de petits bourgeois !.... Je crois que mes camarades de la pension riraient bien, si elles me rencontraient en pareille société.

TOINETTE.

Ce sont donc des demoiselles de bien haute importance, que tes camarades ?

CORINE.

Je le crois, des filles de notaires, de banquiers....

TOINETTE.

Diantre !

DUO *de Doche.*

CORINE.

Comme le jour est faux ici !

TOINETTE.

Cela ne va pas bien ainsi ?

CORINE.

Finissons : le dessin m'ennuie.

TOINETTE.

Eh quoi ! te rebuter sitôt ?

CORINE.

Sur la harpe, essayons plutôt
Cette sonate si jolie.

TOINETTE, *à part.*

Elle sera bientôt finie,

CORINE, *préludant sur la harpe.*

Mais, c'est trop bas !... mais c'est trop haut!...
Ah ! mon dieu ! quelle discordance !....

TOINETTE.

Faut du savoir, pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.

CORINE.

Ah ! je vais perdre patience !

TOINETTE.

ENSEMBLE.
Faut du savoir, pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.

CORINE.

Toujours ou trop bas, ou trop haut ;
Jamais juste le ton qu'il faut.

CORINE.

Laissons cela.

TOINETTE.

Quelle inconstance !

CORINE.

Que faire ?...

TOINETTE.

Est moins embarrassé
Qui n'a pas autant de science.

CORINE.

Sur le piano faisons l'essai
De cette nouvelle romance.

TOINETTE.

Ecoutons un peu la romance.

CORINE, *chantant.*

Je suis encor dans mon printems,
Abandonnée et sans défense....

TOINETTE.

C'est là ta nouvelle romance ?
Hé ! mais, elle a plus de cinq ans....

CORINE.

ENSEMBLE.
Silence, Toinette, silence !
A peine, avec toi, je m'entends.

TOINETTE.

Tes airs nouveaux, en conscience,
Corine, sont du bon vieux tems.

CORINE, *après le duo.*

Une autre.... je n'aime pas celle là.

TOINETTE.

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

Vraiment, le trait est unique,
Et le passe-tems comique ;

Ici, ma chère sœur,
Va, pour mettre les arts en honneur,
Transformer notre boutique
En un salon de musique.

Ah ! Corine, voilà des personnes qui viennent pour acheter.

CORINE.

Eh bien ! réponds leur.... cela ne me regarde pas.... j'étudie.

SCENE IX.

CORINE, *au piano*; TOINETTE, *au comptoir*; MAD. DORLIS, ST. GILLES.

ST. GILLES, *parlant à un jockey en dehors.*

John, laisse mon boguey, et vas m'attendre avec mes deux chevaux à la porte Maillot. (*En entrant, à madame Dorlis.*) Je veux, madame, que vous essayiez ma petite jument anglaise.... vous verrez ce que c'est... un feu !... une vigueur !... une légèreté !...

MAD. DORLIS, *en entrant*; *St. Gilles lui donne la main.*

Ah ! Dieu !... je n'en puis plus ! que ce Paris est fatigant !

ST. GILLES.

Eh bien ! madame, voilà un siége, remettez-vous. (*Madame Dorlis s'assied.*) — Ah çà, que voulez-vous acheter ?

MAD. DORLIS.

Mais je ne sais trop.

ST. GILLES.

Il faut vous décider. (*à Corine.*) Mademoiselle, voulez-vous bien faire voir à madame ce qu'il y a de mieux dans ce magasin ? (*Corine prélude.*) Ah ! ah ! un piano dans une boutique ! cela est burlesque....

CORINE, *chantant gauchement.*

Jadis, au sortir de l'enfance....

ST. GILLES.

Vous n'y êtes pas.

CORINE.

Quatorze ans, au plus, je comptois.

ST. GILLES.

En mesure donc.... en mesure !

(*Il enlève le papier de musique*).

CORINE, *se retournant.*

Mais, monsieur !... Que vois-je ? c'est toi, ma chère Malvina ?

ST. GILLES.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MAD. DORLIS.

(*A part.*) Corine !.... (*d'un air contraint.*) Mademoiselle, je ne sais....

CORINE.

Quoi ! tu ne reconnais pas Corine ?

ST. GILLES

Qu'est-ce que çà veut donc dire ?

MAD. DORLIS.

Je ne me rappelle pas....

TOINETTE.

Le charmant accueil !

CORINE.

Quoi ! tu reçois avec froideur celle qui, en pension, était ta meilleur amie ?....

ST. GILLES.

Ah ! je vois....

MAD. DORLIS.

En effet.... je crois me remettre....

CORINE.

Mais je n'en reviens pas ? d'où naît donc un pareil changement ?

MAD. DORLIS.

Tu l'exiges ?.... je me rends.... mais traite moi donc comme à l'ordinaire.... vois-tu, quand je suis entrée ici, j'étais distraite, préoccupée.... Dans le monde, on a mille soins, que nous ne connoissions pas à notre pension. — Je suis mariée depuis un an.... on m'a fait épouser M. Dorlis, homme de 55 ans, riche de 40,000 liv. de rente.... tout cela change bien les idées.

CORINE *à part.*

Et, surtout, les sentimens.

ST. GILLES.

Et que dira monsieur votre mari, quand il saura que vous vous etes donné un nouveau cachemire?

MAD. DORLIS.

Il dira ce qu'il voudra. Vous ne vous êtes pas souvent apperçu, je pense, que ce qu'il doit dire m'inquiétât beaucoup ?

ST GILLES.

Ah! pour çà, c'est une justice à vous rendre: quand vous voudrez, madame, je suis à vos ordres.

AIR : *Dans nos bals c'est la méthode.*

L'heure à partir nous invite;
Sur un léger Phaëton,
A Boulogne, courons vite
Chercher les gens du bon ton.
La route est commode, et belle;
Je veux, sans me presser trop,
Ce matin, à Bagatelle,
Vous mener au petit trot.

MAD. DORLIS.

Le beau plaisir!.... Votre bois de Boulogne m'excède....

ST. GILLES.

Ah! madame, vous ne pensez pas ce que vous dites là, certainement.

MAD.

MAD. DORLIS.

Adieu, ma chère Corine : viens donc me voir un de ces matins, déjeuner avec moi.... tiens, je t'enverrai chercher demain par ma voiture.... nous passerons la journée ensemble, et je te remettrai le prix du cachemire. Nous causerons de nos anciens plaisirs:.... cela sera charmant.

AIR :

Ne crois pas que je montre
Un desir affecté.
Une telle rencontre
Me charme, en vérité.
Si le hasard prospère
Voulut nous réunir,
J'en emporte, ma chère,
Un bien doux souvenir.
Çà fait (*bis*) toujours plaisir.

(Au moment où madame Dorlis et St. Gilles vont pour sortir, M. et madame Simon paraissent).

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, M. et MAD. SIMON.

ST. GILLES, *à M. Simon.*

C'est vous, monsieur?... comment vous appelle-t-on?

SIMON.

Simon, monsieur.

ST. GILLES.

C'est vous, monsieur Simon, qui êtes le père de cette aimable personne?

SIMON.

Oui, monsieur.

ST. GILLES.

Monsieur Simon, elle vous fera beaucoup d'honneur.

(Il sort avec madame Dorlis).

SCENE XI.

M. et MAD. SIMON, TOINETTE, CORINE.

SIMON.

Cet homme a l'air de se moquer de moi, dieu me pardonne.

MAD. SIMON.

Quelle est cette dame ?

CORINE.

Une de mes amies; une femme de grand ton, avec laquelle j'ai fait mes études, et à qui je viens de vendre un cachemire.

SIMON.

Combien l'a-t-elle acheté ?

CORINE.

Soixante louis.

SIMON.

Et elle l'a payé ?

CORINE.

Elle le payera demain.

SIMON.

Demain ! demain !... c'est fort bien ; mais c'est aujourd'hui qu'il faut que je paye, moi : mes billets sont échus, et toutes les courses que je viens de faire ont été infructueuses ; je n'ai pas reçu un denier ; je ne sais où donner de la tête.

MAD. SIMON.

Voilà bien du bruit pour peu de chose !... le mariage de Corine avec monsieur St. Firmin, arrangera tout cela.

SIMON.

Ou achevera de tout gâter.

TOINETTE.

Le voici.

SIMON.

Allons, madame Simon, rentrez avec vos filles... je m'en vais lui parler.

CORINE.

Mon père, il suffira d'un mot.

SCENE XII.

SIMON, ST. FIRMIN.

ST. FIRMIN.

Quoi! seul, M. Simon! la charmante Corine?

SIMON.

Est là dedans avec sa mère et sa sœur, monsieur St. Firmin.

ST. FIRMIN.

Ah! vous voyez un homme dans l'enchantement de ses graces, de ses talens!

SIMON.

Tout de bon?

ST. FIRMIN.

C'est un véritable trésor que vous avez dans votre maison.

SIMON. *à part.*

Un trésor qui me ruine.

ST. FIRMIN.

Ne la confiez qu'à un homme capable de l'apprécier.

SIMON.

C'est bien mon intention, et mon choix est fait.

ST. FIRMIN.

Je n'ose vous demander quel est l'heureux mortel....

SIMON.

Et, si, par hazard, c'étoit vous, monsieur St. Firmin?

ST. FIRMIN.

Je crois vous entendre, et vous me ravissez !....

SIMON.

Eh bien ! à ce soir, si vous voulez, la signature du contrat, et à demain le mariage.

ST. FIRMIN.

De mieux en mieux !... Ah çà, je ne vous demande pas quels sont les avantages que vous voulez faire à votre fille.

SIMON.

Les avantages ?....

ST. FIRMIN.

Oui, la dot que vous comptez lui donner.

SIMON.

La dot ?

AIR :

C'est un trésor, m'avez-vous dit,
Que Corine, pour un ménage :
Je m'étonne, sans contredit,
De vous voir changer de langage.
Il vous faut de l'or !
Prenez mon trésor....
N'en demandez pas davantage.

ST. FIMIN.

Abus ! quand on marie sa fille, il faut bien délier les cordons de la bourse.

SIMON.

Je les ai si bien déliés, qu'elle est presque vide.

ST. FIRMIN.

Quoi ! sérieusement, Corine n'a d'autre dot?..

SIMON.

Que sa figure, ses talens, sa harpe, son piano, et ses cahiers de musique et de dessin.

ST. FIRMIN.

C'est beaucoup, sans doute ; mais ce n'est pas assez pour moi.

SIMON.

Comment ?

ST. FIRMIN.

Oui ; je n'ai, de mon côté, que des espérances, et, comme nos biens réunis ne formeraient qu'un fonds assez peu solide, je me vois obligé de renoncer à une alliance, dont j'attendais mon bonheur.

SIMON.

Vous renoncez ?...

ST. FIRMIN.

C'est malgré moi ; mais il le faut.

SIMON.

Et, tout à l'heure encore, vous étiez émerveillé des grâces et des talens de Corine ! C'était un prodige, disiez-vous !....

ST. FIRMIN.

Ses grâces, ses talens, c'est fort bien. Mais si vous m'aviez fait l'honneur de me communiquer votre état de situation, quand vous m'avez consulté sur l'éducation de mademoiselle votre fille, je vous aurais conseillé de lui en donner une toute autre que celle qu'elle a reçue.

SIMON.

Monsieur ! monsieur ! je ne vous demande pas de conseils.

ST. FIRMIN.

Je veux pourtant encore vous en donner un..... C'est un gendre qu'il vous faut ; eh bien ! croyez-moi, retournez à M. Duvernois.

SIMON.

A M. Duvernois ?

ST. FIRMIN.

Sans doute.

AIR : *Du vaudeville de l'Avare.*

Ce fabricant, je le répète,
Dans cette affaire vous revient :
Hâtez-vous d'en faire l'emplette ;
C'est le gendre qui vous convient.
Ainsi, que rien ne vous arrête ;
Le cher homme a, sans contredit,
Pour un marchand, assez d'esprit,
Pour un époux, assez de tête.

Pour moi, monsieur, je suis bien votre serviteur.

SIMON, *seul.*

Je suis confondu, anéanti.....

SCÈNE XIII.

M. et MAD. SIMON, CORINE.

MAD. SIMON.

Voyons un peu quelle a été l'issue de la conférence de ton père avec M. St. Firmin.

CORINE.

J'espère bien qu'elle n'a pas été douteuse.

MAD. SIMON, *à son mari.*

Eh bien ! M. Simon, notre jeune ami a été sans doute ravi de la proposition que ?....

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SILHOUETTE.

SILHOUETTE.

Je suis exact au rendez-vous, M. Simon : cinquante cachets à 3 francs ; point d'embarras dans les calculs.

SIMON, *payant.*

Je ne dis pas que le calcul soit embarrassant; mais c'est bien cher, pour lui avoir appris à dessiner de pareils magots.

(*Il montre un dessin attaché à la muraille.*)

MAD. SIMON.

Vous trouvez donc notre demoiselle bien habile, M. Silhouette ?

SILHOUETTE.

Assez, madame, pour donner des leçons au besoin.

SIMON.

Eh bien ! je vous prends au mot; procurez-lui des écolières, et vous pouvez compter sur une remise honnête, indépendamment de ma reconnaissance et de celle de madame Simon.

CORINE

L'ai-je bien entendu ?.... moi, bientôt l'épouse d'un homme répandu dans les cercles les plus brillans....

SIMON.

Qui vous trouve trop de talens, et pas assez de fortune.

MAD. SIMON.

Qu'est-ce à dire ? il se pourrait !...

SIMON.

Il se peut, madame Simon : mais nous parlerons de cela tantôt : l'essentiel est, maintenant, que les talens de votre fille m'aident à regagner une partie de l'argent qu'ils m'ont coûté. M. Silhouette se charge de lui procurer des écolières, et.....

SILHOUETTE.

Permettez donc, M. Simon; vous avez eu tort

de prendre à la lettre un compliment d'usage. Les dessins de mademoiselle n'ont pas mal figuré au salon du pensionnat, le jour de la distribution des prix. J'ajoute même qu'elle a montré des dispositions, et, peut-être, que si elle eût moins négligé mes leçons, pour celles de M. Roulade....

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ROULADE, PIROUETTE.

ROULADE.

AIR : *Des prétendus.*

Je viens présenter mon mémoire,
Au maître de ce magasin.

PIROUETTE.

Je viens, etc.

TOUS DEUX.

Je viens présenter, etc.

SIMON, *en payant.*

Heureusement, il n'en viendra pas un quatrième.

PIROUETTE.

Vous pouvez vous flatter, monsieur, d'avoir bien placé votre argent.

ROULADE.

Quant à moi, j'ai fait de mademoiselle une virtuose capable d'éclipser nos plus belles voix de concert.

SIMON.

Faites-là chanter au vôtre, et donnez-lui un intérêt dans l'entreprise, je ne demande pas mieux, je vous assure....

CORINE.

Mon père !.....

ROULADE.

J'accepterais volontiers la proposition, si mademoiselle eût donné plus de tems à l'étude de la musique; mais M. Silhouette est là pour vous dire qu'elle avait toujours le crayon à la main.

SIMON, *à Silhouette.*

Ah ça ! mais il me semble que tout à l'heure ?...

SILHOUETTE.

Plaisante manière de vous justifier de votre négligence, ou de votre ignorance, M. Roulade !

ROULADE.

Je m'aperçois que vous avez pris les devans, M. Silhouette.

SILHOUETTE.

J'aurais dû attendre, n'est-ce pas ?

ROULADE.

Ce n'est pas la première fois, au surplus, que vous vous excusez à mes dépens.

PIROUETTE.

Ce n'est pas la première fois que vous avez voulu sortir d'embarras aux miens.

SIMON.

Messieurs.....

AIR : *Si Pauline.*

De, grâce pourquoi de la sorte
Vous emportez-vous devant moi ?

ROULADE.

Et, mais parbleu que vous importe ?
J'en suis bien le maître, je crois.

MAD. SIMON.

Vous prodiguer ainsi l'injure,
Sans égards pour nous, c'est affreux !

PIROUETTE.

Laissez-les faire ; je vous jure
Qu'ils se connoissent bien tous deux.

ROULADE.

Que dites-vous donc là, M. le professeur de gavotte ?

PIROUETTE.

La vérité, puisque, d'après vos aveux, vous n'avez su tirer aucun parti des rares dispositions de mademoiselle ; on ne me fera pas ce reproche, à moi. Je l'ai mise en état de défier à la danse tout l'Opéra.

SIMON.

Je ne dis pas que la danse ne soit fort essentielle ; mais, dans la position fâcheuse où je me trouve, j'aimerais autant....

PIROUETTE.

AIR : *Du vaudeville du Jokey.*

Des pas les plus simples, vraiment,
Corine se tire à merveille ;
Pour danser, avec agrément,
On ne trouve point sa pareille.
Mais, quoique sa légèreté
La rende, en cet art, fort habile,
N'y comptes pas, en vérité,
Pour sortir d'un pas difficile.

ROULADE.

Vous voyez donc bien, M. Pirouette !

CORINE.

AIR : *Si Dorilas.*

Vous me faites enfin connaître
Combien peu je vous aurai dû ;
Mais je puis réparer, peut-être,
Le tems qu'avec vous j'ai perdu.
La vérité parle, à cette heure,
Où rien n'engage à me flatter ;
Cette leçon est la meilleure,
Et j'en saurai bien profiter.

SIMON.

Voulez-vous bien, messieurs ?...

ROULADE.

Nous nous le tenons pour dit.

AIR : *Allez-vous-en, etc.*

Allons-nous-en, puisqu'on l'ordonne,
Tous trois, ailleurs, porter nos pas ;
Et, sans nous plaindre de personne,
Allons faire encor des ingrats.

TOUS TROIS.

Allons-nous-en *bis.*
Allons-nous-en, puisqu'on l'ordonne,
Faire ailleurs de nouveaux ingrats.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVI.

M. et MAD. SIMON, CORINE.

SIMON.

Eh bien ! tu le vois, Corine ?

CORINE, *à madame Simon.*

Ah ! ma mère !

MAD. SIMON.

Mais je ne reviens pas, moi, de l'impertinent refus du petit St. Firmin, qui devait s'estimer trop heureux de devenir notre gendre !

SIMON.

Si, tantôt, vous n'eussiez pas rebuté mon ami Duvernois....

MAD. SIMON.

Duvernois ?

SIMON.

Ecoutez donc, madame Simon, dans le naufrage, l'on s'accroche où l'on peut.

SCENE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, DUVERNOIS, TOINETTE.

DUVERNOIS, *en entrant, à Toinette.*

C'est un parti pris, vous dis-je, et je veux m'expliquer là-dessus.

TOINETTE.

Je ne souffrirai jamais....

DUVERNOIS, *à Simon.*

Vous m'avez assez mal reçu tantôt, mon cher, et vous avez eu tort; vous m'avez dit que votre fille aînée ne me convenait pas, et vous avez eu raison; j'ai à présent une autre proposition à vous faire; si vous l'acceptez, je vous donne quittance de ce que vous me devez, et je rétablis vos affaires, qui, je le sais, sont en mauvais état. C'est la main de Toinette, en un mot, que je vous demande.

CORINE, *à part.*

De Toinette !....

MAD. SIMON.

L'offre est agréable, sans doute, et je vous remercie pour Toinette ;... mais sa sœur vous était promise, et....

DUVERNOIS.

Vous me l'avez refusée....

SIMON.

Non pas précisément.

DUVERNOIS.

Mais à peu près : quoiqu'il en soit, je me suis arrangé là-dessus....

TOINETTE.

Quelle leçon !

AIR : *Du vaudeville de M. Guillaume.*

Si j'eusse été moi-même destinée
A vous donner le tendre nom d'époux,
Je m'y serais déterminée,
Et mon sort m'eut semblé bien doux.
Oui, d'être heureuse avec vous j'étais sûre;
Mais je ne veux pas d'un bonheur
Qui cause, à ma mère, un murmure,
Un regret à ma sœur.

CORINE.

Je n'abuserai pas de ta générosité, ma chère Toinette; tu mérites mieux que moi d'être heureuse. Epouse le digne ami de mon père, celui qui a rendu justice à tes excellentes qualités; ton bonheur ne peut jamais nuire au mien.

DUVERNOIS.

Voilà qui me réconcilie avec elle.

SIMON.

Bien, ma chère Corine.

CORINE.

AIR : *Du Confiteor.*

Mon père, je quitte ce nom;
Il a causé mon infortune;
Et je veux aussi tout de bon,
D'une erreur, hélas! trop commune,
Bannir la mémoire importune.
Dès aujourd'hui (*bis*) vous allez voir
Louison retourner au comptoir.

DUVERNOIS.

Et quand vous y aurez oublié les belles choses que vous avez apprises, je me charge de vous trouver un mari, un bon fabricant, comme moi, qui vous rendra heureuse, comme je rendrai heureuse ma petite Toinette.

SIMON.

Ce sera une obligation de plus, que je vous aurai, mon ami.

VAUDEVILLE.

DUVERNOIS, *à Corine.*

AIR : *du vaudeville d'Arlequin mazard.*

Je vois avec plaisir, ma chère,
Que vous prenez le bon parti.
Sage qui rentre dans sa sphère ;
Heureux qui n'en est pas sorti !
Il est mainte fille, je gage,
Qui n'a négligé son devoir,
Que pour avoir, dès son jeune âge,
Voulu s'échapper du comptoir.

TOINETTE, *à Duvernois.*

Pour femme, vous m'avez choisie,
Je dois suivre en tout vos leçons ;
Mais songez que l'économie
Fait seule les bonnes maisons :
Et, vers le but le plus utile,
Dirigeant tout votre savoir,
N'allez jamais porter en ville
Ce qui doit rester au comptoir.

SIMON.

Un marchand qui prend femme belle,
Doit avoir, à tous les instans,
L'œil fixé tendrement sur elle,
Pour prévenir les accidens :
Près de la Dame, avec constance,
Qu'il demeure matin et soir,
Ou bien l'amour, en son absence,
Viendra s'établir au comptoir.

MAD. SIMON.

A marchande jeune et jolie,
Messieurs les chalands font la cour ;
On tient, au matin de la vie,
Un crédit ouvert à l'amour.
Mais, hélas ! le petit volage
Nous fait faillite vers le soir ;
Et d'une marchande sur l'âge,
Ne visite plus le comptoir.

CORINE, *au Public.*

Corine, enfin désabusée
Des prestiges d'un faux éclat,
A sé corriger disposée,
Retourne à son premier état :
Que votre appui la favorise,
Messieurs, et chez nous, chaque soir,
Pour enrichir notre entreprise,
Venez prendre place au comptoir.

FIN.

AVIS.

Le même Libraire ayant acquis plusieurs fonds et beaucoup d'éditions épuisées, on trouve chez elle l'assortiment le plus complet de pièces de théâtre (bonnes éditions) anciennes, modernes et nouvelles.

Pyrrhus, pièce de fonds, tragédie en cinq actes, par M. Le Hoc. 1807.

Tragédies, tragi-comédies, drames, mélodrames, comédies, grands opéras (anciens et modernes), ballets, opéras-comiques, vaudevilles, parodies, proverbes, pantomimes, divertissemens, etc., dont il serait trop long de donner le catalogue.

Les personnes qui prendront en nombre ou au cent auront sur le prix un rabais proportionné.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

POISSON

CHEZ COLBERT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. MOREAU et LAFORTELLE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le 18 Juin 1808.*

PRIX : 24 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire DU THÉATRE DU VAUDEVILLE, et au Magasin de Pièces de Théâtre; boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

PHILIPPE.

J'arrive de Paris ; mon père achève de jouer le *Légataire universel*, il sera ici dans une heure.

PAULINE.

Apportera-t-il nos costumes ?

Mad. BERTRAND.

Toujours songer à la toilette.

PHILIPPE.

A quoi bon vous en occuper ?

Air : *nouveau de M. Doche.*

Vos quinze ans, voilà votre fard,
Vos attraits sont votre parure,
Que peut en attendre de l'art,
Quand on tient tout de la nature ?
Fuyez des atours superflus ;
Pour nous enchaîner sur leurs traces,
Il ne faut qu'une écharpe aux Grâces,
Et qu'une ceinture à Vénus.

Mad. BERTRAND.

A Vénus ! je crois qu'il m'a regardée !

PHILIPPE.

Je viens de donner un coup-d'œil au théâtre, tout sera bientôt prêt.

Mad. BERTRAND.

Comment se fait-il, Monsieur, que je sois la seule oubliée dans cette fête, et qu'on ait, à mon insçu, remis un rôle à ma nièce ?

PHILIPPE.

Rassurez-vous, Mad. Bertrand, mon père réparera ses torts, en vous en offrant un dont vous vous acquitterez avec la meilleure grace du monde.

Mad. BERTRAND.

Avec la meilleure grace du monde ! Monsieur, j'exige de vous une explication ; est-ce de ma nièce ou de moi que vous êtes amoureux ?

PAULINE, *à part.*

Ne va-t-elle pas s'imaginer....

PHILIPPE.

Je puis vous assurer, Madame que j'aime Mademoiselle votre nièce, et que pour vous le plus profond respect....

Mad. BERTRAND.

Votre respect est très impertinent.

PAULINE.

J'entends du bruit. Une voiture entre dans la cour.

PHILIPPE.

Ce sont des acteurs qui nous arrivent, mon père, M. Hénaut et Mad. Deshoulières.

PAULINE.

Quel est ce M. Hénaut ?

Mad. BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est que madame Deshoulières ?

PHILIPPE, *à Pauline.*

M. Hénaut est le poëte dont je vous ai parlé.

Air : *Suzon sortait de son village.*

De la gentille Deshoulière
Il a corrigé les essais;
C'est à sa critique sévère
Qu'elle a dû ses premiers succès;
C'est lui qui vers
Le dieu des vers
Sût la guider dans sa course légère;
Mais par malheur
Le précepteur
Ne put, du Pinde, atteindre la hauteur.
Ainsi, comme un autre Moïse,
De loin il dirigea ses pas;
Mais lui même ne parvint pas
Dans la terre promise.

Quant à madame Deshoulières...

Air : *traitant l'Amour sans pitié.*

Sans parure, et sans apprêt,
Sa muse, aimable et facile,
Soupirait la tendre idyle
Que le dieu Pan redisait.
Mais lorsque, trop indiscrette,
Pour emboucher la trompette
Elle quitta la musette
Qui rendait de si doux sons;
Chacun dit que Deshoulières
Devait, en restant bergère,
Retourner à ses moutons.

PAULINE.

Les voici.

Mad. BERTRAND.

Une belle dame, un poëte illustre, (*à Pauline.*) Faites la révérence, Mademoiselle.

SCÈNE V.

Les Mêmes, M. HENAUT, MAD. DESHOULIERES, POISSON.

POISSON, *dans la coulisse.*

Air : *de la gaîté, le doux transport.* (de la Mélomanie.)

De la gaîté, le doux attrait m'attire,

Mad. BERTRAND.

Quelqu'un chante ?

PHILIPPE.

J'entends rire?

PAULINE, *courant à la fenêtre.*

Crispin revient.

TOUS.

Quel plaisir sa présence inspire !
Quand on le tient
Il faut rire.

POISSON, *entrant en scène.*

J'aime à chanter, j'aime à rire.

PHILIPPE.

Mon père en habit de Crispin !

POISSON.

Je ne me suis pas donné le tems de me déshabiller.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Regnard; dont je suis l'interprète,
En m'affublant de cet habit,
A l'exemple d'un grand prophète,
Y joignit encor son esprit;
En inventant le caractère
De Crispin, vif et naturel,
Il s'est bien inspiré, de Molière,
Le Légataire universel.

PAULINE, *riant.*

Ah ! ah ! le drôle d'habit.

PHILIPPE.

Vous riez, Pauline?

PAULINE.

J'en demande pardon à M. Poisson, mais quand je le vois ainsi vêtu je ris encore de souvenir.

Mad. BERTRAND.

Monsieur, je vous fais mille excuses pour elle; c'est une étourdie.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!

PAULINE.

Ah! ma tante, vous riez aussi?

POISSON.

C'est faire mon éloge. Poisson est trop heureux quand il excite le rire, c'est l'âme de la comédie.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Lorsque dans cet art charmant
Je puis, sans blesser Thalie,
Me livrer à la folie,
Je suis dans mon élément;
Oui, je nage dans l'ivresse,
Quand, par mon heureuse adresse,
J'excite, dans une pièce,
Un rire toujours nouveau;
Quand on rit à perdre haleine,
D'honneur je suis sur la scène,
Comme le poisson dans l'eau.

TOUS.

Quand on rit à perdre haleine,
D'honneur il est sur la scène,
Comme le poisson dans l'eau.

POISSON.

Mais songeons à nos affaires.

Mad. DESHOULIERES.

Nous voici donc auprès de M. de Colbert!

M. HENAUT.

A qui je dois rendre grace de n'avoir pas tiré vengeance du sonnet qui m'échappa contre lui.

Mad. DESHOULIERES.

Je lui dois la pension qui m'a mise à même de donner une éducation à ma fille.

POISSON.

M. de Colbert récompense comme il pardonne.

PHILIPPE, *à Mad. Deshoulieres.*

Permettez-moi, Madame, de vous présenter Madame Bertrand et sa nièce; elles ont comme vous, à se féliciter des bontés de M. de Colbert.

Mad. DESHOULIERES.

Et qui n'a pas à s'en louer?

HENAUT.

La cour de Versailles ressemble à celle d'Apollon, tout le monde y sollicite.

Mad. DESHOULIERES.

Il y a plus encore de demandeurs à Versailles qu'au Parnasse.

HENAUT.

Cela doit être, et vous avez dit la raison.

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

POISSON.

N'oublions pas que le tems presse, passons au théâtre.

Mad. BERTRAND, *sans l'écouter.*

C'est Madame qui a dit cela. Ah! maintenant je me rappelle bien ses jolies ballades; je n'ai pas lu sans attendrissement *l'Epître à Tata* et la *Réponse du chien de M. de Vivonne.* (*A Pauline.*) A votre tour, Mademoiselle, faites votre compliment.

POISSON, *à part.*

Elles n'en finiront pas.

PAULINE.

C'est beaucoup d'honneur pour moi, Madame, d'être admise aujourd'hui près de deux personnes si célèbres.

Mad. DESHOULIERES.

Cela s'adresse à vous, mon cher Hénaut, heureux l'homme qui fait parler de lui, plus heureuse la femme qui ne fait pas parler d'elle.

HENAUT.

Madame n'a pas à se plaindre de la renommée, elle ne rend pas moins justice aux vertus qu'aux talens de Mad. Deshoulières.

Air : *voulant par ses OEuvres complettes.*
(de Voltaire chez Ninon,)

Son époux, quoiqu'éloigné d'elle,
Règne toujours sur sa raison ;
Quand elle lui fut infidelle,
Ce ne fut que pour Apollon ;
En l'admirant, il faut qu'on dise,
Par quel prodige tout nouveau,
Unit-on l'esprit de Sapho
A la constance d'Arthémise.

Mad. DESHOULIERES.

Méme air.

Je serais deux fois sans excuses,
Aux yeux d'un époux trop chéri,
Si mon amitié pour les Muses,
Altérait mon amour pour lui.
Loin de nous, son prince l'appelle,
Il sert l'état et c'est, je croi,
Au guerrier fidèle à son roi,
Qu'on doit surtout être fidelle.

Mad. BERTRAND.

Ah ! je sais ce qu'il en coûte pour l'être, j'ai passé par là, Madame, mon premier mari était enseigne.

POISSON.

Songez, Mesdames, que nous n'avons point un moment à perdre.

Air : *courant d'la blonde à la brune.*

Récapitulons ma liste,
J'ai vu l'illuminateur,
J'ai vu notre machiniste,
Et j'amène le soufleur.
A la fête que j'ordonne ;
Je crois que tout ira bien,
Et quant aux rôles, personne
Ne doit manquer au sien.

HENAUT.

Moi, j'ai le mien.

Mad. DESHOULIÈRES.

J'ai le mien.

PHILIPPE.

J'ai le mien.

PAULINE.

J'ai le mien.

Mad. BERTRAND.

Moi, j'attends qu'on m'en donne.

RENAUT.

Et nos habits?

POISSON.

Sont dans ma voiture; nous commençons une heure plutôt. Le roi part demain pour Fontainebleau, madame de La Vallière qui l'accompagne, veut être rendue de bonne heure à Versailles. Allez voir vos costumes.

Mad. BERTRAND, *à Pauline.*

Restez, Mademoiselle.

POISSON.

Vous la retenez?

Mad. BERTRAND.

Si je n'ai point de rôle, ma nièce ne jouera pas.

POISSON.

Ah! c'est juste, le voilà.

Mad. BERTRAND.

Ah! mon dieu! qu'il est court.

POISSON.

Il en sera plus facile à retenir. Vous serez mise en grande dame, un gros campagnard votre mari vous dira: taisez-vous, ma femme, vous lui répondrez: je me tais.

Mad. BERTRAND.

Je ne jouerai pas ce rôle là.

PHILIPPE.

Pourquoi donc?

Mad. BERTRAND.

Air: *Si Dorilas, contre les femmes.*

De la nature, et de notre âme,
C'est mal connaître le secret,
Que de prétendre qu'une femme
Fasse un personnage muet. (bis.)

Lisez Regnard, lisez Molière,
Vous n'y verrez, dans aucun cas,
Des femmes qui ne parlent guère,
Des femmes qui ne parlent pas.

POISSON.

Madame Bertrand!

PAULINE.

Ma tante!

Mad. BERTRAND.

Non, non, non. Donnez-moi du moins une tirade.

POISSON.

Vous serez mise en grande dame.

PHILIPPE.

Vous verrez votre robe.

Mad. BERTRAND.

En grande dame, une belle robe, allons voir nos costumes.

POISSON.

Air : *du Vaudeville de Gilles en deuil.*

A mes soins, unissez les vôtres;
Il faut, quand on veut réussir,
Jouer pour le plaisir des autres,
Même en jouant pour son plaisir.
Mais déjà l'heure nous appelle,
Craignons de perdre les instans.

Mad. BERTRAND.

Je vais aller me faire belle.

PAULINE.

Ma tante, en aurez-vous le temps?

TOUS.

A ses soins unissons les nôtres.
A mes soins unissez les vôtres.

Etc., etc., etc.

(*Hénaut, madame Deshoulières et madame Bertrand sortent.*)

SCENE VI.

PHILIPPE, PAULINE, POISSON.

POISSON, *sur l'avant-scène.*

Bravo, Crispin! Plus d'obstacles à notre fête. Tout va bien.

PHILIPPE, *bas à Pauline.*

Restons pour lui parler.

POISSON, *de même.*

J'espère bien profiter de cette occasion pour faire avoir à mon fils un emploi de contrôleur des aides.

PHILIPPE, *bas à Pauline.*

Abordons-le.

PAULINE, *bas à Philippe.*

Je n'ose.

PHILIPPE, *bas à Pauline.*

Ne craignez rien, il est vif, mais il est bon.

POISSON, *bas sur l'avant-scène.*

Je le marie ensuite à la fille d'un de mes amis receveur des finances; je joue les financiers, mais il le sera lui-même; heureux coquin!

PHILIPPE.

Mon père...

POISSON.

Encore là?

PHILIPPE.

Nous avons une demande à vous faire.

POISSON.

Avant la fête, je ne veux rien entendre.

PAULINE.

De grâce, Monsieur, écoutez-nous.

POISSON.

Une belle solliciteuse, gare le tribunal!

Air: *du vaudeville de Jean Monnet.*

Je suis Crispin, je suis père,
Le père doit réfléchir;
Mais Crispin, trop débonnaire,
Tu vas te laisser fléchir.
Tu le dois,
Quand tu vois
Certain métal qui t'éveille,
Ou quelque vieille bouteille,
Ou quelque jeune minois.

Parlez, de quoi s'agit-il?

PHILIPPE.

Mon père, dans les différentes fois que nous avons

joué la comédie chez M. de Colbert, j'ai pris le goût le plus décidé...

POISSON.

Pour le théâtre. Voilà la fantaisie qui te reprend. Je ne veux pas que tu sois acteur. Il faut avoir le diable au corps pour jouer la comédie. Sais-tu tout ce qu'on exige d'un comédien ?

Air : *Mon père était pot.*

Tour à tour il doit revêtir,
Mille formes fantasques
A l'impromptu se travestir
Et prendre tous les masques.
Bon imitateur,
Parfois créateur,
L'acteur, digne de l'être,
Quand il ne jouerait
Même qu'un valet,
Doit être passé maître.

PHILIPPE.

Je n'ai pas, non plus, l'ambition de marcher sur vos traces, et Mlle. Pauline...

POISSON.

Eh ! bien, Mlle. Pauline....

PHILIPPE ET PAULINE.

Air : *Chantons les Matines de Cythère.*

Ah ! que votre bonté nous rassure,
Approuvez nos tendres sentimens,
Nous jouerons tous deux d'après nature,
Le rôle chéri de vos enfans.

POISSON.

Cet hymen à mes vœux est contraire

PHILIPPE.

Ah ! pour nous montrez moins de rigueur

POISSON.

T'engager sans consulter ton père.

PHILIPPE.

L'amour ne consulte que le cœur.

PHILIPPE et PAULINE.

Ensemble.

Ah! que votre bonté nous rassure,
Approuvez nos tendres sentimens,
Nous jouerons tous deux d'après nature,
Le rôle chéri de vos enfans.

POISSON.

Cet hymen là ne peut se conclure,
Etouffez ces tendres sentimens.
(*A part.*)
Il faut convenir que la nature
Lui donna pourtant des yeux charmans.

POISSON, *haut.*

Je sens ma colère qui s'allume,
(*A part.*)
Mais quand je veux être respecté,
Ah! peste soit du maudit costume,
Qui déconcerte ma gravité.

PHILIPPE et PAULINE.

Ensemble.

Ah! que votre bonté, etc., etc.

POISSON.

Cet hymen là, etc., etc.

POISSON.

Jamais tu ne seras son époux.

PAULINE.

O ciel!

PHILIPPE.

Mon père, vous voulez donc me réduire au désespoir?

POISSON.

Qu'on ne m'importune plus et qu'on aille se préparer pour la comédie.

PHILIPPE.

Croyez-vous qu'il nous soit possible de jouer la comédie après cet arrêt cruel?

PAULINE.

Je ne serai pas assez gaie pour jouer mon rôle de la Victoire.

POISSON, *à Philippe.*

Ah! coquin, tu veux te marier et tu ne veux pas jouer la comédie!

PHILIPPE ET PAULINE.

Nous sommes à vos pieds.

SCENE VII.

Les Mêmes, COLBERT.

COLBERT.

Ah! ah! que vois-je?

POISSON, PHILIPPE ET PAULINE.

Monsieur de Colbert!

COLBERT.

On est aux genoux de Crispin!

POISSON.

Ah! Monseigneur, je suis aux vôtres.

COLBERT.

N'étais-tu pas en colère?

POISSON.

Un fils ingrat, Monseigneur résiste à l'autorité paternelle et s'engage dans un amour qui dérange mes nobles projets.

COLBERT.

Amour contrarié, père à qui l'on résiste, c'est de la comédie cela, Poisson, tu dois être dans ton centre.

POISSON.

Et parce que je leur refuse mon consentement, ils me menacent de faire manquer une pièce dont j'attendais le plus grand honneur, et qui aurait fait rire le Ministre lui-même.... Ah! pardon Monseigneur.

COLBERT.

Comment, donc? voilà qui devient sérieux; je me flatte cependant que cela ne dérangera pas le divertissement que j'offre ce soir à Mad. de la Vallière.

PHILIPPE.

Ah! Monseigneur, nous ne songions pas au danger de vous offenser.

COLBERT.

Celle qui plaît à son roi, doit plaire à tout le monde.

Air : *J'aime ce mot de Gentillesse*

L'heureuse et tendre la Vallière,
D'un héros a fixé le choix,

Des femmes elle est la première,
Comme il est le premier des rois.
C'est pareille que l'indigence
Ose espérer, même à la cour,
Et l'on croit voir la Bienfaisance
S'armer du flambeau de l'Amour

PAULINE.

Mille excuses, Monseigneur, nous serons bientôt prêt.

PHILIPPE.

Tachons de nous surpasser ce soir ; nous implorerons après, les bontés de M. de Colbert.

(*Philippe et Pauline sortent.*)

SCENE VIII.

COLBERT, POISSON.

COLBERT.

Eh ! bien, Poisson, es-tu content de tes acteurs ?

POISSON.

Tout va bien, monseigneur, (*à part.*) hors l'amour de mon fils.

COLBERT.

Ne vois-tu plus rien qui s'oppose à notre divertissement ?

POISSON.

Rien, Monseigneur ; (*à part.*) mais je m'opposerai bien à son mariage.

COLBERT.

J'ai voulu donner un coup-d'œil aux préparatifs de la fête. Il y a des choses qu'on me cache ; mais j'aiderai moi-même à la surprise. Pour toi, tu as bien de l'emploi à la fois, ordonnateur, auteur, acteur.

POISSON.

Et père, Monseigneur.

COLBERT.

Cette dernière qualité les vaut toutes ; mais avec le fond de gaîté que tu possèdes.....

POISSON.

C'est ma richesse.

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Chaque jour ma gaîté légère,
Semble prendre un nouvel essor,
Et si le destin, trop sévère,
Ne m'a laissé que ce trésor,
De bonne humeur, en récompense,
Il fut pour moi si libéral,
Que je puis doubler ma dépense,
Sans altérer mon capital.

COLBERT.

Que de financiers voudraient te ressembler!

POISSON.

Il y a bien certaines ressemblances que je leur envierais.

COLBERT.

J'espère, mon cher Poisson, que cette petite fête me distraira des soucis, toujours inséparables des grandes places.

POISSON.

Des soucis! vous, Monseigneur!

COLBERT.

Oui; je sais que l'on murmure à la cour contre moi. Les dépenses considérables qu'à occasionné le dernier carrousel que j'ai conseillé au roi de donner, ont éveillé l'envie.

POISSON.

Vous êtes en fonds pour lui répondre. Chéri du peuple, aimé du prince dont vous avez la faveur...

COLBERT.

La faveur! eh! mon ami!

Air : *de Sophie.*

L'humble arbrisseau dans la forêt
Bientôt cède aux vents en furie,
Ainsi la faveur disparaît,
Sous le souffle impur de l'envie.
De ce vain prestige énivré,
Je plains le mortel qui s'y fie
Marche-t'on d'un pas assuré,
Quand sur un roseau l'on s'appuie?

POISSON.

Eh! Monseigneur, vous avez plus qu'un roseau.

Air : *le Port Mahon est pris.*

C'est à vous que la France,
Doit son éclat, sa magnificence,
A sa reconnaissance,
Quel nom doit être offert ?
C'est Colbert.

Qui fit ces arsenaux,
Ces utiles canaux ?
Quel ministre au Génie,
Ouvrit
Offrit
Mainte académie,
Qui soutint l'industrie,
Du fabricant expert ?
C'est Colbert.

Qui fit l'observatoire,
Où maint savant,
Rêvant
A la gloire,
Consulte son grimoire,
Et dans les cieux se perd ?
C'est Colbert.

Par ses nombreux travaux,
Surpassant ses rivaux,
A la persévérance
Joignant,
Talent
Et munificence
Qui double la puissance
Du grand prince qu'il sert ?
C'est Colbert.

Et par-dessus tout, il pardonne à la calomnie. Vous avez fait jetter au feu le sonnet du poëte Hénaut ?

COLBERT.

Il n'attaquait que moi, le roi y était épargné.

Air :

La calomnie au regard sombre,
Empoisonne tous nos succès,
Sa main frappe toujours dans l'ombre,
Nul ne peut éviter ses traits.

Mais envain Colbert la voit naître ;
Ses coups ne sauraient l'émouvoir,
Et s'il en garantit son maître,
Il est fier de les recevoir.

Il n'y a que toi, mon cher compatriote, pour qui je n'ai rien fait encore.

POISSON.

Monseigneur oublie qu'il m'a fait l'honneur d'être le parain d'un de mes fils et m'a permis de l'appeler mon compère.

COLBERT.

Si je n'ai pas plus fait, c'est ta faute; que ne me demandes-tu ?

POISSON, *à part.*

Profitons du moment. (*Haut.*) J'ai osé le faire, Monseigneur. Picon, ce premier commis que vous avez renvoyé, a mis tous mes mémoires à l'écart. Quand j'ai vu que je ne pouvais faire lire ma prose, j'ai mis ma requête en vers.

COLBERT.

Dis-les moi.

POISSON.

« Ce grand ministre de la paix,
« Colbert, que la France révère
« Dont le nom ne mourra jamais.

COLBERT.

Encore des éloges ! je n'en veux point, ce n'est pas là mon caractère.

POISSON.

Ce sont les seuls.

COLBERT.

Poursuis.

POISSON.

« Ce grand ministre de la paix,
» Colbert que la France révère,
» Dont le nom ne mourra jamais,
» Eh ! bien, tenez c'est mon compère.
» Fier d'un honneur si peu commun,
» Peut-on blâmer que je m'étonne
» Que de deux mille emplois qu'il donne,
» Mon fils n'en puisse obtenir un.

COLBERT.

C'est pour ton fils que tu sollicites? Et quel emploi veux-tu?

POISSON.

Un peu d'aide fait grand bien, si Monseigneur voulait le faire contrôleur des aides.

COLBERT.

J'ai promis de n'accorder aucune place sans en avoir écrit au roi; rédige toi-même une requête en mon nom et ce soir après la comédie...

SCENE IX.

Les Mêmes, THIBAUT.

THIBAUT, *il est entre deux vins.*

Ah! mon dieu! que vois-je! M. de Colbert chez son garde-chasse?

COLBERT.

Qu'as-tu donc Thibaut, tu parais effrayé?

THIBAUT.

Monseigneur, c'est que sauf votre respect, tout-à-l'heure au détour du petit bois j'ai été accosté par deux hommes d'assez mauvaise mine.

Air : *Papa et maman badinaient, etc.*

V'la ti pas qu'l'un d'eux me dit en m'abordant :
Où c'qu'est la maison d'monsieur l'surintendant?
Moi, v'la qu'poliment leux ôtant mon chapeau
J'leur montre l'chemin qui mène à vot' château.
La d'sus v'la qu'ils m'disent : n'y doit on pas ce soir
Jouer la comédie,
En grande compagnie?
Oui dà qu'j'leux dit n'voulez-vous pas la voir,
Mais sans me r'mercier v'la qu'ils m'souhait' l'bonsoir
V'la qu'sur leux chevaux ils remont' aussitôt
Du côté d'Paris cousant au grand galop
J'vous dirai franch'ment qu'ces gens là m'ont fait peur
Et qu'ils m'avont l'air de messagers de malheur.

POISSON, *à part.*

Auraient-ils le dessein de troubler la fête?

COLBERT.

Ce sont sans doute des domestiques que l'on a chargés

de prendre des renseignemens. Sois tranquille, Thibaut; Je rentre au château, on m'avertira quand nos spectateurs seront arrivés; sans adieu, mon cher Poisson.

(*Il sort.*)

SCENE X.

POISSON, THIBAUT.

THIBAUT.

Monsieur Poisson.

POISSON.

Qu'est-ce?

THIBAUT.

Je n'ai pas osé vous le dire devant monseigneur; encore un accident.

POISSON.

Un accident!

THIBAUT.

Vous savez bien ce jeune homme qui barbouille, que vous avez amené pour souffler la comédie.

POISSON.

A défaut d'autre, c'est Jasmin, mon domestique, eh! bien?

THIBAUT.

C'est un drôle de garçon. Il aime le vin. Il a descendu dans ma cave avec un martinet, il s'est amusé à tirer de ce vieux carteau que j'avais mis en réserve, et il s'en est tapé! tapé! mais j'dis tapé!

POISSON.

Il s'est grisé! allons, tel maître, tel valet, il est incorrigible.

THIBAUT.

Bagatelle.

POISSON.

Comment, bagatelle! et qui nous soufflera ce soir?

THIBAUT.

Est-ce que vous avez besoin qu'on vous souffle? Il a fait un somme, et ça n'paraîtra pas.

POISSON.

Ah! tant mieux.

THIBAUT.

Mais c'est qu'en dormant, il a laissé tomber votre pièce dans la cave.

POISSON.

J'aime mieux qu'elle soit tombée là qu'ailleurs.

THIBAUT.

Ah! sans doute. Mais ce n'est pas tout encore.

POISSON.

Eh! mon dieu, qu'y a-t-il de plus?

THIBAUT.

Le martinet est tombé sur le grimoire, et le martinet a brûlé le grimoire.

POISSON.

Ma pièce est flambée!

THIBAUT.

Et la mienne est coulée.

POISSON.

Ah! malheureux! que faire, que devenir!

THIBAUT.

Maudit souffleur!

Air: *du vaudeville du ballet des Pierrots.*

Il n'aura bientôt plus que l'souffle.
S'il s'en pass' comm'çà par le cou;
A trop boire enfin l'on s'essouffle
Et vot' souffleur boit comme un trou;
Ayez soin de dire au maroufle,
Puisque souffler est son destin,
Que je veux bien qu'il souffle, souffle,
Mais qu'il ne souffle pas mon vin.

(*Il sort.*)

POISSON.

Tout semble conjuré!

SCENE XI.

POISSON, PAULINE.

PAULINE, *accourant.*

M. Poisson! M. Poisson!

POISSON,

Ah! laissez-moi, Mademoiselle, mon manuscrit....

PAULINE.

Le voilà.

POISSON.

Mon fils en avait fait une copie, ah ! nous sommes sauvés.

PAULINE.

M. Poisson, si vous vouliez me faire répéter...

POISSON.

Et votre costume, Mademoiselle ?....

PAULINE.

On l'arrange. Seulement les positions.

POISSON.

Je songe à la mienne. Faire ma requête et la répétition ; morigéner mon fils, et repasser mon rôle !.... je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

SCENE XII.

PAULINE, *seule.*

Eh ! bien, il s'en va ! j'espérais lui parler, l'intéresser en ma faveur. Ah ! mais il faut bien qu'il revienne ici pour la répétition.

Air : *Bon dieu, bon dieu,, comme à c't'fête.*

Mon dieu, mon dieu, pour cette fête,
De tous côtés comme on s'apprête,
Ah ! pour moi je perdrai la tête,
Et d'amour propre et de plaisir.
Ah ! si je puis réussir,
Comme l'on va m'applaudir ;
Davance aux bravos je puis croire. (*bis.*)
Dans le rôle que je remplis
Je gagnerai tous les esprits,
Et puisque je faie la victoire,
On doit sourire à mes essais ;
Car, par tout fondant leurs succès,
La victoire est chère aux Français,
Elle est bien chère aux Français.

SCENE XIII.

PAULINE, GEORGES, DURAND.

GEORGES.

Mademoiselle, n'est-ce pas ici le tourne-bride du château ? le logement du garde-chasse ?

PAULINE.

Oui, Messieurs. (*A part.*) Allons vite nous habiller.

GEORGES.

Fait-on bonne chère ici, la belle enfant? quand la fille est jolie, moi je suis toujours tenté de croire que le vin est bon.

PAULINE.

Je ne suis point la fille du garde-chasse, Messieurs, et je vous préviens que je ne sais rien de ce que vous allez me demander. Je vous salue. (*A part.*) Ces gens là ont bien mauvaise mine.

SCENE XIV.

GEORGES, DURAND.

GEORGES.

Elle est ingénue!

DURAND.

Le tems est précieux, exécutons l'ordre que nous avons reçu?

GEORGES, *lit.*

« Georges et Durand se rendront au château de M. de « Colbert.

DURAND.

Nous y sommes.

GEORGES, *lisant.*

Ils dresseront un procès verbal exact de tous ceux qui s'y « trouveront.

DURAND.

Nous allons y procéder.

GEORGES, *de même.*

« Toutes les avenues seront gardées de façon que personne « ne puisse sortir.

DURAND.

Elles le sont. Sais-tu que nous sommes chargés là d'une mission très-importante!

GEORGES.

Et dont j'espère bien me tirer avec honneur.

DURAND.

Ah! ça, dis-donc, ne vas pas faire quelque bévue comme la dernière fois. Connais-tu bien M. de Colbert?

GEORGES.

Je ne l'ai jamais vu.

DURAND.

Ni moi.

GEORGES.

Mais comptes-tu pour rien cette habitude, ce tact qui ne nous trompe jamais.

DURAND.

Non, il n'y a que huit jours seulement qu'on a mis encore ton adresse en défaut.

GEORGES.

Tu verras aujourd'hui ce que je suis capable de faire. Je veux, pour récompense, être tout au moins brigadier de la compagnie. Ah ! ça, c'est dans cette chambre que tout le monde doit se rendre.

GEORGES.

Air : *la Signora malade.*

Puisqu'à notre prudence,
On se fie aujourd'hui,
Observons en silence
Ce qui se passe ici.
(*Montrant le cabinet.*)
Là, sans qu'on nous surprenne
Nous connaîtrons sans peine
Tout ce que l'on dira,
Tout ce que l'on fera.

DURAND, *plus bas.*

Quelqu'un vient en ces lieux,
Cachons-nous à ses yeux.
(*Ils entrent dans le cabinet.*)

SCENE XV.

GEORGES, DURAND, *cachés dans le cabinet.* POISSON.

POISSON, *une lettre à la main.*

Je ne sais auquel entendre. A peine ai-je le tems de relire ma lettre pour le roi.

GEORGES.

Une lettre au roi ! écoutons.

POISSON, *lit.*

Sire,

« Les marques d'estime que votre majesté a daigné me

prodiguer, les louanges qu'elle a données à mon administration dans la sur-intendance des bâtimens... »

DURAND.

Serait-ce Colbert ?

GEORGES.

Y penses-tu ? Cet habit...

POISSON, *après avoir lu bas.*

La lettre est bien. Il n'y manque que la signature, et quand j'aurai joué la comédie...

DURAND.

On nous avait bien dit qu'il jouait la comédie.

GEORGES.

C'est pour cela qu'il néglige les intérêts de l'Etat.

POISSON.

Ce qui ne sera pas long. Me voilà dans l'habit de mon rôle.

DURAND.

C'est un costume qu'il a pris.

POISSON.

Mon cher Philippe, la lettre que j'écris au roi assurera ton bonheur. Mais si ta fortune est faite, ne vas pas oublier que tu ne la dois qu'à Colbert.

GEORGES ET DURAND.

C'est lui !

GEORGES.

Inscris monsieur de Colbert en tête du procès-verbal.

POISSON, *à part.*

Que vois-je ? Mad. Deshoulières en paysanne ! tous nos acteurs vont accourir ici, et voilà la répétition en train.

SCENE XVI.

Les Mêmes, MAD. DESHOULIERES, *habillée en bergère ; un peu après*, M. HENAUT, *habillé en médecin.*

Mad. DESHOULIERES.

Air : *si des galants de la ville.*

Je ne suis qu'une bergère,
Mon empire est un hameau,
Mon trône est sur la fougère,
Mon trésor est mon troupeau.

Nous dansons sous la coudrette,
Au son des pipeaux joyeux,
Et l'amour qui nous y guette,
Vient se mêler à nos jeux.

Je ne suis qu'un bergère, etc.

Du plaisir, cherchant la trace,
Sur les pas des chastes sœurs,
Quand j'allai sur le Parnasse,
Je n'y pris que quelques fleurs.

Je ne suis qu'une bergère, etc.

POISSON.

Voilà notre petite Colette joliment costumée!

Mad. DESHOULIERES.

Pour plaire à Monseigneur.

GEORGES, *à Durand.*

Monseigneur! nous ne nous trompions pas. Inscris Colette, laitière du château.

HENAUT.

Avez-vous, toux, fièvre, paralysie, adressez-vous à moi, je suis un trésor de santé.

Air: *tenez, moi je suis un bonhomme.*

A maint docteur, plein d'ignorance,
Si les malades ont recours,
On endort parfois leur souffrance,
Mais le mal reparaît toujours,
Ils n'ont qu'à suivre ma recette,
Leurs maux sont prompts à s'en aller,
Et quand une fois je les traite
Vous n'en entendez plus parler.

POISSON.

Et ses malades en sont si surpris, qu'ils n'en reviennent pas. C'est bien là le langage d'un docteur!

GEORGES.

Inscris le médecin du château.

POISSON.

A mon tour maintenant. Moi, je suis tout ce qu'on veut. On dit que plus d'une route mène à la fortune, je les ai prises toutes. Favori d'un grand roi, je me suis enrichi à son service, en vendant toutes les places, et mettant à haut prix la faveur du prince; en un mot:

» J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
» Que je puis m'appeler un homme universel.

HENAUT.

C'est très-bien.

GEORGES.

Bon, écris mot à mot les aveux qui lui échappent.

SCENE XVII.

Les Mêmes, MAD. BERTRAND, *habillée en comtesse ridicule, un petit laquais lui porte la queue.*

Mad. BERTRAND.

Hola, petit laquais, ne tirez pas si fort.

Air : *ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Quand j'arrive, mon seul aspect,
Commande le respect,
Et chacun de vous doit penser,
En voyant la comtesse,
Qu'il voit aussi passer
Vingt quartiers de noblesse.

POISSON.

Salut à madame la comtesse. Eh! bien, nous pouvons faire un raccord. (*A Mad. Deshoulières.*) A vous, Madame.

Mad. DESHOULIERES.

Ah! mon dieu, la belle dame! les biaux ajustemens! j'nons jamais rien vu de si magnifique dans not' village.

POISSON, *faisant signe à Mad. Bertrand.*

A vous.

Mad. BERTRAND.

Je le crois bien; ma mie, à Bourges, où je suis née, nouvelle Hélène à quinze ans, je mis toute la ville en cendres tant on était épris de mes charmes; trente-cinq chevaliers se disputèrent ma main; je fus le prix d'un tournois. M. le comte qui m'obtint, en remporta une large blessure au front, dont l'hymen ne l'a point guéri. Nos armes sont un taureau surmonté d'un myrthe, avec cette devise : « L'amour couronne la force. » En un mot, je suis la comtesse... (*A Poisson.*) Comment m'appelai-je?

POISSON.

La comtesse de Cromadec.

GEORGES, *à Durand.*

Ajoute la comtesse de Cromadec.

HENAUT.

Ma médecine est tout aux ordres de madame la comtesse.

POISSON.

Mais voici M. Vandernoustouf.

SCENE XVII.

Les Mêmes, PHILIPPE, *en habit hollandais.*

PHILIPPE.

Ah! vous voilà rassemblés, bon; je suis à mon rôle; salut à Mad. la comtesse, à M. le docteur, à la gentille bergère; voilà un petit minois qui ferait soupirer tous les bourguemestres de La Haye.

DURAND.

Quel est celui-là?

POISSON.

Salut à monsieur l'agent hollandais.

GEORGES.

Un agent hollandais!

POISSON.

Je vous présente un homme de tête, un grand politique. Il ne vient à Paris que pour y travailler à rétablir l'indépendance des provinces unies, et soulever la Hollande contre la France. Il était du parti du Stathouder.

GEORGES.

Oh! oh! celui-là m'a l'air d'un fier conspirateur!

DURAND.

Nous ne le manquerons pas.

HENAUT, *à Philippe.*

Si mon ministère peut vous être utile...

PHILIPPE.

Oui, docteur, je réclamerai vos soins, car notre république est bien malade, mais j'ai moins besoin d'un médecin que d'un habile intrigant...

POISSON.

Je suis à vous.

PHILIPPE.

Quoi! vous seriez...

POISSON.

» Suivant l'occasion,
» Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.

PHILIPPE.

Touchez-là, nous conspirerons ensemble.

GEORGES, *à Durand.*

C'en est assez, nous ne sommes que trop instruits.

TOUS LES ACTEURS, *hors Poisson.*

Etes-vous content de nous?

POISSON.

C'est bien, très-bien.

Air : *d'une allemande de Mozart; ou vaudeville du Loup-Garou*

Moi,
Je crois,
Qu'on peut d'avance
Se livrer à l'espérance,
Du maintien,
De l'assurance,
Et tout ira bien.
Chacun doit savoir
Ce qu'il faut qu'il dise, ou qu'il fasse.
Mes amis, ce soir,
Songeons à tout prévoir.

GEORGES, *à Durand.*

Leur coupable audace
Ne peut trouver grace.

DURAND.

De tous leurs projets
Arrêtons les effets.

TOUS.

Moi,
Je crois,
Qu'on peut d'avance,
Se livrer à l'espérance.
Du maintien,
De l'assurance,
Et tout ira bien.

GEORGES et DURAND,

(*En même temps que les autres.*)

Moi,
Je crois,
En conscience,

Qu'ils sont condamnés d'avance.
Quel moyen,
A l'évidence,
De répondre rien.

(*Georges et Durand sortent sans être vus des autres personnages.*)

SCENE XIX.

Les ACTEURS, THIBAUT.

THIBAUT, *entre et voit Georges et Durand s'esquiver.*

Encore deux qui se sauvent, les avez-vous vus?

TOUS.

Qui donc?

THIBAUT.

Ils sont plus de trente, j'en ai vu en blanc, en rouge, de toutes les couleurs; les avenues sont investies.

PHILIPPE.

Le château serait cerné?

Mad. BERTRAND.

Viendrait-on faire une saisie?

THIBAUT.

Ça m'en a tout l'air.

TOUS, *excepté Poisson.*

Grands dieux!

POISSON.

Quelle terreur vous agite, fussent-ils cent...

» Pour en venir à bout il faudra batailler,
» Tant mieux, c'est où je brille, et j'aime à férailler.

SCENE XX.

Les Mêmes, PAULINE, *habillée en Victoire.*

PAULINE, *entre en chantant.*

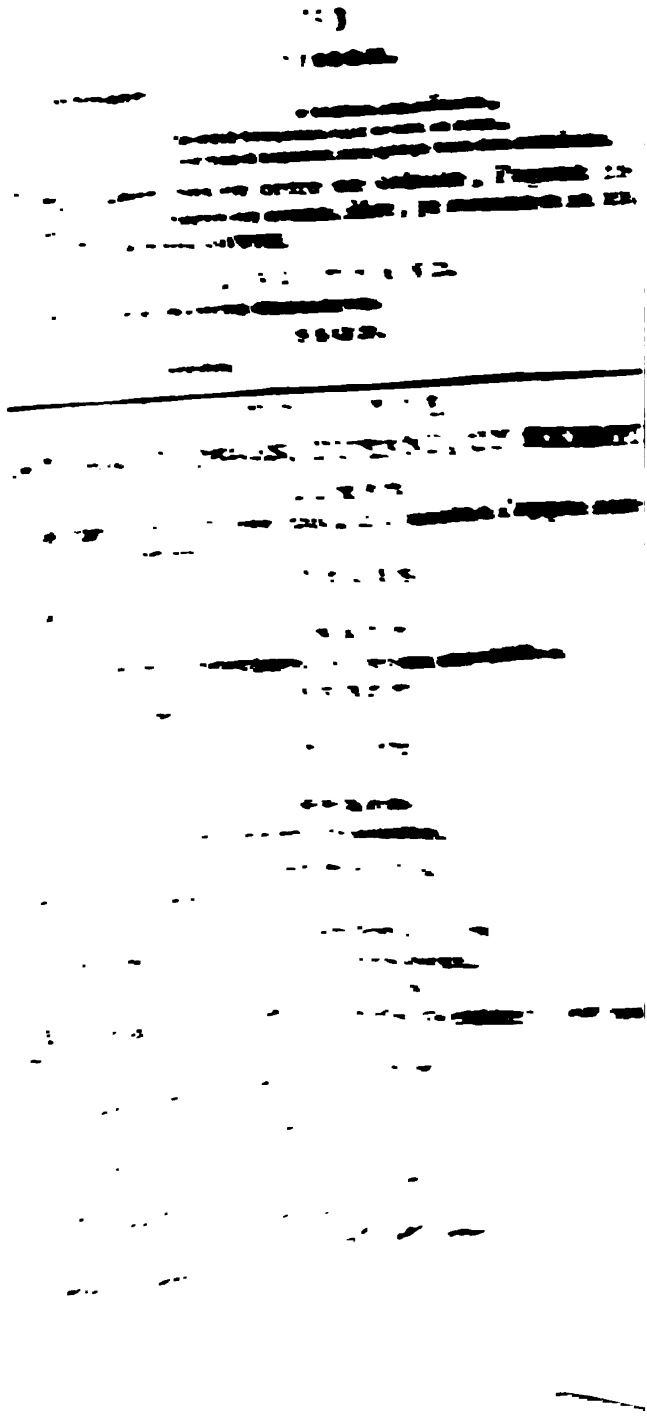
La victoire est à nous.

POISSON.

La victoire avant le combat, c'est d'un heureux augure.

TOUS.

Allons voir ce que c'est.



POISSON.

Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît? C'est moi qui double monsieur le sur-intendant; messieurs, voilà une scène qui n'est pas dans ma pièce.

L'EXEMPT.

Monseigneur, ceci n'est point un badinage. M. de Colbert...

SCENE XXII.

Les mêmes, COLBERT, UN PAGE.

COLBERT.

C'est moi.

DURAND ET GEORGES.

Ils sont deux.

COLBERT.

Air : *prenons d'abord l'air bien méchant.*

Je suis Colbert; c'est contre moi
Que l'intrigue arme la puissance;
En me parlant, au nom du roi,
Comptez sur mon obéissance;
Quel que soit son ressentiment,
Colbert, de faiblesse incapable,
Le brave s'il est innocent;
Mais il l'attend s'il est coupable.

TOUS, *excepté Georges, Durand et l'exempt.*

Nous vous suivrons par tout.

COLBERT, *à l'exempt.*

Ce page qui vous est envoyé m'apporte en même tems une lettre de Mad. de la Vallière. Elle m'instruit de l'ordre sévère que la calomnie a provoqué contre moi en m'accusant d'avoir donné un carrousel quand le trésor public était obéré; mais cette dame ajoute : « j'ai couru chez le roi, je lui ai présenté le bordereau des fermes qui prouve que cette fête, qui a coûté 1200,000 livres a rapporté trois millions à l'état. » Je connaissais bien le français :

Air : *Vous reconnaîtrez les bontés.*

Cédant au feu de ses désirs,
Au spectacle, aux jeux, il s'empresse,
Et je n'ai servi ses plaisirs,
Que pour augmenter sa richesse.

PHILIPPE, *à Pauline.*

Au choix que fait un grand ministre
Ma Pauline si tu souscris,
Je vais être inscrit au registre
Des financiers et des maris.
J'accepte la place au contrôle,
De l'hymen je subis la loi ;
Mais d'avance je garde le rôle
Pour ne pas jouer d'autre emploi.

Mad. DES HOULIERES.

D'une frivole renommée,
Mon cœur ne peut être jaloux,
La gloire n'est qu'une fumée,
Nature, tes feux sont plus doux !
Heureuse épouse, tendre mère,
Aimer et plaire est notre loi,
Eh ! peut-on, pour une chimère,
Quitter un aussi doux emploi.

COLBERT.

Cette vie, hélas ! est un drame,
Où l'on prend un rôle en naissant,
Et qu'on l'approuve ou qu'on le blâme,
L'acteur va jusqu'au dénoûment ;
Mais lorsqu'il faut qu'on se retire,
Laissant des regrets après soi,
Ah ! qu'il est doux d'entendre dire,
Il a bien rempli son emploi.

Mad. BERTRAND.

Le rôle de jeune coquette,
A quinze ans pour nous est charmant,
A quarante, vers la retraite
Il faut cheminer doucement.
Mais, hélas ! quand toute la vie
On espérait garder pour soi
Le rôle de femme jolie,
Qu'il est dur de changer d'emploi.

THIBAUT.

Garde-chasse et garde-champêtre,
Je suis encor garde-moulin,
Pour moi, Monseigneur, aura p'têtre
Une charge de garde-vin ;
Fidèle à ce poste honorable,
Je voudrais plutot, jarnigoi,
Demeurer toujours sous la table,
Que de manquer à mon emploi.

PAULINE, *au Public.*

Des hommes que le temps protège
Le vaudeville avec succès
Dès long-temps a le privilège
De vous crayonner les portraits ;
De les peindre quand il s'honore ;
Vous plaire est son unique loi.
Ah ! puissent vos bontés encore
Le maintenir dans son emploi.

FIN.

Desfontaines de La Vallée, Guillaume François Fouqu...
= Deshayes

LE VOYAGE DE CHAMBORD;

OU

LA VEILLE DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. DESFONTAINES ET HENRI DUPIN,

Représentée, pour la première fois, à Paris sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 11 *Juillet* 1808.

PRIX : 1 franc 25 c.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire DU THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MOLIERE.	M. CHAPELLE.
BARON.	M. VERTPRÉ.
LATHORILLIERE.	M. HYPOLITE.
DERVAL.	M. GUÉRIN.
LE SIMPLE.	M. JOLY.
DUMONT.	M. FONTENAY.
BRUNOT.	M. CARLE.
Mad. LATHORILLIERE.	Mad. BAUDIN.
Mad. ROBERT.	Mad. DUCHAUME.
ADELE.	Mlle. DESMARES.
Valets.	

La Scène se passe dans une auberge de campagne.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *D'Arlequin Afficheur.*

Vous allez voir, pour un moment,
Des gens de votre connaissance;
A Chambord le roi les attend;
Ils vont s'y rendre en diligence!
Si le sort les verse en chemin,
Partagez leur mésaventure,
Et lestement, d'un coup de main
Relevez la voiture.

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Éditeur, seront réputés contrefaits.

LE VOYAGE DE CHAMBORD.

Le Théâtre représente une salle d'auberge. Au lever de la toile, Madame Robert est assise devant une table, parcourant la carte des mets qu'elle peut donner, Salmi est debout auprès d'elle.

SCENE PREMIERE.

Mad. ROBERT, SALMI.

Mad. ROBERT.

Hum.... hum.... hum.... et cœtera, et cœtera. Bien, M. Salmi, très-bien.

Air *du Vaudeville de l'Asthénie.*

Oui, j'applaudis à votre choix;
Variété c'est ma devise;
Elle satisfait à la fois,
Et gourmandise et friandise.
Consommés pour les jeunes gens,
Pour les vieillards, légers potages,
Pour les abbés, des ortolans,
Et des aloyaux pour les pages.

(*En se levant.*)

C'est cela... rangez cette table, retournez à votre cuisine, et ne perdez pas une minute; dans quelques heures nous aurons comtes et chevaliers, barons et marquis, comédiens et comédiennes, danseurs, danseuses, musiciens. Promptitude, attention, prévenances pour tout le monde. Allez.

SCENE II.

Mad. ROBERT.

Il ne manque qu'une chose au voyage de Chambord, c'est d'être plus long... S'il durait seulement une année je ferais ma petite fortune. On vient chez moi de préférence, et voilà ce que c'est que de traiter à des prix modérés. Si je gagne sur chaque objet, de 45 à 50 pour cent, c'est tout au plus.

SCENE III.

Mad. ROBERT, ADELE.

ADELE.

Ma tante, voici les quarrés de papier que vous m'avez dit de couper pour écrire la dépense des voyageurs.

Mad. ROBERT.

Je te remercie, ma chère Adèle, et je suis enchantée

de ton zèle à me seconder. Je présume que tu ne l'es pas moins de ce que tu vois ici depuis quelques jours.

ADELE.

Oh ! je vous en réponds, ma tante.

Mad. ROBERT.

N'est-ce pas ?

ADELE.

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Tout ce bruit, tout cet étalage,
Je n'aurais pu le concevoir,
Le roi, dans son grand équipage,
Vraiment, c'est magnifique à voir :
Tant d'éclat passe mon attente,
Mais si ça vous était égal,
De bonne foi, ma chère tante,
J'aurais mieux aimé voir Derval.

Mad. ROBERT.

Patience. M. le Simple vient ici ce matin, Derval y sera de bonne heure ; ils ne se connaissent pas, je les présenterai l'un à l'autre, et j'espère qu'ils se conviendront.

ADELE.

M. le Simple est mon tuteur, il a le droit de refuser.

Mad. ROBERT.

Je suis ta tante, j'ai le droit de parler.

ADELE.

S'il vous en donne le temps. Lorsqu'une fois il s'est emparé de la parole, impossible de la lui reprendre.

Mad. ROBERT.

Voilà trente ans qu'il cause, même en dormant ; mais laissez-moi faire, quand je suis en train, je ne vais pas mal. D'ailleurs, avec ses prétentions à l'esprit, à la finesse, il est si crédule, si bonace, ton cher tuteur, que nous finirons par en faire ce que nous voudrons.

ADELE.

Il dit que Derval n'est pas plus riche que moi, et çà c'est vrai.

Mad. ROBERT.

Derval fera son chemin.

ADELE.

C'est donc un beau talent que d'être peintre en décorations de théâtre ?

Mad. ROBERT.

Si beau que, d'un coup de sifflet, ce talent là vous transporte d'une chaumière dans un palais, d'un palais dans une prison, d'une prison dans le ciel, du ciel dans l'enfer...

ADELE.

Et tout de suite on se trouve dedans ?

Mad. ROBERT.

Dehors, je t'expliquerai cela.

ADELE.

Derval, encor mieux puisqu'il en fait.

Mad. ROBERT.

C'est juste.

ADELE.

Air : *De la véritable Impériale.*

Il vient, et ce matin,
Non, ce matin
Plus de chagrin,
L'heureux destin!
Plus de chagrin,
Si j'ai demain
Sa main.
Une égale tendresse,
Sans cesse,
Nous presse,
L'himen suit l'amour,
C'est un beau jour,
Il est loin, je le voi,
Pour Derval et pour moi.

ENSEMBLE.

Derval vient ce matin,
Et ce matin,
Plus de chagrin;
L'heureux destin,
Plus de chagrin
S'il a { demain } { ta main.
S'i j'ai { } { sa main.

ADELE, *voyant le Simple.*

Mon tuteur!

Mad. ROBERT.

Comme il en va dire!

SCENE IV.

Les Mêmes, LE SIMPLE.

Bon jour, aimable cousine, bon jour chère pupile: voilà long-temps que je ne vous ai vues, la privation a été longue. Je vais m'en dédommager; il est si séduisant, si ravissant, si consolant de revoir ses amis, ses bons amis; les gens d'esprit les comptent, les sots ne les comptent pas, je pense comme eux, je prends le temps comme il vient, les gens comme ils sont, les affaires comme elles vont. (*Pendant toute cette scène, Madame Robert et Adèle, veulent prendre la parole, elles n'y parviennent pas.*)

Mad. ROBERT.

Mais...

LE SIMPLE.

Vous en faites de bonnes, toute la cour à Chambord,

jeunes et vieux, grands et petits, allant et venant, passage continuel, personne à Paris, j'en arrive, j'y vais tous les cinq ou six ans. Peinture, architecture, sculpture, palais, jardins, promenades, rien ne m'échape, je donne un avis à l'un, une idée à l'autre, s'ils n'en profitent pas, tant pis, ce que je fais, je le fais pour le bien. A l'égard des théâtres, je ne m'y accoutume pas, je ne m'y accoutumerai jamais; entendre parler des acteurs, et ne pouvoir, n'oser rien dire! çà n'est pas supportable...

Mad. ROBERT.

Il faut bien...

LE SIMPLE.

Continuez, je vous écoute. Dailleurs, je vais rester quelques jours avec vous, de là, je retourne à Troye, on m'y désire, on m'y attend; j'y donne le ton, les modes de la capitale; voici le dernier goût. J'y fais une fête pour la voisine, un mémoire pour le voisin, ma maison ne désemplit pas, c'est la même que j'habitais du vivant de ma femme, et Dieu merci, je n'y suis plus tourmenté par le revenant qui tous les soirs, vers minuit s'établissait au bout de mon jardin, sous le berceau....

ADELE.

Le revenant!

LE SIMPLE.

Il chantait, il parlait, il appelait, se fâchait, faisait le diable; moi qui n'ai peur de rien, un jour je pris le parti d'y aller; mais je fus à peine sous le maudit berceau, que le revenant tomba sur moi, et me poursuivit à coups de cannes jusqu'à la porte de la maison. Il y a loin, et certes il fit bien de finir, car cela commençait rudement à m'impatienter. Croiriez-vous qu'il n'y eut que ma femme qui sut le mettre à la raison; elle descendait au jardin, quand il s'avisait d'y paraître, ce qui lui arrivait souvent, et tant qu'elle y était, on n'entendait pas le moindre bruit. Heureusement qu'il n'y est pas revenu depuis qu'elle est morte, car je n'aurais su que devenir.... Riez, cousine, riez, vous ne croyez pas aux esprits, et moi je vous assure qu'il y en a en Champagne comme ailleurs.

Mad. ROBERT.

Si je....

LE SIMPLE.

Ah! je ne vous ai pas parlé du devin de la rue Quincampoix, qui tire les cartes supérieurement, qui m'a dit ce que j'ai été, ce que je suis, qui a vu dans mes yeux ce que j'ai pensé, ce que je pense, ce que je penserai, qui m'a prédit que je serai le confident, le favori d'un grand souverain. Eh bien! vous n'y croyez pas non plus? mais laissons cela, un temps passe, l'autre vient, j'atten-

dons, patientons, voyons, parlons du parti que je vous destine,

Mad. ROBERT et ADELE.

Du parti...

LE SIMPLE.

Air *du Vaudeville d'Arlequin Musard.*

Oui, je vais vous mettre en ménage,
Et digne ami, digne tuteur,
Je veux que votre mariage
Vous procure honneur et bonheur;
Or, étant l'épouse chérie
D'un docteur expérimenté,
A vos ordres, et pour la vie,
Vous aurez fraicheur et santé.

ADELE.

même air.

De bien bon cœur, je remercie
Le docteur expérimenté
Qui voudrait, pour toute la vie,
Me donner fraîcheur et santé.
Toutes deux sont un bien suprême,
Mais sur ce point, mon cher tuteur,
Je crois qu'un époux que l'on aime,
En sait plus qu'un savant docteur.

Mad. ROBERT.

Adèle a raison, et songez...

LE SIMPLE.

Je songe que vous avez la fureur de parler, et qu'il n'est pas question d'amour, mais de mariage. Est-ce que ma femme m'aimait quand elle m'épousa? Vous avez peu, très-peu, Derval n'a rien; quelle différence avec le médecin que je vous propose! c'est un garçon de cinquante à cinquante huit au plus, et qui, dans les environs de Troye, s'est fait, en malades, le plus joli petit arrondissement qu'il soit possible d'avoir; nous en causerons à dîner. En attendant, je vais dire un mot à l'un, un mot à l'autre; cela délasse; et vous, Adèle, vous dont je suis l'appui, le tuteur, l'ami...

Air *de la Poule.*

C'est votre bonheur que je veux faire,
Et vos refus seraient superflus;
Vous aimez le peintre, mais j'espère
Que ce soir vous ne l'aimerez plus.

ADELE, *vite, de peur d'être interrompue par le Simple, qui veut parler.*

J'aime sans retour,
Chaque jour,
Augmente l'amour
Du seul objet qui peut me plaire.

Mad. ROBERT.

J'y suis. (*Elle sort.*)

BRUNOT, *à Dumont.*

Et vous, monsieur, voyez si c'est là le monsieur que vous cherchez. (*Il sort.*)

DUMONT.

Justement, c'est M. *Baron.*

BARON.

Vous ici, mon cher Dumont, qui vous y amène ?

DUMONT

Une lettre de M. *mondorge.* (*Il la lui remet.*) Il sait que vous dinez ici, et j'ai pris la poste pour venir vous y trouver.

BARON, *décachetant.*

La poste!... vous m'inquiétez. (*Il lit.*) Que vois-je! *Mondorge* au moment d'être arrêté pour vingt-cinq louis dont il a répondu !. . je n'en ai que vingt dans ma bourse, la voici... à l'égard des cinq autres... (*Il voit la table et y court.*) Un instant. (*Il écrit.*)

DUMONT, *à part.*

Autant d'obligeance que de talent.

BARON, *vivement.*

Passez chez le caissier de la comédie, et présentez lui le reçu, il vous remettra les cent vingt livres qui vous manquent.

DUMONT.

Ah! M. *Baron* qu'il est rare !...

BARON, *vivement.*

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

Mondorge est dans l'inquiétude,
Et je partage son chagrin :
Oubliez peine et lassitude,
Partez, mon cher, partez soudain.
Courez, volez à tire d'aile,
Crevez vingt coursiers, s'il le faut;
Près de l'ami qui nous appelle,
On ne peut arriver trop tôt

SCENE VIII.

BARON, *seul.*

Il ne me reste pas un écu; mais *Lathorillière* va payer pour moi, à charge de revanche, et ce soir en route, nous nous amuserons à répéter nos rôles, s'il en a besoin. Pour moi, je peux m'en dispenser. Il est aussi facile d'apprendre les vers et la prose de *Molière* qu'il est impossible de les oublier.

Air *du Vaudeville des Amans sans Amour.*

Des acteurs que l'on cite en France,
Partout je suis le plus vanté,
Mais j'écris, et sans espérance
D'aller à la posterité.
Que d'épines dans la carrière,
Et que de peines pour glaner
Dans le vaste champ où *Molière*
A pleines mains sait moissonner !

SCENE IX

BARON, Mad. ROBERT.

Mad. ROBERT.

Je viens dire à monsieur que M. *Lathorillière* n'est pas encore ici.

BARON.

Pas encore ! qui peut le retenir ?

Mad. ROBERT.

Il faut si peu de chose.

BARON, *à part.*

La représentation du *Bourgeois gentilhomme* serait-elle retardée ? *Lathorillière* ne viendrait-il plus ? (*En souriant.*) Et je n'ai ni voiture, ni argent, la position est charmante.

Mad. ROBERT.

L'ami de monsieur aura peut-être eu la fantaisie de déjeûner en chemin, et je conseille à monsieur de l'attendre à table.

BARON.

Il m'est impossible de manger seul.

Mad. ROBERT.

Quand monsieur ne prendrait qu'un consommé ?

BARON.

Le consommé ne me réussit pas. (*Il se retourne et voit Lathorillière.*) Ah ! le voilà.

SCENE X.

Les Mêmes, LATHORILLIERE.

LATHORILLIERE.

Oui, mon cher *Baron*, un peu las, un peu soucieux ; mais je sens que cela se dissipe, je te trouve, et sûrement nous ne tarderons pas à dîner. (*A part.*) Sans lui, j'en serais loin.

BARON.

On n'arrive pas plus à propos.

Mad. ROBERT.

Et je suis aux ordres de M. le Baron.

LATHORILLIÈRE.

Tu n'y aurais pas tenu, mais au fait...

BARON.

Le fait, c'est que nous comptions l'un sur l'autre, et que, ni l'un ni l'autre nous ne possédons un denier.

LATHORILLIÈRE.

C'est charmant.

BARON.

Et voilà *Auguste* et *Cinna* s'en allant à la cour, à jeûn et à pied.

LATHORILLIÈRE.

Air *du Vaudeville du Panorama.*

Avec de l'eau, buvons rasade,
Célébrons les faveurs du sort,
Chantons la brillante ambassade
Que nous allons faire à Chambord.
Mon cher Baron, c'est grand dommage
Que nous n'ayons pas eu chemin,
Pour camarades de voyage
Et la *Rancune* et *Ragotin.*

BARON.

Tu en ris, c'est le plus sage.

LATHORILLIÈRE.

Le plus sage c'est de commencer par nous mettre à table.

BARON.

Dans une auberge où nous ne sommes pas connus! jamais, l'honneur avant tout.

LATHORILLIÈRE.

Surtout après le dîner.

BARON.

Air : *quand la jeune écolière.*

De Thalie et de Melpomène,
Méritons les haute faveurs,
Et partout, comme sur la scène,
Soyons nous mêmes nos censeurs,
Chez les acteurs quelle rassemblo,
Et dont l'âme en noblit l'élan,
Le public aime à voir ensemble
L'homme honnête, et l'homme à talent.

LATHORILLIÈRE.

Ce que tu dis est superbe; mais en pareil cas on s'exécute... et si j'avais un bijou, je le déposerais ici pour vingt-quatre heures.

BARON, *montrant une tabatière d'or à portrait.*

Tu veux que je mette le roi en gage?

LATHORILLIÈRE.

Non, mais...

BARON [illegible] aimez la jeune personne ?
[illegible] auprès d'elle ?

DERVAL.

[illegible] de sa tante à qui je viens de dire
[illegible] enchantée de vous avoir.

LATHORILLIERE.

[illegible]

BARON.

[illegible]tre vous ?

DERVAL.

[illegible]teur qui ne m'a jamais vu, et qui me re-
[illegible] sa pupile et moi, nous sommes sans for-

BARON.

[illegible]pele ?

DERVAL.

LATHORILLIERE.

[illegible]omet.

BARON.

DERVAL.

[illegible]is.

LATHORILLIERE et BARON.

[illegible]ois !

LATHORILLIERE.

[illegible]x en mieux.

DERVAL.

[illegible]r éternel qui sait tout, prévoit tout, et croit

LATHORILLIERE, *à Derval.*

[illegible]erveille! (*A Baron.*) Et tu vois comme la provi-
[illegible]e nous sert. (*A Derval.*) L'hôtesse vous protège,
allez être notre caution auprès d'elle...

DERVAL.

Votre caution ?

LATHORILLIERE.

Vous saurez pourquoi.

BARON.

Ton appétit me désarme, et je me rens ; mais comment tromper ce monsieur qui prévoit tout ?

LATHORILLIERE.

Comment ?.. mais...

BARON et DERVAL.

Ensuite ?...

LATHORILLIERE, *à Derval.*

Eh ! ventrebleu, un instant, vos désirs vont plus vîte

que mon imagination ; et quand celle de *Baron* est en défaut, il est tout simple que la mienne se fasse attendre ; mais l'inspiration viendra, d'ailleurs, le mariage est une si belle chose.

BARON.

Qui le sait mieux que toi ?

LATHORILLIERE, *à Derval.*

Air *du Vaudeville de Jean-Monnet.*

Marier est ma folie,
Et vous aurez votre tour ;
Les filletes qu'on marie,
Servent l'himen et l'amour.
Courtisans
Complaisans,
Quand vous épousez vos belles,
Ce sont des roses nouvelles
Qui reviennent aux galans.

DERVAL, *malignement à Lathorillière.*

même air.

De l'objet qui vous engage,
Ami tendre, époux chéri,
Des douceurs du mariage,
Vous parlez en bon mari ;
Courtisans
Complaisans,
Quand, etc.

LATHORILLIERE.

Vous êtes malin, M. Derval, et si ma femme écoutait aux portes, je ne répondrais pas de vous ; Madame *Honesta* n'entend pas raillerie ; mais nous n'avons pas une minute à perdre...

(*Prélude de l'air suivant.*)

BARON, LATHORILLIERE, DERVAL.

Qu'est-ce ?

SCENE XIII.

Les Mêmes, Mad. ROBERT, ADELE, Servantes.

Mad. ROBERT, ADELE, Servantes, Valets.

Air : *Honneur à monsieur de la Grimaudière.*

Honneur, honneur cent fois honneur
A Baron, à Lathorillière.

(*Remercîmens de l'un et de l'autre.*)

ADELE.

Un goût sur les éclaire ;
Tous les deux nés pour plaire,
De Momus fixent la faveur.

CHOEUR.

Honneur, honneur, cent fois honneur
A Baron, à Lathorillière.

LATHORILLIERE.

Je ne connais qu'une manière de remercier Madame Robert, c'est de l'embrasser, si elle y consent.

Mad. ROBERT, *allant au devant.*

Si j'y consens!

BARON, *à Adèle.*

Pour vous, mademoiselle, vous en serez quitte pour une réponse.

ADELE.

Laquelle, monsieur?

BARON.

On prétend que vous avez fait un choix?

ADELE, *regardant Derval.*

On prétend ça, monsieur?

BARON.

On ajoute que vous nous l'avouerez, si nous vous pressons.

ADELE.

Si vous me pressez?.. ce n'est guères la peine.

LATHORILLIERE et BARON.

Non?

ADELE.

Air: *Il était charmant et bien fait.*

On peut bien lire dans mon cœur,
Combien d'aimer je suis contente,
Je viens de dire à mon tuteur,
Que je l'avais dit à ma tante.
Derval qui tout bas me sourit,
Derval a du vous en instruire;
Il ne ment pas, et ce qu'il dit,
J'ai du plaisir à le redire.

DERVAL.

Vous l'entendez.

BARON.

Mon ami, cet aveu est franc, très-franc, et l'entreprise est digne de nous; mais encore une fois, que prétends-tu faire?

LATHORILLIERE.

Ce que je prétends faire?

SCENE XIV.

Les Mêmes, BRUNOT.

BRUNOT.

Madame Robert, la diligence toute pleine de musiciens,

sans compter une malle à l'adresse de M. Baron. (*A Baron et à Lathorillière.*) Vous la trouverez dans la chambre où vous allez dîner.

LATHORILLIERE, *à Baron.*

Ce sont nos costumes, et ceux du ballet indien; ma femme s'était chargée de les faire partir.

BARON.

Nos costumes! parbleu, leur arrivée ici me fait naître une idée...

DERVAL.

Sur notre mariage?

BARON.

Sans doute; mais pour que cette idée eût du succès, il faudrait que le tuteur fût d'une crédulité sans exemple.

Mad. ROBERT.

Sans exemple! oh! je vous garantis que M. le Simple est votre homme: il croit aux sorciers, aux revenans, aux tireurs de cartes; un de ces fripons-là s'est diverti à lui annoncer qu'un jour il serait un grand personnage à la cour d'un grand monarque.

BARON et LATHORILLIERE.

Il le croit?

Mad. ROBERT.

Au point qu'il ne cesse d'en parler.

BARON, *aux deux amans.*

Votre hymen est sûr.

Mad. ROBERT, ADELE et DERVAL.

Comment!

LATHORILLIERE, *à Baron.*

J'entens. D'avance, nous allons prendre l'esprit des rôles que nous sommes au moment de jouer.

BARON.

Et tâcher de faire aujourd'hui, du tuteur d'Adèle, ce que demain, nous ferons du Jourdain de *Molière*.

ADELE.

Ce que c'est que l'esprit!...

BARON.

Vous, Madame, préparez celui du tuteur, éveillez son amour-propre, dites-lui, répétez-lui qu'il vient de vous arriver deux souverains étrangers qui ont des vues sur lui.

Mad. ROBERT.

Deux souverains?... C'est bon, ensuite?...

BARON, *a madame Robert.*

On a déposé dans cette chambre la malle qui renferme les habits dont nous aurons besoin, nous allons les y prendre, y boire votre nectar...

LATHORILLIERE.

C'est cela.

BARON.

En attendant le repas de nôce, et dans quelques instans Derval viendra vous instruire de ce que vous aurez à faire

Mad. ROBERT.

Je le ferai.

DERVAL.

Le repas de nôce, dites-vous? et le contrat?

LATHORILLIERE.

Soyez tranquille, vous aurez le diplôme.

ADELE et DERVAL.

Le diplôme!

BARON.

C'est-à-dire votre contrat de mariage; vous le ferez signer.

DERVAL.

Je comprens.

ADELE.

Et moi, quel sera mon rôle?

BARON.

Envoyez-nous les musiciens, peut-être en aurons-nous besoin; du reste, soyez aux aguets, et vous nous entendrez à demi-mot.

LATHORILLIERE.

Le tems presse, nous ne pouvons dîner trop tôt...

BARON et DERVAL.

Plus de délai.

LATHORILLIERE.

Air : *Vaudeville du méléagre Champenois.*

Gaiment ensemble, usons de finesse,
L'espoir nous luit, le succès nous attend.

BARON.

Il est permis d'employer l'adresse,
Pour protéger et candeur et talent.

DERVAL.

Ici, Momus à nos désirs propice,
Pour nous servir, s'unit avec l'amour,
Et le plaisir, sous leur aimable auspice,
Sera pour nous le saint de chaque jour.

ENSEMBLE.

Gaiment, etc.

LATHORILLIERE.

Allons rêver à notre personnage,
Le concerter la bouteille à la main:
En pareil cas, et pour être plus sage
Il faut toujours choisir le meilleur vin.

ENSEMBLE.

Gaiment, étc,

SCENE XVI.

Les Mêmes, DERVAL.

DERVAL, *en grand habit à la française.*

Madame Robert, les deux potentats trouvent votre dîner parfait, ils ne mangent pas, ils dévorent, et je vous prie d'en féliciter votre maître d'hôtel.

LE SIMPLE, *à part.*

Il n'y a plus à en douter.

Mad. ROBERT.

Monsieur le trachement, je suis ravie que d'aussi grands seigneurs daignent avoir de l'appétit chez moi.

DERVAL.

J'ai ordonné qu'on préparât leur café, c'est ici qu'ils vont le prendre, et vous voudrez bien y faire apporter les tapis et les coussins que je vous ai demandés... Pardon de l'embaras que je vous cause.

Mad. ROBERT.

Air : *allez trouver votre jeune fermière.*

Ah! ne craignez, ni mes soins, ni ma peine,
Non, non jamais je n'eus un jour si beau.

(*A demi voix, à Derval.*)

Vous le voyez, et j'en étais certaine,
Le cher cousin douze dans le panneau.

DERVAL.

A tout faire,
Pour leur plaire,
Je l'espère,
L'on va s'accorder.

Mad. ROBERT.

[illegible]

ENSEMBLE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

DERVAL, *rappelant Madame Robert.*

Madame Robert...

Mad. ROBERT.

Monsieur le truchement... (*Derval lui parle bas en montrant le Simple.*)

DERVAL.

Ne serait-ce pas là?.. (*Mad. Robert lui fait entendre que c'est le Simple dont elle a l'air de faire un grand éloge.*)

LE SIMPLE, *à part, pendant cet entretien muet.*

Truchement!... oui je m'en souviens, le truchement est un savant qui vous explique dans la langue que vous connaissez ce qu'un etranger vous dit dans la langue que vous ne connaissez pas, de manière qu'un Truchement parle pour lui et pour les autres, c'est une jolie place.

SCENE XVII.

DERVAL, LE SIMPLE.

DERVAL, *saluant le Simple.*

Monsieur, je rends grace au hazard qui me procure l'avantage de faire connaissance avec M. le Simple.

LE SIMPLE.

Oui, monsieur, c'est moi qui le suis, et je ne reviens pas de la surprise que Madame Robert m'a causée, en m'apprenant que son auberge est honorée de la présence du grand Turc et du grand Mogol.

DERVAL.

Eux-mêmes!

LE SIMPLE.

Ces puissans monarques, dont l'un possède du côté de l'Orient vers l'Occident:..

DERVAL.

Ils vont à Chambord passer quelques jours avec *Louis* XIV, et sans faste, sans suite.

LE SIMPLE.

En voisins.

DERVAL.

C'est le mot, et voyez comme le hazard vous sert.

LE SIMPLE.

Le hazard? il est incroyable, et à propos de lui, de ses caprices, de ses bizarreries, vous saurez qu'un jour... Il y a tout au plus six mois ...

DERVAL.

Permettez.

LE SIMPLE, *à part.*

Quel causeur!

DERVAL.

Le hazard nous conduit à Troyes...

LE SIMPLE.

Ma ville natale, que j'aime, que j'habite, rue *Caquet*, à gauche, en arrivant par...

DERVAL, *l'interrompant.*

Le hazard nous y fait loger dans une auberge, où l'on vante votre mérite.

LE SIMPLE.

Je gage que c'est aux *trois aveugles*, à moins que ce ne soit...

DERVAL, *l'interrompant.*

Un autre hazard nous amène chez madame Robert, mêmes éloges de votre esprit, de votre instruction, de votre amabilité : j'en parle aux souverains dont j'ai l'honneur d'être l'interprête, chacun d'eux veut avoir un secrétaire français, et demain, ce soir peut-être, vous serez ce favori, ce confident, ce dépositaire unique des moindres pensées de l'un, ou de l'autre.

LE SIMPLE.

Moi ! dites-vous ? moi ! je serais ? je deviendrais !... Oh ! oui, je l'ai vu dans les cartes ; j'étais en carreau, le prince en cœur...

DERVAL, *l'interrompant.*

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Oh ! la belle place que celle
De confident d'un prince Indien !
De jour en jour, faveur nouvelle,
Accroit, et son rang et son bien,
Par les lois mêmes de l'Empire ;
A tel point il est honoré,
Que lorsque sa hautesse expire,
Avec elle il est enterré.

LE SIMPLE.

Badinez-vous ? comment ? quand le grand *mogol* meurt, on enterre son secrétaire avec lui ?

DERVAL.

Toujours, et dans une grotte magnifique.

LE SIMPLE.

Je ne veux ni de la place, ni de la grotte.

DERVAL.

Vous avez tort, c'est un honneur...

LE SIMPLE.

Au diable cet honneur là. Et le secrétaire du grand *Turc*, de quelle manière est-il traité ?

DERVAL.

Très-richement, et des appointemens considérables le dédomagent des sacrifices qu'il est obligé de faire.

LE SIMPLE.

Des sac...

DERVAL.

Air : *Du partage de la richesse.*

Dans ce pays il est d'usage,
Que l'honorable confident,
Ne contracte de mariage,
Qu'après la mort du grand Sultan.
Alors, il redevient son maître,
Et dégagé de tout travail,
Il ~~choisit~~ d'épouser ou d'être,
Premier eunuque du sérail.

LE SIMPLE.

Eunuque ! moi ! je ne m'en soucie pas, j'*épouserai*; mais la langue turque...

DERVAL.

Vous n'en aurez pas besoin, et je vous communiquerai les volontés du grand seigneur. Tâchez de l'habituer à vous voir, et j'espère qu'il m'ordonnera de vous faire signer votre diplôme.

LE SIMPLE.

Mon dip ..

DERVAL.

C'est-à-dire votre brevet au bas duquel vous mettrez votre signature, si vous êtes admis ; du reste, aucun des des deux souverains ne sait votre langue.

LE SIMPLE.

Du tout ?

DERVAL.

Ils ne connaissent et ne prononcent en français que les noms des vins et des liqueurs que l'on boit en France...

LE SIMPLE.

Ils les aiment ?

DERVAL.

Infiniment ; ainsi, vous n'avez qu'un moyen de leur donner une idée de votre esprit et de votre gaîté, c'est d'aller, de venir, de parler.

LE SIMPLE.

Laissez-moi faire.

DERVAL.

Ils ne vous comprendront pas, jasez, à tort et à travers..

LE SIMPLE.

Vous serez content.

DERVAL.

Air : *De la Izidore.*

Le bonheur vous appelle,
Il faut en profiter,
Ce soir, par votre zele,
Sachez le mériter.

ENSEMBLE.

LE SIMPLE.

Oui, le bonheur, etc.

DERVAL.

Le bonheur, etc.

(*Pendant cette reprise, Brunot et trois valets apportent des tapis et des coussins.*)

SCENE XVIII.

Les Mêmes, BRUNOT, valets.

DERVAL, *aux valets.*

Vîte, que l'on s'empresse,
L'Indien et le Sultan
Viendront dans un instant,
Le café les attend.

LE SIMPLE.

De l'ardeur qui vous presse,
Des seigneurs si puissans,
Si grands, si bienfaisans,
Seront reconnaissans.

ENSEMBLE.

DERVAL.

Le bonheur, etc.

LE SIMPLE.

Oui, le bonheur, etc.

VALETS.

Leur grandeur nous appelle,
Il faut la contenter,
Quand on a même zèle
On sait se concerter.

(*Prélude de l'air suivant.*)

DERVAL, *aux valets.*

Les voici. Eh! vîte, vîte, allez au devant d'eux. (*Ils y vont.*) Vous, M. le Simple, vous commencerez par saluer le grand Mogol.

LE SIMPLE.

Le grand Mogol? Je crains de lui plaire.

DERVAL.

N'ayez pas peur.

(*Sur l'air que l'on reprend, Baron et Lathorilliere arrivent les mains appuyées sur les épaules de deux valets, et prennent place sur les tapis. Baron est en grand turc, Lathorilliere en grand mogol.*)

SCENE XIX.

Les Mêmes, BARON, LATHORILLIERE.

DERVAL, *à le Simple, après l'air.*

Allez. (*le Simple met un genou en terre, et s'incline devant le grand mogol.*) Plus bas.... Encore.

(*Lathorilliere prend le Simple par le menton, et le regarde long-tems.*)

LATHORILLIERE.

Ossa, carigar, soter.

LE SIMPLE, *à Derval.*

Que dit sa hautesse ?

DERVAL, *à le Simple.*

Qu'elle vous trouve charmant.

LE SIMPLE.

Tant pis.

(*A l'instant même, Mad. Robert et Adèle apportent le café qu'elles déposent sur une petite table que l'on place entre le turc et le mogol.*)

DERVAL, *à le Simple.*

Le café, le café.

LE SIMPLE.

Vitesse, adresse, prestesse. (*mad. Robert et Adèle remplissent les tasses.*) Dépêchons, dépêchons, présentons. (*le Simple donne une tasse au grand turc, et Derval sert le grand mogol.*)

LE SIMPLE

Air : *On dit par tout le monde.*

Son gout est balzamique,
Son parfum est divin :
C'est de la Martinique,
Le Moka le plus fin.

ADELE.

Combien je suis contente,
De voir votre grandeur !
Pour la nièce et la tante,
Ah ! quel excès d'honneur.

ENSEMBLE.

Son gout, etc...

LE SIMPLE.

Laissez-moi faire, je vais chanter, amuser le grand turc.

DERVAL.

Bon.

(*Pendant le morceau suivant, le grand turc et le grand mogol prennent, de suite, plusieurs tasses de café qui leur sont servies par Mad. Robert et par Adèle. Derval a l'air d'expliquer au grand turc ce que le Simple lui chante, et de tems en tems, le grand turc fait des signes d'approbation.*)

LE SIMPLE.

Oui, voyons, et ne souffrons pas qu'elle vienne déranger leurs hautesses.

LATHORILLIERE.

Je gage que c'est ma femme.

BARON.

Ta femme!

DERVAL.

Que faire?

LATHORILLIERE, *vivement.*

Ne pas la reconnaître.

BARON et DERVAL.

C'est dit.

(*Madame Lathorillière arrive repoussant tout le monde.*)

SCÈNE XX.

Les mêmes, Mad. LATHORILLIERE.

Mad. LATHORILLIERE.

Vous m'ennuyez, vous m'impatientez, vous m'excédez...

Mad. ROBERT.

Mais, madame...

Mad. LATHORILLIERE.

Paix, ma mie. Grands et petits appartemens, salles et salons, chambres et cabinets, je veux tout voir; je suis sure d'y découvrir le mauvais sujet que je cherche.

LE SIMPLE.

Silence, encore une fois, madame, silence, et sachez qu'il y a ici deux puissances qui trouveront fort mauvais que vous leur étourdissiez la tête.

Mad. LATHORILLIERE.

Deux puissances!

LE SIMPLE.

Le grand Turc, et le grand Mogol.

Mad. LATHORILLIERE.

Dans cette auberge! quel est l'imbécile qui croit me le persuader?

LE SIMPLE.

Moi.

(*Mad. Lathorillière jète les yeux sur Baron et sur Lathorillière.*)

Mad. LATHORILLIERE.

Eh! mais, ce sont les habits... (*Elle s'approche de Baron qu'elle regarde.*)

BARON.

Och, abousalem, diamantine, amor sagitta.

Mad. LATHORILLIERE.

Hein ?

DERVAL.

Cela signifie, que vos yeux sont deux escarboucles qui lancent tous les feux de l'amour.

Mad. LATHORILLIERE, *riant ironiquement.*

Bon... et d'un. (*Elle passe à Lathorillière devant qui elle s'incline.*)

Air : *de M. Doche.*

Tant l'honneur passe mon attente,
Comment soutenir votre aspect!
Agréez de votre servante
Le dévoûment et le respect.
Salamalec à sa grandesse...
Salamalec à l'illustre hautesse...
Gloire à mon fripon de mari.

LE SIMPLE.

Quoi ! son mari!

Mad. LATHORILLIERE.

Oui, oui, oui, oui,
Gloire à mon fripon de mari,

LATHORILLIERE.

Alla, Balla, Marabala.

Mad. LATHORILLIERE.

Balla, Maraba !...

DERVAL.

Cela veut dire que vous êtes folle.

Mad. LATHORILLIERE.

Folle !

DERVAL.

Et que sa hautesse ne vous connait pas.

Mad. LATHORILLIERE.

Ah ! mon mari ne me connait pas ! (*A mad. Robert.*) Madame... (*A Adele.*) Et vous, Mademoiselle. (*Elle la prend par le bras, et la mène à son mari.*)

ADELE.

Vous me cassez le bras.

Mad. LATHORILLIERE.

Taisez-vous. (*A Lathorillière.*) La voilà ; oui, sans doute, la voilà cette altesse pour qui ta seigneurie m'a laissée en route, cette innocente, si elle l'est encore !

Mad. ROBERT et DERVAL.

Si elle l'est ?

Mad. LATHORILLIERE, *à mad. Robert.*

Vous vous êtes prêtée à ce beau manège ; mais vous n'y êtes pas...

Doit gagner notre cause ;
Pareil défenseur,
Contient du censeur,
La mordante colère ;
Le plus indiscret,
Cache son sifflet,
Au seul nom de *Molière*.

CHOEUR.

Le plus indiscret,
Cache, etc.

FIN.

Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel

BAYARD
AU PONT-NEUF,

OU

LE PICOTIN D'AVOINE,

FOLIE VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

Par MM. DIEULAFOY et GERSIN ;

Représentée, pour la première fois, à Paris sur le Théâtre du VAUDEVILLE *le* 21 *juillet* 1808.

PRIX : 1 franc 25 c.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire DU THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
VALENTIN, marchand grainier, établi sur le pont Neuf.		M. AUGUSTE.
M. ULTRAPONT, vieux bégue, tenant un hôtel garni au faubourg Saint-Germain.		M. JOLY.
M. CITRAPONT, son cousin, tenant un hôtel garni au centre de Paris.		M. SÉVESTE.
ROSE, fille d'Ultrapont.		Mlle. DESMARES.
JACQUOT, garçon du grainier.		Mlle. MINETTE.
BAYARD.	Locataires de l'hôtel garni de Citrapont.	M. HYPOLITE.
LE ROI LEAR.		M. EDOUARD.
PINTO.		M. GUENÉE.
Mad. DE RANDAN.		Mlle. ARSENE.
UN BOUFFE.	Locataires de l'hôtel d'Ultrapont.	M. LENOBLE.
UN PERE NOBLE.		
UN ENFANT.		Mlle. VIRGINIE.

Garçons et jeunes filles des environs du pont neuf.

La Scène se passe sur le milieu du pont neuf.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Au théâtre un impromptu
Ressemble au bateau timide,
Qui sur une onde perfide,
Est tout près d'être battu,
Le moindre rocher l'arrête,
Pour lui tout vent est tempête,
Sa ruine hélas! s'apprête,
Mais un dieu veille à son sort.
Votre gout est son étoile
Et l'indulgence est la voile
Qui le conduit dans le port.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

BAYARD AU PONT-NEUF,

OU

LE PICOTIN D'AVOINE.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN, JACQUOT.

VALENTIN, *sortant de chez lui.*

Ah ! ah ! il est grand jour !

UNE SENTINELLE, *qu'on ne voit pas.*

Qui vive?

VALENTIN.

Parbleu, c'est moi qui cherche à vivre. Allons, Jacquot tous nos grains.

JACQUOT, *arrangeant des sacs devant la boutique de Valentin.*

A votre service notre maître.

VALENTIN.

Tu es bien sûr que ce monsieur chez qui je t'ai envoyé hier soir, viendra ce matin?

JACQUOT.

Quel monsieur?

VALENTIN.

Eh! M. Ultrapont, le propriétaire de ce superbe hôtel grec, nouvellement établi dans notre faubourg.

JACQUOT.

Ah! j'y suis, ce monsieur qui est si drôle avec son habit à deux fins, de drap noir, doublé de jaune, et sa perruque, comme il dit, à ca, ca, caractère.

VALENTIN.

Eh bien oui, il bégaye un peu; mais qu'est-ce que çà te fait?

JACQUOT.

Pardine, monsieur, çà me fait rire.

Air : *Du petit matelot.*

Mon dieu que ce bégue est aimable !
Et surtout avec ses amis :
Lui dit-on, mettez-vous à table :
Il répond, je suis sou... soumis.
Avez vous une épouse sage ?
C'est la pu-pu-pudeur d'ici.
Et vous etes bien en ménage ?
Je suis co-cossu, dieu merci.

VALENTIN.

Je te demande, moi, s'il t'a dit bien positivement qu'il viendrait ce matin ?

JACQUOT.

Mais notre maître, vous savez bien que ce monsieur là ne dit jamais ce qu'il veut dire ; mais en revanche mademoiselle Rose, sa fille qui le suit partout pour achever toutes les phrases qu'il commence, m'a bien assuré que vous le verriez ce matin.

VALENTIN.

C'est bon : sors l'avoine.

JACQUOT.

Pour lui ?

VALENTIN.

Imbécille !

JACQUOT.

A propos de çà, monsieur, savez-vous bien que j'ai resté comme un sot dans cette maison-là ?

VALENTIN.

Tu ne seras peut-être pas le seul.

JACQUOT.

C'est si grand... si grand...

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Vraiment dans cet hôtel là,
Ou l'on voit que tout abonde,
On peut loger bien du monde.

VALENTIN.

Oui, quand le monde y viendra.

JACQUOT

Quoi ? cette grande façade,
Cette immense colonade,
Tout ça près de l'estrapade,
Pour rien serait élevé!
La chose serait nouvelle,
Qu'une maison aussi belle
Fut un jour sur le pavé.

VALENTIN.

Oh! j'espère bien que non. (*A part.*) M. Ultrapont oppose envain à mon amour pour sa fille, les inquiétudes que lui donnent son nouvel établissement, l'incertitude de sa fortune, j'ai mis ordre à tout cela, et grace au moyen que j'ai conçu, je serai plutôt qu'il ne le croit son gendre et son associé.

Air : *Faut-il s'étonner à quinze ans.*

Je ne vends que des grains encor,
Mais chaque état a sa science :
Mes grains m'ont appris qu'un grain d'or,
Fait pencher plus d'une balance;
Qu'il faut en cour le grain d'encens,
Un grain de sel en poësie;
Au amis le grain de bon sens,
En amour un grain de folie.

Et j'en suis pourvû. Voici fort heureusement monsieur Ultrapont et sa fille.

SCENE II.

VALENTIN, M. ULTRAPONT, ROSE.

VALENTIN, *allant au devant de Rose.*

Bon jour, ma chère Rose. Cher beau-père futur, permettez que je vous témoigne...

ULTRAPONT, *bégayant.*

Oh! un moment, mo...mo...me... (*A sa fille.*) parle donc.

ROSE.

Mon père veut dire, monsieur, qu'il est enchanté du plaisir de vous voir, et qu'il désire connaître ce que vous lui voulez.

ULTRAPONT.

C'est cela.

VALENTIN.

Eh bien, mon ami, vous connaissez mon amitié pour vous et mon amour pour votre fille.

ULTRAPONT.

Oh! pa...pa...pa...

ROSE.

Mon père veut dire qu'il verra arriver avec plaisir le moment où nous pourrons être unis.

ULTRAPONT.

Mais, mais... il ne s'agit pas de cela... je... je crains de m'être engagé dans de mauvaises affaires.

VALENTIN.

Bah! qui est-ce qui en fait de bonnes?

ULTRAPONT.

Eh! parbleu, mon cousin Citrapont, ce coquin là emplit tous les jours son hôtel et je ne sais trop pourquoi.

VALENTIN.

Oh! moi, je m'en doute un peu.

Air: *Eh! ma mère est-ce que je sais ça.*

Il a su faire un choix sage,
De gens d'un goût excellent.
Aussi purs dans leur langage,
Que parfaits dans leur talent,
Voilà par où l'homme honnête,
Aujourd'hui se voit séduit.
Tout Paris est assez bête,
Pour courir après l'esprit.

Et il faut faire comme votre cousin.

ULTRAPONT.

Mais tu oublies que...que...que j'ai fait comme lui et que çà ne m'a servi à rien.

VALENTIN.

N'importe, soyez tranquille, j'ai imaginé un petit expédient qui assure votre fortune.

ULTRAPONT.

Et co...comment?

VALENTIN.

Tous les personnages illustres que votre cousin Citrapont a eu l'adresse d'accaparer, ne sont pas également bien soignés chez lui.

ULTRAPONT.

Tu ..tu crois ?

VALENTIN.

J'en suis sûr.

Air : *Mon père était pôt.*

Au grenier sont depuis long temps,
Régulus et *Gustave* :
Les Templiers et *dix Sultans*,
Someillent dans la cave ;
Valdamir, *Phoedor*,
Sont au corridor,
Enfin sans autre escorte,
Entre deux quinquets,
Parmi les laquais,
Voltaire est à la porte.

ULTRAPONT.

Diable !

VALENTIN.

J'ai fait circuler quelques billets parmi ces gens-là, je leur ai vanté l'élégance, la solidité, la bonne tenue qui règne dans votre établissement, et ce matin même, j'espère que nous aurons de leurs nouvelles. Ainsi, cher ami, vous n'avez plus besoin de rien, j'épouse votre fille, et je l'embrasse.

ULTRAPONT.

Ah ! tu...tu...tu vas trop vite, toi...

ROSE.

Mon père veut dire qu'il vous accorde volontiers cette marque de reconnaissance pour l'affection que vous lui témoignez.

ULTRAPONT.

Mais...mais...

ROSE.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Oui Monsieur, mon père est charmé,
D'une affection aussi pure,
Mais n'allez pas vous croire aimé,
Pour le baiser qu'il vous procure,
J'acquitte, instrument innocent,
Une dette pour lui bien chère,
Songez donc bien en m'embrassant,
Que vous n'embrassez que mon père.

ULTRAPONT.

A la...la bonne heure comme çà.

SCENE III.

Les Mêmes, JACQUOT.

JACQUOT, *accourant.*

Monsieur, monsieur, v'la queuqu'zuns là-bas qui viennent de me demander si je ne savais pas votre adresse?

VALENTIN.

Ah! ah! c'est peut-être de nos gens

LE ROI LÉAR, PINTO, BAYARD, *ils entrent d'un air mystérieux et regardent s'ils ne sont pas suivis.*

ULTRAPONT, *les examinant.*

Ouais! ils sont bien mal vêtus pour des gens de qua... qualité.

JACQUOT.

Messieurs, v'là monsieur Valentin, monsieur Ultrapont, mademoiselle Rose sa fille, et puis moi Jacquot.

LEAR, *à Valentin.*

N'est-ce pas vous, monsieur, qui avez rédigé ce petit avis?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

LEAR.

Me reconnaissez-vous ?

VALENTIN.

Non, monsieur.

LEAR.

Je le crois bien : il y a tantôt dix-neuf ans que j'ai perdu la parole.

ULTRAPONT.

Je ne l'ai pas...pas...pas trouvée.

LEAR.

Plait-il ?

ROSE.

Mon père veut dire que c'est bien dommage.

LEAR.

Je n'en suis pas moins un monarque puissant et redoutable, chassé de ses états par deux demoiselles, rétabli par un amoureux de quinze ans, et retombé du trône de la grande Bretagne, dans un galetas de la rue de Richelieu, enfin l'infortuné Léar pour vous servir.

VALENTIN.

Ah ! mon prince !... (*A Ultrapont.*) Léar ! çà peut-il faire quelque chose ?

ULTRAPONT.

Pas, pas un sol.

VALENTIN.

Touchez-là, mon prince, vous ne pouvez pas être des nôtres.

LEAR.

Comment donc ? Songez que je ne suis pas seul.

Air : *toujours trinquer avec nous.*

Avec moi j'offre à vos chalands,
Une famille honnête,
Ma folie et mes cheveux blancs,
Item une tempête,

VALENTIN.

Ces petits effets,
Ont bien leurs attraits,
Mais ne vous en déplaise,
Nos loix et nos goûts,
Ont proscrit chez nous,
La marchandise anglaise.

Et surtout de manufacture royale.

ULTRAPONT.

Mais, mais, mais....

VALENTIN.

C'est égal vous dis-je ; l'essentiel pour nous est que ce gros garçon, que votre cousin prend pour un Bayard, sorte de sa boutique pour entrer dans la vôtre. Du bruit, *de l'éclat*, du tapage, de grandes affiches, des tambours, des ifs à la porte de votre hôtel, voila ce qui ébloüit, frappe, entraine la foule et la fait payer.

ULTRAPONT.

Tu, tu, tu crois?

VALENTIN.

Et oui, sans doute, Paris est-il changé!

Air: *adieu je vous fuis, Bois charmans.*

Plus l'objet est mutitieux,
Plus la rumeur doit être grande :
A l'homme oisif, au curieux,
C'est ainsi qu'on se recommande ;
Nos charlatans le savent bien.
Suivons leurs utiles recettes,
D'un grand homme l'on ne dit rien,
Pour un nain l'on prend des trompettes.

ULTRAPONT.

Eh ! bien va pour le bruit.

Air: *Alerte, alerte.*

Trompettes,
Trompettes,
Trompettes,
Bassons, Clairons et Clarinettes,
Annoncez partout pour ce soir,
Ce qu'en payant l'on pourra voir.
Trompettes, tro[illegible] etc.

SCEN[illegible]

LES PRÉCÉDENS, C[illegible]T.

CITRAP[illegible]

Eh ! mon dieu, cousin, a qui en[illegible]

ULTRAPONT, *allant vers lui.*

Ah ! bonjour cou-cou-cousin Citrapont, j'ai quelques affaires en ce moment .. Hola, Jacquot.

Air : *décacheter sur la porte.*

Pour grossir mon aventure,
Et l'enfler outre mesure,
Cours vite de ce pas,
La conter à tous nos avocats ;
Romanciers, auteurs, copistes,
Et surtout aux journalistes.

Je payerai tout.

JACQUOT.

Vous serez bien servi.

CITRAPONT.

Mais, cousin, pourquoi donc tant de frais ? dans la naissance d'un établissement, il faut être prudent.

ULTRAPONT.

Oui, oui, vous avez raison... il faut être prudent.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Comment vont tous vos grands hommes ?

CITRAPONT.

Assez bien, et vos petits ?

ULTRAPONT.

Pour la saison où nous sommes,
Ils ne sont [illegible] maigris.

[illegible]PONT.

effet :
Le soleil [illegible]ute,
Sur vous é[illegible]os.

UL[illegible]T.

Voilà ce qui fa[illegible]
[illegible]u'on a souvent [illegible]us.

CITRA[illegible]

Pa[illegible] pas mal p[illegible] men[illegible]

[illegible]LTRAP[illegible]

Eh ! le[illegible] ençant [illegible] fi[illegible]
mieux.

CITRAPONT.

C'est ce qu'il faudra voir.

ULTRAPONT.

C'est ce que vous verrez.

CITRAPONT.

Oui da. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

ULTRAPONT.

Oui da! (*Il rit.*) Ah! ah! ah! Allons, ma fille, suis moi, (*à Valentin.*) je vais donner partout mes ordres, et je reviens avec una troupe pour recevoir notre homme. (*En regardant Citrapont.*) Ah! ah! ah! qu'il est bé .... bé..bé...

ROSE, *à Citrapont.*

Mon père veut dire, monsieur, qu'il vous baise les mains. (*Elle sort avec son père.*)

SCENE VII.

VALENTIN, CITRAPONT.

CITRAPONT.

Mais que diable a-t-il donc mon cousin, pour être si gai?

VALENTIN.

Oh! il n'a rien encore, mais ça pourra venir.

CITRAPONT.

Ah! j'entends, quelque baron allemand qui lui arrive, un second petit Meinau?

VALENTIN.

Bon! est-ce qu'il en manque à Paris?

CITRAPONT.

Va-t-il montrer chez lui le docteur Gall?

VALENTIN.

Eh! non : sujet manqué.

CITRAPONT.

Les chiens savants?

VALENTIN.

Ils sont mandés en Russie.

CITRAPONT.

Il va donc, pour s'enrichir, mettre le feu à sa maison?

VALENTIN.

Pas si bête!

CITRAPONT.

Air : *du Vaudeville des Pierrots.*

Quoiqu'il en soit, gare la chance,

VALENTIN.

Monsieur n'ayez aucun souci;
C'est un projet sans importance,
Que nous venons de faire ici.

CITRAPONT.

Ici? le lieu n'est pas prospère,
Craignez quelque revers nouveau,
Des projets faits, sur la rivière,
Sont bien près de tomber dans l'eau.

VALENTIN.

Oh! pour celui-ci, je vous en réponds.

CITRAPONT.

Mais il ne s'agit pas de cela, je cherchais mon cousin, pour lui parler d'affaires, il n'a pas voulu m'entendre; vous êtes son ami, je m'adresse à vous.

VALENTIN.

Je vous écoute.

CITRAPONT.

J'ai chez moi, un homme de qualité, que je me reproche d'avoir un peu négligé, un chevalier du premier mérite, nommé Bayard.

VALENTIN, *avec surprise.*

Bayard, monsieur?

CITRAPONT.

Lui-même; les médecins m'ont conseillé de lui faire prendre l'air, et je veux tirer parti de la circonstance.

VALENTIN.

Et comment?

CITRAPONT.

Ah! messieurs du faubourg, vous ne le tenez pas encore votre Bayard, j'ai des droits que je ferai valoir...

VALENTIN.

Oui, l'attachement, la soumission, les médecins, l'argent, n'est-ce-pas?

CITRAPONT, *en sortant.*

C'est bon, c'est bon.

SCENE IX.

VALENTIN, JEUNES FILLES ET JEUNES GARÇONS *avec des balais.*

VALENTIN.

Oui, mes amis, courage, vous allez posséder un trésor.

TOUS.

Oh! nous le savons bien.

Air : *Dérouillons, ma comère.*

Balayons,
Balayons,
Ma commère.
Balayons (*bis.*)
Pour voir ça.

VALENTIN.

Le moindre propriétaire,
Au prix qu'il désirera,
Louera sa maison entière,
Monsieur Bayard sera là.

CHOEUR.

Balayons, etc.

JACQUOT.

Sur c'qui nous est nécessaire
Personn' ne spéculera:
L'caffé s'ra pour rien j'espère,
Monsieur Bayard sera là.

CHOEUR.

Balayons, etc.

VALENTIN.

Chaque hiver s'ra débonnaire,
Et cet été l'on n'aura,
Qu'un' chaleur douce et légère,
Monsieur Bayard sera là.

CHOEUR.

Balayons, etc.

JACQUOT.

Enfin bien mieux qu'ça, ma chère,
Tout' fille se mariera,
Fut elle mère ou grand mère,
Monsieur Bayard sera là.

CHOEUR.

Balayons, (*bis.*)
Ma commère,
Balayons (*bis.*)
Pour voir ça.

SCENE X.

Les Mêmes, ULTRAPONT, ROSE, UN BOUFFE, UN ACTEUR DE DRAME, UN ENFANT EN DANSEUR, etc.

ULTRAPONT, *en entrant.*

Par ici, messieurs, pa-pa par ici.

VALENTIN.

Oui, messieurs, voici la frontière où nous allons rendre au chevalier que nous attendons, l'hommage qui lui est dû.

ULTRAPONT.

J'espère, mes amis, que vous me seconderez.

LE BOUFFE.

L'asciati fare à moi, perché pourquoi j'apporte là deux notes, un sol et un fa qui valent mieux que tout un poême épique, vi m'en direz des nouvelles.

ULTRAPONT.

Va pour le fa. Toi, ma fille, sou-sou souffle moi mon compliment.

ROSE.

Soyez sans inquiétude.

ULTRAPONT.

Et toi, ma petite, tâ-tâ-tâche de me faire honneur.

LA PETITE.

Ma petite, apprenez, monsieur, que quand on représente un ballet en masse, on n'est pas si petite : je ne danserai pas.

ULTRAPONT.

Allons, allons.... (*On entend un bruit de trompette.*) Qu'entends-je ? seroit-ce déjà lui ?

SCENE XI.

Les Mêmes, JACQUOT, *accourant.*

JACQUOT.

Oui, c'est lui, c'est lui, sa cuirasse, sa hallebarde et son cheval.

VALENTIN.

Comment, un cheval ?

JACQUOT.

Eh ! pardine, ni pu ni moins que s'ils ne faisaient qu'un.

Air : *En guerre ces aventures.* (Des Pages.) ,

C'est vraiment un drôle d'homme,
C'est un drôle de cheval.
Je n'avois jamais vu d'homme,
Qu'eut autant l'air d'un cheval ;
On ne sait, en voyant comme,
Marche l'homme et le cheval,
Si le cheval porte l'homme,
Ou bien l'homme le cheval.

SCENE XII.

Les Mêmes, BAYARD, *suite.*

(*Bayard sur un cheval d'osier, dont la housse lui cache les jambes, est précédé d'Ultrapont, de Valentin, de Rose, et des jeunes filles qui croisant en l'air leurs balais, forment une voute sous laquelle il s'avance majestueusement. La petite danseuse ouvre la marche.*)

CHOEUR, *pendant l'entrée.*

Air : *Où peut-on être mieux.*

Honneur au chevalier (*bis.*)
Sans peur et sans reproche.

Que l'aimable olivier,
Le mirthe et le laurier,
Naissent à son approche ;
Honneur, honneur, salamalec.
Au grand soutien de l'hôtel Grec,
Des innocens, auguste appui,
Sois le notre aujourd'hui.

BAYARD, *à part.*

Bravo, ils me prennent bien pour Bayard, profitons-en.

TOUS, *s'inclinent devant Bayard qui les salue.*

BAYARD.

Alte. (*En caressant son cheval qui caracole.*) Là, là, là, mon petit. Vous voyez, monsieur Ultrapont, que je tiens ma promesse.

ULTRAPONT.

Ah, mon, mon, monseigneur, allons, ma fille, mon discours.

ROSE.

J'y suis, mon père.

ULTRAPONT.

Monseigneur, avant l'existence du Pont-Neuf..: la gloire et l'argent étaient déjà les mo...mo... dis-donc ma fille.

ROSE.

Monseigneur.

Air : *c'est le premier Homme du monde.*

La gloire et l'argent vont payer,
Une faveur si méritoire,
Mais nous saurons sacrifier
Notre interêt à votre gloire ;
Nous laisserons, en partageant
Les fruits heureux de cette affaire,
A vous la gloire, à nous l'argent ;
C'est ce que veut dire mon père.

ULTRAPONT.

C'est bien çà, monseigneur, et voici l'honorable compagnie qui vous accompagnera chez moi ; allons, monsieur Bouffe.

LE BOUFFE.

Si signore eccomi e proutor o soddisa là. (*Il chante un air italien, pendant lequel la petite danse, et fait différentes figures devant Bayard.*)

VALENTIN.

Placardé.

ULTRAPONT.

Ba... ba... balayé ?

Air : *Du pas redoublé.*

Ailleurs pourquoi chanter si haut,
De légères dépenses ?
Chez lui, n'a-t-il pas ce qu'il faut,
Pour gagner ses avances ?
Quand on a trouvé le moyen,
Sans peine et sans enquêtes,
D'avoir des gens d'esprit pour rien,
On peut payer des bêtes.

BAYARD.

Monsieur Citrapont la réplique est péremptoire, et je repasse la limite.

(*Il se retourne avec son cheval du côté d'Ultrapont.*)

CITRAPONT, *le retenant.*

Vous ne la passerez pas.

Air : *Du Vaudeville de Claudine.*

Songez qu'un héros insigne,
César, comme vous faillit,
Le Rubicon fut la ligne,
Où son honneur se perdit.

BAYARD, *à part.*

Diantre ! mon honneur. (*Il va vers Citrapont.*)

ULTRAPONT.

Eh ! monsieur, sa fable est vaine,
Et son esprit trop fécond,
Ici l'on est sur la Seine,
Et non sur le Rubicon.

BAYARD, *revenant du côté d'Ultrapont.*

Ma foi, c'est vrai.

CITRAPONT, *à part.*

Ah, cette incertitude me fatigue ; recourons aux grands moyens. (*Il s'avance vers la coulisse, et parle à la cantonnade.*) Paraissez, Madame de Randan.

SCENE XIV.

Les Précédens, Mad. DE RANDAN, *paraît vêtue en noir, comme dans la pièce des Amours de Bayard.*

BAYARD.

Madame de Randan ! ah ! quel coup !

ROSE, *la regardant.*

Elle est jolie ! nous sommes perdus !

MAD. DE RANDAN.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Jadis de votre amie,
Vous receviez la loi :
Aujourd'hui je supplie,
Tournez les yeux sur moi ;
L'objet qui vous implore,
En ce beau jour,
Ne vaut-il pas encore,
Un peu d'amour ?

BAYARD, *se tournant précipitamment vers madame de Randan.*

Ah ! il vaut tout ce que j'en possède ! gare à mon cheval.

CITRAPONT, *à madame de Randan.*

Nous le tenons.

Trompettes,
Trompettes
Trompettes,
Clairons, bassons et clarinettes, etc.

ULTRAPONT.

Ah, je...je...suis mort.

BAYARD, *regardant avec intérêt Ultrapont.*

Mais, M. Ultrapont, votre cousin à qui j'ai promis.

CITRAPONT, *à Mad. de Randan.*

Il balance, encore un mot.

ROSE.

Ah ! cher Valentin !

VALENTIN.

Attends, attends, s'il ont l'homme, nous aurons au moins la bête. (*il remplit un picotin d'avoine.*)

Mad. DE RANDAN.

Air : *J'avais égaré mon fuseau.*

Allons suivez moi chevalier,
Partons et terminez ma peine.

BAYARD.

Hélas ! il faut donc oublier
Le nouveau serment qui m'enchaîne ?

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
IWAN.	MM.	VERTPRÉ.
PETROWITZ, bûcheron.		HIPPOLITE.
RIGOROFF, receveur des impôts.		CHAPELLE.
ALEXIS, fils de RIGOROFF.		AUGUSTE.
EUDOXIE, cousine de PÉTROWITZ	Mmes.	DESMARES.
MARIA, mère de PÉTROWITZ		BODIN.
Paysans.		
Suite de RIGOROFF.		
Gardes du CZAR.		

La scène se passe vers l'an 1550, *dans la chaumière de PETROWITZ, aux portes de Moscou.*

NOTA. Le trait qui a fourni le sujet de cette comédie, est tiré d'un ouvrage intitulé: *Fastes de Pologne et de Russie.*

COUPLET D'ANNONCE,

Chanté à la suite de Rien de trop.

Messieurs, nous allons avoir l'honneur de vous donner la première représentation de la *Chaumière Moscovite*, ou... Je me trompe, il n'y a point d'*ou*; mais il y a un enfant... Oui, Messieurs, il y a un enfant.

AIR : *Font leur cinquième édition.*

Ce soir, dans l'ouvrage nouveau,
Un enfant vient à la lumière;
Le Vaudeville est son berceau,
Daignez lui tenir la lisière;
Laissez-le grandir à son tour,
Soutenu par votre indulgence,
Et ne le privez pas du jour,
Le jour même de sa naissance.

LA CHAUMIÈRE MOSCOVITE,

VAUDEVILLE-ANECDOTE.

(Le Théâtre représente l'intérieur de la chaumière d'un paysan pauvre, une vieille table, une armoire, une natte roulée dans un coin).

SCENE PREMIERE.

MARIA.

Sera-ce un garçon? sera-ce une fille? eh! qui sait?... ce sera peut-être.... ma foi, ce que ça pourra.

AIR : *Il faut de la santé pour deux.*

D'un nouveau né dans la famille,
Quand la Providence fait don,
Les uns désirent une fille,
Les autres veulent un garçon.
On conjecture, l'on s'apprête
A voir couronner tous ses vœux :
Mais le ciel en fait à sa tête,
Et le monde n'en va que mieux.

Cette chère Catherine!... elle va donc encore me rendre grand'mère! comme ça nous chasse! et ce bon Pétrowitz qui n'en sait rien... quand il reviendra du travail, c'est moi qui veux lui apprendre la première que sa femme... (*écoutant*) Elle dort sans-doute.. eh! non, elle ne dort pas, et elle appelle. eh bien! où est donc cette petite fille?... Eudoxie! Eudoxie! ah! mon Dieu! est-ce qu'elle est sortie? Eudoxie!...

SCÈNE II.

MARIA, EUDOXIE.

MARIA.

Eh! venez donc, Mademoiselle.

EUDOXIE.

Me voilà, ma tante.

MARIA.

Où étiez-vous, s'il vous plaît?

EUDOXIE.

Je causois auprès de la porte....

MARIA.

Avec Alexis, je gage.

EUDOXIE.

Vous avez deviné.

MARIA.

Vous avez donc toujours l'amour dans la tête?

EUDOXIE.

Non, ma tante, ce n'est pas là.

Air : Vaudeville de Voltaire chez Nous.

Suivant les saisons, les instans,
On voit l'amour changer d'asile;
C'est au cœur dans notre printems
Qu'il établit son domicile.
La tête devient son séjour,
C'est alors qu'il en fait accroire,
Et quand vient notre hiver, l'amour
N'habite plus que la mémoire.

MARIA.

Petite espiègle!... est-ce qu'on doit savoir cela à votre âge?

EUDOXIE.

Seize ans, ma tante.

MARIA.

Allons, allons, c'est bon. Restez ici, il faut bien que l'on garde la maison. J'ai affaire là dedans.... ah! jeunesse!.. jeunesse! *(elle entre dans la chambre voisine)*

SCENE III.

EUDOXIE, ALEXIS.

EUDOXIE.

Ma tante parle toujours des absens.

ALEXIS (*se montrant avec précaution*).

Est-elle partie ?

EUDOXIE.

Oui.

ALEXIS.

Elle vient sans cesse nous déranger.

EUDOXIE.

Elle fait bien, monsieur.

ALEXIS.

Comment ?

EUDOXIE.

Parce que vous ne serez jamais mon mari.

ALEXIS.

Eudoxie, est-ce que tu ne m'aimes plus?

EUDOXIE.

Pardonnez-moi, monsieur, je vous aime, et je vous aime beaucoup : mais cet amour là n'a pas le sens commun.

ALEXIS.

Quel langage ! et pourquoi ?

EUDOXIE.

Parce que vous avez un père, le seigneur Rigoroff, le plus cruel, le plus inflexible de tous ceux qui reçoivent les impôts ; qu'il aime l'argent considérablement, que je n'ai pas de fortune, qu'il ne voudra pas consentir à notre mariage, et qu'à sa place j'en ferois peut-être autant.

AIR : *De la croisée.*

Les amans d'un bonheur constant
En vain caressent l'espérance,

S'ils pensent que le sentiment
Doit leur tenir lieu d'opulence ;
La pauvreté vient à son tour
S'offrir à leur âme abusée;
Par la porte elle entre, et l'amour
S'enfuit par la croisée.

et attrape.

ALEXIS.

Tu ne sais donc pas que je serai riche ?

EUDOXIE.

Toi ?

ALEXIS.

Quand je succéderai à mon père.

AIR : *Vaudeville de l'Intrigue sur les toits.*

Je puis de receveur du prince,
Quelque jour obtenir l'emploi :
Le profit, dit-on, n'est pas mince;
Tout mon argent sera pour toi.
Dans notre demeure chérie,
L'amour restera constamment ;
Les trésors de la Moscovie
Paieront ses frais de logement.

Je ne tourmenterai personne ; tous les habitans m'aimeront, et tu auras encore ta part des bénédictions.

EUDOXIE.

Ah ! mon ami, le joli rêve !

PÉTROWITZ. (*derrière la scène*).

AIR : *Ronde du rival confident.*

Je suis un pauvre bûcheron
Qui travaille, qui chante,
Et qui revient dans sa maison,
L'âme toujours contente.

EUDOXIE.

J'entends la voix de mon cousin.

ALEXIS.

Il chante toujours.

EUDOXIE.

C'est sa manière de n'avoir pas de chagrin.

SCENE IV.

LES MÊMES, PÉTROWITZ, *chargé de fagots.*

PÉTROWITZ, (*continuant l'air*).

Je brave de nos climats
Les neiges et les frimats ;
Oui, je suis un bon drille ;
De fardeaux j'ai beau me charger,
Quand c'est pour ma famille,
Tout me semble léger.

ENSEMBLE.

Oui je suis / Vraiment c'est } un bon drille,
De fardeau { j'ai beau me / il sait se } charger ;
Quand c'est pour { ma / sa } famille,
Tout { me / lui } semble léger.

Pendant cette reprise, aidé d'Alexis et d'Eudoxie, il se débarrasse de ses fagots, et met dans l'armoire une fourrure qu'il portait.

Bon soir, enfans. Te voilà, Alexis.... Ah! cela ne doit pas m'étonner, puisque Eudoxie est là.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.* (Florian).

Les papillons et les amans
S'approchent des fleurs et des belles,
Et les ramiers toujours constans
S'approchent de leurs tourterelles.
On voit les buveurs s'entourer
De flacons, tant que le vin dure ;
Pourquoi voudroit-on séparer
Ce que rapproche la nature ?

Chacun son goût. A votre âge, l'amour; au mien, la table ; à tous deux l'amitié, et toute la vie la gaîté !

ALEXIS.

Quand on est heureux..

PÉTROWITZ.

Quand on veut l'être, morbleu!

ALEXIS.

Mon cher Pétrowitz, vous êtes si pauvre!

PÉTROWITZ.

Moi!

AIR : *Suzon sortoit de son village.* (Marianne).

Partout où l'opulence brille,
Crois moi, la richesse n'est pas.
Pour faire vivre ma famille
J'ai du courage et deux bons bras.
Chacun m'estime,
Cela m'anime,
Et chaque jour m'excite à faire mieux;
Je fais du bien tant que je peux,
Jamais, hélas! autant que je le veux.
L'autre richesse est plus commune,
La mienne jamais ne décroît,
Et bien des riches auroient droit
D'envier ma fortune.

EUDOXIE.

Il est vrai que personne dans les environs de Moscou n'est plus estimé que mon cousin.

PÉTROWITZ.

Oui : mais l'estime est une monnaie qui n'a pas cours chez les receveurs d'impôts, et le seigneur Rigoroff, ton père, me tourmente diablement.

ALEXIS.

Il obéit à des ordres supérieurs.

PÉTROWITZ.

Tu l'excuses!.. j'aime ça.. mais, morbleu, à l'impossible nul n'est tenu. J'ai cinq enfans, une femme prête à m'en donner un sixième... Ah! comment va-t-elle ce soir?

EUDOXIE.

Elle s'occupe de l'arrivée de mon sixième petit cousin.

PÉTROWITZ.

Et tu ne me dis pas cela ! ma bonne Catherine ! je vais l'embrasser.. Voici la nuit.. ferme les volets, Eudoxie. Cette pauvre femme ! tu crois donc que ce sera pour aujourd'hui ?... en ce cas là, demain tu seras marraine; je te l'ai promis.... Eh bien ! je cause, moi ... et ma femme..... fermez les volets et allumez la lampe.

SCENE V.

EUDOXIE, ALEXIS.

ALEXIS.

Comment, Eudoxie, c'est toi qui tiendras l'enfant de Pétrowitz !

EUDOXIE.

Je l'espère bien.

ALEXIS.

Et tu ne m'en as rien dit !

EUDOXIE.

C'est mon secret.

ALEXIS.

Je vois bien que cela ne me regarde pas.

EUDOXIE.

AIR : *J'avais une marraine.* (Figaro).

Je vais être marraine;

ALEXIS.

Que mon cœur (*bis*) a de peine !

EUDOXIE.

Je vais être marraine;

ALEXIS.

Qui sera le parrain ?

EUDOXIE.

Un aimable voisin.

ALEXIS.

Ah ! pour moi quel chagrin !

RIGOROFF.

Que diable chantez-vous là ?... épousez qui vous voudrez.

EUDOXIE.

Qui je voudrai ?... j'épouse Alexis!

RIGOROFF.

Vous osez aimer mon fils !

EUDOXIE.

C'est parce qu'il m'aime.

RIGOROFF.

Et vous osez me le dire !

EUDOXIE.

Parce que je le pense.

RIGOROFF.

Quelle sera la fin de tout cela ?

EUDOXIE.

Notre mariage.

RIGOROFF.

Sans mon consentement?

EUDOXIE.

Vous nous le donnerez.

RIGOROFF.

A d'autres ! moi sensible à une passion amoureuse ! ce n'est pas dans mon genre.

AIR : *Vaudeville de Catinat à St. Gratien.*

Tous mes ayeux jusqu'à ce jour
Ont respecté leurs barbes grises,
Et ce ne fut jamais l'amour
Qui nous fit faire des sottises.
Le premier de sa race, hélas !
De tendresse Alexis pétille :
En vérité je ne crois pas
Que mon fils soit de ma famille.

Mais je perds ici mon tems.... votre cousin est-il là ?

EUDOXIE.

C'est lui que vous demandez?... eh ! que ne parliez-vous plutôt !... mon cousin !.. Pétrowitz !... accourez

SCENE VII.

Les mêmes, PETROWITZ.

PÉTROWITZ.

Chut!... parle donc plus bas, la malade peut t'entendre.

EUDOXIE.

Pardon, mon cousin.... c'est monsieur....

PÉTROWITZ, *ôtant son bonnet.*

Ah! c'est vous, seigneur Rigoroff!

RIGOROFF.

Je viens...,

PÉTROWITZ.

Prenez donc un siège : comment, petite fille, vous ne faites pas asseoir le seigneur Rigoroff!

RIGOROFF.

Il ne s'agit pas de m'asseoir.... je viens....

PÉTROWITZ.

Savoir des nouvelles de ma pauvre femme....

RIGOROFF.

Eh non !... je viens....

PÉTROWITZ.

C'est bien honnête de votre part.... mais le feu va s'éteindre.... Eudoxie, vîte un fagot.

EUDOXIE.

Oui, mon cousin, c'est que.... (*bas à Alexis.*) Sauve-toi sous la table.

PÉTROWITZ.

Plus vîte que cela donc. (*Alexis se glisse sous la table*).

RIGOROFF.

Ce n'est pas la peine, vous dis-je.

PÉTROWITZ.

Comment, quand le seigneur Rigoroff me fait l'honneur....

sont fermées; je me suis présenté dans des maisons où tout annonçoit une certaine opulence, je n'ai éprouvé que des refus; j'ai apperçu votre chaumière, vous paroissez le plus pauvre, peut-être serez-vous le plus humain; je vous prie de me recueillir pour le reste de la nuit.

PÉTROWITZ, *lui tendant la main.*

Soyez le bien venu; je vous remercie d'avoir soupçonné qu'il y avoit dans cette cabane un homme qui exerçât l'hospitalité.

EUDOXIE.

Mettez-vous là; ici du moins vous ne serez point exposé aux rigueurs du froid.... on aura grand soin de vous.

IWAN.

Mille graces, aimable enfant.

PÉTROWITZ.

Vous me trouvez dans un grand embarras, ma femme est sur le point d'accoucher; nous avons peu de chose à la maison, et vous ferez un mauvais souper.

IWAN.

Je crois qu'il me sera offert de bon cœur.

PÉTROWITZ.

Oh! oui: de bien bon cœur.

RIGOROFF.

Comment, Pétrowitz, vous recevez cet homme?

PÉTROWITZ.

Vous le voyez bien.

RIGOROFF.

Mais vous n'avez rien à lui donner!

PÉTROWITZ.

Très-peu, c'est vrai: mais puisque tout peut se partager en deux moitiés, il y en aura une pour lui.

IWAN, *à Rigoroff.*

Je crois vous reconnoître.... il me semble que c'est à votre maison que je me suis adressé d'abord, et vous m'avez fait mettre poliment à la porte.

RIGOROFF.

Le Czar n'aime pas les vagabonds.

PÉTROWITZ.

Toujours le Czar! vous lui prêtez toutes les méchancetés qui vous passent par la tête.

IWAN.

L'ami, vous avez tort.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Au pauvre qui vient vous prier
Tendez une main secourable ;
Par fois un vêtement grossier
Peut cacher un homme estimable ;
Les refus donnent des regrets ;
Sait-on qui l'on trouve à la ronde?
Ah! pour ne vous tromper jamais,
Soyez humain pour tout le monde.

PÉTROWITZ.

C'est bien dit.

RIGOROFF.

Je crois que cet aventurier veut me donner une leçon!... mais il se fait tard, dans quelques heures le jour paroîtra, vous aurez ma visite, et nous verrons, l'homme généreux, si vos grands sentimens vous donneront l'argent nécessaire pour empêcher la vente de tout ce que je trouverai ici.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, excepté RIGOROFF.

IWAN.

Dites moi, mes amis; quel est cet homme?

PÉTROWITZ.

Un méchant qui s'appelle Rigoroff.

IWAN.

Et vous lui devez de l'argent?

EUDOXIE.

Non pas, c'est au Czar que mon cousin en doit; Rigoroff est receveur des impôts.

IWAN.

Et vous êtes en retard?

PÉTROWITZ.

Ah! mon Dieu oui: je ne suis pas plus riche que vous, à ce qu'il paroît... mais, bah! tout cela ne vous regarde pas, et j'oublie que vous avez faim.

IWAN.

Je l'oubliois aussi... votre sort m'intéresse infiniment.

AIR: *Eh! ma mère est-c' que j'sais ça!*

Le riche et le misérable
Au Ciel adressent leurs vœux;
Moi qui suis un pauvre diable,
Pour vous j'en forme d'heureux.

PÉTROWITZ.

Ah! sans doute, la prière
D'un malheureux délaissé,
Doit arriver la première,
Car il est le plus pressé.

SCENE X.

LES MÊMES, MARIA.

MARIA.

Pétrowitz! mon fils!

PÉTROWITZ.

Qu'est-ce donc, ma mère?

MARIA.

Remercie Dieu, mon ami; tu as un enfant de plus.

PÉTROWITZ.

Quel bonheur! ... dites-moi donc, ma mère?

MARIA.

Quoi?

PÉTROWITZ.

Dites-moi... (*à Iwan*) Je n'oserai jamais le lui demander.

IWAN.

Bonne mère, est-ce un garçon?

MARIA.

Pour celui-là, je m'en vante. C'est tout son portrait.

PÉTROWITZ.

Un garçon! c'est le quatrième... je suis d'une joie! ma mère! (*il l'embrasse*) ma petite Eudoxie!... mon cher hôte! (*il leur saute au cou*) Pardonnez; mais je suis si heureux! qu'on dise à présent que le pauvre n'a pas ses instans de bonheur! je ne donnerois pas celui-ci pour les trésors du Czar.

IWAN.

Mais la naissance de votre enfant en est un pour lui.

AIR: *Trouverez-vous un parlement.*

Père de ses sujets nombreux,
Un roi dont la sagesse brille,
Aime à voir ses enfans heureux,
Augmenter sa grande famille.
Si des biens d'un Etat, soudain
L'enfant qui naît accroît la somme;
Quel trésor pour un Souverain,
Quand c'est le fils d'un honnête homme!

EUDOXIE.

Ah! c'est un garçon... bon! je lui donnerai un joli nom.

PÉTROWITZ.

Et lequel, petite marraine?

EUDOXIE.

Je ne veux pas encore le dire. (*à part*) Je crois bien qu'il s'appellera Alexis.

IWAN, *avec intention.*

C'est qu'un nom influe plus qu'on ne pense sur la destinée d'un enfant.

MARIA.

C'est bien vrai ça.... j'en connois plus d'un.... mais quand c'est un garçon, c'est le parrain qui doit le nommer.

PÉTROWITZ.

Le parrain... nous n'en avons pas encore... tout le monde est couché à l'heure qu'il est.... Allons, Eudoxie, va te reposer, mon enfant, et demain de bonne heure....

EUDOXIE.

A la pointe du jour, avec mes plus belles parures... et si vous vouliez me laisser choisir le parrain... adieu, mon cousin.. à demain. (*à Iwan*) Monsieur, votre servante..... je vous promets le petit cadeau d'usage.

AIR : *Vaudeville du printems.*

Ah ! quel plaisir d'être marraine
De ce joli petit amour !
Vraiment j'avois bien de la peine
De ne pas voir venir mon tour.
Je caressois cette chimère,
Moi qui suis folle des enfans...
En attendant que l'on soit mère,
Ça fait toujours passer le tems.

(*Elle sort*).

PÉTROWITZ.

Pardon, mon cher hôte, si je vous quitte un instant. Ma mère, tenez compagnie à monsieur : c'est un voyageur, qui, pour passer la nuit, a bien voulu donner la préférence à ma chaumière.

(*Il entre dans la chambre voisine*).

SCENE XI.

IWAN, MARIA.

MARIA.

Ah ! monsieur, le brave homme que mon fils ! combien de fois j'ai remercié le ciel de me l'avoir donné !

IWAN.

Il a l'air bon, franc, généreux ; mais il n'est pas fortuné.

MARIA.

Eh bien ! il trouve encore le moyen de faire du bien, d'exercer l'hospitalité envers de pauvres voyageurs.

IWAN.

N'en suis-je pas la preuve !.... oui, je suis enchanté d'être entré chez vous... croyez moi, ma bonne mère, cela vous portera bonheur, les bons prospèrent toujours, et tôt ou tard....

MARIA.

Ah ! si c'étoit un peu plutôt !

IWAN.

Dites-moi : est-ce que Pétrowitz est assez gêné pour ne pouvoir payer ses impôts ?

MARIA.

On en met tous les jours de nouveaux. Je ne sais pas si c'est le Czar qui commande cela ; mais c'est en son nom qu'on nous tourmente.

IWAN.

Le Czar n'ordonne pas que l'on vous tourmente.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Pour les méchans que son cœur blâme
Il veut que l'on soit rigoureux ;
Mais, quand l'humanité réclame,
Il veut que l'on ferme les yeux.

MARIA.

A sa volonté souveraine
On obéit, on est humain ;
Car on ferme les yeux sans peine :
Mais alors on ouvre la main.

IWAN.

Ah ! si le Czar le savait ! ....

MARIA.

C'est dommage que vous ne puissiez pas le lui dire... la Moscovie seroit bien heureuse

IWAN.

Oh ! elle le sera. Iwan veut tout voir par lui-même : on dit que souvent, sous des vêtemens grossiers, il parcourt les villes, les villages même de son empire, et recueille les discours de ses sujets.

MARIA.

Il doit entendre de bien drôles de choses.

IWAN. . .

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

La vérité bien rarement
Se trouve auprès du diadême,
Pour l'obtenir, un roi souvent,
Doit employer maint stratagême.
Chez lui ce seroit un hasard
Qu'il vînt à bout de la surprendre ;
On la lui déguise avec art :
Doit-on s'étonner que le Czar
Se déguise aussi pour l'entendre.

MARIA.

Ce cher prince !.. comment, il va avec des habits comme les nôtres, comme les vôtres ?

IWAN.

Oui, c'est ainsi qu'il pénètre dans les chaumières de ses fidèles Moscovites ; qu'il étudie leurs mœurs, les interroge même sur le gouvernement. On ne se méfie pas de son égal, et l'on dit à un malheureux comme soi, ce que l'on cacheroit au Czar.

MARIA.

C'est superbe! que le Ciel veille sur Iwan! Ah! mon Dieu, et si quelque jour il alloit venir ici!

IWAN.

Il y est peut-être venu.

MARIA.

Non... car nous sommes encore malheureux.

IWAN.

J'aime cette réponse; mais, comment ignoriez-vous ces détails?.. ils sont très-connus, et j'ai entendu chanter dans les rues de Moscou, une chanson à ce sujet.

MARIA.

Une chanson sur notre Czar! si j'osois vous en prier.... chantez-la moi, brave homme; que je l'apprenne à mes enfans, à mes petits enfans; et qu'ils puissent perpétuer à jamais le souvenir des bontés de notre Czar.

IWAN.

Ce n'est guère à moi....

MARIA.

Comment! est-ce que vous n'aimeriez pas le Czar?

IWAN.

Oh! si fait.... autant que vous, mais je chante rarement.

MARIA.

Un petit effort pour moi; tenez, pour payer votre bien-venue ici.... vous ne pouvez pas refuser cela.....

SCENE XII.

LES MÊMES, PÉTROWITZ, (*portant son enfant dans ses bras, et le plaçant sur une chaise auprès de la porte de la chambre voisine.*)

PÉTROWITZ.

Tenez, mon hôte, le voilà ce cher petit: hein! comme il se porte bien! je crois que ma mère a raison, il me ressemblera.

IWAN.

Mon ami, votre fils a la plus heureuse physionomie... je m'y connois un peu, et je vous prédis qu'il fera une grande fortune.

PÉTROWITZ.

Oh ! oh ! oh ! qu'est-ce que vous dites donc là ? est-ce que vous êtes un bohémien, vous?

MARIA.

En effet : on dit qu'il nous vient des astrologues de ce pays-là.

PÉTROWITZ.

Non, bonne mère, je ne suis ni bohémien, ni astrologue.

AIR : *Tic et tic et tac.*

Ah ! par quel événement,
Né dans la classe commune,
Ce pauvre petit enfant
Feroit-il donc fortune?

IWAN.

Oui vraiment
De l'enfant
La fortune est faite ;
Vous verrez,
Vous direz
Que je suis prophète.

ENSEMBLE.

IWAN, PÉTROWITZ.

Amis, sans } événement,
Ah! par quel }
Né dans la classe commune,
Ce pauvre petit enfant
Fera grande }
Fera-t-il donc } fortune?

MARIA.

Ah ! mon dieu ! par quel événement
Né dans une classe aussi commune,
Ce cher et pauvre petit enfant,
Feroit-t-il donc fortune ?

PÉTROWITZ.

Mais du souper
S'occuper
Voilà le point nécessaire :
Notre régal
Est frugal ;
Mais je ne puis mieux faire.

MARIA *à Iwan.*

L'appétit vient-il déjà ?

IWAN.

Depuis long-tems il arrive.
En manque-t-on, lorsqu'on a
La gaîté pour convive?

PÉTROWITZ.

Ce mince repas
Pourroit-il donc vous plaire ?

IWAN (*la bouche pleine*).

Le Czar ne fait pas
Meilleure chère.

ENSEMBLE.

IWAN. PÉTROWITZ.

Oui l'appétit vient déjà ;
Depuis long-tems
C'est bon signe quand } il arrive.
En manque-t'on lorsqu'on a
La gaîté pour convive?

MARIA.

C'est fort bien, l'appétit vient déjà ;
C'est fort bon signe quand il arrive :
On n'en manque jamais lors qu'on a
La gaîté pour convive.

PÉTROWITZ.

Ce pain est un peu noir.

IWAN.

Il est excellent.

MARIA.

Et comment trouvez-vous mon hydromel ?

IWAN.

Le meilleur que j'aie bu de ma vie.

MARIA.

C'est toujours moi qui le fais.

PÉTROWITZ.

Eh bien ! buvons-en à la santé de notre hôte.

IWAN.

Moi, je bois à celle du nouveau né, et aux heureuses destinées qui l'attendent.

PÉTROWITZ.

Ah ! vous voilà encore avec vos prédictions.

MARIA.

Eh ! qui sait, mon fils? le hasard a fait tant de belles choses !

PÉTROWITZ.

Allons, je le veux bien; buvons donc à ses heureuses destinées.

MARIA.

Ah ça! n'oubliez pas que vous m'avez promis la chanson du Czar Iwan.

PÉTROWITZ.

Bonne idée, ma mère. Quoiqu'il soit mon créancier, je l'aime de toute mon âme. Nous ferons chorus, et si je ne peux pas le payer, je puis au moins le chanter.

IWAN.

Puisque vous le voulez, écoutez donc la chanson du Czar Iwan.

AIR : *Nouveau de Doche.*

Le Czar Iwan qui règne en Moscovie,
De ses sujets désire le bonheur.
A les chérir il consacre sa vie;
Pour récompense il ne veut que leur cœur.
Car sa devise à notre Czar Iwan,
C'est qu'être bon, vaut bien mieux qu'être grand.

TOUS.

Car sa devise, etc

IWAN.

Le Czar Iwan par fois sous la chaumière
Va visiter ses plus pauvres sujets;
Quand les vertus honorent leur misère,
En se cachant, il répand des bienfaits;
Car sa devise à notre Czar Iwan,
C'est qu'être bon vaut bien mieux qu'être grand.

TOUS.

Car sa devise, etc.

IWAN.

Le Czar Iwan sait punir l'injustice;
Quand un boyard du pouvoir abusa,
Il le dépouille, et puis, pour son supplice,
Le met au rang de ceux qu'il écrasa.
Car sa devise à notre Czar Iwan,
C'est qu'être bon vaut bien mieux qu'être grand.

TOUS.

Car sa devise à notre Czar Iwan,
C'est qu'être bon vaut bien mieux qu'être grand.

PÉTROWITZ.

Ma foi, cette chanson m'a fait un plaisir!... et puis, vous la chantez avec une expression !...

MARIA, *desservant.*

Vous nous la chanterez encore une fois avant de vous en aller, n'est-il pas vrai?

IWAN.

Volontiers.

PÉTROWITZ.

Allons, ma mère, allez vous reposer quelques momens; ce ne sera pas long, car il est bien tard.

MARIA.

Non, je vais rester auprès de l'enfant.... dors toi, tu as fatigué toute la journée. (*Elle approche la barcelonnette, et s'assied auprès.*)

PÉTROWITZ.

Comme vous voudrez, ma mère.... ah! çà, l'ami, je n'ai que cette natte ; mais elle est assez grande pour nous deux. (*Pétrowitz déroule la natte et va pour l'étendre.*)

IWAN.

Ecoutez, mon cher Pétrovitz : vous disiez tout à l'heure que vous n'aviez pas fait choix d'un parrain ; je me charge de vous en trouver un.

PÉTROWITZ.

Vous?

IWAN.

Je connois à Moscou un homme riche et bienfesant; je vous réponds, que sur ma recommandation, il fera du bien à vous et à votre enfant.

PÉTROWITZ, *avec l'air du doute, et étendant sa natte.*

Sur votre recommandation!

IWAN.

C'est mon ami.

PÉTROWITZ, *le toisant.*

Ah! cet homme riche et bienfesant est votre ami!

IWAN.

Donnez moi votre parole que vous m'attendrez pour la cérémonie du baptême.

PÉTROWITZ, *se couchant.*

Oui : mais pourvu que vous ne soyez pas trop longtems.

IWAN.

Je ne vous demande qu'une heure après le lever du soleil.

PÉTROWITZ.

En ce cas là.... c'est possible.... ah çà, me voilà sur ma natte; il y a une place pour vous; venez si cela vous plaît.

IWAN, *se couchant.*

Vous me promettez de m'attendre?

PÉTROWITZ, *s'endormant.*

Oui, je vous le promets.

IWAN.

Soyez sûr que ma parole est sacrée.... Il dort, que ces gens là sont heureux!

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Déjà comme il sommeille!
Comme il repose en paix!
Et moi, dans mon palais
Le souci me réveille.
(*se levant*)
Pourtant de nous
On est jaloux;
L'erreur n'est pas nouvelle.
Des hommes ce n'est pas à tort
Que le ciel nous remit le sort....
Près d'un pauvre sujet qui dort,
Un Czar fait sentinelle.

PÉTROWITZ, *chantant en rêvant.*

Car sa devise à notre Czar Iwn,
C'est qu'être bon....

IWAN.

Il rêve à ma chanson : heureux le souverain que l'on bénit même dans ses songes! Que je me sais bon gré de me servir de tems en tems de divers travestissemens! j'ai fait depuis quelques mois, pour le bonheur de mes Moscovites, des découvertes importantes.... il est vrai que je m'expose quelques fois à bien des hasards.... aujourd'hui même, j'ai bien manqué de coucher à la belle étoile, car avec cet habit je n'aurois jamais voulu me faire ouvrir les portes de Moscou, et sans ce pauvre Pétrowitz.... excellent homme!

MARIA.

AIR : *De la Berceuse ;* par madame Georgeon.

Berce, berce, bonne grand'mère,
Berce, berce, ton pauvre enfant.

IWAN, *à part.*

Tableau charmant!
Ah! de cette chaumière
L'aspect touchant
Plairoit même au méchant!

MARIA.

Ah! puisse un jour le ciel prospère
Te donner un bonheur constant!

IWAN, MARIA.

Berce, berce, grand'mère ;
Berce, berce, ton pauvre enfant.

IWAN, *à part.*

Oui : son bonheur
N'est point une chimère ;
J'accomplirai le rêve de ton cœur.

MARIA.

Ah! sois plus riche que ton père ;
Mais comme lui sois bienfesant.

MARIA.

Allons, allons, tu n'es pas encore bien éveillé.

PÉTROWITZ.

AIR : *Quand Dieu pour peupler la terre.* (Haine aux femmes.)

Mais ma mère, plus j'y songe,
Et moins je puis oublier
Ce propos si singulier.
En tout cas, si c'est un songe,
Ce songe n'est pas mensonge;
On promet de m'enrichir,
J'avois raison de dormir;
Y croire n'est pas folie;
Il m'enrichira vraiment,
Puisqu'on dit que dans la vie
Le bien nous vient en dormant.

MARIA.

Mais mon ami, tu n'y penses pas.

PÉTROWITZ.

Si fait, ma mère, j'ai promis.... je m'en souviens...

MARIA.

Attends donc.... eh! qui sait? il est possible que le ciel ait pitié de nous; et nous envoye un honheur inespéré.

PÉTROWITZ.

Allons, voilà votre imagination qui va travailler...

MARIA.

On a vu des choses plus extraordinaires que cela....

PÉTROWITZ.

Mais ma mère....

MARIA.

Voilà comme vous êtes, mon fils.... en tout cas, pour ne pas se tromper, il faut attendre au moins une heure après le lever du soleil....

PÉTROWITZ.

Soit : j'y consens.... d'ailleurs, nous n'attendrons pas longtems.

MARIA.

C'est bien; je vais là dedans : quand l'étranger viendra, tu me feras appeller, entends-tu ?

PÉTROWITZ, *souriant.*

Oh! sans doute. (*Maria emporte l'enfant dans la chambre voisine.*)

SCENE XIV.

PÉTROWITZ, EUDOXIE, ALEXIS.

EUDOXIE.

Bonjour, mon cousin : me voilà, je ne me fais pas attendre.... partons-nous ?

PÉTROWITZ.

Ah! c'est toi ?

EUDOXIE.

Moi-même, avec Alexis : voyez comme je suis belle! eh bien! je n'ai pas été dix minutes à ma toilette.

PÉTROWITZ.

Je gage que tu ne t'es pas couchée.

ALEXIS.

Je le parierois bien aussi.

AIR : *Chantons les matines de Cythère.*

Si vous la voyez aussi jolie,
Elle a préparé ses airs lutins :
L'amour et la coquetterie
Sont les meilleurs réveil-matins.

EUDOXIE.

Pourquoi donc, quand je suis si bonne,
Faire ici le petit taquin ?
Taisez-vous, monsieur, je vous l'ordonne,
Ou vous ne serez plus parrain.

ENSEMBLE.

Si vous la voyez aussi jolie,
Elle a preparé ses air lutins.
L'amour et la coquetterie
Sont les meilleurs réveil-matins.

Ah! quand monsieur me trouve jolie,
J'ai donc préparé mon air lutin?
Désormais la coquetterie
Sera mon seul réveil-matin.

PÉTROWITZ.

Elle t'a donc promis que tu serois parrain?

ALEXIS.

Oui, mon cher Pétrowitz, si vous y consentez.

PÉTROWITZ.

Cela me fera grand plaisir.

ALEXIS.

J'en étois sûr!

PÉTROWITZ.

Eh bien! mon ami, ce sera pour mon septième.

ALEXIS.

Qu'entends-je!

EUDOXIE.

Comment, mon cousin, vous refusez Alexis?

PÉTROWITZ.

Que veux-tu?... je ne saurois aire autrement.

EUDOXIE.

C'est bien mal à vous, allez: ce pauvre Alexis, à qui cela fesoit tant de plaisir! Et qui avez-vous choisi? sans doute un homme désagréable, avec qui je ne me montrerai certainement pas.

PÉTROWITZ.

Oh! c'est mieux que cela.

ALEXIS.

Et qui donc, s'il vous plaît?

PÉTROWITZ.

Je ne le connois pas.

ALEXIS.

Pétrowitz, vous me faites bien de la peine.

PÉTROWITZ.

Ce n'est pas mon intention ; mais, attendez, vous serez peut-être parrain.... si l'autre ne vient pas !

EUDOXIE.

Si vous saviez, mon cousin, ce qu'Alexis vouloit faire pour vous ?

ALEXIS.

Je t'en prie, ne le dis pas.

EUDOXIE.

Ah ! mon dieu si.... je le dirai : mon cousin, il venoit vous offrir l'argent dont vous avez besoin pour payer vos impôts.

PÉTROWITZ.

Vous, Alexis !

EUDOXIE.

Certainement : c'est le fruit de ses petites économies ; il gardoit cela pour me faire un cadeau le jour de ma fête, et nous avons décidé que ce seroit avancer ma fête, que vous l'offrir aujourd'hui.

PÉTROWITZ.

Ces chers enfans !

ALEXIS.

Tenez, bon Pétrowitz ; prenez.

Fragment d'un Trio de Félix.

ALEXIS, EUDOXIE.

Ah ! vous vous rendrez ;
Oui : vous le prendrez,
Vous l'accepterez.
Nous pouvons, je pense,
Faire comme vous :
De la bienfesance,
L'exemple est si doux !
Vous trouvez en nous
Votre récompense.

PÉTROWITZ.

Sur ma reconnoissance,
Comptez, mes chers enfans.
Ma fille, vos bons sentimens
Font ma jouissance.
J'exercai la bienfesance,
Elle est un devoir pour tous :
Quand je la retrouve en vous,
Quelle douce récompense !

PÉTROWITZ.

O ciel ! quelle injustice !
J'étouffe de courroux.

RIGOROFF.

Accuser la justice!
Je ne suis que trop doux.

ALEXIS, EUDOXIE.

Calmez, calmez, votre courroux.

RIGOROFF.

Non : taisez-vous. (*bis*)

PÉTROWITZ, ALEXIS, EUDOXIE.

Montrez-vous plus indulgent;
Daignez être moins exigeant:
Il aura / J'aurai } bientôt de l'argent.

RIGOROFF.

Ici c'est en vain qu'on me prie,
Je ne suis jamais indulgent ;
Cachez vos pleurs, belle Eudoxie ;
Moi, je n'estime que l'argent.

PÉTROWITZ, ALEXIS, EUDOXIE.

Ecoutez-nous.

RIGOROFF.

Non, non.

PÉTROWITZ, ALEXIS, EUDOXIE.

Appaisez-vous.

RIGOROFF.

Non, non.

TOUS.

Soyez plus doux. (*bis*).

RIGOROFF.

Non, non. (*bis*).

TOUS.

Soyez ici généreux et bon.

RIGOROFF.

Mon ame n'est point attendrie,
On est dupe quand on est bon.
Non, taisez-vous, point de pardon.

SCENE XVI.

LES MÊMES, MARIA.

MARIA.

AIR : *Votre pavillon m'enchante.* (M. Guillaume).

Eh ! mon Dieu, quel bruit vous faites !
Comment ! n'entendez-vous pas
Les tambours et les trompettes,
Les chevaux et les soldats !
Des éclats,
Un fracas,
Des figures satisfaites,
De beaux habits, un char...
Et tout cela c'est le Czar.

TOUS.

Le Czar !... courrons vîte....

(A peine sont-ils arrivés à la porte, que les gardes du Czar entrent, se placent en haie; le Czar paroît).

SCENE XVII.

LES MÊMES, IWAN, Gardes, Habitans des deux sexes.

AIR : *O Ciel ! que lui dire ?* (Rien de trop).

PÉTROWITZ. TOUS.

Quoi ! dans ma chaumière — Dans une chaumière
Ce prince chéri !
Que vient-il y faire ?....

LE CZAR.

Chercher un ami !

ENSEMBLE.

PÉTROWITZ. TOUS.

Quoi ! dans ma chaumière — Dans une chaumière
Chercher un ami !

LE CZAR.

Ah ! cessez de grâce,
Ces transports touchans ;
Je suis à ma place
Parmi mes enfans.

ENSEMBLE.

LE CZAR.

Ah! cessez de grâce,
etc.

TOUS.

En lui que de grâce,
Et quels mots touchans!
Il est à sa place
Parmi ses enfans.

LE CZAR.

Eh bien! Pétrowitz.

PÉTROWITZ, *à part.*

Il sait mon nom!

LE CZAR.

Comment! tu ne me reconnois pas?

PÉTROWITZ. (*incliné*).

Mon prince..... (*relevant la tête*) c'est que je ne vous ai jamais vu.

LE CZAR.

N'a-t-on pas promis de t'amener un parrain?

PÉTROWITZ.

C'est vrai.

LE CZAR.

Une heure après le lever du soleil?

PÉTROWITZ.

Oui, mon prince; un pauvre diable qui a passé la nuit avec moi.

LE CZAR.

Je viens tenir sa promesse....

PÉTROWITZ.

Qu'entends-je! ... comment? ....

LE CZAR.

C'est à moi que tu as donné l'hospitalité.

(*étonnement général*).

RIGOROFF, *à part.*

Et moi qui l'ai chassé! ah! si j'avois su que c'était le Czar.....

PÉTROWITZ.

Ah! mon Dieu.... et je ne vous ai pas trop bien traité.

LE CZAR.

Très-bien, mon ami. Je te laisserai dans un état que tu honores, et dont j'envie l'innocence et la tranquillité : mais tu auras de quoi exercer l'hospitalité; tu t'en acquittes si bien! Je me charge de ton sixième enfant; il portera mon nom. Tu te rappelles que j'ai prédit qu'il feroit une grande fortune.

PÉTROWITZ (*à ses pieds*).

Ah! mon Souverain!

LE CZAR (*après l'avoir relevé*).

Rigoroff!

RIGOROFF.

Ah! voilà mon tour.

LE CZAR.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Votre justice étoit cruelle;
Tous mes peuples me sont soumis;
Mais, par l'excès de votre zèle,
Vous m'en feriez des ennemis.
Je veux que mon intérêt cède
Au bonheur de tous mes sujets;
Contre le pauvre si je plaide,
Faites-moi perdre mon procès.

(*à Alexis*). Retenez bien cette leçon, jeune homme; c'est vous qui exercerez désormais les fonctions de votre père. (*à Eudoxie*). Eh bien! petite marraine, acceptez-vous le parrain que je vous ai choisi?

EUDOXIE.

C'est un plaisir... c'est un honneur.... eh ! mon prince, qui ne vous accepteroit pas !

LE CZAR.

Vous m'aviez promis le cadeau d'usage ; c'est moi qui viens vous l'offrir ; je vous donne une dot pour un mari, et *(désignant Alexis)* ce jeune homme avec la dot..... car je crois deviner....

EUDOXIE.

On voit bien que rien ne vous échappe.

ALEXIS.

Quel bonheur !

LE CZAR, *s'approchant de Maria.*

J'ai du plaisir à vous revoir, ma chère Maria....

(*Chantant*). Berce, berce, bonne grand'mère.

MARIA.

Quoi ! mon prince se souvient....

LE CZAR.

Il y a des scènes que l'on n'oublie jamais.

PÉTROWITZ.

Comment ! Seigneur, vous daignez vous occuper de ces petits détails.

LE CZAR.

Ne sais-tu pas que je suis de la famille, et as-tu déjà oublié

Que sa devise....

TOUS, *continuant.*

à notre Czar Iwan,
C'est qu'être bon vaut bien mieux qu'être grand.

VAUDEVILLE.

PÉTROWITZ.

Air nouveau.

Honneur, gaîté,
Amour, santé,
Point de vœu téméraire;
Selon son goût,
Un peu de tout,
Et l'on va jusqu'au bout.

TOUS.

Honneur, gaîté, etc.

IWAN à PÉTROWITZ.

Tu ne craindras plus la misère;
Mais dans ces lieux reste à jamais;
On peut regretter la chaumière,
Même en brillant dans un palais.

TOUS.

Honneur, gaîté, etc.

ALEXIS.

D'une retraite hospitalière,
Le voyageur cherchant la paix,
S'arrête au seuil de la chaumière.
S'approcheroit-il d'un palais?

TOUS.

Honneur, gaîté, etc.

MARIA.

Pour se faire aimer sur la terre,
Il faut souvent si peu de frais!
Grands rois, faites que la chaumière
Bénisse toujours le palais.

TOUS.

Honneur, gaîté, etc.

EUDOXIE, *au Public.*

Pour sa pièce, grave ou légère,
Chacun désire le succès;
Le Vaudeville en sa chaumière,
Melpomène dans son palais.
Chez nous gaîté,
Chez vous bonté,
Indulgence plénière.
Avec du goût,
Un peu de tout,
Et l'on va jusqu'au bout.

FIN.

Rougemont, Michel Nicolas Balisson de

LE PAUVRE DIABLE

OU

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN DEUX ACTES;

Par MM. de ROUGEMONT et D***.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le Lundi 10 Octobre 1808.

PRIX : 24 sous.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Échelle, N.° 10.

1808.

GERMAIN.

Mon ami, pourriez-vous m'indiquer..... Ah [illegible] vous monsieur de Rosambert !

MARTIN, à part, avec étonnement.

Rosambert.

Eh ! Germain, je ne suis ici qu'Alexis. Tu trouve-[illegible] ce village je me sois mis [illegible] mes vassaux.

MARTIN, à part.

Un seigneur ! Ah ! pauvre paysan, ta fille est séduite.

GERMAIN.

Mais, mon cher maître, expliquez-moi donc le sujet de votre [illegible] et les motifs de ce déguisement.

ROSAMBERT.

Mon vieux Germain, élevé par toi, je te dois ma confiance. Je me rendais en ces lieux où m'appellait la succession de mon père. Lorsque, provoqué par le fils du chevalier d'Orbreuse, j'ai le malheur de le blesser ; si la fille me fait poursuivre, déguisé sous des habits de paysan, je me dirige vers ce village, la nuit me surprend à l'entrée de la forêt, des cris se font entendre ; je cours vers le lieu d'où ils partent ; j'aperçois un vieillard luttant contre deux scélérats qui menaçaient sa vie, j'ai le bonheur de le sauver, il m'offre un asyle, je l'accepte, et j'y suis accueilli avec la bienveillance la plus touchante. Mes yeux se fixent sur l'aimable Henriette, sa vue m'inspire le sentiment le plus tendre ; son père qui me croit me simple paysan, me propose une place de garçon jardinier :

Air : Cueillez la rose jolie, etc.

J'accepte l'offre du bon père,
Elle convient à mon amour ;
J'aime à cultiver son parterre,
A voir sa fille chaque jour.
Mais si l'on savait ma folie,
Un seigneur faire un tel métier !...

MARTIN, *à part.*

Pour cueillir la rose jolie
Le seigneur se fait jardinier.

ROSAMBERT.

On ignore en ces lieux mon duel avec le chevalier ; on m'y attend à chaque instant, et je ne puis cependant y reparaître sous mon véritable nom.

MARTIN, *à part.*

Un roman tout entier.

GERMAIN.

Mais, mon cher maître, votre amour vous expose à de nouveaux dangers!

TRIO.

Air : *Nouveau de M. Doche.*

ROSAMBERT.

Suis moi chez Henriette,
Et lorsque tu verras,
Cette fille parfaite,
Germain, tu m'excuseras.

GERMAIN.

Je la crois sage et fort jolie;
Mais c'est toujours une folie
Que de risquer sa vie (*bis.*)
Pour deux beaux yeux.

MARTIN, *à part.*

Séduire une fille jolie,
Est un emploi digne des dieux.

ROSAMBERT.

Tu sais que jamais de ma vie
Je ne suis venu dans ces lieux.

GERMAIN et MARTIN.

Et mon maître / Et le marquis } Je le parie
N'abandonnera pas ces lieux.

ENSEMBLE.

ROSAMBERT. Viens discrétion et prudence, Cache mon rang et ma naissance A ces bons villageois.

GERMAIN. Monsieur comptez sur ma prudence, Je cacherai votre naissance A ces bons villageois.

MARTIN. Grandeurs, fortune, naissance, Je vois, Ceder votre puissance, Aux charmes d'un joli minois.

SCENE VIII.

MARTIN, *seul, descendant de l'arbre.*

Plus personne.... descendons.... Voilà les hommes; riches sans vertus, ou pauvres sans vices : voilà pourquoi la fortune m'a tourné le dos. Pauvre Martin! que te reste-t-il de tous les métiers que tu as exercés? quelques

mots de chicane que tu as rapportés du palais; quelques rôles comme comédien; des dettes, comme peintre; des ennemis comme médecin; des manuscrits comme auteur et un fusil, comme soldat; cette dernière ressource est la meilleure: je fraude le droit de chasse et je vis aux dépends du prince Ma foi, je l'ai servi cinq ans, il peut bien me donner quelques repas qui ne nuisent point aux siens; mais voilà deux jours que l'on me poursuit, et que le roi ne m'a donné à dîner... je tombe de fatigue et de besoin.... Ah! j'apperçois une femme, tant mieux, la bonté est de ce sexe-là.

SCÈNE IX.

HENRIETTE, *un panier de fleurs sous son bras;* MARTIN, *à l'écart.*

HENRIETTE.

Air *nouveau de M Doche.*

Achetez, achetez les fleurs
De la petite jardinière, } (*bis.*)
Du vif éclat de leurs couleurs
Plus d'une femme serait fière:
Ah! pour leur teint si j'en vendais,
Quelle fortune je ferais!
Achetez, etc.

(*à part.*) MARTIN.

Approchons.! Ma belle enfant?

HENRIETTE.

Ah mon dieu! monsieur, vous m'avez fait une peur!...

MARTIN.

Air: *Hermite, bon Hermite.*

Charmante jardinière,
Calmez votre frayeur;
Ecoutez la prière
D'un pauvre voyageur.
La faim et la souffrance
Termineront ses jours,
Si votre bienfaisance
Ne vient à son secours.
Ah! lorsque je vous prie,
J'entrevois le bonheur.
Vous me rendrez la vie.
Femme jolie
A toujours bon cœur. } *bis.*

HENRIETTE, *lui présentant son panier.*
Je ne puis vous offrir que ces fruits...

MARTIN, *dévorant.*
Ah! vous me rendez l'existence.

HENRIETTE.
Et comment êtes vous si malheureux?

MARTIN, *la bouche pleine.*
Par l'injustice des hommes.

HENRIETTE.
Mangez à votre aise, vous parlerez après. (*A part.*) Quand je pense que mon père a manqué se trouver dans la même situation. (*à Martin.*) Tenez, prenez, prenez cette petite bouteille, il y a encore un peu de vin, cela vous donnera des forces.

MARTIN.
Que de remerciemens!

HENRIETTE.
Ce que je fais est tout simple.

Air: *En deux moitiés, dit-on,* (jeune mère.)

Si par un destin rigoureux,
L'espérance m'était ravie;
Vous croiriez-vous bien généreux
De vouloir me sauver la vie!
Un bon cœur, suivant cette loi,
Dans un malheureux voit un frère;
Et ce que vous feriez pour moi,
Pour vous, ne dois-je pas le faire!

MARTIN.
Charmante enfant!

HENRIETTE.
Ce que j'ai fait est si peu de chose.

MARTIN.
Vaud. *de Gilles en deuil.*

Ah! ne croyez pas que j'oublie
Ce que pour moi vous avez fait:
Je garderai toute ma vie
Le souvenir de ce bienfait.

HENRIETTE.
Ah! si le destin me seconde,
Votre sort deviendra plus doux.

MARTIN.
Je ne possède rien au monde,
Mais du moins, ma vie est à vous.

ENSEMBLE.

MARTIN.
Ah! ne croyez pas, etc.

HENRIETTE.
Eh! mon ami, si peu de chose,
Mérite-t-il tant d'intérêt.
Un devoir que le cœur impose.
Vaut-il le titre de bienfait!
(*Martin s'éloigne.*)

SCENE X.

HENRIETTE, *seule.*

Pauvre homme! je le plains! Allons, retournons à notre chaumiere; j'ai fait une bonne action, et cela porte bonheur!

SCÈNE XI.

REMEVILLE, HENRIETTE.

REMEVILLE.

Ah! te voilà ma fille, je venais au-devant de toi.

HENRIETTE.

Mon père, j'arrive....

REMEVILLE.

En courant?

HENRIETTE.

C'est si naturel.

Air: *Adieu, je vous fuis bois charmant.*

Quand je fuis pour quelques instans
Les lieux où mon bonheur réside,
J'ai beau m'éloigner à pas lents
Ma course est encor trop rapide.
Mais alors qu'il faut revenir
Sous le toit que mon père habite;
Hélas! j'ai beau toujours courir,
Je ne cours jamais assez vite.

REMEVILLE.

Chère enfant!... pourquoi le sort t'a-t-il si cruellement persécutée!

HENRIETTE.

Toujours tes regrets.

REMEVILLE.

Quand je pense que le château de Saint-Marcel, que ces terres, que ce village dont je suis un des moindres habitans, que tout cela m'appartient.

HENRIETTE.

Plus riche, t'en aimerais-je davantage?

REMEVILLE.

Que de circonstances se sont réunies pour opérer ma ruine! J'achette la terre de Saint-Marcel au baron de Luzincourt, j'en paie le prix avant que les actes de vente ne soient terminés!... Dans la nuit qui suit ce paiement, M. de Luzincourt meurt subitement, le châ-

teau passe à M. de Rosambert son neveu, père de notre jeune seigneur actuel. Je le réclame ; mais comment prouver ma propriété? quels titres faire valoir ? aucuns.... Je perdis mon procès, et j'employai les derniers fonds qui me restaient à acheter une chaumière près du château qui devait un jour t'appartenir... Pauvre Henriette!

Air : *Je suis Lindor* (de Paësiello.)

Tel autre fois, réduit à la misère,
Ce général, l'honneur du nom romain,
A tout passant disait sur le chemin,
Donne une obole au pauvre Bélisaire.

HENRIETTE.

Mais il te reste encore une chaumière,
Pour y braver la rigueur du destin ;
Tu peux presser ta fille sur ton sein,
C'est un bonheur que n'eût pas Bélissaire.

REMEVILLE.

Tu me consoles....

HENRIETTE.

Et qu'avons-nous à désirer? Le produit de cette chaumière, la vente de mes fleurs suffisent à notre existence...

REMEVILLE.

Tu as seize ans, il faudra t'établir.

HENRIETTE.

Eh bien! mademoiselle de Remeville eût épousé un grand seigneur.... Henriette se contentera d'un jeune villageois : mademoisselle de Remeville eût trouvé dans le monde de la dissipation et des plaisirs ; Henriette trouvera dans sa chaumière le bonheur et la paix.... Mon père, le sort d'Henriette est-il le moins heureux?

DUO de l'Amour filial.

(*Une femme est une amie.*)

REMEVILLE.

Tu devais passer ta vie
Au sein des ris et des jeux,
Et ta jeunesse par eux
Dût long-tems être embellie.

HENRIETTE.

Du sort, en bravant les coups,
Je console mon vieux père ;
Lui consacrer ma vie entière,
Ah quel plaisir est plus doux ?

REMEVILLE

Bientôt l'amour, premier besoin du sage,
De ton jeune âge,
Embellira le cours.

HENRIETTE.

Auprès de toi je veux passer mes jours,
Et de l'amour je suis le doux langage.

REMEVILLE.

De l'amour en... tu suis le doux langage.

HENRIETTE.

Est-il un destin plus heureux
Que celui qui remplit mes vœux ?

ENSEM. {

REMEVILLE.

Des pleurs s'échappent de mes yeux.

(*Il presse sa fille dans ses bras.*)

SCENE XII.

Les mêmes, FLORBELLE

FLORBELLE.

Fort bien! fort bien! tableau sentimental; j'aime cela, moi.

REMEVILLE.

Serviteur à M. le Sénéchal!

FLORBELLE.

Toujours jolie; et vous, père Pierre, toujours joyeux...

REMEVILLE.

Joyeux!.... oui, M le Sénéchal.

FLORBELLE.

Vous savez, mon cher, que depuis un mois nous attendons constamment l'arrivée du jeune marquis de Rosambert, seigneur de ce village.

HENRIETTE.

Est-ce qu'il vous aurait écrit?

FLORBELLE.

Le jeune marquis n'écrit à personne, et c'est ce qui fait précisément soupçonner à tout le monde qu'il ne tardera pas à arriver.

SCENE XIII.

Les mêmes, ROSAMBERT sous le nom d'ALEXIS.

ROSAMBERT; *à part.*

Le Sénéchal!... Que vient-il faire ici?

FLORBELLE.

Mon intention est donc de recevoir notre jeune seigneur avec magnificence; c'est aujourd'hui la fête du village, cela se trouve à merveille.

ROSAMBERT, *à part.*

On parle de moi, écoutons.

FLORBELLE.

Tous les habitans du village sous les armes, excepté ceux qui n'en ont pas; les jeunes filles toutes en parure, des bouquets à la main, si l'on peut en trouver, en chantant des vers que je ferai... composer.

ROSAMBERT, *à part.*

A merveille.

FLORBELLE.

Mais il manque à tout cela une chose qui rendrait la fête plus touchante. J'avais d'abord imaginé de marier un garçon et une fille du village, afin de prouver à M. le marquis l'union qui règne parmi ses vasseaux; mais ensuite j'ai pensé que dans une circonstance pareille ce n'était pas trop de moi-même, et j'ai résolu de prendre la place du jeune garçon...

HENRIETTE.

Et M. le Sénéchal destine celle de la jeune fille?...

FLORBELLE.

A la charmante Henriette.

HENRIETTE.

A moi!

FLORBELLE.

A vous.

REMEVILLE.

A ma fille! Explique-toi mon enfant, monsieur te conviendrait-il?

HENRIETTE.

Air: *Il faut de la Santé pour deux.*

Mais songez donc à mon jeune âge.
FLORBELLE.
Quand on plaît on a ce qu'il faut.
REMEVILLE.
L'indigence est notre partage.
FLORBELLE.
Nous corrigerons ce défaut.
HENRIETTE.
Je suis plus franche que polie.
FLORBELLE.
La franchise est un don des cieux,
HENRIETTE.
Enfin, je suis très-étourdie.
FLORBELLE.
J'aurai de la tête pour deux. (*bis.*)

HENRIETTE.

M. le Sénéchal, je suis sensible à l'honneur que vous nous faites, mais...

FLORBELLE.

Mais...

HENRIETTE.

Ce mariage est impossible.

ROSAMBERT.

Elle refuse !

HENRIETTE.

Air : *Du partage de la richesse.*

Mon père a vu fuir sa richesse ;
Mon père a besoin de secours,
Et pour embellir sa vieillesse,
Je dois lui consacrer mes jours.
Monsieur, l'offre d'une couronne
Ne me le ferait pas quitter,
Quand la fortune l'abandonne,
Sa fille au moins doit lui rester.

REMEVILLE.

M. le Sénéchal, mon intention n'est pas de contrarier ma fille; si son cœur vous eût choisi, je n'aurais mis aucun obstacle à votre bonheur; elle vous refuse, c'est à vous à n'y plus songer.

Air : *Zélis sans être belle.*

HENRIETTE.

Il est dans ce village
Plus d'un joli minois,
Je crois,
Qui brigue l'avantage
De vous donner des loix.

FLORBELLE, *à Henriette.*

Vous êtes bien sévère :
Ne peut-on vous charmer ?
Comment puis-je vous plaire ?

HENRIETTE.

En cessant de m'aimer.

FLORBELLE.

Un tel refus est méprisant,
Songez qu'ici je suis puissant,
Qu'on peut tout craindre en ce moment
De ma colère.

REMEVILLE.

Mais, monsieur, pourquoi cette aigreur ?

FLORBELLE.

Pourquoi refuser son bonheur ?

HENRIETTE

Ah ! c'est pour nous bien de l'honneur.

REMEVILLE.

Ce n'est pas en lui faisant peur
Que vous parviendrez, monsieur,
A toucher son cœur.

ENSEMBLE.

REMEVILLE, *saluant le Sénéchal.*
HENRIETTE, *faisant la révérance.*
Il est dans ce village, etc.

FLORBELLE.

Il n'est dans ce village
Qu'un seul petit minois
Sournois,
Qui puisse à mon hommage
Avoir de juste droits.

(*Remeville et Henriette sortent.*)

SCENE XIV.

ROSAMBERT, FLORBELLE.

FLORBELLE.

Ah! l'on me refuse, on me congédie!...

ROSAMBERT.

Eh! mon Dieu! M. le sénéchal, comme vous êtes en colère.

FLORBELLE.

Non, c'est que je suis de mauvaise humeur... Parbleu, voilà un jeune garçon que je puis interroger... (*Haut.*) Dis-moi, Alexis, te plais-tu beaucoup chez le bonhomme Pierre?

ROSAMBERT.

Beaucoup, M. le Sénéchal.

FLORBELLE.

On dit du bien de sa fille.

ROSAMBERT.

C'est un ange, M. le sénéchal.

Air: *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Charmes naissans, touchante voix,
Bon cœur, piquante étourderie;
On ne saurait être à-la-fois
Et plus modeste et plus jolie;
Et si les yeux, comme on le dit,
Sont de l'ame un miroir fidèle;
Jamais un plus bel œil n'offrit
L'image d'une âme plus belle.

FLORBELLE.

Est-ce que tu en serais amoureux par hasard?

ROSAMBERT.

Oui, M. le Sénéchal.

FLORBELLE.

Et connaît-elle ton amour?

ROSAMBERT.

Non, M. le Sénéchal.

FLORBELLE.

Eh bien ! je te défends de lui en parler.

ROSAMBERT.

Allons donc, c'est une plaisanterie.

FLORBELLE.

J'ai des vues sur la petite personne.

ROSAMBERT.

Une jeune paysanne, vive et jolie, ça ne vous convient pas, M. le sénéchal.

FLORBELLE.

Comment ! ça ne me convient pas !

ROSAMBERT.

Henriette ne sera jamais votre femme.

FLORBELLE.

Insolent !

ROSAMBERT, *s'oubliant.*

Doucement, M. le Sénéchal !... un peu plus de respect pour.... l'amant de votre maîtresse.

Air : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Vous n'aurez pas, monsieur le Sénéchal,
L'objet qui vous tourne la tête ;
Moi je vous connais un rival
Tout prêt à vous donner le bal.

FLORBELLE.

Voyez l'insolent !

ROSAMBERT.

Ah ! c'est désolant !
Mais un autre amant
A fait cette conquête.

FLORBELLE.

Quel impertinent
Oserait vraiment !

ROSAMBERT.

Celui qu'Henriette
A choisi pour amant !
Vous n'aurez pas, etc.

SCENE XV.

FLORBELLE, *seul.*

A-t-on jamais vu pareille irrévérence ? me manquer en face... à moi, Sénéchal du baillage de Saint-Marcel ! Eh bien ! ils sont tous comme ça ! mais je m'en vengerai. M. le marquis de Rosambert arrivera incessamment, je le préviendrai contre tous ces gens-là, et....

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Je vois ici les villageois
Me traiter tous sans politesse ;
Mais leur seigneur doit de son choix
Leur faire approuver la sagesse.
De ces lieux si les habitans
Ne me rendent pas leur hommage,
Je punirai ces paysans
En les chassant tous du village.

Heim! mauvaise idée !... Un projet plus noble frappe mon imagination. Ah! vous refusez un sénéchal! vous lui préférez un misérable jardinier! Eh bien! je traverserai vos amours.... je lui enlèverai votre main... je vous enlèverai plutôt vous-même Un enlèvement, c'est ça... Ah! nous verrons, nous verrons... Ah! mon dieu, quelle affreuse figure vient de ce côté-ci....

SCÈNE XVI.

MARTIN, FLORBELLE.

MARTIN.

Pas la moindre pièce de gibier!.... mais j'apperçois quelqu'un ; si j'osais!... Monsieur...

FLORBELLE.

Que voulez-vous?

MARTIN.

Ciel! en croirai-je mes yeux?

FLORBELLE.

Qu'a-t-il donc?

MARTIN.

C'est Forbelle.

FLORBELLE.

Monsieur!...

MARTIN.

Tu ne me reconnais pas.

FLORBELLE.

Ma foi non!... Il me fait peur.

MARTIN.

Martin, ton ancien maître clerc, chez M. Gripon.

FLORBELLE.

Oui, j'ai une idée confuse!... Au diable la connaissance.

MARTIN.

Embrassons-nous.

FLORBELLE.

Mais...

MARTIN.

Pas de cérémonie... je n'en fais jamais.

(*Ils s'embrassent.*)

FLORBELLE.

Votre négligé....

MARTIN.

Que dis-tu? mon négligé, c'est parbleu bien ma garde-robe toute entière.

FLORBELLE.

Air: *De la Fille en lotterie.*

Je vous félicite en ce cas...

MARTIN.

Mon ami, tu vois ma toilette;
Jamais de soins ni d'embarras;
Dès que je m'éveille elle est faite,
Du sage, moi, je suis la loi;
Mon sort n'a rien qui me désole,
Car je porte tout avec moi
Et n'ai pas peur que l'on me vole.

FLORBELLE.

Il paraît que vous n'avez pas fait fortune?

MARTIN.

Ma foi c'est, je crois, la seule chose que je n'aie pas faite; mais il paraît que tu m'as devancé.

FLORBELLE.

J'ai rendu un service important à feu M. de Rosambert, l'ancien seigneur de ce village.

MARTIN.

En détournant certaine reconnaissance qui lui aurait fait perdre son procès et son château.

FLORBELLE.

Tu sais donc cela?

MARTIN.

Ne te souviens-tu pas que c'est pour cette affaire que M. Gripon me pria honnêtement de choisir une autre étude.

FLORBELLE.

Ah! ah!... Eh bien, ce défunt M. de Rosambert m'a emmené avec lui, m'a créé sénéchal du pays, place que j'exerce avec une certaine prépondérance.

MARTIN.

Et une certaine ignorance.

FLORBELLE.

M. Martin, vous vous émancipez.

MARTIN.

M. le sénéchal, ma franchise et ma liberté sont les seuls bien que j'aie au monde, et j'en use.

FLORBELLE.

Il ne faut pas en abuser.

MARTIN.

Mais, n'as-tu pas quelquefois des remords!

FLORBELLE.

De quoi?

MARTIN.

D'avoir fait cette méchante action. Détruire un titre important et réduire peut-être à la mendicité l'honnête Remeville qui avait payé la terre et le château de Saint-Marcel.

FLORBELLE.

Cela n'était point sûr: la quittance trouvée chez le vendeur ne prouve pas qu'il a reçu l'argent. Il pouvait avoir préparé ladite quittance; et, sa mort subite mettant l'affaire en litige, j'ai trouvé plus prudent d'anéantir le titre.

MARTIN.

La quittance trouvée chez l'acquéreur mettrait donc l'affaire hors de discussion.

FLORBELLE.

Tu le sais aussi bien que moi.

MARTIN.

En ce cas, que je rencontre M. de Remeville, et morbleu....

FLORBELLE.

Que veux tu dire?

MARTIN.

Rien que ce que je dis... Ah çà, tu es riche, je suis pauvre, je compte sur toi.

FLORBELLE.

Que veux tu que je fasse?

MARTIN.

Tu sais que je ne manque pas d'intelligence.

FLORBELLE.

Les places sont très-rares; et puis, qui répondra de toi?

MARTIN.

Toi.

FLORBELLE, (*le toisant.*)

Moi!... ma foi...

ENSEMBLE.

FLORBELLE.
Tu vas changer, etc.

MARTIN.
Je vais changer de fortune et d'emploi :
Il me nomme son sécrétaire.
Ah! quelle fortune pour moi ;
Cent écus seront mon salaire.

FLORBELLE.
Mais on vient, l'on te cherche, je gage.

MARTIN.
On me poursuit,
Rentrons sans bruit.

FLORBELLE.
Oui, prenons le chemin du village.
Allons, allons.
Partons, partons.

ENSEMBLE.
Allons, etc.

SCÈNE XVII.

Les mêmes, les PAYSANS, armés.

(Martin et Florbelle sortent par le fond et disparaissent, tandis que les Paysans arrivent par la première coulisse à gauche.)

LES PAYSANS.
Ou peut-il être?
Comment connaître
En quels lieux c'maudit braconnier
Trouve l'art de se refugier!
Intelligence,
Soins et prudence,
Employons tout pour découvrir
La retraite qu'il a su choisir.
Maudit métier,
Ici chaque gibier
Avec adresse nous échappe.
Nous courons après l'braconnier,
Et le braconnier nous attrappe.
(Ils se dispersent dans la forêt.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente la place du village. A gauche la chaumière du père Pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les Paysans et les Paysannes arrivent en habit de fête, et des bouquets à la main.

TOUS.

Air : *de l'entrée des Savoyards* (dansomanie.)

Pour se bien divertir
Qu'à la danse on se livre,
Et qu'ici l'on s'enivre
De vin et de plaisir.

UNE PAYSANNE.

C'est la fêt' du village,
Et monsieur l'Sénéchal
De c'te plac' nous engage
A fair' la sall' de bal.
Faut d'la gaité,
Oui, d'la franche gaité,
Car du village elle est la volupté.
Amans, époux,
Accourez tous !

TOUS.

Il faut se divertir, etc.

UN PAYSAN.

V'là Laramé qu'avance
Toujours en bon luron;
Il commence la danse
Et finit le flacon.

LA PAYSANNE.

Faut d'la gaité, etc.

TOUS.

Il faut se divertir, etc.

SCÈNE II.

Les mêmes, LA RAMÉE, *accourant, un gros bouquet à la main.*

LA RAMÉE.

Vous v'là, c'est bon: c'est bon; mais ce n'est pas tout, qu'est ce que vous faites-là vous autres?

LA PAYSANNE.

Je chantons en vous attendant, M de la Ramée.

LA RAMÉE.

Queu saint qu'c'est-ti aujourd'hui?

LE PAYSAN.

La St.-Pierre.

LA RAMÉE.

Qu'eu patron qu'c'est-il St.-Pierre?

LA PAYSANNE.

Celui du village.

LA RAMÉE.

Et v'là tout: n'est-ce pas? Est-ce que c'n'est pas aussi l'patron du père Pierre, l'pus ancien d'âge du pays; mais vous n'pensez à rien vous autres. Accoutez, ça n'vous coutera pas plus. Vous savez que je veux épouser Mlle. Henriette, sa fille: que la fête du village serve à deux fins.

Air: *Du camp de grand pré.*

D'moi sa fille est aimée,
Faut me servir, mes amis,
D'vot' ami Laramée
Écoutez l'bon avis:
F'sons c'te fêt' qui m'est chère
Avec celle d'ceux nous,
Et j'f' rons pour le per' Pierre (*bis.*)
D'une pierre
Deux coups.

TOUS.

Oui, j'frons pour le per' Pierre
D'une pierre deux coups.

LA RAMÉE.

Pis que vous êtes bons enfans, vous n'vous en repentirez pas. Au lieu de danser aux chansons, comme de coutume, vous aurais de la musique. J'ons fait venir en cachette la cornemuse et le tambourin d'la ville voisine, et c'est moi qui vous en régale. Justement j'les entends; v'nez par ici vous autres! (*Deux paysans arrivent avec une cornemuse et un tambourin.*) et mettez vous en train. J'frappe chez l'père Pierre, alignement, les bouquets à la main, et un air de circonstance.

Air : *Et zic et zoc.*

Chez lui frappons avec estoc,
Et tic et tic et toc.
Tout le village vient chez vous,
Bon père Pierre ouvrez-nous.

TOUS.

Tout le village vient chez vous, etc.

SCENE III.

Les mêmes, REMEVILLE, HENRIETTE.

REMEVILLE.

D'où vient le bruit que vous faites ?

LARAMÉE.

C'est la plus belle d' nos fêtes.
Vous y d' vez être accollé !

REMEVILLE.

Mais quel est donc ce mystère,

LARAMÉE.

C'est aujourd'hui la St.-Pierre,
Vous d' vez en avoir la clé.
R' cevez nos vœux et nos bouquets :
Vive Pierre à jamais.
C'est un hommage rendu
A son âge, à sa vertu.

TOUS.

C'est un hommage à la vertu, etc.

REMEVILLE.

J'étais loin de m'attendre à cette fête : votre amitié me touche....

LARAMÉE.

N'parlons pas d'ça, faut chanter, danser, walser !

HENRIETTE, *à son père.*

Que je suis heureuse de vous voir aimé, peut-être plus que si vous étiez leur seigneur.

REMEVILLE.

Paix ; mon enfant.

LARAMÉE.

Allons, père Joufflu, enfle ta cornemuse et fais nous walser cette jeunesse là.

HENRIETTE.

Air : *de walse.*

Avec gaité valse belle jeunesse,
Que le plaisir anime tous tes pas.

TOUS.

Avec gaité, etc. (*On valse*).

REMEVILLE.

Tableau charmant, cette franche allégresse

A pour mon cœur les plus touchans appas.

HENRIETTE.

Il ne faut plus penser à la richesse,
Ce bonheur pur, crois-moi, ne la suit pas.

TOUS.

Avec gaité, walse. (on walse.)

LARAMÉE.

Vous v'nez ici d'achever ma conquête.

HENRIETTE.

Auprès de moi vous perdrez tous vos pas.

LARAMÉE.

C'est qu'en walsant, mam'zelle tourne la tête.
Aux jeunes gens même qui n'walsent pas.

TOUS.

Avec gaité, etc.

REMEVILLE.

Air : *Vaudeville des amours d'été.*

Pour finir gaiment cela,
Entrez tous dans ma chaumière;
Le vin vieux qu'on y boira
A la jeunesse plaira.

LARAMÉE.

En leur nom j'acceptons çà :
Suivez-moi chez le pèr' Pierre :
La walse nous échauffera
Le vin nous rafraichira.

TOUS.

En son nom j'acceptons çà, etc.

(*Ils entrent chez Pierre.*)

SCÈNE IV.

HENRIETTE.

Bonnes gens! comme ils nous aiment! oh, oui, mon père, a eu raison de se fixer dans ce village. N'est-ce pas en ces lieux que j'ai connu Alexis.

Air : *nouveau.*

Espoir flatteur,
Qui, le bonheur
Habitera ma chaumière.
Grace à mon père,
A mon époux,
Je vais avoir des jours bien doux.

De fleurs en semant leur carrière,
Mon avenir s'embellira;
Ce que je ferai pour mon père,
Mon Alexis me le rendra.
Espoir flatteur, etc.

SCENE V.

HENRIETTE, MARTIN, *vêtu proprement, une lettre à la main.*

MARTIN.

Petite chaumière, quatrième arbre après l'avenue du château.... C'est cela.

HENRIETTE.

Allons retrouver mon père, et partager la gaîté de ces bons paysans.

MARTIN.

Elle entre là : c'est elle. (*l'arrêtant.*) Mademoiselle...

HENRIETTE, *se retournant.*

Monsieur ?....

MARTIN.

Dieu, ma bienfaitrice !

HENRIETTE.

Quoi ! c'est vous qui ce matin ?...

MARTIN.

Ah ! mon dieu, oui, M.lle, un instant a suffi pour changer ma fortune ; c'est une métamorphose qui n'est plus un miracle.

HENRIETTE.

Je vous en félicite.

MARTIN.

Il n'y a pas de quoi.

HENRIETTE.

Cet habit ?...

MARTIN.

J'allais le payer fort cher.

HENRIETTE.

Comment ?

MARTIN.

Ancien camarade du Sénéchal Florbelle, je le rencontre ce matin ; il me reconnaît, m'offre une place, je l'accepte ; un habit, je le prends ; il me charge d'un billet pour une jeune personne dont il se croit amoureux...

HENRIETTE.

Quoi ! M. de Florbelle aurait osé !...

MARTIN.

Un sot en crédit !.... Mademoiselle, ces gens là osent tout.

HENRIETTE.

Après mon refus !...

HENRIETTE.

Si tu savais combien il te respecte, te chérit, comme il....

REMEVILLE.

Comme il t'aime.... Allons, achève. Je ne m'étonne plus de la gaité avec laquelle mademoiselle prenait son parti ce matin..... Henriette se contentera d'un simple villageois.

HENRIETTE.

Ah! mon père! ce sont tes éloges qui ont fait naître mon amour. Le bien que tu disais d'Alexis, en me le montrant sous un jour favorable, éveillait en moi le désir de lui plaire. Depuis trois mois qu'il est chez nous, ses attentions, ses soins pour toi ont toujours été les mêmes, et maintenant que tu n'as plus l'espoir de recouvrer ton rang et ta richesse, ce mariage là peut faire le bonheur de ta fille et la consolation de tes vieux jours.

REMEVILLE.

Ton bonheur!.... Ce mot suffirait pour me décider; mais rassure toi, mon enfant; j'ai depuis long-temps étudié le caractère d'Alexis; ses goûts, ses mœurs, son langage, m'ont prouvé qu'il était digne de toi.

SCÈNE VII.

Les mêmes, ROSAMBERT sous le nom D'ALEXIS, LARAMÉE *à moitié ivre.*

LARAMÉE *à Alexis, qui veut l'empêcher de sortir de la chaumière.*

Mais, laissez-moi donc! je vous dis que je veux lui dire ça, moi.

ROSAMBERT.

Maudit bavard!

LARAMÉE.

Je ne vais pas par quatre chemins! d'abord et d'un tenez vous ferme, parce que je vais vous mettre au grand jour.

REMEVILLE.

Ah ça, que signifie?

LARAMÉE.

Père Pierre, vous voyez devant vous un séducteur.

REMEVILLE.

Ma foi, je ne me serais jamais douté que tu fusses un....

LARAMÉE.

C'est pas moi. Est-ce que j'ai l'air d'un séducteur? C'est ce vilain Alexis qui aime votre fille.

ROSAMBERT.

Ah, monsieur!...

LARAMÉE.

Il en est fou au point que j'en perds la tête.

REMEVILLE.

Je le sais.

LARAMÉE.

Et mademoiselle Henriette, qui ressemble à toutes les jolies filles, préfère un étranger, parce qu'il est jeune, gentil, aimable, à un jeune homme comme moi, qui n'a jamais sorti de son village depuis sa naissance.

REMEVILLE.

Je le sais encore.

LARAMÉE.

Et vous ne frémissez pas des suites que cela peut avoir! quand l'innocence chancelle....

REMEVILLE.

Prends donc garde, tu vas tomber.

SCENE VIII.

Les mêmes, MARTIN.

MARTIN, *à part.*

Les voilà ensemble, écoutons.

LARAMÉE, *chancelant.*

Il faut aller droit, père Pierre, vengez-vous de cet amour là, et chassez moi.....

REMEVILLE.

C'est ce que je ferai.

LARAMÉE.

Chassez moi ce garçon là.

REMEVILLE.

Sois tranquille. Alexis.

LARAMÉE.

Plus fort donc! une grosse voix, comme un homme en colère.... Alexis!

REMEVILLE.

Laisse-moi faire. Alexis, je sais tout.

MARTIN, *à part.*

Tout! oh, parbleu je lui en défie.

REMEVILLE.

Tu aimes Henriette.

LARAMÉE.

Comme un perdu.

ROSAMBERT.

Tout mon bonheur serait d'obtenir sa main.

REMÉVILLE.

Henriette t'aime.

LARAMÉE.

Comme une folle.

REMEVILLE.

Je te dois la vie ; tu m'as assuré que tes parens n'existaient plus, que tu étais libre. Le bonheur de ma fille, la reconnaissance, tout m'engage;.... oui, Alexis, tu seras l'époux d'Henriette.

HENRIETTE.

Ah, mon père!

ROSAMBERT.

Ah, monsieur!

MARTIN, *à part.*

Tu ne la tiens pas encore.

REMEVILLE *à la Ramée.*

Eh bien ! que dis-tu de ma vengeance ?

LARAMÉE.

Elle est abominable, père Pierre, si jamais je découvre un secret, ce n'est pas à vous que je viendrai le dire.

MARTIN, *bas à Rosambert.*

La femme d'Alexis sera-t-elle l'épouse du marquis de Rosambert ?

ROSAMBERT, *interdit.*

Je suis connu.

MARTIN, *bas à Rosambert.*

De moi seulement.

REMEVILLE.

Si vous m'en croyez, nous fixerons les fiançailles à demain.

LARAMÉE.

A demain!.... pourquoi pas ce soir ?

REMEVILLE.

Il a raison, la journée n'est pas encore bien avancée, et l'on pourrait effectivement dès ce soir.

LARAMÉE.

Là! quand je le disais.

MARTIN, *d'un ton ferme.*

Impossible !

HENRIETTE et REMEVILLE, *étonnés.*

Impossible!

LARAMÉE.

V'là un brave homme.

ROSAMBERT.

Monsieur!....

MARTIN.

Je le répète, il est impossible de faire les fiançailles ce soir.

ROSAMBERT, *à part.*

Viendrait-on m'arrêter?

MARTIN.

Secrétaire de votre Sénéchal, je m'empresse de reconnaître les bontés de M.lle Henriette pour moi!

REMEVILLE.

Alexis! me serais-je trompé? des engagemens antérieurs....

ROSAMBERT.

Gardez-vous de le croire.

LARAMÉE.

Il est peut-être marié....

HENRIETTE.

Marié!....

MARTIN.

Rassurez-vous, mademoiselle, les obstacles que j'apporte à votre bonheur ne seront peut-être pas de longue durée; mais M. Alexis sent comme moi, l'impossibilité de contracter maintenant de tels nœuds.

REMEVILLE.

Alexis, je respecte votre secret; mais songez que si un pareil obstacle existe encore demain, vous devez renoncer à ma fille.

Air: *du Vaudeville de Folie et Raison.*

Quelle rigueur extrême!
Pourriez-vous désunir
Deux cœurs que l'amour même
Créa pour se chérir.

HENRIETTE.

Je dois obéir à mon père

LARAMÉE.

C'est comm' çà que j'aime à vous voir.

REMEVILLE.

Mon devoir est d être sévère.

ROSAMBERT.

Mais fait-on toujours son devoir?

REMEVILLE.

De ma rigueur extrême
Je suis prêt à gémir.

ENSEMBLE.

ROSAMBERT et HENRIETTE.

Quelle rigueur extrême, etc.

Mais si ma fille m'aime,
Elle doit m'obéir.

(*Remeville rèntre avec sa fille.*)

LARAMÉE *à Martin.*

Monsieur, vous pouvez compter sur le premier lapin que je tuerai. Oui, monsieur, le premier lapin, c'est vous... qui l'aurez. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ROSAMBERT, MARTIN.

ROSAMBERT.

Monsieur, me voici à vos ordres.

MARTIN.

Monsieur, je n'en ai point à vous donner.

ROSAMBERT.

Ne venez vous pas m'arrêter ?

MARTIN.

J'en serais bien fâché.

ROSAMBERT.

Quel motif vous a donc porté à agir ainsi ?

MARTIN.

Votre intérêt.

ROSAMBERT.

Vous m'avez empêché....

MARTIN.

De commettre une mauvaise action.

ROSAMBERT.

Monsieur !....

MARTIN.

Dans votre situation, il est impossible de déclarer votre vrai nom; vous ne pouvez donc contracter qu'un engagement faux ou nul.

ROSAMBERT.

Mais qui êtes vous donc ponr me parler ainsi ?

MARTIN, *gaiment.*

Un pauvre diable, sans le sou ce matin, et guère plus riche à présent.

ROSAMBERT.

Et vous êtes instruit.

MARTIN.

De votre déguisement ? oui, M. le marquis.

ROSAMBERT.

Par quel moyen ?

MARTIN.

C'est mon secret.

ROSAMBERT.

Ç'en est trop.

Air: *Dans ce sallon.*

Je ne puis souffrir plus long-tems
Qu'à ce point on me contrarie.

MARTIN.

Tous ces légers désagrémens
Font le charme de notre vie.

ROSAMBERT.

Êtes-vous un homme de cœur?

MARTIN.

Oui, je n'ai pas l'ame peurense;

Mais...

Mais... je sais qu'en affaire d'honneur
Vous avez la main trop heureuse.

ROSAMBERT.

Vous savez aussi!...

MARTIN.

Votre duel avec le chevalier d'Olbreuse.

ROSAMBERT.

Parlez bas, parlez bas.

MARTIN.

Et vous vouliez couronner ces imprudences par le grande de toutes. M. le marquis, si vous aimez Henriette, attendez, pour lui offrir votre main, que vous ne soyez plus poursuivi par les parens de l'homme que vous avez blessé.

ROSAMBERT.

Oui, Monsieur, je suivrai vos conseils, et j'aurai le courage d'éviter Henriette jusqu'au moment où je pourrai lui offrir un rang digne de ses vertus! (*Il sort.*)

MARTIN.

Bien! bien, jeune homme...

SCENE X.

MARTIN.

Il vaut mieux que je ne croyais.... Comment donc?... mais je fais des prodiges: j'empêche des enlèvemens, j'ajourne des mariages, je corrige les jeunes seigneurs... on reçoit mes conseils avec reconnaissance et politesse, et ce matin.... ce matin, je n'etais encore qu'un misérable, qu'on évitait... non, qu'on poursuivait. Ah! j'apperçois notre jeune future; c'est une dispute qui m'arrive.

SCÈNE XI.

MARTIN, HENRIETTE.

HENRIETTE.

... connu, c'est affreux à vous de trou... famille; de retarder les mariages.

MARTIN.

... ... veulez?

HENRIETTE.

... mort; mon pauvre père qui se faisait une ... les vœux d'Alexis!... Il semble que le ... a le contrarier sans cesse....

MARTIN.

... rien.

HENRIETTE.

... riche, un procès le ruine.

MARTIN.

Cela arrive à tous les honnêtes gens.

HENRIETTE.

Il achette une chaumière auprès de son château.

MARTIN.

Heim! que dites-vous?

REMEVILLE.

Il croit y vivre tranquille, y marier sa fille; non, voilà monsieur qui arrive tout exprès on ne sait d'où, pour m'enlever Alexis....

MARTIN.

Et c'est le ciel qui m'envoie.... Une chaumière, un château, un procès qui le ruine; que c'est heureux!....

HENRIETTE.

Ah! mon dieu; est-ce que vous voudriez encore chagriner mon pauvre père?

MARTIN.

Rassurez vous, et répondez moi. Votre père était riche?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Il habitait Paris?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Il était colonel du régiment de Provence?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Il se nomme Remeville?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Vivat; Martin, c'est une journée d'or pour toi.

HENRIETTE.

Pour vous!

MARTIN.

Et meilleure pour votre père. Courez, courez, ma chère enfant, le prévenir qu'un de ses amis, qu'il n'a jamais vu, désire l'entretenir un instant.

HENRIETTE.

Ah! mon dieu, mon dieu! si c'était... vous ne me trompez pas?

MARTIN.

Vous tromper!...

HENRIETTE.

Non, vous n'avez pas l'air d'un méchant; qu'elle joie pour mon père si c'était çà... Ah! oui, monsieur, oui j'y cours: dans un moment il sera ici. Ah! mon dieu, comme ça serait heureux. (*Elle sort.*)

SCENE XII.

MARTIN, LARAMÉE, *un peu moins gris, accourant et apportant un lapin.*

LARAMÉE.

Monsieur, je vous l'ai promis.

MARTIN.

Eh quoi! mon pauvre garçon, déjà?

LARAMÉE.

Oui, monsieur, ce n'est pas moi qui l'ai tué, parce qu'on m'avait volé mon fusil, pour que vous le sachiez; c'est un de mes amis qui lui a rendu ce service, à charge de revanche.

MARTIN, *sans l'écouter.*

Le marquis de Rosambert chez Remeville; il faut tirer partie de cette rencontre.

LARAMÉE, *regardant son lapin.*

Il est très-beau, très-gras.

MARTIN, *à part.*

Le tour serait hardi; mais j'ai dequoi le justifier.... Laramée!

LARAMÉE.

Monsieur!

MARTIN.

Ecoute-moi.

LARAMÉE.

Je suis toute oreille.

MARTIN.

Le marquis de Rosambert, votre jeune seigneur, a vendu son château à un certain M. de Remeville qui arrive ce soir même dans ce village.

LARAMÉE.

Ce soir!... j'courons le dire à tous le monde.

MARTIN, *le ramenant.*

Un moment; il doit s'arrêter chez le père Pierre, dont il fut jadis le protecteur; c'est ici qu'il faut venir le fêter, célébrer son arrivée par des chansons.

LARAMÉE.

Ce sera bien aisé; je n'avons qu'à changer celles qui ont servi déjà pour les trois derniers seigneurs. J'mettrons vive M. Remeville, au lieu de vive M. Rosambert, et j'ferons attention que ça rime toujours.

MARTIN.

C'est ça.

LARAMÉE.

Je vais chercher les paysans qui sont encore dans le parc, et les styler à ma manière.

MARTIN.

Air : *Vaudeville de Catinat à St.-Gratien.*

Tu vas revenir sur le champ
A la tête de ce village
Faire au Seigneur ton compliment
Et lui rendre un nouvel hommage.
LARAMÉE.
J' n'aurons pas le tems en honneur
De fair' même un discours en prose.
MARTIN.
Pour bien fêter un grand Seigneur,
Il faut dire si peu de chose.

SCENE XIII.

MARTIN, *seul.*

Ce coup d'éclat ne peut déplaire au marquis; s'il aime mademoiselle de Remeville, il ne peut que voir avec plaisir la fortune de son père.

SCÈNE XIV.

MARTIN, ROSAMBERT, *en uniforme.*

ROSAMBERT.

Ah! monsieur, partagez ma joie.

MARTIN.

Un changement de costume?

ROSAMBERT.

Le ministre m'écrit que mon affaire est arrangée, le chevalier d'Olbreuse est tout à fait hors de danger.

MARTIN.

Tant mieux.

ROSAMBERT.

Je n'ai plus de motifs pour me cacher, et je puis enfin goûter le plaisir d'élever Henriette jusqu'à moi.

MARTIN.

Jusqu'à vous ?

ROSAMBERT.

Oui.

MARTIN.

Elle est mille fois au-dessus.

ROSAMBERT.

Par ses vertus.

MARTIN.

Par sa richesse.

ROSAMBERT.

Je suis...

MARTIN.

Rien.

ROSAMBERT.

Seigneur de...

MARTIN.

Rien, vous dis-je.

ROSAMBERT.

Cet homme est singulier; le château de Saint-Marcel appartenait à mon père...

MARTIN.

Appartenait à M. de Remeville.

ROSAMBERT.

Mon père gagna son procès.

MARTIN.

Injustement.

ROSAMBERT, *étonné.*

Injustement!

MARTIN.

C'est le mot.

ROSAMBERT.

La preuve!...

MARTIN. *tirant un papier de sa poche.*

La voici : cette reconnaissance, signée Luzincourt, faisait partie des papiers déposés chez M Gripon procureur, chez qui j'étais ma tre-clerc ; Gripon se laissa corrompre; Florbelle, votre sénéchal, et alors son second clerc, déroba la reconnaissance. Je fus assez adroit pour la lui reprendre, et j'ai été assez heureux pour la conserver...

ROSAMBERT.

Je n'en saurais douter.

MARTIN, *gaiment.*

C'est une bonne action qui vous coûtera votre château.

ROSAMBERT.

Et vous avez trouvé....

MARTIN.

Le propriétaire? oui, monsieur le marquis.

ROSAMBERT.

Sait-il!...

MARTIN, *sondant Rosambert.*

Rien, monsieur le marquis; et si vous le voulez, il ignorera tout encore.

ROSAMBERT.

Si je le veux?

MARTIN.

Sans doute, en déchirant ce papier.

ROSAMBERT, *avec dignité.*

Reprenez cette reconnaissance, et portez-la à M. de Remeville.

MARTIN.

Ah! M. de Rosambert... vous méritez le bonheur qui vous attend... (*gaiment.*) je vous rendrai le château.

ROSAMBERT, *étonné.*

Vous!

MARTIN, *gaiment.*

Moi...

Air : *Je brûle de voir ce château.*

Oui, je vous rendrai le château
Qu'habitait votre père.

ROSAMBERT.

Mais par quel prodige nouveau?

MARTIN.
Mon dieu laissez-moi faire :
Souvent du jour au lendemain
Un château peut changer de main ;
Et c'est une loi du destin ;
Mais le château...
ROSAMBERT.
Quoi, le château...
MARTIN.
Ne revient guère...
ROSAMBERT.
Ne revient guère !
MARTIN.
Non, le château ne revient guère
A son premier propriétaire.

ROSAMBERT.
Une chaumière avec Henriette, et je serai heureux.
MARTIN.
Vous aurez votre maîtresse et votre château, comptez sur moi.

SCENE XV.

ROSAMBERT, REMEVILLE, HENRIETTE, MARTIN.

HENRIETTE, *montrant Martin.*
Oui, mon père, il veut vous parler.
REMEVILLE, *à Martin.*
Monsieur j'ignore...
HENRIETTE, *voyant Rosambert.*
Ah! mon dieu, mon dieu! mon père, regardez-donc!
REMEVILLE.
Que vois-je !...
MARTIN.
Un jeune seigneur qui vous a jusqu'à présent caché sa naissance, et dont le seul crime est d'aimer assez votre fille pour lui offrir sa main.
ROSAMBERT.
Oui, monsieur, les vertus ennoblissent ceux qui les possèdent, et le marquis de Rosambert s'estimera heureux d'être votre gendre.
REMEVILLE
Rosambert!...
MARTIN, *bas à Remeville.*
C'est le moyen de rendre à votre fille une fortune qu'elle n'eût pas dû perdre.

MERCURE

A PARIS,

ARLÉQUINADE EN UN ACTE,

Par MM. AUDE, neveu et DÉCOUR, père.

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 22 octobre* 1808.

« Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
« M'en débarbouiller tout-à-fait. »

MOLIÈRE, *Amphitryon.*

A PARIS,

Chez { HÉNÉE, imp.-lib., rue et en face l'Église St.-Severin ;
MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

M. D. CCC. VIII.

PERSONNAGES.

MERCURE.	M. Séveste.
ARLEQUIN, sculpteur.	M. Laporte.
COLOMBINE, sa femme.	Mlle. Minette.

La scène est à Paris, chez Arlequin.

MERCURE

A PARIS,

ARLEQUINADE.

Le Théâtre représente un atelier de sculpteur. A gauche, et sur le premier plan, est la statue de la Folie; à droite, en face d'elle, celle de l'Amour; sur le second plan, à droite, Bacchus; en face de lui, le dieu Pan; au milieu, et tout-à-fait isolé, le buste de Cassandre; une porte à droite, une autre à gauche; sur le devant de la scène, le buste de Démocrite non fini.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE, *seul.*

Enfin, me voici donc habitant de la grande capitale... tout m'annonce que mon voyage ne sera qu'un voyage d'agrément; ici bas, je vais être au sein de mes amis.

AIR: *En revenant de Bâle en Suisse.*

Comme chacun à son commerce,
Partout j'ai des adorateurs;
Sur les arts mon pouvoir s'exerce,
Et je suis le dieu des voleurs;
Aussi pour me plaire,
Gens de tous pays
Viendront voir, j'espère,
Mercure à Paris.

J'aurai, je crois, bien des visites,
Car il est nombre d'intrigans,
De poètes, de parasites,
De coquettes et de savans ;
Aussi pour me plaire,
Gens de tous pays
Viendront voir, j'espère,
Mercure à Paris.

Ah ! ah ! seigneur Jupiter, malgré vos foudres et votre rang, je vous apprendrai, tôt ou tard, que je me passerai plutôt de vous que vous ne vous passerez de moi : me dire que je ne suis bon à rien ! que je remplis mal mon devoir ! quel affront. je ris encore du tour que je viens de jouer à ce dieu si puissant. Junon m'ayant desservi auprès de lui, il croyait que je partirais seul de l'Olympe ; vraiment cela n'était pas possible.

AIR : *Comme Homme, on doit le regretter* : Colin d'Harleville.

Le père des dieux entendait
Que je fuirais seul ma patrie ;
Mais pour voyager il fallait
Que j'eusse un peu de compagnie.
Se venger est essentiel :
Malgré le maître du tonnerre,
J'ai placé le Parnasse au ciel,
Et mis l'Olympe sur la terre.

Et comme en France, ainsi qu'ailleurs, on n'aime pas les dieux fainéans, ils ont chacun une profession.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement.*

Le noir Vulcain est fourbisseur
Et les trois Grâces sont danseuses ;
Apollon est restaurateur,
Et les neuf Muses sont brodeuses ;
Par un banquier, homme d'éclat,
Danaé, coquette est aimée ;
Minerve préside au sénat,
Et Mars conduit sa grande armée.

(1) A mon arrivée à Paris, je tombe des nues dans les Champs-Élysées, c'est un jour de fête ; naturellement curieux ;

(1) Cette tirade et le couplet qui la suit ont été supprimés à la représentation.

je m'arrête, j'examine et je vois des invalides jouer aux boules, des oisifs lire la gazette, des écoliers faire des chansons, et des clercs en cabriolets. Je poursuis ma route, j'arrive à l'un des jolis cafés du boulevard, j'entre... la société la plus brillante s'offre à mes regards, des jeunes gens mis sur le dernier ton, des femmes charmantes; comme ils parlent à peine français, je les prends pour des seigneurs étrangers, je questionne, je m'informe, et j'apprends que l'un est tailleur, l'autre artiste en cheveux chez Michalon, le dernier homme d'affaire, et les dames, marchandes de modes et figurantes à l'Opéra. Je m'éloigne à la hâte de ce cercle bizarre, je vais au Palais-Royal, qu'y vois-je? des glaces chez les marchands de draps, du cuivre chez les bijoutiers, de l'acajou dans les tavernes, du scandale sous les galeries, de la poussière dans le jardin, et des dupes au 113. Enfin, après avoir tout vu, tout examiné en provincial observateur, voilà tout ce que je puis écrire à Momus, mon associé sur Paris et ses habitans;

AIR : *De Calpigi.*

On perd dans cette ville immense
L'honneur, la santé, l'opulence,
On y gagne mille défauts,
Riche, on y fait des amis... faux;
Quand l'amour gagne une fillette,
L'amour lui fait perdre la tête,
Ainsi, le barême à la main,
La perte surpasse le gain.

Ah! ça, réfléchissons sur le motif qui m'amène chez Arlequin, sculpteur distingué et possesseur d'une femme charmante. L'Amour m'a fait la gageure que je ne pourrais trouver, dans cette capitale, une seule femme fidèle au joug de l'hyménée, j'ai parié le contraire, et jusqu'à présent, je n'ai pu rencontrer le phénomène que je cherche; il est midi, à deux heures, mes épreuves seront finies, et me voici sur le champ de bataille. Décemment, je ne puis rester ainsi vêtu. Quel costume prendrais-je?... parbleu, celui de Gilles, l'Arlequinade sera complette. J'ai lieu d'espérer que Colombine ne rompra pas ses nœuds, pour, en seconde noces, se marier à un imbécille. Justement la voici, et vîte à ma toilette.

(*Il se retire derrière une statue.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

C'en est fait, madame Arlequin, je ne vous parlerai plus, dussé-je en rester muet toute ma vie.

COLOMBINE.

Et moi, je ne vous dirai pas un mot de dix ans.

ARLEQUIN.

Je le vois, les chaînes de l'hymen sont trop lourdes à supporter. . . . . Il faut les rompre.

COLOMBINE.

Oh ! mon Dieu, je ferai tout ce que bon vous semblera.

ARLEQUIN.

Quoi, vraiment ?

COLOMBINE.

Très-certainement, mon parti est pris, et je ne puis plus vivre avec un homme tel que vous.

ARLEQUIN.

Je le crois, sur-tout si vous songez à votre ancien amant.

COLOMBINE.

Pourquoi pas, si vous songez à votre ancienne maîtresse?

ARLEQUIN.

Mon chagrin est de n'en être réduit qu'au souvenir.

COLOMBINE.

Air : *D'exécuteur testamentaire*, (Voltaire chez Ninon.)

Comme époux, Gilles eût été bon ;

ARLEQUIN.

Argentine était si gentille,

COLOMBINE.

Que n'êtes-vous encor garçon

ARLEQUIN.

Ah ! que n'êtes-vous encor fille

COLOMBINE.

Je vous connais sans examen ;

ARLEQUIN.

Je lis dans votre cœur farouche ;

COLOMBINE.

Je vois que les fleurs de l'hymen....

ARLEQUIN.

Se flétrissent dès qu'on y touche.

COLOMBINE.

Vous m'en donnez la preuve.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien la femme la plus capricieuse que je connaisse.

COLOMBINE.

Vous êtes bien l'homme le plus bizarre de tout Paris.

ARLEQUIN.

Vous vous êtes fachée, je ne sais pourquoi.

COLOMBINE.

Vous avez pris la mouche, je ne sais comment.

AIR : *De Monsieur Guillaume.*

Avec sang-froid vous causez mes alarmes
Et sans pitié vous déchirez mon cœur ;
Lorsque je vous rendis les armes
Je voyais en vous mon vainqueur. (*Bis.*)

ARLEQUIN.

Pouvez-vous bien ouvrir encore la bouche
Quand votre amour est abdiqué ;
Madame, si je prends la mouche,
C'est que je suis piqué.

Voyons, récapitulons nos torts respectifs, je ne veux rien avoir à vous, et je vais compter vos sottises sur mes doigts afin de vous les rendre ; 1°., hier, je vous ai fait cadeau, pour votre fête, d'un grand plat de goujons.

COLOMBINE.

Vous savez que je les déteste.

ARLEQUIN.

D'accord, mais je les aime moi, je prétendais les manger après vous en avoir fait présent, et ce n'était point une

raison pour les jeter par la fenêtre; 2°. vous avez brisé le pot de pieds d'allouettes qui accompagnait ces pauvres petites bêtes.

COLOMBINE.

3°. Vous avez cassé la glace qui était sur la cheminée.

ARLEQUIN.

4°. Vous avez battu ma petite chatte blanche.

COLOMBINE.

Vous avez mis en morceaux ma serinette.

ARLEQUIN.

Et vous avez eu l'audace de brûler ma flûte traversière.

COLOMBINE.

Ainsi, vous avouez vos torts.

ARLEQUIN.

Ainsi, vous avouez les vôtres.

COLOMBINE.

Vous voyez ma franchise.

ARLEQUIN.

Vous voyez ma sincérité.

COLOMBINE, *soupirant.*

Ah! M. Arlequin.

ARLEQUIN, *soupirant.*

Ah! madame Colombine.

COLOMBINE.

Tu soupires?

ARLEQUIN.

Et toi aussi?

COLOMBINE.

C'est que j'ai bien du chagrin.

ARLEQUIN.

Et moi, c'est que je souffre.... Ma bonne amie, trouve donc un moyen pour nous racommoder.

COLOMBINE.

J'y songeais.

ARLEQUIN.

C'est donc votre désir?

COLOMBINE.

C'est donc aussi le vôtre?

ARLEQUIN.

C'est celui de tous les deux.... Tiens, pour mettre un terme à tout, faisons notre confession générale: je commence.

AIR : *Il faut de la santé pour deux.*

Je suis altier,

COLOMBINE.

Je suis altière;

ARLEQUIN.

Mais j'ai raison,

COLOMBINE.

Je n'ai pas tort;

ARLEQUIN.

Je suis bouillant,

COLOMBINE.

Je suis colère,

ARLEQUIN.

Je t'aime encor,

COLOMBINE.

Je t'aime encor;

ARLEQUIN.

Je suis jaloux,

COLOMBINE.

Je suis jalouse;

ARLEQUIN.

L'Amour est peureux,

COLOMBINE.

Très-peureux;

ARLEQUIN.

Je suis époux,

COLOMBINE.

Je suis épouse;

ENSEMBLE.

Nous avons raison tous les deux.

COLOMBINE.

A présent que nous n'avons plus rien à nous reprocher; il faut retourner le buste de mon père; tu sais, qu'afin de ne pas rougir l'un devant l'autre, nous sommes convenus que le premier qui se repentirait viendrait ici remettre le buste de Cassandre dans sa première position. . . .

ARLEQUIN.

Que le bonhomme nous tournerait le dos quand nous serions brouillés, et qu'il nous ferait bonne mine sitôt que nous serions raccommodés, d'accord; mais je ne me suis pas repenti le premier.

COLOMBINE.

Eh bien! allons ensemble.

ARLEQUIN.

Je le veux bien.

AIR : *Astre des nuits.* (Delia et Verdikan.)

Fais un effort, ma chère Colombine!

COLOMBINE.

Fais un effort, aimable et tendre époux!

ARLEQUIN, *lui montrant le buste.*

Commence:

COLOMBINE, *de même.*

A toi.

ARLEQUIN.

Ne fais pas la mutine;

ENSEMBLE.

Ah! pour nos cœurs, cet instant est bien doux. (*bis.*)

COLOMBINE.

Obéis!

ARLEQUIN.

A vous, madame;

COLOMBINE.

J'enrage!

ARLEQUIN.

Je vous connais;

Je suis homme;

COLOMBINE.

Je suis femme;

ENSEMBLE.

Je ne céderai jamais ;
Non, jamais. (*ter.*)

ARLEQUIN.

Non, madame Arlequin ; je ne veux pas être mené par ma femme.

COLOMBINE.

Soit, mais je ne serai jamais l'esclave des caprices de mon mari.

ARLEQUIN.

Fort bien : encore des invectives.

COLOMBINE.

Pourquoi commencez-vous ?

ARLEQUIN.

Je dis toujours ce que je pense.

COLOMBINE.

Je suis votre exemple.

AIR : *Je suis le maître de choisir.*

En ces lieux je commanderai,
Dès ce moment plus de faiblesse ;

ARLEQUIN.

Et bien moi je vous apprendrai
Que vous n'êtes plus ma maîtresse ; (*bis.*)

COLOMBINE.

Vous êtes méchant et jaloux, (*bis.*)
Quinteux, brutal et malhonnête ;

ARLEQUIN.

Madame, je suis votre époux,

COLOMBINE.

On le voit bien (*ter.*) à votre tête.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

Ah ! Sangodemi, que je suis malheureux, ma femme ne m'aime plus ; elle sort en m'accablant de reproches et de mauvaises raisons.... Je croyais qu'en épousant Colombine, je pourrais toucher au bonheur suprême; mais, hélas ! je le vois, le bonheur n'est pas du sexe féminin.

AIR *nouveau de Doche.*

J'aimais, je me croyais aimé,
Quand j'épousai ma Colombine ;
Tout en elle m'avait charmé ;
Je croyais ma femme divine.
A présent, je vois qu'à mon tour
Je fais un dur apprentissage ;
On ne reconnait plus l'Amour
Après un mois de mariage.

Mais ! ne pensons plus à cela ; avec le ciseau et le maillet, reprenons notre gaîté, s'il est possible ; j'en ai besoin pour achever le buste de Démocrite ; il doit, sous peu de jours, ainsi que les statues de l'Amour et de la Folie, orner le cabinet d'un philosophe du dix-neuvième siècle. (*Prenant ses outils*). Allons, mon bon ami, les larmes aux yeux, je vais tâcher de te faire rire. (*Il travaille*) Quel caractère que le tien, tu puises tes plaisirs dans nos imperfections ? ... fi ! il n'est pas bien de se moquer de ses semblables.

AIR : *D'un magistrat irréprochable.*

Tes manières sont impolies,
Je t'en veux lorsque je te vois
Rire aux éclats de nos folies,
Et les compter sur tes cinq doigts ;
Si jamais avec une femme
Tu revenais chez les vivans ;
Je te proteste, sur mon âme,
Que tu rirais..... du bout des dents. (*ter.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, MERCURE, *sous le costume de Gilles.*

MERCURE.

Ah! bon jour, Arlequin, permets que je t'embrasse.

ARLEQUIN.

Comment Gilles, te voilà de retour, après deux ans d'absence? mais c'est un rêve : d'où viens-tu donc à-présent?

MERCURE.

De faire le tour du monde!, et le tout à pied, pour ma commodité.

ARLEQUIN.

Diable, pour avoir fait tant de chemin, tu n'es guère crotté.

MERCURE, *à part.*

Il me prend pour le véritable Gilles: poursuivons notre rôle.

ARLEQUIN.

Tu vas sans doute, à l'exemple de tes devanciers, donner une relation de tes voyages.

MERCURE.

Certainement..... Ecoute ce petit récit, et vois si je n'ai pas de quoi faire dix volumes.... Voyant que je n'avais plus rien à faire à Paris, et que chacun cherchait à me rendre plus bête que je n'étais, je me suis jeté dans les sciences abstraites. J'ai professé tour-à-tour la chimie, l'ostéologie, l'uranographie, la tachigraphie, la mégalantropogénésie et la mnémonique; j'ai passé pour un imbécille à Maroc, pour un savant à Madrid, pour un fat à Moskou, pour un philosophe à Londres, pour un ignare à Constantinople, et pour un sage à Pékin; j'ai été en même temps applaudi, sifflé, accueilli, berné, élevé aux nues, jeté dans la boue et j'arrive; ici léger d'argent, chargé de lauriers, riant de tout, mécontent de rien, et aussi simple que je l'étais.

ARLEQUIN.

Ah mon ami, tant mieux, j'aime ta gaîté, elle fait diversion à mes chagrins, car j'en ai, afin que tu les saches....

MERCURE.

Vraiment! est-ce que ta femme te ferait....

ARLEQUIN.

Laissons cela, mon cher Gilles.... Dans mon chagrin il me reste encore une consolation, c'est de boire et trinquer avec mes amis, quand ils ont soif, et que je suis altéré.... Tu vois bien ce petit dieu, le reconnais-tu?

MERCURE.

Sans doute, c'est Bacchus, le fils de Jupiter.

ARLEQUIN.

Eh bien, mon bon ami, ce monstre là me fait perdre la tête tous les jours; tiens, regarde, son tonneau me sert de cave, la Côte-Rotie est dedans. (*Il tourne un robinet, et le vin coule.*)

MERCURE.

Quoi! c'est la ta cachette.

ARLEQUIN.

Ah! ce n'est pas la seule; vois cette place. (*Il montre le piédestal qui supporte l'Amour.*)

Tout ce que m'a donné ma femme est là. (*Il ouvre une petite porte et en sort un paquet.*) Voici ces billets doux, en les déposant aux pieds de l'Amour, je croyais les remettre au berceau. Ah! je me suis bien trompé sur Colombine.

AIR: *Avec vous sous le même toit.*

Quand des marques de son ardeur
Elle remplissait un volume,
Je croyais que la main du cœur
Avait su conduire sa plume;
Par malheur, Colombine, hélas!
Était aussi fine qu'adroite;
Alors, je ne me doutais pas
Qu'elle écrivait de la main droite.

Voilà un mirliton, la jarretière qu'elle avait lorsqu'elle s'est mariée, un jeu de carte..... Tiens,

ARLEQUIN.

Buvons. (*Ils boivent.*) Ce nectar est digne des dieux, et je te l'offre.

MERCURE.

Je n'en ai jamais bu de meilleur. (*A part.*) Pour réussir dans mon projet, il faut l'endormir. (*Il met une poudre dans le verre d'Arlequin.*) Allons, vidons la bouteille.

AIR : *Vive le Vin, vive l'Amour.*

Vive le vin, vive l'amour,
Il faut carresser tour-à-tour
La bouteille et jeune fillette.
J'aime, et mon ivresse est complette ;
Je bois, et je suis gris soudain,
Chacun le sait, les femmes et le vin
Me font tous deux perdre la tête.

Encore un verre.

ARLEQUIN *verse.*

A ta santé : (*Ils boivent.*) Voilà mon consolateur.

MERCURE.

C'est celui de bien du monde.

ARLEQUIN.

Je le sais.

AIR : *N'imitez pas l'amant vulgaire.*

Par une noire perfidie,
(Franchement j'en suis étonné),
Avec le fruit de Normandie,
Notre père, à tous, fut damné.
Je crois que si le premier homme
Qui, nous dit-on, fut le meilleur,
Par faiblesse accepta la pomme,
C'est que la vigne était en fleur.

(*Ils boivent encore.*)

Va, suis mon conseil : si tu veux m'en croire, ne te marie jamais.

MERCURE.

Tu peux être tranquille ; quoiqu'une femme célèbre rafolle de moi, en ce moment, je ne l'épouserai pas.... mais toi, qu'as-tu donc à reprocher à Colombine ?

ARLEQUIN.

Ce que j'ai ? ce que j'ai ? rien du tout ; et c'est ce qui me fâche.

MERCURE.

Ah ! j'entends ... mais tu dois être très-malheureux, avec une femme comme celle-là ?

ARLEQUIN.

Ah ! tu ne peux te figurer les tourmens que j'endure.... (*Il bâille.*) A présent, je ne bois que par désœuvrement, je ne mange qu'à mes repas, je ne me repose que quand je suis fatigué, et je ne dors que lorsque j'ai sommeil. (*Il s'endort.*)

MERCURE.

Il est endormi ; vivat ! la victoire est à moi ; comment la victoire ? si Colombine cède à mes veux, je perds ma gageure ; n'importe, je dois en agir loyalement.... Voici la chambre de Colombine ; appelons-là, et attaquons son cœur. (*Appelant.*) Mlle. Colombine ! Mlle. Colombine !

SCENE V.

COLOMBINE, MERCURE, ARLEQUIN, *endormi.*

COLOMBINE.

Me trompé-je..., eh ! non, c'est M. Gilles ?

MERCURE.

Oui, madame Arlequin, c'est moi-même, en personne.

AIR : *Lorsque je vois une beauté.*

Je m'expatriai loin de vous,
Lorsque vous me fîtes connaître
Qu'Arlequin serait votre époux,
Que je n'étais pas fait pour l'être ;
J'apprends, dans un monde nouveau,
Que ce mari vous embarrasse,
Qu'en tous points c'est un vrai nigaud,
Et je viens me mettre à sa place.

COLOMBINE, *riant.*

Quoi ! M. Gilles, sérieusement vous pensez encore à moi ?

MERCURE.

MERCURE.

Si j'y pense ? ah ! grand dieu, quand je dors, je ne vois que vous ; quand je veille, je ne rêve qu'à vous : une rose me rappelle votre modestie : un lys, votre fraîcheur ; une violette, votre teint. Je n'aime, je n'adore que vous, et je viens à vos pieds, réclamer votre main.

COLOMBINE.

Cessez de plaisanter.... j'ai tout à craindre de mon mari ; sa jalousie....

MERCURE.

Est extrême, je le sais, et je m'en réjouis ; tenez, Colombine, il faut parler à cœur ouvert. Arlequin est bourru, vous êtes la douceur même, il y a incompatibilité d'humeur. Comme j'ai de bonnes raisons pour croire que rien n'est impossible ; dites un mot, devenez ma femme, et votre mariage est cassé.

COLOMBINE.

O ciel ! que me proposez-vous là ?

MERCURE.

Le moyen le plus sûr de faire mon bonheur.

COLOMBINE.

En ce cas, vous ne serez jamais heureux.

MERCURE, *à part.*

Une scène du bon ménage va brouiller celui-ci.

ARLEQUIN, *rêvant.*

Arlequinet, Arlequinet.

COLOMBINE, *surprise.*

Grand dieu ! mon mari....

MERCURE.

Dort et rêve à ses enfans.

COLOMBINE, *étonnée.*

A ses enfans ?...

MERCURE.

Sans doute, vous ignorez qu'Arlequin vous a trompée ? qu'Argentine est sa véritable épouse, et que son mariage

avec vous n'est qu'un mariage de comédie.... Ecoutez, il parle encore, et vous allez être instruite.

ARLEQUIN, *rêvant toujours.*

« Tenez, mes enfans, quand vous voudrez me rendre » bien heureux, c'est de rendre Argentine, votre mère, » bien contente. »

COLOMBINE.

Que dit-il ?

ARLEQUIN, *rêvant encore.*

« Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous ; ainsi » nous ne devons être occupés qu'à faire tout ce qu'elle » veut. »

COLOMBINE, *pleurant.*

Il était marié !., ah ! pauvre Colombine?... peut-on plus loin pousser la perfidie ?

MERCURE.

Elle est à son comble, vous le voyez ; tenez Colombine, vous êtes dégagée de vos prétendus liens ; Arlequin est un monstre, vous êtes un ange, cédez à mes vœux, et devenez ma femme ; (*à part*), usons de mon pouvoir, et animons ces statues.

COLOMBINE, *avec dépit.*

Je me croyais mariée, j'ai été trahie, et je veux renoncer aux hommes pour toujours.

MERCURE.

Miracle, impossible.

COLOMBINE.

Que j'opérerai.

MERCURE.

Vous vivrez donc....

COLOMBINE.

Seule.

(*A cet instant, l'Amour représenté sur un piedestal, s'anime et chante*).

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Le monde est soumis à mes lois,
Je suis le nourrisson des Grâces,

Et tous les mortels, à ma voix,
Suivent aveuglément mes traces.
J'émeus et fais parler les cœurs,
De l'amitié je suis le frère :
Et, qui méconnaît mes faveurs,
Méconnaît le nom de ma mère.

(*Pendant ce couplet, Colombine émue, regarde la statue avec étonnement.*)

MERCURE.

Vous l'entendez ; c'est l'Amour qui parle en chanson.

COLOMBINE, *stupéfaite.*

Quel prodige ! quoi, ce marbre ?..

MERCURE.

S'anime auprès de vous ; ah ! mademoiselle, cédez à ce jeune innocent.

COLOMBINE.

Non, non, je ne comprends rien à cet enchantement ; tout ce qui vient de se passer, est un problême pour moi, et je ne puis céder à l'illusion, au dépend de l'honneur. Arlequin seul pouvait faire ma félicité ; il ne l'a pas voulu, et la raison me dit de fuir tout autre engagement.

MERCURE.

Vous avez tort ; la raison est une vieille femme qui ne cadre plus avec les jeunes.

(*La statue de la Folie s'anime à son tour, et chante le couplet suivant*) :

AIR : *Cette nuit, mon âme abusée.*

Tout est soumis à mon empire,
Partout on vante ma gaîté ;
J'excite et provoque le rire
En dépit de la gravité.
Dans un boudoir et sous la treille
Je réjouis par mes propos,
Et toute femme se réveille
Au bruit joyeux de mes grelots.

MERCURE.

Eh bien ! si vous avez méconnu la voix de l'amour, résisterez-vous à celle du plaisir ?

*

COLOMBINE, *effrayée.*

Je vous en suplie, au nom de l'amitié, expliquez-moi ce mystère auquel je ne conçois rien.

MERCURE.

Ce mystère signifie que je ne suis pas si bête qu'autrefois.

AIR : *C'est un sorcier.*

Par mon adresse et ma science
J'ai su faire oublier Comus,
Et je puis maintenant, en France,
Rivaliser Nostradamus.
Sous les auspices de Mercure,
Pour le monde entier j'ai fait tant,
Tant tant tant
Tant tant tant,
Que chaque mortel, je vous jure,
En me voyant peut s'écrier :
C'est un sorcier. (*ter.*)

COLOMBINE.

Quoi ! M. Gilles, vous avez eu recours au sortilége, afin de me séduire ? allez, je vois maintenant qu'Arlequin n'est pas coupable, et que son sommeil, et le rêve qui m'a fait tant de mal, ne sont peut-être que le résultat de votre art. Je ne crois point à la magie ; mon époux est fidèle, je l'aime, et vous ne réussirez jamais à me séparer de lui.

MERCURE.

Pour vous rendre sensible, il n'est rien que je ne fasse ; mon sang, ma vie, mes biens vous appartiennent, et s'il le faut même, je vais, à l'instar de Jupiter, faire tomber une pluie d'or sur vous.

COLOMBINE.

Gardez-vous en bien, je haïs les richesses.

MERCURE.

C'est étonnant.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Si Jupiter tombait en or
Dans cette immense capitale,
Croyez-moi, vous risqueriez fort
De ne pas trouver votre égale.

Plus d'une femme de vingt ans
Que son peu de fortune ennuie,
Voudrait aller courir les champs
Afin de recevoir la pluie.

COLOMBINE.

Sortez, Monsieur, vos discours et votre présence, m'excèdent à la fois.

MERCURE, *à part.*

Bon, j'ai gagné mon pari. (*Haut.*) Je vais suivre votre ordre.

AIR : *Ah ! la bonne nouvelle.*

J'obéis en silence
Et m'éloigne d'ici,
Sans perdre l'espérance
D'être votre mari ;
Epoux je veux paraître,
J'ai de l'esprit du goût.

COLOMBINE.

Vous êtes fait pour l'être.

MERCURE.

C'est ce qu'on dit partout.

ENSEMBLE.

COLOMBINE.	MERCURE.
Oui, sortir en silence	J'obéis en silence
Est votre seul parti,	Et m'éloigne d'ici,
Perdez toute espérance	Sans perdre l'espérance
D'être un jour mon mari.	D'être votre mari.

(*Mercure feint de sortir ; il revient, peu d'instans après, au fond du théâtre.*)

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN, *endormi*, MERCURE, *caché.*

COLOMBINE.

ENFIN, le voilà parti.... je ne reviens point encore de ma surprise ! serait-il possible qu'Arlequin fut marié ? non, mon cœur me dit le contraire ; cependant, ne lui parlons pas de ce qui vient de se passer ici.... je dois observer, feindre et tâcher de découvrir....

ARLEQUIN, *se révillant.*

Je te demande pardon, mon cher Gilles, de ce que.... (*Ici le Buste de Cassandre tourne seul, et montre sa figure*).... C'est vous, Madame.... Que vois-je ! le buste de Cassandre est en place.... Ma bonne amie, nous ne sommes donc plus fâchés.

COLOMBINE, *à part.*

Dissimulons. (*Haut.*) Non, si vous ne l'êtes plus.

ARLEQUIN.

Ainsi, la paix est faite.

COLOMBINE *feignant.*

Sans réserve, ni articles secrets.

ARLEQUIN.

La guerre est finie : plus d'hostilités entre nous.

COLOMBINE.

AIR : *Du Bouffe et le Tailleur.*

Jamais une querelle,

ARLEQUIN.

Jamais,

COLOMBINE.

Pour te rendre fidelle....

ARLEQUIN.

Parais.

COLOMBINE.

Qui rassure mon âme ?

ARREQUIN.

L'honneur.

COLOMBINE.

Qui répond de ta flâme ?

ARLEQUIN.

Mon cœur.

Tiens, ma bonne amie, je m'étais promis de ne pas te parler du rêve que je viens de faire, parce qu'il est trop joli pour toi ; mais un secret et moi n'avons jamais passé par la même porte.

COLOMBINE.

Je sais tout, Monsieur.

ARLEQUIN.

Bah! véritablement tu sais ce que j'ai rêvé?

COLOMBINE.

Oui, mais je ne vous en dirai rien.

ARLEQUIN.

Pourquoi cela, mon petit agneau?

COLOMBINE.

C'est que tout songe est menteur.

ARLEQUIN.

Oh! sans contredit le mien est vrai.

COLOMBINE.

Vous vous justifiez d'une manière étrange.

MERCURE, *caché.*

La dispute va s'engager, ayons recours à la flûte de Pan.

ARLEQUIN.

Et de quoi me justifier?

COLOMBINE.

Suffit, je m'entends, la vérité se découvre tôt ou tard.

ARLEQUIN.

Parbleu, il fallait bien que tus découvrisse que je dormais quelque fois.

COLOMBINE.

Tenez, j'étouffe, je veux me soulager, répondez-moi

AIR: *J'étais bon chasseur autrefois.*

L'hymen vint autrefois, dit-on,
Embellir votre destinée?

ARLEQUIN.

Oui je cessai d'être garçon
Dès que ma foi te fut donnée.

COLOMBINE, *l'étudiant.*

Mais n'avez-vous point un enfant,
Dont certaine Argentine est mère?

ARLEQUIN.

J'en conviens on me vit souvent
Jouer le rôle du *Bon Père.*

COLOMBINE.

Au moins, votre franchise est rare.

(*Le dieu Pan, posé sur un piedestal, exécute sur sa flûte l'air* : N'y a pas d'mal à ça Colinette, n'y a pas d'mal à ça.)

COLOMBINE.

Ciel! les sons que j'entends semblent partir... Serait-ce un nouveau tour de Gilles!

ARLEQUIN.

Ce joueur de flûte a raison, sans doute; il n'y a pas de mal à ça.

COLOMBINE.

Ainsi, vous confessez vos torts envers moi.

ARLEQUIN *avec bonhommie.*

Oui je confesse mes torts envers toi, je suis taquin, c'est la vérité; mais, plus raisonnable que moi, tu as à propos retourné le buste de papa Cassandre.

(Pan exécute l'air : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*)

ARLEQUIN.

C'est singulier cela, on dirait que le dieu Pan veut nous donner un concert? je n'ai pourtant pas fait de trous à sa flûte.

COLOMBINE, *en colère.*

Eh, Monsieur, il s'agit bien de cela! Argentine est votre femme, je le sais; Arlequinet est votre fils, j'en suis certaine; et vous êtes un monstre à mes yeux, j'en suis sûre.

(Pan exécute l'air : *Non, non, jamais dans la vie il ne faut jurer de rien.*)

ARLEQUIN, *surpris.*

Argentine est ma femme?

COLOMBINE.

Oui.

ARLEQUIN,

Arlequinet est mon fils?

COLOMBINE.

Oui.

ARLEQUIN.

Je suis un monstre.

COLOMBINE.

Oui, oui, oui.

ARLEQUIN, *fâché.*

Allons, continuez vos invectives.

COLOMBINE.

J'en aurais trop à dire sur votre compte.

(Pan exécute l'air : *Daignez m'épargner le reste.*)

ARLEQUIN, *très en colère*

Que le diable emporte, vous et le maudit joueur de flûte; qui vient en ce moment accompagner notre conversation.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

Craignez l'effet de mon courroux,
Modérez vos propos, Madame,
Dites-moi comment osez-vous
D'un Arlequin faire un bigame ?
Je ne veux pas, contre les lois,
Pour contempler mon infortune,
Avoir deux femmes à-la-fois,
Lorsque déjà j'en ai trop d'une.

COLOMBINE.

Vous ne m'avez épousé que pour faire mon malheur, allez, vous vous ressemblez tous.

AIR : *Ne fais pas un crime à mon cœur.*

On sait, que chez vous, l'amitié
N'est qu'une ombre faible et légère,
Et qu'un rien réduit de moitié,
Quand on cède à votre prière.
Moi, je compare votre cœur
A ce papillon qui voltige ;
Qui, lorsqu'il a piqué la fleur,
La laisse mourir sur la tige.

ARLEQUIN.

Ah ! Sangodémi, double Sangodémi.

COLOMBINE.

J'aurais été si heureuse avec Gilles, lui que je viens de rebuter.

MERCURE, *caché*

Oh ciel! qu'entends-je?

ARLEQUIN.

Eh bien, Madame! puisqu'il vous faut un Gilles, et que je ne le suis point assez, je ne veux point contraindre votre goût.

(Pan exécute l'air : *Il faut des époux assortis*).

COLOMBINE.

Eh bien, Monsieur! je vous prends au mot.

ARLEQUIN.

En ce cas, séparons-nous.

COLOMBINE.

A l'instant même.

(Pan exécute l'air : *Adieu paniers, vendanges sont faites.*)

ARLEQUIN.

D'accord, puisque vendanges sont faites, comme le dit fort bien cet enragé flûtard, je vous quitte..... Adieu, Mademoiselle Angélique-Rose Colombine.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur Éloi-Bonaventure Arlequin.

(Pan accompagne l'air suivant.)

ENSEMBLE.

AIR : *De l'Epreuve villageoise.*

Oublions la tendresse
Que nous avions, qui cesse.
Une chaîne qui blesse
Doit se rompre à jamais.

ARLEQUIN.

Avec Gilles désormais
Passez votre jeunesse.

COLOMBINE.

D'Argentine, allez en paix
Admirer les attraits.

ENSEMBLE.

Oublions etc.

(*Ils sortent chacun de leur côté.*)

SCENE VII.

MERCURE, *seul.*

Allons, je m'aperçois que j'ai eu tort de défier l'Amour. Colombine cédera, ou plutôt elle cède, en fuyant Arlequin, et je triomphe en dépit de moi ; cependant, ne perdons pas courage ; deux heures ne sont point encore sonnées, et je serais bien malheureux si je parvenais à plaire avec le langage et le costume d'un sot. (*Apercevant Colombine et Arlequin.*) Ils viennent, éloignons nous.

SCENE VII.

ARLEQUIN *et* COLOMBINE, *avec chacun un paquet sous le bras, sortent de deux cabinets opposés ; ils marchent lentement, sans se regarder.*

ARLEQUIN, *à part.*

AIR : *O Fontenai !*

Il faut partir et fuir tout ce que j'aime.

COLOMBINE, *à part.*

De mon destin il faut subir les lois.

ENSEMBLE, *à part.*

Pour deux époux le chagrin est extrême
De se quitter pour la première fois.

ARLEQUIN, *à part.*

Qui m'eût dit qu'un jour Colombine m'abandonnerait!

COLOMBINE, *à part.*

Qui eût pensé qu'Arlequin répudierait sa femme !

ARLEQUIN.

Allons chercher un avocat.

COLOMBINE.

Allons chercher un homme de loi.

(*Ils s'approchent et se heurtent.*)

ENSEMBLE.

Ah !

ARLEQUIN.

Quoi ! vous partez, Madame ?

COLOMBINE.

Il faut bien vous céder la place.

ARLEQUIN, *à part.*

Elle ne paraît pas vouloir se racommoder.

COLOMBINE, *à part.*

Il semble tenir toujours à son projet.

ENSEMBLE.

AIR: *Je regardais Madelinette.*

Dès ce moment plus d'espérance,
Pour jamais, dans ce cruel jour,
Un regard de l'indifférence
Eteint le flambeau de l'Amour.

ARLEQUIN, *à part.*

Adieu les plaisirs du ménage.

COLOMBINE, *à part.*

Adieu le bonheur d'être deux.

ARLEQUIN, *à part.*

C'en est fait, je deviens volage.

COLOMBINE, *à part.*

C'en est fait, je romps tous nos nœuds.

ENSEMBLE.

Dès ce moment etc.

(*Colombine sort.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN.

ELLE s'en va tout de bon :... Pauvre Arlequin, quelle destinée!... Tant de maris survivent à leur infortune, qu'à leur exemple je devrais bien me consoler ; mais, non, pour la râreté du fait, j'en mourrai; eh bien, tant mieux, cela fera plaisir à Colombine, attendu qu'un enterrement coûte moins cher qu'un divorce.... Oui, c'est décidé, je vais.... Chut, je dois un dernier adieu à mon atelier.

Air : *De la Bonaparte.*

A regret je quitte ces lieux,
L'honneur tout bas me le conseille ;
Sortons.... mais un moment, je veux,
Amis, vous faire mes adieux.

(*A Bacchus.*)

Souverain de la bouteille,
J'abandonne ton tonneau ;
Le divin jus de la treille
Pour moi, n'est plus que de l'eau.
L'existence est un bien trompeur,
Quand près de soi le chagrin veille ;
Dans ce bas monde le bonheur,
Comme l'oiseau, naît, vole et meurt.

(*A la Folie.*)

Vous, madame la Folie,
Ne prétends plus m'égayer ;
Je veux avoir pour la vie
Du plaisir à m'ennuier.

(*A l'Amour.*)

Quant à toi dieu, démon, lutin,
Ta conduite te fait connaître ;
Ne crois plus sur le genre humain
Exercer ton pouvoir malin ;
Quoiqu'enfant, tu n'es qu'un traître :
De l'univers tu te ris.
Ah ! ne pense plus, en maître,
Dicter le sort des maris.
Oui, je déserte ton autel,
Car le jour n'est pas loin, peut-être,
Où je verrai chaque mortel
Te faire un procès criminel.

SCENE X.

MERCURE.

C'est fini, je suis le maître de céans, et je dois m'exécuter. Où diable avais-je la tête, de gager mes armes contre celles du dieu de Cythère. (*Il tire son caducée de dessous son manteau.*) Mon pauvre caducée, tu vas appartenir à un autre que moi, mais ne crains rien, je saurai te regagner, et tu ne me quitteras plus. Colombine paraît; ô bonheur! il me reste quelques minutes, et je vais les employer.

SCENE XI.

MERCURE, COLOMBINE, *puis après* ARLEQUIN.

COLOMBINE, *sans apercevoir Mercure.*

Non, non, mon époux n'est pas coupable; et j'ai eu tort de croire.... (*A Mercure.*) Quoi, seul ici?

MERCURE.

Oui, belle Colombine, Arlequin a fuis de ces lieux, et..

COLOMBINE, *à part.*

Ah! que n'y est-il encore.

MERCURE.

Vous le détestiez, et vous aviez raison.

COLOMBINE, *à part.*

Je l'aimais, comme une maîtresse.

MERCURE.

Il était si brutal.

COLOMBINE, *à part.*

Il était si doux.

MERCURE.

Avare comme un Harpagon.

COLOMBINE, *à part.*

Prodigue, pour tout ce qui pouvait me plaire.

MERCURE.

D'une tournure pitoyable.

COLOMBINE, *à part.*

D'un maintien si joli.

MERCURE.

Sa figure noire et blême, déplaisait à tout le monde.

COLOMBINE, *à part.*

Sa belle âme ne lui faisait que des amis.

MERCURE.

Il a deux femmes à-la-fois.

COLOMBINE.

Il n'en eut jamais qu'une.

MERCURE.

Bref, vous le haissez, et vous rafolez de moi.

ARLEQUIN, *au fond.*

Etourdi, je sors sans emporter le portrait de mon ingratte.... Ma femme et Gilles : écoutons.. .

COLOMBINE.

Eh bien oui, mon cher Gilles, j'ai joué la coquette, et je m'en repens; je n'aime et je n'adore....

MERCURE.

Que moi.

ARLEQUIN, *à part.*

La perfide !

MERCURE, *à part.*

J'ai perdu la gageure; mais feignons encore. (*Haut.*).

AIR: *N'en demandez pas davantage.*

Ainsi dès ce soir nous saurons
Briser un fatal mariage,
Et demain tout deux nous pouvons
Monter notre petit ménage,
Nous boirons,
Rirons,
Puis.... sommeillerons,

COLOMBINE, *riant.*

N'en demandez pas davantage.

AIR: *Du pas redoublé.*

Des Gilles on remarque en vous
Les grâces, la tournure,
Et vous portez d'un bon époux
L'estimable figure.
De moi vous êtes amoureux,
Ma joie en est extrême;
Et puisqu'il vous faut des aveux....
C'est Arlequin que j'aime.

MERCURE.

AIR: *Vaudeville des deux Jocrisses.*

Je suis joué!

COLOMBINE.

Mais hélas! oui,
Pour vous est-ce chose nouvelle?
Maintenant sachez qu'un mari
Peut rencontrer femme fidelle.
Mon époux, dès demain,
Pour combler mon destin,
Reviendra, j'imagine.

ARLEQUIN, *s'approchant.*

Quoi tu demandes Arlequin,
Il est chez Colombine.

MERCURE.

AIR: *Oh oh oh! oh oh oh!*

De vous revoir encore ici,
Ma surprise est complette.

ARLEQUIN (*embrassant Colombine*).

Entre la femme et le mari,
Mon cher, la paix est faite.

(*Mercure change à vue, et quitte son costume de Gilles.*)

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oh oh oh ! ah ah ah !
Quoi c'est Mercure que voilà,
Là là.

ENSEMBLE.

Oh oh oh ! ah ah ah !
Oui, c'est Mercure que voilà,
Là là.

MERCURE.

J'ai trouvé une femme fidèle; l'Amour ne sera point mon maître, j'ai gagné mon pari.

ARLEQUIN.

Et vous quittez le rôle de Gilles ?

MERCURE.

Oui :

« Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie;
» M'en débarbouiller tout-à-fait. »

AIR : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Je le vois, il est sur la terre
Des femmes riches en vertus.
Adieu.... Je retourne à Cythère,
Et vais en instruire Vénus.
Un jour, plus fort de ma puissance,
Des femmes je triompherai....
Mais pour les avoir de bon gré,
Je veux faire mon tour de France. (*bis.*)

(*Mercure sort.*)

SCENE XII ET DERNIÈRE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Pardonne-moi, si, comme époux,
J'osai douter de ta tendresse;
Hélas ! l'amant le moins jaloux
Croit toujours perdre sa maîtresse.

Gentil de Chavagnac, Michel Joseph

LA JEUNESSE

DE FAVART,

COMÉDIE ANECDOTIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE;

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. GENTIL ET FAVART.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le 2 Novembre* 1808.

Prix : 1 fr. 2 déc. (24 sols.)

A PARIS,

Chez Madame CAVANAGH, Libraire du Théatre des Variétés, Passage du Panorama, N°. 5, près du Boulevard.

1 8 0 9.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. FAVART, pâtissier.	M. VERTPRÉ.
Mad. FAVART.	Mlle. BODIN.
CHARLES, enfans de M. et Mad. Favart.	M. AUGUSTE.
ROSE, enfans de M. et Mad. Favart.	Mlle. DESMARES.
M. PERRAULT.	M. CHAPELLE.
AUGUSTE, fils de M. Perrault.	M. GUÉNÉE.
M. de la POPELINIERE, fermier général.	M. St.-LÉGER.
Mad. BERTRAND, gouvernante d'Auguste.	Mad. DUCHAUME.
GEORGES, garçon pâtissier.	Mlle. ROSALIE.

La Scène est à Paris, chez M. Favart, dans une salle, formant arrière-boutique, où l'on voit un four.

A la droite des spectateurs, est une table sur laquelle on voit divers instrumens de travail, et des ouvrages de pâtisserie; sur le devant, du même côté, un billot qui sert de table à Charles. A gauche une autre table couverte d'un tapis.

(Les acteurs doivent être placés dans l'ordre où ils sont, en tête de chaque scène.

COUPLET D'ANNONCE.

Air *du Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

L'aimable auteur, qu'avec plaisir,
Paris chaque jour se rappelle,
Ce soir dans votre souvenir,
Réclame une place nouvelle.
Favart, par ses travaux heureux,
Vous plut jusque dans sa vieillesse...
Quelques instans fermez les yeux
Sur les défauts de sa jeunesse.

LA JEUNESSE DE FAVART.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, *seul, occupé à divers ouvrages de pâtisserie.*

Maudit travail ! quand pourrai-je me livrer ouvertement à mon goût pour les belles lettres ? Une épître à Voltaire me roule dans la tête, et ce sont des échaudés qu'il faut faire !... Si je ne craignais d'être surpris par mon père... (*Il regarde autour de lui.*) Ah ! ma foi, je n'y tiens plus, écrivons. (*Il écrit.*) Je ne puis m'empêcher de rire du moyen que j'employe pour faire parvenir ma Chercheuse d'Esprit à M. de Voltaire; il ne s'attend pas à trouver une comédie dans le pâté qu'il a commandé pour son dîner. Le trait est hardi! mais qu'importe.. Relisons mon envoi :

Air *du Vaud. de l'Avare.*

O toi ! qui dans la fleur de l'âge,
Remplis l'univers de ton nom,
Tu recevras par ce message,
Plus d'une œuvre de ma façon. (bis.)
Daigne agréer le juste hommage
Que je te fais de cet écrit;
Chez toi, la Chercheuse d'Esprit
Est au terme de son voyage.

(*Il arrange dans une croûte de pâté, le manuscrit qu'il tire avec précaution de dessous sa veste. Il appelle.*) Georges ?... (*Georges entre.*) Tiens, porte ce pâté à son adresse, et sur tout ne t'amuse pas en chemin. (*Georges emporte le pâté.*)

SCENE II.

CHARLES, AUGUSTE.

CHARLES.

Ah ! c'est toi, Auguste. Hé bien, quelles nouvelles ?

AUGUSTE.

Je viens de voir l'affiche ; aujourd'hui la première représentation de la Chercheuse d'Esprit.

CHARLES.

Je vais donc enfin sortir d'incertitude !

AUGUSTE.

Ce soir un nouveau succès pour Charles.

CHARLES.

Tu me flattes !...

AUGUSTE.

Flatter un ami! fi donc; nous ne sommes pas riches en pareils ouvrages. tiens je parierais que c'est toi qui releveras l'Opéra-Comique.

CHARLES.

Quelle idée! mais parle bas, tu sais que tout cela est ici marchandise de contrebande.

AUGUSTE.

Je n'y pensais pas, heureusement, le bruit de tes succès n'est pas parvenu jusqu'à ton père.

CHARLES.

J'en ai souvent eu peur; mais il va rarement au spectacle, et d'ailleurs je ne me suis jamais fait nommer.

AUGUSTE.

On parle de toi, cependant.

CHARLES.

Oui, dans des cercles que mon père ne fréquente guère.

AUGUSTE.

Il est bien singulier, ton père, de vouloir te faire renoncer aux lettres, tandis qu'il s'occupe à faire des chansons... en parlant de chansons, je suis d'une humeur...

CHARLES.

Contre qui?

AUGUSTE.

Je ne sais, c'est au sujet de couplets anonymes, et sanglans, contre les auteurs de l'Opéra-Comique; on t'a mis à la tête.

CHARLES, *riant.*

On me fait beaucoup d'honneur!

AUGUSTE.

Tu ris! je ne vois pas qu'il y ait de quoi.

CHARLES.

Quel mal des couplets peuvent-ils me faire?

Air *du Vaud. du Jaloux Malade.*

Une épigramme, une satire,
N'ont rien qui soit à redouter,
Avec les autres j'en veux rire,
Chacun me devrait imiter.
Dois-je m'attrister, ou me plaindre,
Et pour quelques méchans éclats?
L'homme aurait beaucoup plus à craindre,
Si le serpent ne sifflait pas.

AUGUSTE.

C'est prendre les choses...

CHARLES.

Comme il faut les prendre.

AUGUSTE.

Ah çà, je compte sur un billet.

CHARLES.

Et qui donc en aurait ?.... à propos de billets, le directeur de l'Opéra-Comique, tarde bien à m'envoyer les miens. (*M. Favart se fait entendre.*)

AUGUSTE.

J'entends ton père, je me sauve. (*Il sort.*)

SCENE III.

M. FAVART, CHARLES *s'occupe, sans être vu de son père.*

M. FAVART.

Air : *Eh ! gai, gai, gai, mon officier.*

(*Les quatre premiers vers dans la coulisse.*)

Eh ! gai, gai, vive la gaîté,
Et nargue de la gêne,
Eh ! gai, gai, gai, c'est la gaîté
Qui donne la santé.

(*Il entre en composant, sans voir Charles.*)

Aux sources d'Hippocrène,
Je bois comme Billaut,
Mon Pégase en haleine,
Est toujours au galop.
Eh ! gai, gai, vive la gaîté, etc.

(*Il écrit en chantant.*)

CHARLES, *à part.*

Un ton si plein d'emphase
Ne me conviendrait pas,
Car ce soir mon Pégase
Pourrait faire un faux pas.

M. FAVART.

Eh ! gai, gai, gai...

(*Il apperçoit son fils.*) Ah ! ah ! c'est toi ? Hé bien, la besogne n'est pas plus avancée que cela ?

CHARLES.

Le plus pressé est fait, on est allé chez M. de Voltaire porter le pâté qu'il avait commandé.

M. FAVART.

M. de Voltaire ! ce jeune homme qui fait tant parler de lui avec ses ouvrages ! et qui ferait bien mieux de suivre l'état de son père.

CHARLES.

Si ses talens et son goût l'appellent à une autre profession....

M. FAVART.

En est-il une plus honorable que celle de Notaire ?

CHARLES.

Celle d'homme de lettres l'est-elle moins ?

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

L'un trace sur le parchemin,
Un nom étranger à la gloire,
Et l'autre grave sur l'airain,
Son nom au Temple de Mémoire.
Sans craindre aucun évènement,
Les papiers du jeune Voltaire,
Iront plus loin, assurément,
Que les parchemins de son père.

M. FAVART

Oh ! je sais bien que tu vas prendre son parti. Si j'étais à la place de M Arouet, je mettrais bon ordre à tout cela.

CHARLES.

Notre siècle vous serait-il redevable de l'invention des échaudés, si vous aviez suivi l'état de votre père?

M. FAVART.

C'est bien différent, voilà une découverte utile ! mais une tragédie ! un poëme ! à quoi cela mène-t-il ?

CHARLES.

A quoi !

Air *du Vaud. des Vélocifères.*

Combien de guerriers inconnus,
Et sans Homère et sans Virgile !
Parmi tant de grands noms perdus,
On eût ignoré, même Achille.
Auprès des plus grands généraux,
Les Dieux ont fait naître Voltaire ;
Mais dans un siècle de héros,
Ils nous devaient plus d'un Homere.

M. FAVART.

Tout cela est superbe ! quoiqu'il en soit, je ne te conseille pas de faire comme ton monsieur de Voltaire.

CHARLES.

Que ne puis-je être certain de vous désobéir un jour !

SCENE IV.

Mad. FAVART, M. FAVART, CHARLES, ROSE.

Mad. FAVART.

Mon ami, voici la liste des commandes pour demain.

M. FAVART.

C'est bon, ma femme, c'est bon.

Mad. FAVART.

Voici encore un paquet. . . .

M. FAVART.

Pour moi ! qu'est-ce que cela ? Voyons. (*Il ouvre le paquet.*) Dix billets de parterre de l'Opéra-Comique, pour aujourd'hui, de la part du directeur !

ROSE, *bas à Charles.*

Mon frère, ces billets-là ne sont pas à leur adresse. (*Charles fait signe à sa sœur de se taire.*)

M. FAVART.

C'est très-honnête... mais à quel propos?... (*Il relit l'adresse.*) « A M. Favart, rue de la Verrerie, au Perro-» quet couronné. » C'est bien moi ; ah ! je vois maintenant, c'est probablement ma dernière chanson qui me vaut cela : elle a fait du bruit, et entre auteurs et directeurs, on se doit des égards... Ma canne, mon chapeau?

Mad. FAVART.

Quoi ? mon ami, tu vas sortir ? Songe que tu as affaire ici.

M. FAVART.

Charles se chargera de tout, je m'en rapporte à lui ; je vais remercier M. le directeur, et peut-être verrai-je la répétition de la pièce nouvelle.

Mad. FAVART.

Te voilà bien. Tu négliges tes affaires pour une répétition !

M. FAVART.

Ma femme, voici la première fois que vous me faites un pareil reproche ; au surplus je sais ce que je fais ; il est plus sage que vous ne croyez de n'en pas manquer une.

Air : *Le lendemain.*

La méthode est fort bonne
Et je m'en trouve très-bien;
La prudence l'ordonne
A qui veut ne perdre rien.
Tel ouvrage pour paraître
Est répété le matin,
Qui souvent ne doit pas l'être
Le lendemain.

Vous ne connaissez rien à cela vous autres femmes . . . mais je m'amuse ici . . . je vais à l'opéra-comique.

(*Il sort en fredonnant son air d'entrée.*)

SCENE V.

ROSE, Mad. FAVART, CHARLES.

Mad. FAVART.

Quelle tête légère ! Toujours le plaisir l'entraine. En vérité, sans la bonté de son cœur, je serais par fois tentée de lui en vouloir de la gaîté de son esprit.

ROSE.

Elle est si franche et si aimable !

CHARLES.

Elle ne nuit à personne.

Mad. FAVART.

Qu'à lui même. C'est cette gaîté là qui a ruiné son père qui était secrétaire de l'intendant de Soissons, et qui nous a réduits au métier que nous faisons.

CHARLES.

Hé bien, ma mère, avec de la probité et des mœurs, on honore tous les états; n'est-ce pas ce que mon père fait chaque jour?

Mad. FAVART.

Bon Charles!

CHARLES.

C'est à nous à redoubler de zèle et d'activité.

Air *du Vaudeville de Folie et Raison.*

Ah! peut-on de sa vie
Trop adorer l'auteur?
Cette dette chérie
S'acquitte avec le cœur.

ROSE.

Que vos jours ne soient qu'une chaine
Des plus aimables souvenirs.

CHARLES.

Pour moi le travail et la peine,
Et pour vous repos et plaisirs.

ROSE.

Oui, pour vous repos et plaisirs.

ENSEMBLE.

Ah! peut-on de sa vie
Trop adorer l'auteur?
Cette dette chérie
S'acquitte avec le cœur.

Mad. FAVART.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Ah! qu'on doit chérir l'existence,
Lorsque l'on a de tels enfans.
Quelle plus douce récompense
Que leur zèle et leurs soins touchans.

ROSE et CHARLES.

Dans tous les instans de ma vie,
Vos tendres bontés seront là,
(*Montrant leur cœur.*)
Et si votre cœur les oublie,
Toujours le mien s'en souviendra.

EN TRIO.

Mad. FAVART.
Ah! qu'on doit chérir l'existence,
Lorsque l'on a de tels enfans.
Quelle plus douce récompense
Que leur zèle et leurs soins touchans

CHARLES et ROSE.
Pour embellir votre existence,
Comptez toujours sur vos enfans,
Leur cœur est votre récompense,
Il vous répond de leurs sermens.

Mad. FAVART, *les embrasse.*

Je vais donner un coup-d'œil là dedans. Toi, Charles, veille à tout le reste. (*Elle sort.*)

SCENE VI.
ROSE, CHARLES.

ROSE.

Que nous sommes heureux, mon frère, d'avoir des parens comme les nôtres! tiens, si l'on te permettait de te livrer à ton goût pour les lettres, je crois que je ne désirerais plus rien.

CHARLES.

Plus rien! sans exception. . Pourquoi rougir, bonne Rose? ton amour pour Auguste est honnête et louable, ma mère l'approuve, je suis ton confident, quel mal pourrait-on y trouver?

ROSE

Mon père l'ignore, c'est un reproche que je me fais tous les jours.

CHARLES.

Il l'approuvera aussi lorsqu'il le saura; si tu veux, je me charge de l'en instruire.

ROSE.

Je sais bien que ce n'est pas là le plus grand obstacle; mais monsieur Perrault voudra-t-il jamais consentir au mariage de son fils avec moi? depuis qu'il est devenu riche. . . .

CHARLES.

Avec toute sa fortune en a-t-il moins été cordonnier!

ROSE.

Tu sais qu'il l'a eu bientôt oublié.

CHARLES.

Il est vrai.

Air *du Vaud., Aimez, aimez, jeunes tendrons.*

Que d'oublis on voit à présent!
Oubli de courtoisie,
Oubli de dates, de sermens,
Oubli de modestie,
Oubli d'amitié, de projets,
Oubli d'honneur et de bienfaits,
Oubli d'amour extrême!
Tel qui devint riche foncier,
Par l'habitude d'oublier,
Finit, finit par s'oublier lui-même.

ROSE.

Il faut que l'argent lui ait bien tourné la tête, avec ses idées de noblesse et d'élévation.

CHARLES.

Aussi ridicules que sa manie des romans anglais:..il ne voit plus qu'en noir.

ROSE.

Parce que cela est du bon ton.

CHARLES.

A ces petits défauts près, c'est un brave homme, le cœur est bon, c'est l'essentiel.. Tiens, j'apperçois quelqu'un qui plaidera cette cause là, mieux que personne.

SCENE VII.

ROSE, AUGUSTE, CHARLES.

AUGUSTE.

J'ai vu sortir ton père, et j'accours passer un moment avec toi.

CHARLES.

Si le tien s'en apperçoit, gare la bombe!

AUGUSTE.

Il s'habille pour sortir aussi. (*Regardant Rose tendrement.*) Je ne sais quel pressentiment me disait que je ne te trouverais pas seul.

ROSE.

Faisons-nous bien, Auguste, de te recevoir ainsi à l'insçu de ton père et du mien?

AUGUSTE.

Je n'y vois aucun mal, moi.

ROSE.

M. Perrault n'est pas de ton avis.

AUGUSTE.

Mon père m'aime, voudra-t-il faire le malheur de son fils? le plus grand qu'Auguste ait à redouter, c'est celui de n'être pas uni à sa Rose, à la compagne de son enfance.

ROSE.

Tu as beau dire, mon ami, pour nous éviter des chagrins, je crois que je dois fuir tes yeux.

AUGUSTE.

Fuir mes yeux!

ROSE, *se détournant.*

Oui, je le dois.

AUGUSTE, *lui prenant la main.*

Crains-tu donc d'y lire ma pensée, et d'y appercevoir ton image?

Air *du Vaud. du Prétendu de Gisors.*

Pourquoi détourner ta paupière,
Tu veux donc faire mon malheur?
Renonce à ce projet sévère,
Ne crains ni mes yeux ni mon cœur.
Tourne vers moi, je t'en supplie,
Ces yeux que j'aime tant à voir,
Jamais, dis-moi, femme jolie,
Eût-elle peur de son miroir.

ROSE.

A quoi cela servira-t-il? nous ne serons peut-être jamais

l'un à l'autre ; M. Perrault voudra pour son fils une riche héritière, et Rose n'a que son cœur pour fortune.

AUGUSTE.

Ah ! c'est pour moi la plus précieuse !

CHARLES, *quittant son ouvrage.*

Comptes-tu pour rien l'amitié de ton frère ? si le sort a enrichi M. Perrault, qui sait ce qu'il nous réserve ? le monde n'est-il pas une loterie ?

ROSE.

Les bons billets ne sont pas pour nous.

AUGUSTE.

Et pourtant qui les mérite mieux ?

ROSE.

Tout irait bien, si M. Perrault pensait comme toi ; mais de son ancienne amitié, il ne nous a laissé que sa pratique. (*On entend M. Perrault.*)

AUGUSTE.

Ah ! mon dieu, je crois l'entendre !

ROSE.

Je suis toute tremblante.

CHARLES.

Pourquoi donc ? nous allons le recevoir le mieux que nous pourrons.

SCENE VIII.

AUGUSTE, ROSE, M. PERRAULT, CHARLES,

M. PERRAULT.

Favart n'est pas ici ?

CHARLES.

Non, monsieur ; mais nous sommes prêts à vous satisfaire.

ROSE, *se mettant devant Auguste, pour qu'on ne le voie pas.*

Qu'y a-t-il pour votre service ?

M. PERRAULT.

Je donne demain à dîner à trois échevins et à deux marguilliers, voici la note de ce dont j'ai besoin.

ROSE, *de même.*

Pour quelle heure, monsieur ?

M. PERRAULT.

Pas avant une heure ; il est du bon ton de dîner tard. (*Appercevant Auguste.*) Ah ! ah ! que fais-tu là, toi ?

AUGUSTE.

Mon père. . . .

M. PERRAULT.

Ce n'est point ici votre place, monsieur, je vous avais défendu de mettre le pied dans cette maison. . . .

ROSE, *s'enfuyant.*

Je le lui avais bien dit.

AUGUSTE.

J'étais venu. . . .

M. PERRAULT.

Oui, je vois bien que vous êtes venu. . . . pour faire joli cœur, auprès de mademoiselle Rose. . . . Je ne le veux pas de cela, monsieur; si je vous trouve encore ici... Sortez, et que je vous voie à l'ouvrage en rentrant.

AUGUSTE, *en sortant, à Charles.*

A ce soir.

SCENE IX.

M. FAVART, M. PERRAULT, CHARLES *travaille.*

M. FAVART, *ayant vu sortir Auguste.*

A qui donc en as-tu? est-ce qu'Auguste a fait ici des siennes?

M. PERRAULT.

Je suis dans une colère.

Air : *Eh! ma mère, est-ce que j'sais çà.*

Près de ta fille en cachette,
Il vient faire le galant,
Il ne rêve qu'amourette.

M. FAVART.

Nous en aurions fait autant.

M. PERRAULT.

Sans cesse il quitte l'ouvrage
Pour le plaisir qui l'attend,
Quelle folie à son âge!

M. FAVART.

Nous en aurions fait autant.

M. PERRAULT.

même air.

Un matin, au lieu d'apprendre,
Je le surpris composant,
Une romance bien tendre.

M. FAVART.

Nous en aurions fait autant.

M. PERRAULT.

Sa plume marchait si vite,
Qu'il fit en moins d'un instant;
Cinq ou six couplets de suite.

M. FAVART.

Nous n'en ferions plus autant.

M. PERRAULT.

Tu plaisantes toujours; mais avec tout cela mon fils ne travaille pas, et s'occupe de balivernes au lieu de faire son cours de physique.

M. FAVART.

De la physique ! A quoi bon lui brouiller la cervelle avec de grands mots ?

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

A-t-on besoin de précepteur
Pour étudier la nature ?
Gentil corsage, œil séducteur,
Font plus qu'un pédant en fourrure.
Pour devenir docteur un jour,
Je le dis sans craindre le blâme,
Le meilleur maître c'est l'amour,
Le meilleur livre est une femme.

M. PERRAULT.

Tout cela est à merveille ; mais nous ne devons plus autoriser . . . .

M. FAVART.

Parce que tu as fait fortune. Souviens toi donc qu'autrefois si j'avais ta pratique, tu avais aussi la mienne, et que nous avions dès lors fiancé nos enfans.

M. PERRAULT.

Aujourd'hui ce n'est plus cela, je compte acheter une charge de secrétaire du roi.

M. FAVART.

Ce qu'on appelle une . . . (*Geste de la savonnette.*) Hé bien, tu seras toujours Perrault après comme avant.

M. PERRAULT.

Trève de plaisanterie.

M. FAVART.

Allons, sois d'une aussi bonne pâte que moi. Ton fils aime ma fille, tant mieux. Rose paraît y répondre, tant mieux ; ton fils sera riche, tant mieux encore.

M. PERRAULT, *éludant.*

Toujours tant mieux. C'est un bon défaut que celui là, on ne s'en corrige que trop tôt. Brisons là-dessus.

M. FAVART.

Soit. Toute rancune à part, je t'offre des billets pour voir ce soir la pièce nouvelle. Le directeur de l'Opéra-Comique m'en a envoyé plusieurs.

M. PERRAULT.

A toi ! est-ce que tu te mêles de faire des pièces ?

M. FAVART, *riant.*

Pourquoi non ? Cette manie là ne vaut-elle pas la tienne ? Une comédie gaie, une chanson bouffone ne plaisent-elles pas autant qu'un roman bien noir ?

M. PERRAULT.

Chaque genre a son mérite.

M. FAVART.

Air *du Vaud. des Amours d'été.*

Un flon, flon, vif et badin,
Pour mon oreille a des charmes ;

Vive l'aimable refrain
D'un flon, flon vif et badin.
Un roman, triste et sans fin,
Fait bailler, couler des larmes;
Un court et joyeux refrain
Ne fait couler que le vin.

M. PERRAULT.

Tu as beau dire, je ne connais que les romans anglais pour les scènes déchirantes.

M. FAVART.

Délirantes! Crois moi, reléguons ce genre lugubre au delà des mers.

CHARLES, *quittant son ouvrage.*

Il doit se trouver bien étranger dans nos climats.

Air : *de la vigne à Claudine.*

Dans ces ouvrages sombres,
Qu'on appelle romans,
On ne voit que des ombres,
Esprits et revenans;
Mais ce qu'on ne voit guère,
Chez ces tristes enfans,
C'est l'esprit de leur père
Et l'ombre du bon sens.

M. FAVART.

Attrappe... Je n'aurais, ma foi, pas mieux répondu. (*A monsieur Perrault.*) Mais d'où te vient un pareil goût pour le noir? On a raison de dire qu'il faut se dépêcher de rire avant que d'être riche, de peur de mourir sans avoir ri. Vive la joie, morbleu! la vie est si courte; il faut rapprocher ses jouissances.

Air *de Léonce.*

On ne se promène qu'un jour,
Un seul instant sur cette terre.
Embellissons notre carrière.
Le temps s'envole sans retour;
Suivons le précepte du sage,
Et n'ajournons que le chagrin.
La vie est un pélerinage,
Mais souvent dans ce court passage,
On se croit à moitié chemin,
Et l'on est au bout du voyage.

Acceptes-tu mes billets?

M. PERRAULT.

Volontiers, je rentre un moment chez moi, pour voir si mon drôle est à l'ouvrage.

M. FAVART, *le conduisant.*

A ce soir donc.

SCENE X.

M. FAVART, CHARLES.

M. FAVART.

En vérité, je crois que la fortune l'a rendu fou. (*Il tire sa montre.*) Déjà cinq heures ! je n'ai que le temps de me rendre à l'Opéra-Comique, j'ai manqué monsieur le directeur et la répétition, ce matin, je ne veux pas manquer la représentation ce soir.

CHARLES, *à part.*

A propos, et Auguste... (*A M. Favart.*) Mon père, s'il vous restait encore un billet. . . .

M. FAVART.

Ne voudrais-tu pas aussi voir la pièce nouvelle ?

CHARLES.

J'avoue que j'aurais été assez curieux. . . .

M. FAVART.

Et la besogne, qui la ferait pour toi ? non, non, le spectacle dissipe trop les jeunes gens, que sait-on, tu voudrais peut-être aussi quelque jour faire des comédies.

CHARLES, *finement.*

Vous croyez que le goût pourrait m'en venir ? . . .

M. FAVART.

Je ne m'y fierais pas, avec tes idées de littérature. . . . Au surplus, je viens de disposer des deux derniers billets. Je te laisse ici de quoi t'occuper : j'espère qu'à mon retour je trouverai tout en bon train.

CHARLES.

Oui, si l'inquiétude me permet de travailler !

M. FAVART.

Non ; mais je vous dis, monsieur, veut aller au spectacle, en vérité ! . . . (*Il sort.*)

SCENE XI.

CHARLES, *seul.*

Jamais auteur se trouva-t-il dans une position plus singulière ? l'ordre de mon père me retient ici, pendant qu'on me joue, et je suis peut-être le seul qui ne puisse avoir un billet pour la représentation de ma pièce. (*Il parcourt la liste des commandes.*) Si les personnes qui ont commandé cela, n'ont pas autre chose à donner à leurs convives, je crains bien qu'elles ne dînent demain par cœur... Eh ! quand je voudrais m'en occuper, le pourrais-je ? Ah ! si le succès est flatteur pour nous, il est bien acheté par le moment qui le précède ;

Air : *Ah! voilà la vie.*

A la renommée,
Courir jour et nuit,
Pour une fumée
Qui s'évanouit.
En butte à l'envie,
A mille terreurs.
Ah! voilà la vie,
La vie suivie,
Ah! voilà la vie
Des malheureux auteurs.

Essayons de faire quelque chose pour nous distraire... (*Mad. Bertrand paraît.*) Déjà du monde, quelle contrariété!

SCENE XII.

Mad BERTRAND, CHARLES.

MAD. BERTRAND, *parlant avec volubilité.*

Bon jour, M. Charles, vous voilà seul? où est madame votre mère, mademoiselle votre sœur? Sont-elles ici? sont-elles sorties?

CHARLES.

Je les crois dans leur chambre.

MAD. BERTRAND.

J'ai à vous parler, M. Charles.

CHARLES.

A moi! (*à part.*) Elle prend bien son temps!

MAD. BERTRAND.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, et je m'enfuis.

CHARLES.

Hé bien, dites promptement.

MAD. BERTRAND.

On voulait m'arrêter à chaque pas, dans la rue, pour jaser, madame Bertrand, par-ci, madame Bertrand par-là; mais, néant à la requête, parce que je voulais venir vous trouver. . . .

CHARLES.

Allons, parlez, parlez.

MAD. BERTRAND.

Oui, et puis vous direz que je suis une bavarde; car voilà comme tout le monde me traite, et pourquoi cela? parce que je suis une pauvre veuve. Allez, allez, une femme qui n'a plus de mari est bien à plaindre! C'était un si bon homme que M. Bertrand. Il me battait quelquefois; mais après cela il était si fâché, si fâché! Il savait si bien réparer . . . que rien ne me consolera de sa perte.

CHARLES.

Mais, vous vouliez me dire autre chose.

MAD. BERTRAND.

Ah ! mon dieu oui, c'est que la douleur me coupe la parole. Je vous disais donc . . . qu'est-ce que je vous disais ? . . . Ah ! m'y voici; figurez vous, M. Charles, que je rentrais tout à l'heure à la maison . . .

CHARLES.

Hé bien ? (*À part.*) Elle ne finira pas !

MAD. BERTRAND.

Je cherche par tout Auguste, je ne le trouve point.

CHARLES, *à part.*

Lui serait-il arrivé quelque malheur ?

MAD. BERTRAND.

Je l'ignore; mais comme je sais qu'il vient ici avec plaisir, je voulais vous en demander des nouvelles.

CHARLES.

N'est-ce que cela ? Soyez tranquille, il est au spectacle avec son père.

MAD. BERTRAND.

A la comédie ! M. Charles à la comédie ! ah, quelle horreur !

CHARLES.

Voyez un peu le grand malheur !

DUO *de Marianne.*

MAD. BERTRAND.

Oui je le dis, la comédie
Est le fléau des jeunes gens.

CHARLES, *à part.*

Femme bavarde, en cette vie,
Est le fléau de bien des gens.

MAD. BERTRAND.

Bien souvent qu'y va-t-on entendre,
Des riens en termes peu décens.

CHARLES.

Ailleurs encore, on peut entendre,
Des riens et dits à contretemps.

MAD. BERTRAND.

Et sottises de toute espèce,
Est-il vrai, dites-moi ?

CHARLES.

Vraiment, vraiment,
Cette femme a, je le confesse,
Le diable au corps en ce moment.

MAD. BERTRAND.

Oui, sottises de toute espèce,
Bel exemple pour un enfant !

MAD. BERTRAND.

Voilà, voila comme le vice,
Chez nous se glisse sourdement.

CHARLES.

Ah ! quel tourment !

MAD. BERTRAND.

D'un tel scandale assurément,
Jamais je ne serai complice.

CHARLES.

Mais n'est-il pas avec son père ?
Quel danger, oui, quel danger peut-il redouter ?

Quel danger peut-il redouter ? (*bis.*)

MAD. BERTRAND.

Il a beaucoup à redouter (*bis.*)
Un grand danger.

CHARLES.

Mais quel danger ? (*bis.*)

MAD. BERTRAND.

Monsieur Charles.

CHARLES.

Quelle galère !

MAD. BERTRAND.

Ecoutez bien, écoutez bien,
A votre avis je me réfère.

CHARLES.

Pardon ; mais j'ai certaine affaire...

MAD. BERTRAND.

Heureusement je sais me taire,
Et je finis cet entretien.

CHARLES.

Quel bonheur, enfin je respire !

MAD. BERTRAND.

Jamais, jamais, quand il le faut,
De parler je n'ai le défaut.
Chaque jour j'observe
Des gens sans réserve, (*bis.*)
Sans discrétion,
Chaque jour j'observe
Des gens sans réserve, (bis.)
Pour moi, mon voisin.

MAD. BERTRAND.

Je parle, je parle, je parle,
Je parle, je parle ;
Mais c'est pour le bien du prochain
Chaque jour j'observe, etc.
(*Comme ci-dessus.*)

CHARLES.

Oui, je le dis tout haut,
Oui, trop parler est un défaut.
Comme vous j'observe
Des gens sans réserve,
Des gens sans réserve, } *bis.*
A qui l'on dit en vain :
Se taire, oui se taire.
C'est faire, c'est faire
Le bien du prochain. } *bis.*

CHARLES, *la conduisant,*
Vraiment, vraiment, dame Bertrand,
J'ai bien affaire en ce moment.

Mad. BERTRAND, *revenant,*
Je sais que vous avez affaire.

CHARLES.
Ah! oui vraiment, beaucoup affaire.

Mad. BERTRAND.
Heureusement je sais me taire. } *bis.*
CHARLES.
C'est vertu que savoir se taire.

Mad. BERTRAND.
Jamais, jamais, quand il le faut,
De parler je n'ai le défaut, (*bis.*)
Chaque jour j'observe
Des gens sans réserve, etc.

CHARLES.
Je le vois bien, je le vois bien.

(*Charles conduit madame Bertrand.*)

SCENE XIII.

ROSE, CHARLES.

CHARLES.

Tu arrives fort à propos. Je viens de soutenir un assaut.

ROSE.

Je me disais, en travaillant auprès de ma mère, il y a là un pauvre auteur qui est sur les épines.

CHARLES.

Tu avais bien raison, je suis dans une inquiétude!

ROSE.

Mal fondée, j'en suis sûre. J'ai meilleure opinion de toi que toi même. Ne t'avais-je pas prédit le succès de ton dernier ouvrage? L'événement a justifié ma prédiction.

CHARLES.

Si la fortune est inconstante, c'est principalement pour les auteurs.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Cette versatile déesse,
Se moque de tous nos projets:
Elle nous donne, la traîtresse,
Mille revers pour un succès.
A la girouette folâtre
On la compare assez souvent;
Mais elle est, sur tout au théâtre,
Prête à tourner au moindre vent.

ROSE.

Si cette folle divinité t'abandonne, il est quelqu'un qui ne t'abandonnera jamais.

Air : *Romance de Sophie.*

Si, poursuivant quelques suffrages,
Tu trouves peines et revers,
Loin du monde et de ses orages,
Mon cœur sera ton univers.
Auprès d'une sœur, d'une amie,
Sont le vrai bonheur et la paix,
Là, tous les momens de ta vie,
Seront marqués par des succès.

CHARLES.

Voici Georges qui revient de chez M. de Voltaire.

SCENE XIV.

ROSE, GEORGES, CHARLES.

CHARLES.

Tu as mis assez de temps pour faire ta commission.

GEORGES.

Ce n'est pas ma faute . . . Je suis arrivé comme on venait de se mettre à table.

ROSE.

Parce que tu te seras amusé en route.

GEORGES.

Attendez donc. Le maître de la maison qui a l'air d'un bon vivant, a dit, en me voyant, vaut mieux tard que jamais, et aussitôt il a ouvert le pâté, après m'avoir dit d'attendre un moment. Il est entré dans son cabinet où il est resté plus d'une grande demi-heure, et quand il en est sorti, tiens, me dit-il, en me donnant un écu pour boire, remets cette lettre à celui qui t'envoie.

CHARLES.

Tu as une lettre ? que ne le disais-tu donc ? Où est-elle ?

GEORGES.

La voici.

ROSE.

Je m'en empare. (*A Georges.*) C'est bon, retire toi.

GEORGES.

Y aura-t-il quelque chose à porter demain chez ce Monsieur là ? (*Il sort.*)

ROSE *a décacheté la lettre. Elle lit.*

« J'ai reçu, mon cher Favart, le pâté délicieux que » vous m'avez envoyé. Les excellentes choses qu'il con- » tenait, ont tellement excité mon appétit, que j'ai tout » dévoré, excepté cependant les vers charmans, mais peu » mérités, qui accompagnent votre envoi. J'y réponds à » la hâte, et je vous demande grace pour la réponse. »

Des vers, mon frère, é[illegible]ute.

Air : *En deux moitiés, dit-on le sort.*

Lorsque de ce tableau charmant
J'ai vu la grace enchanteresse,
Transporté par le sentiment,
Je me suis dit dans mon ivresse :
« L'auteur de cet aimable écrit,
» Qui dans tous les temps saura plaire,
» Faisait la Chercheuse d'Esprit,
» Et n'en cherchait pas pour la faire. »

CHARLES, *essuyant une larme.*

Donne moi cette lettre.

ROSE.

Non pas, s'il vous plaît ; elle ne me quittera plus.

GEORGES, *accourant.*

V'là un Monsieur tout doré qui descend de voiture, et qui demande M. Favart.

ROSE.

Je te laisse avec lui, et je vais rejoindre ma mère.

SCENE XV.

LE FINANCIER, CHARLES.

LE FINANCIER.

Pourrais-je parler à M. Favart, auteur de la pièce nouvelle ?

CHARLES, *étonné et embarrassé.*

Auteur de la pièce nouvelle ! . . . Oui . . . oui, Monsieur, je vais l'avertir.

LE FINANCIER.

Ne le dérangez pas, je l'attendrai.

CHARLES.

Point du tout, Monsieur ; vous allez le voir . . . . (*Avec timidité.*) Monsieur vient peut-être de l'Opéra-Comique ?

LE FINANCIER.

Dites, je vous prie, à M. Favart que c'est M. de la Popelinière, fermier-général, qui désire lui parler.

CHARLES.

Oui, monsieur. (*A part.*) Un fermier général ! que peut-il me vouloir ? allons nous mettre en état de le recevoir plus décemment. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

LE FINANCIER, *seul.*

Je brûle du desir de connaître l'auteur de la jolie pièce que l'on vient de représenter ; j'en suis encore enchanté ! Quelle grace ! quelle naïveté ! est-il croyable que ce soit

un pâtissier qui ait fait un pareil ouvrage ! S'il n'est pas heureux, je lui ferai du bien. Qu'il est doux d'avoir de la fortune, quand on trouve de telles occasions de la répandre! aimer, jouir, obliger sur tout, quel plus doux emploi de la vie?

Air : *S'il est vrai que d'être deux.* (De Boyeldieu.)

Quand mes jours seront tissus
Par la froide indifférence,
Quand mon cœur ne battra plus
Au doux mot de bienfaisance,
Au monde ainsi qu'aux amours,
Je veux dire adieu pour toujours.

SCENE XVII.

M. FAVART, LE FINANCIER.

M. FAVART, *arrive, en fredonnant un refrain de la Chercheuse d'Esprit.*

Ah ! monsieur, mille pardons, je n'avais pas l'honneur de vous voir.

LE FINANCIER.

Est-ce à M. Favart que j'ai l'avantage de parler ?

M. FAVART.

A lui-même, monsieur.

LE FINANCIER.

Ma visite un peu brusque vous surprendra peut-être ; mais je n'ai pu résister au désir de vous faire mon compliment sincère.

M. FAVART.

A moi, monsieur! par où ai-je pu mériter?

LE FINANCIER.

Votre ouvrage est charmant. (*A part.*) On me l'avait dit plus jeune.

M. FAVART.

Mon ouvrage ! (*A part.*) Est-ce de ma chanson qu'il veut parler? (*Haut.*) Cela ne vaut pas la peine. . . . . .

LE FINANCIER.

Que dites-vous ? votre pièce se jouera encore dans plusieurs siècles, et sera toujours vue avec le même intérêt.

M. FAVART, *étonné.*

Ma pièce !

LE FINANCIER.

Oui, votre pièce que je viens d'applaudir, de tout mon cœur, à l'Opéra-Comique.

M. FAVART.

En voici bien d'une autre ! monsieur, vous êtes dans l'erreur.

LE FINANCIER.

Non, non : je suis bien instruit. . . . je sais d'ailleurs que ce n'est ni votre premier ouvrage, ni votre premier succès.

M. FAVART.

Je puis vous assurer. . . .

LE FINANCIER.

Quelle obstination !

Air *du Vaud. de la Danse Interrompue.*

Qu'un mince auteur, redoutant la critique,
Ait le projet de se faire oublier,
Assez souvent, sa muse peu comique,
Devrait garder le secret tout entier :
Mais que Favart de mystère se pique,
L'œuvre toujours trahira l'ouvrier.

M. FAVART

Dans mon métier, de talent je me pique,
Et je le dis sans me faire prier,
L'incognito ne vaut rien en boutique,
Dans mon secret je mets tout le quartier ;
Il vole, il va de pratique en pratique,
Et l'œuvre ainsi fait vivre l'ouvrier.

LE FINANCIER.

Vous cherchez à me donner le change : au fait, mes éloges à moi, ne sont pas stériles, j'applaudis au talent et j'aime à l'encourager, ma fortune et ma place, me mettent à même de vous rendre quelques services.

M. FAVART.

C'est trop de bonté, monsieur ; d'abord je n'ai besoin de rien, ensuite je ne dois rien accepter de ce que vous offrez à l'auteur de la pièce nouvelle.

LE FINANCIER.

Quoi ! vous n'avouez pas encore ?

M. FAVART.

Je sors comme vous de l'Opéra-Comique, enchanté de la pièce, et fâché contre l'auteur, qui malgré le vœu du parterre, a voulu garder l'anonyme.

LE FINANCIER.

J'espère qu'il ne le gardera pas plus long-temps, avec moi. (*mystérieusement*) Je tiens son nom du directeur lui-même, qui me l'a confié sous le secret.

M. FAVART.

Il y a du quiproquo dans tout ceci, et les billets de ce matin. . . . Ma foi, je n'y comprends plus rien.

SCENE XVIII.

M. FAVART, LE FINANCIER, CHARLES *habillé, entre assez vite.*

CHARLES.

Ah ! ciel mon père !

LE FINANCIER.

N'est-ce que cela, monsieur? J'ajoute cinq cents louis, aux mille écus de Charles, et je vous demande votre consentement, comme une grâce dont je vous aurai une obligation personnelle.

AUGUSTE et ROSE, *au financier.*

Comment reconnaître jamais? . . .

LE FINANCIER.

Point de remercimens. (*à M. Perrault.*) Je me charge en outre de placer avantageusement monsieur votre fils.

M. FAVART, *à M. Perrault.*

Qu'as-tu à répondre à cela?

M. PERRAULT.

Rien.

M. FAVART.

Vivat! pour finir dignement la journée, on soupe ici. (*Au financier.*) Monsieur. . . .

LE FINANCIER.

Vous n'osez me prier, moi je m'invite. (*Montrant Charles.*) Et voilà le saint du jour.

VAUDEVILLE.

Air *de* M. *Doche.*

Esprit sans art,
Grâce sans fard,
Douce et fine saillie,
Gaîté naïve de Favart,
Voilà, voilà la comédie.

CHARLES.

Doux prix de mes premiers essais,
A plus d'un cœur tu rends la paix.
Fleur modeste, et pour moi bien chère,
Malgré les plus simples attraits,
Pour tous les heureux que tu fais,
Des fleurs tu deviens la première.

TOUS.

Esprit sans art, etc.

M. FAVART.

Te voilà donc auteur fameux,
Mais le succès est-il douteux,
Lorsque l'on sort de bonne souche.
Imite-moi, je le soutiens,
Tes ouvrages comme les miens,
Seront un jour dans chaque bouche.

TOUS.

Esprit sans art, etc.

ROSE, *au Public.*

A la nature, à l'amitié,
Ce faible ouvrage est dédié;
Grace pour une bagatelle,
Notre bonheur sera complet,
Si du feu dont Favart brûlait,
Vous y trouvez une étincelle.

TOUS.

Esprit sans art

Rougemont, Michel Nicolas Balisson de

LE SALON

RUE DU COQ,

FOLIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

Par MM. DE ROUGEMONT, ET D***.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 9 *Novembre* 1808.

.....

Prix : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

nigre ceux qui n'ont que du talent. Ah! tu appelles cela sans couleur ! La critique la plus méchante.

LE deuxième COLPORTEUR.

Dis-donc la plus méchante critique.

Air *du Vaud. des Amours d'Eté.*

Chaque passant le matin
Dédaigne d'en faire emplette,
Malgré son titre malin,
On laisse-là son arlequin.

LE premier COLPORTEUR.

Et ton pauvre observateur
A beau braquer sa lorgnette,
Malgré son coup-d'œil flatteur,
Il ne voit pas d'amateur.

LE deuxième COLPORTEUR.

Cela n'est pas étonnant,
Mon ouvrage est trop honnête,
Plus un critique est méchant,
Plus il se vend aisément.

ENSEMBLE.

Plus un critique, etc.

SCENE II.

SAINVILLE, les deux COLPORTEURS.

SAINVILLE.

Voilà dix heures, et Cécile qui m'avait promis une réponse !

LE deuxième COLPORTEUR.

Monsieur, voulez-vous l'Observateur.

SAINVILLE.

Non... (*A lui même.*) Je ne la vois pas... Et ce Lafleur, absent depuis trois jours, qui m'abandonne au moment où j'ai le plus grand besoin de lui.

LE premier COLPORTEUR, *à Sainville.*

Arlequin au *Muséum*, la critique des plus beaux tableaux en vaudeville.

SAINVILLE.

Air *du Pas redoublé.*

Pour dieu, messieurs, laissez-moi donc,
Avec votre critique,
A peine ouvre-t-on le salon,
Qu'elle est déja publique :
Or, sans voir, comment expliquer,
Juger ce qu'on expose.

LE premier COLPORTEUR.

Monsieur, juger ou critiquer
N'est pas la même chose.

SAINVILLE.

Oui, la critique es[t]

LE premier COLPORTEUR.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Ne fais pas tant l'renchéri,
J'trouverons d'autres pratiques,
Et bien des gens, dieu merci,
Saurons apprécier nos critiques,
Y accourez tous, y accourez tous,
Nos critiques valent deux sous.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

SAINVILLE.

A quoi tient le bonheur, j'aime Cécile, elle m'aime, et son oncle s'oppose à nos vœux.

SCENE IV.

SAINVILLE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Je me doutais bien que M. Sainville était à roder auprès de la maison de M. Robert.

SAINVILLE.

Enfin te voilà.

LAFLEUR.

Oui, Monsieur.

SAINVILLE.

Tu mets trois jours, pour faire dix lieues.

LAFLEUR.

Ce n'est pas ma faute, monsieur, j'ai pris la diligence.

SAINVILLE.

Eh! bien mon rival?

LAFLEUR.

Il est à Paris.

SAINVILLE.

A Paris!

LAFLEUR.

Oui, Monsieur, à vingt pas de chez M. Robert.

SAINVILLE.

Et s'il allait y venir!

LAFLEUR.

Rassurez-vous, Monsieur, il est cloué.

SAINVILLE.

Cloué!

LAFLEUR.

Au salon.

SAINVILLE.

Explique-toi.

LAFLEUR.

Profitant de la permission que vous m'aviez donnée, je partis il y a trois jours pour Saint-Germain; j'avais

terminé mes affaires, et j'allais revenir pour m'occuper des vôtres, lorsqu'une diligence arrive à l'auberge où j'étais. Un ressort cassé exigeait quelques heures de travail. Les voyageurs descendent, l'un deux me frappe... par la tournure la plus grotesque... On nomme M. Moutonet.

SAINVILLE.

Mon rival!

LAFLEUR.

Lui-même! je m'en empare aussitôt, je le promène dans le parc et dans la forêt de Saint-Germain, tant et si bien, qu'à son retour, la diligence était raccommodée et partie. Grande fureur de notre provincial; mais la faim le pressait; il se met à table et tandis qu'il dévore ce qu'on lui sert, je vais chercher le meilleur ou le moins mauvais peintre de l'endroit; je fais peindre M. Moutonet dans son burlesque équipage; je mets son nom au bas du tableau, je le porte chez un peintre de vos amis qui l'a retouché, et mis au salon, où il figure avec beaucoup d'avantage.

Air *de l'Opéra-Comique.*

Sur ma foi votre homme est frappant,
C'est son maintien plein de bêtise,
On croirait tant il est parlant,
Qu'il va vous dire une sottise.
Son portrait vous donne vraiment
Des raisons de ne le plus craindre,
C'est à vous, monsieur, maintenant,
A l'achever de peindre.

SAINVILLE.

Mais à quoi peut servir ce portrait?

LAFLEUR.

A quoi? 1°. A vous faire connaître parfaitement votre rival: 2°. L'oncle de votre maîtresse est fou de peinture, il ne manquera pas d'aller au salon...

SAINVILLE.

Sans doute.

LAFLEUR

Il y verra tout le monde rire du portrait de son futur neveu.

SAINVILLE.

A merveille.

LAFLEUR.

Il ne pourra s'empêcher d'en rire lui-même.

SAINVILLE.

C'est juste.

LAFLEUR.

Eh! que sait-on; la mine grotesque du personnage, le ridicule que ce portrait jettera sur lui, tout cela peut conduire M. Robert à des réflexions très-morales sur le danger de marier une jolie fille à un sot.

SAINVILLE.

Ah ! mon cher Lafleur, je te dois mon bonheur.

LAFLEUR.

Ah ! Monsieur, je crois que vous me devez encore autre chose.

SAINVILLE.

Sois tranquille, le lendemain de mon mariage avec Cécile...

LAFLEUR.

J'entends : monsieur veut confondre nos intérêts afin de doubler mon zèle. Eh ! bien, monsieur, puisque votre bonheur, et mes gages en dépendent, vous épouserez votre maîtresse.

SAINVILLE.

Comment t'y prendras-tu ?

LAFLEUR.

Je n'en sais rien, monsieur, tout cela dépend du lieu, de l'heure à laquelle je trouverai votre rival, des circonstances qui amèneront notre rencontre, et surtout des fonds que vous allez mettre à ma disposition pour cette louable entreprise.

SAINVILLE.

Paix ! j'apperçois M. Robert.

SCÈNE V.

ROBERT, SAINVILLE, LAFLEUR.

ROBERT, *à la cantonade.*

Oui, ma bonne amie, mets l'adresse, et apporte-moi la lettre, je t'attends chez Martinet.

SAINVILLE.

Je vais la voir.

ROBERT, *à part.*

Oui, ce jeune Sainville est très-aimable.

LAFLEUR.

Voilà un oncle bien poli.

ROBERT.

C'est pour cela qu'il faut lui donner son congé.

SAINVILLE.

Eh ! quoi, monsieur ?

ROBERT.

Parbleu, mon ami, je suis enchanté que tu te sois trouvé là, tu es un fort joli garçon, je te crois du talent, de la conduite . . .

SAINVILLE.

Monsieur . . .

ROBERT.

Air : *Appelé par le Dieu.*

Je te crois comme les amans,
Peu d'argent, beaucoup de tendresse,
Mais malgré tous ces dons charmans,
Il faut renoncer à ma nièce.

SAINVILLE.

Moi, renoncer à la chérir,
Lorsqu'à mes vœux elle est sensible,
Ah ! je ne puis vous obéir,
Quand vous ordonnez l'impossible.

ROBERT.

Ta, ta, ta .. D'abord j'ai donné ma parole à mon ami.

SAINVILLE.

Cécile m'a donné son cœur.

ROBERT.

J'attends à chaque instant son fils, jeune homme de la tournure la plus avantageuse... à ce que me mande son père.

LAFLEUR.

Un sot, ou un fat.

ROBERT.

L'un et l'autre méritent des égards. Ils sont riches, je leur dois mille écus depuis environs dix ans, pour lesquels ils me tourmentent comme si c'était une dette d'hier, je ne puis les payer; tu ne peux me prêter cet argent ? . . .

LAFLEUR.

Faut-il que mon maître soit peintre !

ROBERT.

Il faut donc, mon ami, te résoudre à perdre Cécile.

SAINVILLE.

Mais, M. Robert, je suis jeune, j'ai exposé au salon deux tableaux d'histoire qui peuvent me faire honneur, et me procurer . . .

ROBERT.

Si tu faisais des portraits, je croirais à ta fortune, mais des tableaux d'histoire . . .

LAFLEUR.

Je vous le disais bien, monsieur, des portraits, on les embellit, cela flatte, et on vous paye . . .

SAINVILLE.

Ma carrière est trop belle à parcourir pour en choisir une autre.

Air *du Vaudeville de Chaulieu.*

Monsieur, nos grands peintres d'histoire,
En rappelant tous nos succès,
Savent associer leur gloire,
A celle des héros Français.

La peinture et la poésie,
Se disputent le même honneur,
Grace à leurs travaux, le génie
Immortalise la valeur.

ROBERT.

C'est à merveille, mais par malheur j'ai besoin de mille écus; M. Moutonet arrive ce soir, et je marie Cécile demain.

SCENE VI.

Les Mêmes, CÉCILE *sortant de la maison.*

CECILE.

Mon oncle, voici la lettre.. Ciel! Sainville.

ROBERT.

Tu n'iras pas loin pour la remettre à son adresse.

SAINVILLE.

Qu'est-ce à dire?

ROBERT.

C'est un billet que je l'ai forcée de t'écrire pour te prouver qu'elle renonce à toi volontairement.

SAINVILLE

Se peut-il?

CECILE.

Air : *Souvent la nuit.*

Cette lettre que j'ai tracée,
Renferme le vœu de mon cœur,
Conformez-vous à ma pensée,
Entre vos mains est mon bonheur.
Mais pour adoucir la tristesse,
D'un cœur dont les vœux sont déçus,
Voyez d'un côté mes refus,
Voyez de l'autre ma tendresse.

ROBERT.

Prends, lis, et sur-tout conforme-toi aux intentions de ma nièce.

SAINVILLE, *lisant.*

« Si vous m'aimez réellement cherchez à vous guérir de votre amour et non pas
» à me délivrer du lien qui va m'enchaîner et dont on ne me fera sortir que
» malgré moi. Je renoncerai plutôt à la vie que de désobéir à mon oncle.
» Renoncer à vous, c'est mon devoir. Mon cœur doit être à l'époux qu'il m'a choisi.
» Faites bien attention à ma lettre, louez la conduite que j'ai tenue
» et comptez sur la fermeté de
CECILE.

ROBERT.

Vous voyez.

SAINVILLE.

Je m'y perds.

LAFLEUR.

O femmes!

SAINVILLE.

Et c'est à moi que vous écrivez ainsi.

CECILE.

Relisez ma lettre, faites-y attention, elle vous en dira plus...

ROBERT.

Que Cécile n'oserait t'en dire. Tu le vois mon ami, ma nièce est raisonnable, elle te préfère à l'univers entier; mais elle accepte l'époux que je lui ai choisi.. Adieu, nous allons au salon, je te promets d'admirer tes tableaux. (*Ils parlent.*)

SCENE VII.

SAINVILLE, LAFLEUR.

SAINVILLE.

La perfide! l'ingrate!

LAFLEUR.

Ma foi, Monsieur, ce n'etait pas la peine de faire peindre votre rival.

SAINVILLE.

Quelle lettre!

LAFLEUR.

Oui, elle est un peu sèche; mais c'est l'oncle qui l'a fait écrire, et ces oncles ne se connaissent guère en lettres d'amour.

SAINVILLE.

Elle aurait pu y glisser quelques mots..

LAFLEUR.

Ils y sont peut-être, Monsieur.

SAINVILLE.

N'as-tu pas entendu?

LAFLEUR.

Monsieur, une lettre comme celle là, ne saurait trop se relire, et peut-être n'avez-vous pas pesé toutes les expressions. Permettez, Monsieur. . .

SAINVILLE.

C'est inutile.

LAFLEUR, *prenant la lettre.*

Il est possible.

SAINVILLE, *la retirant.*

Non.

LAFLEUR.

Un instant.

SAINVILLE.

Laisse.

LAFLEUR, *à qui la moitié de la lettre reste dans la main.*

Ma foi, monsieur, je lirai toujours la moitié : « si vous » m'aimez veritablement, cherchez à me délivrer du lien » qui va m'enchaîner malgré moi . . .

SAINVILLE,

Que dis-tu ?

LAFLEUR.

Je n'ai jamais vu de congé dans ce style.

SAINVILLE, *reprenant la lettre.*

« Je renoncerai plutôt à la vie que de renoncer à vous ; » c'est mon devoir. Faites bien attention à ma lettre. » Comptez sur la fermeté de Cécile »

LAFLEUR.

Voilà qui est positif.

SAINVILLE.

Et moi qui l'accusais . . .

LAFLEUR.

Et l'oncle qui vous a bien recommandé d'obéir à sa nièce.

Air *de la Croisée.*

Les avez-vous bien retenus,
Ces termes de votre maîtresse,
Voyez d'un côté mes refus,
Voyez de l'autre ma tendresse.

SAINVILLE.

Pouvais-je m'attendre à cela?

LAFLEUR.

Son style est rempli de finesse,
Ah ! monsieur, cette lettre-là
Ne manque pas d'adresse. (*bis.*)

SAINVILLE.

Faut-il s'en étonner ?

Air *de* M. *Guillaume.*

Le joli Dieu, qu'à Cythère on encense,
Fils de Vénus, créateur du plaisir,
Dissipe aisément l'ignorance,
Et nous instruit par le désir.
De son flambeau, la clarté pure et vive,
Eclaire une belle, soudain,
Et dans son cœur, lorsque l'amour arrive,
L'esprit est en chemin.

LAFLEUR.

Monsieur, l'esprit est arrivé.

SAINVILLE.

Quelle rûse !

LAFLEUR.

Diabolique.

SAINVILLE.

Charmante.

LAFLEUR.

Non pas pour le futur.

SAINVILLE

Je cours au salon. Un coup d'œil instruira Cécile du succès de sa lettre. Je te rejoins ensuite pour nous concerter sur les moyens de l'enlever. . . .

LAFLEUR.

De l'enlever ?...

SAINVILLE.

A M. Moutonet ! (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LAFLEUR, plusieurs CURIEUX *à la boutiq. de Martinet.*

LAFLEUR.

Me voilà dans mon centre. Un rival à tromper, une maîtresse à enlever, un mariage à rompre. Vivat, du mouvement, de l'intrigue, point d'argent ; mais de la gloire, c'est un tourbillon qui m'entraîne.

SCENE IX.

Les Mêmes, MOUTONET.

MOUTONET, *lisant au coin de la rue.*

Rue du Coq ; c'est çà... n°. 8... c'est là-bas... Que le diable emporte Paris, ses rues, ses embarras. On n'a pas plus d'égards pour un jeune homme qui vient se marier. Ah ! dans le Perche, ce n'est pas comme çà : Nogent-le-Rotrou n'est pas si grand que Paris, mais il y a bien plus d'ordre et de politesse.

LAFLEUR, *à part.*

C'est lui, observons-le. . .

MOUTONET.

Frappons bien vîte chez M. Robert. (*Il frappe.*)

SCENE X.

Les Mêmes, THERESE.

THERESE, *ouvrant la porte.*

Que demandez-vous, Monsieur ?

MOUTONET.

M. Robert.

THERESE, *refermant la porte.*

Il est sorti.

MOUTONET.

Diable, il doit m'attendre. (*Il frappe.*) Et sa nièce y est-elle ?

THERESE, *ouvrant.*

Elle est à l'exposition des tableaux.

MOUTONET.

Où est-ce çà l'exposition des tableaux ? Je vais aller l'y trouver.

THERESE.

Tout près d'ici, en face, devant vous; vous verrez beaucoup de monde. (*Elle ferme la porte.*)

SCENE XI.

LAFLEUR, MOUTONET, FOULE DE CURIEUX *devant la porte de Martinet.*

MOUTONET.

Tout près d'ici, en face, beaucoup de monde.

LAFLEUR, *à part.*

Il est temps de l'arrêter.

MOUTONET.

Pourriez-vous m'indiquer ?

LAFLEUR.

Eh ! je ne me trompe pas, c'est vous, M. Moutonet ?

MOUTONET.

Ah ! ah ! c'est vous qui m'avez fait l'amitié de me promener à Saint-Germain-en-Laye.

LAFLEUR.

Oui, Monsieur, prêt à recommencer ici, pour peu que cela vous soit agréable.

MOUTONET.

Ma foi non, je suis las. Figurez-vous que depuis que je suis arrivé, mon voyage n'a été que d'accidens.

Air *de Contredanse.*

Mon cher, à peine arrêtés,
La foule s'approche
Du coche,
Cernés de tous les *côtés*,
Nous voilà heurtés,
Culbutés.
Un gros homme à moi s'accroche,
S'empare de ma sacoche,
Et veut, de peur d'anicroche,
Me mettre dans mon chemin.
Je le suis; j'ai soin soudain
De fermer fort à temps ma poche,
Car en y mettant la main,
J'y trouve celle du voisin.
A marcher je continue;
Mais bon dieu quelle cohue !
Au détour de chaque rue,

Je me crois prêt à périr.
Pour m'enfuir,
Je veux courir,
Un grand ruisseau s'offre à ma vue,
J'essaye à le traverser,
Un lourdeau vient m'y renverser.
Je me relève et m'essuie ;
Mais hélas ! point de repos,
Survient une forte pluie,
Qui me perce jusqu'aux os ;
J'arrive mort à moitié.
Mais contre Paris je murmure,
D'y voir maint sot en voiture,
Lorsque moi, je suis à pié.

LAFLEUR.

Fort bien, et vous allez chez M. Robert ?

MOUTONET.

J'en sors.

LAFLEUR.

Je parie que je sais ce qui vous y amène.

MOUTONET.

Bah !

LAFLEUR.

Vous allez vous marier.

MOUTONET.

Oui.

LAFLEUR.

Avec sa nièce.

MOUTONET.

Juste.

LAFLEUR.

Vous connaissez beaucoup M. Robert ?

MOUTONET.

Par correspondance. Je n'ai jamais vu de lui que sa signature.

LAFLEUR.

Vous lui devez de l'argent ?

MOUTONET.

Point du tout ; c'est lui qui en doit à mon papa. Mille écus en or.

LAFLEUR.

Diable ! c'est une somme.

MOUTONET.

Je crois bien. Mon père le tourmentait depuis long-temps M. Robert lui a proposé un arrangement. Il a une jolie nièce qui doit avoir de la fortune. Il la lui a offerte pour moi Ma foi, je ne me souciais pas trop de me marier ; dans le Perche nous n'avons que de grandes femmes . . . Et puis j'ai eu envie de voir Paris, qui est renommé pour le beau sexe. Je prends la voiture, nous

partons ; j'arrive, j'épouse la demoiselle, et je fais rembourser à mon père l'argent qui lui est dû.

LAFLEUR.

Prenez-y garde, Monsieur.

Air *du Ballet des Pierrots.*

Le mariage est comme une isle,
Dont l'aspect est délicieux,
L'abord nous en semble facile,
Le séjour en est dangereux.
Les étrangers livrent la guerre,
Pour pénétrer dans le pays ;
Mais les habitans, au contraire,
Voudraient bien en être sortis.

MOUTONET.

Oh ! moi je suis tranquille, j'ai tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'une femme.

LAFLEUR.

Mademoiselle Robert mérite tant d'être heureuse.

MOUTONET.

Elle le sera, mon ami ; la famille des Moutonet est renommée pour la douceur de caractère.

LAFLEUR.

C'est une fille pleine d'esprit, de grâces, de sagesse ; elle n'a qu'un défaut.

MOUTONET.

Lequel ?

LAFLEUR.

C'est d'être folle. . . .

MOUTONET.

Comment folle !..

LAFLEUR.

Oui, Monsieur, folle des beaux-arts, de la musique, de la danse, de la peinture.

MOUTONET.

Ah ! c'est cela qu'elle est allée à l'exposition des tableaux.

LAFLEUR.

Vous n'y avez pas été ?

MOUTONET.

J'y allais quand vous m'avez rencontré.

LAFLEUR.

Je ne vous demande pas si vous êtes connaisseur.

MOUTONET.

Je le suis sans l'être, parce que, voyez-vous, je n'ai jamais vu de peinture à Nogent-le-Rotrou, si ce n'est les enseignes des Auberges, qui sont ma foi...

LAFLEUR, *à part.*

A merveille. (*Haut.*) Et savez-vous le chemin ?

MOUTONET.

Pardine !.. On m'a dit chez M. Robert, tout droit... en

face. Vous verrez beaucoup de monde et je crois que cela doit être. . . . .

LAFLEUR, *lui montrant la boutique de Martinet.*

Tenez, là, devant vous.

MOUTONET, *s'avançant.*

Oui, je vois de la couleur, des tableaux, à travers la foule; j'apperçois des personnages. C'est là, mon ami, c'est là, venez avec moi, je ne suis pas de Paris, vous m'expliquerez les sujets,

LAFLEUR.

Volontiers... je m'attache à vous.

MOUTONET.

Que d'obligations! Si jamais vous venez à Nogent-le-Rotrou? . . .

LAFLEUR.

Vous m'y verrez.

SCENE XII.

Les Mêmes SAINVILLE, CECILE.

SAINVILLE, *a Cécile*

Le hasard nous sert à merveille; je viens de voir votre oncle s'arrêter.. Il cause peinture avec un musicien.

MOUTONET, *a Lafleur.*

Ce tableau?

LAFLEUR.

C'est le couronnement.

MOUTONET.

Ah! ah! . . .

CECILE.

Cher Sainville, ma mère vous avait choisi pour mon époux; mais mon oncle!

SAINVILLE.

J'empêcherai qu'il ne vous sacrifie à un imbécille.

MOUTONET, *parlant du tabl eau.*

C'est fort bien fait.

LAFLEUR, *à Sainville.*

Paix, monsieur, il est là.

SAINVILLE.

Où donc?

LAFLEUR.

Remarquez bien, (*A Sainville.*) chez Martinet. Il se croit au salon.

SAINVILLE.

La bonne folie.

CECILE.

Son portrait est bien ressemblant.

MOUTONET.

Quel est cet autre sujet ?

LAFLEUR.

Le mariage mal-assorti.

CECILE.

Comment l'éloigner ?

SAINVILLE.

En lui cherchant querelle.

LAFLEUR, *à Sainville.*

Mauvais dessein.

MOUTONET, *parlant de tableaux.*

Oui, les couleurs sont pâles . . .

SAINVILLE.

Vous savez à quel point je vous aime.

MOUTONET.

Cela passera au bout de huit jours.

SAINVILLE.

Je ne puis me résoudre à vous perdre.

LAFLEUR.

Regardez-bien tous ces portraits d'acteurs dans les rôles qu'ils jouent.

CECILE.

J'approuve d'avance tous les moyens que vous mettrez en usage, pour m'empêcher d'épouser M. Moutonet.

MOUTONET.

Nommez-moi donc les pièces, les acteurs.

SAINVILLE.

Comment tromper votre oncle ?

CECILE

Air : *La Maison de M. Vautour.*

Il est rusé,

SAINVILLE.

Moi bien épris.

LAFLEUR.

Ici c'est ruse contre ruse.

CECILE.

Votre rival.

LAFLEUR.

M. Beaufils,
C'est un sot qu'un amant abuse.

SAINVILLE.

J'en veux triompher en ce jour,

MOUTONET.

Et celui-ci ?

LAFLEUR.

C'est Roxelane

MOUTONET.

Celui-là ?

LAFLEUR.

C'est M. Vautour,
Auprès duquel on voit un âne.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

vous montrer le portrait de mademoiselle Robert, mais sous le plus grand secret.

MOUTONET.

Comment est-ce qu'il y aurait du mystère ?

LAFLEUR.

Il est là.

MOUTONET:

Oui, l'on m'avait bien dit qu'elle était au salon, mais je ne savais pas que ce fût en peinture; c'est peut-être cette jolie brune . . .

LAFLEUR.

Du tout. Vous voyez bien cette femme en déshabillé jaune.

MOUTONET.

Avec un jeune homme à ses genoux.

LAFLEUR.

Eh bien...

MOUTONET.

Eh bien?

LAFLEUR.

C'est elle.

MOUTONET.

Mademoiselle Robert.

LAFLEUR.

Autrefois.

MOUTONET.

Comment, est-ce qu'elle aurait été . . .

LAFLEUR.

Mariée ? Oui.

MOUTONET.

Allons donc, c'est une plaisanterie.

LAFLEUR.

Interrogez ces Messieurs.

MOUTONET.

Comment, Messieurs, cette demoiselle est une dame ?

UN FLANEUR.

Oui, Monsieur, Madame Denis.

MOUTONET.

Elle a été mariée.

LE FLANEUR.

A Saint-Germain-l'Auxerrois, tout le monde sait cela.

MOUTONET.

Elle est donc veuve ?

LAFLEUR.

Sans doute.

MOUTONET.

Ah! mon papa, quel voyage m'avez-vous fait entreprendre. Je n'en reviens pas.

LAFLEUR.

Je vous avais exposé les dangers de cet hymen, je vous disais ce matin :

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Que la prudence vous arrête
Au milieu de votre chemin,
Il faut avoir bien de la tête,
Pour porter le joug de l'hymen.
Les soins, les tracas du ménage,
Augmentent à chaque moment,
Car c'est surtout en mariage
Que les dangers vont en croissant.

MOUTONET.

Laide, vieille et veuve ! Il ne nous avait pas écrit cela. Je veux parler à M. Robert; on m'avait dit qu'il était à l'exposition.

LAFLEUR.

Il n'y est point ; mais allons à la sculpture, nous l'y trouverons peut-être.

Air *du Vaud. de Gilles en Deuil.*

MOUTONET.

Allons trouver cette perfide,
Et ce correspondant trompeur,
Qui, d'un homme doux et timide,
Ont voulu surprendre le cœur.

Moi qui me faisais une fête,
De former d'aussi jolis nœuds.
Ah ! quand on aime on est si bête !

LAFLEUR.

Vous êtes donc bien amoureux.

ENSEMBLE.

Allons trouver, etc.

SCENE XIV.

LE BLANC, LE NOIR.

LE BLANC.

Admirable, Monsieur !

LE NOIR.

Détestable, Monsieur !

LE BLANC.

Des tableaux d'une beauté !

LE NOIR.

Oui, du bleu, du blanc, du rouge, du vert, du gris, du jaune, une muraille qui ressemble à un habit d'arlequin.

LE BLANC.

Vous êtes d'une sévérité...

LE NOIR.

Vous êtes d'une indulgence...

LE BLANC.

Air *de la Mullin.*

De critiquer chaque tableau,
Loin d'avoir la sotte manie,
J'avouerai qu'au salon nouveau,
J'en ai trouvé plus d'un fort beau.
D'un roi de gaillarde vie,
J'aime le festin joyeux,
Et de la triste Marie,
Les longs et touchans adieux.
Le départ de nos jeunes gens,
Fiers de s'armer pour leur patrie;
Les hauts faits de nos conquérans
Et les portraits de nos savans;
Et ce roi dont le génie,
Aussi grand que ses succès,
De la valeur ennemie,
A récompensé l'excès.
Et ce vrai chevalier, sans peur,
Refusant avec modestie
Les dons que l'aimable pudeur,
Vient offrir a son défenseur.
Et la lutte singulière,
Où nous voyons qu'autrefois,
Henri VIII, roi d'Angleterre,
Fut terrassé par François.
Trait heureux, s'il en fût jamais,
Et qui prouve a l'Europe entière,
Que dans tous les temps, les Anglais,
Furent vaincus par les Français.

LE NOIR.

Vous ne citez que des peintres français, et vous vous dites connaisseur?

LE BLANC.

Quoi! vous n'admirez pas...

LE NOIR.

J'admire les Téniers, les Rembrant, les Michel-Ange, l'Italie, Monsieur, l'Italie, je ne sors pas de là

LE BLANC.

Ha! Monsieur, quelle ressemblance dans les portraits! quel ton, quelle vigueur dans les tableaux! quelles grâces dans ces dessins de fleurs et de fruits!

LE NOIR.

Oh! je sais que sur vos fruits il n'y a pas de quoi mordre.

LE BLANC.

Quelle fraîcheur dans le coloris! quelle adresse dans le choix des sujets! quel art dans les points de vue, dans les lointains.

SCENE XV.

Les Mêmes, MOUTONET.

MOUTONET.

Cette femme ne me sort pas de la tête, voyons donc encore ?

LE BLANC.

Monsieur, le salon de cette année est beau, très-beau, je le soutiens, et ce n'est qu'en France que l'on peut trouver une réunion d'artistes aussi célèbres.

MOUTONET.

Ah! ah! une dispute. (*Il s'approche.*)

LE NOIR.

Parbleu, vous me feriez donner au diable, tenez, je parie que je trouve vingt personnes de mon avis.

LE BLANC.

Des méchans ou des sots.

LE NOIR.

Voilà, monsieur qui nous écoute, et qui m'a l'air d'un étranger, je gage qu'il dira comme moi, n'est-ce pas, monsieur ?

MOUTONET, *saluant.*

Oui, monsieur.

LE NOIR.

J'en étais sûr.

LE BLANC.

Comment vous ne trouvez pas le salon admirable ?

MOUTONET.

Si monsieur.

LE BLANC.

A la bonne heure.

LE NOIR.

Et quels tableaux y avez-vous vu ?

MOUTONET.

On m'en a fait voir de toutes les couleurs.

LE NOIR.

Celui du Couronnement.

MOUTONET.

Très-beau ; mais . . .

LE NOIR, *enchanté.*

Mais... Achevez.

MOUTONET.

Il est trop petit.

LE NOIR.

Trop petit, de quelle grandeur vous les faut-il donc ?

LE BLANC.

Oser critiquer un chef-d'œuvre.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Alexandre par ses exploits,
Du monde entier conquit l'hommage,
Appelle, du plus grand des rois,
A su nous retracer l'image.
Grace au génie, a la valeur,
Que notre siècle a vu paraître,
Alexandre trouve un vainqueur,
Appelle a rencontré son maître.

SCENE XVI.

Les mêmes, ROBERT.

ROBERT.

C'est affreux... c'est abominable !...

LE NOIR.

Je savais bien que je trouverais quelqu'un de mon avis.

LE BLANC.

Monsieur, vient du salon ?

ROBERT.

Oui, Monsieur,

LE NOIR.

Et vous le trouvez...

ROBERT.

Superbe.

LE NOIR.

Qu'est-ce que vous parliez donc de détestable ?

ROBERT.

C'est un tour affreux ! Imaginez que je marie ma nièce à un jeune homme qui doit arriver incessamment à Paris ; un peintre qui faisait la cour à Cécile s'est avisé d'écrire au bas du portrait d'un homme sot, laid et ridicule, le nom de son rival, et de l'exposer au salon.

MOUTONET.

Tiens, que c'est drôle.

ROBERT.

Air : *L'avez-vous vu ?*

L'avez-vous vu ce beau
Tableau ?

LE BLANC.

Qui, moi, non, je vous jure.

ROBERT.

C'est celui d'un sot,
D'un nigaud,
Tracé d'après nature.

LE BLANC.

Vîte au salon, messieurs courrons,
Nous le verrons,
Nous en rirons.

LE NOIR.

Voir un benêt,
Morbleu ce n'est
Pas rare, je vous jure,
Car même là,
On en verra,
Autrement qu'en peinture.

TOUS, *en sortant.*

Car même là,
On en verra, etc.

SCENE XVII.

ROBERT, MOUTONET, CÉCILE.

MOUTONET.

Comment, Monsieur, il est vrai que l'on a mis au salon le portrait d'un jeune homme...

ROBERT, *voyant Moutonet.*

Eh ! mais, voilà l'original.

MOUTONET.

Qu'appelez-vous original ?

ROBERT.

Parbleu la rencontre est singulière. Cécile, Cécile.

CECILE.

J'y vais, mon oncle.

MOUTONET.

Ces gens là sont fous, ou je suis une bête . . .

ROBERT.

Unique, en vérité, unique. Tiens, ma nièce, vois donc ce Monsieur que Sainville a peint ou fait peindre sous le nom de ton futur.

CECILE.

Ah, la bonne figure. (*Ils rient.*)

MOUTONET.

Ah çà, Monsieur et Madame, avez-vous fini ? Sachez que la civilité n'est pas de rire au nez d'un étranger qu'on ne connait pas, et que je me plaindrai à M. Robert.

ROBERT.

A moi ?

MOUTONET.

Non, à mon oncle futur.

ROBERT.

Ah ! je vois ce que c'est ; tu me disais bien que Sainville était rusé ; je parie que Monsieur se nomme Moutonet.

MOUTONET.

Pour vous servir.

ROBERT.

Vous arrivez du Perche ?

MOUTONET.

Tout droit.

ROBERT.

Et vous venez épouser Mademoiselle Robert ?

MOUTONET.

Tout juste.

ROBERT.

Charmant, charmant. Ah ! M. Sainville, vous croyez m'attrapper. Vous pensez, parce que vous avez mis au salon le portrait d'un original avec le nom de Moutonet, que je donnerai dans le piège.

CECILE.

L'excellente méprise !

MOUTONET.

Comment ? est-ce que vous seriez M. Robert ?

ROBERT.

Comme si vous ne le saviez pas. L'air étonné, c'est cela !.. Vous jouez assez naturellement ; un autre que moi y serait pris : Allons, mon ami, quittez un nom qui ne vous appartient pas.

MOUTONET.

C'est le nom de mon père.

ROBERT.

Ah ! si vous n'avez que celui-là !

MOUTONET.

Vous verrez mon passe-port, et la reconnaissance des mille écus que vous devez à mon papa.

ROBERT,

Effectivement, j'en ai parlé à Sainville.

MOUTONET.

Tout cela est dans ma valise que j'ai laissée à l'auberge.

ROBERT.

Laissée à l'auberge, je m'y attendais

MOUTONET.

Je le crois bien que vous m'attendiez, je ne suis parti de Nogent-le-Rotrou, que pour venir épouser votre nièce, qui entre nous soit dit, ne valait guère la peine que je fisse le voyage.

ROBERT.

Monsieur, ceci passe la raillerie.

MOUTONET.

Une veuve de la dernière jeunesse.

ROBERT.

Une veuve !

MOUTONET.

Comme si je ne l'avais pas vue à l'exposition.

ROBERT, *à Cécile.*

Tu as vu, Monsieur, au salon?

CÉCILE.

Non, mon oncle.

MOUTONET.

Je ne vous parle pas de Madame. Je vous parle de votre nièce qui a épousé M. Denis, *d* Saint-Germain-l'Auxerrois. Je sais bien que Madame s'est mariée secrettement, pour faire niche à un vieux tuteur qui veut lui faire épouser un nigaud.

CÉCILE.

Vous l'entendez, mon oncle?

ROBERT.

Monsieur, dites à ceux qui vous font jouer ce rôle, qu'en dépit de toutes leur ruses, ma nièce n'épousera que Nicolas Moutonet, fils de mon ami.

MOUTONET.

Quand je vous dis que je suis le Nicolas.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, LAFLEUR.

MOUTONET.

Eh! arrivez-donc, mon ami.

LAFLEUR, *a part.*

Diable, notre rival aux prises avec l'oncle.

MOUTONET.

Voilà une heure que je me tue de crier, à Monsieur, que s'il est mon oncle futur, je dois être son neveu, et il ne veut pas me croire.

ROBERT.

Excellente caution, le valet de Sainville.

LAFLEUR.

Comment, monsieur ne veut pas croire...

ROBERT.

Non, monsieur, je ne veux pas croire.

LAFLEUR, *à part.*

A merveille.

ROBERT.

Nous sommes aussi fins que vous.

LAFLEUR.

Comment, Monsieur, vous avez du premier coup-d'œil deviné que Monsieur n'était qu'un futur supposé.

ROBERT.

Du premier coup-d'œil.

MOUTONET.

Qu'est-ce que vous dites donc, avec votre futur supposé?

LAFLEUR, *à Moutonet.*

C'est un bon moyen pour ne pas épouser la veuve.

MOUTONET.

Je ne donne pas là-dedans : mon père veut me marier, je suis venu à Paris pour l'être, et quelle que soit ma future, je le serai.

SCENE XIX.

Les Mêmes, SAINVILLE

SAINVILLE.

Ah! M. Robert, partagez ma joie, Cécile est à moi.

ROBERT.

Pas encore, Monsieur.

LAFLEUR.

Oui, nous sommes découverts; vous avez voulu faire passer Monsieur pour votre rival.

MOUTONET.

Mais c'est le mari de madame.

LAFLEUR.

A-peu-près.

SAINVILLE.

Voyez cette médaille, ce porte-feuille, mes tableaux sont vendus, mes faibles talens encouragés...

ROBERT,

Une médaille d'encouragement reçue au salon même.

CECILE.

Cher Sainville !

LAFLEUR.

Voilà ce qui s'appelle être récompensé sur-le-champ de bataille.

SAINVILLE.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

A peine arrivé d'un voyage,
Entrepris pour donner la paix,
Ce monarque intrépide et sage,
Se signale par des bienfaits.
Ce héros cher à la victoire,
Daignant s'offrir à nos regards,
Vient se délasser de sa gloire
En doublant celle des beaux arts.

MOUTONET.

Qu'est-ce qu'il a fait ce Monsieur, pour avoir une médaille et tant d'argent ?

LAFLEUR.

Deux tableaux superbes, une bataille, un tableau d'Orphée et d'Euridice.

MOUTONET.

Je n'ai pas vu cela, c'est donc beau ?

LAFLEUR.

Très-beau : figurez-vous d'un côté le roi des enfers, ayant auprès de lui la jeune Euridice, épouse charmante, ravie à la tendresse d'Orphée.

MOUTONET.

Je vois cela.

LAFLEUR.

De l'autre, figurez-vous Orphée ayant à sa droite le chien des enfers.

MOUTONET.

J'y suis.

LAFLEUR.

Air du *Vaud. du Printemps.*

Bravant le plus affreux supplice,
Orphée étonnant l'univers,
Pour avoir sa chère Euridice,
Va la chercher jusqu'aux enfers :
Il y descend, il y réclame
L'objet à son amour ravi.

MOUTONET.

C'est singulier.

LAFLEUR.

On n'a pas encor vu de femme,
Aller y chercher son mari.

Cerbère avait de la peine à lâcher sa proie ; mais Orphée était si pressant.

SAINVILLE.

M. Robert . . .

LAFLEUR.

Euridice si intéressante.

CECILE.

Mon cher oncle.

LAFLEUR.

Le dieu du sombre empire n'eut pas la force de les séparer.

MOUTONET.

Voilà une histoire bien trouvée.

ROBERT.

Allons, je ne serai pas plus cruel que le dieu du sombre empire.

SAINVILLE.

La fortune et le génie ont daigné sourire à mes premiers essais, vous consentez à mon bonheur, nous congédierons M. Moutonet, je payerai cet imbécille...

MOUTONET.

Comment, Monsieur, imbécille ?..

SCENE XX et dernière.

Les Mêmes, LE BLANC, LE NOIR, tous les CURIEUX.

TOUS.

C'est lui, c'est lui, en vérité c'est à s'y méprendre.

LE NOIR.

Excepté qu'il est trop flatté.

CECILE.

Voyez, mon oncle, comme on se moque de lui.

ROBERT.

Est-ce que ce serait véritablement?. . .

SAINVILLE.

M. Moutonet lui-même, nous vous expliquerons cela, mon cher oncle.

MOUTONET.

C'est toujours fort desagréable; croyez-vous que je sois venu du Perche, pour que l'on se moque de moi?

LAFLEUR.

Vous vous plaignez!... N'êtes-vous pas satisfait d'avoir vu Paris et ses curiosités?

MOUTONET.

Oui, mon mariage en perspective, ma maîtresse en caricature, et le Salon. . .

LA FLEUR.

Rue du Coq.

VAUDEVILLE.

Air *du Vaud. de Catinat.*

ROBERT.

Je vous unis, mes chers enfans,
Et pour embellir votre vie,
Soyez dociles, complaisans,
Surtout exempts de jalousie.
L'un de l'autre toujours épris,
Ne soyez jamais infidèles,
Enfin, aux époux de Paris,
Tachez de servir de modèles.

LE BLANC.

Peintres qui désirez offrir,
Sous les traits de la bienfaisance,
La beauté daignant secourir
La timide et faible indigence.
Pour en tracer avec succès
Le tableau touchant et fidèle.
Ah! sur le Trône des Français,
Vous trouverez votre modèle.

LAFLEUR.

Voulez-vous peindre en vos portraits,
La beauté jointe à l'élégance,
La sagesse aux plus doux attraits,
Et la folie à la constance.

La candeur aux propos joyeux,
L'art à la grace naturelle.
Autour de vous, jettez les yeux
Chaque Française est un modèle.

SAINVILLE.

Je veux offrir à vos regards,
Un héros cher à la victoire;
Immortalisant les beaux arts,
Pour immortaliser sa gloire.
Dans ses triomphes éclatans,
Cherchant la paix universelle,
Le modèle des conquérans,
Chacun devine mon modèle.

CECILE, *au Public.*

Lorsqu'il s'agira de citer
Un Public indulgent et sage,
Qui veuille toujours écouter,
Avant de juger un ouvrage.
Qui daigne encourager l'acteur,
Dont il vient d'éprouver le zèle,
Messieurs, faites que notre auteur,
Puisse vous citer pour modèle.

F I N.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume = Marguerite

LES FIANCÉS,

OU

L'AMOUR ET LE HASARD,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. MARIE THEAULON et ARMAND D'ARTOIS;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le 17 Novembre* 1808.

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LINDOR, d'Ablincourt.	destinés l'un	M. St.-Estève.
JENNY, veuve Nelval.	à l'autre.	Mad. Hervey.

La Scène se passe à Fontainebleau.

Le Théâtre représente une salle d'auberge, la chambre de Jenny est à droite de l'acteur, celle de Lindor est à gauche.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'éditeur, seront réputés contrefaits.

LES FIANCES.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, *mise élégante de jeune homme*, JENNY, *en habit de voyage.*

(*Au lever du rideau, Lindor est aux pieds de Jenny.*)

JENNY.

Air *du Vaud. de Folie et Raison.*

Quelle est cette folie?
Soyez plus circonspect,
Levez-vous, je vous prie,
Vous perdez le respect.

LINDOR.

Votre colère m'est suspecte;
Eh! comment pouvoir, entre nous....
Mieux prouver que je vous respecte,
Qu'en me jettant à vos genoux.

JENNY.

Quelle est cette folie? etc.

LINDOR.

Je fus toute ma vie,
Galant et circonspect;
Laissez-moi, je vous prie
Vous prouver mon respect.

Ensemble.

LINDOR, *toujours à genoux.*

Oui, madame, depuis que le hasard vous a offerte à mes yeux, depuis vingt minutes, je vous adore et je sens que je ne puis aimer que vous. Ah! ne détournez pas ces yeux charmans, faites luire à mon cœur un rayon d'espérance; vous ne pouvez partager des feux si subitement allumés; mais du moins que mon amour ne m'attire pas votre haine.

JENNY, *a part.*

Que répondre à cela? S'il savait que je vais me marier?

LINDOR, *toujours a genoux.*

Vous ne me dites rien?

JENNY, *haut.*

Levez-vous, je ne vous en veux pas.. Mais je me retire.

LINDOR.

Ah! de grace; demeurez et daignez me répondre... Resterez-vous long-temps à Fontainebleau? Où allez-vous? d'où venez-vous?

JENNY.

Je pars demain. Je vais à Paris. Je viens de Châlons.

LINDOR, *étonné.*

De Châlons! Connaitriez-vous madame Nelval.

JENNY, *étonnée.*

Madame Nelval !

LINDOR.

Veuve d'un riche négociant.

JENNY.

Quel intérêt prenez-vous à cette dame ?

LINDOR, *d'abord embarrassé.*

(*A part.*) Cachons-lui mon mariage. (*Haut.*) un très-léger intérêt.. Un de mes parens que j'ai suivi à Fontainebleau va l'épouser ; nous sommes venus au devant de la future qui arrive demain et qui doit descendre dans cette auberge.

JENNY.

Le prétendu de madame Nelval ?....

LINDOR.

Est ici, Madame, il a volé au devant d'elle, (*a part.*) En enrageant.

JENNY.

Est-il logé dans cette auberge ?

LINDOR, *montrant le numéro 4.*

Voilà notre appartement.. Il est absent pour le moment. Mais vous ne m'avez pas dit, si vous connaissez madame Nelval ?

JENNY, *gaîment.*

Si je la connais ! Nous ne nous quittons jamais.

LINDOR.

Elle est donc arrivée ?

JENNY.

Ce matin. Je l'accompagne à Paris. (*d'un ton moins gai.*) Nous nous verrons à la nôce.

LINDOR.

Oui ; oui, nous nous y verrons. (*à part.*) Quelle étrange aventure !

JENNY.

Les futurs ne se sont jamais vus ?

LINDOR.

Jamais. Ce sont leurs pères qui ont fait ce mariage. Pour le rendre plus sûr, ils se sont même engagés par un dédit considérable.. Mais d'Ablincourt et madame Nelval se plairont-ils ?

JENNY.

Madame Nelval plaira sans doute à M. d'Ablincourt.

LINDOR.

Vous croyez... Cependant . . .

Air *du Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Ce n'est qu'en la jeune saison,
Que l'on peut aspirer à plaire,
Et madame Nelval, dit-on,
Est dans l'âge où l'on ne plaît guère.

JENNY, *surprise.*

Dans l'âge où l'on ne plait guère !

LINDOR.

Beauté, fraîcheur, ris séduisans,
De chez elle tout est en fuite;
Depuis que quarante-cinq ans
Sont venus lui rendre visite.

JENNY, *étonnée.*

Quarante-cinq ans ! . . . Qui vous a dit ? . . . (*à part.*) Quelle horreur ?

LINDOR.

Le père de d'Ablincourt.

JENNY, *à part.*

Pourquoi cette feinte ? .. Ah ! .. Je comprends.. Il voulait surprendre agréablement son neveu . . .

LINDOR.

Ce sera plutôt d'Ablincourt qui plaira.

JENNY.

Lui . . .

Même air.

Ah! l'on ne plait qu'en son printemps,
Comme vous venez de le dire,
Et d'Ablincourt, à cinquante ans,
Ne peut se flatter de séduire.

LINDOR.

Cinquante ans !

JENNY.

L'âge et le petit dieu fripon,
Ne vont jamais de compagnie,
L'âge donne de la raison,
Et l'amour veut de la folie.

LINDOR.

Cinquante ans !

JENNY.

Le père de madame Nelval l'en a prévenue, afin qu'elle ne fût pas effrayée en le voyant.

LINDOR, *à part.*

Le malin vieillard ! Je vois quel était son dessein.. Si je pouvais en profiter.. Ne la désabusons pas.

JENNY, *a part.*

Si par le portrait qu'on a fait de moi... sous un déguisement bizarre. . Le projet serait hardi. . Ne nous faisons point connaître.

LINDOR.

Le tour est delicieux. (*Haut.*) Il est vrai, Madame, que mon oncle n'est plus jeune . . . Mais . . .

JENNY, *l'interrompant vivement.*

Comment, c'est votre oncle qui doit épouser ?

LINDOR, *de même.*

Votre tante, je gage ?

JENNY.

Précisément. (*A part.*) L'idée est originale.

LINDOR, *avec dépit.*

Air : *Chantons les Matines de Cythère.*

Ainsi bientôt, par cette alliance,
Dont je dois rendre grace au destin,
Et que je bénis par avance,
Je deviendrai votre cousin.

JENNY, *avec dépit.*

Oui, de ces nœuds plus je l'examine,
Mon cœur doit se trouver flatté.
Je deviendrai votre cousine,
Quel excès de félicité !

JENNY.

Il n'aurait pas l'âme si contente,
S'il savait que ce fatal hymen,
Bientôt va me rendre sa tante,
Loin de le rendre mon cousin.

LINDOR.

Elle ne sera pas si contente,
Quand elle saura que cet hymen
Me rend, en me donnant sa tante,
Son oncle et non pas son cousin.

Ensemble.

JENNY, *à part.*

La parente qui m'accompagne à Paris a précisément l'âge qu'on me suppose... je lui fais part de mon projet, je prends ses habits, et je.. c'est cela . . .

LINDOR, *à part.*

Ma chambre a une porte sur le corridor.. Je pourrai . . A merveille.

JENNY, *ils s'avancent l'un vers l'autre.*

Il est vrai que ma tante à quarante-cinq ans ; mais . .

LINDOR.

Elle peut plaire encore, n'est-ce pas ?

JENNY.

Vous vous en convaincrez . . . Voilà notre appartement, elle se remet des fatigues du voyage, je vais lui annoncer l'arrivée de M. d'Ablincourt.

LINDOR.

Vous me quittez ?

JENNY.

J'aurais dû le faire plutôt. (*Elle rentre.*)

SCENE II.

LINDOR, *seul*

Je viens au-devant d'une femme que je vais épouser, pour obeir à mon père ; je descends dans cette auberge,

j'y vois une jeune voyageuse, elle est jolie, je m'enflamme, l'occasion se présente, je tombe à ses pieds, elle ne s'en fâche qu'en riant . . . je l'interroge . . . et j'apprends que je vais devenir son oncle ! moi, son oncle ! . . . non . . .

Air : *Le Biondina.*

Je n'en veux pas pour ma nièce,
Je lui trouve trop d'attraits,
J'ai pour elle une tendresse,
Comme oncle n'en eut jamais,
La colère
De mon père,
Trop sevère,
Je le voi,
Eclatera contre moi ;
Mais hélas ! de lui déplaire,
L'amour me fait une loi.

En victime obéissante,
Pour contenter tous ses vœux,
Je venais chercher la tante,
La nièce s'offre à mes yeux.
Elle est belle,
Moi fidelle,
Et pour elle,
Quand mon cœur
Ressent une tendre ardeur ;
Près de la tante éternelle,
Dois-je chercher le bonheur ?

Mais pourquoi le vieux père de Madame Nelval lui a-t-il fait de moi un portrait si ridicule ? . . . Pourquoi ? C'est tout simple, le bonhomme a voulu lui ménager un plaisir inattendu. Je conçois que la surprise eût été agréable pour madame Nelval . . . Voler dans les bras d'un homme de cinquante ans, et tomber dans ceux d'un jeune étourdi . . . voilà un beau sujet d'évanouissement pour une femme, mais ma chère prétendue n'aura pas ce plaisir.. . et de la perruque, des besicles, et d'un habit de mon hôte, je saurai faire un tel épouvantail... On vient . . . Je la reconnais à cette tournure . . . elle est seule. . . C'est le ciel qui me l'envoye.

SCENE III.

LINDOR, JENNY, *sortant de la chambre, en costume à demi-ridicule, au choix de l'actrice*

JENNY.

Il est encore ici, . . . S'il allait me reconnaître ?

LINDOR, *à part.*

Achevons de nous peindre. (*Ils s'avancent l'un vers l'autre, en se saluant.*)

JENNY.

(*A part.*) Il se méprend. . . amusons-nous.

Air : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

O vous ! qu'un prochain hyménée,
Doit rendre mon heureux époux,
Hâtez la charmante journée
Qui doit voir des liens si doux;
Pour goûter le bonheur suprême,
Cédant à l'amoureuse loi,
Je me donne à celui qui m'aime.

LINDOR.

Madame, ce n'est pas à moi.

JENNY.

Comment ?

LINDOR.

Je n'ai pas l'honneur d'être M. d'Ablincourt.

JENNY.

Pardon, j'ai la vue un peu basse. En effet, vous êtes trop jeune pour être l'oncle, vous êtes le neveu. Jenny m'a fait de vous, un éloge !. . .

LINDOR.

Que je suis loin de mériter. . . . .

JENNY.

Air *du Vaud. d'Arlequin Musard.*

Elle a vanté votre figure.

LINDOR.

La beauté chez l'homme n'est rien.

JENNY.

Elle a vanté votre tournure;

LINDOR.

Madame, je suis Parisien.

JENNY.

Elle a vanté votre jeunesse:

LINDOR.

Ce don est le plus grand de tous.

JENNY.

Elle a vanté votre sagesse:

LINDOR.

J'attends cet éloge de vous.

JENNY.

Je suis toujours prête à rendre justice.

LINDOR.

C'est donc vous qui allez être madame d'Ablincourt.

JENNY.

Oui, mon petit ami, c'est moi.

LINDOR.

Hélas !

JENNY.

Pourquoi cet hélas ?

LINDOR.

Ah ! Madame, s'il m'était permis de vous donner un conseil . . .

JENNY.

Parlez.

LINDOR.

Vous allez me croire indiscret, médisant; mais je ne puis me taire. Mon silence me rendrait responsable de votre malheur.

JENNY.

Vous m'effrayez.

LINDOR.

Si votre repos vous est cher, ne soyez jamais la femme de mon oncle.

JENNY.

Qu'ai-je à craindre ?

LINDOR.

Nous sommes seuls . . . Vous ne connaissez pas, femme infortunée, celui que la fatalité va rendre votre époux.

JENNY.

Ah ! mon dieu, non.

LINDOR.

Rendez grace au ciel qui m'a conduit ici pour vous sauver de l'abîme ouvert sous vos pas.

JENNY.

Achevez.. Vous me faites frémir !

LINDOR.

On ne peut nous entendre.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

D'Ablincourt est très-querelleur,
Pour un rien il prend de l'ombrage;
Il est avare, il est joueur,
Il a cent défauts en partage.
Il est inconstant,
Perfide, méchant,
Je n'en dirai pas davantage.

JENNY.

(*A part.*) Il m'a fait une frayeur.. (*Haut.*) Ce n'est que cela ?

LINDOR.

Je vois bien qu'il faut vous dire tout.. Apprenez qu'il ne vous épouse que pour votre fortune.

JENNY.

C'est l'usage (*A part.*) C'est bon à savoir.

LINDOR.

Qu'il est criblé de dettes.

JENNY.

C'est la mode. (*A part.*) Le beau mariage que j'allais faire !

LINDOR.

Qu'il est éperduement amoureux d'une jeune personne.

JENNY.

C'est naturel. (*A part.*) Le monstre !

LINDOR, *a part.*

Quelle femme !. Elle ne s'étonne de rien.

JENNY.

Je vous remercie de vos confidences. J'en profiterai.

LINDOR.

Je n'ai pu résister à l'intérêt que vous m'avez inspiré. Croyez-moi, rompez un hymen qui ferait votre malheur (*a part.*) et le mien.

JENNY,

Oui, oui, je le romprai, et pour vous récompenser d'un si bon office, je vous offre ma main.

LINDOR, *a part.*

Allons je ne l'échapperai pas.

JENNY,

Acceptez-vous ?

LINDOR, *embarrassé.*

Ce que vous m'offrez est séduisant. .

JENNY.

Eh ! bien ?

LINDOR.

Vous êtes faite pour rendre un homme heureux . . .

JENNY.

Acceptez-vous enfin.

LINDOR.

Vos charmes.. votre beauté . .

JENNY.

Air *du Vaud. du Mameluck.*

Laissez-là, je vous en prie,
Tous ces fades complimens,
Je sais que je suis jolie,
Et le sais depuis long-temps.
Franchement, je veux qu'on dise
Ce qu'on pense au fond du cœur.

LINDOR.

Vous voulez de la franchise...
Eh bien, madame ! . . .
Je suis votre serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

JENNY, *riant*,

Ma proposition ou plutôt mon déguisement le fait fuir.. Ah M. d'Ablincourt père, vous vous amusez à faire des portraits originaux; en conscience, je ne dois pas vous donner un démenti. Votre fils me verra telle que vous m'avez dépeinte. Ma parente, qui m'aime, approuve cette ruse, et tout m'en assure le succès .. C'est pourtant désagréable pour une jeune femme de paraître laide et vieille.. N'importe, il y va du bonheur de ma vie . . Si je parviens à dégoûter d'Ablincourt de ce mariage, et à lui faire annuller le dédit, je suis quitte envers mon père, et je pourrai penser à Lindor . . . Je ne puis me dissimuler ma faiblesse.

Air :

En le voyant, j'ai dans mon âme,
Senti naître un trouble secret :
L'amour, en allumant sa flamme,
Nous a blessés du même trait.
De cette tendre et douce ivresse,
Je n'en défendrai pas mon cœur :
Suivre les lois de la tendresse,
C'est suivre celles du bonheur.

SCENE V.

JENNY, LINDOR, *entre par la porte du fond, en redingotte brune, perruque, bésicles, canne.*

LINDOR, *à part.*

Madame Nelval est encore ici . . . Rusons.

JENNY.

Un étranger. Rentrons.

LINDOR, *galamment, ainsi que le reste de la scène.*

Vous me fuyez, Madame : ah je me retire.

JENNY.

Non, Monsieur, demeurez

LINDOR.

Si vous demeurez aussi.

JENNY.

Soit. (*a part.*) Je ne serais pas fâchée que la jalouse d'Ablincourt, nous surprit en tête-à-tête.

LINDOR.

Je ne m'attendais pas au bonheur sans pareil de rencontrer une si charmante personne, .

JENNY.

Quelle galanterie ?

LINDOR.

C'est ainsi que le hasard favorise souvent les hommes.

JENNY.

De plus fort en plus fort.

LINDOR.

Madame, puis-je demander votre avis sur une affaire importante ?

JENNY

Je n'entends pas beaucoup les affaires, mais votre confiance me flatte.

LINDOR.

Vous l'inspirez au premier abord.

JENNY.

(*A part*) Malgré ses cheveux gris, cet homme est encore aimable. (*Haut.*) Parlez, je vous écoute.

LINDOR.

Vous saurez que j'idolâtre une jeune beauté

JENNY.

Vous *!*

LINDOR.

Cela vous étonne ?

Air : *Mais pourquoi donc vous récrier.*

Je ne suis plus dans mon printemps;
Mais d'amour je chéris la chaîne,
Je n'ai que quarante-neuf ans :

JENNY.

C'est bien près de la cinquantaine,
Aimer dans l'arrière saison,
C'est par une bizarre envie,
Faire porter à la raison,
La marotte de la folie.

LINDOR.

J'aime donc une jeune beauté, et je vais épouser une veuve âgée, mais très-riche.

JENNY.

Quel rapport ! serait-ce d'Ablincourt.

LINDOR.

Je sacrifie l'amour à l'intérêt.

JENNY.

C'est lui.

LINDOR.

Dites-moi si je fais bien ou mal.

JENNY.

Air :

Gardez-vous, si vous êtes sage,
D'achever un pareil projet,
Et d'oser entrer en ménage,
Guidé par le seul intérêt.

Souvent, lorsque l'on se marie,
Sans que l'Amour soit averti,
L'Amour se met de la partie
Sans en avertir le mari.

LINDOR.

Je le sais bien ; mais la fortune est une si belle chose !.. L'amour s'envole . . . elle demeure, et ses faveurs nous procurent des jouissances plus réelles que celles de la tendresse.

JENNY, *à part.*

Voyons comment il prendra la proposition. (*Haut.*) Vous renoncez donc entièrement à l'Amour ?

LINDOR.

Oui, puisqu'il faudrait renoncer à l'argent.

JENNY.

Et si l'on vous présentait un parti qui réunit l'un et l'autre ?

LINDOR.

Alors...

JENNY.

Je vous en offre un.

LINDOR, *vivement.*

Une nièce, peut-être ?

JENNY.

Non, non, moi-même.

LINDOR, *stupéfait.*

Vous?

JENNY.

Je suis encore fraîche et je n'ai pas trente ans.

LINDOR.

C'est décidé, je ne pourrai pas l'éviter.

JENNY.

Consentez-vous à devenir mon mari? (*A part.*) Courage.

LINDOR.

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Avant que de faire un choix,
Il faut dans le mariage
Connaître à qui l'on s'engage,
Et regarder à deux fois.
Je veux une femme sage,
Sans humeur, sans bavardage,
Et qui n'étant point volage
Puisse embellir mon destin.

JENNY.

Par ce que je viens d'entendre,
Il est aisé de comprendre
Que vous refusez ma main.

LINDOR.

Avant de vous répondre, je dois vous dire la manière

dont je me suis toujours proposé de traiter ma femme, jeune ou vieille, laide ou belle.

JENNY, *a part.*

Le chapitre est intéressant.

LINDOR.

J'exige qu'elle renonce à toute espèce de plaisir, abandonne Paris, et se relègue à la campagne.

JENNY.

A la campagne?

LINDOR.

Oui, certes, je connais trop la capitale.

Air *de M. Doche.*

Ce lieu charmant est un abîme immense,
Que tout mari doit voir avec effroi,
Il est l'écueil de l'innocence.

JENNY.

Monsieur, ne craignez rien pour moi.

LINDOR.

C'est à Paris que par une méthode,
Où je serais assujetti,
La femme doit pour se mettre à la mode,
Y mettre son mari.

JENNY.

Renoncer à Paris? C'est un peu fort! pour moi, j'aime le spectacle.

LINDOR.

Vous aurez celui de la nature.

JENNY.

J'aime les concerts.

LINDOR.

Vous entendrez chanter les oiseaux.

JENNY.

J'aime les bals.

LINDOR.

Vous verrez bondir les agneaux.

JENNY.

Tout cela est fort attrayant; mais il me faut autre chose.

LINDOR.

Que vous faut-il donc, Madame?

JENNY.

Il me faut:

Air *de* M. *Doche.*

Des laquais,
Beaux, bien faits,
Des voitures,
L'hiver, loge à l'Opéra,
Au cirque, et cœtera.
Les plus riches parures,

Des bijoux,
Et chez nous,
Compagnie,
Toutes les nuits jeu brillant,
Et table richement
Servie.
L'été si Paris m'ennuie,
Il me faut une prairie,
Des bosquets,
Des forêts
Où je fuie,
Avec les nombreux amis,
Qui m'auront de Paris,
Suivie!....
C'est mon goût
D'être en tout
Obéie.
Aussi quand cette saison,
Faite pour la raison,
Enfin sera finie,
Nous viendrons
Et suivrons
La folie,
Voilà, sans trop annoncer,
Comme je veux passer
Ma vie.

LINDOR.

C'est raisonnable.

JENNY.

Vous voyez que j'ai besoin d'un mari complaisant.

LINDOR.

Je ne saurais l'être à ce point.

JENNY.

Eh bien, je m'en tiendrai à M. d'Ablincourt, celui que je quittais pour vous; c'est un bonhomme, m'a-t-on dit, je le ménerai par le nez.

LINDOR, *outré.*

Oh! par exemple, nous verrons.

JENNY.

Le connaitriez-vous, par hasard.

LINDOR

Ce bonhomme que vous menerez par le nez, c'est moi.

JENNY.

Vous! impossible.

LINDOR.

Moi même.

JENNY.

Impossible, vous dis-je; M. d'Ablincourt ne m'épouse point par intérêt. M. d'Ablincourt n'a point de maîtresse. M. d'Ablincourt, enfin....

LINDOR.

Est devant vous.

JENNY.

A quoi sont exposées les jolies femmes en voyage?

LINDOR.

Mais, Madame.

JENNY.

On va jusqu'à prendre le nom de leurs maris!

LINDOR,

Mais, Madame.

JENNY.

Assez d'excuses. Je vous pardonne en faveur de votre grand âge.

LINDOR.

Mais, Madame.

JENNY.

Il suffit. (*à part.*) Je l'ai mis en fureur; laissons-le faire ses réflexions. (*Elle rentre.*)

SCENE VI.

LINDOR, *furieux s'avançant vers la porte.*

Mais, Madame, je vous dis que je suis d'Ablincourt? (*On entend rire.*) Je crois qu'elle se moque de moi; j'étouffe de colère, et voilà cependant celle qui allait devenir ma femme, sans la rencontre de la nièce. Avant de la connaître je me sacrifiais à la volonté de mon père; mais à présent, dut-il me déshériter, il paiera le dédit. Non, il ne le paiera pas; je ferai si bien que Madame Nelval renoncera à moi; on dirait que le sort a juré d'en faire ma femme?. Mais nous verrons.

Air *de M. Doche.*

Non, non, on ne me verra pas,
Etre l'oncle de mon amante,
Pour moi, la nièce a des appas,
Epouse qui voudra la tante.
L'une est dans l'âge, où de l'amour,
Le champ fortuné se moissonne,
L'autre est dans l'âge, où sans retour,
Ce champ ne tente plus personne.

Non, non, etc.

Si de son éclat enchanteur,
La rose embellit leur figure,
L'une le doit au parfumeur,
L'autre le doit à la nature.

Non, non, etc.

SCENE VII.

LINDOR, JENNY, *en habit de voyage.*

LINDOR.

Jenny, abordons-là. (*Il s'avance vers elle.*) C'est sans doute à la fille de Madame Nelval que j'ai l'honneur de parler?

JENNY.

Non, Monsieur, c'est à sa nièce.

LINDOR.

En ma qualité d'oncle futur, souffrez que je vous embrasse.

JENNY, *le repoussant doucement.*

Vous êtes monsieur d'Ablincourt?

LINDOR.

Refuserez-vous aussi de le croire ?

JENNY.

Puisque vous le dites.

LINDOR.

Etes-vous bien aise que je devienne votre oncle ?

JENNY.

Non, monsieur.

LINDOR.

(*a part.*) C'est naïf. (*Haut.*) Et pourquoi cela ?

JENNY.

Je n'ose vous le dire . . .

LINDOR.

Osez . . .

JENNY.

Je passerai dans votre esprit pour une médisante . . .

LINDOR.

Ne craignez rien.

JENNY.

Une indiscrète ?

LINDOR.

Au contraire . . .

JENNY.

Eh ! bien . . . Non, je ne le dirai pas.

LINDOR.

De grace . . .

JENNY, *hésitant.*

Je . . . Je crains que vous ne soyez malheureux avec ma tante.

LINDOR.

(*à part.*) L'excellent caractère. (*Haut.*) Et pourquoi, ma belle enfant.

JENNY.

C'est quelle est si fantasque.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Colère, méchante à l'excès,
Et coquette malgré son âge,
Elle se plaît dans les procès,
Elle a cent défauts en partage,
Elle contredit,
Sans cesse médit...
Je n'en dirai pas davantage.

Air : *Si des galans de la ville.*

J'aime, que dis-je ? j'adore,
Cet amour fait mon bonheur,
Et vous voulez que j'ignore
A qui j'ai donné mon cœur.

LINDOR.

Ah ! des cœurs comme les vôtres,
Mesdames, prompts à duper.
Trompent si souvent les autres,
Qu'ils pourraient bien se tromper.

JENNY.

Vraiment, je vous remercie
De ce compliment flatteur.
(*à part.*)
Le dépit, la jalousie,
Tourmentent déja son cœur.

LINDOR, *à part.*

Jenny, d'un autre chérie,
Partagerait son ardeur,
Le dépit, la jalousie
Dévorent déja mon cœur.

LINDOR, *à part.*

Il est à Fontainebleau. Il faut découvrir ce rival, et pour cela allons chercher mon neveu.. (*Haut.*) Mademoiselle, je ne vous presse plus . . Et vous remercie des sages avis que vous m'avez donnés. (*Il rentre.*)

SCENE VIII.

JENNY, *seule, le regardant sortir.*

Le cher oncle me quitte bien brusquement.. il est fâché qu'on n'accepte pas l'offre de sa main. Le beau mari, pour une veuve de vingt-ans. En vérité je ne conçois rien à la fantaisie de mon père.. au lieu de me donner l'oncle, que ne me donnait-il le neveu ? c'est toujours de la même famille. Je vois bien qu'il faut que je répare son erreur.. c'est facile.. mais d'Ablincourt approuvera-t-il l'amour de Lindor quand il apprendra.. ne jettons pas les yeux si loin, songeons pour le moment a réparer le mal qu'à fait mon père,

Air : *L'Amour est un dieu volage.* (Haine aux Femmes.)

Ce funeste mariage,
Ferait hélas mon malheur,
Du sort telle est la rigueur,
S'il n'est conclu par le cœur,
L'hymen est un esclavage :
Vous qui voulez par ses noeuds,
Rendre vos enfans heureux,
Que votre main fortunée
Allume pour ce beau jour,
Les flambeaux de l'hyménée,
Au doux flambeau de l'amour.

Bon, voici Lindor.. je le demande au sexe entier, suis-je faite pour être sa tante.

SCENE IX.

JENNY, LINDOR, *habit de jeune homme.*

LINDOR, *à part.*

Le seul moyen de le connaître, ce rival, c'est de ne pas bouger d'ici. (*avec ironie.*) On est toujours attiré vers ce qu'on aime.

JENNY.

Approchez, monsieur, nous avons vu votre oncle.

LINDOR.

Il me l'a dit, mademoiselle.

JENNY.

Madame Nelval, n'est pas contente de lui.

LINDOR.

Il me l'a dit.

JENNY.

Croiriez-vous qu'il m'a fait des propositions de mariage ?

LINDOR.

Il me l'a dit.

JENNY.

(*A part.*) Quelle froideur. (*Haut.*) Il vous dit donc tout, votre oncle ?

LINDOR.

Il n'a rien de caché pour moi.

JENNY.

Ainsi, il doit vous avoir appris la manière . . .

LINDOR.

Oui, mademoiselle, il m'a fait part de vos refus et du motif qui les cause.

JENNY.

Ah !.. il est jaloux, tant mieux.

LINDOR.

Je brûle de faire connaissance avec cet amant préféré; vous l'aimez, il doit être accompli.

JENNY, *le regardant.*

Accompli, pas tout-à-fait.

LINDOR.

Air *de la Cavatine du Bouffe et le Tailleur.*

Quel est ce redoutable
Rival ?
Il est sans doute aimable ?

JENNY.

Pas mal.

LINDOR.

Il a le don de plaire.

JENNY.

A tous.

LINDOR.

Il est d'un caractère.

JENNY.

Jaloux.

LINDOR.

Ses transports, sont je gage.

JENNY.

Ardens.

LINDOR.

Mais quel est donc son âge ?

JENNY.

Vingt ans.

LINDOR.

Il suit sa tendre amie.

JENNY.

Partout.

LINDOR.

Et c'est je le parie

JENNY.

Un fou.

LINDOR, *a part.*

Comme elle le traite ! si j'étais à sa place.

JENNY.

Puisque vous désirez si ardemment faire sa connaissance, voici son signalement.

Air : *Ça fait toujours plaisir.*

Sa taille est ordinaire,
Mais elle plaît ainsi,
Sa démarche est légère,
Sa tête l'est aussi,

Quand il n'est pas jaloux.

Sa figure est jolie,
Son abord amical...
D'après cette copie,
Cherchez l'original,
Cherchez (*bis*) l'original.

LINDOR.

Oui, je le chercherai et si je le trouve...

JENNY.

Eh ! bien ?

LINDOR.

Je le tuerai.

JENNY.

Il ne vous craint pas.

LINDOR.

Nous verrons.

JENNY, *vivement.*

Prenez garde.

Air : *Que d'établissemens nouveaux.* (De l'Opéra-Com.)

Celui que j'adore a du cœur,
Il en donna plus d'une preuve.
Et je crois que de sa valeur
Vous ne ferez jamais l'épreuve.
Oui, monsieur, redoutez son bras,
Et malgré votre jalousie,
Croyez-moi, ne le tuez pas,
Si vous aimez encor la vie.

LINDOR.

Comment ?

JENNY.

Parlons de madame Nelval et de votre oncle.

LINDOR.

Que ne me disiez-vous ce matin que votre cœur . . .

JENNY.

Je redoute ce mariage, pour ma tante.

LINDOR.

Et moi, pour mon oncle.. mais cruelle . . .

JENNY.

Ce sont des nœuds mal assortis.

LINDOR.

Inconcevables.

JENNY.

Il faut les rompre.

LINDOR.

Il faut les rompre ; mais par quel moyen ?

JENNY.

Il est fort simple. On voit aisément que le dédit et la crainte de déplaire à leurs pères, les forcent à ce mariage.

LINDOR.

Ce sont deux victimes qui marchent à l'autel.

JENNY.

Pour empêcher le sacrifice, il faut que vous engagiez votre oncle a refuser, par écrit, la main de ma tante ; alors elle n'aura aucun reproche à se faire.

LINDOR.

J'entends, vous voudriez que d'Ablincourt payât le dédit, et s'exposât à se faire déshériter.

JENNY.

Non, certainement. De mon côté, j'engagerai madame Nelval à un refus ; de cette manière le dédit sera nul.

LINDOR.

Les vieillards n'auront rien à dire.

JENNY.

Et nous nous applaudirons de notre ouvrage.

LINDOR.

Sublime idée !

Air *du Vaud. de la Belle Marie.* (de Doche.)

L'aventure est plaisante,
Je ris de son erreur,
Elle croit, de sa tante,
Prévenir le malheur.

JENNY.

On dira que je suis peu sage,
Mais je dois en faire l'aveu,
De l'oncle je ne me dégage,
Que pour m'engager au neveu.

LINDOR.

L'aventure est plaisante,
Je ris de son erreur;
Elle croit, de sa tante,
Prévenir le malheur.

JENNY.

L'aventure est plaisante,
Je ris de son erreur,
Il croit que de ma tante
Je préviens le malheur.

LINDOR.

Ainsi, je serai le seul malheureux.

JENNY.

Encore des plaintes.

LINDOR.

Vous pourriez me consoler.

JENNY.

Monsieur Lindor, vous êtes un peu fou.

LINDOR.

C'en est trop... je balançais... Mais c'est un parti pris, dès que l'oncle sera débarrassé de la tante, le neveu se vengera de la nièce.

JENNY.

Vous venger de moi ? Eh ! que vous ai-je fait ? . . .

LINDOR.

Ce que vous m'avez fait ? Pouvez-vous me le demander, lorsque.. mais.. Je le trouverai ce rival et ma rage..

JENNY.

Vous parlez comme un héros de tragédie.

LINDOR.

Elle me raille encore !

JENNY.

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LINDOR.

Je vous hais.

JENNY.

Si vous me haïssez, que vous importe qu'on m'aime ?

LINDOR.

Je vous aimais, lorsque je le jurais à vos pieds ; mais à présent que je n'ai plus d'espérance . . .

JENNY.

Il est juste que je vous en donne; écoutez, Lindor : quand vous aurez décidé votre oncle à refuser ma tante, cherchez votre rival, attaquez-le, revenez vainqueur, ma main est à vous.

LINDOR.

Qu'entends-je?.. Ah ! Jenny.

Air *de la Fanfare de Saint-Cloud.*

Pour éviter ma colère,
Il aura beau se cacher,
Fût-il au bout de la terre,
Je saurai l'aller chercher.
Il a deux partis à suivre;
Qu'il redoute mon courroux!
Il faut qu'il renonce à vivre,
Ou bien qu'il renonce à vous.

SCENE X.

JENNY, *seule.*

Sa jalousie m'amuse. Laissons-le dans l'erreur, jusqu'au moment ou j'aurai le refus de d'Ablincourt. Comme il sera sot, le cher oncle, en voyant ma métamorphose. Je dois m'attendre à des emportemens, à des reproches.. mais il est raisonnable, il verra sans peine que la disproportion de notre âge... profitons du moment pour écrire le refus: (*Elle se met à la table.*) Deux ou trois mots suffisent. (*Elle écrit.*) « Je renonce à d'Ablincourt. » Ajouterai-je pourquoi ?.. non, j'aurais trop à dire. (*Elle se lève.*)

Air: *Avec vous sous le même toit.*

D'Ablincourt aime, et je ne puis
Ravir son coeur à son amante !...
Il a cinquante ans, et je fuis
Une chaîne qui m'épouvante!
Lindor est aimable en tous points,
Je l'aime, et je ne puis le taire,
D'Ablincourt me déplairait moins,
Si Lindor savait moins me plaire.

SCENE XI.

JENNY, LINDOR, *costume de la scène V.*

LINDOR.

Vous voilà, mon aimable nièce?

JENNY, *étonnée.*

Sa nièce ! persisterait-il ?

LINDOR.

Qu'avez-vous donc dit à Lindor ? depuis qu'il vous a quittée il prépare ses armes; il parle tout seul... Mademoiselle, ce n'est pas bien, de tourner ainsi la tête des jeunes gens.

JENNY,

Est-ce ma faute si la tête de votre neveu est une girouette ?

LINDOR.

(*A part.*) Attrape (*Haut.*) Je plains son rival, Lindor est brave et très-adroit.

JENNY.

Son rival lui ressemble.

LINDOR.

Et vous permettez ce duel ?

JENNY.

Cela m'amuse.

LINDOR.

Songez que l'un d'eux peut périr.

JENNY.

J'espère bien que dans peu il n'en existera qu'un.

LINDOR.

(*A part.*) Elle dit cela sans s'émouvoir. (*Haut.*) Vous pourriez empecher ce malheur.

JENNY.

Comment, Monsieur ?

LINDOR.

En m'épousant...

JENNY.

Vous n'y pensez pas, tous les deux seraient contre vous. Oh ! je ne veux pas vous exposer.

LINDOR.

Je n'ai rien à craindre de la part de mon neveu.

JENNY.

J'aime, je vous l'ai dit, Monsieur, et je jure devant vous de n'être à personne qu'à mon amant.

LINDOR.

Voilà qui m'impose silence... puis-je entrer chez Madame Nelval ?

JENNY.

Je vais lui dire que vous desirez lui parler. (*Elle rentre.*)

SCENE XII.

LINDOR.

J'admire son sang-froid. Serait-elle femme à voir deux jeunes gens se couper la gorge pour elle... Si je le croyais.. il faut convenir que je suis bien fou de vouloir d'une femme qui se moque de moi... Allons, prenons notre parti... Paris fourmille de beautés.. Rompons vite avec la tante et laissons la nièce retourner à Châlons avec son amant, sot provincial qui la suivait sans doute à Paris... Mais, si je ne le tue pas, elle croira que c'est par lâcheté... je le tuerai... pour les formes... je n'en renonce pas moins à elle. Eh ! mon Dieu ! les femmes ne seraient pas si fières, si l'on disait aux cruelles : « tant pis pour vous. » Et à chaque infidèle :

Air : *Muse des bois.*

Tu me trahis, ô charmante maîtresse !
Tu romps les nœuds qui t'attachaient à moi ;
Mais quand tu crois rire de ma détresse,
Je changerai, je ferai comme toi.

J'ajouterais cependant :

Si quelque jour, aimable enchanteresse,
Le repentir te ramène vers moi :
Si tu reviens me rendre ta tendresse,
Je reviendrai, je ferai comme toi.

Le refus est prêt, (*Il le montre.*) Attendons l'occasion de pouvoir le glisser décemment et sans préjudice.

SCENE XIII et dernière.

LINDOR, JENNY, *costume de la scène III.*

JENNY.

Quoi! monsieur ? vous êtes véritablement d'Ablincourt?

LINDOR.

Il est tems que vous en soyez persuadée.

JENNY.

Si je l'avais su, je ne me serais pas expliquée.

LINDOR

Si franchement, n'est-ce pas ?

JENNY.

Avouez que vous êtes bien exigeant.

LINDOR.

Convenez que vous demandez trop.

JENNY.

Je ne suis point d'un âge à renoncer au monde, pour m'enterrer à la campagne.

LINDOR.

Je n'ai pas une fortune à soutenir les dépenses que vous voulez faire.

Air : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Quand pour contenter vos désirs,
J'aurai dans mon aveugle ivresse,
Pour votre luxe et vos plaisirs,
Dissipé toute ma richesse,
Parlez, quel parti prendrons-nous,
A la suite de tant de fêtes ?...

JENNY.

Nous prendrons comme tant d'époux,
Le parti de faire des dettes.

LINDOR.

Belle spéculation.

JENNY, *à part.*

Il ne me parle pas du dédit.

LINDOR, *à part.*

Je ne sais comment m'y prendre! (*moment de silence.*)

JENNY.

Nos caractères sont bien opposés.

LINDOR.

Très-opposés.

JENNY.

Nos goûts sont bien différens.

LINDOR.

Très-différens.

JENNY.

Les miens sont les plus raisonnables.

LINDOR.

Ce sont les miens.

JENNY.

J'en appelle à toutes les femmes.

LINDOR.

J'en appelle au bon sens.

JENNY.

Vous êtes jaloux, m'a-t-on dit?

LINDOR.

De mon ombre? (*moment de silence.*)

JENNY.

Monsieur, répondez-moi franchement, m'aimez-vous?

LINDOR.

Si je vous aime? . . Et vous, madame?

JENNY.

Moi, pas beaucoup;.. Et vous?

LINDOR.

Bien peu.

JENNY.

(*A part.*) Bon. (*Haut.*) Si notre mariage était rompu, en seriez-vous fâché?

LINDOR.

Et vous, madame?

JENNY.

Non, et vous.

LINDOR.

Moi, je le désire.

JENNY.

Et moi aussi.

LINDOR, *à part.*

Air : *Oh! je le tiens.* (D'Ambroise.)

Fort bien, l'instant est favorable.

JENNY, *à part.*

Fort bien, le tour est impayable.

ENSEMBLE, *et se présentant le refus.*
Tenez, recevez cet écrit.

JENNY.
Voyons un peu ce qu'on me dit. (*Ils lisent.*)

LINDOR.
Je le savais, c'est le dédit.

JENNY.
Grace à mon heureux artifice,
J'ai rompu de fatals liens.

LINDOR.
Le voilà ce refus propice.

JENNY.
Oh! je le tiens,

LINDOR.
Oh! je le tiens.

ENSEMBLE.
Grace à mon heureux artifice.
Oh! je le tiens, oh! je le tiens.

LINDOR.
Ah! Madame, que je vous dois de remercîmens!

JENNY.
Si vous saviez le plaisir que vous me faites!

LINDOR, *à part.*
Oh! la bonne dupe!

JENNY, *à part.*
Le pauvre homme!

LINDOR, *riant.*
Madame, recevez mes adieux, je retourne à Paris.

JENNY.
Et Lindor?

LINDOR.
Oh! nous sommes inséparables. Adieu, Madame, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de monsieur votre père.

JENNY.
Je vous fais la même prière.

LINDOR.
C'est un ordre pour moi.

JENNY.
Je ne reverrai plus monsieur votre neveu . . .

LINDOR.
Je me charge de lui faire vos adieux.

JENNY.
Il est bien aimable, M. Lindor!

LINDOR.
Oui, j'en conviens... L'on m'a dit même, que vous l'aimiez?

JENNY.
J'avouerai que . . .

LINDOR.

N'avouez rien, ce serait inutile. J'ai disposé de mon neveu; ma parole est donnée, et je vais le marier.

JENNY.

O ciel !

LINDOR.

Il épousera dans quinze jours la plus jolie femme de Paris.

JENNY.

Est-il instruit de vos desseins ?

LINDOR.

Comme moi-même.

JENNY.

Le perfide ! il me trompait.

LINDOR.

Il en a trompé bien d'autres.

JENNY.

Je m'étais trop flattée. O Lindor !

LINDOR.

Mais, Madame, quand il serait libre, pourriez-vous espérer à votre âge . . .

JENNY.

Ah ! monsieur.

Air : *Pour vous je vais me décider.*

Mon âge et celui de Lindor,
N'ont pas beaucoup de différence,
Crainte de vous tromper encor,
Ne jugez plus sur l'apparence.

LINDOR.

Décidément elle est folle !

JENNY.

Oui, mon âge n'est pas si grand,
Et vous en conviendrez vous-même.

(*Elle jette son déguisement.*)

LINDOR.

Jenny !

JENNY.

Vous faut-il, monsieur, à présent
Montrer mon extrait de baptême.

LINDOR.

O bonheur !

JENNY.

Pardonnez-moi cette ruse.

LINDOR.

Le refus est nul, vous m'avez trompé et je prétends vous épouser.

JENNY.

O ciel ! vous exigeriez... malheureuse !

LINDOR.

Même air.

Vous êtes dans l'âge si doux,
Où tous les cœurs suivent vos traces;
Quel bonheur d'être votre époux,
Et de posséder tant de graces.

JENNY, *a part.*

Me voilà bien avancée.

LINDOR.

Vous me voyez des cheveux gris,
Mais pour l'amante que j'adore,
Nouveau Titon je rajeunis,
Auprès d'une nouvelle Aurore.

(*Il jette son déguisement.*)

JENNY.

Lindor!

LINDOR, *tombant à ses pieds*

Qui ne s'attendait pas à tant de bonheur.

JENNY.

Quoi! c'est à vous que je suis destinée; comment avons-nous pu nous abuser à ce point? (*Lindor se relève.*)

LINDOR.

Je croyais fuir une tante

JENNY.

Et moi un oncle.

LINDOR.

J'adorais la nièce.

JENNY.

Et moi le neveu

LINDOR.

Les portraits originaux que nos pères avaient fait de nous, nous ont inspiré ce double stratagême; l'amour et le hasard ont tout conduit.

JENNY.

Nous avons retardé notre bonheur; mais pour le rendre plus doux.

LINDOR.

Bénissons-donc l'amour.

JENNY.

Et le hasard.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE MARÉCHAL DE SAXE,	M. VERTPRÉ.
FAVART, directeur de la Comédie suivant l'armée,	M. HENRY.
EUGÈNE, jeune aide-de-camp du maréchal de Saxe, ami de Favart, et amant aimé de Lisbeth,	Mme HERVEY.
LE MAJOR RUDMANN, officier autrichien, commandant de la place de Tongres, prisonnier de guerre,	M. FICHET.
LISBETH, sa nièce, jeune Allemande élevée à Paris,	Mlle DESMARES.
SANSREGRET, vieil invalide maréchal, portier de la maison du Major : il est Français, et a servi l'Autriche,	M. HIPPOLYTE.
PREMIER ACTEUR, *Jeune premier*, de la troupe de Favart,	M. GUENÉE.
DEUXIÈME ACTEUR, *Financier*, idem,	M. FONTENAY.
TROISIÈME ACTEUR, *Valet*, idem,	M. JUSTIN.
UNE DUÈGNE, *idem*,	Mlle BODIN.
COMÉDIENS et COMÉDIENNES, *id.*	
SOLDATS et OFFICIERS FRANÇAIS suite du maréchal.	
UN CAPORAL,	M. CARLE.
UN CAVALIER D'ORDONNANCE,	M. CÉZAR.

La scène se passe au camp sous Tongres, en 1747. On voit dans le fond du théâtre le camp du maréchal de Saxe, et à droite du spectateur, et sur l'avant-scène, la maison du Major, qui est une des dernières du faubourg de Tongres.

LES AVANT-POSTES
DU MARÉCHAL DE SAXE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANSREGRET.

(*Il sort de la maison du Major.*)

Oh! oh! bientôt deux heures, et M. le Major et sa nièce ne sont pas encore revenus! Ah! on sait bien qu'un prisonnier n'est jamais pressé de rentrer. Le Major, il est vrai, ne l'est que sur parole; mais cette parole-là, mille bombes, vous retient un soldat mieux que tous les verroux d'une prison. (*Après un moment de silence.*) Je vois ce que c'est; ils se seront amusés à examiner de loin les positions du maréchal de Saxe. C'est celui-là qui est un luron. Ah! Sansregret, mon ami, tu ne te consoleras jamais de n'avoir pas perdu ton bras à son service. Mille-z-yeux! j'ai beau avoir suivi les drapeaux de Marie-Thérèse, j'ai toujours le cœur français. Pourquoi ne suis-je plus ce que j'étais autrefois?

AIR : *C'est un agréable jardin.* (du *Locataire.*)

Quand je réfléchis à mon sort,
La colère souvent m'emporte.
Autrefois j'attaquais un fort;
Aujourd'hui je garde une porte.

Soldat de Mars et de l'Amour,
Je bloquais rempart et fillette :
Faut-il que pour moi, sans retour,
Le temps ait battu (*bis*) la retraite !

Mais j'aperçois mon commandant.

SCÈNE II.

SANSREGRET, LE MAJOR, LISBETH.

LE MAJOR, *en regardant le camp.*

Leur bosition n'être pas plis téṇable qué rien di tout ; et ché foudrais avec douze cents hommes..... Ah ! faut-il que che sois prisonnier.

LISBETH.

Vous n'avez point été blessé, mon oncle.....

LE MAJOR.

Tarteff ! c'est bien ce qui me fâche, mâtemoiselle.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Quand on ne peut suivre dans la carrière
Ses compagnons de gloire et de plaisirs,
Il faut au moins de son ardeur guerrière
Porter sur soi de nobles souvenirs.
D'un vieux soldat si l'attente est trompée,
Dans les périls où l'honneur l'emportait,
Il doit, avant de rendre son épée,
Avoir perdu le bras qui la portait.

SANSREGRET, *gaiement.*

Rassurez-vous, mon commandant ; ce n'est peut-être que partie remise.

LISBETH.

Ne pourrai-je jamais, mon oncle, vous consoler de ce malheur ?

LE MAJOR.

En être-t'il de plis grand, mâtemoiselle ?

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Voir chaque jour nouveaux lauriers
Du maréchal parer la tête !
Le voir, malgré nos vieux guerriers,
Jusques au sein de nos foyers
S'établir par droit de conquête !
Voir enfin chaque combattant
Frapper ou tomber sans rien craindre !
Et n'en pouvoir pas faire autant,
N'est-ce pas (*bis*) être bien à plaindre ?

SANSREGRET, *à part.*

Je connais ce chagrin-là.

LE MAJOR.

Le major Rudmann, commandant de la place de Tongres, s'être vu forcé de rendre les armes à un plan-pec qui sort à peine des pâches !

LISBETH, *vivement.*

Songez donc, mon oncle, que M. Eugène est aide-de-camp du maréchal de Saxe.

LE MAJOR.

Oh ! je sâfre bien, mâtemoiselle, que vous êtes toujours prête à faire son éloge.

SANSREGRET, *à part.*

La nièce capitulerait plus facilement que l'oncle.

LISBETH.

Puis-je oublier que c'est à lui que j'ai l'obligation.....?

LE MAJOR, *vivement.*

De m'âfre fait prisonnier ?.....

LISBETH.

De demeurer près de vous dans votre maison du faubourg, qu'à sa prière le maréchal vous a laissée.

LE MAJOR.

Maurice, che le sais, être un ennemi chénéreux : mais sa cheune aide-de-camp.....

LISBETH.

Fait tout ce qu'il peut pour adoucir votre sort.

LE MAJOR.

Et s'intéresse beaucoup trop au fôtre.

LISBETH, *vivement.*

Quoi ! vous croiriez, mon oncle?

LE MAJOR.

Che connaître ces petits messiers; eux ne se contentirent pas d'un genre de succès.

LISBETH.

Ah ! vous avez bien raison.

AIR *du Vaudeville d'Arlequin Musard.*

Les Français, au plaisir fidèles,
Quelque part qu'ils portent leurs pas,
Sont aussi galans près des belles
Que terribles dans les combats.
Par leur courage et par leurs graces,
Certains d'être deux fois vainqueurs,
Après avoir soumis vos places,
Ils veulent soumettre nos cœurs.

LE MAJOR.

On foit bien, mâtemoiselle, que fous avre été élevée à Paris. Mais vous aurez la bonté de ne plus tant fous occuper de cette M. Euchène.

(*A Sansregret.*)

Et toi, Sansregret, s'il se présente encore, je t'ordonne de repousser ses approches.

(*On entend dans le lointain quelques coups de tonnerre.*)

SANSREGRET.

Oui, mon commandant. (*A part.*) Mais je crains bien qu'il n'ait des intelligences dans la place.

LE MAJOR.

Allons, mâtemoiselle, le temps se mettre à l'orache; rentrons, et sonchez bien à suivre mes folontés.

LISBETH.

Quoi ! mon oncle.....

LE MAJOR.

AIR *nouveau, de M. Doche,*
ou *Porte à ta pauvre mère* (d'Ida).

De ma douceur insigne
Vous abusez fraiment.
Rentrez, che vous consigne
Dans fotre appartement.

LISBETH.

Eh quoi ! ne voir jamais
Cet aimable Français !
O contrainte cruelle !

LE MAJOR.

Sonchez, mademoiselle,
Que les parens, chez nous,
Choisissent les époux. (*bis.*)

Ensemble.

LE MAJOR.

De cette résistance
Chai lieu d'être surpris;
Et vous croyez, che pense,
Etre encore à Paris.

SANSREGRET, *à part.*

Elle fait résistance,
Je n'en suis pas surpris :
Voilà bien l'influence
Du séjour de Paris.

LISBETH, *à part.*

A voir la différence
Des mœurs et des esprits,
L'Allemagne, je pense,
Est bien loin de Paris.

(Le Major et sa nièce rentrent.)

SCÈNE III.

SANSREGRET, seul.

L'orage continue pendant toute cette scène et la suivante.

Voilà la [illegible] personne aux arrêts, et pour la seconde fois nous sommes en état de siége. Diable! cela devient sérieux. L'ennemi nous serre de près; il campe sous nos murs, et cette maison, qui est la dernière du faubourg, touche à ses avant-postes; allons, Sansregret, mon ami, du courage et de l'adresse; songe qu'il ne faut pas être manchot pour déconcerter les manœuvres de ce petit diable d'aide-de-camp, qui est le bras droit du maréchal de Saxe.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Du vieux major ce fut par lui
Que la valeur fut désarmée;
Et pour ce beau trait, aujourd'hui,
Eugène est cité dans l'armée.
Cependant on ne peut nier
Qu'il n'ait ici manqué d'adresse;
Car s'il fit l'oncle prisonnier,
Il porte les fers de la nièce.

Il fait un temps du diable. Rentrons, et n'oublions pas qu'une place de guerre doit être exactement fermée quand l'ennemi est en campagne. (*Il rentre.*)

SCÈNE IV.

L'orage devient plus fort, et le théâtre est dans l'obscurité.

FAVART, COMÉDIENS et COMÉDIENNES (1).

CHŒUR.

Air : *Ah! maman, que je l'échappe belle!*

Ah! grands dieux, que nous l'échappons belle!
Les hussards, la nuit,
L'éclair qui luit,

(1) Ils sont vêtus d'une manière comique, moitié habits de ville, moitié habits de théâtre.

La faim cruelle,
Tout ici nous poursuit,
Nous harcelle.
Enfans de Momus,
Il faut chanter notre *orémus*.

FAVART.

Ah! calmez cette frayeur mortelle.
Dans l'adversité,
A la gaité
Toujours fidèle,
Mes amis, que chacun se rappelle
Que par ses concerts
Orphée est sorti des enfers.

CHŒUR.

Ah! grands dieux, etc.

FAVART.

Eh! quoi, mes amis, voudriez-vous rester en si beau chemin? Nous ne pouvons être éloignés du camp français; et il ne sera pas dit, j'espère, que la troupe de Favart, aux ordres du maréchal Saxe, se soit découragée pour rien.

TOUS LES ACTEURS.

Pour rien!

Air *de l'Enfantine*, contredanse.

Ah! quel funeste voyage!
Quel épouvantable orage!
Ma foi, nous perdons courage;
Et plus loin ira
Qui voudra.

PREMIER ACTEUR.

En déroute,
Sur la route,
Mille accidens nous ont mis:
L'Ingénue
Est retenue
Par des hussards ennemis;
Ils enlèvent la Soubrette;
S'emparent de la Coquette;
En fuyant, Crispin se jette
Au beau milieu d'un fossé;
Arlequin par eux terrassé,

Sans être blessé,
En homme sensé,
Pour mort est laissé;
Mais, moins exercé,
Cassandre, empressé,
D'un soufflet est renversé.

Ensemble.

LE CHŒUR.

Ah, quel funeste voyage! etc.

FAVART.

Amis, ayons le courage
De faire tête à l'orage;
Des fatigues du voyage
Le succès nous délassera.

PREMIER ACTEUR.

Enfin, par ces bons apôtres
Le Vaudeville est pillé;
Et lui, qui drape les autres,
Se voit bien mal habillé.

DEUXIÈME ACTEUR.

Un dragon qui me reluque,
Faisant sauter ma perruque,
Laisse, hélas! ma pauvre nuque
En proie aux vents ennemis.

PREMIER ACTEUR.

Ces messieurs se sont tout permis,
Et de nos habits
Nous ont dégarnis.

LA DUÈGNE.

Ces hussards maudits
Etaient si hardis
Qu'enfin je ne puis
Dire tout ce qu'ils m'ont pris.

Ensemble.

FAVART.

Amis, ayons le courage, etc.

LE CHŒUR.

Ah! quel funeste voyage! etc.

FAVART.

Messieurs, je ne vous reconnais pas là.

Air : *Eh ! non, non, non, ce n'est pas là Ninette.*

Par un flon flon joyeux,
Vous qui charmez la ville,
Avec emphase.
Vous fatiguez les dieux
D'une plainte inutile.
Gaiement.
Eh ! non, non, non,
Du riant Vaudeville,
Eh ! non, non, non,
Ce n'est pas là le ton.

Laissez ces froids rimeurs,
Dont l'esprit est stérile,
Pour attendrir les cœurs
Soupirer une idylle.
Eh ! non, non, non,
Ce n'est, etc.

Ces diables d'Allemands ne nous ont-ils pas enfin laissés à l'approche du jour ?

DEUXIÈME ACTEUR.

Oui, dans une jolie situation. Nous avions passé la nuit à la belle étoile ; et pour comble de bonheur, ne voilà-t-il pas une seconde nuit qui revient ?

FAVART, *gaiement.*

L'orage ne peut durer.

PREMIER ACTEUR.

Il ne nous manquait plus que cela pour nous achever de peindre.

FAVART.

Je conviens que nous ressemblons un peu à la troupe du roman comique

DEUXIÈME ACTEUR.

Air : *Il est des amusemens.* (De *la Soirée orageuse.*)

Est-il pour un Financier
Un état plus misérable ?

PREMIER ACTEUR.

Voit-on un Jeune premier
Dans un costume semblable?

TROISIÈME ACTEUR.

Et moi, Valet infatigable,
Dans mille maisons éprouvé,
Faut-il me voir sur le pavé?

LA DUÈGNE.

Comment garder (*ter*) l'honneur farouche
Qui convient à mon emploi,
S'il s'engage une escarmouche (*bis*)
Entre les hussards et moi.

FAVART, *gaiement.*

Soyez tranquille, ils n'y reviendront pas.

PREMIER ACTEUR.

Mais, qui nous rendra ce que nous avons perdu?

FAVART.

Messieurs, le maréchal de Saxe, dont nous avons l'honneur d'être les comédiens ordinaires, nous dédommagera de tous nos sacrifices. D'ailleurs, la caisse qui contenait les recettes que nous avons faites à Bruxelles est restée intacte entre mes mains.

TOUS.

Il a sauvé l'argent!

DEUXIÈME ACTEUR.

Messieurs, c'est un beau trait.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Admirez sa noblesse;
Favart, dont le talent
A rempli notre caisse,
De son bras la defend.
Maint caissier d'aujourd'hui,
Animé d'un beau zèle,
Comme lui l'eût sauvée ici,
Mais aurait pu fort bien aussi
Se sauver avec elle.

FAVART.

C'est cela, messieurs : on se console toujours d'un malheur en pensant qu'on pouvait en éprouver un plus grand.

DEUXIÈME ACTEUR.

Oui, fais de la morale : le moment est bien choisi.

FAVART.

Mes amis, mes amis, j'aperçois une maison; on ne peut nous y refuser l'hospitalité; et c'est bien le cas, j'espère, de chanter pour qu'on nous donne asyle.

Air *du vaudeville de Haine aux hommes.*

Ainsi jadis d'un ménestrel
La muse indigente et joyeuse,
A la porte d'un vieux castel
Touchait sa lyre voyageuse.
Tel château fort eût résisté
Aux attaques de la vaillance,
Qui, sans délais et sans défense,
S'ouvrait aux chants de la gaîté.

Ces menestrels-là sont nos pères, et nous devons soutenir ici l'honneur de la famille.

(*Il s'approche de la porte.*)

DEUXIÈME ACTEUR.

Il s'agit bien de chanter, tandis que l'orage....

FAVART.

C'est le moyen de ne pas l'entendre, et c'est un petit accompagnement obligé, qui soutiendra nos voix. Une invocation, mes amis : et que le tambourin m'accompagne, s'il n'est pas trop mouillé.

(*Il s'approche des fenêtres du Major.*)

Air : *La Boulangère a des écus.*

De la gaîté, le dieu malin
En pleurant vous exhorte
A lui tendre aujourd'hui la main
D'une manière accorte ;
Il meurt de froid, de soif, de faim ;

Ouvrez-lui votre porte,
Voisin,
Ouvrez-lui votre porte.

CHŒUR.

Il meurt de froid, etc.

FAVART.

Au son du joyeux tambourin,
Sa bruyante cohorte
Dissipe, en chantant un refrain,
La peine la plus forte.
Eprouvez-vous quelque chagrin?
Ouvrez-lui votre porte,
Voisin,
Ouvrez-lui votre porte.

CHŒUR.

Eprouvez-vous quelque chagrin, etc.

FAVART.

Comment! pas un mot?

PREMIER ACTEUR.

Mon ami, je crois qu'ils te répondent en ronflant.

FAVART.

Ah! les barbares! ils accueillent le Vaudeville comme on recevrait le Drame!

PREMIER ACTEUR.

Si nous n'avons pas d'autre gîte, je crains bien.....

FAVART.

Un moment, je vais leur donner du pathétique.

Même air.

Du dieu malfaisant de nuitée,
La santé n'est pas forte;
Bivaquer pour lui n'est pas sain;
Et, trempé de la sorte,
Le laisseriez-vous sans chagrin
Sécher à votre porte,
Voisin?
Sécher à votre porte.

CHŒUR.

Nous laisserions-nous sans chagrin, etc.

SANSREGRET, *dans la maison.*

Qui vive ?

FAVART.

Ils répondent, enfin. Ce que c'est que le sentiment !

SANSREGRET, *de la maison.*

Qui va là ?

FAVART, *à sa troupe.*

Eh bien, messieurs, vous plaindrez-vous encore ?

SANSREGRET, *en dedans.*

Qui vive ? on vous demande.

FAVART.

Ouvrez, de par Momus.

SANSREGRET.

De par Momus ! je ne connais pas ce mot d'ordre-là. Allez chanter plus loin.

FAVART.

Nous nous soutenons à peine.

SANSREGRET, *ouvrant la fenêtre.*

Ah ! je vois ce que c'est ; ce sont des hommes dans le vin.

FAVART.

Dites donc dans l'eau, morbleu !

SANSREGRET.

Que diable voulez-vous, par le temps qu'il fait ?

FAVART.

Passer, s'il est possible, quelques momens chez vous.

SANSREGRET.

Passez votre chemin. M. le major n'aime pas les vagabonds.

FAVART, *aux Comédiens.*

Un major ! mes amis, nous sommes sauvés. (*Haut.*) Quoi ! c'est ici la maison du major ?

SANSREGRET.

Sans doute, c'est la maison du major. Après ?

FAVART.

Ouvrez-vîte ; nous sommes ses meilleurs amis.

SANSREGRET.

Vous ! vos noms ?

FAVART.

Dites-lui que nous faisons partie de la troupe du maréchal de Saxe.

SANSREGRET.

De la troupe du maréchal de Saxe ! C'est différent. Monsieur le major, monsieur le major. *(Il ferme la fenêtre.)*

PREMIER ACTEUR, *à Favart.*

Le connaîtrais-tu, par hasard ?

FAVART.

Je ne l'ai jamais vu; mais, puisqu'il est Français et militaire, il est de nos amis. Vivat, messieurs.

Chœur d'Anacréon.

Nous allons avoir
Bon feu, bonne table ;
Un français aimable
Va nous recevoir.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MAJOR RUDMANN, SANSREGRET.

LE MAJOR.

Suite de l'air.

Quels diables de fous !
Venir de la sorte
Crier à ma porte !
Que me vouloir fous ?

FAVART et LE CHŒUR.

A notre desir
Montrez vous propice :
Rendre un bon office,
C'est prendre un plaisir.

SANSREGRET.

Ils n'engendrent pas de chagrin, ceux-là.

LE MAJOR.

Ne répontir fous qu'en chantant?

FAVART.

N'est-ce pas parler français?

Air : *Chantons la Capucine.*

Daignez, mon capitaine,
Nous loger sans façons.
Entre nous, point de gêne:
Demain nous vous paierons
En flons, flons, flons, larira dondaine,
En gai, gai, gai, larira dondé.

LE CHŒUR.

En flons, flons, etc.

SANSREGRET, *à part.*

Il y a bien des gens qui paient leurs dettes comme ça.

LE MAJOR.

Tarteff! finirez-fous? afec fos flons flons. Afez-fous l'intention de fous moquer de moi?

FAVART.

En vous demandant asyle?

LE MAJOR.

Moi être exempt dans mon situation de locher des chens de guerre.

FAVART.

Oh! nous sommes des gens très-pacifiques.

SANSREGRET, *à part, en les examinant.*

Pacifiques! plaisans soldats!

LE MAJOR, *après les avoir regardés.*

Et, dans cet équipage, fous osez fous tire de l'armée du mâréchâl de Saxe!

FAVART.

Nous sommes sa troupe légère.

LE MAJOR.

Fous!

LES COMÉDIENS.

Allons, voilà pour nous refaire!
Nous traiter ainsi!

FAVART.

Vous craigniez ici
D'être sans abri;
Du moins la prison
Est-elle une maison.

PREMIER ACTEUR.

Nous voilà bien logés!

FAVART, *gaiement.*

Ma foi, messieurs, à la guerre comme à la guerre; et par le temps qu'il fait, on n'est pas difficile.

LE CAPORAL.

Marchons.

LE MAJOR.

C'est cela, caporal; faites fotre tefoir.

SANSREGRET, *à part.*

V'là les oiseaux en cage.

FAVART.

Conduisez-nous d'abord à votre général?

LE CAPORAL.

Il a bien autre chose à faire que de vous écouter, ma foi.

FAVART, *gaiement.*

Cela lui est cependant arrivé quelquefois.

LE CAPORAL.

Oh! certainement! s'il fallait les croire sur parole.....

SCÈNE VII.

(On entend un grand coup de tonnerre, le jour reparaît.)

LES MÊMES, EUGENE, LE MARÉCHAL DE SAXE, SUITE, ÉTAT-MAJOR.

EUGÈNE *accourant devant le Maréchal.*

Aux armes! aux armes!

LE CAPORAL.

Air *du pas redoublé.*

Serait-ce notre général,
Ramené par Bellonne ?

(Le Maréchal paraît.)

EUGÈNE.

Eh ! oui, c'est ce grand maréchal,
C'est lui-même en personne.

FAVART, *courant au-devant de lui.*

Non, je le lis à ses regards,
C'est le dieu de la guerre ;
Et Jupiter annonce Mars
Par un coup de tonnerre.

(Tous répètent le dernier quatrain, excepté le Major et Sansregret.

Oui, je le lis, etc.

LE MARÉCHAL.

Messieurs, messieurs, laissons la fiction, je vous prie. Monsieur Favart, je suis bien aise de vous voir.

LE MAJOR, *à part.*

Si le Mâréchâl n'a fait que de pareils soltats.....

LE MARÉCHAL, *à Favart.*

Je vous attends depuis deux jours : et ce retard....

FAVART.

N'en accusez que vous, général.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Le pauvre petit Vaudeville,
Pour vous atteindre a beau courir,
Quand il entre dans une ville,
Vos soldats viennent d'en sortir.
Et peut-on, au siècle où nous sommes,
Vouloir, sans trop être exigeant,
Qu'un faible enfant suive des hommes
Qui marchent à pas de géant ?

LE MARÉCHAL.

Quand c'est vous qui le conduisez, monsieur, on l'attend toujours avec impatience.

EUGÈNE et LES SOLDATS, *à la deuxième reprise.*

Sans craindre, enfans de la gaité,
Que de flatterie on vous taxe,
Du maréchal de Saxe
Chantez la gloire et la bonté.

CHŒUR.

Sans craindre, enfans de la gaité,
Que de flatterie on nous taxe,
Du maréchal de Saxe
Chantons la gloire et la bonté.

(Les Comédiens et les Soldats sortent.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, à l'exception des COMÉDIENS et DES SOLDATS.

LE MARÉCHAL.

Vous, Favart, demeurez (*Montrant Eugène.*); monsieur vous communiquera mes projets.

LE MAJOR, *à part.*

Un chénerâl communiquer ses projets à un tirecteur de comédie !

SANSREGRET.

Mon commandant, je retourne à mon poste. (*Il rentre.*)

LE MARÉCHAL.

Quel est cet officier ?

EUGÈNE.

M. le maréchal, c'est le major Rudmann.

LE MARÉCHAL.

Ah ! ah ! votre prisonnier, monsieur ! Mon cher Favart, vous voyez mon nouvel aide-de-camp. Vous l'avez connu page, et bornant ses exploits à des espiégleries ; il marche maintenant dans le chemin de la gloire.

EUGÈNE, *vivement.*

Je vous suis, monseigneur.

FAVART.

« Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ? »

LE MARÉCHAL.

Ce petit diable-là m'a pourtant sauvé la vie !

EUGÈNE.

Cela n'est pas généreux, monseigneur ; vous me le reprochez toujours.

AIR : *Dorilas, contre moi, des femmes.*

Mon cœur, bien plus que ma vaillance,
M'imposait cette noble loi ;
Mais, en pareille circonstance,
Qui n'en eût fait autant que moi ?
Secourant la France alarmée,
Quand j'exposai mes jours pour vous,
Si je me fis des amis dans l'armée,
J'ai fait encor plus de jaloux.

LE MAJOR, *à part.*

Saufer son chénérâl, et me faire brisonnier ! tarteff ! est-il heureux !

LE MARÉCHAL.

On dit, monsieur le Major, que vous avez bien défendu votre place.

LE MAJOR.

De mon mieux, chénérâl.

LE MARÉCHAL.

Vous pouvez donc compter sur l'estime de Maurice ; il honorera toujours la valeur malheureuse.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LISBETH.

LISBETH.

Ah ! mon dieu, mon dieu ! mon oncle, je vous cherche par-tout.

EUGÈNE, *à part.*

Lisbeth ! quel bonheur !

LISBETH, *à part.*

Il est ici ; je ne m'étais pas trompée.

LE MAJOR.

D'où vient cet effroi, mâtemoiselle ?

LISBETH.

Le bruit m'avait attirée vers la fenêtre, mon oncle ; et la peur commençait à me prendre, lorsque j'ai entendu prononcer le nom de monseigneur. M. Eugène, qui ne le quitte jamais, nous en a dit tant de bien, que je n'ai pu résister au desir de le voir.

LE MAJOR.

Parton, monsieur le Mâréchâl, si cette petite. . . .

LE MARÉCHAL.

Pourquoi donc ? je ne lui dois ici que des remercie-mens. (*A Eugène.*) Vous ne m'aviez pas dit, monsieur, que le major Rudmann eût une nièce si jolie ?

EUGÈNE, *à part.*

Je m'en serais bien gardé. (*Haut.*) Monseigneur a tant d'autres soins importans. . . . . .

LE MARÉCHAL, *à part.*

Cette jeune Allemande est fort bien.

EUGÈNE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! comme il la regarde !

LE MARÉCHAL, *à Lisbeth.*

Approchez, mon enfant : si Maurice s'applaudit quelquefois de faire fuir les ennemis, il ne se consolerait pas de faire fuir les dames.

LISBETH, *vivement.*

Ah ! monseigneur, je ne demande pas mieux que de rester.

FAVART, *à part.*

La petite personne est ingénue.

LE MARÉCHAL.

Elle est charmante.

EUGÈNE, *à part.*

Elle avait bien besoin de venir ici.

LE MAJOR.

Monseigneur est trop bon.

LE MARÉCHAL.

Je me reproche, monsieur le major, de n'avoir pu recevoir encore votre visite. A-t-on pour vous tous les égards.....?

LE MAJOR.

Je ne me plains pas, chénérâl.

LISBETH, *vivement.*

Oh! monseigneur, nous ne manquons de rien; et M. Eugène.....

LE MARÉCHAL, *en regardant Eugène avec intention.*

Ah! ah! monsieur Eugène.....

EUGÈNE, *vivement.*

A deviné vos intentions, monseigneur (*A part.*); et les devine encore.

LE MARÉCHAL.

Je veux réparer mes torts envers vous, Major; et je vous emmène dîner au quartier-général.

EUGÈNE, *à part.*

Il emmène l'oncle! il a des projets sur la nièce.

LE MAJOR.

C'être beaucoup d'honneur, monsieur le Mârechâl.

LISBETH, *au Major.*

Quand je vous disais, mon oncle, qu'il était bien aimable.

EUGÈNE, *à part.*

Oh! comme elle est coquette!

LE MARÉCHAL.

Ce séjour, aimable enfant, n'est pas pour vous bien agréable; et vous n'êtes entourée ici que d'objets peu faits pour vous plaire.

LISBETH, *vivement, regardant Eugène.*

Bien au contraire, monseigneur,

LE MARÉCHAL, *le regardant aussi.*

Ah ! bien au contraire !

EUGÈNE, *un peu embarrassé.*

Mademoiselle Lisbeth a tant d'amitié pour son oncle !...

LE MARÉCHAL, *regardant Eugène avec intention.*

Mademoiselle a-t-elle beaucoup d'amitié pour son oncle ? (*A Lisbeth.*) Je l'en félicite.

LISBETH, *un peu troublée.*

C'est bien naturel, monseigneur ; il m'a servi de père.

LE MAJOR.

C'être tout l'héritage que m'a l'aissé mon frère.

LE MARÉCHAL.

Comment donc ; mais c'est une fort jolie succession.

FAVART, *à part.*

Il est toujours le même.

LE MARÉCHAL.

Le devoir m'appelle au quartier-général ; je suis à vos ordres, Major, et veux faire avec vous plus ample connaissance.

EUGÈNE, *à part.*

Ah ! monseigneur, je vous vois venir.

LE MARÉCHAL.

Sans adieu, mademoiselle ; je serais inconsolable de n'avoir pas aujourd'hui visité mes avant-postes.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Pour moi, quelle aimable surprise !
Ce matin, j'ignorais encor
Que la ville que j'avais prise
Renfermait un pareil trésor.

(Au Major.)

Major, l'honneur nous fit combattre;
A table luttons plus gaiment :
Si je suis Français pour me battre,
Pour boire je suis Allemand.

EUGÈNE, *à part.*

Je devine ce qu'il veut faire;
Défendons-nous bien en ce jour;
Et s'il est vainqueur à la guerre,
Tâchons de le vaincre en amour.

LE MARÉCHAL, *à part.*

Au champ d'honneur, comme à Cythère,
Je prétends marcher tour-à-tour :
On peut, sans négliger la guerre,
Donner un instant à l'amour.

LISBETH, *à part.*

Ensemble.

L'amour et la raison sévère
Luttent dans mon cœur en ce jour :
Faut-il donc que, dans cette guerre,
L'avantage reste à l'amour ?

FAVART, *à part.*

Comme un fils qui chérit son père,
Maurice, jusqu'au dernier jour,
S'il dicte des lois à la guerre,
Recevra celles de l'amour.

LE MAJOR, *à part.*

De ma nièce, gardien sévère,
Souvenons-nous bien en ce jour
Que, si nous rusons à la guerre,
On ruse encor plus en amour.

LE MARÉCHAL, *regardant Lisbeth.*

Ici, tout est fait pour me plaire.

EUGÈNE, *à part*

Oui, je crois m'en apercevoir.

LE MARÉCHAL.

Mais il faut, chez un militaire,
Que le plaisir cède au devoir.

Ensemble.

EUGÈNE, *à part.*
Je devine ce qu'il veut faire, etc.

LE MARÉCHAL, *à part.*
Au champ d'honneur, etc.

LISBETH, *à part.*
L'amour et la raison sévère, etc.

FAVART, *à part.*
Comme un fils qui chérit son père, etc.

LE MAJOR.
De ma nièce, gardien sévère, etc.

(Le maréchal conduit Lisbeth par la main jusqu'à la maison de son oncle. Signes d'intelligence entre Eugène et elle.)

LE MARÉCHAL, *à Eugène.*

Vous ne me suivez pas, monsieur?

EUGÈNE.

Monseigneur oublie qu'il m'a chargé de parler à M. Favart.

LE MARÉCHAL.

Ne tardez pas à me rejoindre.

(Il sort avec le major et toute sa suite.)

SCÈNE X.

M. FAVART, EUGÈNE.

EUGÈNE, *vivement.*

Ah! mon ami, je ne prévois que trop les projets du Maréchal.

FAVART, *gaiement.*

Vous êtes donc plus fin que l'ennemi.

EUGÈNE.

C'est que l'ennemi n'approche pas comme moi de monseigneur.

FAVART.

Mais qui peut vous troubler?

EUGÈNE.

Mon cher Favart, je n'ai rien de caché pour vous. Vous

m'avez connu étourdi, léger, inconséquent, poursuivant toutes les femmes, et n'en aimant pas une; enfin, vous m'avez vu page: mais je suis bien changé. Ce n'est plus cet Eugène qui bravait les verroux, qui forçait les consignes, franchissait les murailles, escaladait les fenêtres, et qui, pour satisfaire la moindre fantaisie, ne se faisait qu'un jeu de compromettre une femme. J'aime, mon ami; j'aime véritablement. Vous l'avez vue; elle est là; c'est la nièce du Major; mais mon respect égale mon amour; voyez si je suis discret; personne ne le sait encore. J'aimerais mieux mourir que d'exposer sa réputation: et j'ai compté sur vous, mon cher Favart, pour me procurer les moyens de m'introduire chez elle en l'absence de son oncle.

FAVART, *avec ironie.*

Mais voilà ce qui s'appelle une réforme complète.

EUGÈNE.

Oh! mon ami, je n'ai que des vues légitimes.

FAVART.

Que n'en faites-vous part au Major?

EUGÈNE.

Est-ce que vous ne connaissez pas ces gens-là?

AIR *nouveau, de M. Doche;*
ou *Dans nos bals, c'est la méthode.*

Du temple heureux de Cythère,
Les vieillards, qui sont exclus,
Sont fâchés de nous voir faire
Un chemin qu'ils ne font plus.
Des plaisirs dont ils s'abstiennent
Ils cherchent à nous priver,
Et voudraient, quand ils reviennent,
Nous empêcher d'arriver.

FAVART.

Mon cher Eugène, c'est à vous que je dois d'être directeur des comédiens de son altesse. (*Gaiement.*); et puisque vous n'avez que des vues légitimes, . . . je vous suis tout dévoué.

EUGÈNE

Mais c'est qu'il n'y a pas un instant à perdre. Le Maréchal ne s'avise-t-il pas d'aller sur mes brisées ?

FAVART.

Quoi ! tout de bon, vous le croyez ?

EUGÈNE.

Près d'une jolie femme, je le crois capable de tout. Et n'avez-vous pas vu comme il la regardait ?

FAVART.

Bon ! quelle idée ! et pour quelques mots d'amitié ! . . .

EUGÈNE.

D'amitié dites-vous ? oh ! je connais le Maréchal.

AIR : *Mon ami, combien tu t'abuses !*
(Des *Chevilles de Maitre Adam*).

De cette sympathie heureuse,
Maurice éprouve la douceur ;
Et son amitié précieuse
Sut me guider au champ d'honneur.
Mais ce sentiment près des belles
N'est pour lui qu'un heureux détour ;
Et l'amitié qu'il a pour elles
Ressemble beaucoup à l'amour.

FAVART.

Je ne l'ai que trop éprouvé.

EUGÈNE.

Mais si vous oubliez, monseigneur, que vous êtes maréchal de France, je n'oublierai pas, moi, qu'il n'y a que trois mois que j'étais encore page. Et pour commencer....

(*Il court frapper à la porte.*)

FAVART.

Etourdi ! que faites-vous ?

EUGÈNE.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

J'attaque la forteresse.

FAVART. (*Il montre sa gourde.*)

Mon ami, mauvais moyen :

Par la force, on n'obtient rien :
On obtient tout par adresse.
Amant, abbé, courtisan,
Gens par-tout s'introduisant,
N'y parviennent qu'en rusant.
Pour forcer le vieux Cerbère
A ne plus nous dire non,
Voilà qui vaut du canon ;
(*Il montre sa gourde.*)
Et je veux, armé d'un verre,
Sans éveiller le soupçon,
Endormir la garnison.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SANSREGRET.

SANSREGRET.

Qui diable frappe encore ? (*Il ouvre.*)

EUGÈNE.

C'est nous, mon vieil ami.

SANSREGRET.

J'en suis fâché, mon officier ; mais, en l'absence du gouverneur, personne n'entre dans la place.

FAVART.

Nous ne voulons pas non plus forcer votre consigne.

SANSREGRET.

Eh ! que voulez-vous donc ?

FAVART, *débouchant une petite gourde.*

Vous remercier, mon cher, de vos bonnes intentions.

EUGÈNE.

Oui vraiment : c'est monsieur.....

SANSREGRET, *à demi-voix.*

Sansregret, mon ami, ne te laisse pas gagner ?

EUGÈNE, *à part.*

Peste soit du geolier. (*Sous la fenêtre.*) Lisbeth, Lisbeth ! c'est moi.

SANSREGRET, *à Favart.*

Qu'ai-je donc tant fait pour vous?

FAVART.

Ce que vous avez fait? ah! voilà bien les belles ames. Mais vous avez beau dissimuler, je l'ai vu.

SANSREGRET, *à demi-voix.*

Si je sais ce qu'il veut dire, je veux que le diable m'emporte. (*Haut.*) Eh! qu'avez-vous donc vu?

EUGÈNE, *à part, sous la fenêtre.*

Elle ne m'entend pas.

FAVART.

L'intérêt que tantôt vous preniez à mon sort, quand votre commandant.....

SANSREGRET.

Cet intérêt-là, j'espère, était bien naturel; car, tel que vous me voyez, j'ai l'honneur d'être Français.

EUGÈNE, *revenant auprès de Sansregret.*

C'est un compatriote!

SANSREGRET.

J'aime la gaieté, morbleu!

EUGENE.

C'est ce qui soutient le soldat.

AIR : *Eh, ma mère, est-ce que j'sais ça?*

Quand, frappé de léthargie,
Le flegmatique Autrichien,
Dans son camp fume et s'ennuie,
Le Français rit dans le sien;
Et pour nous, qui savons faire
Bon emploi de nos loisirs,
Le théâtre de la guerre
Devient celui des plaisirs. (*bis.*)

(*Bas à Favart.*) Tâchez de le retenir. (*Il court à la porte.*)

SANSREGRET, *à Favart.*

Mais monsieur le général de comédie ne voudrait pas

sans doute me faire manquer le service; et je lui baise bien les mains.

EUGÈNE, *revenant.*

Quoi! sans trinquer ensemble !

SANSREGRET.

On m'a mis en vedette, et je ne peux pas quitter.

EUGÈNE.

Raison de plus pour boire, mon ami.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Bacchus sert le dieu de la guerre;
J'aime leur double carillon;
Et dans les camps le choc du verre
Doit s'unir au bruit du canon.
Si le bon vin a des amorces,
Au soldat il est bien permis
De chercher à prendre des forces,
Pour les ôter aux ennemis.

(*A part.*) Elle ne descendra pas.

SANSREGRET.

Je suis bien de votre avis; mais le devoir.....

FAVART.

Je ne méritais pas ce procédé-là. Me laisser boire tout seul!

SANSREGRET, *à part.*

Il me fend l'ame, vraiment. (*Haut.*) Moi! manquer de procédé! Je ne tiens pas à ce reproche. Il ne sera pas dit que Sansregret ne sait pas la politesse. (*Il prend le petit coco de cuir que lui a présenté Favart.*)

FAVART.

Voilà ce qui s'appelle parler.

(*Il boit; et pendant ce temps Lisbeth paraît sur sa porte, et Eugène court à elle.*)

SANSREGRET, *après avoir bu.*

Etes-vous content, morbleu?

FAVART, *apercevant Lisbeth.*

Nous ne demandions que ça.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LISBETH.

(*Lisbeth sur la porte à droite du spectateur; Eugène près d'elle; Favart à gauche, tient un bras sur l'épaule de Sansregret, le fait boire, et l'empêche de retourner la tête.*)

EUGÈNE.

Ah! ma chère Lisbeth, que je suis aise de vous voir!

LISBETH.

Imprudent que vous êtes! si mon oncle rentrait!....

FAVART, *à Sansregret.*

A votre santé, mon brave.

LISBETH, *à Eugène.*

Sansregret peut vous voir.

EUGÈNE, *à Lisbeth.*

Bon! c'est un imbécille.

SANSREGRET, *trinquant avec Favart.*

C'est bien de l'honneur pour moi.

(*Il va pour se retourner.*)

FAVART *l'en empêchant.*

Voilà comme je vous aime.

SANSREGRET, *à Favart.*

Je ne me suis pas trompé : vous êtes un bon vivant; mais, comment diable faites-vous pour être toujours si gai?

FAVART, *à Sansregret.*

Je prends le temps comme il vient; et quand cela peut me déplaire, je ne regarde jamais ce qui se passe à côté de moi.

SANSREGRET, *gaiement.*

Ma foi, ni moi non plus.

EUGÈNE *à Lisbeth.*

C'est comme moi près de vous.

LISBETH, *à Eugène, qui lui baise la main.*

Vous n'êtes pas raisonnable.

FAVART.

Air : *Il faut que l'on file file file.*

Les dieux ont mis sur la terre
Le chagrin et le plaisir :
Celui-ci n'avance guère,
Quand l'autre semble courir.
Tous deux parcourent l'espace ;
Et lorsque le plaisir passe,
Il m'entraine sous sa loi ;
Mais le chagrin passe, passe, passe,
Sans s'arrêter devant moi.

ENSEMBLE.

Oui, le chagrin passe, passe, passe,
Sans s'arrêter devant moi.

EUGÈNE, *à Lisbeth.*

J'ai reçu l'ordre de partir à sept heures pour Maestricht.

LISBETH.

Vous partez ?

EUGÈNE, *à Lisbeth.*

J'y verrai madame votre tante.

FAVART, *à Sansregret.*

C'est donc vous qui gardez la nièce du Major ?

SANSREGRET.

Ah ! ne m'en parlez pas : elle me fera tourner la tête.

FAVART, *à part.*

Je t'en empêcherai bien.

EUGÈNE, *à Lisbeth.*

Elle a quelque crédit auprès du prince Charles ; je sais qu'elle sollicite l'échange du Major, et si je rapportais à votre oncle cette bonne nouvelle, il consentirait peut-être...

LISBETH.

Ma tante approuve notre amour ; et si je croyais qu'une lettre pour elle.....

EUGÈNE.

J'allais vous la demander.

LISBETH.

Mais elle n'est pas écrite; et comment vous la remettre ?

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL, plusieurs Aides-de-camp.

LE MARÉCHAL, *à part, au fond du théâtre.*

Bercaville retient le major Rudmann, et je suis curieux de voir si cette petite Allemande..... Mais qu'aperçois-je ! Eugène est auprès d'elle ! Ecoutons.

(*Il fait signe à sa suite de se retirer.*)

EUGÈNE, *à Lisbeth.*

A sept heures, ce soir, je serai sous vos fenêtres.

LE MARÉCHAL, *à part, au fond du théâtre.*

Un rendez-vous ! Ah ! le petit coquin. Mais j'y mettrai bon ordre.

SANSREGRET, *à Favart.*

AIR *de la Walse du* Pauvre Diable.

Comme le vin rajeunit la vieillesse !
Moi, quand j'en bois, je n'ai que dix-huit ans.

EUGÈNE, *à Lisbeth.*

Je jure ici de vous aimer sans cesse.

LISBETH, *à Eugène.*

Mon cœur répond à ces doux sentimens.

FAVART, *au milieu de la scène.*

De nos erreurs, c'est le tableau fidèle :
A ses desirs, tremblant de succomber,
Lorsque là-bas l'innocence chancelle,
Ici l'Argus est tout prêt à tomber,

LE MARÉCHAL, *à part, au fond.*
Pour triompher d'une jeune maîtresse,
Vous vous croyez plus fin qu'un vieux guerrier;
Mais vous comptez trop tôt sur votre adresse,
Et rira bien qui rira le dernier.

SANSREGRET.
De boire un coup, quand un ami me presse,
Jamais deux fois je ne me fais prier;
Au cabaret, par pure politesse,
Le premier j'entre, et j'en sors le dernier.

LISBETH, *à Eugène.*
D'objets nouveaux vous occupant sans cesse,
Ensemble. Volage amant, mais fidèle guerrier,
Vous avez fait cent fois même promesse:
Ce serment-là sera-t-il le dernier?

EUGÈNE, *à part.*
Ah! monseigneur, aujourd'hui votre altesse
Veut, pour le myrte, oublier le laurier;
Mais j'ai pour moi son cœur et mon adresse,
Et rira bien qui rira le dernier.

FAVART.
Buveur, amant, qu'une égale ardeur presse,
Sont tous les deux sujets à s'oublier:
Près de l'objet qui cause leur ivresse,
Leur premier mot n'est jamais le dernier.

(*Lisbeth rentre à la fin du morceau d'ensemble.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, excepté LISBETH.

LE MARÉCHAL (*avançant*), *à Eugène.*
Encore ici, monsieur?

EUGÈNE, *à part.*
Le maréchal! ô ciel! M'aurait-il entendu?

LE MARÉCHAL.
Ne vous ai-je pas ordonné de me rejoindre?

EUGÈNE.
Excusez-moi, monseigneur; mais j'expliquais à monsieur Favart.....

SANSREGRET, *gris.*

Ma foi, mon général, je vous fais mon compliment ; vous avez là un homme (*Montrant Favart.*) qui vaut son pesant d'or. Il vous est d'une gaieté..... et vous verse d'un vin.....

FAVART, *bas à Sansregret.*

Te tairas-tu, bavard ? (*Haut.*) Oui, monsieur le Maréchal, il me mettait au fait.....

LE MARÉCHAL, *à Favart, avec ironie.*

Ah ! ah ! vous mettait-il au fait ?.....

EUGÈNE, *avec intention.*

Oui, monseigneur. J'apprenais à M. Favart que vous devez demain livrer une grande bataille ; qu'occupé tout entier de cet important projet (*Appuyant.*), nul motif étranger ne pouvait vous en distraire ; que retiré dans votre tente, vous ne songiez qu'aux moyens d'assurer la victoire, et que vous desiriez qu'au spectacle ce soir un refrain militaire annonçât à l'armée la nouvelle moisson de gloire que lui prépare son altesse.

FAVART.

Oui, monsieur le Maréchal ; et nous cherchions ensemble.....

LE MARÉCHAL, *à Eugène, avec ironie.*

Je vous remercie, monsieur, de votre promptitude à exécuter mes ordres, et du soin que vous prenez de ma réputation.

SANSREGRET.

Comme on va chanter dans le camp ! Mille bombes ! Mon général, ce luron-là me fait regretter encore plus de n'être pas sous vos drapeaux ; et si le bras qui me reste peut vous être agréable.....

LE MARÉCHAL, *à Sansregret.*

Taisez-vous.

SANSREGRET.

Je me tais, mon commandant.

(A part, en rentrant dans la maison du Major.)

Ça m'est égal, toujours : le maréchal m'a parlé. Taisez-vous, ... ça fait plaisir.

SCÈNE XV.

LE MARÉCHAL, EUGÈNE, FAVART.

LE MARÉCHAL, *à part.*

N'oublions pas le rendez-vous de sept heures.

EUGÈNE.

Monseigneur n'avait pas d'autre ordre à me donner?

LE MARÉCHAL.

Vous partirez, monsieur, à six heures pour Maestrich.

EUGÈNE, *à part.*

O ciel ! se douterait-il ! (*Haut.*) Il me semblait, monseigneur, que ce n'était qu'à sept. . . . .

LE MARÉCHAL.

Vous m'entendez, monsieur. . . .

FAVART, *à part.*

J'en serai pour mon vin et pour ma rhétorique.

EUGÈNE, *à part.*

Comment prévenir Lisbeth? (*Haut.*) Monseigneur aurait-il à se plaindre de moi?

LE MARÉCHAL.

Qui vous dit cela, monsieur?

EUGÈNE.

On se bat demain, monseigneur; et vous me faites partir.

AIR *de Calpigi.*

M'éloigner de votre personne,
Lorsqu'une nouvelle couronne
Demain va ceindre votre front,
Pour moi, quel plus sanglant affront!

Moi, fuir le champ de la victoire !
Mes jeunes compagnons de gloire
N'auraient qu'à mourir sous vos yeux,
Tout le bonheur serait pour eux.

LE MARÉCHL, *à part.*

Cela n'est pas mal adroit. (*Haut.*) Rassurez-vous, monsieur.

AIR : *Permettez, je vous en supplie* (de *la Jeune-Mère*).

Il est, pour le sujet fidèle,
Cent moyens de servir son roi :
Sûr d'ennoblir tout par son zèle,
Il ne dédaigne aucun emploi ;
Et le soldat, dont l'ame allie
La discipline à la valeur,
Quelque poste qu'on lui confie,
Sait en faire un poste d'honneur.

Allez m'attendre, monsieur, au quartier-général.

EUGÈNE, *à part.*

O ciel ! tout est perdu. (*A Favart.*) Empêchez-le, du moins, de parler à Lisbeth.

FAVART *à Eugène.*

Je me charge de tout..

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! monsieur, vous n'êtes point parti ?

EUGÈNE.

Je pars, mon général. (*A part.*) Il ne s'en ira pas ; je n'aurai point ma lettre pour la tante de Lisbeth ; que faire ? que devenir ? je suis pris comme un sot. Ah ! monseigneur, je vous revaudrai celui-là. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LE MARÉCHAL, FAVART.

FAVART.

Je ne sais, monseigneur, si j'aurai bien rempli vos intentions. Mais, si vous daigniez vous-même.....

LE MARÉCHAL.

Un autre objet m'occupe en ce moment. *(A part.)* Ah! Mademoiselle Lisbeth donne des rendez-vous!

FAVART, *à part.*

Il voudrait m'éloigner, mais je ne quitte pas la place. *(Haut.)* Savez-vous bien, monseigneur, que je ne sais auquel entendre : annoncer la bataille aujourd'hui; chanter demain la victoire.....

LE MARÉCHAL, *avec un peu d'humeur.*

Eh! monsieur, la victoire n'est pas encore gagnée.

FAVART.

C'est de la modestie, monsieur le Maréchal.

Air : *Le Magistrat irréprochable.*

Lorsque vous marchez à leur tête,
Tout cède aux armes des Français;
Et, puisque le combat s'apprête,
Je dois apprêter mes couplets.
Ma muse n'est jamais trompée
Sur les exploits de son héros;
Et quand Maurice prend l'épée,
Favart peut prendre ses pipeaux.

LE MARÉCHAL, *à part.*

Il choisit bien le moment pour me complimenter!

FAVART.

Monseigneur a-t-il décidé où je placerais mon théâtre?

LE MARÉCHAL, *avec humeur.*

Bercaville est chargé de vous indiquer l'endroit.

FAVART.

Mais, il me semble, monseigneur.....

LE MARÉCHAL.

Allez-le trouver, vous dis-je; j'ai besoin d'être seul.

FAVART.

Je vous laisse, monseigneur. *(Fausse sortie.)*

LE MARÉCHAL, *à part.*

Cela n'est pas malheureux. *(En avançant vers la porte du Major.)* Voyons si la petite.....?

FAVART, *revenant.*

J'oubliais de vous demander, monsieur le Maréchal....

LE MARÉCHAL, *avec force.*

Pour Dieu, monsieur, courez exécuter mes ordres.

AIR : *Du lendemain.*

Quand l'esprit médite, on aime
A réfléchir sans témoin;
Et de s'oublier soi-même
On éprouve le besoin.

FAVART.

Rien de tant de mal-adresse
Ne peut me justifier :
(Avec intention.)
Je vois qu'ici votre altesse
Vient s'oublier.

LE MARÉCHAL, *à part.*

M'aurait-il deviné?

FAVART, *à part.*

Ma foi, mon pauvre Eugène, j'ai fait une belle défense.

(Fausse sortie.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UNE ORDONNANCE.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! que me veut-on ?

L'ORDONNANCE.

Un envoyé du prince Charles, qui vient d'arriver au quartier-général, demande à parler à son altesse.

LE MARÉCHAL, *avec dignité.*

Je m'y rends à l'instant même. Puissent les propositions qu'il m'apporte rendre inutiles mes projets pour demain.

(Il sort. L'Ordonnance le suit.)

SCÈNE XVIII.

FAVART, EUGENE.

EUGENE, *accourant du côté opposé à la sortie du Maréchal.*

Vivat : il est parti; le champ de bataille est à nous.

FAVART.

Comment ! Serait-ce un tour.... ?

EUGÈNE.

Non pas précisément : le hasard a tout fait. J'arrive au quartier-général ; j'y trouve (*Imitant le baragouin allemand.*) un grand tiable d'Allemand qui temande à parler à Monsié lé comté te Sâxé; on ignorait à l'état-major où son altesse avait porté ses pas; moi qui ne le savais que trop, je n'ai rien eu de plus pressé que d'envoyer l'Ordonnance ; et j'espère, mon cher Favart, que si vous gardez-bien une place, je sais fort adroitement lui faire passer des secours.

FAVART.

Mais, n'avez-vous pas ordre de partir à six heures?

EUGÈNE.

Il n'est que cinq heures et demie; j'ai le temps d'avoir la lettre que Lisbeth m'a promise; j'engagerai sa tante à l'appeler auprès d'elle ; et je vous prouverai, monsieur le Maréchal, que l'amour et la jeunesse luttent toujours avec avantage contre la richesse et la grandeur.

FAVART.

Ne perdons pas de temps ?

EUGÈNE, *sous la croisée.*

Lisbeth ! Lisbeth ! (*On entend sonner six heures.*) Chut, chut ! O ciel ! six heures sonnent ! je devrais monter à cheval, et je suis un homme perdu si l'on me voit dans le camp. Lisbeth ! Lisbeth ! Elle ne m'entend pas.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, COMÉDIENS et SOLDATS.

PREMIER ACTEUR.

AIR: *Vive un tambourin qui nous réveille.*

Ma foi, vive un camp où l'on rassemble
Les jeux et les ris,
Comme à Paris!

TOUS.

Ma foi, vive un camp, etc.

UN SOLDAT.

Pour former un bel ensemble,
Maurice a su réunir
Gloire et plaisir.

TOUS.

Pour former, etc.

L'ACTEUR, *prenant la main d'un Soldat.*

Ne les séparons jamais.

EUGÈNE, *à Favart.*

En voici bien d'une autre. Eh! mon ami, comment nous débarrasser d'eux?

FAVART, *à Eugène.*

Je vais tâcher de leur faire entendre raison.

EUGÈNE.

Je crois qu'ils l'ont tous perdue.

PREMIER ACTEUR.

Eh! nous te cherchons par-tout, monsieur le directeur; nous sommes d'une inquiétude.....

FAVART.

Oui, c'est ce qui me paraît; mais que venez-vous faire ici?

PREMIER ACTEUR.

Te rejoindre, mon ami; il y a plus de deux heures que nous buvons sans toi; ça nous faisait trop de peine.

EUGÈNE, *bas à Favart.*

En restant plus long-temps je serais reconnu ; je cours prendre mes dépêches ; mais je reviens à l'instant. Tâchez de les éloigner; et dussai-je crever tous les chevaux, je ne partirai point sans avoir vu Lisbeth. (*A Favart.*) Je n'ai n'ai d'espoir qu'en vous.

FAVART, *à Eugène.*

Un bon pilote n'abandonne le vaisseau que quand il est dans le port. (*Eugène sort.*)

SCÈNE XX. (*Pendant cette scène, la nuit vient peu-à-peu.*)

FAVART, COMÉDIENS, SOLDATS.

PREMIER ACTEUR.

Ah ! çà mon cher Favart, voilà des lurons qui nous ont bien traités, et pour leur rendre ici la monnaie de leur pièce, il faut que tu nous chantes une ronde.

FAVART

Volontiers, mes amis. (*A part.*) Débarassons-nous d'eux, et remplissons en même temps les intentions du maréchal de Saxe.

UN SOLDAT.

C'est ça ! Le grand rond, morbleu : et nous allons faire chorus.

FAVART.

Et pour vous mettre en train, je vais vous dire d'abord une heureuse nouvelle.

TOUS.

Une nouvelle ! voyons ça.

FAVART.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Demain bataille, jour de gloire :
Quel beau moment pour des Français !
Que dans les fastes de l'histoire
Ce jour soit célèbre à jamais.

Des combats lorsque l'heure sonne,
Qu'ici les jeux soient suspendus,
Et pour les lauriers de Bellonne,
Quittez les pampres de Bacchus.

LES SOLDATS, *en chœur.*

Quoi ! demain, monseigneur
Nous conduit au champ de l'honneur?

FAVART.

Demain.

LES SOLDATS, *en chœur.*

Demain ! Ah ! quel bonheur !

UN SOLDAT.

Ah ! çà, morbleu, n'est-ce pas une pièce que vous nous jouez ?

UN AUTRE SOLDAT.

C'est que si vous alliez nous donner une fausse joie, mille bombes !

FAVART.

Rassurez-vous.

Même air.

Soldats, l'instant de vaincre arrive;
Que votre valeur brille encor :
Plus on la retenait captive,
Plus elle va prendre l'essor.
Ainsi, s'échappant du nuage
Qui trop long-temps sut l'arrêter,
La foudre, qui s'ouvre un passage,
N'en est que plus à redouter.

Ensemble.

LES SOLDATS.

Est-il vrai qu'un héros
Nous arrache enfin au repos?
Courons (*Bis.*) sous nos drapeaux.

LES COMÉDIENS.

Est-il vrai qu'un héros
Les arrache enfin au repos?
Courez (*Bis.*) sous vos drapeaux.

FAVART.

Oui, demain un héros
Vous arrache enfin au repos.
Courez (*Bis.*) sous vos drapeaux.

(Tout le monde sort, excepté Favart. Il fait nuit : on apperçoit dans le fond le maréchal enveloppé d'un manteau.)

FAVART.

Bon j'apperçois Eugène ; mes couplets ont produit l'effet que j'attendais, et je sers à la fois l'honneur et l'amitié.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

LE MARÉCHAL, *seul.*

Sept heures vont sonner : Eugène ne saurait se trouver au rendez-vous ; et je dois à la belle un dédommagement. Cette petite Allemande..... m'occupe malgré moi. Ah ! Maurice, Maurice, ne seras-tu jamais raisonnable ? Est-il situation plus étrange ? Le maréchal de Saxe cherchant à se cacher au milieu de son camp ; tremblant d'être surpris par ses propres soldats ; et faisant la petite guerre avec son ancien page ! Mais il m'a défié : il veut user de ruse : et mon amour-propre piqué..... O femmes, femmes, quel ascendant avez-vous donc sur nous ?

AIR : *Jadis un célèbre empereur.*

Ce roi, dont l'ame et la valeur
Furent sans reproche et sans tache,
Et qui, pour guide au chemin de l'honneur,
Aux Français offrit son panache,
Dans un combat cherchait le plus grand jour,
Et se cachait pour une nuit d'amour.

Mais Lisbeth ne vient pas. L'aurait-on prévenue ?

SCÈNE XXII.

LE MARÉCHAL, LISBETH *à la croisée.*

LISBETH.

Est-ce vous monsieur Eugène ?

LE MARÉCHAL, *déguisant sa voix.*

Oui : c'est moi : descendez.

LISBETH.

Non, Non, voici la lettre.

LE MARÉCHAL, *avec étonnement.*

La lettre, dites-vous?

LISBETH.

Vous savez bien qu'elle doit déterminer ma tante à hâter notre mariage. (*Elle la jette.*) La voici.

LE MARÉCHAL.

Je la tiens.

LISBETH.

N'oubliez pas de la remettre.

LE MARÉCHAL, *à part.*

Jolie commission. (*Haut.*) Elle est en bonnes mains.

LISBETH.

Partez-vîte, mon ami : si le maréchal de Saxe. . . .

LE MARÉCHAL.

Oh ! je n'ai pas peur de lui.

LISBETH.

Voilà comme vous êtes ; on le dit si sévère.

LE MARÉCHAL, *à part.*

M. Eugène me fait une belle réputation. (*Haut.*) Cette sévérité-là ne tiendrait pas contre vous.

LISBETH.

S'il vous trouvait ici, il ne vous pardonnerait pas de négliger votre devoir pour moi.

LE MARÉCHAL.

Il m'excuserait; il vous a vue. Et n'avez-vous pas tantôt remarqué dans ses regards.....?

LISBETH.

Tenez, mon ami, la jalousie vous égare; vous ne savez ce que vous dites; partez, je vous en conjure.

LE MARÉCHAL.

Quoi! vous quitter sitôt? (*A part.*) Cela ne fait pas mon compte.

LISBETH.

J'entends du bruit; adieu. (*Elle ferme la croisée.*)

SCÈNE XXIII.

LE MARÉCHAL, SANSREGRET, *sortant avec une lanterne.*

SANSREGRET.

Je vais chercher le Major au quartier-général.

LE MARÉCHAL, *à part.*

Maudit soit l'importun. Laissons-le passer.

SANSREGRET.

J'ai vu marcher un homme..... Qui va là?

LE MARÉCHAL, *à part.*

Insolent! Le plus prudent, je crois, est de me retirer.

SANSREGRET.

Il n'a pas répondu; faut que ce soit un coquin.

LE MARÉCHAL, *allant à lui.*

Te tairas-tu, maraud?

SANSREGRET.

Moi, me taire ! non, corbleu ; et vous allez me suivre à la grande garde du camp.

LE MARÉCHAL, *le repoussant.*

A la garde du camp ? Je t'apprendrai à parler poliment.

SANSREGRET.

Si j'avais mes deux bras, mille bombes..... Alerte ! alerte ! aux armes !

LE MARÉCHAL, *à part.*

Le malheureux sera cause que je serai reconnu. (*Haut.*) Prends cette bourse, et tais-toi.

SANSREGRET.

Ah ! tu veux me séduire ! Alerte, alerte ! aux armes !

(*On entend dans le Camp un roulement de tambours.*)

LE MARÉCHAL.

Je vois bien qu'il faut ici que la force remplace l'adresse.

(*Il jette Sansregret par terre.*)

SANSREGRET.

Ahie ! ahie ! au secours !

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE, *à part.*

Quel bruit ai-je entendu sous les croisées de Lisbeth ?

LE MARÉCHAL, *à part.*

C'est Eugène, je crois. Il ne serait pas parti ! Oh ! trop heureux Maurice !

EUGÈNE, *à part.*

Serait-ce le maréchal ?

LE MARÉCHAL, *à Eugène.*

Arrivez donc, monsieur; il y a une heure que je joue ici votre rôle : reprenons chacun le nôtre.

(*Il lui jette le manteau sur les épaules.*)

SANSREGRET, *par terre.*

Arrêtez! arrêtez!

EUGÈNE.

Quoi! monseigneur!

LE MARÉCHAL.

Silence, mystère impénétrable; et je me charge de tout vis-à-vis du Major. (*Il se sauve.*)

EUGÈNE, *à part.*

Il s'en repose sur moi : ne le compromettons pas.

SANSREGRET, *qui s'est relevé, prend Eugène au collet.*

Ah! pour cette fois-ci, tu ne m'échapperas pas.

SCÈNE XXV et dernière.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL, LE MAJOR, FAVART, LISBETH, *sortant de chez elle;* SUITE DU MARÉCHAL, SOLDATS, *apportant des flambeaux.*

(*On lève la rampe.*)

LISBETH, *à part.*

Serait-ce Eugène qu'on aurait surpris?

LE MARÉCHAL.

D'où vient ce bruit, messieurs?

SANSREGRET.

Mon général, c'est une arrestation. Il a voulu me gagner; un vieux soldat comme moi! mille-z-yeux!

EUGÈNE.

Je reconnais là le maréchal de Saxe.

LISBETH.

Que de bontés, monseigneur !

EUGÈNE, *à part.*

Le grand homme s'est pris dans ses propres filets.

FAVART.

Monseigneur sait mieux que moi conduire un dénouement.

LE MARÉCHAL.

Quant à vous, monsieur Favart, je suis content de vos couplets. L'armée est dans les meilleures dispositions, et j'espère bien en profiter demain. En attendant, M. le Prince Charles m'a fait remettre, pour vous et votre troupe, ce sauf-conduit, dont je vous permets de faire usage pour aller jouer la comédie dans son camp.

EUGÈNE, *bas à Favart.*

C'est là ce qu'apportait mon envoyé de tantôt.

FAVART.

Quoi! monsieur le Maréchal dans le camp des ennemi

LE MARÉCHAL.

Nous ne le sommes, monsieur, que sur le champ de batail

EUGÈNE, *oldats.*

Le prince Charles est tr

Air *du Balle* *ts.*

Mes amis, envers so
Nous devons nous piq
Faisons assaut de polite
Aussi-bien qu'assaut de
Et lorsqu'à la troupe enn
Favart, d'un ton plus ami
Aura donné la comédie,
Nous irons lui donner le ba

VAUDEVILLE.

Air : *Repas en voyage.*

FAVART.

Au champ de victoire,
Unissons par un traité,
Aux fils de la gloire,
Ceux de la gaîté.

CHŒUR.

Au champ, etc.

D'humeur indocile,
Si le Vaudeville
Parfois à la ville
Chansonne les sots,
Quittant la malice,
Sa jeune milice
Vient près de Maurice
Chanter les héros.

CHŒUR.

Au champ, etc.

LE MARÉCHAL.

J'aime à reconnaître
Pour guide et pour maître,
L'enfant qu'on vit naître
De Mars et Cypris.
L'Amour dut me plaire;
Et l'on peut, j'espère,
Sans blesser un père,
Caresser son fils.

CHŒUR.

Au champ, etc.

LE [illegible]TH, *à Eugène.*

Par[illegible]ux servage,
Au[illegible]ps de l'âge,
L'hy[illegible]s engage
Dans[illegible]ment.
Engl[illegible]se
Aura[illegible]e,
Pourv[illegible]laisse
Le co[illegible]t.

Les Femmes Colères, divertissement en un acte et en vaudevilles.

Mincétoff, parodie de Minzicoff, en un acte et en vaudevilles.

Ossian Cadet, ou les Guimbardes, parodie des Bardes, en trois petits actes et en vaudevilles.

De M. Dumolard.

La Mort de Jeanne d'Arc, tragédie, représentée à Orléans.

Vincent de Paule, drame en trois actes et en vers, représenté au théâtre de l'Impératrice.

Le Philinte de Destouches, ou la suite du Glorieux, comédie en cinq actes et en vers, représentée sur le théâtre de Molière.

Bon Naturel et Vanité, comédie en un acte et en vers, représentée sur le théâtre de l'Impératrice.

Le Mari Instituteur, comédie en un acte et en vers, représentée sur le théâtre de la Porte-St-Martin.

Une Heure d'Alcibiade, opéra-comique en un acte, représenté sur le théâtre des Jeunes Elèves à Paris.

Madame Favart, représentée sur le théâtre du Vaudeville.

Henri IV à Saint-Denis, fragment imité d'un ancien poème de Jean Prevost.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

LA COMÉDIE CHEZ L'ÉPICIER,

OU

LE MANUSCRIT RETROUVÉ;

VAUDEVILLE-ANECDOTE

EN UN ACTE;

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 13 *Décembre* 1808.

Prix : 25 sous.

À PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BERTRAND, épicier.	M. CHAPELLE.
ESTELLE, sa fille.	Mlle. DESMARES.
M. MATHIEU, frère de M. Bertrand.	M. JOLY.
SAINT-CHARLES, amant d'Estelle.	M. AUGUSTE S. ESTÈVE.
MARGUERITE, servante de feu Collin-d'Harleville.	Mad. BODIN.

La Scène est à Paris, dans la boutique de M. Bertrand. On voit à gauche du Public, un comptoir d'épicier, avec tous ses détails. De chaque côte du théâtre est une porte de cabinet. Au fond la porte d'entrée avec l'étalage de la boutique d'un épicier.

COUPLET D'ANNONCE

*Chanté à la suite d'*Arlequin Afficheur, *par* M. Laporte.

Messieurs, nous allons avoir l'honneur de vous donner la première représentation de la *Comédie chez l'Epicier*, ou *le Manuscrit Retrouvé*.

Air *du Vaud. de M. Guillaume.*

Vous savez tous que cette comédie,
Par un destin heureux et singulier,
A quitté, pour être applaudie,
L'humble comptoir d'un épicier;
Quand cet ouvrage, aimable autant qu'utile,
Echappe à l'oubli du trépas,
Chez l'épicier, que notre vaudeville
Ne le remplace pas.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'éditeur, seront réputés contrefaits.

Fages

LA COMEDIE CHEZ L'EPICIER,

OU

LE MANUSCRIT RETROUVÉ.

SCENE PREMIERE.

MATHIEU, BERTRAND.

MATHIEU.

Fi ! mon frère, c'est abominable.

BERTRAND.

Vous vous plaignez toujours ; tout est pour le mieux dans ce monde.

MATHIEU.

Pour le mieux ! Oui, c'est facile à dire à ceux qui font de bonnes affaires... mais...

BERTRAND.

Mais... mais... De quoi vous plaignez-vous ?

MATHIEU.

Eh parbleu ! de votre conduite.

BERTRAND.

Ma conduite est celle d'un homme qui cherche à achalander sa boutique.

MATHIEU.

Oui, aux dépens de celle de son frère. Il semble que vous preniez à tâche de m'enlever toutes mes pratiques.

BERTRAND.

Je reçois celles qui me viennent.

MATHIEU.

Mais celles qui vous viennent, me quittent.

BERTRAND.

Tant pis pour vous ; que ne savez-vous les conserver?

MATHIEU.

Ah parbleu ! je voudrais vous voir à ma place, avec votre sang froid...

BERTRAND.

A votre place, je prendrais mon parti.

MATHIEU.

Oui, monsieur l'optimiste !

BERTRAND.

Ai-je tort ?

Air : *Ça n'se peut pas.*

J'ai su par une comédie
Dont, je crois, l'auteur s'y connait,
Qu'il fallait toujours dans la vie
Prendre le temps comme il venait ;
Chaque jour encor cet ouvrage,
D'être heureux m'offre le moyen,
Et je m'écrie à chaque page :
Oui, tout est bien ; oui, tout est bien.

MATHIEU.

Tout est bien ! chez-vous ; mais chez moi tout est mal, et si cela continue, je me vois réduit à fermer boutique.

BERTRAND.

Que ne faites-vous comme moi !

MATHIEU.

Comme-vous ! il ne me manquerait plus que cela ! un homme qui au lieu de surveiller sa maison, et d'attendre les acheteurs dans son comptoir, est à l'affût de toutes les pièces nouvelles, et ne se pardonnerait pas d'en avoir manqué une, fût-ce même aux boulevards.

BERTRAND.

Oui, mon frère, aux boulevards ; eh ! pourquoi pas ? il faut s'amuser de tout.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.* Volt. chez Ninon.

Celui-ci va rire aux Jocrisses,
Celui-là pleurer aux Français,
Des Chevaux, l'un fait ses délices,
L'autre aux Chiens trouve des attraits.

Et pourquoi donc, sans qu'on le fronde
Tel autre n'irait-il pas voir
Un mélodrame sombre, noir ?...
Le soleil luit pour tout le monde.

MATHIEU.

Oui, jolie récréation!

Même air.

Que voit-on dans vos mélodrames,
Château, prison et revenant,
Chaînes, combats, poison et flammes,
Rien n'est plus beau; mais fort souvent,
Ces pièces dont on nous inonde,
Dans l'eau tombent avec l'auteur,
Et la rivière, par bonheur,
Coule à son tour pour tout le monde.

BERTRAND.

Eh mon dieu! croyez-vous que je ne sache pas comme vous apprécier de pareils ouvrages? je les donnerais tous pour une scène de bonne comédie, comme en faisait notre voisin, ce bon M. Colin.

MATHIEU.

Dont, par parenthèse, vous m'avez aussi enlevé la pratique. Au reste, je ne suis pas venu pour vous parler théâtre, mais bien pour vous dire que nos intérêts, se contrariant journellement, nous serions meilleurs amis de loin que de près, et que si vous vouliez me rendre un grand service...

BERTRAND.

Je déménagerais, n'est-ce pas?

MATHIEU.

Ecoutez-donc! c'est qu'il est inouï, inconcevable, ridicule qu'une boutique, à peine ouverte, fasse déserter un magasin renommé depuis quinze ans, par la loyauté du marchand et la bonté de la marchandise; mais tout nouveau, tout beau: voilà bien les parisiens!

BERTRAND.

Eh que diable! ne vous en prenez qu'à vous de

BERTRAND.

Eh oui! c'est Mathieu qui vient me chicaner encore comme à son ordinaire.

ESTELLE,

Vous devriez y être accoutumé; quant à moi, vos querelles ne m'effrayent plus du tout, elles finissent toujours si bien!

BERTRAND.

A la bonne heure, mais quelque jour elles pourraient finir autrement; ces vieux garçons ont l'humeur revêche : en vérité, s'il n'était pas mon frère, il me les ferait détester... Que tiens-tu là?

ESTELLE.

C'est le Vieux Célibataire.

BERTRAND.

Ah! voilà qui me les ferait aimer.

ESTELLE.

Vous avez raison.

Air : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Quel aimable caractère!
Qu'il inspire d'intérêt!
Dans ce bon célibataire
L'auteur s'est peint trait pour trait.
Si jamais femme jolie
N'enchaîna sa liberté,
C'est qu'il avait à Thalie
Fait vœu de fidélité.

BERTRAND.

C'est sans doute ce tableau si affligeant du célibat, qui t'a donné du goût pour...

ESTELLE.

Pour Saint-Charles?

BERTRAND.

Je ne l'avais pas nommé. Ah! friponne, toujours le petit voisin dans la tête! Je sais que Saint-Charles est un parti très-sortable, que son père acquiert tous les jours, dans la pharmacie, une réputation méritée; mais il est bien naturel que je cherche à concilier tes goûts et les miens.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-CHARLES.

BERTRAND.

Et tu sais à quelles conditions je lui ai promis ta main ; qu'il me fasse une comédie, un opéra, un vaudeville, enfin un ouvrage qui annonce quelque talent, et tu es à lui. *Apercevant S. Charles.* Eh t arrive donc, mon ami, nous parlions de toi. Eh bien ! où en sommes-nous ? j'espère que nous avançons.

SAINT-CHARLES.

Monsieur !...

BERTRAND.

Ah çà, quand me liras-tu cela ? Crois-tu que dans huit jours je puisse te nommer mon gendre ?

SAINT-CHARLES, *embarrassé.*

Dans huit jours ? Oh ! oui, oui, monsieur.

ESTELLE, *à part,*

Et il n'a pas encore la première idée du plan !

BERTRAND.

Son air embarrassé me ferait soupçonner...

BERTRAND, *à Charles.*

Air : *je regardais Magdelinette.*

Courage, mon ami, courage,
Songe bien au prix qui t'attend ;
Tâche surtout que ton ouvrage
Arrive vite au dénouement.

A part.

Dois-je compter sur sa promesse ?
J'en doute, et peut-être en effet,
En disant qu'il fait une pièce,
Est-ce une pièce qu'il me fait ?

BERTRAND.

Courage, mon ami, courage,
Songe bien au prix qui t'attend ;
Tâche surtout que ton ouvrage
Arrive vite au dénouement.

SAINT-CHARLES.

Pourrais-je manquer de courage
En pensant au prix qui m'attend ?
L'amour, qui dicte mon ouvrage,
Me répond d'un prompt dénouement.

ESTELLE.

Ah ! s'il allait perdre courage,
Quel est le sort qui nous attend ?
Avant de commencer l'ouvrage
On est si loin du dénouement !

SAINT-CHARLES.

Je parie maintenant, M. Bertrand, que vous ne devinez pas le motif qui m'amène, et le plaisir que je vous procure ce soir.

BERTRAND.

Nous allons au spectacle...

SAINT-CHARLES.

Précisément : un de mes amis m'a offert une place dans sa loge, et je viens vous la proposer.

BERTRAND.

C'est charmant! quel est le théâtre ?...

SAINT-CHARLES.

Les Français.

BERTRAND.

Bravo, et la pièce?...

SAINT-CHARLES.

L'Inconstant.

BERTRAND.

Bravissimo !

ESTELLE.

L'Inconstant !... Monsieur y sera sans doute?

SAINT-CHARLES, *bas à Estelle.*

Je m'en garderais bien, c'est pour l'éloigner.

BERTRAND.

Je te remercie, mon ami, tu me fais là un vrai cadeau; j'ai lu cette pièce dix fois, et dix fois je me suis dit : voilà comme j'étais à vingt ans !

SAINT-CHARLES.

Cela m'étonne.

BERTRAND.

Pourquoi donc cela?

SAINT-CHARLES.

Air : *La Comédie est un miroir.*

La comédie est un miroir,
Nous a dit un auteur qu'on aime ;
Mais par l'inconstant on peut voir
Qu'il n'en est pas toujours de même ;
Car à ce portrait de nos jours,
Quoique tracé par un grand maître,
Le public qui revient toujours
Ne veut jamais s'y reconnaître.

On entend du bruit derrière le théâtre.

ESTELLE.

Ciel ! c'est mon oncle : encore une scène !...

BERTRAND.

Cette fois nous sommes en force, trois contre un !

SCENE IV.

Les Précédens, MATHIEU.

Air *de l'ouverture de Panurge.*

MATHIEU.

Je suis d'une colère ! (*bis.*)

LES AUTRES.

D'où vient cette colère ?

MATHIEU, *à Bertrand.*

C'est vous (*bis.*) qui trompez votre frère !

LES AUTRES.

Quel mystère !

MATHIEU.

A ce point oser m'insulter !
Vous auriez pu me consulter.

BERTRAND.

Mais pourquoi donc vous emporter ?
Et sur quoi donc vous consulter ?

MATHIEU.

Le bruit court dans tout le quartier
Qu'Estelle va se marier.

BERTRAND.

Oui, j'en ai formé le projet ;
Mais rien n'est fait.

MATHIEU.

Non, c'est un détour mal-adroit.

BERTRAND.

Au reste, j'en ai bien le droit.

MATHIEU, *en regardant Saint-Charles.*

Monsieur, sans doute, est le mari ?

BERTRAND.

Oui, c'est Monsieur que j'ai choisi.

MATHIEU.

En vérité, j'en suis ravi.

BERTRAND.

Toujours de l'aigreur !

MATHIEU.

Fi ! c'est une horreur !

BERTRAND.

Quel ton ! quelle humeur !

MATHIEU.

J'en aurai raison.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

Mon oncle, } pardon.
Ah ! Monsieur, }

MATHIEU.

Non, point de pardon,
Non, non, non.

CHARLES, ESTELLE, *à part.*

Ah ! quel embarras !
Comment finiront ces débats ?

MATHIEU.

Renoncez à mon héritage.

BERTRAND.

Quel langage !

SAINT-CHARLES, ESTELLE, *à part.*

Dieu ! quelle fureur !
Je meurs de peur.

MATHIEU.

Demain je me mets en ménage.

BERTRAND.

A votre âge !

MATHIEU.

Mon bien sera le partage
De parens meilleurs que vous.

CHARLES, ESTELLE.

Ah ! calmez-vous. (*bis.*)

BERTRAND, MATHIEU.

Taisez-vous.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

Appaisez votre courroux.

BERTRAND, MATHIEU.

Ah ! taisez-vous.

CHARLES, ESTELLE.

Calmez-vous,
Nous tombons à vos genoux.

MATHIEU, BERTRAND.

Taisez-vous.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

Appaisez-vous.

MATHIEU, BERTRAND.

Je suis d'une colère !
Il méconnaît son frère !
Je n'y puis plus tenir,
C'est trop long-temps souffrir.
Il faut nous désunir,
Il faut finir.

SAINT-CHARLES, ESTELLE.

Ainsi se désunir
Quand on doit se chérir !
Tâchons de parvenir
A les fléchir.

SCENE V.

BERTRAND, ESTELLE.

ESTELLE.

Mon père...

BERTRAND.

Laissez-moi, mademoiselle.

ESTELLE.

L'état où vous êtes...

BERTRAND.

Je suis très-bien ; rentrez, je veux être seul. (*Estelle sort.*) Ce diable d'homme me fait sortir de mon caractère... Il y a long-temps que je prévoyais cette séparation là... Mais aussi, de quoi se mêle-t-il ?

SCENE VI.

BERTRAND, MARGUERITE, *un gros paquet de Papiers dans son tablier.*

MARGUERITE.

Bien vot' servante, M. Bertrand !

BERTRAND, *se promenant à grands pas.*

N'ai-je pas le droit de choisir l'époux de ma fille ?

MARGUERITE *à part.*

Il a l'air d'avoir queuque chose.

BERTRAND.

Il la menace de la priver de son héritage... eh qu'il le garde son héritage ! elle peut s'en passer.

MARGUERITE, *à part.*

J'ons mal choisi l'moment.

BERTRAND.

Quelle tête !

MARGUERITE.

M. Bertrand, je venais...

BERTRAND.

Ah ! c'est vous, bonne Marguerite... *A part.* Et avec le meilleur cœur du monde...

MARGUERITE.

Qu'vous est-il donc arrivé, M. Bertrand...

BERTRAND.

Rien, rien. Eh bien ! comment cela va-t-il ?

MARGUERITE.

Bien mal, mon voisin, bien mal depuis la perte que j'ai faite de mon pauvre maître.

BERTRAND.

Je le crois, il y avait long-temps que vous le serviez.

MARGURITE.

Dix ans, et il n'en fallait pas tant pour s'attacher à lui !

Air *du siége de Passaw.*

De tous côtés, on dit comm' ça
Qu'long-temps d'mon mait' on parlera ;
Que tous les soirs ses comédies
Au théâtre s'ront applaudies,
Et qu'dans cent ans on les jouera.
Moi, voyez-vous, je n'sais pas ça :
Mais pour c'qu'est de son caractère,
Et du bien qu'il aimait à faire,
Des bons amis qu'il obligea,
Des malheureux qu'il soulagea ;
Ah ! voyez-vous, j'savons ben ça. (*bis.*)

BERTRAND.

A qui le dites-vous ? est-ce que tout cela ne se devine pas dans ses ouvrages ? est-ce que ce ne sont pas ses pièces qui m'ont rendu fou du spectacle, qui m'ont corrigé de quelques petits défauts que ma défunte me reprochait toujours ? ainsi vous voyez bien que là-dessus vous ne pouvez rien m'apprendre... Mais qu'avez-vous donc là, dans votre tablier ?

MARGUERITE.

Un tas de paperasses que j'ons déterré dans un coin, où ce qu'y trainions depuis je n'sais combien d'tems ; et j'vous les apportons pour en tirer quelque chose, si c'est possible.

BERTRAND.

Mais êtes-vous sûre qu'il n'y pas de papiers intéressans là-dedans.

MARGUERITE.

Oh ! non, c'est si vieux!

BERTRAND, *feuilletant.*

Le vieux n'est pas toujours à dédaigner.

Air : *Le port Mahon est pris.*

Mémoire de libraire,
De tailleur,
De traiteur,
De lingère,
Puis visites à faire,
Argent à recevoir,
Au comptoir, au comptoir, au comptoir.

Il les donne à Laurent.

Nouveaux romans anglais,
Vite au croc pendez-les.

Il les donne à Laurent.

Papiers de toute espèce,
Traités, contrats, et pas une pièce,
Arrêts, livres sous presse,
Edits, journal du soir...
Au comptoir. (*ter.*)

Laurent prend les papiers, et les accroche.

Eh bien! bonne Marguerite, dites-moi ce que vous voulez de tout cela?

MARGUERITE.

Nous sommes gens de revue, et puis j'en ai encore à vous apporter, vous m'paîrez tout ensemble.

BERTRAND.

Comme il vous plaira.

Marguerite fait une fausse sortie.

MARGUERITE.

A propos, M. Bertrand, j'oubliais de vous dire...

Air : *Courant de la Brune à la Blonde.*

Si vous aviez connaissance
De queuq' place qui vaquât,
Donnez-moi la préférence ;
J'ons plus d'un certificat
Qui prouve que chaque maitre,
Qu' j'ons eu l'honneur de servir ;
A ben voulu reconnaitre
Que j'savions, à ravir,
Coudre, blanchir,
Nettoyer,
Balayer,
Savonner,
Jardiner,
Repasser,
Fricasser,
Acheter,
Tricotter,
Et j'ons ben l'honneur d'être...

Elle sort.

SCENE VII.

BERTRAND, ensuite ESTELLE, et SAINT-CHARLES.

BERTRAND.

La bonne femme ! je voudrais bien lui être utile ; mais n'oublions pas qu'à midi j'ai une lettre-de-change à aller toucher. *il tire sa montre.* Près d'une heure ! Estelle ?

ESTELLE, *en dedans.*

Plaît-il, mon pere ? *Saint-Charles paraît à la porte.*

BERTRAND.

Mon chapeau, ma canne?

SAINT-CHARLES, *à part.*

Il va sortir, si je pouvais...

BERTRAND.

Et toi, Laurent, prends la saccoche, et suis-moi.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Bon!

Laurent sort du comptoir par la porte qui fait face au public, Saint-Charles y entre par l'autre, et s'y blotit.

ESTELLE, *apportant le chapeau et la canne.*

Vous sortez, mon père?

BERTRAND.

Pas pour long-temps, je vais à deux pas, et si Saint-Charles profitait de mon absence pour venir auprès de toi, comme je l'y ai déjà surpris, tu m'entends?...

ESTELLE.

Cela suffit, mon père.

BERTRAND.

Je n'ai pas besoin de te recommander la boutique.

ESTELLE.

Je ne quitterai pas le comptoir.

BERTRAND.

Et moi je ne fais qu'aller et venir. *Il sort.*

SCENE VIII.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

ESTELLE *entre dans le comptoir, et y aperçoit SaintCharles, jette un cri de frayeur.*

SAINT-CHARLES.

N'aie pas peur, c'est moi.

ESTELLE.

Quelle imprudence! vous venez d'entendre ce qu'a dit mon père.

SAINT-CHARLES.

Quatre mots et je m'en vais ; je quitte à l'instant ton oncle, j'ai tout tenté pour lui faire approuver notre mariage, je n'ai rien pu obtenir.

ESTELLE.

Mon père ne paraît pas plus disposé que lui à se réconcilier.

SAINT-CHARLES.

Tant mieux, cette résolution ne peut que tourner à notre avantage.

ESTELLE.

Oui, mais cette malheureuse pièce qu'il croit faite, et dont vous n'avez pas même l'idée.

SAINT-CHARLES.

L'essentiel était de gagner du tems.

ESTELLE.

Vous avez promis de l'avoir terminée dans huit jours, et huit jours sont sitôt écoulés!

SAINT-CHARLES.

Bah ! ton père m'a laissé le choix du genre de l'ouvrage. Hé bien! je ferai un vaudeville, c'est si vîte fait aujourd'hui.

ESTELLE.

Vous croyez?

SAINT-CHARLES.

Air : *Des portraits à la mode.*

Jadis les auteurs se faisaient une loi
D'offrir des couplets francs et de bon aloi,
Des plans toujours neufs et comiques; mais moi,
Je ne suis pas cette méthode,
Je fais un plan neuf sur un vieux canevas,
Je prends mes couplets dans de vieux almanachs;
Trois ou quatre amis débrouillent le fatras,
Et je suis auteur à la mode.

Même air.

ESTELLE.

Jadis les époux, toujours tendres amans,
Savaient de l'hymen remplir tous les sermens,
Et brûlaient encor sous la glace des ans ;
C'était l'ancienne méthode.
Aujourd'hui l'époux ne brûlant qu'à demi,
Sent bientôt son feu tout-à-fait endormi,
Et six mois après n'est plus qu'un vieil ami :
N'allez pas vous mettre à la mode.

SCENE IX.

Les Précédens, M. BERTRAND.

BERTRAND.

Là.... je l'aurais parié; en mon absence, et après ce que je vous ai déjà dit.

SAINT-CHARLES, *embarrassé.*

Monsieur, j'étais venu...

BERTRAND.

Je le vois bien que vous êtes venu... Et vous, Mademoiselle, ne vous avais-je pas défendu?...

ESTELLE.

Mon père, j'étais restée...

BERTRAND.

Je le vois parbleu bien aussi que vous êtes restée.

SAINT-CHARLES.

J'étais venu pour...

BERTRAND.

Hé bien! pour...

ESTELLE.

Pour acheter...

BERTRAND.

Pour acheter.... Quoi ?...

SAINT-CHARLES.

Un cahier de papier, afin d'achever d'écrire ma pièce.

BERTRAND.

Ta pièce! elle est donc finie?

SAINT-CHARLES.

A peu-près.

BERTRAND.

Et que ne me disais-tu cela tout de suite? Quelle vîtesse! Peste! c'est affaire à toi, mon ami, cet empressement-là me flatte, et ajoute à la bonne opinion que j'avais conçue de toi.

ESTELLE, *à part.*

S'il savait la vérité!

SAINT-CHARLES.

Air : *Sur le penchant d'une double colline.*

Cessez, de grace, une injuste louange,
Devant l'objet dont mon cœur est épris;
A mon ardeur, que trouvez-vous d'étrange,
Lorsque sa main doit en être le prix?
Quand tout m'invite à vous prouver mon zèle,
Vous me louez, surpris d'un tel effort,
D'avoir tout fait pour mériter Estelle,
Et moi, je crois n'avoir rien fait encor.

BERTRAND.

C'est bon! c'est bon! langage d'amoureux: nous connaissons cela. Tiens voilà ton papier... Attends que je l'enveloppe. (*Il enveloppe le cahier d'une feuille de papier que Marguerite a apporté.*) Là, va vîte achever ton ouvrage.

SAINT-CHARLES, *sortant sa bourse.*

Pouvez-vous me rendre?...

BERTRAND.

Tu plaisantes, va travailler, te dis-je, tiens, *montrant Estelle*, voilà le monnaie de ta pièce, et pour t'encourager, apprends que j'ai là dans dans ma poche ton contrat en blanc, il n'y a plus qu'à le remplir.

SAINT-CHARLES, *à part.*

C'est comme mon manuscrit.

BERTRAND.

Va-t-en donc vîte. *A Laurent*, Et nous, allons serrer cet argent dans mon secrétaire. Passe devant.

Ils sortent.

SCENE X.

ESTELLE, *seule.*

Allons, il n'y a plus à reculer... J'ai bien peur que nous ne payions cher l'inconséquence de Saint-Charles. Mais aussi c'est la faute de mon père. Ne vouloir qu'un auteur pour gendre, quelle manie! Et comment tout cela finira-t-il?

RONDEAU.

Air *nouveau.*

Voyez donc quel tourment
On éprouve en aimant;
Toujours craindre,
Toujours feindre,
Respire-t-on un moment?
Voyez donc quel tourment,
Et pourtant, loin de s'en plaindre,
On trouve ce mal charmant.

L'amour est une folie,
Et qui s'y livre a grand tort.
Je n'aimerais de ma vie,
Si je n'aimais pas encor.
Voyez donc, etc.

De ce trouble qui m'agite,
Ah! c'est trop long-tems souffrir;
Si l'hymen doit le guérir,
Mon dieu! qu'il vienne donc vîte.
Voyez donc, etc.

SCENE XI.

ESTELLE, SAINT-CHARLES, *accourant une feuille de papier à la main.*

ESTELLE.

Ciel! encore vous, Saint-Charles! vous voulez donc nous perdre?

SAINT-CHARLES.

Au contraire, nous sommes sauvés.

ESTELLE.

Que voulez-vous dire?

SAINT-CHARLES.

Cette feuille qui enveloppait le papier que ton père vient de me donner...

ESTELLE.

Eh bien?

SAINT-CHARLES.

C'est la première scène d'un manuscrit qui a pour titre : *Les Querelles des deux frères, ou la Famille bretonne.* Quelle trouvaille! si la suite de cet ouvrage était dans les papiers qui sont ici!

ESTELLE.

Quelle apparence! et d'ailleurs qu'en feriez-vous?

SAINT-CHARLES.

Ce que j'en ferais!... ma pièce.

ESTELLE.

Oh! l'excellente idée! cherchons vîte.

SAINT-CHARLES.

Air : *Vive le vin de Ramponeau.*

De peur qu'on ne survienne ici,
Faisons surtout silence,
Vîte au comptoir. (*Ils y vont.*) Nous y voici.
Prends ce paquet, moi celui-ci.

Ils se partagent la liasse de papiers.

ESTELLE.

Oui.

SAINT-CHARLES *feuilletant et éparpillant les papiers.*

Je ne vois rien,
Cherchons bien,
Rien du tout!
Mon sang bout,
Je meurs d'impatience.

ESTELLE, *même jeu.*

Soins superflus!
Moi, non plus.
Quel moment!
Quel tourment!
Je n'ai plus d'espérance.

SAINT-CHARLES, ESTELLE.

Ah ciel! qu'entends-je? on vient déjà;
Tout redouble
Mon trouble.

ESTELLE, *sortant du comptoir.*

A trouver ce manuscrit là
Il faut renoncer.

SAINT-CHARLES, *montrant un manuscrit.*

Le voilà!

ESTELLE.

Ha!

Saint-Charles sur le devant du théâtre le manuscrit à la main, au moment où Bertrand paraît.

SCENE XII.

Les Précédens, BERTRAND.

BERTRAND, *voyant Saint-Charles.*

Ah! celui-ci est un peu trop fort! *A Estelle;* sortez, mademoiselle.

ESTELLE, *sortant.*

Je sors, mais je ne serai pas loin.

BERTRAND.

Peut-être me direz-vous enfin comment il se

fait que malgré ma défense expresse... Voilà donc comme vous travaillez ! Monsieur, de l'air d'un inspiré, vient chercher du papier pour écrire, dit-il, son ouvrage; je le lui donne : il remonte chez lui, je m'applaudis de son zèle, et au moment où je crois la pièce finie...

SAINT-CHARLES, *lui présentant le manuscrit.*

La voici.

BERTRAND.

Dis-tu vrai?

SAINT-CHARLES, *le lui donnant.*

Vous pouvez vous en convaincre.

BERTRAND, *lisant le titre.*

En effet... *Les querelles des deux frères*! Ah ! fripon, je devine ton plan.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Il est plus avancé que moi.

BERTRAND.

Je parie que mon frère et moi sommes tes originaux... Allons, conviens-en franchement avec moi, je ne t'en voudrai pas.

SAINT-CHARLES, *embarrassé.*

Permettez-moi de vous laisser le plaisir de la surprise.

BERTRAND.

Tu as raison, et je vais me le procurer tout de suite.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Tout de suite !... J'aurais pourtant bien voulu connaître ma pièce avant. *Haut.* Je désirerais recopier... c'est un premier brouillon; vous ne parviendrez pas à déchiffrer...

BERTRAND.

Ton écriture !... Sois donc tranquille, je lis la mienne... Allons, allons, j'entre dans mon cabinet, je dévore ton ouvrage et je reviens...

SCENE XIII.

Les Précédens, MATHIEU.

MATHIEU.

Un instant, M. Bertrand, nous avons une affaire à finir ensemble.

BERTRAND.

Encore ! Ah ! je n'ai pas le temps.

MATHIEU.

Il faut le prendre ; la chose est assez sérieuse : d'après ce qui s'est passé tantôt entre nous, nous avons des comptes à régler, et je viens...

BERTRAND.

Demain... ce soir...

MATHIEU.

Tout-à-l'heure, à l'instant même, je ne sors pas d'ici que nous n'ayons terminé.

BERTRAND.

Et moi, je ne termine rien que je n'aie lu...

MATHIEU.

Quoi ?

BERTRAND, *hésitant.*

Ce mémoire.

MATHIEU, *le lui arrachant avec colère.*

Eh corbleu ! vous le lirez un autre jour. Un mémoire ! *Regardant le manuscrit.* Fort bien, monsieur mon frère, joignez le mensonge à l'ingratitude. Quoi ! c'est pour une comédie que vous me refusez un tems que mes intérêts réclament si impérieusement... et pour une comédie peut-être aussi mauvaise que celles dont on nous assomme tous les jours ? *Il jette le manuscrit, que Bertrand ramasse.*

SAINT-CHARLES.

Monsieur, je vous prie...

MATHIEU.

Ah ! j'entends, Monsieur est l'auteur : c'est tout simple, vous ne pouviez choisir pour gendre qu'un

auteur avec votre ridicule enthousiasme. *A Saint-Charles.* Eh ! Monsieur, suivez-moi plutôt l'état où votre père a fait fortune ; ne vaut-il pas mieux être un riche apothicaire qu'un pauvre écrivain.

Air *de la contredanse de la Rosière.*

Que de comédies,
Que de tragédies,
Que de parodies,
Que de plats écrits !
Ah ! c'est un délire,
A mourir de rire ;
La rage d'écrire
Gagne tout Paris.
Arts inutiles,
Talens fragiles,
Penchans futiles,
Partout se font voir.
Pourvu qu'il danse,
Chante et dépense,
L'homme en démence
Pense tout savoir.
La sotte manie !
Cette épidémie,
De l'ordre ennemie,
Perd nos jeunes gens.
Amour sans franchise,
Orgueil et sottise,
Voilà la devise
Et les mœurs du tems.

SAINT-CHARLES.

Un mot me suffira pour venger l'art utile et le siècle que vous condamnez si cruellement.

Air : *Un magistrat irréprochable.*

Par tout vous dites à la ronde
Que notre siècle est corrompu,
Qu'on ne trouve plus dans ce monde
Ni mœurs, ni talens, ni vertu,

Et pourtant l'heureux d'Harleville,
Qui nous est ravi sans retour,
Trouva le secret difficile
De faire aimer *les mœurs du jour.*

MATHIEU.

D'Harleville!.., d'Harleville!.. Quel souvenir allez-vous réveiller là! Il semble que vous prenez plaisir à me faire de la peine. Allons, venez, et que tout cela finisse.

BERTRAND.

Puisque vous le voulez absolument... *Bas à Saint-Charles.* J'emporte ta pièce et je veux qu'il l'entende en dépit de sa colère.

MATHIEU.

Eh? morbleu, viendrez-vous enfin?

BERTRAND.

Me voilà.., me voilà...

MATHIEU, *le poussant dans le cabinet.*

Marchez donc, bavard éternel.

Ils sortent.

SCENE XIV.

SAINT-CHARLES, ESTELLE.

ESTELLE, *accourant.*

Hé bien! j'ai tout entendu. La pièce sera peut-être détestable; sans cela l'aurait-on sacrifiée à l'emploi qu'on allait en faire?

SAINT-CHARLES.

Au contraire, le peu que j'en ai lu est fait pour donner la plus haute opinion du talent de son auteur.

ESTELLE.

Il ne se doute pas du service qu'il nous rend.

SAINT-CHARLES.

Ma foi, si tu deviens ma femme, je le cherche partout, je le découvre et je veux qu'il soit mon meilleur ami.

ESTELLE.

En conscience, vous lui devez cela, quand ce ne serait que pour le consoler du triste sort de son ouvrage. Pauvres auteurs !

Air : *L'hymen est un lien charmant.*

A peine échappé du berceau,
Le fruit de vos pénibles veilles
Semble promettre des merveilles ;
C'est un aigle, un phénix nouveau.
Orgueilleux dès son plus jeune âge,
Il va franchir le monde entier,
Mais sa faiblesse, quel dommage !
De son vol trahit le courage,
Et l'aigle va chez l'épicier,
Tristement finir le voyage.

A Charles, qui a l'air rêveur.

Hé bien ! à quoi pensez-vous donc là ?

SAINT-CHARLES.

Ah ! ah ! tu détruis l'illusion la plus aimable : je voyais ton père et ton oncle s'embrasser, se jurer un attachement éternel ; ils nous unissaient ; j'étais ton époux ; je caressais cette douce chimère... et tu viens m'éveiller.

ESTELLE.

Pourquoi faut-il que tout cela ne soit qu'un rêve ?

SAINT-CHARLES.

Que dis-tu ?

Air : *La moisson répand dans les cœurs.*

Ce n'est pas rêver le bonheur
Que de penser à ce qu'on aime ;
Souvent ce qui n'est qu'une erreur
Devient la réalité même,
Et le bon Colin nous apprit
Qu'on peut, sans battre la campagne,
Et même avec beaucoup d'esprit
Faire *des chateaux* (*bis.*) *en Espagne.*

ESTELLE.

Tu as bien raison ; mais je suis inquiète, mon

père ne revient pas ; que je voudrais savoir ce qui se passe dans ce cabinet.

QUATUOR *de Blaise et Babet.*

ESTELLE.

Regarde bien.

SAINT-CHARLES.

Je ne vois rien.

ESTELLE.

Ecoutons bien.

SAINT-CHARLES.

Je n'entends rien.

ESTELLE.

Mais pourquoi donc un tel silence ?

SAINT-CHARLES.

Silence ! (*bis.*)
Pas d'imprudence.

ESTELLE.

Je ne vois rien.

SAINT-CHARLES.

Je n'entends rien.

BERTRAND et MATHIEU *dans le cabinet.*

Ah ! qu'ils sont intéressans ! (*bis.*)
Ah ! que cet accord a de charmes puissans.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

Ah ! c'est leur voix que j'entends.

ESTELLE.

S'ils pouvaient finir leur querelle.

SAINT-CHARLES.

Ah ! pour nous tout irait bien.

ESTELLE.

Mais je crains bien
Qu'il n'en soit rien.

CHARLES, ESTELLE.

Oui, je crains bien
Qu'il n'en soit rien.

SCENE XV.

Les Précédens, BERTRAND, MATHIEU, *se tenant embrassés.*

BERTRAND, MATHIEU.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel bonheur !
Ah ! livrons-nous à sa douceur.
Embrassons-nous, mon frère ;
Entre nous plus de guerre.
Que cet accord sincère,
Chaque jour se resserre.
Si notre heureuse intelligence
Venait jamais à s'affaiblir,
De cet ouvrage la puissance
Saurait bientôt la rétablir

TOUS.

Ah ! quel bonheur ! etc. quel plaisir !

BERTRAND.

Touche-là, mon cher Saint-Charles, car c'est à toi seul que nous devons cette heureuse reconciliation, et embrasse ton oncle.

CHARLES, ESTELLE.

Mon } oncle !
Son }

BERTRAND.

Eh oui, ton oncle ! N'est-ce pas, Mathieu, que tu lui permets ce titre ?

MATHIEU.

De tout mon cœur. C'est que, ma foi, mon ami, ton ouvrage nous a électrisés au point que nous, qui étions décidés à nous haïr toute la vie, nous n'avons pas pu tenir notre résolution jusqu'au second acte, et une fois arrivés à cette scene... tu sais bien... et parbleu, aide-moi donc.

SAINT-CHARLES.

Je suis pris !

BERTRAND.

A la fin du premier acte.

SAINT-CHARLES.

Ah !.. la scène...

MATHIEU.

Comment appèles-tu déjà tes personnages ?... Diable de mémoire !

SAINT-CHARLES.

Lesquels ?..

MATHIEU.

Eh parbleu, tes deux frères.

BERTRAND.

Germain et Marcel.

SAINT-CHARLES.

Ah ! oui... oui... Germain et Marcel.

MATHIEU.

Justement... Hé bien, mon ami, je te disais donc qu'au moment où Germain et Marcel s'embrassent, nous avons été tout étonnés, mon frère et moi, de nous trouver dans les bras l'un de l'autre.

BERTRAND.

Comme cela.

MATHIEU.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Eh ! comment être insensible
A cet accord fortuné ;
Par sa force irresistible
Le cœur se sent entraîné :
Cet ouvrage a tant de charmes
Que, cédant à mon transport,
Je te jure, par mes larmes,
De t'aimer jusqu'à la mort.

ENSEMBLE.

Cet ouvrage, etc.

BERTRAND, *à Charles.*

Mon ami, continue cette carrière, je te prédis que tu iras loin : on doit prétendre à tout, quand on sait si bien arriver là... et pour te le prouver, voilà ton contrat que nous allons signer à l'instant, comme je te l'ai promis. Vîte, la plume.

ESTELLE.

Ah ! je respire !

SCENE XVI et dernière.

Les Précédens, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à Bertrand, accourant toute essoufflée.*

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Ah ! Monsieur, rendez-moi les papiers
Qu'tantôt j'sis v'nu' vous r'mettre,
J'som' prête à les rach'ter volontiers,
Si vous voulez l'permettre.
On dit com'çà qu'c'est autant de lauriers
Qu'j'enlevons à not' bon maître,
Ah ! Monsieur, rendez-moi les papiers
Qu'tantôt j'sis v'nu vous remettre.

BERTRAND.

Comment ! est-ce que dans ces papiers, il y avait?...

MARGUERITE.

Eh vraiment oui, une pièce toute entière.

ESTELLE, *bas à Saint-Charles,*

C'est la nôtre. Nous sommes perdus !

MATHIEU.

Allons, ma nièce, mon neveu, cherchez vite.

BERTRAND.

Quel titre a-t-elle ?

MARGUERITE.

Ils disent comm'çà que c'est *la*... *la*... attendez donc, mon dieu !., *La querelle des deux frères.*

BERTRAND, *riant*..

Les Querelles des deux Frères, la voici... mais elle est de...

MARGUERITE.

De mon pauvre maître; et s'il faut vous le prouver, je vais chercher le bon ami de M. Collin, qui m'a appellée sotte, ignorante... est-ce que j'sais, moi; tant y a qu'j'en ons encore la larme à l'œil. Ah ! mon dieu ! mon dieu ! ce que c'est que de ne pas savoir lire !

ESTELLE, *à son père.*

Je n'y puis plus tenir, il faut tout vous avouer.

BERTRAND, *à Saint-Charles.*

Comment? il serait possible que cet ouvrage ne fût pas de vous ?

SAINT-CHARLES.

L'impossibilité de vous satisfaire, la crainte de perdre tout ce que j'aime, le hasard enfin, qui a fait tomber entre mes mains la première page de ce manuscrit, tout a concouru à m'inspirer l'idée d'en rallier les feuilles et de m'en nommer l'auteur.

MATHIEU.

Corbleu ! savez-vous bien, monsieur, que ce que vous avez fait là est un abus de confiance qui mérite...

BERTRAND.

Sa grâce.

SAINT-CHARLES.

Quel bonheur !

MATHIEU.

Comment ! tu pourrais. . .

BERTRAND.

Eh ! sans-doute , car enfin , si la pièce n'est pas de lui , le bien qu'elle nous a fait n'en est pas moins réel , et ma foi , je ne me sens pas la force de gronder.

ESTELLE , SAINT-CHARLES *sautent au cou de Bertrand.*

Ah ! mon père !

MATHIEU.

Vous voilà , avec votre faiblesse ordinaire , et vous verrez qu'il faudra que je suive votre exemple ; car enfin , n'étant pas l'offensé , j'aurais mauvaise grâce à tenir rancune.

MARGUERITE , *pleurant.*

Allons , il était écrit là-haut que mon pauvre maître ferait du bien , même après sa mort.

SAINT-CHARLES.

Vous avez raison , bonne Marguerite.

BERTRAND.

Et moi , qui m'extasiais sur le mérite de cet ouvrage !

MATHIEU.

Tu n'avais parbleu pas tort.

BERTRAND.

Mais je dois le rendre à l'amitié qui le réclame , et à la gloire qui l'attend.

ESTELLE.

Air *du Vaudeville de l'Avare.*

Cet orphelin , d'un sort contraire ,
N'a plus rien à craindre aujourd'hui ,
Le plus tendre ami de son père
Lui promet un fidèle appui.

Pourquoi les destins implacables
Ont-ils séparé, sans pitié,
Ceux que la gloire et l'amitié
Avaient rendus inséparables.

SAINT-CHARLES.

Une consolation nous reste.

Air : *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

Collin, digne fils d'Apollon,
Revit au Temple de Mémoire,
Thalie imprime sur son nom
Le sceau de l'immortelle gloire.
Amis, ne nous étonnons plus
De ses trop courtes destinées,
Par ses succès, par ses vertus,
Les Parques comptaient ses années.

BERTRAND.

A propos, je n'oublie pas que nous allons ce soir voir l'Inconstant.

MATHIEU.

Eh bien! venez tous dîner chez moi, je serai des vôtres, et je me charge de louer une loge pour la première représentation du charmant ouvrage auquel nous devons tous notre bonheur.

ESTELLE.

Et dont malheureusement l'auteur ne nous sera jamais rendu.

MATHIEU.

Pourquoi? Collin lui-même ne nous a-t-il pas consolé de la perte des grands maîtres que nous regrettions? Espérons.

VAUDEVILLE.

Air : *Lise aimait le beau Gernance.*

Ecrivains, qui de Molière
Voulez fournir la carrière,
Scrutez, la férule en main,
Les replis du cœur humain.
Sur les ailes du génie,
Prenez un sublime essor,
Burinez la comédie,
Et MOLIERE existe encor.

SAINT-CHARLES.

Livrez-vous, changant de lyre,
Au plus folâtre délire,
De Momus, prenant le ton,
Etourdissez la raison.
Plus aimables que sévères,
Et comiques sans effort,
Déridez les plus austères,
Et REGNARD existe encor.

ESTELLE.

Tantôt simple, tantôt vive,
Que votre muse naïve,
Tour-à-tour du ton bourgeois
Passe au jargon villageois.
D'un trait malin qui circule;
Frappez Midas et Mondor,
Persiflez le ridicule,
Et DANCOURT existe encor.

MATHIEU.

Sur les bords du précipice,
Où nous entraîne le vice,
Que votre utile pinceau,
Pour nous devienne un flambeau.
De l'orgueil frappez la tête,
Jusques sous ses lambris d'or,
Vengez la misère honnête,
Et DESTOUCHE existe encor.

MARGUERITE.

Messieurs les griffonneux d'pages,
Fait' nous d'biaux et bons ouvrages,
Qui sach' fair' rire et pleurer,
Qui sach' toujours attirer.
Avec çà, d'un cœur céleste
Possédez l'précieux trésor,
Joignez-y l'talent modeste,
Et COLLIN existe encor.

ESTELLE, *au Parterre.*

Que votre cœur s'intéresse
Au destin de cette pièce,
Hommage précipité
Que le regret a dicté.
Redoutant l'arrêt funeste,
D'effroi notre auteur est mort;
Mais un seul mot, un seul geste,
Et l'auteur existe encor.

FIN.

PIÈCES NOUVELLES

Appartenant au même Libraire.

Anaximandre, ou le sacrifice aux Grâces, comédie en un acte, de M. Andrieux.

Bayard au Pont-Neuf, ou le Picotin d'Avoine, vaudeville de MM. Dieulafoy et Gersin.

Les Bateliers du Niémen, vaudeville de MM. Moreau, Francis et Désaugiers.

La Comédie chez l'Epicier, ou le Manuscrit retrouvé, vaudeville de MM. Désaugiers et Gentil.

Clara, ou le Malheur et la Conscience, mélodrame en trois actes, de M. Hubert.

Cosme de Médicis, mélodrame en trois actes, de madame Barthélemy Hadot et M. René Perin.

Chambre à louer, comédie en un acte, de M. Varez.

Les Deux n'en font qu'un, vaudeville.

Les Ecriteaux, ou René Lesage à la Foire Saint-Germain, vaudeville en deux actes, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

L'étourderie, ou comment sortira-t-il de là? vaudeville, de M. Radet.

Les Fiancés, ou l'Amour et le Hasard, vaudeville *à deux acteurs*.

Gallet, ou le Chansonnier Droguiste, vaudeville en un acte, de MM. Moreau et Francis.

Gentil Bernard, vaudeville en un acte.

Gessner, vaudeville en deux actes de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Jaloux malade, vaudeville, de M. Dupaty.

Le Mariage dans une Rose, vaudeville en un acte.

Monsieur Guillaume, ou le Voyageur inconnu, vaudev. de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

La Métempsycose, vaudeville en un acte.

La Parisienne à Madrid, vaudev. de M. Maurice.

Poisson chez Colbert, vaudeville en un acte, de MM. Moreau et Lafortelle.

Le Rêve, ou la Colonne de Rosback, vaudeville de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Salon rue du Coq, vaudeville de MM. Derougemont et D***.

La Tragédie au Vaudeville, comédie-vaudeville.

La Vallée de Barcelonette, ou le Rendez-vous de deux Ermites, vaudeville de MM. Dieulafoy et Gersin.

Le Voyage de Chambord, ou la Veille de la première Représentation du Bourgeois Gentilhomme, vaudeville de MM. Desfontaines et Dupin.

Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel

AU FEU

OU

LES FEMMES SOLITAIRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

Par MM. DIEULAFOI et GERSIN,

Représentée sur le Théâtre du Vaudeville, le 27 Décembre 1808.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Éditeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10.

1809.

PERSONNAGES.

M.me DEMERVAL;	*Mad. Bodin.*
M.me DORVILLE, jeune V.e, sous le nom de Julie;	*Mad. Hervey.*
ADELE, ses nièces;	*Mlle. Arsene.*
LAURE,	*Mlle. Riviere.*
GERMEUIL, amant de M.me Dorville;	*M. Henri.*
AUGUSTE, amant de Laure;	*M. Armand.*
ARMAND, amant d'Adele;	*M. Guéné.*
MARTON, femme de chambre des trois sœurs;	*Mlle. Minette.*
LAFLEUR, valet de Germeuil;	*M. Lenoble.*
Maître PIERE, garde-chasse de Mad. Demerval;	*M. Joli.*

Deux Domestiques muets.

La Scène se passe dans le château de Mad. Demerval.

Le Théâtre représente un pavillon ouvert par trois croisées dans le fond et deux portes latérales. De chaque côté une armoire. Sur l'une on lit: Littérature. *Sur l'autre:* Musique. *Dans le milieu du Théâtre est un telescope, placé sur un piedestal où est écrit* Astronomie. *Au-dessus des croisées du fond on lit:* Pavillon des Arts.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

AU FEU

OU

LES FEMMES SOLITAIRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. MERVAL, MARTON.

Mad. MERVAL.

Suis-moi, suis-moi, Marton. J'ai besoin que tu me parles.

MARTON.

Je ne demanderais pas mieux, madame. Mais, mesdemoiselles vos nièces sont occupées là-bas à faire déballer les livres et les instruments qu'on leur apporte de Paris, et je ne puis me dispenser d'être là.

Mad. MERVAL.

Bon, bon, elles y sont toutes les trois, et il y a assez de monde pour les aider. Conte moi franchement quel a été le motif d'une retraite aussi précipitée? Mes nièces, le jour de leur arrivée, m'en ont bien dit quelque chose, mais je ne serois pas fâchée de tout savoir. Comment se fait-il que trois jeunes personnes, si heureuses auprès de mon frère et à la veille d'un mariage avantageux, aient tout-à-coup quitté Paris pour venir se jetter dans ma solitude?

MARTON.

Eh! madame, où ne se jetteroit-on pas pour fuir des amans perfides?

Mad. MERVAL.

Quoi! ce n'est pas cela?

MARTON.

Que cela, madame? une infidélité manifeste ! n'est-ce pas l'affront le plus sanglant pour des femmes qui pensent?

Mad. MERVAL.

Et tu es de ces femmes là, toi?

MARTON.

Moi, madame? Oh! sur ce point ma réputation est faite.

Air *des fiancés.*

Dès mon printems, naïve et confiante;
Je n'ai jamais connu la fausseté:
Mon ame sur-tout s'épouvante
Au seul nom d'infidélité.
Aussi voyez, dans mes transes mortelles,
A quels moyens j'avais recours:
Pour éviter les amans infidèles,
J'en changeais tous les jours.

Mad. MERVAL.

Oui da! et mes nièces prenaient-elles la même précaution?

MARTON.

Hélas! non, aussi elles sont victimes; croiriez-vous, madame, que trois jours avant les mariages projettés, M. Germeuil et ses deux cousins se sont avisés de manquer à un rendez-vous des plus essentiels? Et pendant ce temps là on les a vus se promener joyeusement au bois de Boulogne.

Mad. MERVAL.

Joyeusement?

MARTON.

Oui, madame: ils s'y sont même battus, contre je ne sais qui, car ils ont eu le front de garder sur ce combat le silence le plus obstiné.

Mad. MERVAL.

Est-il possible?

MARTON.

Bien pis, madame: Lafleur, attaché à M. Germeuil, valet assez bien né, et que j'honorais de quelque distinction, a reçu dans cette affaire deux soufflets et quelques coups de bâtons dont je n'ai jamais pu savoir le nombre.

Mad. MERVAL.

Le valet a été discret! il faut qu'on l'ait bien payé pour celà.

MARTON.

Il n'y a pas de doute, madame.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Je suis bien sûre de l'aubaine
Que Lafleur a dû remporter :
Mais le drole est un phénomène
Qui de rien ne sait se vanter.
Lorsque, d'après ma conjecture,
Je lui demande quels cadeaux
Il a reçus de l'aventure !
Le coquin me tourne le dos.

Mad. MERVAL.

Ainsi tout a été rompu dès ce moment ?

MARTON.

A la mort. Madame Dorville, l'aînée de vos nièces, qui grace au ciel et à son veuvage, se connaît en procédés, ne nous a pas permis d'hésiter. monter en voiture, arriver chez vous, nous établir dans ce pavillon, le consacrer aux arts et renoncer aux hommes pour la vie, a été l'affaire de vingt-quatre heures.

Mad. MERVAL.

Oui ! eh bien, renoncer aux arts, dire adieu à mon pavillon, rappeler les hommes et les épouser, sera l'affaire de huit jours.

MARTON.

Impossible, madame. Songez donc à la distance effroyable qui nous sépare de ces perfides ! deux lieues et demie.

Mad. MERVAL.

Les distances ne font rien à cela ?

Air : *Dans ce sallon, ou du Poussin.*

De tous ces petits jeux d'amour
Je sais ce que l'on doit conclure ;
Toute fuite annonce un retour,
Et vous y comptez, j'en suis sûre.
L'adroit guerrier use avec fruit
D'une ruse comme la vôtre ;
De deux amans celui qui fuit
Est le plus sûr d'attraper l'autre.

Mais quel bruit se fait entendre ?

MARTON.

Ah ! mon Dieu, ce sont déjà ces demoiselles.

SCÈNE II.

Mad. MERVAL, MARTON, LAURE, ADELE, (*Elles entrent l'une après l'autre.*)

LAURE, *à un domestique qui porte des instrumens et de la musique.*

Air: *Il faut, il faut quiter Golconde* (d'Aline.)

Venez, venez, voici la place.
(*Elle apperçoit sa tante et court l'embrasser.*)
Chère tante, je vous embrasse,
Vous voyez à quoi j'ai recours:
Avec Mozart et son secours
Que peut-on craindre des amours?

Mad. MERVAL.

Je n'ai pas l'honneur de connaître Mozart.

ADELE, *en entrant, à un domestique qui porte une sphère et des cartes de géographie.*

Venez, venez, voici la place,
Où tout cela
S'arrangera.
Chère tante, je vous embrasse,
Vous voyez à quoi j'ai recours:
Avec Newton et son secours
Que peut-on craindre des amours?

Mad. MERVAL.

Je ne connais pas mieux ce Newton là.

JULIE, *en entrant, à un domestique qui porte des livres.*

Venez, venez, voici la place
Où tout cela
S'arrangera.
Chère tante, je vous embrasse,
Vous voyez à quoi j'ai recours:
Avec Delille et son secours
Que peut-on craindre des amours?

Mad. MERVAL.

C'est ce qu'il faudra voir.

MARTON, *portant un tambour à broder et ayant l'air de travailler.*

Je viens aussi chercher ma place,
Car j'aurai la même audace:
Avec des étuis, des tambours;
Un dé, du fil et leur secours
Que peut-on craindre des amours?

Mad. MERVAL.

Il est donc bien décidé, mes enfans, que j'aurai le bonheur de vous posséder ici quelques jours?

LAURE.

Quelques jours, ma tante? toute la saison.

ADELE.

La saison, ma sœur? toute l'année.

JULIE.

Qu'appellez-vous, mesdemoiselles? toute la vie.

ADELE.

Pour le moins.

Mad. MERVAL.

Alors ce sera bien plus court.

JULIE.

Oh! ma tante! Je me flatte que la manière dont vous nous voyez disposer ce pavillon isolé, que vous avez eu la bonté de nous céder, doit vous convaincre de la durée d'une résolution.....

ADELE.

Qui ne nous a rien couté.

LAURE.

Ah! mon dieu non.

Air: *Vaudeville d'Arlequin muzard.*

Même ardeur ici nous anime,
Nous venons... mourir près de vous.
C'est un projet bien unanime
Car ma sœur l'a formé pour nous.

ADELE.

Pour moi, je ne savais que faire,
Mais ma sœur, d'un ton résolu,
M'a dit que j'étais en colère,
Et j'ai fait ce qu'elle a voulu.

Mad. MERVAL.

C'est ce là, on ta fait vouloir ce que tu ne voudras pas long-tems.

LAURE.

Vous croyez ma tante?

Mad. MERVAL.

Beaucoup.

JULIE.

En vérité, ma tante, il est inoui que vous ayez de pareilles idées, vous dont nous avons chois i l'asyle de préférence à cause des rapports étonnants qui existent entre nous.

Mad. MERVAL.

Vous me faites bien de l'honneur.

JULIE.

N'est-ce pas une aventure à-peu-près semblable à la

nôtre qui vous a conduite autrefois dans cette retraite?

Mad. MERVAL.

C'est-vrai, mais vous ne savez pas tout.

JULIE.

Qu'est-ce donc?

Mad. MERVAL.

Je suis franche, écoutez-moi.

Air: *Bon dieu, bon dieu comme à c'te fête.* [Ép. villag.]

Ainsi que vous, dans mon jeune âge,
Quoique jolie et même sage,
J'aimai trop un amant volage,
Et bientôt l'ingrat me trahit.

Les 3 NIÈCES.

Comme vous, on nous a trahit.

Mad. MERVAL.

Vous concevez mon dépit.
Afin de venger cet outrage
Apprenez quels moyens je pris:
D'abord je ris de ses mépris,
Puis jurant de fuir le volage
Et tous les hommes et Paris,
Le matin même je partis,
Et le soir je m'en repentis.

Les NIÈCES.

Pour nous ici,
Dieu merci,
Il n'en sera pas ainsi.

Mad. MERVAL.

Ecoutez, écoutez.

Même air.

Rendue en ce triste hermitage
Je pris le parti le plus sage,
Je pensais que dans mon veuvage
La lecture me distrairait,
M'instruirait, me charmerait.

Les NIÈCES.

C'est aussi notre projet.

Mad. MERVAL.

On m'envoya, selon l'usage
Du tems, toutes les Malvina,
Les Rosalba, Clara, Flora:
Ce paquet me rend mon courage.
Quels plaisirs je vais avoir là!
Le matin, tout ça m'arriva,
Et le soir tout ça m'ennuya.

Les NIÈCES.

Moi je ne crains pas cela,
Ici rien ne m'ennuyera.

JULIE.

Ah! ma tante, l'éducation nouvelle, produit chez les

femmes de si grands miracles! elle donne à leur esprit un à-plomb, une vigueur et des principes si différens d'autre fois.

Mad. MERVAL.

C'est vrai, mes enfans, vous dansez beaucoup mieux que moi.

JULIE.

La danse n'est pas notre seul talent: toutes les sciences, tous les arts nous sont familiers.

LAURE.

Oh! très-familiers!

MARTON.

Quant à moi je fais de tout.

JULIE.

Et c'est ce goût charmant qui est devenu le bouclier de toutes les vertus modernes.

Air: *Vaudeville de l'Avare.*

Tels sont les doux fruits de l'étude:
Quand du travail avec ardeur
Notre esprit a pris l'habitude
La tête protège le cœur.
Au sommet des forts on entasse
Les dards, les bombes, les canons;
A ces remparts nous ressemblons,
C'est le haut qui sauve la place.

Mad. MERVAL.

Je ne disconviens pas de cela; mais voulez-vous que je vous dise une autre vérité?

LES NIECES.

Bien volontiers, ma tante.

Mad. MERVAL.

Air: *Ce magistrat irréprochable.*

Des arts j'honore la culture,
Mais dans leurs pénibles sentiers
La femme est-elle toujours sûre
De ne cueillir que des lauriers!
Mes enfans, qu'avons-nous à faire
De courir ces brillants hazards?
Pour une femme, l'art de plaire
Est le plus sûr de tous les arts.

JULIE.

Oui, sans doute, quand elle est jalouse de ces folles conquêtes, qui nous ont trop séduites; mais nous vous le repétons: notre parti est immuable; le travail, la solitude, voilà désormais le seul but de nos desirs, et nous ne voulons plaire qu'à vous.

JULIE et ADELE.

Oui, ma tante, à vous seule.

Mad. MERVAL.

Eh bien, mes enfans, j'en serai enchantée; vous avez perdu les bonnes graces de votre frère, en rompant des mariages qu'il avait lui-même arrangés: vous voulez renoncer à tout engagement, devenir les compagnes de mes vieux jours, je ne demande pas mieux; tenez moi parole et je vous fais mes héritieres.

MARTON.

Madame peut aller faire son testament.

Mad. MERVAL.

Non pas, j'attendrai huit jours et pour cause.

JULIE.

Ah! ma tante, je devine vos craintes!

Mad. MERVAL.

Que voulez-vous, je suis dans l'âge où l'on craint les revenans.

SCENE III.

Les Mêmes, Maître PIERRE.

Mad. MERVAL

Mais que nous veut mon garde-chasse? — approche maître Pierre. Y a-t-il quelque chose de nouveau.

Maître PIERRE.

Je crais ben que oui, not' dame, et c'est de quoi, sauf révérence, je venions pour toucher un mot à madame, avec la permission d' ces demoiselles, s'entend.

Mad. MERVAL.

De quoi s'agit-il?

PIERRE.

Ce n'est pas qu' ça soit fâcheux. Ben du contraire. Depuis que quatre jolies filles habitont ce château on dirait quasiment qu' la bénédiction du ciel soit tombée avec elles sur votre terre.

Mad. MERVAL.

Explique-toi.

Maître PIERRE.

C'est que l' pays profite, n'y a pas à dire non. La rosée s'abat toute seule sans que l' souleil s'en mêle. Les fruits et les fleurs s'avisont d' pousser dans votre parc là ousque j' n'en avons j'amais mis; et quant à la chasse faut voir ça. N'y a pas huit jours encore qu'j'aurions arpenté tout

vot' taillis sans ouir tant seulement grouiller une feuille, à présent j' n'y boutons pas l' nez que j' n'entendions tout d'suite s'échapper des broussailles des prou, prou, chit, chit d' côtés et d'autres, enfin une manière et d' je n'sais quoi qui pourroit ben être quelque chose.

JULIE, *à part.*

Que veut-il dire?

Mad. MERVAL.

Et que supposes-tu que cela puisse être?

Maître PIERRE.

Pardienne, madame, du bel et bon gibier dont j'nous accommodons à merveille; et t' nez, en v' là un échantillon. [*Il tire une tourte de sa carnassiere.*]

MARTON.

Et mais cela ressemble à un gâteau.

Maître PIERRE.

A votre service mam'selle: sans compter deux perdrix ben polies qui avaient eu la bonté de s'nicher la dedans.

Mad. MERVAL.

Et qu'est-ce que cela signifie.

Maître PIERRE.

Et tatiguoi, madame, s' te signifiance la s'explique toute seule.

Air: *Dans la vigne à Claudine.*

Le gibier dans vos terres
N'vient plus comme autrefois,
Il a changé d'manières
Pour visiter vos bois.
Mais d' sa nouvel' coutume
Je n' suis pas moins flatté:
S'il n'y vient pas en plume
Il y vient en paté.

JULIE.

Comment, tu as trouvé cela dans le parc?

Maître PIERRE.

Eh! mon Dieu, pas plus tard que de la battue de c' matin: j' n'avons pris que l' tems d' lui dire deux mots dans l' ventre, et me v' là: et j' dis qu' ça fut bien pis encore hier à la brune.

Mad. MERVAL.

Comment donc?

Maître PIERRE.

J' croyons que j' allions prendre tout au moins un vautour ou renard, eh bien, madame, figurez-vous une surprise que ma femme, moi et mes cinq enfans, j' ons eu ben d' la peine à avaler.

Air *de la ronde.*

Parcourant s'lon mon usage
Tous les r' coins de vot' verger,
J'aperçois sous le feuillage
Certain objet étranger.
J' lui crions, pour le confondre,
Qui vive? mais à ce bruit
Jugez s'il pouvait répondre,
C'était un canard tout cuit.

MARTON, *riant.*

Ah! ah! ah!

Maître PIERRE.

N'y a pas d'quoi rire, mam'zelle, je chargeons chaque jour notre fusil comme à l'accoutumance; d' la poudre et du plomb, quoi! eh bien bernic. Quand l' coup est lâché, v' là qu' la pièce est toute lardée. C'est-il pas comme un charme! ça m' met dans une colère, dans un' rage... d'appetit que j' n'y laissons ni pied ni patte: et j' vous l' dis, madame, c' gibier là m' fera crever à la peine, pour peu que ça dure.

MARTON.

Pauvre imbécile, tu nous feras accroire qu'on fait dans le pays de semblables trouvailles?

Maître PIERRE.

Et quand je vous disons que la bénédition y a passé!

JULIE.

Allons, allons, laisse là tes vieux contes. Il est vraisemblable que quelques voyageurs, séduits par la fraicheur du lieu, se seront arrêtés pour déjeûner dans votre parc.

LAURE.

C'es juste. — Ce sont des voyageurs.

ADELE.

Oh! mon dieu oui: on ne rencontre que ça.

Air *de la pipe de tabac.*

C'est la saison où l'on voyage.

LAURE.

Où l'on aime à courir les champs.

MARTON.

L'oiseau de bocage en bocage
Lui-même promène ses chants.

Maître PIERRE.

Mam'selle a trouvé ça d'emblée,
Sans compter que d' son colombier
Drès qu'une colomb' prend sa volée
All' met en l'air plus d'un ramier.

Mad. MERVAL.

C'est bon, c'est bon, maître Pierre, si vous décou-

vrez quelque chose de nouveau vous m'en rendrez compte.

Maître PIERRE.

Oh! je n'y manquerai pas : cuit ou cru vous saurez tout.

Mad. MERVAL.

Adieu, mes nièces, je vous laisse à vos travaux. — Marton j'ai quelques ordres à te donner.

MARTON.

Je vous suis, madame.

(*Elle sort avec Mad. Merval.*)

SCÈNE IV.

JULIE, LAURE, ADELE.

JULIE.

Allons mes sœurs, occupons-nous, et prouvons à notre tante que les demoiselles d'aujourd'hui savent un peu mieux maîtriser leurs passions qu'on ne le faisait autrefois.

LAURE.

Oui, ma sœur, prouvons-le.

ADELE.

C'est juste, travaillons. — Il fait aujourd'hui un tems superbe.

JULIE.

C'est vrai, la matinée est d'une fraîcheur délicieuse.

LAURE.

Je vais faire de la musique dans le verger.

ADELE.

Moi je vais dans le parc nétoyer mon télescope.

JULIE, *les arrêtant.*

Y pensez-vous? les parcs, les vergers ne sont faits que pour les lectures solitaires, et je vais m'y rendre avec mon Boileau.

LAURE et ADELE.

Et nous ?

JULIE.

Vous travaillerez ici en m'attendant.

LAURE.

Volontiers. Mais c'est que quand il fait beau, quand l'air est pur, la musique est bien plus harmonieuse.

ADELE.

Quand le ciel est serein, il est bien plus propre aux observations astronomiques.

JULIE.

Eh! faibles cœurs! C'est bien plutôt ce que le garde-chasse vient de vous dire du parc et du verger qui vous y attire.

LAURE.

Qui! ces voyageurs? belle chose!

ADELE.

Des hommes qui passent! c'est bien la peine!

JULIE.

Et ceux qui restent, ceux qui ne nous quittent pas, méritent-ils eux-mêmes de notre part plus d'attention.

LAURE.

Non certainement.

JULIE.

Je voudrois savoir ce que ces êtres orgueilleux ont de si extraordinaire pour nous séduire? le savez-vous vous autres?

LAURE.

Mon dieu non, et c'est ce qui me désole.

ADELE.

Moi je crois que leur mérite est bien peu de chose.

JULIE.

Moins que rien.

TRIO *de Doche.*

De ton Auguste, par exemple,
Tout le mérite est son jargon.
Tiens, vois-le entrer dans un sallon.
Dans chaque glace il se contemple,
Agitant son petit bâton,
Puis poussant en l'air son menton,
Monsieur s'arrête,
Frotte sa tête,
Lorgne, sourit,
Et puis te dit:

Aimable Adele! toujours plus fraîche.— Je viens de Frascati. — Le bois de Boulogne est charmant. — Allez-vous ce soir à l'Opéra? Comment trouvez-vous mon gillet de cachemire?

TOUTES les 3, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!
C'est bien cela:
C'est son accent, son ton risible;
Et ma tante croit impossible
De résister à ces airs-là.
Ah! ah! ah!

LAURE.

Au bal veux-tu voir ton Armand ?
Voici sa grace et sa tournure :
Le cou penché nonchalament,
Ce petit zéphyr bas normand
S'arrondissant très-carrément,
Confond sans cesse la figure
Et la mesure.
Tiens, le voilà.

(*Elle danse cinq ou six mesures de contre-danse.*)

TOUTES, *en riant.*

Ah! ah! ah! ah!
C'est bien cela, etc.

ADELE.

Paix, mesdames, faites silence :
Voici la plaintive romance
De Germeuil, l'Amphion du jour.
Remarquez-vous la suffisance
Du petit maître troubadour,
Quand vers son pupitre il s'avance ?
Toussant, fredonnant tour-à-tour,
Il déroule son chant d'amour,
Et puis c'est ainsi qu'il commence.

(*Au moment où elle va chanter on entend Germeuil à la croisée du milieu.*)

GERMEUIL, *en dehors.*

Air *de Doche.*

Les Grâces un jour, de Cythère
S'enfuirent, on ne sait pourquoi ;
L'Amour aux genoux de sa mère
Alla crier : rendez-les moi.

LES NIECES.

Ah! mon Dieu!

GERMEUIL.

Vénus, de sa plainte touchée,
Lui dit : cherche aux bois d'alentour ;
Il n'est Grâce si bien cachée
Qui puisse échapper à l'Amour.

JULIE.

C'est Germeuil.

LAURE.

Il est seul sans doute ; M. Auguste n'aura pas eu la témérité de le suivre.

AUGUSTE (*En dehors à la deuxieme croisée.*)

Même air.

Il trouva bientôt les cruelles,
Mais quel accueil ! et quel courroux !
Fuyez, ingrat, lui dirent-elles,
Nous voulons vivre loin de vous.

ADELE.

Quand je disois que M. Armand n'aimoit rien.

ARMAND, *en dehors, à la troisième croisée.*

Eh! mes sœurs, cela peut-il être?
Leur répond l'enfant à son tour,
Grâces, c'est trop vous méconnaître,
Que vous séparer de l'amour.

JULIE.

Eh bien! quand je vous le disois: la voilà cette romance!

LAURE.

Oui: mais ne trouves-tu pas qu'il chantent mieux qu'à l'ordinaire.

(*Elle court vers la croisée.*)

JULIE, *la retenant.*

N'approchez pas de ces croisées

LAURE.

Oh! dieu m'en préserve.

ADELE.

Mais s'ils ne savent pas que nous sommes ici.

JULIE.

Et quel besoin avons nous qu'ils le sachent? convient-il que des cœurs irrités, comme les nôtres, donnent le moindre signe d'intelligence à des traîtres que nous abhorrons.

LAURE.

Que nous détestons.

ADELE.

Que nous n'aimons plus.

JULIE.

Voici le moment du courage: à l'ouvrage, mesdemoiselles. — Mais que nous veut Marton?

SCENE V.

Les Mêmes, MARTON.

MARTON.

Ah! mesdames, mesdames! qu'ai-je vu? et qu'ai-je à vous apprendre?

JULIE.

Que s'est-il donc passé?

MARTON.

Rien encore. Mais qui sait ce qui nous attend?

LAURE.

Explique-toi.

MARTON.

Air : *Voilà bien le mot ordinaire* (des Pages.)

Plus de doute, plus de mystère,
Vous m'en voyez toute aux abois:
Vous savez ce que maître Pierre
Tantôt a trouvé dans les bois?
Grand dieu! dans quel danger nous sommes!
Ces pâtés, ces lièvres épars,
Tous ces vautours, tous ces renards,
Eh bien, mesdames, autant d'hommes.

JULIE.

Des hommes? tu en as rencontré?

MARTON.

Hélas, oui.

JULIE.

C'est, sans doute, mon traître?

LAURE.

C'est mon perfide?

ADELE.

C'est mon ingrat?

MARTON.

Non mesdames, c'est le mien: je l'ai rencontré au moment où il me sautoit au cou.

JULIE.

Qu'est-ce à dire?

MARTON.

Oui, mesdames, cet épouvantable Lafleur ne m'a jamais abordée autrement. Il m'a appris qu'il étoit député vers vous de la part de ces trois messieurs.

JULIE.

Comment ils osent espérer encore quelque chose de nous! c'est d'une audace, d'une effronterie. Fais le entrer, Marton.

MARTON, *en sortant.*

Oui, madame.

JULIE.

Je me flatte, mes sœurs, que vous n'oublierez pas, dans cette occasion, l'injure que vous avez reçue, et quels sont les hommes dont on va vous parler.

LAURE.

Oh! je m'en souviens bien.

JULIE.

Prenez vos places.

SCENE VI.

Les Mêmes, MARTON, LAFLEUR.

MARTON, *à Lafleur.*

Entre monstre ; tiens toi à une distance respectueuse, salue, dis ton fait, écoute, ne réplique pas, va-t-en, et fais-toi payer après si tu peux.

LAFLEUR, *tenant* 3 *lettres.*

Je n'y manquerai pas.

Air : *Allons présenter notre hommage.*

Je viens présenter ce message
Aux trois belles de ce canton.
JULIE, etc.
Comment, à nous un tel message!
Quelle audace ! le croirait-on !
LAFLEUR, *à part.*
Ceci n'annonce rien de bon.
(*à Julie.*) De l'amour c'est le pur hommage,
Daignez accepter mon message.
JULIE, ADELE, LAURE.
Rapporte aux auteurs du message
Le cas que font de leur hommage
Les trois belles de ce canton.

(*Elles jettent leurs lettres.*)

JULIE, *à Lafleur.*

Oui, va dire à tes maîtres que puisqu'ils se sont montrés si jaloux de leurs secrets, nous n'avons pas daigné violer celui de leurs lettres.

(*A Adele qui se baisse pour ramasser sa lettre qu'elle a laissé tomber près d'elle.*)

Que faites-vous donc, ma sœur ?

ADELE.

C'est que je suis si outrée contre ce perfide....

LAURE, *courant ramasser sa lettre.*

Et moi si indignée . . . .

ADELE.

Je veux savoir comment il prétend se justifier.

JULIE, *ramassant aussi sa lettre.*

Vous avez raison. La lecture de ces lettres donnera de nouvelles forces à notre ressentiment.

LAURE, *après avoir lu.*

Ah ! j'en étais bien sûre. . . .

ADELE, *après avoir lu.*

Il n'y a rien à répondre à cela.

JULIE.

Plaît-il ?

ADELE.

Je dis ma sœur....

JULIE.

Qu'il faut y répondre.

ADELE.

Oui, sur le champ, et je vais dicter, (*Elles se mettent devant une table et écrivent.*)

LAFLEUR, *à part.*

Bravo!

MARTON.

Heim?

LAFLEUR.

L'ambassadeur se tait; (*à part*) mais il commence à parler pour la paix.

JULIE, *dictant.*

« Monsieur,

LAURE, ADELE, *écrivant.*

» Monsieur,

JULIE, *de même.*

» J'aime ma solitude beaucoup plus que je ne vous ai » jamais aimé.

LAURE.

Oh! ma sœur!

JULIE.

Quoi donc?

LAURE.

Ce début n'est-il pas trop doux?

ADELE.

Infiniment trop.

JULIE.

Non, mes sœurs, il faut que des jeunes personnes conservent un reste de politesse. (*Elle écrit.*) « L'indigna- » tion, le mépris et l'oubli, voilà tout ce que je vous » dois.

LAFLEUR.

Et moi, me voilà payé.

JULIE.

Avez-vous tout écrit?

ADELE et LAURE.

Oh! absolument.

JULIE, *prenant les lettres et les remettant au valet.*

Tiens.

Air: *Connaissez mieux le grand Eugene.*

Ces billets diront qui nous sommes
A ces infidèles amans:

Ni paix ni trêve avec les hommes,
Voilà nos derniers sentimens.
Pour déchirer, briser leur ame,
Pour les damner, tous à-la-fois,
On dit qu'il suffit d'une femme
Qu'ils jugent quand elles sont trois.

(*Elles sortent en répétant en chœur les deux derniers vers.*)

SCENE VII.

LAFLEUR, MARTON.

MARTON.

Mr. l'ambassadeur, je n'ai point de lettres à vous donner, mais voici mon paraphe. (*Elle lui donne un soufflet.*)

LAFLEUR.

Eh bien! qu'est-ce que cela signifie?

MARTON.

Tu ne le sens pas?

Air *des Chasseurs et de la Laitière.*

De ma bonne et douce maîtresse
N'as-tu pas tout à-l'heure appris
Qu'ici, contre ta sotte espèce,
Il existait trois ennemis?

LAFLEUR.

Trois, dis-tu? pourquoi donc rabattre!
Marton s'oublie assurément:
Car, mon bel ange, en te comptant,
Je vois ici le diable à quatre.

MARTON.

Tu en mériterais bien encore un; mais je ne signe qu'une fois par jour. — Veux-tu m'apprendre enfin pourquoi vous avez été au bois de Boulogne, pourquoi l'on s'y est battu, et ce qu'on t'a donné pour te taire?

LAFLEUR.

Ce qu'on m'a donné?

MARTON.

Oui?

LAFLEUR.

C'est ce que tu veux savoir?

MARTON.

Oui.

LAFLEUR, *lui tournant le dos.*

Bonsoir.

MARTON.

Quoi! me payer toujours de la même monnaie?

LAFLEUR.

C'est la mieux frappée que je connaisse.

MARTON.

Et tu rougis de ce qui fait ta gloire ?

LAFLEUR.

Eh ! mais, je ne vois pas trop le côté brillant de cette affaire.

MARTON.

Pauvre sot !

Air : *Ne faites pas, ne faites pas.*

On s'illustre par la douceur
Autant, crois-moi, que par l'audace.
La gloire a ses marques d'honneur
Pour chaque état, pour chaque place.
Mais ces marques-là, mon enfant,
Chacun les porte à sa manière ;
Cézar les avait par-devant,
Toi tu les portes par-derrière.

LAFLEUR.

C'est égal, je n'ai rien à dire.

MARTON.

Eh bien décampe.

LAFLEUR.

Mais, Marton.....

MARTON.

Ne t'apperçois-tu pas que la vue d'un homme me fatigue, me blesse, m'irrite, me donne des convulsions?

LAFLEUR.

Là, là, là ! ce n'est pas ce qu'on disait de toi tout-à-l'heure.

MARTON.

Qui donc?

LAFLEUR.

De fort honnêtes gens : mes camarades Jasmin et Bridavoine.

MARTON.

Comment, les traîtres sont ici?

LAFLEUR.

Hélas! ils achèvent, dans le verger, un petit déjeûner que nous avions commencé tous les trois.

MARTON.

Attends, attends, je vais les traiter de la bonne manière, et leur déclarer moi-même que je ne veux plus ni les voir, ni les entendre ; que j'ai juré de les fuir pour jamais, et je ne les quitte pas qu'ils ne soient bien loin.

SCENE VIII.

LAFLEUR, *seul.*

Diable m'emporte si je suis aussi pressé d'aller rendre compte de ma mission. Les aventures ne sont pas très-heureuses pour moi cette année, et je crains bien que ces trois poulets.....

SCÈNE IX.

LAFLEUR, GERMEUIL, ARMAND, AUGUSTE.

(*Ils paraissent chacun à une des croisées du fond.*)

GERMEUIL.

Lafleur ?

AUGUSTE.

Lafleur ?

ARMAND.

Lafleur ?

GERMEUIL.

Quelle nouvelle?

LAFLEUR.

Ah, messieurs, tout est perdu !

GERMEUIL et les DEUX AUTRES.

Comment?

LAFLEUR.

On ne veut pas vous recevoir.

TOUS.

Absolument ?

LAFLEUR.

Absolument.

GERMEUIL.

Eh bien ! messieurs, puisqu'on nous renvoie, partons.

ARMAND et AUGSTE.

C'est juste, partons. (*Ils entrent tous trois par la croisée.*)

LAFLEUR.

Mais quand je vous dis, messieurs....

GERMEUIL.

Tu ne sais ce que tu dis.

LAFLEUR.

Qu'on ne veut pas vous recevoir.

GERMEUIL.

Air *de la Croisée.*

Tu t'es trompé, mon cher ami,
Sur cet ordre qui t'inquiette;
Un cœur en sa haine affermi,
Est plus adroit dans sa retraite.
Des amours le code enchanteur
Nous offre une maxime usée:
Femme qui veut fermer son cœur
Ferme aussi sa croisée.

LAFLEUR; *montrant les lettres.*

Mais regardez donc.

ARMAND et AUGUSTE.

Une réponse!

GERMEUIL, *prenant les lettres.*

Quand je disais qu'on nous aimait encore.

LAFLEUR.

Oui, joliment: le congé le plus injurieux qui jamais ait été donné.

TOUS.

Ah! coquin!

LAFLEUR.

Eh! messieurs, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, c'est à madame Julie qui a tout dicté.

ARMAND.

Joindre l'injure à la cruauté.

AUGUSTE.

Je veux m'en venger, je publierai par-tout une pareille conduite: je ferai un bruit, un vacarme.

GERMEUIL.

Non, messieurs, vous ne ferez rien: quoiqu'e ces trois dames me fassent l'honneur de me supposer leur ennemi, je ne pense pas comme vous.

Air: *Je ne suis pas de l'observance* (des deux Hermites.)

De l'objet qui n'est plus séduit
Sans éclat souffrons l'inconstance;
Mes amis, l'outrage et le bruit
Font payer trop cher la vengeance;
Faut-il, parce qu'on m'a trahi,
Pour un méchant qu'on me renomme!
On est moins vengé que puni
Quand on cesse d'être honnête homme.

Lisez vos billets. (*Il les leur remet.*)

AUGUSTE.

Que vois-je? ô ma chère Laure! (*Il lit.*) « Tâchez » de vous justifier: mon cœur est tout prêt à vous » entendre. »

LAFLEUR, *étonné.*

Plait-il?

ARMAND.

O mon aimable Adele ! (*Il lit.*) « Dépêchez vous » donc de m'appaiser, car ma colère m'ennie beaucoup.»

LAFLEUR.

(*A part.*) Ah ! mon dieu. (*Il tire Armand par le pan de son habit.*) Monsieur ; mille pardons, êtes-vous bien sûr de savoir lire ?

ARMAND.

Comment maraud ?

GERMEUIL.

C'est donc là faquin ce congé si injurieux dont tu nous menaçais ?

LAFLEUR.

Air *de Figaro.*

Tout ceci, je vous l'avoue,
Me surprend et me confond ;
Mais le destin qui me joue
M'a fait un bien autre affront.
Car il a mis sur ma joue,
Sans doute un baiser parfait,
Que j'ai pris pour un soufflet.

GERMEUIL.

Eh, tu n'es qu'un sot ! Oh ! ma chère Julie, je vais donc savourer à mon tour les douces expressions de votre tendresse. — Venez mes amis et partagez ma joie. Vous n'avez à faire, vous autres, qu'à des enfans ; vous allez voir ce que c'est qu'une ame passionnée.

Air : *de M. Guillaume.*

Si d'une enfant on admire le style,
Lisez, lisez, une veuve à son tour !
De toutes deux l'esprit facile
S'éclaire au flambeau de l'amour.
Mais lorsqu'à peine une enfant ose prendre
Quelque étincelle à son foyer,
Ce n'est pas trop pour une veuve tendre
Du flambeau tout entier.

Ecoutez bien : (*il lit*) « j'aime ma solitude.... C'est charmant, depuis qu'elle m'en voit rapproché elle aime sa solitude.

ARMAND et AUGUSTE.

Que tu es heureux mon ami !

GERMEUIL.

(*Il lit.*) « J'aime ma solitude plus que je ne vous ai » jamais aimé....

ARMAND.

Que dis-tu donc ?

GERMEUIL.

(*Lisant.*) « L'indignation, le mépris et l'oubli, voilà » tout ce que je vous dois. JULIE. » Ah, traîtresse!

LAFLEUR, *à part.*

Quand je disais que c'était un soufflet. Que je suis content!

GERMEUIL, *à Lafleur.*

Heim?

LAFLEUR.

Je parle de mon affaire.

AUGUSTE.

Eh bien mon ami! quel parti prendre?

GERMEUIL.

Il est tout simple. Tâchez, sans être apperçus, de vous retirer dans quelques-uns de ces détours; moi, je reste et je me charge de la réconciliation générale.

AUGUSTE.

Toi!

GERMEUIL.

Moi-même. — Quoique vos lettres soient charmantes, mettez vous dans l'esprit que vous ne verrez Laure et Adele qu'autant que Julie, qui les gouverne, voudra bien le permettre, et Julie le permettra.

AUGUSTE.

Mais, mon ami, tu extravagues!

GERMEUIL.

Je ne fais que cela. — Donnez-moi vos lettres et laissez-moi faire.

ARMAND et AUGUSTE.

TRIO, *de Doche, des Avant-Postes.*

Maltraité par Julie
Que peux-tu faire ici?

GERMEUIL.

L'amant qu'on injurie
N'est pas le plus haï.

AUGUSTE.

De nous ta vanité se raille.

GERMEUIL.

Cessez, amis, d'être inquiets:
Souvent sur le champ de bataille
C'est le blessé qui fait la paix.

ENSEMBLE.

AUGUSTE et ARMAND.

Allons, puisqu'il nous prie,
Retirons-nous d'ici:
Mais c'est une folie
Que d'espérer ainsi.

GERMEUIL.

Allez, je vous en prie;
Banissez tout souci:
L'amant qu'on injurie
N'est pas le plus haï.

SCÈNE X.

GERMEUIL, *seul.*

Ah ! ah ! séditieuse Julie, c'est vous qui soufflez ici le feu de la discorde, qui exaspérez les passions et voulez tout bouleverser ! — Eh ! mon dieu, laissez à notre sexe ces petits passe-tems, il en profite assez bien.

Air : *Ne sont pas toujours des pensées.*

Femmes, pour régner sur nos cœurs,
Vous avez assez de vos charmes :
La haine et ses tristes fureurs
Sont pour vous de trop rudes armes.
Est-ce à vous de renouveller
Ces jeux cruels qui sur la terre,
Ne savent que la dépeupler ;
Vous faites si bien *vis*, le contraire.

Mais comment attirer ici ces trois dames ? cette harpe m'en offre les moyens. (*Il chante la fin du couplet.*)

Grâces, c'est trop vous méconnaître
Que vous séparer de l'Amour.

SCÈNE XI.

GERMEUIL, JULIE.

JULIE, *en entrant.*

Eh quoi ! Marton, vous osez répéter.... (*Elle apperçoit Germeuil.*) Ah !

GERMEUIL, *à part.*

Julie seule, tant mieux.

JULIE, *à part.*

Eh bien ! il ne se dérange pas.

GERMEUIL, *à part.*

Tâchons, tout en me vengeant un peu, d'obtenir notre rendez-vous.

JULIE.

Mais c'est d'une effronterie à n'y pas tenir. (*Elle s'approche.*) Comment, monsieur, vous ici ?

GERMEUIL.

Ah ! madame, que je suis heureux de vous y rencontrer.

JULIE.

Et moi, monsieur, je voudrais bien savoir par quels moyens extraordinaires vous avez pû franchir une porte ?

GERMEUIL.

Hélas ! madame, ne parlons pas de portes, elles ne sont ouvertes qu'aux amans heureux, et à ce titre.... je suis entré par la fenêtre.

JULIE.

Par la fenêtre?

GERMEUIL.

Il l'a bien fallu.

Air: *On tambourine mes amours.*

Vous avez de ce pavillon
Fait une place forte :
N'imputez mon rébellion
Qu'à l'habit que je porte.
Telle est du métier que je fais
L'ordinaire incertade :
La façon de fuir des Français,
Madame, est l'escalade.

JULIE.

Ainsi, monsieur, s'est donné tant de peines pour venir me fatiguer encore de ses soupirs?

GERMEUIL.

Non, madame.

JULIE.

C'est donc pour vous justifier?

GERMEUIL.

Non, madame. Forcé par l'honneur de ne jamais divulguer le secret qui nous divise, j'ai pris le cruel parti de me soumettre à ma destinée, de céder à vos ressentimens : vos derniers ordres m'ont prouvé la nécessité de renoncer à vous, et j'y suis résigné.

JULIE.

Eh bien, monsieur, puisque vous êtes si résigné, si soumis, si bien persuadé que l'on doit vous détester, que venez vous faire ici ?

GERMEUIL.

Aimable Julie, je viens savoir quel jour vos bontés ont fixé pour le mariage de mes amis avec vos sœurs.

JULIE.

Avec mes sœurs ?

GERMEUIL.

Ces lettres dictées par vous ne laissent rien à répliquer, (*il lui remet les lettres de Laure et d'Adele.*)

JULIE, *après les avoir lues.*

Que vois-je ? Mes sœurs ont écrit cela ! Ah ! les perfides !

GERMEUIL.

D'où vient cet étonnement?

JULIE.

Quoi! monsieur, vous me supposeriez capable d'avoir dicté de pareilles impertinences?

GERMEUIL.

Mais, madame, Laffeur nous a assuré....

JULIE.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

Moi, dicter de pareils billets!
Le croire est par trop téméraire.
Reconnaissez-vous à ces traits
Et mon style et mon caractère?
A l'homme dont les feux trompeurs
Maîtrisent ma raison jalouse,
Je n'écris point de ces fadeurs:
Je m'en venge mieux, je l'épouse.

GERMEUIL.

Eh bien, madame, me voilà....

JULIE.

Comment vous voilà?

GERMEUIL.

Entièrement désabusé, puisque vous l'ordonnez, et je vais prévenir mes amis....

JULIE.

Eh! monsieur, est-ce qu'il s'en rapporteront à vous?

GERMEUIL.

(*A part.*) C'est cela! On veut une entrevue.

JULIE.

Quand un homme orgueilleux, vain, présomptueux, comme vous l'êtes tous, s'est mis dans la tête qu'il est aimé, qui pourra l'en dissuader? Des raisons? on les adoucit. Des ordres? on les enfreint. Des lettres? on les altère. Non, monsieur, non, c'est un démenti formel qu'il lui faut, et il l'aura.

GERMEUIL, *à part.*

C'est cela.

JULIE.

Air: *N'en demandez pas davantage.*

A moins qu'en face à l'importun
On n'ait dit: mon cœur vous dégage;
Il n'en croit rien.

GERMEUIL.

Moi j'en sais un
Plus effrayant par son courage.
Vous lui diriez ça,
Plus près que cela,

JULIE.

Eh bien, monsieur?

GERMEUIL.

Eh bien! madame.

Il n'en croirait pas davantage.

JULIE.

Ah! il n'en croirait pas d'avantage!

GERMEUIL.

Je vous dis, madame, qu'il y a des hommes abominables; mais par bonheur mes amis n'ont pas cette force d'esprit, et je suis persuadé qu'un démenti, bien en face, les guérira pour jamais de leur amour.

JULIE, *à part.*

Ah! le monstre, il desire le rendez-vous plus que moi. (*Haut.*) Non, monsieur, cela n'est pas possible.

GERMEUIL.

Comment, madame?....

JULIE,

J'oubliais que ce démenti nécessiterait une entrevue, et la sévérité de ma tante....

GERMEUIL.

(*A part.*) Ah, diantre! (*Haut.*) Vous oubliez donc aussi qu'il s'agit du salut de tout le monde?

JULIE.

Oui, j'en conviens;.... mais....

GERMEUIL.

(*A part.*) Maudite réflexion!

Air: *N'en demandez pas davantage.*

Pour obtenir ce rendez-vous,
Si quelque ami discret et sage
Vous suppliait...

JULIE.

Mais entre nous,
S'il me demandait un tel gage,
Du ton le plus doux,
Là, bien à genoux.

GERMEUIL, *à genoux.*

Eh bien! madame.

JULIE.

Eh bien! monsieur.

Il n'en aurait pas davantage.

GERMEUIL.

Non? (*Il se relève.*) Eh bien, madame, tant mieux nous serons mariés.

JULIE.

Eh bien, monsieur, tant mieux, puisque cela vous fait tant de peur. Que vos amis se rendent ici dans une heure, venez-y vous même avec eux, et vous entendrez comme nous leur parlerons.

GERMEUIL, *à part.*

Nous y voilà.

JULIE.

Vous verrez, monsieur, vous verrez si tout cela nous empêchera de nous haïr comme à l'ordinaire.

GERMEUIL.

A la bonne heure : sur-tout de nous le prouver comme nous le faisons.

JULIE.

Et de nous le répéter sans cesse.

GERMEUIL.

Oh ! tant que vous voudrez.

JULIE.

Jamais assez.

Air : *Je t'aime tant, etc.*

Je vous hais tant, je vous hais tant,
Que ma haine est un vrai délire ;
Le jour n'a pas un seul instant
Où je n'aspire à vous le dire.

GERMEUIL.

Et moi je voudrais à mon tour,
Dans la haine qui me dévore,
Vous le dire aussi tout le jour,
Et la nuit vous le dire encore.

JULIE.

Comment traître !.... (*A part.*) Ah ! fuyons, car cet homme-là, ma haine et moi nous n'avons pas le sens commun. (*Elle sort.*)

SCENE XII.

GERMEUIL et ses AMIS.

GERMEUIL.

La bonne et douce chose qu'une femme irritée ! il y a toujours de la ressource avec les grandes passions ? — Eh Lafleur ? avertis mes amis.

ARMAND.

Nous voici.

AUGUSTE.

Quelles espérances ?

GERMEUIL.

Délicieuses.

AUGUSTE.

Quoi ! Julie a consenti au rendez-vous ?

GERMEUIL.

De la meilleure grace du monde : elle aura elle-même la complaisance de conduire ici vos belles dans une heure.

ARMAND et AUGUSTE.

Que de bontés.

GERMEUIL.

Oui, mes amis, pour vous déclarer qu'on vous déteste.

AUGUSTE.

Plait-il ?

GERMEUIL.

Vous entendez bien ce que cela veut dire ; mais comme elle m'a parlé de la sévérité d'une tante, qu'il faut sans doute éviter, je crois qu'en attendant nous ferons bien de retourner dans le parc.

ARMAND et AUGUSTE.

Oui, mon ami, retournons dans le parc.

Mad. MERVAL, *en dehors.*

Maître Pierre enlevez toutes ces échelles.

Maître PIERRE, *en dehors.*

C'est fait, madame.

AUGUSTE.

Oh ! mon dieu, voilà la retraite coupée.

Mad. MERVAL, *en dehors.*

Eh bien ! suivez moi par ici.

ARMAND.

La tante de ce côté.

AUGUSTE.

Que faire ?

GERMEUIL.

Ma foi, mes amis, je ne vois qu'une ressource. — Beaux arts protégez nous. (*Il conduit Auguste vers l'armoire où sont les livres.*) Lis. (*A Armand en le poussant dans l'armoire aux instrumens.*) Chante, et moi je vais observer. (*Il se cache dans le piédestal qui porte le télescope.*)

SCENE XIII.

Les mêmes cachés, Mad. MERVAL, Maître PIERRE.

Mad. MERVAL, *en entrant.*

Ah ! ah ! personne ! — N'êtes-vous pas honteux, maître Pierre de vous être mis dans cet état ?

Maître PIERRE, *portant un panier à bouteilles.*

Quoi qu'y a donc, madame ?

Mad. MERVAL.

Où avez-vous été prendre tout ce vin là?

Maître PIERRE.

Tout c'vin là? j'suis un honnête homme, madame, j'l'ons pris dans l'eau.

Mad. MERVAL.

Dans l'eau?

Maître PIERRE.

De la fontaine de votre verger encore: là ous qu'on l'avait mis rafraîchir dans ce panier; et le diable m'emporte si j'comprends plus rien à ce qui se passe ici.

Mad. MERVAL.

Moi, je m'en doute.

Maître PIERRE.

Air: *Dans ce salon.*

Je n' sais qui refait en ces lieux
Tous les miracles d' nos vieux livres:
J'avions déjà vu de nos yeux
Que l'on multiplioit les vivres:
Puis dans l'eau trouvant ce vin là,
Je me suis dit: nouvelle aubaine.
Voilà les noces de Cana
Au beau milieu de la fontaine.

Mad. MERVAL.

Et vous vous êtes emparé du vin, cela n'est pas bien.

Maître PIERRE.

C'est vrai, madame, cela n'est pas bien.

Air: *Femmes voulez-vous éprouver.*

En r'pêchant ce maudit panier
J' s'entois bien que c' n'était pas l' nôtre,
Et qu'on ne doit s'approprier
En aucun cas le bien d'un autre:
J'allions le r' plonger sans profit,
Madame, vous pouvez m'en croire,
Mais non coquin, me suis je dit:
T'as fait la faute il faut la boire.

Et j'l'ai bu, madame, et foi d'buveur, je v'nons vous répèter de vous t'nir sur vos gardes; car l'ennemi est plus près qu'nous ne pensons.

Mad. MERVAL.

Il n'y a plus doute. Les échelles apperçues, le refus que viennent de faire mes nièces de passer la soirée avec moi, tout annonce que les amans sont ici, ou qu'ils y seront bientôt.

SCENE XIV.

Les mêmes, JULIE, LAURE et ADELE.

LAURE, *en entrant apperçoit sa tante.*

O ciel !

ADELE.

Que vois je?

JULIE.

Quoi ! ma tante? — Vous êtes ici?

Mad. MERVAL.

Il le faut bien, mes enfans ; vous avez refusé de passer la soirée avec moi, je suis plus généreuse, je viens la passer avec vous, (*elle prend un siège et s'assied.*)

ADELE et LAURE.

Et notre rendez-vous ?

JULIE.

(*Bas.*) Paix. — (*A sa tante.*) C'est bien obligeant de votre part ; mais nos études ne vous amuseront guères.

Mad. MERVAL.

Pourquoi donc? je suis bien aise de connaître les progrès que vous avez faits dans vos différens travaux. Allons. ma bonne Adele, quel astre te proposes-tu d'observer ce soir ?

ADELE.

Oh ! ma tante, il s'en faut de beaucoup que ce soit un astre.

Air : *En guerre ces aventures.*

C'est un petit satellite
Dont Vénus doit se parer;
Cette nuit leur fut prescrite,
Dit-on, pour se rencontrer.
Mais un brouillard qui m'irrite
M'annonce, hélas ! que ce soir,
Vénus et son satellite
Se coucheront sans se voir.

Mad MERVAL.

Oh ! cela peut se dissiper ; en attendant, ma petite Laure, que vas-tu me chanter ?

LAURE.

Moi, ma tante, je n'ai absolument rien de prêt.

Air : *De la Pipe de tabac.*

Solitaire dans cet azyle,
Je venais pour étudier
Certain duo très-difficile,
Mais le moyen de l'essayer ! (*Elle tousse.*)
Ce brouillard dont ma sœur s'irrite
Joue à ma voix un tour nouveau,
En emportant son satellite,
Il emporte aussi mon duo

JULIE, *à Maître Pierre qui ferme les croisées.*

Que fais-tu donc là toi ?

Maître PIERRE.

Eh ! pardine, madame, j'empêche le brouillard d'entrer.

Mad. MERVAL.

Allons, allons, toutes ces excuses sont vaines, je veux absolument vous voir travailler.

JULIE.

Puisque vous l'exigez, il faut bien vous obéir. (*A part.*) Je vais lui lire Platon.

LAURE, *à part.*

Je chanterai faux.

ADELE, *à part.*

Je vais casser tous mes verres.

TOUTES LES TROIS, *voulant ouvrir les armoires, entendent retirer chaque porte.*

Ah !

Maître PIERRE.

Qui va là ?

Mad. MERVAL.

(*A part.*) Ils sont ici, je n'en suis pas fâchée. — Eh bien ! qu'est-ce, mes enfans, vous restez en place.

JULIE.

Oh ! mon dieu, je ne sais ce qu'est devenue la clef de cette armoire.

ADELE.

J'ai perdu la mienne

LAURE.

Et moi aussi.

JULIE, *appelant.*

Hola, Marton !

LAURE et ADELE.

Marton ? Marton ?

Maître PIERRE.

Mam'zelle Marton ?

SCENE XV.

Les Mêmes, MARTON.

MARTON.

Me voici, madame?

JULIE.

Que sont devenues les clefs de ces armoires, (*Bas à Marton.*) tu ne les a pas?

MARTON.

Les clefs, madame?

ADELE.

Tu ne les a pas vues?

MARTON, *étonnée.*

Eh! non vraiment, je ne les ai pas vues.

Mad. MERVAL.

Eh bien! eh bien! appaisez-vous, j'ai le double de ces clefs chez moi. — Maître Pierre, allez les chercher, et.... (*Elle lui parle à l'oreille.*)

JULIE, *à part.*

Quel embarras!

MARTON, *à part.*

Et moi qui avais compté sur ce pavillon pour donner mes audiences! me voilà bien.

Maître PIERRE, *avec étonnement.*

Comment, madame!....

Mad. MERVAL.

Faites ce que je vous dis.

Maître PIERRE.

Ah! pardieu, n'y a rien d'plus aisé, et j'ne trouverons ça, (*il sort.*)

SCÈNE XVI.

Mad. MERVAL, ADELE, LAURE, JULIE.

JULIE.

En vérité, ma tante, je ne conçois pas comment vous pouvez préférer un plaisir très-incertain, à ceux de votre société. La compagnie que vous attendiez va se rassembler, et ce sont des gens assez distingués pour mériter vos égards.

LAURE.

Un prince étranger.

ADELE.

Le sous-préfet du département.

Mad. MERVAL.

Eh bien, venez avec moi. je vous assure que vous serez enchantées de tous ces messieurs.

JULIE.

Eh! ma tante, impossible.

TRIO, *de Doche.*

JULIE.

Revoir des hommes:
Non, non jamais.
Oubliez-vous donc qui nous sommes,
Et quels sont ici nos projets!

ENSEMBLE.

Revoir des hommes, etc.

JULIE.

Leur présence ne peut être
Pour nous qu'un nouvel affront.

LAURE.

Qu'ils se gardent bien de paraître.

JULIE.

Oh! oui, qu'ils restent comme ils sont.

ENSEMBLE.

Revoir des hommes,
Non, non, jamais, etc.

SCÈNE XVII et dernière.

Les Mêmes, Maître PIÉRRE.

Maître PIERRE, *accourant.*

Ah! madame, madame, au feu! au feu! au feu!

GERMEUIL, ARMAND, AUGUSTE, *sortant des armoires.*

Comment au feu?

LAFLEUR et deux autres Valets *paraissant aux croisées.*

Où donc est-il?

Maître PIERRE.

Ah! mon bon Dieu, queue pluie d'hommes!

Mad. MERVAL.

Ah! ah! mes petites solitaires, c'est donc ainsi que vous les haïssez?

Air : *Un bandeau couvre les yeux.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,
Et tous assez bien choisis.

MARTON, *se jettant à genoux.*

Ah ! madame, je tremble :
En proie au dépit commun,
De peur d'en trop aimer un
J'en aimais trois ensemble.

GERMEUIL.

Madame !

Mad. MERVAL.

Comment, messieurs, un peu de feu vous émeut à ce point ?

GERMEUIL.

Nous sommes français, madame, nous y courrions.

JULIE.

Ma chère tante.

Mad. MERVAL.

Rassurez-vous, mes enfans, vous aurez mon héritage et celui de mon frère : car il me mande qu'il vient d'apprendre le motif du combat de ces messieurs dans le bois de Boulogne, et qu'il ne peut que louer le silence estimable qu'il ont gardé, puisque ce combat n'a eu lieu que pour punir des propos injurieux tenus contre vous.

JULIE, *à Germeuil.*

Ah ! méchant, que vous nous auriez épargné de folies !

GERMEUIL, *à Julie.*

C'eut été bien dommage ; tout ce que vous faites est si aimable.

AUGUSTE.

Ainsi plus de solitude !

LAURE.

Oh ! mon dieu non.

ADELE.

J'en ai bien assez.

Maître PIERRE.

Allons, adieu canards et pâtés, vendanges sont faites.

Mad. MERVAL.

Oui, mes enfans, retournez à Paris ; et souvenez-vous bien que dans la vie on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

VAUDEVILLE.

Air *de Doche* ou : *Eh ! non, non, non, ce n'est pas la Ninette.*

Mad. MERVAL.

L'homme, en tous ses projets,
De bien faire est avide :
Il veut n'avoir jamais
Que la raison pour guide.
Et bon, bon, bon,
L'occasion perfide,
Et bon, bon, bon,
Emporte la raison.

ARMAND.

Notre juge Martin,
Que partout on renomme,
Se dit, chaque matin,
Je veux être honnête homme.
Et tin, tin, tin,
Le soir glissez la somme ;
Et tin, tin, tin,
Vous jugerez Martin.

ADELE.

Du nouvel opéra
D'avance on dit merveille :
Comme il réveillera
Et l'esprit et l'oreille :
Et do, do, do,
Voilà comme réveille,
Et do, do, do,
Maint opéra nouveau.

MARTON.

On déteste l'amour,
Ses ruses, son audace :
De le fuir chaque jour,
Sans cesse on le menace :
Et chit, chit, chit,
Voilà comme on le chasse,
Et chit, chit, chit,
Voilà comme on le fuit.

AUGUSTE.

Un certain jour, Piron
Pénétré d'un saint zèle,
Voulut faire un sermon
Sur la vie éternelle :

Et flon, flon, flon,
Le rigaudon s'en mêle,
Et flon, flon, flon,
Il fit une chanson.

GERMEUIL.

Je veux être commis,
Intendant de province;
Je veux être marquis,
Je veux devenir prince:
Et là, là, là,
Dit la mort qui nous pince,
Et là, là, là,
Mon petit, reste là.

Maître PIERRE.

C'est un poison maudit
Que s' te liqueur vermeille:
Vingt fois je me suis dit:
Fi du jus de la treille.
Et glou, glou, glou,
Qu'il viennent une bouteille,
Et glou, glou, glou,
Je n'en fais qu'un seul coup.

JULIE, *au public.*

Un auteur incertain
Souvent bat la campagne:
Le public dit soudain,
Qu'un sifflet l'accompagne:
Et pan, pan, pan,
L'indulgence le gagne,
Et, pan, pan, pan,
Voilà comme il s'y prend.

FIN.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.° 32.